

AKTEN DER GESELLSCHAFT FÜR GRIECHISCHE  
UND HELLENISTISCHE RECHTSGESCHICHTE

23

# SYMPOSION 2011

Verlag der  
Österreichischen Akademie  
der Wissenschaften



**OAW**

## SYMPOSIUM 2011

ÖSTERREICHISCHE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN  
PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE  
KOMMISSION FÜR ANTIKE RECHTSGESCHICHTE

---

---

AKTEN DER GESELLSCHAFT FÜR GRIECHISCHE  
UND HELLENISTISCHE RECHTSGESCHICHTE

begründet von HANS JULIUS WOLFF

HERAUSGEGEBEN VON

EVA CANTARELLA  
MICHAEL GAGARIN  
JOSEPH MÉLÈZE MODRZEJEWSKI  
GERHARD THÜR

in Verbindung mit  
Martin Dreher, Adriaan Lanni, Alberto Maffi,  
Julie Vélissaropoulos-Karakostas

Band 23

Verlag der  
Österreichischen Akademie  
der Wissenschaften



Wien 2012

**OAW**

ÖSTERREICHISCHE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN  
PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE  
KOMMISSION FÜR ANTIKE RECHTSGESCHICHTE

---

---

# SYMPOSION 2011

Études d'histoire du droit grec et hellénistique  
(Paris, 7–10 septembre 2011)

Vorträge zur  
griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte  
(Paris, 7.–10. September 2011)

éditées par / herausgegeben von  
Bernard Legras – Gerhard Thür

Verlag der  
Österreichischen Akademie  
der Wissenschaften



Wien 2012

**OAW**

Vorgelegt von k. M. GERHARD THÜR  
in der Sitzung am 13. Dezember 2012

British Library Cataloguing in Publication data  
A Catalogue record of this book is available from the British Library

Die verwendete Papiersorte ist aus chlorfrei gebleichtem Zellstoff hergestellt,  
frei von säurebildenden Bestandteilen und alterungsbeständig.

Alle Rechte vorbehalten  
ISBN 978-3-7001-7370-0  
Copyright © 2012 by  
Österreichische Akademie der Wissenschaften  
Wien

Satz: Theresia Pantzer, Kommission für Antike Rechtsgeschichte, 1010 Wien  
Druck und Bindung: Prime Rate kft., Budapest

<http://hw.oeaw.ac.at/7370-0>  
<http://verlag.oeaw.ac.at>

Printed and bound in the EU

## TABLE DES MATIERES

Préface .....	IX
Bernard Legras (Paris) De Chantilly (1977) à Paris (2011) : le droit grec et hellénistique en France .....	1
Françoise Ruzé (Caen) Dire le droit : retour sur la grande <i>rhètra</i> .....	5
Michael Gagarin (Austin, TX) Observations on the Great Rhetra : A Response to Françoise Ruzé .....	17
Alberto Maffi (Milano-Bicocca) Origine et application du principe de majorité dans la Grèce ancienne .....	21
Stephen C. Todd (Manchester) The Publication of Voting-Figures in the Ancient Greek World : A Response to Alberto Maffi .....	33
Antonio Banfi (Milano) Qualche considerazione intorno al controllo di legittimità a Atene .....	49
Jean-Christophe Couvenhes (Paris) Quel remède à quelle crise ? La fonction des nomophylakes dans le « contrôle de la légitimité constitutionnelle » athénienne sous Démétrios de Phalère : réponse à Antonio Banfi .....	77
Adriaan Lanni (Harvard, MA) Social Sanctions in Classical Athens .....	99
Eva Cantarella (Milan) How Was Order Maintained in Classical Athens? A Response to Adriaan Lanni .....	111
Robert W. Wallace (Evanston, IL) When the Athenians Did Not Enforce Their Laws .....	115
Paulin Ismard (Paris) Le périmètre de la légalité dans l'Athènes classique : réponse à Robert Wallace .....	127
Delfim F. Leão (Coimbra) The Myth of Autochthony, Athenian Citizenship and the Right of <i>Enktesis</i> : A Legal Approach to Euripides' <i>Ion</i> .....	135

Adele C. Scafuro (Providence, RI) The Legal Horizon of Euripides' <i>Ion</i> : A Response to Delfim Leão .....	153
Michele Faraguna (Trieste) Società, amministrazione, diritto : lo statuto giuridico di tombe e <i>periboloi</i> nell'Atene classica .....	165
Kaja Harter-Uipobuu (Wien) Öffentliches und privates Eigentum an Grabstätten in kaiserzeitlichen Inschriften aus Athen und Kleinasien : Antwort auf Michele Faraguna .....	187
François de Polignac (Paris) Entre privé, public, civique : à propos de l'intégration de cultes extérieurs dans l'Athènes classique .....	199
Claude Mossé (Paris) Réponse à François de Polignac : l'introduction d'un culte étranger à Athènes ..	211
Edward E. Cohen (Philadelphia, PA) Juridical Implications of Athenian Slaves' Commercial Activity .....	213
Athina Dimopoulou (Athènes) Le rôle des esclaves dans l'économie athénienne : réponse à Edward Cohen .....	225
Christophe Pébarthe (Bordeaux) Droit et marché en Grèce ancienne. De la monnaie athénienne comme loi .....	237
Guido Pfeifer (Frankfurt/Main) The Character of Ancient Near Eastern Economy : Response to Christophe Pébarthe .....	261
Julie Velissaropoulos-Karakostas (Athènes) <i>Périègèta</i> : un nouveau terme de la vente grecque .....	267
Martin Dreher (Magdeburg) Ein Kauf- <i>horos</i> aus Paros : Antwort auf J. Velissaropoulos-Karakostas .....	283
Gerhard Thür (Vienna) Dispute over Ownership in Greek Law : Preliminary Thoughts about a New Inscription from Messene ( <i>SEG</i> LVIII 370) .....	293
Maria S. Youni (Komotini) Remarques sur une inscription messénienne : réponse à Gerhard Thür .....	317
Lene Rubinstein (London) Individual and Collective Liabilities of Boards of Officials in the Late Classical and Early Hellenistic Period .....	329

Julien Fournier (Nancy)	
Les modalités de contrôle des magistrats de Thasos aux époques classique et hellénistique : réponse à Lene Rubinstein .....	355
Uri Yiftach-Firanko (Jerusalem)	
The Death of the Surety .....	365
Hans-Albert Rupprecht (Marburg)	
Zur Bürgschaft in den Papyri : Antwort auf Uri Yiftach-Firanko .....	383
Andréas Helmis (Athènes)	
La problématique de la fiction dans le droit de l'Égypte hellénistique .....	389
Andrea Jördens (Heidelberg)	
Zur Fiktion im Recht der Papyri und bei Fritz Pringsheim : Antwort auf Andréas Helmis .....	399
Index des sources .....	407
Participants .....	431





## PRÉFACE

Le 18<sup>ème</sup> Symposium de la Société d'histoire du droit grec et hellénistique s'est tenu à Paris, dans la Salle Giorgio Vasari de l'Institut National d'Histoire de l'Art, Galerie Colbert. Trente-trois participants – juristes et historiens – venus de neuf pays ont débattu pendant quatre jours, du 7 au 10 septembre 2011, sur des sujets d'actualité ayant trait à leur discipline. Conformément à nos usages aucun thème général ne leur était imposé. Seize conférences furent suivies de vives discussions, chaque discussion étant initiée par une « réponse ». La riche moisson de cette rencontre est consignée dans le présent volume.

Que M<sup>me</sup> Magali Cullin (Paris, UMR 8210 ANHIMA) et M<sup>me</sup> Pantzer (Kommission für Antike Rechtsgeschichte, Vienne) soient remerciées d'avoir apporté leur inestimable concours à l'édition de ces actes. Nous tenons également à dire notre reconnaissance à l'Académie des sciences d'Autriche pour l'acceptation de ce volume parmi ses publications, ainsi qu'à l'équipe viennoise d'histoire des droits antiques pour l'effort fourni afin de réaliser une rapide réalisation de cette édition. Nous remercions sincèrement Jean-Claude Colliard, professeur de science politique, ancien membre du Conseil constitutionnel, et président de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, qui nous a fait l'honneur d'inaugurer notre congrès. Notre gratitude va enfin à Joseph Mélèze Modrzejewski, dont la présence parmi nous est un gage précieux de la solidité de notre Société de jurisgrécistes, et dont la vitalité scientifique reste un exemple pour nous tous. Nous lui dédions ce volume dans la simple forme d'un remerciement, la seule qu'autorise le Statut l'Académie des sciences d'Autriche.

Octobre 2012

Bernard Legras  
Gerhard Thür



BERNARD LEGRAS (PARIS)

## DE CHANTILLY (1977) À PARIS (2011) : LE DROIT GREC ET HELLÉNISTIQUE EN FRANCE

Ce XVIII<sup>e</sup> Congrès de droit grec et hellénistique est le deuxième à se tenir en France. Le premier s'est tenu en Picardie, à Chantilly, du 1<sup>er</sup> au 4 juin 1977. L'organisateur de ce III<sup>e</sup> *Symposion* de droit grec et hellénistique était Joseph Méléze Modrzejewski, alors directeur d'études à l'EPHE IV<sup>e</sup> section et futur professeur à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, assisté pour l'organisation par deux jeunes chercheuses grecques, Barbara Anagnostou et Julie Vélissaropoulos. Votre serviteur de ce jour occupait alors une position plus modeste dans la hiérarchie universitaire, en tant que khâgneux dans un lycée de la montagne Sainte-Geneviève. Les actes de ce colloque cantilien parurent en 1982 sous la belle couverture bleu roi, selon la tradition naissante de la collection des *Symposia*, sous la responsabilité scientifique de Joseph Méléze et de Detlef Liebs (université de Freiburg/Breisgau).

L'organisation d'une telle manifestation scientifique est un honneur pour le collègue et l'institution qui reçoivent la lourde charge de la mener à bien. Je me dois donc de remercier tout d'abord le directoire (alias « le Quadrigé ») de la Société internationale pour l'histoire du droit grec et hellénistique, Eva Cantarella, Michael Gagarin, Joseph Méléze et Gerhard Thür, qui m'ont confié cet *honos* et ce *munus* lors du dernier *Symposion*, en 2009, dans le cadre impressionnant du Schloss Seggau bei Leibnitz, en Autriche. Ma gratitude va particulièrement à Gerhard Thür, qui m'avait sondé sur mon éventuelle acceptation lors d'un petit-déjeuner mémorable à Reims le 16 mai 2008, lors du congrès *Transferts culturels et droits dans le monde grec et hellénistique* organisé à l'initiative de l'équipe d'accueil Phéacie (Paris 1/Paris 7) aujourd'hui intégrée dans ANHIMA, un colloque dont treize communicants sur vingt-quatre étaient membres de notre association<sup>1</sup>. C'est avec émotion que je reçus de ses mains, le 29 août 2009, l'étendard de notre association qui est accroché fièrement (à défaut de flotter) dans cette salle de congrès de l'INHA Giorgio Vasari. Il sera notre emblème avec la Thémis de Rhamnonte, cette superbe

---

<sup>1</sup> B. Legras (éd.), *Transferts culturels et droits dans le monde grec et hellénistique*, Paris 2012. Cf. aussi en dernier lieu *Id.*, « La papyrologie juridique grecque : la formation d'une discipline », V. Azoulay, F. Guerchanoc et S. Lalanne (éd.), *Le banquet de Pauline Schmitt Pantel. Genre, mœurs et politique dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris 2012, p. 559-571.

statue hellénistique conservée au Musée national d'Athènes et qui figure sur l'affiche du congrès.

C'est pourquoi je remercie les trois institutions qui ont rendu possible son organisation sur le plan financier : le Conseil régional d'Île-de-France, M. Jean-Paul Huchon, son président, et M<sup>me</sup> Isabelle This Saint-Jean, vice-présidente chargée de l'Enseignement supérieur et de la recherche ; l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, M. Jean-Claude-Colliard, son président, et M<sup>me</sup> Yvonne Flour, la vice-présidente de son Conseil scientifique ; enfin, la commission 32 de l'Institut des sciences humaines du CNRS et sa présidente, M<sup>me</sup> Véronique Gazeau. Tous ont soutenu financièrement notre colloque au plus haut niveau, ce qui montre la confiance dont jouit notre Société dans la communauté scientifique française.

Ma plus grande gratitude va aussi à tous ceux qui m'ont apporté leur concours pour la bonne réalisation de l'événement, en premier lieu le directeur de l'UMR ANHIMA, François de Polignac, qui m'a apporté un soutien sans faille ; l'administration de l'UMR, en particulier M<sup>me</sup> Chantal Levivier, attachée de direction, et M<sup>me</sup> Agnès Tapin, responsable du site internet ; les responsables de l'Institut national d'histoire de l'art, qui nous accueille dans ce magnifique quartier du Palais-Royal, au cœur de Paris ; Philippe Boutry, directeur de l'UFR d'histoire de l'université Paris 1, Bernard Delorme, responsable financier de l'UFR, Frédérique Baudier, du service de la recherche de Paris 1, et Jérôme Malois, du service de la recherche de Paris 7.

La France devait se donner les moyens d'une telle organisation, puisqu'elle n'avait pris en charge qu'un seul *Symposion*. L'Allemagne en a organisé trois (1971, 1985, 2003) ; l'Autriche deux (1993, 2009) ; l'Espagne deux (1982, 1991) ; les États-Unis trois (1979, 1995, 2001) ; la Grèce deux (1979, 1995) ; l'Italie quatre (1974, 1988, 1997, 2005).

Cette raison statistique n'est cependant pas la seule, et sans doute pas la meilleure. Cette manifestation est en effet aussi l'occasion d'attester de la vitalité des recherches en droit grec au sein de la recherche française. Des chercheurs encore jeunes ont été invités. Je m'en réjouis, et je remercie le directoire de l'association de leur avoir fait une place très significative. Je salue aussi les vétérans, plus exactement les vétéranes, qui témoignent que l'étude du droit grec est une perpétuelle source de jouvence, mes amies Claude Mossé et Françoise Ruzé, auxquelles je suis lié par tant de liens d'affection. Tous les spécialistes français n'ont évidemment pu venir. Je pense en particulier à Jean-Marie Bertrand, mon prédécesseur dans le poste que j'ai l'honneur d'occuper à l'université Paris 1, qui nous souhaite les travaux les plus fructueux.

Ouvrir un colloque de droit grec à Paris conduit à rappeler quelques noms et quelques chemins historiographiques. L'intérêt pour le droit grec se développe dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle auprès de juristes qui se tournent surtout vers les époques archaïques et classiques, Georges Barrilleau à Poitiers, Ludovic Beauchet à Nancy, Exupère Caillemer à Grenoble, ou Rodolphe Dareste, l'un des quatre fondateurs à

Paris en 1855 de la *Revue historique de droit français et étranger*, et qui fut l'un des trois auteurs, avec Bernard Haussoulier et Théodore Reinach, d'un imposant *Recueil des inscriptions juridiques grecques* à Paris en 1891-1904. Tous poursuivent le même objectif : fonder le droit grec comme discipline autonome en mettant en valeur son importance pour la compréhension du monde grec et romain. Il leur faut pour cela montrer que cette discipline peut accéder à la même dignité que le droit romain, qui jouit depuis l'Antiquité d'un prestige sans égal. Cicéron avait montré son dédain pour le droit grec dans le *De oratore* (I, 24, 197) :

Vous goûterez encore (autre fruit de cette étude) le plaisir et la joie de reconnaître combien nos aïeux l'ont emporté en intelligence avisée sur toutes les autres nations (*gentes*) : constatation facile, pour peu que vous compariez nos lois (*leges*) avec celles de leur Lycurgue, de leur Dracon, de leur Solon. On ne saurait croire, en effet, à quel point règne dans le droit civil, partout ailleurs que chez nous, une confusion presque ridicule ; c'est ce que je ne cesse de montrer dans mes entretiens journaliers, lorsque je place la sagesse de nos hommes d'État bien au-dessus de celle dont les autres peuples ont fait preuve, notamment les Grecs<sup>2</sup>.

Les travaux de ces pionniers restent cependant marqués par leur formation en droit romain. Ils analysent l'expérience juridique grecque à travers les catégories juridiques de la jurisprudence et de la doctrine romaine. Le droit grec, défini comme une discipline autonome, restait ainsi « en servitude ». Le temps de l'émancipation devait encore attendre<sup>3</sup>.

La rupture avec le droit romain sera l'œuvre du juriste et papyrologue allemand Hans-Julius Wolff (1902-1983), qui consacra une grande partie de son activité scientifique à l'organisation de la recherche sur le droit grec au niveau international. Elle se fonda sur les étroits contacts noués avec d'autres savants, parmi lesquels Arnaldo Biscardi, Panayotis Dimakis et Joseph Mélèze. Cette amitié scientifique débouche en 1971, il y a quarante ans exactement, sur le premier *Symposion* international de droit grec et hellénistique au Schloss Rheda, près de Bielefeld, et la création de l'*Internationale Gesellschaft für griechische und hellenistische Rechtsgeschichte*, une association informelle, sans statut déposé, qui n'existe que par liens personnels, amicaux et scientifiques entre ses membres. Cette société entend étudier le droit grec dans le monde grec des époques archaïque, classique et hellénistique, sans négliger l'influence grecque sur la doctrine romaine, l'évolution du droit dans les provinces hellénisées de l'Empire mondial des Romains et les survivances juridiques grecques à Byzance.

---

<sup>2</sup> Traduction Edmond Courbaud (CUF).

<sup>3</sup> Voir E. Cantarella, *Presentazione*, *Dike* 1 (1998), p. 6 : « Valga per tutti l'esempio di L. Beauchet, *Histoire du droit privé de la République athénienne*, Paris, 1892-1896, ove la materia era raggruppata in uno schema che ricalcava alla perfezione, fin nei dettagli, quello dei manuali di Istituzioni di diritto romano. »

L'étude de l'histoire du droit grec et hellénistique, qui s'élabore dans un cadre international, s'affirme comme une discipline ouverte vers d'autres sciences de l'Antiquité. L'intérêt pour le droit grec s'est ainsi exprimé dès le XIX<sup>e</sup> siècle auprès de savants d'autres disciplines, en particulier les historiens. Numa Denis Fustel de Coulanges (1830-1889) publie en 1864 sa *Cité antique*, dont le sous-titre, parfois oublié, est *Étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*<sup>4</sup>. Certains de ses travaux approfondissent ce livre de référence, ainsi son *Étude sur la propriété à Sparte*, un mémoire lu devant l'Académie des sciences morales et politiques de Paris en 1879<sup>5</sup> et qui s'achève par cette phrase pessimiste : « Plus le législateur avait fait un effort pour faire régner l'égalité, plus l'inégalité est devenue profonde. » Fustel y révèle un souci de comparatisme avec d'autres sociétés humaines<sup>6</sup>, qui sera prôné – au XX<sup>e</sup> siècle – par l'historien du droit grec Louis Gernet (1882-1962) dans sa belle perspective de construction d'une démarche anthropologique. On sait aussi la place qu'occupe le droit dans l'œuvre de l'historien Gustave Glotz, figure éponyme, avec Gernet, de la bibliothèque de recherche de l'unité ANHIMA. Ne voyait-il pas, après Gambetta, dans l'*Oraison funèbre* prononcée par Périclès des « maximes dont on dirait qu'elles ont inspiré la Déclaration des droits de l'homme » ?

Mon souhait est que ce congrès parisien vous apporte les plus belles satisfactions intellectuelles, et que nos débats permettent de vérifier l'actualité de l'étude des règles de droit grec et hellénistique pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui. En 1939, Louis Gernet invitait ses collègues à réfléchir à la question « De la modernité des Anciens », en rappelant qu'il n'y a pas « d'activité intellectuelle, même patentée, qui puisse se passer d'examen de conscience » et que « pour ceux-là mêmes qui [en Grèce] ont élaboré les systèmes en apparence les plus favorables à la toute-puissance de la cité, ce n'est pas l'État qui est la fin de l'homme, c'est l'homme qui est la fin de l'État ».

Je voudrais aussi vous demander d'avoir une pensée particulière pour l'un de nos plus grands spécialistes du droit grec, un humaniste et un savant qui fit vivre l'histoire grecque pendant des décennies au sein de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Henri van Effenterre, dont la science, la bonne humeur ont tant apporté aux *Symposia*, et qui doit discuter – je n'en doute pas – ce jour de ses chers *nomima* avec les dieux de l'Olympe.

---

<sup>4</sup> Sur l'importance de l'ouvrage, cf. la préface de François Hartog et l'introduction de Bruno Karsenti à la nouvelle édition, Paris, Flammarion (coll. Champs Classiques), 2009.

<sup>5</sup> N. D. Fustel de Coulanges, *Étude sur la propriété à Sparte*, Paris 1880.

<sup>6</sup> Fustel souligne la nécessité de ne pas « abuser » du comparatisme, qui implique de bien connaître les objets de la comparaison avant de chercher une « loi universelle qui se dégagera, peut-être, de ces études particulières » : *op. cit.*, p. 2-3.

FRANÇOISE RUZÉ (CAEN)

## DIRE LE DROIT : RETOUR SUR LA GRANDE *RHÈTRA*

Certaines sources antiques posent des problèmes qui semblent insolubles, mais elles sont assez perverses pour nous obliger à revenir sans cesse vers elles dans l'espoir d'aboutir enfin à une solution qui, à défaut d'être absolument évidente, serait largement acceptée. En vain. Néanmoins, ces recherches font progresser la compréhension du monde d'où elles émanent. C'est le cas de la « grande *rhètra* » de Sparte, rapportée par Plutarque avec ce qu'il présente comme un « amendement » et avec un poème de Tyrtée que nous supposons être son *Eunomia*. Il y a vingt ans, j'avais espéré m'approcher d'une solution<sup>1</sup>, mais il m'a fallu en rabattre : si la plupart des collègues ont intégré le versant négatif de mon analyse, autrement dit l'impossibilité de certaines interprétations, la vision de la réforme que j'avais proposée est restée très controversée quand elle n'est pas simplement ignorée. Depuis 2002, trois études ont apporté des éléments nouveaux de compréhension ; elles sont dues à A. Maffi en 2002, J. Vélissaropoulos-Karakostas en 2005 et, enfin, F. Schulz en 2009. Elles m'ont incitée à revenir sur cette *rhètra* que Jean Ducat, il y a près de trente ans, conseillait de « neutraliser, c'est-à-dire de s'abstenir d'en faire usage dans des raisonnements historiques<sup>2</sup> » !

Cette recherche s'inscrit aussi dans les travaux plus généraux sur l'oralité et l'écriture des lois, et sur la nature de ces lois que nous avons parfois quelque mal à percevoir. Ce texte peut enrichir notre vision de la fabrique des lois archaïques en liaison avec la revendication d'une législation adaptée aux besoins d'une communauté de plus en plus consciente d'elle-même. À ce titre, il s'inscrit dans le courant de « nomothésie » qui parcourt le monde grec.

Avant tout, rappelons les textes. Plutarque, *Lyc.* VI, 2 :

*Après fondation d'un sanctuaire de Zeus Skyllanios et d'Athéna Skyllania, après répartition en tribus et en obai, après établissement d'une gérousia à l'effectif de trente, archégètes compris, à date fixe faire les apellai entre Babyka et Knakiôn ; à ces conditions, introduire une proposition et laisser faire (οὕτως εἰσφέρειν τε καὶ ἀφίστασθαι), ΓΑΜΩΔΑΝΓΟΡΙΑΝΗΜΗΝ et pouvoir (καὶ κράτος).*

---

<sup>1</sup> Ruzé 1991.

<sup>2</sup> Ducat 1983, p. 204.



Un complément vient plus loin, présenté par Plutarque comme un amendement (VI, 8) :

*Si le peuple se prononce de manière torse, que les anciens et les archégètes soient apostatères* (Αἰ δὲ σκολιὰν ὁ δᾶμος ἔροιτο, τοὺς πρεσβυγενέας καὶ ἀρχαγέτας ἀποστατήρας ἦμεν).

Citons enfin l'élogie de Tyrtée car, malgré H. van Wees, les vers 3 à 10 semblent bien être en rapport avec la grande *rhètra*, ne serait-ce que par le vocabulaire employé (Plut., *Lyc.* VI, 10 et Diod. VII, 12, 6) :

*Qu'ouvrent le débat les rois mis en charge par les dieux qui ont soin de l'aimable cité de Sparte, ainsi que les Anciens conseillers, et qu'ensuite le peuple des citoyens, répandant à son tour par de droites rhètraï* (ἔπειτα δὲ δημότας ἄνδρας εὐθείας ῥήτραϊς ἀνταπαμειβομένους)<sup>3</sup>, *prononce de belles paroles et agisse en tout justement* (μυθεῖσθαι τε τὰ καλὰ καὶ ἔρδειν πάντα δίκαια), *sans rien conseiller <de tors> pour la cité* (μηδέ τι βουλευεῖν τῆιδε πόλει <σκολιόν><sup>4</sup>), *et pour la masse du peuple suivront victoire et pouvoir* (δήμου δὲ πλήθει νίκην καὶ κάρτος ἔπεσθαι)<sup>5</sup>. *Car Phoïbos a là-dessus fait de telles révélations à la cité.*

Les désaccords portent essentiellement sur le rapport entre la grande *rhètra* et ce que Plutarque présente comme un amendement postérieur, sur la signification d'*aphistasthai* (*rhètra*)/*apostatères* (amendement) et, plus généralement, sur la nature des pouvoirs du *damos* par rapport à ceux de la *gèrousia*. L'enjeu est important car Sparte peut apparaître comme une cité qui suit le large courant d'ouverture au peuple du pouvoir délibératif ou, au contraire, une cité qui se rétracte dans la soumission aux anciens et aux rois.

Il me semble que certaines interprétations peuvent être écartées, qui ont maintenant été suffisamment critiquées ; A. Maffi a fait le bilan de ce débat. Traditionnellement, on comprenait *aphistasthai* et *apostatèr* comme l'affirmation d'un droit de dissolution et donc de veto concédé à la *gèrousia* qui, en « se retirant », obligeait l'assemblée à se dissoudre. Mais alors l'amendement n'aurait plus de raison d'être et il faudrait qu'intervînt ensuite une annulation de ce texte, car

<sup>3</sup> Van Wees 1999, p. 9, traduit « *responding to straight rhetrai* », ce qui est une alternative plausible.

<sup>4</sup> Corr. due à Bach (Leipzig 1831), que Van Wees juge inutile : [?] μηδέ τι ἐπιβουλεύειν τῆιδε πόλει [?], « *but no longer [?] plot [?] against this city [?]* ». Gentili-Prato 1979, donnent l'ensemble des suggestions à cette date (F 14). Nous avons choisi dans *Nomima* I, 61 : μηδ' ἐπιβουλεύειν τῆιδε πόλει <σκολιόν>, « sans rien fomenter <de retors> contre la cité ».

<sup>5</sup> *Nomima* I, 61 : « mais de la majorité du peuple dépendent décision et sanction ». Van Wees : « *victory and power will attend the multitude of the people* » ; dans son idée, ce serait la promesse des succès militaires remportés sur les Messéniens grâce à la soumission aux autorités.

nous ne voyons jamais les débats spartiates se dérouler selon cette règle. Je crois aussi, comme A. Maffi, que l'amendement n'a pas à être remonté à un temps obscur, antérieur à la grande *rhètra*<sup>6</sup>, car il suppose déjà une assemblée du peuple susceptible de « se prononcer » de façon régulière, ce que précisément la grande *rhètra* met en place. Enfin, on s'accorde pour voir dans ce texte un élément de sortie de crise intérieure, affirmée par tous les auteurs anciens : pour Hérodote (I, 65) les Spartiates qui « avaient été régis par les plus mauvaises lois (*kakonomôtatoi*) de tous les Grecs ou presque, [...] passèrent à une bonne législation (*eunomia*) » grâce à l'action de Lycurgue ; Thucydide (I, 18, 1) confirme que, malgré « les luttes civiles (*staseis*) les plus longues que nous connaissions, Lacédémone connut pourtant l'*eunomia* dès les temps les plus anciens et échappa toujours à la tyrannie » ; enfin Plutarque (*Lyc.* V, 2) nous dit que la royauté, menacée, aurait ainsi été sauvée. Sur cette présentation très générale de l'évolution de Sparte à haute époque, nous pouvons tomber d'accord. Mais cela se gâte lorsqu'il s'agit de voir concrètement comment ces règles étaient censées fonctionner, donc de préciser le sens d'un certain nombre de termes employés dans nos textes et de percevoir la nature des sous-entendus.

Je voudrais donc examiner :

1. L'objectif d'une législation nouvelle, dans une époque de troubles.

2. La nature des décisions à prendre, ce qui nous mènera au problème posé par *aphistasthai/apostatèr* et à tenter de comprendre ΓΑΜΩΔΑΝΤΟΡΙΑΝΗΜΗΝ (*vel* ΙΜΗΝ) καὶ κράτος, ce qui pose la question de la fonction de l'assemblée.

3. Enfin, la signification que prend dans nos textes l'opposition *skolion/euthéion* exige la prise en considération des propositions de J. Vélissaropoulos-Karakostas, ce qui nous ramène à l'*Eunomia* de Tyrtée et à la proclamation du droit.

I. À quoi une telle réforme répond-elle ?

Même si Sparte est réputée ne pas avoir écrit ses lois, ce dont nous pouvons douter<sup>7</sup>, elle n'a pas échappé au courant personnifié par les législateurs/nomothètes : élaborer et publier des lois destinées à régler des problèmes de société et en assurer le maintien grâce à des institutions politiques à peu près stables. Or, dès qu'il s'agit de Sparte, la tendance historiographique est de la penser comme une société conservatrice, voire réactionnaire : toute réforme serait destinée à limiter son évolution, à préserver le pouvoir d'un petit groupe représenté par la *gèrousia*, qui

<sup>6</sup> Point de vue soutenu, pour des raisons différentes, par Ogden 1994, et Van Wees 1999.

<sup>7</sup> Même si l'oralité, la mémoire, aidées par la musique, conservent une grande importance à Sparte, il est probable que des textes officiels écrits existaient mais sur des supports particulièrement périssables ; le goût du secret, considéré comme un trait caractéristique de cette cité, a dû contribuer à forger cette légende de l'absence de lois écrites, associée pour plus de sûreté à un interdit lancé par Lycurgue. Sur la question de l'oralité et de l'écriture, nous disposons d'une abondante littérature dont je retiens notamment Thomas 1996 et Gagarin 2001.

inclut les rois. Pourtant le mythe spartiate crédite Lycurgue d'une redistribution des terres sur une base égalitaire et, même si cela n'a pas de fondements réels, l'existence de cette tradition invite à ne pas s'obnubiler sur une « lutte des classes » à l'intérieur du groupe des Spartiates. Qu'il y eut des riches et des pauvres, des notables et des gens modestes, c'est certain. Il n'empêche que les Spartiates se voyaient globalement comme des aristocrates, maîtres du territoire laconien, puis messénien, exerçant leur autorité sur les hilotes et les périèques. Nous l'avons vu plus haut, les auteurs antiques n'oublient pas Sparte parmi les cités les plus importantes du monde grec dans lesquelles, au VII<sup>e</sup> siècle, la contestation de l'autorité fut à l'ordre du jour, engendrant des *staseis*. Ces troubles sont associés soit à des revendications du *dèmos*, portant notamment sur l'insuffisance des terres qui le font vivre, soit à des désaccords entre aristocrates dont certains cherchent à confisquer le pouvoir, soit, le plus souvent, à la conjugaison des deux. Cela se manifeste par la mise en place de tyrannies, notamment dans des cités péloponnésiennes (Corinthe, Sicyône, Argos), qui limitent le pouvoir de l'aristocratie. Au même moment, à Sparte, de toute évidence la terre vient à manquer pour les « citoyens » de plein droit, ce qui crée des tensions à surmonter ; pour cela les Spartiates comptent sur les terres nouvelles conquises en Messénie mais sur lesquelles leur maîtrise tarde à s'installer ; il faut donc calmer les impatiences, maintenir la solidarité pour poursuivre la lutte contre ces voisins récalcitrants, et assurer des références communes pour stabiliser la vie politique et sociale. Les poèmes de Tyrtée illustrent fort bien cette conjonction de l'effort patriotique pour mener la guerre de Messénie à son terme, du respect dû aux rois qui commandent aux troupes conquérantes<sup>8</sup>, et du respect de la souveraineté du peuple, du moins si je comprends bien son *Eunomia*.

En la situant dans ce contexte de la seconde guerre de Messénie, la grande *rhètra* peut difficilement être conçue comme un texte qui instaurerait des règles nouvelles susceptibles de dresser le *damos* contre l'élite, alors même que l'on cherche à rassembler tout le peuple autour d'une tâche considérable.

## II. Nature de la législation et problème d'une « constitution »

En 2002, A. Maffi rapprochait cette *rhètra* des lois anti-tyranniques et proposait une interprétation selon laquelle la *gèrousia* (avec les rois) serait chargée de bloquer toute loi de nature subversive, « non conforme à la constitution » : ainsi faudrait-il comprendre *skolion*. Certes, cela paraît séduisant, mais j'avoue que j'ai du mal à me représenter des Grecs du VII<sup>e</sup> siècle, fussent-ils Spartiates, conscients de ce qu'est leur « constitution ». Nous retrouvons là une vieille discussion sur la nature des lois

---

<sup>8</sup> Tyrtée (West 5) : « À notre roi, Théopompe aimé des dieux, grâce à qui nous nous sommes emparés de la Messénie aux vastes terres... »

archaïques et des décisions prises dans les instances législatives qu'il n'est pas question de reprendre ici<sup>9</sup>.

Certes, nous manquons cruellement de documentation épigraphique pour nous aider à saisir la réalité des lois archaïques de Sparte, mais nous voyons bien que les lois auxquelles les textes littéraires font allusion sont, là comme ailleurs, des mesures concrètes répondant à des problèmes précis ; ce sont les historiens et les inventeurs du « mythe spartiate » qui ont ensuite étendu dans le temps la portée des décisions prises à un moment donné, afin de souligner la singularité de Sparte. Prenons deux exemples : les unions des femmes hors mariage ne sont pas à généraliser et doivent très probablement se limiter à une époque d'insuffisance démographique ; ou encore, les virées de « cryptes » dans la campagne à la recherche d'hilotes à tuer (Aristote, fr. 611. 10 Rose) sont sans doute liées à la perte de la Messénie en 369, et J. Christien m'a amenée à voir dans ces cryptes-là « une force de protection de la Laconie, voire d'agression contre des voisins dont on n'a pas accepté la sécession<sup>10</sup> ». Les exemples pourraient être multipliés. Or ces mesures, importantes ou non, furent sans doute prises par l'assemblée en vertu des pouvoirs que lui avait reconnus la grande *rhètra*<sup>11</sup>.

Ce texte répond d'abord aux besoins du moment, à la protestation du *damos* qui ne veut plus accepter les règles décidées sans lui. Faut-il pour autant imaginer tout un corpus de lois tendant à une véritable constitution voire à une codification ? Cela n'est pas vraisemblable et nous ne disposons pas d'éléments permettant de le penser.

Dans ces conditions, il faut examiner deux difficultés présentées par la grande *rhètra* :

1. En premier lieu, quelle est la double action exprimée par οὕτως εἰσφέρειν τε καὶ ἀφίστασθαι ? Tout naturellement s'impose pour *eisphérein* le fait d'introduire une proposition devant l'assemblée, et la logique du texte permet d'admettre que le sujet est la *gérousia* dont on vient de mentionner la réorganisation (trente membres, incluant les deux rois). Quant à *aphistasthai*, je rappelle l'interprétation que nous avons retenue dans *Nomima* (I, 61)<sup>12</sup> et qui, jusqu'à l'article de F. Schultz, restait à mes yeux la plus plausible : laisser faire. Peut-être étais-je allée trop loin avec l'idée que les gérontes dégageaient leur responsabilité d'entrée de jeu, mais fondamentalement cela signifie que même s'ils présidaient alors la séance et en assuraient le bon déroulement, ils cessèrent d'être les maîtres de la décision ; celle-ci

<sup>9</sup> Une lourde bibliographie sur le sujet, dont on peut se faire une idée à partir de Gagarin-Cohen 2005.

<sup>10</sup> Ruzé-Christien 2007, p. 299.

<sup>11</sup> Sans doute faut-il admettre que les éphores étaient entre-temps devenus des partenaires essentiels dans la prise de décision.

<sup>12</sup> L'argumentation est plus longuement développée dans Ruzé 1991 et 1997, p. 143-172.

appartient désormais au *damos* qu'ils doivent laisser débattre quitte à ce qu'il introduise des modifications à la proposition<sup>13</sup>.

Il faut ici citer la séduisante suggestion de F. Schulz, qui tourne la difficulté en proposant de corriger ἀφίστασθαι en ψαφίσασθαι : « qu'ils introduisent la proposition et qu'ils la fassent voter ». Il est incontestable que l'erreur du copiste s'expliquerait aisément d'autant qu'il a pu être influencé par les ἀποστατήρες de l'amendement, mais il est ennuyeux de n'avoir aucune attestation de ce verbe à si haute époque, la première occurrence me semblant être la loi locrienne datée sans certitude de 525-500 (Bronze Pappadakis, *Nomima* I, 44). En outre, s'il est possible de donner un sens acceptable à *aphistasthai*, faut-il le corriger ? De toute façon, cela ne modifierait pas fondamentalement le sens du texte, sauf à imaginer que le vote se ferait alors sans débat, ce qui semblerait absurde. Mais tout dépend de la suite.

2. En effet, à quoi ou à qui s'applique le pouvoir exprimé par *kratos*, autrement dit, que faire de ΓΑΜΩΔΑΝΓΟΡΙΑΝΗΜΗΝ (*vel* IMHN) καὶ κράτος ?

Un certain nombre de propositions ont été faites mais qui imposent un nombre important de corrections sans qu'on puisse expliquer les raisons des erreurs des copistes<sup>14</sup>. C'est pourquoi nous nous étions ralliés à la suggestion d'Ed. Lévy (<δ>άμω δ' ἀγοραὶ v<ι>κ>ην καὶ κράτος, <mais à l'assemblée du peuple décision> et sanction) qui nous paraissait la plus proche du texte, la moins « correctrice » et qui s'appuyait sur un vers de Tyrée : δήμου δὲ πλήθει νίκην καὶ κράτος.

F. Schulz est encore plus économe de corrections lorsqu'il propose : γνώμη δ' ἀναγορίαν ἡμεν καὶ κράτος, « que l'acceptation et la force aillent à la proposition ». S'il ne paraît pas impossible qu'un Δ ait été malencontreusement remplacé par un Γ, il faut admettre que l'interversion Α/Ω avec, au passage, l'oubli du Ν, est plus compréhensible. Ensuite, la chute du seul Α dans ἀναγορίαν n'est qu'une petite faute. Enfin, il conserve ΗΜΗΝ, soit l'infinitif ἡμεν, ce qui paraît raisonnable. Cette proposition aurait donc tout pour séduire si elle ne se heurtait à deux obstacles.

Le premier est que F. Schulz me semble affecter à *gnômè* et *anagoria* des valeurs qui ne sont pas les leurs. Les textes littéraires archaïques n'emploient pas *gnômè* dans le sens de « proposition » mais le situent au niveau de la personne et de son jugement, de sa pensée, de son intelligence<sup>15</sup>. Quant aux deux occurrences

<sup>13</sup> Les suggestions d'affrontement des gérontes dans l'assemblée permettant au peuple de trancher sont possibles mais ne font qu'introduire une incertitude de plus. En revanche, la suggestion de Richer 1998, p. 98-106 et *passim*, selon laquelle les éphores seraient les meneurs de jeu et correspondraient aux *dèmotai andres* de Tyrée, paraît difficile à accepter à une date aussi haute mais trouverait bien sa place dans l'évolution ultérieure ; pourtant, voir ci-dessous n. 22.

<sup>14</sup> Bilan des suggestions diverses dans Ducat 1983, p. 202-203.

<sup>15</sup> Par ex. Héraclite (DK, B 41 et 78) ou Théognis aux v. 128, 396, 408, 412, 453, 540, 554, 635, 717, 832, 1038. Il faut attendre Hérodote, me semble-t-il, pour trouver dans la

épigraphiques du terme à la même époque, elles désignent des jugements qu'il appartient aux *hiaromaioi* d'Olympie de rendre<sup>16</sup> ; du reste, les emplois de *gignōskein* et de ses composés dans les inscriptions archaïques sont toujours liés à une procédure judiciaire. La traduction par « proposition » (*Antrag*) ne me paraît donc pas convenir ; au mieux ce serait la « décision », le « verdict ».

En second lieu, ἀναγορία est un *hapax* mais le verbe ἀναγορεύειν a une valeur neutre : « faire savoir publiquement », « proclamer » et non pas « approuver », ce qui supposerait une forme de vote. Donc, si je peux accepter sa correction du texte, tout en hésitant sur le premier terme (δάμω *vel* γνώμα δ' ἀναγορίαν ἡμεν καὶ κράτος), je ne lui donne pas le même sens : « au peuple la proclamation et le pouvoir » ou bien « pour le jugement, qu'il y ait proclamation et pouvoir » ; dans un cas comme dans l'autre, ce qui aura été tranché dans l'assemblée sera dit publiquement et aura la force d'une décision souveraine.

Nous sommes au pays de la *rhètra*, là où le droit est dit, et c'est l'assemblée qui le dit. Nous ignorons de quels pouvoirs judiciaires elle disposait ; de toute façon, nous ignorons qui rendait à Sparte la justice ordinaire. Mais, comme le propose J. Véliassaropoulos-Karakostas, c'est aussi en tranchant sur des cas qui lui étaient soumis que l'assemblée spartiate était amenée à légiférer, comme dans bien d'autres cités<sup>17</sup>.

Donc la *gèrousia* introduit une proposition ou une affaire qui suscite des contestations, le peuple vote en donnant sa force légale au texte finalement adopté ou à la règle de droit appliquée, et tous peuvent entendre quelle loi va désormais avoir cours dans la cité.

Que vient faire l'amendement à ce stade ?

### III. L'amendement et le conflit du « retors », *skolion*.

Les textes cités plus haut nous apprennent ceci : après que la *rhètra* eût indiqué les bonnes conditions pour une décision légale, l'amendement évoque la possibilité que le peuple énonce « un avis tors » (σκολιὰν ss-ent. γνώμων), tandis que Tyrtée invite les hommes du peuple à « répondre » aux anciens et aux rois « par de droites (εὐθεῖαι) *rhètrai* » et à ne rien « conseiller de tors pour cette cité ». La plupart des commentateurs ont admis qu'était « tors » ce qui n'était pas conforme à l'avis des gérontes et des rois, et qu'en conséquence ces derniers étaient habilités à couper

littérature *gnômè* pour désigner une proposition, en l'occurrence celle que fait chacun des chefs perses dans leur débat sur le meilleur régime possible (III, 80-83), deux fois associé à *eisphèrein*.

<sup>16</sup> *Nomima* I, 24 (vers 500), l. 4-5 : pour juger le *théocolos* pour acquisition illicite de biens, γνώμα δέ κ' εἶε τ' ἱερομάο... ; *Nomima* I, 51 (en 475-450), l. 5-6 : si les Anaitiens et Métapiens transgressaient le serment juré entre les deux communautés, γνώμων τὸν ἱερομάορ τ' Ὀλυμπίαι.

<sup>17</sup> C'est peut-être cette tradition qui fera donner à la nomothésie de la fin du v<sup>e</sup> siècle à Athènes la forme d'un jugement.

court au débat. J'ai dit pourquoi il ne me paraissait guère concevable qu'une réaction aristocratique vînt redonner à la *gérousia* le contrôle de l'assemblée en cas de désaccord, avec le droit de retirer la proposition et de lever la séance. Cela suppose de faire reprendre à *apostatères* la valeur que me paraît contenir *aphistasthai*, avec l'idée que les gérontes pouvaient se dissocier de la décision, soit qu'ils n'en étaient pas considérés comme les complices, soit que, plus simplement, ils laissaient faire malgré leur désaccord, reconnaissant la souveraineté populaire.

A. Maffi, je l'ai dit, reste sur la maîtrise du jeu par la *gérousia* qui ne reconnaîtrait pas la validité des décisions prises en contradiction avec la « constitution » : elles seraient *skolia*, torses, tout comme sont ἄκυρα, sans valeur, les décisions prises en rupture avec les institutions dans la loi d'Ilion contre la tyrannie<sup>18</sup>. Ce serait le sens du passage de Tyrnée qui oppose aux droites *rhètrai* et aux paroles belles et justes les propositions torses ; seules les premières, conformes à la légalité, seront assurées de « la victoire et du pouvoir<sup>19</sup> ». Le problème est de savoir où se situe la « légalité » dans un droit aussi embryonnaire, quand on est en pleine création des normes juridiques de la communauté et que celle-ci se fait progressivement, à l'occasion de telle ou telle décision à prendre. Les usages, la coutume, les règles en vigueur permettent-ils toujours de déterminer ce qui est droit et ce qui est tors ? Et quelle autorité est à même de l'affirmer ? Pour A. Maffi, il est rappelé dans l'amendement que c'est la *gérousia*. Exit la souveraineté du *damos*.

C'est là que l'intervention de J. Vélissaropoulos me paraît capitale, en insistant sur l'importance que devait revêtir aux yeux du *damos* spartiate le contrôle du fonctionnement de la justice, c'est-à-dire le règlement des conflits surgissant dans la société et qui le touchent de près. Ne pas laisser aux anciens la maîtrise des jugements était essentiel au sortir de crises qui avaient permis au « peuple » d'obtenir le droit de parole. Aussi J. Vélissaropoulos propose-t-elle de voir dans le *skolion* ce qui est nouveau, ce qui tranche sur la pratique jusqu'alors admise, ce qui est différent de ce que la *gérousia* a décidé, elle qui faisait la loi précédemment. Notre suggestion se trouve renforcée par cette analyse, et je crois que les textes littéraires peuvent la conforter.

Si nous regardons les emplois de *skolios* (tors)/*euthus* (droit) chez Homère et Hésiode, nous constatons que le terme est le plus souvent lié à la *dikè* et aux *thémistes*, ces dernières étant à la fois règles de droit et actes fondés en droit<sup>20</sup>. Homère évoque Zeus manifestant son hostilité aux hommes « qui brutalement, dans

<sup>18</sup> *IK* 3, n° 25, l. 115 ; voir le commentaire de Maffi 2005, p. 157-158.

<sup>19</sup> S'il faut bien restituer *skolion* au v. 9, serait-ce que la parole émanant de l'assemblée ne saurait être conçue comme « torse » ou qu'il est expressément demandé aux membres du *damos* de s'abstenir de mauvaises propositions ? Nous pourrions épiloguer indéfiniment...

<sup>20</sup> Cette double valeur permet de rendre compte des « grasses *thémistes* » (ex. *Il.* IX, 156) versées par les hommes au roi et qu'Agamemnon est prêt à céder à Achille. Cf. Ruzé 1997, p. 29-31, 97-99.



l'agora, prononcent de torses thémistes, bannissent la justice, sans souci de la crainte des dieux (οἱ βίη εἰν ἀγορῇ σκολιὰς κρίνωσι θέμιστας, ἐκ δὲ δίκην ἐλάσωσι, θεῶν ὄπιν οὐκ ἀλέγοντες) » (*Il.* XVI, 387-388). Il s'agit très probablement des chefs qui, seuls ou réunis en conseil, abusent de leur pouvoir en exerçant leur autorité comme ils l'entendent, en « tordant » le droit pourtant cautionné par les dieux. À l'inverse, dans la scène du jugement représentée sur le bouclier d'Achille, tout se déroule bien et les deux talents d'or déposés au milieu du cercle sacré des anciens appelés à juger « seront donnés à celui qui, parmi eux, aura prononcé la plus droite justice (τῷ δόμεν ὃς μετὰ τοῖσι δίκην ἰθύντατα εἴποι) » (XVIII, 508). Hésiode, quant à lui, appelle Zeus à « redresser les thémistes » et annonce que la « clameur de Justice » poursuivra les hommes « mangeurs de présents qui prononcent des thémistes à coups de sentences torses (σκολιῆς δὲ δίκης κρίνωσι θέμιστας) », ce qui fait écho à la formule homérique évoquée plus haut : la justice fait le droit, dire la sentence ou dire la règle, c'est tout un. Aussi prospéreront ceux qui rendent de « droits jugements (δικὰς ἰθείας) » (*TJ* 217-226).

Cette constante association entre la justice, les thémistes, la parole publique et le risque de dévier du « droit » nous donne la base de l'évolution constatée dans la grande *rhètra*. Nous avons Zeus et la justice d'un côté, les hommes aux sentences torses de l'autre, qui sont en général les mauvais *basileis*, avides et décidant mal, selon leur seul intérêt. Dans la grande *rhètra*, un grand pas a été franchi : ce ne sont plus les rois qui sont maîtres de dire le droit à leur manière, et on ne se cache pas derrière Zeus pour déformer le droit. Ce sont ces hommes qui, dans Homère, ne peuvent que crier leur approbation ou murmurer leur hostilité sur l'agora, ces hommes qui, dans Hésiode, doivent payer pour l'injustice de leurs *basileis*, ce sont eux maintenant qui vont décider, sans que nous sachions lesquels d'entre eux prennent publiquement la parole<sup>21</sup>. Alors les choses s'inversent et c'est au tour des *basileis*, dont les gérontes sont les héritiers, de trouver « torse » la décision de l'assemblée parce qu'elle n'est pas conforme, non pas à la volonté de Zeus, mais au droit traditionnel qu'ils maîtrisaient auparavant.

Le droit s'adapte à mesure que des besoins nouveaux apparaissent, et c'est la communauté des Spartiates (encore une fois, une aristocratie à l'échelle de la société lacédémonienne) qui le modifie et le proclame pour qu'il soit connu de tous. Un texte éléen de la fin du VI<sup>e</sup> siècle, que J. Vélissaropoulos avait invoqué à l'appui de sa démonstration, dit admirablement tout cela, même s'il fait allusion à un droit écrit : « Si quelqu'un juge contrairement à la loi, le jugement sera sans valeur (Αἰ δέ τις πὰρ τὸ γράφος δικάδοι ἀτελές κ' εἶε ἃ δίκαια), mais que la *rhatra* du peuple soit

<sup>21</sup> Sans aller jusqu'à voir dans les *dèmotai andres* de Tyrtée les seuls éphores, comme le propose Richer 1998 (cf. n. 14), ils peuvent être considérés comme les porte-parole du peuple spartiate et donc inclus dans le *damos* de la *rhètra*.



souveraine dans le jugement (ἀ δέ κα ῥάτρα δημοσία τελεία εἶε δικαδόσα)<sup>22</sup>. » Le paragraphe suivant fixe la procédure de modification des textes écrits. Ainsi, comme l'a dit J. Véliassaropoulos, un individu, ou un groupe restreint comme la *gérousia*, doit se conformer à la règle existante pour rendre un jugement « droit ». Mais le peuple, lui, peut estimer qu'il y a lieu de juger autrement, et on peut alors lancer une procédure pour modifier la loi qui, à son tour, s'imposera à tous. Face à un problème posé, c'est à l'assemblée que revient le rôle de « dire le droit ».

À Sparte, il est essentiel que ces nouvelles règles soient proclamées, qu'elles deviennent *rhètrai*. Accord ou décision, la *rhètra* est le texte prononcé. Et précisément le poème de Tyrtée nous fait suivre les étapes qui mèneront à de nouvelles *rhètrai* : ouverture de l'assemblée, proposition par les rois et les gérontes, réponse du peuple qui, nécessairement, est « droite ».

Ainsi, les apports des uns et des autres permettent, me semble-t-il, de comprendre mieux ce texte obscur. Notamment, cela permet une fois encore de cesser de faire de la Sparte archaïque une cité à part. Certes, la grande *rhètra* est un modèle de laconisme, mais elle est moulée dans une forme facile à mémoriser – ce qui peut expliquer qu'elle nous soit parvenue – et elle donne les éléments de base de la fabrication du droit dans une cité composée de citoyens qui se prennent pour des aristocrates.

Et, pour ma part, je crois que j'obéirai désormais à Jean Ducat et laisserai la grande *rhètra* se reposer.

## BIBLIOGRAPHIE

- Ducat 1983: J. Ducat, *Bulletin de bibliographie thématique : Sparte archaïque et classique*, REG 96, p. 194-225.
- Gagarin 2001: M. Gagarin, *Écriture et oralité en droit grec*, RHD 79, p. 447-462.
- Gagarin-Cohen 2005: M. Gagarin-D. J. Cohen (éd.), *The Cambridge Companion to Ancient Greek Law*, New York.
- Gentili-Prato 1979: B. Gentili-C. Prato, *Poetae elegiaci*, I, Leipzig.
- IK 3: P. Frisch (éd.), *Die Inschriften von Ilion*, Bonn 1975.
- IvO : W. Dittenberger-K. Purgold, *Die Inschriften von Olympia*, Berlin 1896.
- Maffi 2002: A. Maffi, *Studi recenti sulla grande rhetra*, Dike 5, p. 195-236.
- Maffi 2005: A. Maffi, *De la loi de Solon à la loi d'Ilion, ou comment défendre la démocratie*, in J.-M. Bertrand (éd.), *La violence dans le monde grec et romain*, Paris, p. 137-161.

<sup>22</sup> *Nomima* I, 109 = *IvO*, 7 (fin VI<sup>e</sup> siècle). Dans *Nomima* nous avons traduit : « mais la décision du peuple aura force de loi », ce qui est plus un commentaire qu'une traduction. Voir aussi le texte contemporain mais plus fragmentaire, *IvO*, 3 = *Nomima* I, 108.

- Nomima I: H. Van Effenterre-Fr. Ruzé, *Nomima. Recueil d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec*, I, Rome-Paris 1994.
- Ogden 1994: D. Ogden, *Crooked Speech : the Genesis of the Spartan Rhetra*, *JHS* 114, p. 85-102.
- Richer 1998: N. Richer, *Les éphores*, Paris.
- Ruzé 1991: Fr. Ruzé, *Le Conseil et l'Assemblée dans la grande rhètra de Sparte*, *REG* 104, p. 15-30.
- Ruzé 1997: Fr. Ruzé, *Délibération et pouvoir dans les cités grecques de Nestor à Socrate*, Paris.
- Ruzé-Christien 2007: Fr. Ruzé-J. Christien, *Sparte*, Paris.
- Schulz 2009: F. Schulz, *Lycurgs Reform ohne Demokratie? Zwei Konjekturen der Rhetra*, *Ktèma* 34, p. 333-349.
- Thomas 1996: R. Thomas, *Written in Stone? Liberty, Equality, Orality, and the Codification of Law*, in L. Foxhall-A. D. E. Lewis (éd.), *Greek Law in its Political Setting. Justifications not Justice*. Oxford, p. 9-31.
- Van Wees 1999: H. Van Wees, *Tyrtaeus' Eunomia. Nothing to do with the Great Rhetra*, in S. Hodkinson-A. Powell (éd.), *Sparta. New Perspectives*, Londres, p. 1-41.
- Vélissaropoulos-Karakostas 2005: J. Vélissaropoulos-Karakostas, *Codes oraux et lois écrites. La grande rhètra et les sources du droit à l'époque archaïque*, in P. Sineux (éd.), *Le législateur et la loi*, Caen, p. 109-118.



MICHAEL GAGARIN (AUSTIN, TX)

## OBSERVATIONS ON THE GREAT RHETRA: A RESPONSE TO FRANÇOISE RUZÉ

Διὸς Σκυλλανίου καὶ Ἀθανᾶς Σκυλλανίας ἱερὸν ἰδρυσάμενον, φυλὰς φυλάξαντα καὶ ὠβὰς ὠβάξαντα, τριάκοντα γερουσίαν σὺν ἀρχαγέταις καταστήσαντα, ὥρας ἐξ ὥρας ἀπελλάζειν μεταξὺ Βαβύκας τε καὶ Κνακιῶνος, οὕτως εἰσφέρειν τε καὶ ἀφίστασθαι ΓΑΜΩΔΑΝΓΟΡΙΑΝ ΗΜΗΝ καὶ κράτος (Plutarch, *Lycurgus* 6, 1).

αἱ δὲ σκολιὰν ὁ δᾶμος ἔροιτο, τοὺς πρεσβυγενέας καὶ ἀρχαγέτας ἀποστατήρας ἦμεν (*ibid.* 6, 8).

*Having built a temple of Zeus Skyllanios and Athena Skyllania, having tribed the tribes and having obeyed the obes, having established a gerousia (council of elders) of thirty together with the archagetai, then in season after season he is to have a meeting between Babyka and Knakion, and in this way is to introduce (proposals) and stand aside... and power.*

*If the people speak crookedly, the elders and the archagetai are to be the ones who put it aside.*

Françoise Ruzé has taken on one of the most difficult problems in the history of early Greek law, the Spartan Great Rhetra. Our primary source, Plutarch, wrote many centuries after the fact, and the only possible contemporary source, Tyrtaeus, is a poet, whose testimony is less than straightforward. In addition, textual problems complicate attempts to understand either author. Ruzé suggests a new understanding of the Rhetra based in part on her sense of the nature of political power in early Greek communities. I find some parts of her argument convincing, other parts less so. She is correct, I think, to reject attempts to understand the Rhetra as a whole as a response to class conflict within Sparta: as she observes, conflict in early Sparta involved Spartans against others, particularly Messenians, not rich Spartans against poor Spartans. She is also right to conclude that the Rhetra is not a form of anti-tyranny legislation, but a response to the demands of the *damos* for a voice in the government. But when she examines the text of the Rhetra, she is less convincing.

Ruzé first considers the words οὕτως εἰσφέρειν τε καὶ ἀφίστασθαι (“in this way *eispherein* and *aphistasthai*”). As Ruzé says, the first verb very likely directs someone to introduce proposals in an assembly or assembly-like body; the second verb most likely has its normal meaning of “stand back” or “stand aside.” The construction strongly implies that the same person or group is the subject of both

verbs, but gives no clear indication who this subject is. Ruzé accepts the common view that the subject is probably the *archagetai* and the *gerousia*, who are mentioned in the preceding sentence. There is a difficulty with this: the construction of the sentence – a series of accusative singular participles followed by several infinitives functioning as imperatives – suggests that the subject of the infinitives is the same as the subject of the participles, namely a singular person or group. Most likely the subject of the participles is a group like the *damos*, which will have built the temples, established the tribes and obes and council of thirty, and then is instructed (by the infinitives) to hold regular meetings, at which some more specific body introduces and then stands aside. Thus, I am inclined to agree with Ruzé that the *archagetai* and the *gerousia* are the likely introducers.

We can only guess what it is they are supposed to introduce – proposals? questions? general issues? disputes? – but it seems likely that the introducing takes place in the meeting just mentioned, where the matter will be debated and decided. There may perhaps be a vote, but I see no reason to adopt Schulz’s emendation ψαφίσασθαι for ἀφίστασθαι. Not only is the emendation far from easy paleographically and the presence of ἀποστατήρας in the amendment, which comes a page later in Plutarch’s text, does nothing to make it any easier, but I can find no example of ψηφίζομαι in the middle with the meaning “put something to the vote.” Quite likely, the assembly did vote on proposals that were introduced, but there was no need to specify that someone put the proposal to a vote.

Ruzé next takes up the meaningless letters ΓΑΜΩΔΑΝΤΟΠΙΑΝΗΜΗΝ. Following Schulz, she proposes to restore the otherwise unattested noun ἀναγορίαν, which, she argues, means “proclamation,” but she remains undecided about the first word in the clause, which she would restore as either δάμω or γνώμω. The text will then read either δάμω δ’ ἀναγορίαν ἡμεν καὶ κράτος (“and let proclamation and power be in the hands of the people”) or γνώμω δ’ ἀναγορίαν ἡμεν καὶ κράτος (“and for judgment let there be proclamation and power”). I confess that neither alternative makes much sense to me. First, proclamation and power are quite different, and linking them together makes little sense. Second, I can see no point to either clause in the context of this legislation. Third, both readings are paleographically difficult, requiring at least three letter changes (including the restoration of an *alpha* to produce ἀναγορίαν), none of them obvious. The current text almost certainly reflects more than one stage of corruption, and I see no way to recover the original.

The amendment – “If the *damos* speaks crookedly (*skolion*), the elders and the *archagetai* are to be *apostateres*” – also presents a difficulty. Ruzé wants to take *apostateres* in the same sense as *aphistasthai* in the main body of the Rhetra (see above), namely “stand aside.” This would mean that even if the *damos* speak crookedly, their decision should be left alone. Following Vélissaropoulos, she explains this by arguing that *skolion* means “wrong” only in the sense of contrary to tradition or “new.” Thus, if the *damos* depart from tradition in their legislation, their

action should be allowed to stand. This meaning in itself is unobjectionable, but I don't see how it can be gotten from the Greek. The examples in epic, including those that Ruzé notes, confirm that *skolion* has a strong association with injustice, and a public document like the Rhetra cannot simply abandon the well-established sense of a word and make it mean something else. And if *skolion* does imply "unjust," I find it impossible to accept that the Spartans, famed for *eunomia*, would enact a law saying that someone cannot prevent injustice. Furthermore, if they were meant to give the *damos* complete power to legislate as it wished, it would make no sense to name two specific bodies who must "stand back," because this would not prevent others from blocking new legislation. To achieve the meaning Ruzé desires, the rule should require that everyone stand back and allow the *damos* to legislate as it wishes. And a more likely wording for such a rule would be, "if the *damos* judge *skolion*, no one is to interfere." It is true that *aphistasthai* and *apostateres* come from the same verb, but whereas *aphistasthai* in the middle must mean "stand aside," the noun *apostateres* more likely has a transitive sense, "put aside" or "veto."

Let me end this response with some observations on an aspect of the Rhetra that Professor Ruzé only hints at when she says that the Rhetra takes a form that is easy to memorize, namely the presence of oral elements. I find it impossible to read the Rhetra without feeling its strong oral qualities, in particular the balanced syntactical structure, with four participial clauses followed by three infinitives, the parallelisms of Διὸς Σκυλλανίου καὶ Ἀθανᾶς Σκυλλανίας, and the euphony of φυλάξ φυλάξαντα καὶ ὠβᾶς ὠβάξαντα ("having tribed the tribes and obed the obes") and ὥρας ἐξ ὥρας ("season after season"). All this indicates that this Rhetra (as perhaps all rhetras) began as an oral prescription, perhaps in a ritual context where after the basic elements were in place (sanctuaries of Zeus and Athena, division into obes and tribes, establishment of the *gerousia*), then the Spartan *damos* would be assembled, meeting regularly (perhaps monthly) between Babyka and Knakion. The Rhetra may even have been recited at the beginning of the meeting.

Some time later, after the *damos* had been meeting regularly, during the period when legislation was being enacted in writing all over Greece, the text was written down. Possibly, this took place after the conquest of Messenia and was intended to establish the authority of this Spartan form of government for all, including the Messenians. Then, after the Rhetra was written down, the amendment was added, which has the clear appearance of written legislation – a conditional sentence, typical of written laws, with none of the oral features of the Rhetra itself. This had the effect of limiting the power of the *damos* and establishing a balance of power in the government of Sparta, which was one of the features of the city's famed *eunomia*. Indeed, it was commonplace to contrast Sparta's form of government, in which several powers held each other in check, with the Athenian democracy, in which the *dēmos* did have unlimited power to legislate (in the fifth century, at least).

It seems impossible to attribute a similar form of government to Sparta at any period in its history.

ALBERTO MAFFI (MILANO-BICOCCA)

## ORIGINE ET APPLICATION DU PRINCIPE DE MAJORITÉ DANS LA GRÈCE ANCIENNE

Si l'on définit le système politique comme un moyen d'établir des décisions qui engagent les membres de la collectivité, on peut distinguer plusieurs méthodes pour atteindre cet objectif : « unanimité, arbitraire du chef, désintégration de la communauté au profit de l'action individuelle, majorité<sup>1</sup> », auxquelles j'ajouterais la décision résultant d'un compromis et la décision d'une minorité pourvue d'une influence déterminante (c'est le cas des organes de l'Église catholique jusqu'au Concile de Trente).

Nous allons nous intéresser ici à l'application du principe de majorité dans le domaine politique, en particulier en ce qui concerne l'assemblée de la cité. Nous allons donc laisser de côté la plupart des autres situations dans lesquelles, soit dans le domaine public, soit dans le domaine privé, on a recours à une décision fondée sur le principe de majorité.

Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de reconstruire des contextes historiques dans le détail, mais plutôt d'illustrer les différentes façons d'appliquer le principe de majorité, soit dans la théorie, soit dans la pratique.

Je vais commencer par un détour par la modernité en soulignant en particulier trois points :

a) la décision majoritaire est pour nous, depuis longtemps, un caractère fondamental de la démocratie. b) Dans un régime démocratique, à la majorité ne s'oppose pas seulement le concept de minorité par rapport au calcul des voix lors d'un vote, que ce soit aux élections ou dans le Parlement, mais aussi la notion de minorité qui s'identifie de façon permanente avec l'opposition à la majorité qui gouverne, étant donné que le gouvernement doit être soutenu par la majorité du Parlement et des électeurs. c) Majorité et opposition, dans le sens que l'on vient de voir, s'identifient avec les partis politiques qui fonctionnent comme sujets collectifs.

Aucun de ces principes ne correspond exactement à ce que la majorité signifie dans la Grèce ancienne : a) tout d'abord, le principe de majorité ne s'applique pas exclusivement aux régimes démocratiques (Aristot., *Pol.* IV, 1294b, 1 ss., montre que l'assemblée joue un rôle important dans les oligarchies aussi : la différence consiste dans le fait que, dans les oligarchies, seule une partie des citoyens a le droit de participer à l'Assemblée, mais c'est un point qui requiert une étude plus

---

<sup>1</sup> Ruzé 1984, p. 247 (= 2003, p. 37).



approfondie) ; b) il n'y a pas une dialectique bien identifiable au niveau politique entre la majorité qui gouverne et la minorité qui s'oppose. Majorité et minorité se forment et se reforment lors de chaque vote. Bien plus : dans une démocratie telle qu'Athènes la plupart des magistrats sont tirés au sort et non pas élus. Ils sont donc par définition l'expression de la citoyenneté tout entière et non pas de la majorité ; c) il n'y a pas un équivalent des partis politiques modernes : il y a des acteurs politiques qui ont le prestige, la richesse, bref, la puissance pour orienter la volonté de la majorité dans la direction qu'ils désirent (en réalité, pour ce qui concerne Athènes, il faudrait distinguer entre le V<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle). L'opposition à l'intérieur de la cité se joue non pas sur le plan politique, mais sur le plan socio-économique, comme Aristote l'explique très clairement : là où les riches sont au pouvoir, on est dans une oligarchie ; là où ce sont les pauvres (le *demos*), on est en démocratie<sup>2</sup>.

En nous plaçant maintenant sur le plan chronologique, les premiers textes qui nous intéressent sont évidemment les poèmes homériques, dans lesquels sont décrites les premières assemblées. Pour ce qui concerne les critères de décision, Françoise Ruzé a bien montré comment l'assemblée homérique décide à l'unanimité. Je me borne ici à souligner l'intérêt que présente la dernière des assemblées décrites dans les poèmes : celle qui clôt l'*Odyssee* (Hom., *Od.* XXIV, 463 ss.). La proposition d'Eupithès, le père d'Antinoos, de venger la mort des prétendants sur la base d'une décision collective n'est pas acceptée : plus de la moitié des participants abandonnent l'assemblée. « Plus de la moitié » laisse supposer que la notion de majorité (50 % + 1) est déjà munie d'une valeur décisive, du moins sur le plan numérique : mais, en fait, la volonté de la majorité (surtout lorsqu'elle se manifeste par une abstention) n'empêche pas la minorité de passer à l'exécution de sa proposition. On voit donc que la décision à la majorité, par rapport à la moitié des participants à l'assemblée, est déjà en place ; mais cela n'empêche la minorité de ne pas accepter la volonté de la majorité. Cela pose un problème sur lequel nous allons revenir plus loin.

On pourrait examiner maintenant les inscriptions archaïques où le concept de majorité trouve son application (soit dans le domaine public, soit dans le domaine privé), mais je préfère poursuivre ici le développement du débat sur la majorité en tant que principe de décision politique. Le passage successif est donc nécessairement le *tripolitikos logos* d'Hérodote III, 80 ss. Je laisse de côté la monarchie, où le principe de majorité ne joue évidemment aucun rôle, et je considère l'oligarchie. Dans Hdt. III, 82, 3, nous lisons : « Dans l'oligarchie, entre plusieurs hommes qui déploient leur mérite pour l'intérêt commun, l'habitude est qu'il naisse de violentes inimitiés personnelles ; car, chacun voulant être le chef et faire triompher ses opinions, ils en viennent à se disputer, etc. » On peut donc en conclure que, dans les

<sup>2</sup> Voir à ce propos Epstein 2011, qui, tout en reconnaissant à Athènes l'existence de groupes bien identifiables du point de vue social et économique, tels que les paysans ou les marins, affirme : « *ignoring these differences was an important feature of Athenian democratic ideology* » (p. 89).

régimes oligarchiques, le principe de majorité n'est pas reconnu comme principe donnant lieu à une décision obligatoire pour la collectivité. Dans la démocratie, au contraire, c'est-à-dire là où le *plethos* est au pouvoir, toute décision est prise en commun. Le régime le meilleur est donc celui où le *plethos* gouverne car, comme le dit Otanès, *en toi polloi eni ta panta*. Cette formule énigmatique (traduite par « c'est dans le nombre que tout réside » dans l'édition de la CUF) a été l'objet de multiples interprétations. À mon avis, elle signifie que la volonté de la majorité vaut comme volonté de la collectivité entière (dans ce sens, elle correspond exactement au principe qui régit le premier arrêt de l'Aréopage, ainsi qu'Eschyle le décrit dans *Les Euménides*). Quant à l'ambiguïté entre assemblée et majorité, qui se rattache au sens de *plethos*, elle pourrait être expliquée par le fait que l'assemblée décide à la majorité, et en même temps que la volonté de la majorité devient la volonté de tous.

Nous trouvons donc affirmée pour la première fois chez Hérodote l'équivalence entre la volonté de la majorité et la volonté de la collectivité, du moins dans un régime démocratique. Le principe de l'unanimité garde sa validité seulement au niveau familial, comme la loi de Dracon nous le démontre à propos de l'*aidesis*. Au niveau politique son application aurait paralysé l'assemblée. Nous verrons pourtant que des traces du droit de veto ne sont pas absentes en ce qui concerne les décisions de l'assemblée.

Après Hérodote, c'est dans Thucydide que nous trouvons le principe de majorité mis en relation avec la démocratie. Je me borne ici à rappeler deux passages tirés des discours célèbres de deux représentants illustres de l'idéologie démocratique : Périclès et le syracusain Athénagoras. Dans Thuc. II, 37, selon Périclès la démocratie se caractérise comme le gouvernement des plus nombreux, par opposition au gouvernement des *oligoï* : le renvoi implicite est au principe que la volonté de la majorité vaut comme la volonté de tous, ce qu'on ne pourrait pas dire de la volonté de la minorité. Dans Thuc. VI, 39, 1, Athénagoras dit que la notion de *demos* signifie le tout (*xympan*), tandis qu'avec oligarchie on se réfère seulement à une partie (*meros*). Que le tout trouve son expression dans la décision de la majorité est bien expliqué dans ces mots d'Athénagoras : « à l'intelligence revient de donner les conseils les plus sûrs, et au grand nombre de décider au mieux après s'être éclairé (*krinai d'an akousantas arista tous pollous*) » (trad. Bodin-de Romilly).

Périclès et Athénagoras nous ont présenté le principe de majorité comme clé de voûte de la démocratie. Si nous passons maintenant à Aristote, le grand théoricien des formes politiques, nous voyons qu'au premier abord il se rallie à l'opinion dominante lorsqu'il juge que la décision à la majorité doit être reconnue comme le principe fondamental de la démocratie : « comme le peuple forme la majorité et que la décision de la majorité est souveraine, ce régime est nécessairement une démocratie » (*Pol. IV*, 1291b, 37-38). Mais immédiatement après, comme cela est bien connu, Aristote introduit la distinction entre la bonne démocratie, dont les décisions respectent les lois, et la démocratie corrompue, dans laquelle c'est le *plethos* à force de décrets et non pas la loi qui domine (*Arist., Pol. IV*, 1292a, 5-7 :

« le pouvoir souverain appartient à la masse populaire et non à la loi : c'est le cas lorsque les décrets et non la loi décident souverainement », trad. Aubonnet).

Or, ce qui m'intéresse ici, c'est que, mis à part le jugement négatif concernant le deuxième, dans les deux modèles de démocratie analysés par Aristote le principe de majorité est également valable. On peut donc conclure, sur la base des témoignages des historiens et des philosophes, que le principe de majorité est le seul système reconnu dans la Grèce classique pour évaluer et rendre efficace la volonté des citoyens (ce qui trouvera un écho très frappant dans la pensée politique romaine : je me borne ici à citer Ulpien, *Dig.* 50, 17, 160, 1 : *Refertur ad uniuersos quod publice fit per maiorem partem*).

Dans la première partie de mon exposé, j'ai essayé de montrer comment le principe de majorité s'est affirmé au niveau de la théorie et de la pratique de la décision politique. On pourrait donc croire que les Grecs ont été les premiers à considérer le principe de majorité comme un critère objectif de réduction de la pluralité à l'unité, en anticipant ainsi la conception formelle de la démocratie, qui, pour nous, se rattache surtout à la pensée de Hans Kelsen et de ses successeurs. En réalité, nous trouvons dans les sources plusieurs indices importants qui nous laissent penser que cette « réduction » n'était pas perçue de façon aussi simple et quasi automatique.

On a vu que, dans la cité grecque, on ne peut pas concevoir une opposition politique stable : l'opposition se jouait plutôt sur le plan social et économique. Par conséquent, il ne pouvait pas y avoir une alternance de gouvernement. Ce qui pour nous serait un changement ordinaire, physiologique, d'un gouvernement de droite à un gouvernement de gauche et vice-versa, était en Grèce un changement de régime : la radicalisation de l'opposition politique faisait passer de la démocratie à l'oligarchie et vice-versa, ou bien à la *stasis*, la guerre civile. Pour éviter un tel bouleversement, il était nécessaire de renforcer l'expression de la volonté commune de la cité au-delà de la simple réduction mathématique de la majorité à la totalité. Cela d'autant plus que dans la *polis* les actes de l'État sont conçus comme les actes de l'ensemble des citoyens : la *polis* peut agir comme sujet d'imputation d'effets juridiques, mais elle n'arrivera jamais à être conçue comme une personne morale distincte de l'ensemble des citoyens. Il manquait donc, ou du moins n'était pas parfaitement réalisé, ce puissant instrument de réduction à l'unité qu'est l'imputation des décisions politiques à l'État en tant que sujet qui diffère de la somme des citoyens et qui exprime nécessairement une volonté unitaire.

Ces deux facteurs – l'impossibilité d'une alternance au pouvoir et l'impossibilité d'objectiver l'agir de la *polis* en tant qu'entité abstraite et séparée de l'ensemble des citoyens – sont susceptibles d'expliquer le fait que le principe de majorité doit être renforcé par d'autres moyens afin de pouvoir exprimer une volonté « commune ». Je propose d'en identifier deux : d'un côté la manipulation idéologique, de l'autre une série de techniques pour réduire ou du moins cacher le poids de la dissidence.

Du côté de la manipulation idéologique, c'est évidemment vers les écrits des philosophes et des rhéteurs qu'il faut se tourner. Le sujet est très vaste et les sources abondantes. Je soulignerai l'intérêt de certaines réflexions où la majorité ne suffit pas pour légitimer une décision collective. D'un côté ce sera Xén., *Mem.* 1, 2, 43-45 : à Périclès, qui a énoncé le principe selon lequel la contrainte sans persuasion ne donne pas lieu à une véritable loi, Alcibiade répond, en le provoquant : mais alors, tout ce que la masse impose aux riches sans les avoir persuadés n'est pas le contenu d'une loi mais le résultat d'une violence ? Cette question implique que la persuasion collective peut et doit s'imposer à l'opposition individuelle. De l'autre côté ce sera la recherche chez Aristote du principe qui justifie la décision prise à la majorité : c'est la somme des vertus individuelles qui rend juste la décision collective (*Pol.* III, 1281a-1282a<sup>3</sup>).

Il me semble qu'une notion clé parmi ces procédés de manipulation est la notion d'*homonioia*. Selon Xén., *Mem.* 4, 4, 16, une loi impose partout en Grèce aux citoyens de s'obliger sous serment à garder l'*homonioia*. Nous connaissons quelques exemples de ces serments par l'épigraphie. Je voudrais rester ici sur le terrain de la réflexion philosophique et concentrer brièvement mon attention sur le passage de l'*Éthique* à *Nicomaque* qu'Aristote consacre à l'*homonioia* (1167a, 30 ss.). La plus grande partie de ce paragraphe traite justement de l'*homonioia* sur le terrain politique, mais Aristote ne fait aucune allusion au serment civique. Il semble que pour lui l'*homonioia*, qu'il définit comme une « amitié politique » (*politike philia*), doive être constatée concrètement au jour le jour, surtout à travers l'analyse des décrets du peuple.

Les décrets auxquels il se réfère concernent soit les structures constitutionnelles, soit la politique extérieure (curieusement, seulement par rapport à un régime oligarchique, semble-t-il). La question que je me pose est alors : est-ce qu'Aristote, en se référant aux décisions attestant l'*homonioia* des citoyens, songe à des décrets approuvés par l'assemblée à l'unanimité ? Bien qu'Aristote parle de décisions prises « par tous » et de *ta koine doxanta*, je pense qu'il se réfère aux décrets ordinaires de l'assemblée, donc normalement approuvés par la majorité seulement des citoyens. Ce qui frappe, c'est que l'adversaire de l'opinion majoritaire, qu'on peut donc identifier avec le porte-voix de la minorité, est présenté de façon moralement négative comme *phaulos*, c'est-à-dire comme un homme qui vise non pas les intérêts de la communauté mais son propre intérêt, à tel point qu'il n'aurait aucun scrupule à amorcer une *stasis*. Il s'agit certainement d'un argument rhétorique ; néanmoins le discours d'Aristote atteste l'importance que le philosophe attribue à l'idée que la décision apparaisse partagée par tous les citoyens.

Voyons maintenant quels pouvaient être les moyens techniques pour atténuer le contraste entre majorité et minorité. Tout d'abord, il faut considérer la façon de voter dans les assemblées de deux des cités les plus représentatives : Sparte et

<sup>3</sup> Voir Aubenque-Tordesillas 1993.

Athènes. Dans la première était en vigueur le système de l'acclamation, qu'Aristote qualifie d'enfantin<sup>4</sup>. À Athènes, on vote à main levée (*cheirotonia*). Les deux systèmes, bien que différents, ont quelque chose en commun : le fait qu'on ne compte pas le nombre des voix rend impossible l'identification de la minorité, que ce soit du point de vue numérique ou du point de vue personnel (c'est seulement vers la fin de l'âge hellénistique que l'on trouve attesté le nombre des voix pour et contre une proposition approuvée par le peuple<sup>5</sup>).

Nous ne savons pas quelle était la façon de voter dans la plupart des cités grecques. Il est tout de même très probable que, du moins à l'âge classique, on employait des systèmes analogues à celui qui était en vigueur à Athènes. Dans un seul cas, à ma connaissance, on reconnaît une influence décisive sur le résultat du vote à la présence et au nombre des opposants. Il s'agit d'une clause du traité d'*isopolitie* entre Hierapytna et Praisos (début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. = Chaniotis n° 5). A. Chaniotis, auteur d'un important commentaire sur les traités crétois, écrit : « *Unter den kretischen Isopolitieverträgen ist dieser der einzige, der einen Antrag auf Einbürgerung anordnet. Drei Gegenstimmen genügen, um dem Bewerber die Niederlassung und das Bürgerrecht zu verwehren*<sup>6</sup>. » Trois voix contraires sont donc suffisantes pour refuser la demande d'inscription parmi les citoyens de l'autre ville. La relation entre majorité et minorité n'est pas exprimée par un critère de relativité (majeur/mineur par rapport à la moitié des voix), mais par un nombre minimal de trois voix, qui suffit à rendre inefficace la volonté de la majorité. Les interprètes de cette clause l'ont généralement considérée comme un indice de démocratisation et d'accroissement de la puissance de l'assemblée dans la Crète hellénistique. Chaniotis préfère mettre la clause en relation avec Plut., *Lyc.* 12, 8, selon lequel, pour qu'un nouveau membre soit accepté dans un *sysition*, il faut le vote unanime de ses membres actuels. Ce renvoi au parallélisme entre l'institution spartiate et l'institution crétoise correspondante ne me convainc pas car, mise à part l'existence de règles analogues entre Sparte et la Crète qu'il est impossible de démontrer, non seulement on ne parle pas d'unanimité dans la clause du traité crétois, mais l'accès aux regroupements locaux, y compris le *sysition*, dépend de l'acquisition de la qualité de citoyen et non le contraire<sup>7</sup>. Je pense donc plutôt à une survivance du principe de l'unanimité qu'on a vu à l'œuvre, durant l'âge archaïque, dans la loi de Dracon. On pourrait même songer à une sorte de pensée spéculaire. Dans le cas de l'*aidesis*, il s'agit de permettre à un citoyen de ne pas perdre sa citoyenneté à cause de l'exil ; dans le cas crétois, il s'agit d'admettre parmi les citoyens quelqu'un qui ne l'est pas.

Il est vrai, comme nous l'avons dit, que le principe de majorité s'était affirmé depuis longtemps en ce qui concerne les décisions de l'assemblée. Mais chez

<sup>4</sup> *Pol.* II, 1270b, 21 ; 1271a, 10 : voir Ruzé 1997, p. 230-231.

<sup>5</sup> Voir Rhodes-Lewis 1997, p. 510-512, et la réponse à mon exposé de S. Todd.

<sup>6</sup> Chaniotis 1996, p. 187.

<sup>7</sup> *Contra* Seelentag 2009, p. 80, mais à mon avis sans sources à l'appui.

Thucydide il y a au moins une trace significative de la survivance du principe de l'unanimité, qui peut avoir le dessus sur le principe de majorité. Il s'agit de Thuc. V, 30. À l'occasion d'un différend diplomatique entre Sparte et les Corinthiens, on fait allusion au devoir d'accepter les délibérations prises à la majorité par les membres de l'alliance, à moins que ne s'y s'oppose un dieu ou un héros<sup>8</sup>. Le droit de veto est donc attribué ici à une puissance surnaturelle, mais on pourrait interpréter l'épisode comme l'attestation d'une persistance du droit de veto à l'intérieur de l'assemblée, un droit transposé sur un plan surnaturel mais également efficace.

Un autre moyen de renforcer la validité du principe de majorité peut être identifié dans la procédure de confirmation des traités internationaux à travers le serment prêté par tous les citoyens<sup>9</sup>. La façon de conclure et de confirmer les traités internationaux était réglée de manière différente selon les cités : il suffirait de lire à ce propos les précisions de Thuc. V, 47, 9 à propos de la paix de Nicias. En général, Aristote s'exprime de la façon suivante : « le corps délibératif (*to bouleuomenon*) décide souverainement de la guerre et de la paix, des alliances et de leur rupture » (*Pol.* IV, 1298a, 3 ss.). Parmi les nombreuses sources qui concernent ce sujet, je voudrais me concentrer, pour terminer mon exposé, sur un passage difficile mais très intéressant : Ps.-Xén., *AP* II, 17, où l'auteur met en parallèle le comportement des cités oligarchiques et des cités démocratiques à propos de la responsabilité qui concerne le respect des traités internationaux (*symmachiai* et *horkoi*). Voici le texte grec (éd. Kalinka, 1913) :

Ἦτι δὲ συμμαχίας καὶ τοὺς ὄρκους ταῖς μὲν ὀλιγαρχουμέναις πόλεσιν ἀνάγκη ἐμπεδοῦν· ἦν δὲ μὴ ἐμμένωσι ταῖς συνθήκαις, ἢ ὕφ' ὅτου ἀδικεῖτ' ὀνόματα ἀπὸ τῶν ὀλίγων οἱ συνέθεντο. ἄσσα δ' ἂν ὁ δῆμος σύνηται, ἔξεστιν αὐτῶ, ἐνὶ ἀνατιθέντι τὴν αἰτίαν τῷ λέγοντι καὶ τῷ ἐπιψηφίσαντι ἀρνεῖσθαι τοῖς ἄλλοις ὅτι οὐ παρῆν οὐδὲ ἀρέσκει οἱ, εἴ γε μὴ [τὰ] συγκείμενα πυνθάνονται ἐν πλήρει τῷ δήμῳ· καὶ εἰ μὴ δόξα εἶναι ταῦτα, προφάσεις μυρίας ἐξηύρηκε τοῦ μὴ ποιεῖν ὅσα ἂν μὴ βούλωνται. καὶ ἂν μὲν τι κακὸν ἀναβαίνει ἀπὸ ὧν ὁ δῆμος ἐβούλευσεν, αἰτιᾶται ὁ δῆμος ὡς ὀλίγοι ἄνθρωποι αὐτῶ ἀντιπράττοντες διέφθειραν· ἐὰν δέ τι ἀγαθόν, σφίσις αὐτοῖς τὴν αἰτίαν ἀνατιθέασι.

Et voici la traduction française de Claudine Leduc :

<sup>8</sup> Bolmarcich 2007, p. 28-30, parle d'une *escape clause* dans les relations diplomatiques.

<sup>9</sup> Un exemple significatif est *IG* XII 4/1, 153, où tous les citoyens doivent prêter le serment d'observer les clauses d'une *sympoliteia* (je remercie G. Thür de m'avoir signalé cet exemple). Également intéressante est l'obligation pour tous les citoyens de prêter le serment civique dans une inscription crétoise (*IC* III, IV 7) : les absents doivent prêter serment dans les dix jours qui suivent leur retour en ville ; les citoyens qui refusent de prêter serment seront privés de la citoyenneté (cf. Gschnitzer 1989 et Maffi 2009, p. 308).

*Quant aux traités d'alliance et aux serments, les cités oligarchiques sont naturellement tenues de les respecter : en effet, si elles n'observent pas les conventions, ou si une infraction quelconque y est commise, il y a des noms, ceux qui portent les oligarques qui les ont conclus. Mais si c'est le peuple qui conclut des conventions, il peut en rejeter la responsabilité sur un seul individu – l'orateur qui a fait la proposition ou le président qui l'a mise aux voix – et dégager celle du reste de la cité, arguant de son absence et de son désaccord avec des engagements qui, remarque-t-il, n'ont pas été pris en présence de tout le peuple. De même, si le peuple juge bon de ne pas appliquer les conventions en question, il réussit à trouver mille raisons de ne pas exécuter ce dont les Athéniens ne veulent plus. De même, si les décisions du peuple aboutissent à un mauvais résultat, ce dernier en rend responsables les membres de la minorité qui, par leur opposition, les ont sabotés. En revanche, si le résultat est heureux, c'est à eux-mêmes que les Athéniens attribuent le mérite<sup>10</sup>.*

Pour ce qui concerne l'oligarchie, on part de l'hypothèse de la violation d'un traité. Il s'agit donc apparemment d'une responsabilité à l'égard de l'autre partie du traité : celle-ci, nous dit l'auteur, pourra toujours accuser ceux qui ont approuvé et assermenté le traité (le sens de cette première phrase semble assuré, bien que le texte grec ne soit pas tout à fait correct) : il s'agirait donc d'une responsabilité au niveau international. Les citoyens ne paraissent pas concernés, ni en tant que membres de l'assemblée ni en tant que particuliers qui seraient tenus de confirmer le traité par un serment individuel. Il resterait à comprendre comment on pouvait faire valoir une telle responsabilité : normalement, la réaction à la violation d'un traité donnait lieu ou bien à la responsabilité personnelle du délinquant, ou bien à des représailles (*sylai*) à l'égard de toute la cité, c'est-à-dire de tous les citoyens<sup>11</sup>.

La suite traite de ce qui peut arriver dans un régime démocratique : apparemment le texte est articulé en trois propositions. La première semble se référer de façon explicite à la conclusion d'un traité international (*ho demos synthetai*). Considérons donc ce premier cas, qui intéresse tout spécialement notre sujet. Ici il est bien évident que la compétence à approuver le traité est remise à l'assemblée. Conformément au fonctionnement du principe de majorité, il n'est pas possible à Athènes (le *demos* auquel l'auteur se réfère ici est sûrement le peuple athénien) d'identifier ceux qui ont approuvé la conclusion du traité. Les seules personnes qui peuvent être tenues pour responsables sur le plan judiciaire sont donc celui qui a proposé le texte du traité à approuver et le président des prytanes qui l'a mis aux voix. On se trouve là devant un premier problème. La responsabilité de ces deux sujets devrait se situer sur le plan des rapports internationaux, du moins si l'on

<sup>10</sup> Cf. Leduc 1976.

<sup>11</sup> Schwartzberg 2004, p. 315, écrit : « *Because assessing responsibility in oligarchies is easy – the number of agents is relatively small – the incentive to fulfill obligations is high, let one be punished personally by proalliance forces or by the wronged ally.* » Mais une accusation qui part de l'intérieur de la cité ayant violé le traité ne me paraît pas facile à concevoir.



veut garder le parallélisme avec la violation du traité attribuée aux membres de l'oligarchie dans la première proposition du texte. Mais le texte concernant le régime démocratique se réfère de toute évidence à une responsabilité à l'intérieur de la cité. C'est ainsi d'ailleurs que comprennent le texte les commentateurs les plus récents<sup>12</sup>. Or, comment se figurer cette responsabilité à l'intérieur, dans le cas d'une proposition qui visait l'approbation d'un traité international ? Comme il ne s'agit sûrement pas d'une proposition qui va contre une loi précédente, l'action en justice ne peut que concerner ou bien une accusation de haute trahison (*prodosia*), ou bien la violation d'un traité déjà en vigueur (par exemple si le nouveau traité viole la clause d'un traité précédent imposant d'avoir mêmes amis et mêmes ennemis : on en trouve des exemples chez Thucydide). Mais alors il ne s'agirait pas ici de la violation du traité de la part d'un citoyen ou de la cité entière : on serait dans un cas différent par rapport à celui qui concernait l'oligarchie.

En même temps, si l'on poursuit la lecture, on a l'impression qu'il s'agit effectivement de se libérer d'une responsabilité à l'égard de l'autre partie contractante. Car s'il n'en était pas ainsi, on ne comprendrait pas le sens de *arneisthai*. Il y a des citoyens qui déclarent n'être pas tenus au respect du traité. Pourquoi ? Parce qu'étant absents au moment du vote du traité, ils ne sont pas d'accord (c'est-à-dire qu'ils auraient voté contre). Selon plusieurs savants, le texte ferait allusion ici à deux catégories d'opposants : d'un côté les absents, de l'autre ceux qui, bien qu'étant présents, ont voté contre<sup>13</sup>. Je ne partage pas cette opinion : à mon avis, il s'agit ici seulement des absents qui se déclarent *a posteriori* contraires à l'approbation du traité. De toute façon, du point de vue constitutionnel, le fait d'avoir voté contre n'est pas efficace : d'abord parce que les votants ne sont pas identifiés au moment du vote ; ensuite parce que, par définition, dans un régime démocratique le vote de la majorité devient la décision de tous. Mais ce dernier argument vaut aussi pour les citoyens absents au moment du vote : les décisions de l'assemblée sont valables pour tous les citoyens (de ce point de vue, on pourrait affirmer que la démocratie athénienne est une démocratie représentative). Le fait d'avoir été absent pourrait théoriquement valoir pour justifier le refus du serment que tous les citoyens doivent prêter pour ratifier un traité international. C'est donc à ce refus que pourrait se référer la phrase suivante. Mais nous savons par une inscription d'Itanos du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>14</sup> que les absents sont tenus de prêter le serment civique dans un délai de 10 jours après leur retour dans la terre natale. Il est vrai qu'on ne peut pas généraliser ce témoignage, mais il a l'air d'affirmer un principe bien établi et pas seulement au niveau local. Le sens de ce refus doit être plutôt cherché dans la dialectique politique à l'intérieur de la cité, pas nécessairement entre partisans de l'oligarchie et de la démocratie : c'est

<sup>12</sup> Weber 2010, p. 128, pense à une *graphe paranomon* et à une *graphe epistatike*.

<sup>13</sup> Par exemple, Talamo 1998.

<sup>14</sup> Voir ci-dessus n. 7.



l'inconstance du peuple que l'auteur souligne quand il remarque que l'on peut toujours trouver des prétextes pour ne pas rendre opérant le traité, bien que la décision ne puisse être révoquée car il ne s'agit pas d'une décision unilatérale de l'assemblée (qui pourrait être révoquée comme cela arrive dans le cas de la punition à infliger à Mytilène, selon la narration très détaillée de Thucydide) mais d'un accord signé avec une autre cité<sup>15</sup>.

Quant à la proposition finale de II 17, plusieurs commentateurs ont pensé qu'elle se référerait aux décisions de l'assemblée en général (ou du moins aux *foreign affairs*<sup>16</sup>). À mon avis, il s'agit toujours de l'application des traités internationaux. L'auteur fait référence à ceux qui ne respectent pas le traité, attirant ainsi des représailles sur l'ensemble des citoyens, tandis que s'ils le respectent, le mérite ne leur sera pas reconnu. Conformément à l'inspiration de fond de l'œuvre, il me semble plausible d'interpréter cette opposition entre *oligoi* et *demos* dans le sens où la faute est attribuée aux opposants du peuple. L'intérêt de ce passage du Ps.-Xénophon réside donc dans le fait qu'on peut y déceler deux éléments de la critique du principe de majorité du point de vue oligarchique. D'une part le fait qu'on ne peut pas identifier tous les responsables d'une décision publique ; d'autre part le fait qu'à l'intérieur du régime (démocratique) lui-même, on ne reconnaît pas tout à fait l'efficacité contraignante pour la communauté tout entière du principe de majorité, et pas seulement de la part des adversaires de la démocratie.

Ce bref aperçu sur les modalités de décision de l'assemblée nous a permis de cerner deux questions fondamentales pour l'histoire de la cité grecque : quel est le rapport entre la conception « unanimiste » et le principe majoritaire dans la décision collective ? Comment la volonté de la majorité des citoyens peut-elle devenir la volonté de tous, c'est-à-dire la volonté « étatique » ?

## BIBLIOGRAPHIE

- Aubenque-Tordesillas 1993: P. Aubenque-A. Tordesillas (éd.), *Aristote politique. Études sur la Politique d'Aristote*, Paris.
- Bolmarcich 2007: S. Bolmarcich, *Oaths in Greek International Relations*, in A. H. Sommerstein-J. Fletcher (éd.), *Horkos. The Oath in Greek Society*, Exeter, p. 26-38.
- Chaniotis 1996: A. Chaniotis, *Die Verträge zwischen kretischen Poleis in der hellenistischen Zeit*, Stuttgart.

---

<sup>15</sup> Selon Schwartzberg 2004, le changement unilatéral d'un traité suite à un revirement de l'assemblée (athénienne) est possible seulement si le texte du traité ne contient pas une *entrenchment clause*. À mon avis, la présence de cette clause n'est pas décisive : les traités peuvent être modifiés seulement s'il y a accord entre les deux parties.

<sup>16</sup> Selon Marr-Rhodes 2008, p. 130.

- Epstein 2011: S. Epstein, *Direct Democracy and Minority Rule: The Athenian Assembly in its Relation to the Demos*, in G. Herman (éd.), *Stability and Crisis in the Athenian Democracy*, Stuttgart, p. 87-102.
- Gschnitzer 1989: F. Gschnitzer, *Bemerkungen zum Zusammenwirken von Magistraten und Priestern in der griechischen Welt*, *Ktèma* 14, p. 31-38.
- Leduc 1976: Cl. Leduc, *La Constitution des Athéniens attribuée à Xénophon*, Paris.
- Maffi 2009: A. Maffi, *Assenza nel mondo greco*, in Cl. Moatti-W. Kaiser-Chr. Pébarthe (éd.), *Le monde de l'itinérance en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne. Procédures de contrôle et d'identification*, Paris-Bordeaux, p. 307-320.
- Marr-Rhodes 2008: J. L. Marr-P. J. Rhodes (éd.), *The "Old Oligarch". The "Constitution of the Athenians"*, Warminster.
- Rhodes-Lewis 1997: P. J. Rhodes-D. M. Lewis (éd.), *The Decrees of the Greek States*, Oxford.
- Ruzé 1984: Fr. Ruzé, *Plethos, aux origines de la majorité politique*, in *Aux origines de l'hellénisme. La Crète et la Grèce. Hommage à Henri van Effenterre*, Paris, p. 247 ss. (= Ead., *Eunomia, à la recherche de l'équité*, Paris 2003, p. 37 ss.).
- Ruzé 1997: Fr. Ruzé, *Délibération et pouvoir dans la cité grecque de Nestor à Socrate*, Paris.
- Schwartzberg 2004: M. Schwartzberg, *Athenian Democracy and Legal Change*, *Amer. Polit. Science Rev.* 98/2, p. 311-325.
- Seelentag 2009: G. Seelentag, *Regeln für den Kosmos. Prominenzrollen und Institutionen im archaischen Kreta*, *Chiron* 39, p. 65-99.
- Talamo 1998: Cl. Talamo, *Ps. Senofonte, Ath. Pol. II 17, "Io non c'ero, io non sono d'accordo"*, *QdS* 48, p. 223-228.
- Weber 2010: Gr. Weber, *Pseudo-Xenophon. Die Verfassung der Athener*, Darmstadt.



STEPHEN C. TODD (MANCHESTER)

THE PUBLICATION OF VOTING-FIGURES IN THE  
ANCIENT GREEK WORLD:  
A RESPONSE TO ALBERTO MAFFI<sup>1</sup>

Alberto Maffi's wide-ranging and elegant paper explores how ancient Greek processes of political decision-making developed in ways that could serve both to authorise the agreed decision and to set sufficiently clear boundaries for legitimate disagreement. He focuses on the phenomenon of majority voting, rightly emphasising its absence in Homer, where decisions in the assembly (and perhaps in the trial scene at *Iliad* 18, 497-508) seem to emerge via consensus or acclamation. To use Larsen's term (1949, p. 164), majority voting is a post-Homeric "invention", and hardly an obvious one for an ancient society to have made, since it implies that opinions are to be counted and hence valued equally, rather than being weighed in accordance with the social standing of their holders.<sup>2</sup> Maffi argues that the existence of legislative assemblies in oligarchic as well as democratic cities implies that majority voting should be seen not as distinctively democratic but as the basis of both types of régime, with the difference between them lying e.g. in property qualifications for assembly membership; other differences could be added, e.g. in the relations between assembly and council or officials. At least within the assembly or law courts of an ancient Greek *polis*,<sup>3</sup> votes were reckoned by head rather than using the Roman system of differently-sized voting units.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> My thanks are due to Terry Abbott, Véronique Chankowski, Athina Dimopoulou, Michael Gagarin, Adriaan Lanni, Polly Low, Peter Liddel, Alberto Maffi, Robin Osborne, Peter Rhodes, Gerhard Thür and Bob Wallace, for suggestions and (esp. epigraphic) references. References in the form "A.1" or "B.2" are to the appendix.

<sup>2</sup> The Spartan system of voting by acclamation, both for elections (described as *paidariōdēs* or "childish" by Aristotle, *Politics* 2, 9 = 1271a, 10) and for policy decisions (Thuc. 1, 87, albeit in this case supplemented by physical division of the audience), could be held to privilege those with loud voices or strongly-held views.

<sup>3</sup> International decision-making, by contrast, operated through delegates. The fifth-century Spartan- and Athenian-led confederacies seem to have allocated one vote per state whatever its size, with the Delphian Amphiktyony retaining a system of two delegates per community. But two fourth-century inscriptions show variation in delegate numbers apparently on the basis of size (Rhodes-Osborne 2003, no. 32 [Arkadian Federation in the 360s] and no. 76b [League of Corinth in 338/7]). In a federal context, the Boiotian League in the early fourth century allocated one or more elevenths of its seats to each community or group of communities (*Hell. Ox.* 16[11], 2-4), presumably on the same

To legitimise political decision-making entails persuading losers to accept defeat. This applies particularly in ancient Greece, with its constant fear of *stasis* or civil strife, i.e. that defeated political groups may resort to violence.<sup>5</sup> As Maffi emphasises, the ancient world lacked the concept of “opposition” in its modern parliamentary sense,<sup>6</sup> which rests on a party-system where minority parties can oppose the current government and its policies while accepting its legitimacy as long as it can command a parliamentary majority.

It is in the context of legitimation that my contribution to this volume focuses on a different aspect of the voting process. Maffi has demonstrated that the majority principle was accepted throughout ancient Greece in both assemblies and also law courts (the latter unlike the modern common-law jury, which is designed in principle to deliberate until unanimity is reached).<sup>7</sup> But why, given such widespread acceptance, do our sources so rarely record or discuss voting-figures?

The evidence underlying my contribution is primarily epigraphic (literary references for Athenian trials are listed at n. 43 below). It has been examined by several scholars, including a notable paper by Hansen (1977), who used a limited dossier of nineteen<sup>8</sup> inscriptions to argue that Athenian assembly votes were normally not counted but estimated by show of hands (*kheirotonia*) unless too close to call,<sup>9</sup> and that counting was automatic only in those categories of decision which required a quorum of 6,000 voting by ballot (*psēphos*, sometimes specified as secret

principle, albeit the extra seats for Thebes after the destruction of Plataia look like a power-grab. But unlike Rome (see following n.), no system of voting blocs applied within the *polis*.

<sup>4</sup> The contrast with Roman practice is emphasised by Larsen 1949, p. 178: since each such unit in a Roman *comitium* counted equally, the greater size of the urban tribes in the *Comitia Tributa* and esp. of the non-élite centuries within the *Comitia Centuriata* served to dilute the impact of their constituent voters. (That is not to deny the importance of other factors, such as the voting-order of centuries.)

<sup>5</sup> Thucydides’ analysis of *stasis* at Corcyra begins with the democratic leader Peithias being assassinated by oligarchic opponents who had been sentenced to crippling fines in a tit-for-tat prosecution brought by Peithias himself (Thuc. 3, 70).

<sup>6</sup> In the UK, the phrase “His Majesty’s opposition” was first used by Sir John Cam Hobhouse in an 1826 parliamentary debate; the first case of a UK opposition winning election as an alternative government was Sir Robert Peel in 1841.

<sup>7</sup> Where majority jury verdicts are permitted, they tend to be of recent introduction (often to counter a perceived threat, such as intimidation) and of limited extent: in England and Wales, a majority of at least 10 to 2 has been admissible since 1967, but only at the discretion of the judge (Cornish 1968, p. 69).

<sup>8</sup> Nos. **A.1, A.2, A.3, A.4, A.5, A.7, A.11, A.13, A.19, A.26, A.28, A.30, A.34, A.35, A.36, A.37, A.38, B.5, B.9** (plus **A.18** and **A.40**, which Hansen adds in his 1983 addenda as additional refs. supplied by P. J. Rhodes: see Hansen 1983, p. 118-21).

<sup>9</sup> He finds only one text that uses both terms (**A.34**), and argues that *kheirotonia* here is a loose usage.

ballot, as used also in law courts).<sup>10</sup> Hansen's conclusions were revisited by Rhodes (1981), with additional inscriptions and broader consideration e.g. of the secret ballot.<sup>11</sup> More briefly, Ruschenbusch (1983) used epigraphic voting-figures for some Hellenistic cities to test the plausibility of his estimates for population figures implied by fifth-century tribute payments to Athens.<sup>12</sup> A more detailed regional study by Gauthier (1990) focused on the requirement in many cities for a quorum, which he saw as designed not to discourage absenteeism but to establish symbolic consensus; although the majority of inscriptions with voting-figures are Hellenistic, he emphasises the fourth-century date of those from Delphi, and uses the classical date of Athenian quorum rules to argue against reading this requirement as a post-classical retreat from democracy.<sup>13</sup>

By far the fullest collection of relevant inscriptions is found in the regional catalogues which form the core of Rhodes-Lewis (1997),<sup>14</sup> with some local and some general discussion.<sup>15</sup> But naturally in such catalogues the texts are geographically scattered and must be tracked down via the indexes. Partly for that

---

<sup>10</sup> A law quoted at Andok. 1, 87 specifies that any *nomos ep'andri* ("law relating to an individual") required a quorum of 6,000 voting by secret ballot, though not all such texts are authentic. The need for a 6,000 quorum at Athens is attested for: [i] grants of immunity from prosecution or remission of judicial penalty (Dem. 24, 46); [ii] the second vote in citizenship grants according to Dem. 59, 89-90, which specifies a secret ballot and claims it as an original provision, though the epigraphic record shows a second vote only in the period c.385/4-c.229 BC with no mention of quorum (Osborne 1981-83, IV, p. 161-63 with refs., and see further n. 36 below); and [iii] ostracism, if one accepts the figure of 6,000 as a quorum (thus Plut., *Life of Aristides* 7), rather than Philokhoros' claim (*FGrH* 328 f 20 Jacoby) that 6,000 votes had to be cast against the leading candidate.

<sup>11</sup> In particular, Rhodes 1981 includes Athenian judicial texts or possible texts such as **B.1**, **B.2**, **B.3**, and epigraphic parallels collected by Robert (*REA* 65 [1963], p. 304-307) for linguistic usage in assembly texts from Kolophon.

<sup>12</sup> Ruschenbusch 1983, citing **A.13** for Anaphe, and **A.19**, **A.20**, **A.21**, **A.23**, **A.24**, **A.25** for Kolophon.

<sup>13</sup> Inscriptions recording judicial or arbitration decisions are discussed by Thür 1987, including several of the cases analysed here (**B.1**, **B.9**), but his primary focus is on other aspects of procedure rather than the recording of voting figures: in particular, he discusses the question of why particular judicial cases are recorded epigraphically (p. 480, where he notes the continuing significance of decisions involving public funds or hereditary *atimia*), and he argues (p. 483-84) that it is only in late cases of inter-state arbitration that the judges record reasons for their verdict.

<sup>14</sup> The catalogues in Rhodes-Lewis 1997 include almost all the legislative texts in my appendix (not **A.27** which was subsequently published, and not I think **A.17**). Those recording judicial decisions are, for obvious reasons, discussed only when they appear in legislative contexts (e.g. **B.5**, **B.7**, **B.8**, **B.9**).

<sup>15</sup> Regional discussions in Rhodes-Lewis 1997, p. 14 and p. 59 (both Athens), p. 340 (Iasos), p. 373 (Magnesia); general discussion at p. 510-11 (quorum and population size, discussing Ruschenbusch and Gauthier), p. 511-12 (votes recorded as unanimous vis-à-vis those with figures for and against), and p. 531 (voting in law courts).

reason, and partly because inscriptions are less easily accessible than literary texts, it has seemed sensible to present them in an appendix.<sup>16</sup> This contains only those inscriptions which specify numbers of votes cast, including those where a figure has been lost through damage to the stone. The Greek phrase is quoted in each case to indicate the extent of restoration,<sup>17</sup> with brief indication of whether the text recorded e.g. votes against the motion, and with voting-figures analysed. To save space, since this issue is not discussed here, the appendix does not include texts giving rules about voting-numbers in future decision-making,<sup>18</sup> nor those accounts of international arbitration where numbers are peripheral to the roll-call of voting states.<sup>19</sup> Also omitted are inscriptions which explicitly record a quorum, i.e. where a figure is worded in terms of numbers present rather than numbers voting;<sup>20</sup> those which probably record a quorum but phrase this as a record of votes cast are however included, to facilitate discussion of round numbers. Since it is not always possible either to distinguish the legislative decisions of sovereign bodies from those of sub-*polis* groups like demes and phratries, or to be precise about date, the appendix has been organised by region (ordered as on the website <<http://epigraphy.packhum.org/inscriptions/>>). Judicial decisions including inter-state arbitrations are catalogued separately, even when taken by plenary assemblies.

The dossier displays significant variation across time and place. Delphi, as Gauthier has noted, is the only Classical city to inscribe legislative voting-figures, which elsewhere are Hellenistic or later;<sup>21</sup> their absence from Classical Athens is discussed below. We find local variations in phrasing, including the tendency to describe votes in favour as “solid” in legislative and judicial inscriptions from

---

<sup>16</sup> Literary texts are not included in the appendix, since their corpus is more stable: by contrast, inscriptions are often re-edited with additional fragments or improved readings, so the same text is sometimes cited by successive scholars under different editions. (Previous editions are mentioned in the appendix only when discussions by previous scholars are explicitly cited.)

<sup>17</sup> To avoid confusion with acrophonic numbers, line divisions are indicated only where relevant to restoration.

<sup>18</sup> E.g. the three votes required to blackball an applicant for citizenship in the Hierapytna *isopoliteia* treaty (for which see Maffi’s discussion), or the penalties in a citizenship law from Miletos for a prosecutor failing to obtain one-fifth of the votes (*Miletos*, no. 37, lines 60-62, number restored).

<sup>19</sup> E.g. *FD* III.4, no. 280, col. B, lines 28-33, col. C, lines 1-7 (dispute between Delphi and Amphissa, 125 BC), where the Delphians list the states who had each cast their (typically two) votes against Amphissa in an earlier decision of the Amphiktyonic council (probably 338/7 BC).

<sup>20</sup> E.g. phrases like τριακατίων παριόντων (“300 people being present”) in several inscriptions from Gortyn, or ὑπὲρ ἑξακοσίων (assembly with “more than 600”) in various decrees from Magnesia: discussion with refs. in Rhodes-Lewis 1997, p. 511-12.

<sup>21</sup> Legislation at Delphi, cf. Gauthier 1990, p. 86-89: **A.7**, **A.8** (restored), **A.9**, **A.10**, and cf. **A.11** (phratry). Voting-figures for judicial decisions in the Classical period are found at Athens/Delos (**B.1**) and Eresos (**B.8**).

Athens or (with different terminology) in legislative inscriptions from Kos, or as “white” in those from North Africa,<sup>22</sup> while the recording of two sets of votes (*boulē* and assembly) is prominent in texts from Halikarnassos and Iasos, but attested otherwise only at Kos.<sup>23</sup> Patterns of similarity may of course be distorted by expectation, since the publication or restoration of a decree is inevitably influenced by parallels in other texts, especially those from the same place or period.<sup>24</sup>

Alongside local variations are significant structural similarities. These include the infrequency of recorded dissent, at least in legislative decisions. Given the size of ancient Greek judicial panels and the likelihood that (as at Athens) they voted without formal debate, it is no surprise that the clearly-attested cases in appendix section B normally record votes for both litigants, even if the majority is sometimes overwhelming.<sup>25</sup> Of the forty-one inscriptions in section A, however, only four record votes both for and against the motion;<sup>26</sup> the dominant pattern, barring those where the surviving traces are too incomplete to be sure, is to report unanimity. Sometimes this is made explicit, e.g. by recording “no” votes against the motion (eight cases), or by mentioning “all” alongside the number of votes in favour (three cases).<sup>27</sup> More commonly (at least twenty and possibly twenty-six cases), we are told only the number in favour without mention of those against.<sup>28</sup> In this context, we may note that although most entries in the legislative section of the dossier record irregular numbers, an implausibly frequent minority report round numbers of votes.<sup>29</sup>

<sup>22</sup> “Solid” (*stereai*) at Kos: **A.15**, **A.16**. “Solid” (*plēreis*) at Athens, including restorations implied by contrast with “hollow” (*tetrapēmenai*): **A.1**, **A.2**, **A.3**, **B.1**, and cf. the contested restoration at **B.2**. “White”: **A.40**, **A.41**.

<sup>23</sup> Votes of *boulē* and of assembly: Halikarnassos (**A.26**, **A.27**, **A.28**), Iasos (**A.31**, **A.32**), Kos (**A.14**).

<sup>24</sup> E.g. the restoration of **A.8** modelled on **A.7**, or the pre-publication reporting of **A.23** and **A.24** as parallels for usage in other texts.

<sup>25</sup> Possible exceptions are **B.2** and **B.3** (but these may not be genuine cases) and the supplementary decision footnoted at **B.4** (unanimous but with unusually small number of judges).

<sup>26</sup> Normally just the number on each side (**A.1**, **A.30**, and **A.33**, the latter with both sets of numbers partially restored), but once with total as well (**A.25**).

<sup>27</sup> *Oudemia*: **A.2** (restored), **A.3**, **A.4**, **A.5** all from Athens; **A.15** (restored), **A.16**, **A.17** all from Kos; and **A.34**. *Pasai* (all the votes) or *pantes* (all the voters): **A.6**, **A.13**, **A.22** (and cf. **B.4 n.**).

<sup>28</sup> Inscriptions which leave no space for votes against the motion: **A.7**, **A.9**, **A.10**, **A.11**, **A.12**, **A.18**, **A.19**, **A.20**, **A.21**, **A.26**, **A.27**, **A.28**, **A.31**, **A.32**, **A.35**, **A.36**, **A.37**, **A.38**, **A.40**, **A.41** (20 cases). Inscriptions where there is no such surviving trace, but not enough to be certain: **A.8**, **A.14**, **A.23**, **A.24**, **A.29**, **A.39** (6 cases).

<sup>29</sup> Excluding texts with an incomplete number (**A.14**, **A.24**, **A.39**), we find figures of 4,000 (**A.26** assembly), 3,900 (**A.27** assembly), 2,000 (**A.22**), 1,200 (**A.28** assembly), “400 and more” (**A.9**), 350 (**A.18**), 100 (**A.26** *boulē*), and 75 (**A.6**, cult-association). Several of these are discussed by Gauthier 1990, p. 92, and by Rhodes-Lewis 1997, p. 510 n. 33. Note that three of the six cases (cf. n. 23 above) which record votes for *boulē* as well as



How should we interpret the round numbers and the absence of recorded dissent? The possibility that the latter may reflect consensus not inertia is emphasised by Rhodes-Lewis<sup>30</sup>, who describe the honouring of major foreign benefactors as “a context in which a genuinely active assembly can be unanimous”; the granting of honours (albeit without always specifying the provenance of the honorand) is indeed the most common subject of legislative texts in the dossier.<sup>31</sup> Moreover, voting by show of hands may discourage votes against a motion, especially where a clear majority is in favour, and we should note again the absence of a modern party system in which the opposition is expected to oppose. But despite such provisos, these texts do read differently from the voting records published in modern parliamentary proceedings:<sup>32</sup> whereas the latter provide continuing commentary on the balance of support vis-à-vis opposition to policies proposed by the executive, the legislative inscriptions in the dossier are for the most part statements of acclamation.<sup>33</sup> It is worth considering here the meaning of those texts which simply record a single voting-figure:<sup>34</sup> although meant to sound unanimous, the claim that a given number voted in favour does not formally deny that a smaller number may have voted against.

Hansen’s widely-accepted contention that votes in the Athenian assembly were normally not counted but estimated is surely correct. Whether it is sufficient to explain the absence of Classical Athens from the legislative dossier seems less certain. For one thing, it is possible at least in principle to record a numerical

assembly have round numbers for the latter (A.26, A.27, A.28), but that only one of these (A.26) has a round number also for the *boulē*. For discussion of quorum, see n. 35 below.

<sup>30</sup> Rhodes-Lewis 1997, p. 511-12.

<sup>31</sup> Twenty-seven honorific inscriptions (A.4, A.6, A.13, A.14, A.15, A.16, A.17, A.19, A.20, A.21, A.22, A.23, A.24, A.25, A.26, A.27, A.30, A.31, A.32, A.33, A.34, A.35, A.36, A.37, A.39, A.40, A.41, not counting e.g. A.38 honours with grant of proxy), vis-à-vis only seven that record substantive legislation in the modern sense (A.1, A.2, A.3, A.7, A.9, A.10, A.11).

<sup>32</sup> Votes in English parliamentary proceedings are recorded from at least the seventeenth century (the earliest example known to me is in the *House of Commons Journal* of 30 May 1628, with a vote of 129-169: online at <<http://www.british-history.ac.uk/>>), i.e. much older than the nineteenth-century party-system, and much earlier than the reporting of parliamentary debates (Thomas Hansard’s publication of Cobbett’s *Parliamentary Debates* began in 1812, but there are other unofficial attempts going back to the 1770s).

<sup>33</sup> For the possibilities of such rhetoric, see SEG 21, 505-506 (Athens, two copies of a bouleutic decree honouring M. Ulpus Eubiotus, c.230 AD: omitted from the dossier because no figures are given), which reports that “the *proedros* asked how many wished these things to be approved, and everybody raised a hand; he asked how many did not wish, and nobody raised”. For discussion, including the use of direct speech in one inscription and indirect in the other, see Oliver 1980, p. 111.

<sup>34</sup> I.e. the twenty or more inscriptions in n. 28 above which leave no space for votes against the motion, as opposed to the eleven in n. 27 which specify that these were all the votes or that there were none against.

estimate, which might help explain the frequency of round numbers.<sup>35</sup> More significantly, if this absence were simply a function of votes not having been counted, we might expect to find figures presented for those Athenian assembly decisions which did require counting of votes, as with naturalisation decrees. But in fact this does not happen: the standard formula in the period *c.*385/4-*c.*229 BC records the decision of the first assembly, where votes did not have to be counted, and orders the proposal to be confirmed at a second (but future) assembly where they did.<sup>36</sup> Nor do we find voting-figures in inscriptions recording laws made by *nomothetai*, several of which survive intact,<sup>37</sup> though there is dispute as to whether *nomothetai* voted by ballot like jurors<sup>38</sup> or by show of hands like the assembly.<sup>39</sup> Nor indeed – though this can only be indirect evidence for the absence of such detail from any contemporary record – do we hear discussion of the size of the majority in any of the narrative accounts of ostracism votes: not even the final ostracism of Hyperbolos, where Plutarch’s various narratives do suggest manipulation of the predicted voting patterns.

As an alternative and perhaps additional explanation for the absence of voting-figures,<sup>40</sup> it may be worth considering Osborne’s suggestion (1999) that classical Athenian assembly inscriptions constitute not so much minutes of the meeting but a record of its decisions,<sup>41</sup> in ways that he sees as creating finality by making it hard to unpick the decision-making process. Osborne’s focus is on the ordering of material in substantive decrees and amendments, rather than the absence of voting-figures. But the latter could be explained on a similar basis, and perhaps in law courts also. In classical Athenian democracy, the public recording of votes in the permanent medium of an inscription may be undesirable because it invites losers (particularly those who have lost narrowly) to re-visit decisions that have been made.<sup>42</sup> By

---

<sup>35</sup> Many of the figures cited at n. 29 above can plausibly be read as declarations of quorum (e.g. 4,000 or 2,000 or “400 and more”); *prima facie* a number like 3,900 or 350 seems less plausible as a quorum, but we might imagine the presiding officer in **A.27** announcing his estimate with the words “shall we record it as 3,900?”.

<sup>36</sup> For naturalisation, see n. 10 above. The need to count votes at the second assembly is implied by Apollodoros’ statement about quorum (Dem. 59, 89-90), and is absent from the inscriptions (Osborne 1981-83, IV, p. 162). It seems odd that the process of inscription routinely takes place before the second assembly, unless this reflects a deliberate strategy (cf. below) not to be under any pressure to record voting-figures.

<sup>37</sup> E.g. Rhodes-Osborne 2003, no. 25 (silver coinage law of 375/4), Rhodes-Osborne 2003, no. 26 (grain tax law of 374/3).

<sup>38</sup> Thus Rhodes 1985, p. 58.

<sup>39</sup> Thus Hansen 1985, p. 365-66.

<sup>40</sup> This is not to deny that other factors may play a rôle: for instance, as Peter Rhodes suggests to me, inscriptions do tend to get procedurally more detailed over time.

<sup>41</sup> We are regularly told the identities of the presiding officials, presumably to demonstrate that the meeting fulfilled the constitutional proprieties.

<sup>42</sup> Such re-visiting does of course occur in the Mytilene debate, where the original decision was overturned by a second assembly held next day (Thuc. 3, 36-49), but Thucydides

contrast, in those *poleis* and at those dates when unanimous assembly votes are recorded, the aim is presumably not to report the cut-and-thrust of debate, but to affirm that proper procedure has been enthusiastically followed.

To support his argument that votes in the assembly were normally estimated, Hansen (1977) presents evidence for voting-figures in Athenian law courts.<sup>43</sup> Little of this evidence is epigraphic: Hansen himself claims three Athenian examples (**B.1**, **B.2**, **B.3**), but as noted in the dossier, only the first is clear-cut. Several epigraphic records of Athenian trials lack voting-figures, perhaps because the defendant failed to attend trial – the Pōlētai records include several sales of confiscated property, but Philokrates' is the only case where the previous conviction is reported in loving detail<sup>44</sup> – or perhaps because the litigation was not seriously contested, which would be my reading of the *phialai exeleutherikai* inscriptions.<sup>45</sup> But if Pseudo-Plutarch's version (*Life of Antiphon* 834a1-b8) of the conviction of Antiphon and Arkheptolemos for treason accurately reflects an epigraphic text, it is striking that it records condemnation and details of sentence but not voting-figures.

Hansen seems to regard as straightforward records the lawcourt voting-figures presented in literary sources, but this may underplay the context. Such passages tend to concern famous individuals, or else to report tiny majorities presented for rhetorical effect sometimes with playful manipulation. Voting-figures for Athenian trials were not only counted but also publicly announced after the count

clearly regards this as exceptional. One reason for recording an overwhelming decision might be to discourage re-visiting, which may help explain why two of two of the most decisive arbitration-decisions are narrated by the victorious party (**B.4**, **B.6**).

<sup>43</sup> Literary texts in Hansen 1977, p. 130 (= 1983, p. 110): Plato, *Apology* 36a3-b2 (Sokrates convicted by 60 votes: more detail in Diog. Laert., *Life of Sokrates* 2, 41-42, claiming 281 of 501 votes for conviction and 80 further votes for death sentence); Ps. Plut., *Life of Aiskhines* 840c (Aiskhines acquitted by 30 votes at Embassy trial); Dem. 23, 167 (3-vote majority: Kephisodotos escaped death sentence following conviction); Hyp., *Euxenippos* § 28 (2-vote majority: Aristophon acquitted at *eisangelia*); Aiskh., 3, 252 (equality of votes: Leokrates escaped death sentence). Additional refs. in Hansen 1983, p. 118 (*addenda*): Aristoph., *Wasps* 1206-1207 (2-vote majority: Philokleon's story of having convicted the runner Phayllos); Andok. 1, 17 (only 200 votes out of 6,000 won by prosecutor Speusippos); Isai. 3, 37 (4-vote majority: Nikodemos escaped loss of citizenship before phratry); Dem. 21, 75 (1-vote majority: Euaion convicted of homicide). Other passages that could be added: Isok. 18, 54 (no votes won by Kallimakhos); Dem. 23, 205 (3-vote majority: Kimon convicted but escaped death-sentence); Dem. 43, 10 (Theopompos won plurality of 3-4 votes over Phylomakhe in 5-way *diadikasia*).

<sup>44</sup> *Hesperia* (1936), no. 10 (Meritt), p. 404, lines 111-15 = *Agora* 19, no. P26 (Langdon), lines 456-60: "since Philokrates did not appear for [the trial] according to the public indictment which was brought against [him] by Hyperides, son of Glaukippos, of Kollyte, but was convicted *in absentia* by the court" (trans. Meritt).

<sup>45</sup> Note in particular *Hesperia* (1968), no. 50 (Lewis), p. 370, lines 12-21, which records the date of the month, the identity of the court, and the names of the individuals in charge of the water-clock and of the ballots, followed by a batch of at least seven cases but no voting-figures.

(*Ath. Pol.* 69, 1), so the rarity of lawcourt voting-figures in epigraphic texts may suggest a similar desire not to retain this information in a public record, at least under normal circumstances.<sup>46</sup> It is notable that none of the literary passages present the voting-figures as coming from an official record: what we have here is anecdote supported occasionally by witness testimony.

## APPENDIX

[A] Inscriptions with voting-figures for laws, decrees, etc.

[A.1] **Attica:** *IG* ii<sup>2</sup>, no. 1035 with *SEG* 26, 121, frags. a+c, line 3 (decree on restoration of sanctuaries, ? C1 BC):<sup>47</sup> [τῶν ψήφων αἱ πλήρεις, αἷς ἐδόκει τὴν ἐγφερομένην γνώμην κυρίαν εἶ]ναι *vac.* XXXHHHHHΠΔΙ *vac.* αἱ δὲ τετρυπημέναι, αἷς οὐκ ἐδόκει *vac.* ΗΠΓΓ. (3,461 in favour, 155 against.)

[A.2] **Attica:** *IG* ii<sup>2</sup>, no. 1053 frag. c-d, lines 11-13 (decree on Lemnian cleruchy, late C1 BC): [τῶν ψήφων αἱ πλήρεις αἷς ἐδόκει τὴν ἐγφερομένην γνώμην κυρίαν εἶναι — —] τριάκοντα πέντε, αἱ τετρυπημένα[ι αἷς οὐκ ἐδόκει οὐδεμία]. (Number sc. in thousands ending “35” in favour, none [restored] against.)

[A.3] **Attica:** *Agora* 16, no. 335, lines 65-67 (decree on Lemnian cleruchy, late C1 BC) [τῶν ψήφων αἱ] πλήρεις αἷς ἐδόκει τὴν ἐ[γφ]ερομένην γνώμην κυρίαν [εἶναι · · ca.7 · · ] (line 67) [ · · ]ΔΔΓΓ, αἱ δὲ τετρυπημέ[ναι αἷς οὐκ ἐδόκει οὐδεμία]. (Number sc. in thousands ending “25” in favour, none against.)

[A.4] **Attica:** *IG* ii<sup>2</sup>, no. 1343, frag. b, lines 44-46 (decree of guild of Soteriastai, honouring Diodoros of Aphidna, 37/36 BC): τῶν ψήφων αἷς ἐδόκει τότε τὸ δόγμα κύριον εἶναι, ἐξήκον[τα]· αἷς δὲ οὐκ ἐδόκει οὐδεμία. (60 in favour, none against.)

[A.5] **Attica:** *IG* ii<sup>2</sup>, no. 1353, lines 5-6 (decree of guild, C2 AD; subject too lacunose to infer): [τῶν ψήφων αἷς ἐδόκε]ι τότε τὸ δόγ[μα κύριον εἶναι — — αἷς δὲ οὐκ ἐδόκε]ι οὐδεμία. (Non-surviving number in favour, none against.)

[A.6] **Peloponnese: Messene:** *SEG* 23, 208, line 29 (decree of Oupesia [probably a cult association, cf. Robert, *REG* (1966), p. 378-80] honouring Mnasistratos the *grammateus*, AD 42): ἀναδοθεισῶν ψάφων οε', ἔδοξε πάσαις. (75 in favour, specified as unanimous.)

<sup>46</sup> The one certain epigraphic case (**B.1**) has a substantial majority, but Stumpf 1987, p. 212-13, notes that it is a public prosecution within one vote of the 20 % below which prosecutors were penalised. It is possible that the religious context provides a motive for (exceptionally) recording the voting-figures here; the fact that the same text is recorded at Athens and on Delos may suggest an unusual desire for widespread publicity.

<sup>47</sup> Rhodes-Lewis 1997, p. 59 with n. 172, suggest a pre-Sullan date for **A.1**, and note that **A.2** and **A.3** are likely to be decrees of the assembly because spacing in each case encourages a restoration in the thousands.

[A.7] **Central Greece: Delphi:** *FD* III.1, no. 294 lines 2-3 (law on interest payments; c.400 BC): enacted at properly-constituted meeting (*agorai teleiōi*), in arkhonship of Kadys, [σὺμ ψά]φοις τετρακατί[α]ις πεντήκοντα τετόρε[σσι]. (454 in favour, no space for votes against.)

[A.8] **Central Greece: Delphi:** Salviat-Vatin 1971, p. 52, uses A.7 as model for the lacunose *FD* III.1, no. 295 line 1, reading [σὺμ ψάφοις — —]ς τετρώκοντα. (Number including 40 in favour, no surviving trace of votes against.)

[A.9] **Central Greece: Delphi:** *CID* 1, no. 13, lines 32-37 (grant of privileges to Skiathos, C4 BC): τά[δ]ε ἔδοξ[ε]ν Δ[ε]λφοῖς πάτρια ἔμ[ε]ν τοῖς Σκιαθ[ί]οι[ς] σὺν τετρακα[τί]α[ι] ψήφωι καὶ πλ[έ]ον (“with the 400<sup>th</sup> vote and more”, i.e. presumably fulfilment of a quorum; no space for votes against).

[A.10] **Central Greece: Delphi:** *Revue de Philologie* (1943), p. 62 (Lerat), at lines 1-3 (law on obligations to parents, late C4 BC): agreed by *polis* at properly-constituted meeting (*agorai teleiōi*), σὺν ψάφοις τριακατίαις π[εν]τήκοντα τρίεσσι. (353 in favour, no space for votes against.)

[A.11] **Central Greece: Delphi:** Rhodes-Osborne 2003, no. 1, side A, lines 21-23 (law of ? phratry of Labyadai on receipt of sacred offerings by officials, c.400 BC): approved by Labyadai in assembly (*alia*), σὺμ ψά[φ]οις ἑκατὸν ὀγδοήκοντ[α] δυοῖν. (182 in favour, no space for votes against.)<sup>48</sup>

[A.12] **Northern Greece (Epeiros): Nikopolis:** *Revue de Philologie* (1915) p. 24-28 (Haussoulier), at lines 20-21 (decision of assembly, subject too lacunose to infer): ψηφοφορη[σάντων, ἐπενέχθησαν ψήφοι ? χίλιαι ἐκ]ατὸν πεντήκοντα ἕξ· ἐκυρώ[θη]. ([1], 156 in favour, no space for votes against.)

[A.13] **Aegean Islands: Anaphe:** *IG* XII/3, no. 249, line 39 (decree honouring Arkhonidas of Anaphe, C1 BC): ἔδοξε ἅ γνώ[μ]α [ὑ]π[ε]ρ α[ὐ]τ[οῦ] ταῖς ψάφοις πάσαις ἐνεήκοντα πέντε. (95 votes in favour, specified as unanimous.)

[A.14] **Aegean Islands: Kos:** *SEG* 41, 687, lines 5-6 (honorary decree, beneficiary not preserved, C3/C2 BC): ψήφοι ἐγένοντ[ο ἐν τῇ βουλῇ — — , αἱ δὲ ἐν] τῷ δήμῳ τετρακισ[χί]λιαι — —]. (Number of votes sc. in favour in *boulē* is lost, number of votes in assembly begins with 4,000, with space for a slightly more complex number, but probably not enough to record votes against.)

[A.15] **Aegean Islands: Kos:** *SEG* 48, 1112, lines 47-48 (decree honouring Theogenes, *dikastagōgos*; early C2 BC): ψάφοι στερεαί ἐπιδιδούσα[ι] τὸν στέφανον ὡπεί, τετρυπαμένα[ι οὐδεμί]α. (885 “solid” votes i.e. in favour, none [restored] against.)

[A.16] **Aegean Islands: Kos:** *SEG* 41, 680, lines 53-55 (deme decree honouring Onosandros, doctor; C2 BC): ψάφοι ταὶ κυρούσαι τῶν ναοποιῶν στερεαί· *vac.*

<sup>48</sup> The number voting is high in proportion to those voting in the Delphian assembly, cf. Rhodes-Osborne 2003, p. 8. The inscription mentions a quorum of 101 (side B, lines 9-10: παρέοντες μὴ μείο[ς] ἑλνὸς καὶ ἑκατόν).

διακόσσια τεσσαράκοντα ὀκτώ· ἐναντία οὐδεμία. (248 “solid” votes i.e. in favour, none against.)

[A.17] **Aegean Islands: Kos:** *I.Cos*, no. 384, col. II, lines 18-20 (honorary decree of tribe for Perikles, former official; C2 BC): ψᾶφοι ἐπιδιδούσαι τὸν στέφανον [ . . ] Δ[ . . ], (line 20) [ἐ]ναν[τί]α οὐδεμία. (Number in favour including a “10”, none against.)

[A.18] **Ionian: Phygela:** *IK* 17/1, no. 3111, lines 11-13 (grant of citizenship, beneficiary not preserved; c.310 BC): ψῆφοι ἐγένοντο εἰς τὸν αὐτὸν στάμνον τριακόσσια πεντήκοντα. (350 votes “in the same jar”, sc. in favour, no space for votes against.)

[A.19] **Ionian: Kolophon:** *I.Priene*, no. 57, lines 20-21, with Wilhelm 1974, p. 297-98 (decree of Kolophon honouring envoys from Priene, C2 BC): διεψηφίσθη ἐν τῷ δήμῳ κατὰ τὸν νόμον καὶ ἐδόθη ψηφισαμένων χιλίων] εἴκοσι τριῶν. (1,023 sc. in favour, no space for votes against.)

[A.20] **Ionian: Kolophon:** *IK* 28, no. 81, lines 7-8 (decree of Kolophon honouring judge from Iasos, first half of C3 BC): [διεψηφίσθη ἐν τῷ δήμῳ κατὰ τὸν νόμον [καὶ ἐδόθη ψηφισ]άντων χιλίων ἑκατὸν ὀγδοιήκοντα. (1,180 sc. in favour, no space for votes against.)

[A.21] **Ionian: Kolophon:** *IK* 6, no. 33, lines 39-41 (decree of Kolophon honouring judge from Lampsakos, C3 BC): διεψηφίσθη ἐν τῷ δήμῳ κατὰ τὸν νόμον καὶ ἐδόθη ψηφισαμένων χιλίων διακοσίων ἑβδομήκοντα. (1,270 sc. in favour, no space for votes against.)

[A.22] **Ionian: Kolophon:** *BCH* (1992), p. 279-91 (ed. J. & L. Robert), lines 40-42 (decree of Kolophon honouring *chrēsmologos* from Smyrna; C2 BC): διεψηφίσθη ἐν [τῷ] δήμῳ κατὰ τὸν νόμον. *vac.* οἱ ψηφίσαν[τες] δισχίλιοι. οὗτοι ἔδωκαν πάντες. (2,000 in favour [probably a notional number, cf. J. & L. Robert, p. 283], specified as unanimous.)

[A.23] **Ionian: Kolophon:** phrase from unpublished decree honouring Hermonax of Mytilene, C3 BC; quoted by Robert, *REA* (1963), p. 307: διεψηφίσθη ἐν τῷ δήμῳ κατὰ τὸν νόμον καὶ ἐδόθη, ψηφισάντων ἑνακοσίων τριῶν. (903 sc. in favour; no indication of space to record votes against.)

[A.24] **Ionian: Kolophon:** phrase from unpublished decree honouring Philetairos, brother of Eumenes of Pergamon; early C2 BC; quoted by Robert, *REA* (1963), p. 307: [διεψηφίσθη] ἐν τῷ δήμῳ[ι κατὰ τὸν νόμον καὶ ἐδόθη, ψηφισάντων χιλ[ίων]. (Number sc. in favour begins with 1,000; no indication of space to record votes against.)

[A.25] **Ionian: Klaros, Kolophon:** *SEG* 39, 1244, col. iii, lines 48-51 (decree honouring Menippos; after 120/119 BC): οἱ ψηφίσαντες χίλιοι τριακόσιοι τεσσαράκοντα δύο, οἱ δόντες χίλιοι τριακόσιοι εἴκοσι ἔ[ξι], οἱ μὴ δόντες δεκαέξ. (1,342 voting, 1,326 in favour, 16 against.)

[A.26] **Karia: Halikarnassos:** *ICos*, ED132, frag. b, lines 20-22 (decree honouring Hermias of Kos, C3 BC): ψῆφοι ἐγέ[νο]ντο ἐν τῇ βουλῇ ἑκατὸν, αἱ δ’



ἐν τῶι δήμῳι τε[τρ]ακισχίλιαι. (*Boulē* 100 sc. in favour, assembly 4,000 sc. in favour, no space for votes against.)

[A.27] **Karia: Halikarnassos:** *SEG* 48, 1108, lines 15-17 (decree honouring citizen of Kos; C3/C2 BC): ψῆφοι ἐγένον[ντο ἐν μὲν τῆι βουλῆι ἑκατὸν] δεκατρεῖς, αἱ δ' ἐν [τῶι δήμῳι τρισχίλιαι ἐνακό]σιαι. (*Boulē* 113 sc. in favour, assembly 3,900 sc. in favour, no space for votes against.)

[A.28] **Karia: Halikarnassos:** *BCH* 14 (1890), p. 95, no. 3, line 4 (arrangements for publication of decree; date unspecified): ψῆφοι ἐγένον[το ἐν τῆι βου]λῆι ἐνε[νῆκ]οντα δύο, αἱ δ[ὲ ἐν τῶι δή]μῳι χίλιαι διακ[ό]σιαι. (*Boulē* 92 sc. in favour, assembly 1,200 sc. in favour, no space for votes against.)

[A.29] **Karia: Iasos:** *IK* 28, no. 28, lines 5-6 (resolution authorising expenditure; date unspecified): ἐψηφισμέν[ον ψήφοις — —] ἐνενήκοντα. (Number ending 90 votes sc. in favour, no surviving trace of votes against.)

[A.30] **Karia: Iasos:** *IK* 28, no. 93, line 23 (decree of *presbyteroi* honouring Kritios; Hellenistic date): ψῆφοι αἱ διδοῦ[σ]αι ἐβδ[ομ]ήκον[τα]· αἱ οὐ, τέσσαρες. (70 votes in favour, 4 against.)

[A.31] **Karia: Iasos:** *SEG* 41, 929, lines 34-35 (decree honouring foreign judges, mid-190s BC):<sup>49</sup> ψῆφοι αἱ διδοῦσαι ἐν τῆι βουλῆι ὀγδοήκοντα τρ[εῖς], ἐν δ[ὲ] τῶ[ι] δ[ή]μῳι [ὀκ]τακόσια πεντήκοντα ὀκτώ[ι]. (*Boulē* 83 in favour, assembly [8]58 in favour, no space for votes against.)

[A.32] **Karia: Iasos:** *SEG* 41, 932, lines 10-14 (decree honouring foreign judges; after 189 BC): ψῆφοι αἱ διδοῦσαι ἐν τῆι βουλῆι ἐξήκον[τα] καὶ ὀκτώ, ἐν δὲ τῶι δήμῳι ὀκτακόσια τεσσαράκοντα μία. (*Boulē* 68 in favour, assembly 841 in favour, no space for votes against.)

[A.33] **Karia: Keramos:** *IK* 30, no. 9, lines 26-28 (decree honouring son of Drakon; date unspecified): [ψῆφοι αἱς ἔδ]οξε δοῦναι τὰς τιμὰς ἐνακόσια [(e.g. πεντήκοντα)] μία, αἱς δὲ μὴ [?] ἑκατὸν τεσσ[α]ράκοντα τέσσαρες. (Sc. 9[5]1 in favour and sc. [1]44 against, both numbers partially restored.)

[A.34] **Karia: Knidos:** *IK* 41, no. 74, lines 22-23 (honours including erection of statue, C1/C2 AD): ἐκυρώθη χειροτονία ἐν βουλῶ· ἐκυρώθη καὶ ἐν τῶ [δ]άμῳ χειροτονία· ψᾶφοι αἱς ἔδοξε κυροῦν (line 24) . . . , αἱς δὲ μὴ, οὐδεμία. (Lost number of votes in favour, none against.)<sup>50</sup>

[A.35] **Karia: Magnesia:** *I.Magnesia*, no. 92a, line 15-16 (assembly decree honouring contributor towards building of theatre, early C2 BC): ψῆφοι ἐπηνέχθησαν τετρα[κισχίλια ἐξ]ακόσια ἐβδομήκοντα ὀκτώ. (4,678 votes sc. in favour, no space for votes against.)

<sup>49</sup> For the dates of A.31 and A.32, see Crowther 1995, p. 118.

<sup>50</sup> For the oddity of the vote being described both as *kheirotonia* and as *psēphos*, see n. 9 above. It is odd that the text has space only for a single voting-figure (of three or four digits), despite having mentioned voting both in *boulē* and in assembly, unless it means that a ballot was taken e.g. only on the second occasion.

[A.36] **Karia: Magnesia:** *I.Magnesia*, no. 92b, line 43 (assembly decree honouring Apollonphanes, authorising erection of statue in theatre, early C2 BC): ψῆφοι ἐπινέχθησαν δισχίλια ἑκατὸν δεκατρεῖς. (2,113 votes sc. in favour, no space for votes against.)

[A.37] **Karia: Magnesia:** *I.Magnesia*, no. 94, lines 14-15, with Robert 1969, p. 1500 n. 1 (assembly decree honouring Euphemos, early C2 BC): [ἐψηφοφόρησ]αν τρισχίλιοι πεντακόσιοι ὀγδο[ή]κοντα. (3,580 votes sc. in favour, no space for votes against.)

[A.38] **Karia: Theangela:** *IG XI/4*, no. 1054, frag. b, lines 21-22 (honorific decree with grant of proxeny; c.230-220 BC): ψῆφοι ἐγένοντο αἱ δίδουσαι ἑξακόσιοι εἰκοσιν. (620 votes in favour, no space for votes against.)

[A.39] **Karia: Theangela:** *SEG 27*, 511, lines 5-6 (decree honouring a doctor, C3 BC): [ψηφοι ἐγένον]το· αἱ διδοῦσαι χίλι[αι — —]. (Number in favour begins with 1,000.)<sup>51</sup>

[A.40] **North Africa: Cyrene:** *SEG 9*, 354, line 26 (honorary decree, beneficiary not preserved, C1 BC), ends with λευκαὶ (sc. ψηφοι) νγ'. (53 “white” votes i.e. in favour, no space for votes against.)

[A.41] **North Africa: Arsinoe:** *SEG 26*, 1817, line 80 (honorary decree of *gerousia* and *boulē* for Aleximakhos, late C2/early C1 BC): λευκαὶ (sc. ψηφοι) vac. ρθ'. (109 “white” votes, i.e. in favour, no space for votes against.)

[B] Inscriptions with voting-figures for trials, including inter-state arbitration

[B.1] **Attica/Delos:** Chankowski 2008, nos. 29-30, face c, lines 7-10 (Delian Amphiktyony accounts of 351/0 BC: two copies, no. 29 from Athens, no. 30 from Delos), records the acquittal of a man from Ios on trial at the Stoa Poikile, i.e. in Athens. The well-preserved Athens copy reads: τῶν ψήφων αἱ τετρυπημένοι : Η : αἱ δὲ πλήρεις [:] ΗΗΗΠΔΔΔΔΓΓΙΙΙ. (100 for conviction, 399 for acquittal.)

[B.2] **Attica:** The Athenian copy of the Delian Naopoioi accounts for ?345/4 BC mentions the Parabuston court at Athens (line 12) and probably the defendant’s absence (οὐχ ὑπακ[ου-, line 6). Earlier editors restored [—]. ΗΗΗΗΔΔΔΔΙΙΙ (line 7) as e.g. πλήρει]ς (*IG ii*<sup>2</sup>, no. 1646) or τετρυπαμέν?]ας (*ID 2*, no. 104–22), i.e. as 444 votes for acquittal or conviction respectively. But Stumpf 1987, p. 214-15, argues that an absentee defendant would be convicted without voting and that the epigraphic traces would better fit a penalty (τιμῆ]ν or ἐπιβόλη]ν or ζημία]ν), a reading which is adopted by Chankowski 2008, no. 54, face b, line 8.

[B.3] **Attica:** *Hesperia* (1947), p. 155-57 (Meritt), no. 51, lines 56-60 (Pōlētai record of c.250/49 BC). References to judicial proceedings are discussed by Meritt,

<sup>51</sup> There is space for c.18-20 letters before the start of a second decree, but we can only guess how much of this contained greater complexity of the number in favour, and whether any of it referred to votes against.



including [—]ς ψηφοι πλήρεις : π[—] (“solid votes”, i.e. for the defendant, line 57), but it is not certain that what follows is a number, nor that this is a record of a particular trial.

**[B.4] Peloponnese: Messene:** Themelis 2008, lines 55-61 (Messenian account of victory in inter-state boundary dispute, recording an arbitration-decision by the *polis* of Aigion, after 182 BC):<sup>52</sup> ὄντων ἑκατὸν τεσσαράκοντα ἐπτά τῶν κρινόντων καὶ ταυτᾶν μεταλαβόντων Καλιατᾶν καὶ Μεγαλοπολιτᾶν ψάφους ἐπτά, ἀμῶν δὲ ἑκατὸν τεσσαράκοντα (147 votes in total, 7 for Megalopolis and Kaliai, 140 for “us” i.e. Messene.)

**[B.5] Peloponnese: Olympia:** *SIG*<sup>3</sup>, no. 683, lines 66-70 (decision by tribunal at Miletos, arbitrating inter-state boundary dispute; found at Olympia; c.138 BC): τῶν ψήφων, αἷς ἔδοξεν κατεισ[χῆσθαι] ἡ χώρα ὑπὸ Μεσσηνίων καὶ ὅπως οὔτοι οὔτω[ς κα]τέχωσιν, πεντακόσια ὀγδοήκοντα τέσσαρες· αἷς κατεισχῆσθαι ὑπὸ Λακεδαιμονίω[ν], δεκαέξ. (584 for Messenia, 16 for Sparta.)

**[B.6] Central Greece: Delphi:** *FD* III.4, no. 38, lines 1-3 (Amphiktyonic Council’s arbitration over right to appoint representative, phrased as denunciation by Thronion of its defeated rival Skarphai, c.110 BC): νενικηκότα[ς τοὺς Θροινιάς κ]αὶ εἰ[ιλ]ηφότας ψήφους πενήκοντα ἐννέα, τοὺς δὲ Σκ[αρφέας εἰληφότ]ας ψήφους [δ]ύο. (59 votes to Thronion, 2 to Skarphai.)

**[B.7] Central Greece: Thessaly:** *IG* IX/2, no. 261, lines 5-6, 13-15, 20-22 (dossier of letters to the Roman governor, each reporting identical voting-figures for Thessalian Council’s arbitration in an inter-state boundary dispute, 13-35 AD): the figure of διακοσίας ἐνενήκοντα ὀκτώ for Kierion can be read intact at line 21 and restored elsewhere, as can τριάκοντα μία for Metropolis and ἄκυροι πέντε at line 6. (298 for Kierion; 31 for Metropolis; 5 *akuroi*, i.e. invalid or abstained.)

**[B.8] Aegean Islands (Lesbos): Eresos:** Rhodes-Osborne 2003, no. 83, stele γ front §ii, lines 30-32 (trial of tyrant Agonippos, 322 BC):<sup>53</sup> ἐδικάσθη· ὀκτωκόσιοι ὀγδοήκοντα τρεῖς· ἀπ[ὸ] ταύταν ἀπέλυσαν ἑπτα, αἱ δὲ ἄλλαι κατεδίκασσαν. (883 voters in total, 7 for acquittal, implying 876 for conviction.)

**[B.9] Karia: Knidos:** *IK* 41, no. 221 frag. b, lines 31-33 (arbitration by Knidos in loan dispute brought by two citizens of Kos against city of Kalymna, c.300-286 BC): ἀπεδικάσθη παρόντων. τᾶν ψάφων ταὶ καταδικάζουσι ἐβδομήκοντα ἐπὶ δέκα, ταὶ δὲ ἀποδικάζουσαι ἑκατὸν ἵκατι ἔξ. (78 for conviction, 126 for acquittal, noting presence of defendants.)

<sup>52</sup> The text records a follow-up verdict given for Messene against Megalopolis by an evidently smaller tribunal of arbitrators from Miletos: no number is mentioned, but “our” victory is described as unanimous (ἐνίκασαμεν πάσαις ταῖς ψάφους, lines 80-81), and the six Milesian judges are honoured by name at lines 99-100.

<sup>53</sup> The procedure for Agonippos’ trial is specified as secret ballot at γ front § ii line 16, though open voting is envisaged for part of the trial of Eurysilaos at β § 1 lines 15-27.

## BIBLIOGRAPHY

- Agora 16*: A. G. Woodhead, *The Athenian Agora, 16. The Decrees*, Princeton.
- Agora 19*: G. V. Lalonde-M. K. Langdon-M. B. Walbank, *The Athenian Agora, 19*, Princeton.
- Chankowski 2008: V. Chankowski, *Athènes et Délos à l'époque classique: recherches sur l'administration du sanctuaire d'Apollon délien*, Athens.
- CID 1*: G. Rougemont (ed.), *Corpus des inscriptions de Delphes, 1. Lois sacrées et règlements religieux*, Paris 1977.
- Cornish 1968: W. R. Cornish, *The Jury*, London.
- FD III.1*: É. Bourguet (ed.), *Fouilles de Delphes, III. Épigraphie, 1. De l'entrée du sanctuaire au trésor des Athéniens*, Paris 1910-29.
- FD III.4*: A. Plassart (ed.), *Fouilles de Delphes, III. Épigraphie, 4. Les inscriptions de la terrasse du temple et de la région nord du sanctuaire, 3. N<sup>os</sup> 276 à 350*, Paris 1970.
- Gauthier 1990: P. Gauthier, *Quorum et participation civique dans les démocraties grecques*, in C. Nicolet (ed.), *Du pouvoir dans l'Antiquité: mots et réalités*, Geneva, p. 73-99.
- Hansen 1977: M. H. Hansen, *How did the Athenian Ecclesia vote?*, *GRBS* 18/2, p. 123-37 (repr. in Hansen 1983, p. 103-17, with addenda on p. 118-21, and in P. J. Rhodes (ed.), *Athenian Democracy*, Edinburgh 2004, p. 40-55, with slightly fuller addenda on p. 55-61).
- Hansen 1983: M. H. Hansen, *The Athenian Ecclesia: a collection of articles, 1976-83*, Copenhagen.
- Hansen 1985: M. H. Hansen, *Athenian Nomothesia*, *GRBS* 26/4, p. 345-71.
- ICos*: M. Segre (ed.), *Iscrizioni di Cos*, Roma 1993.
- I.Cos*: W. R. Paton-E. L. Hicks (eds.), *The Inscriptions of Cos*, Oxford 1891.
- ID 2*: J. Coupry (ed.), *Inscriptions de Délos, 2. N<sup>os</sup> 89-10433. Amphictyonie attico-délienne, actes administratifs*, Paris 1972.
- IK 6*: P. Frisch (ed.), *Die Inschriften von Lampsakos*, Bonn 1978.
- IK 17/1*: R. Meriç et al. (eds.), *Die Inschriften von Ephesos, VII.1*, Bonn 1981.
- IK 28*: W. Blümel (ed.), *Die Inschriften von Iasos, 2 vols.*, Bonn 1985.
- IK 30*: E. Varinlioglou (ed.), *Die Inschriften von Keramos*, Bonn 1986.
- IK 41*: W. Blümel (ed.), *Die Inschriften von Knidos*, Bonn 1992.
- I.Magnesia*: O. Kern (ed.), *Die Inschriften von Magnesia am Maeander*, Berlin 1900.
- I.Priene*: F. Hiller von Gaertringen (ed.), *Inschriften von Priene*, Berlin 1906.
- Larsen 1949: J. A. O. Larsen, *The Origin and Significance of the Counting of Votes*, *C.Phil.* 44, p. 164-81 (German trans. in F. Gschnitzer (ed.), *Zur griechischen Staatskunde*, Darmstadt 1969, p. 184-218).
- Milet*: A. Rehm (ed.), *Milet, I.3. Das Delphinion in Milet*, Berlin 1914.
- Osborne 1981-83: M. J. Osborne, *Naturalization in Athens*, 4 vols., Brussels.

- Osborne 1999: R. G. Osborne, *Inscribing Performance*, in S. D. Goldhill-R. G. Osborne (eds.), *Performance Culture and Athenian Democracy*, Cambridge, p. 341-58.
- Rhodes 1981: P. J. Rhodes, *Notes on Voting in Athens*, *GRBS* 21, p. 125-32.
- Rhodes 1985: P. J. Rhodes, *Nomothesia in Fourth-Century Athens*, *CQ* 35, p. 55-60.
- Rhodes-Lewis 1997: P. J. Rhodes-D. M. Lewis (eds.), *The Decrees of the Greek States*, Oxford.
- Rhodes-Osborne 2003: P. J. Rhodes-R. Osborne (eds.), *Greek Historical Inscriptions, 404-323 BC*, Oxford.
- Robert 1969: L. Robert, *Opera Minora Selecta*, III, Amsterdam.
- Ruschenbusch 1983: E. Ruschenbusch, *Tribut und Bürgerzahl im ersten athenischen Seebund*, *ZPE* 53, p. 125-43.
- Salviat-Vatin 1971: F. Salviat-C. Vatin, *Inscriptions de Grèce centrale*, Paris.
- Stumpf 1987: G. Stumpf, *Zwei Gerichtsurteile aus Athen: IG II<sup>2</sup> 1641 B und 1646 a*, *Tyche* 2, p. 211-15.
- Themelis 2008: P. Themelis, Κρίμα περί χώρας Μεσσηνίων καί Μεγαλοπολίτων, in G. A. Pikoulas (ed.), *Praktika. Proceedings of the International Symposium in Honour of James Roy*, Stemnitsa, p. 211-222.
- Thür 1987: G. Thür, *Neuere Untersuchungen zum Prozessrecht der griechischen Poleis: Formen des Urteils*, in D. Simon (ed.), *Akten des 26. Deutschen Rechtshistorikertages*, Frankfurt am Main, p. 467-484.
- Wilhelm 1974: A. Wilhelm, *Akademieschriften zur griechischen Inschriftenkunde (1895-1951)*, I. *Neue Beiträge zur Inschriftenkunde, Attische Urkunden*, Leipzig (Opuscula 8).

ANTONIO BANFI (MILANO)

## QUALCHE CONSIDERAZIONE INTORNO AL CONTROLLO DI LEGITTIMITÀ A ATENE

### 1. Premessa

Che l'interesse degli storici della politica, del diritto e delle istituzioni pubbliche per lo studio dell'antichità classica sia spesso stimolato anche da motivi contingenti, è cosa ben nota e tutt'altro che nuova. Basterebbe pensare alla rinascita degli studi per l'antichità, specialmente greca, che si manifestò in modo particolarmente vivace a partire dalla prima metà del XVIII sec. un po' in tutta Europa. Già Swift e Bolingbroke avevano attinto alle vicende storiche dell'antichità mossi da un interesse assolutamente attuale per la teoria politica e costituzionale. Molti altri li seguirono: fra i tanti, vanno ricordate le riflessioni di Montesquieu su Atene e Sparta contenute nell'*Esprit des lois*, gli scritti di Mably e il famoso discorso di Benjamin Constant, *De la liberté des Anciens comparé à celle des Modernes*, che fu uno degli esempi più famosi e influenti della riflessione ottocentesca sul cosiddetto *mirage grec*<sup>1</sup>. Si tratta di un filone di pensiero che non fu privo di effetti di ordine pratico. Mario Pagano, che come membro del governo rivoluzionario napoletano e presidente del Comitato di legislazione fu di fatto l'estensore della Costituzione della Repubblica Napoletana, prese ispirazione dall'esperienza storico-costituzionale spartana prevedendo – nel titolo XIII della carta – l'istituzione di un Corpo di Efori preposti alla custodia della legalità costituzionale<sup>2</sup>; un'istituzione che ottenne l'approvazione convinta di Vincenzo Cuoco<sup>3</sup>. Il quale semmai osservava acutamente che troppo poche erano le sedute del consiglio per potere esercitare il controllo capillare che egli auspicava: «io temo le piccole usurpazioni giornaliere, fatte per lo più sotto apparenze di bene, che o non si avvertono o non si curano, e talvolta anche si applaudiscono, finché l'abuso diventa costume, e si conosce il male solo quando gigante insulta i tardi ed inutili rimedi<sup>4</sup>». Il ricorso alla storia antica, greca e romana, quasi fosse una lente attraverso la quale leggere le vicende della contemporaneità,

---

<sup>1</sup> Su tutto ciò cfr. Guerci 1979, p. 13 ss.

<sup>2</sup> Progetto di Costituzione della Repubblica Napolitana presentato al Governo provvisorio dal Comitato di Legislazione, rist. Napoli 1998, artt. 350 ss.

<sup>3</sup> Cuoco 1820, fr. V: «un magistrato che vegli alla guardia della costituzione, che senza avere veruno dei poteri osservi la condotta di tutti, è tanto più necessario nell'attuale stato dei popoli di Europa, quanto più facili si sono rese le usurpazioni del potere esecutivo [...]».

<sup>4</sup> *Ibid.*

non si è certo esaurito fra XVIII e XIX sec. Esso è proseguito per tutto il '900, e ancor oggi – anche se forse con minor finezza di un tempo – la crisi dei sistemi rappresentativi e il presunto avvento della democrazia digitale sono temi spesso studiati in stretta connessione con le vicende dell'antica Grecia e specialmente della democrazia ateniese. Penso, fra i tanti, al maggior studioso vivente della democrazia del IV sec., H. M. Hansen, che da una visione ottimistica della macchina costituzionale ateniese ha tratto la convinzione che sia possibile adattarne alcuni elementi caratteristici al mondo contemporaneo<sup>5</sup>; mi riferisco al vivace dibattito su democrazia diretta e *deliberative polls* che ha avuto larga eco negli ultimi anni e che ha condotto a una rivalutazione della «democrazia populista» di Jefferson<sup>6</sup>.

Naturalmente sono ben consapevole dei rischi che comporta una lettura attualizzante della storia antica; mi preme tuttavia di rilevare come il tema oggetto di queste pagine, ossia la questione del controllo di costituzionalità nell'Atene del IV sec. a.C., continui ad affascinare lo storico del diritto proprio per l'attualità dei problemi che essa pone. Come è stato autorevolmente osservato, il moderno costituzionalismo si trova ad affrontare le sfide poste dalla trasformazione della contemporaneità, che vede in crisi i fondamenti stessi della democrazia, ossia il meccanismo della rappresentanza<sup>7</sup>. Come scrive Ferrara, «Stato, regime politico e Costituzione coincidono quanto a oggetto» ma «differiscono quanto al criterio che si assume nel porsi di fronte a questo stesso oggetto<sup>8</sup>». Al riconoscimento di tale identità si accompagna quello del ruolo *lato sensu* politico del sindacato di legittimità costituzionale<sup>9</sup>; un fatto perfettamente naturale, che tuttavia nelle complesse vicende di questi anni è stato ideologicamente deformato ed utilizzato come grimaldello per tentare di scardinare alcuni fra i principi fondanti della moderna democrazia, a partire dalla separazione dei poteri. Sono, questi, segnali di una diffusa crisi delle istituzioni che sta assumendo dimensioni preoccupanti, le cui dimensioni inducono, ancora una volta, a rivolgere lo sguardo alle radici stesse della democrazia.

## 2. Terminologia

Come scriveva Momigliano, chi utilizza certi termini senza chiedersi che cosa essi significhino per un dato tempo e luogo e se a esso siano applicabili, è già per questo un cattivo storico<sup>10</sup>. Parlare di controllo di legittimità costituzionale con riferimento ad Atene pone una serie di problemi, che riguardano tanto il termine «costituzione», quanto la locuzione «controllo di legittimità». Entrambi, infatti, sono termini il cui

<sup>5</sup> Sul punto cfr. Hansen 2005, pp. 45-46; Fezzi 2008.

<sup>6</sup> Cfr. ad es. Fishkin 2009, p. 11; Maldonado 1997, p. 24 ss.; Hague-Loader 1999, p. 183 ss.; Dunn 2006, p. 194 ss.

<sup>7</sup> Ferrara 2006, pp. 250-253; Galli 2008, p. 531 ss.

<sup>8</sup> Ferrara 2006, p. 214.

<sup>9</sup> Cfr. ad es. Favoreu-Philip 2007, p. 434.

<sup>10</sup> Momigliano 1980, p. 20.

impiego nella riflessione sull'antichità greca o romana richiede almeno alcune precisazioni. Per quanto riguarda la costituzione, si tratta di una parola polivoca, sia sotto il profilo sincronico che diacronico<sup>11</sup>. Dal punto di vista della terminologia tecnico-giuridica, essa oggi indica in buona sostanza la norma suprema dello Stato; è a partire dalla prima metà del XVII sec. che con costituzione si comincia a intendere l'insieme delle leggi che «regolano l'esercizio dell'autorità sovrana e dei suoi organi», ma è solo con l'art. 16 della Dichiarazione del 1789<sup>12</sup> che si può cominciare a parlare di costituzione e costituzionalismo in senso moderno<sup>13</sup>.

Le città greche non avevano alcuna legge fondamentale alla base del loro ordinamento, e questo fatto spingerebbe ad escludere l'uso del termine costituzione e costituzionalità nel senso oggi corrente.

Ciò nonostante non si può affermare che ai Greci fosse estraneo il concetto di costituzione, se lo si assume in senso esteso e non specificamente tecnico-giuridico: la teoria politica greca identificava diverse tipologie di «costituzioni» (πολιτεῖαι), indicando con questo termine l'orientamento degli ordinamenti rispetto all'organizzazione politica generale ed all'attribuzione della sovranità<sup>14</sup>. Detto altrimenti, nell'antichità classica una costituzione si definisce democratica quando il potere (la sovranità) è nelle mani del popolo nella sua generalità. Quanto più saldamente, poi, la sovranità è nelle mani del popolo, tanto più la costituzione potrà essere definita democratica. Invece, là dove sono posti dei freni all'esercizio del potere sovrano da parte dell'Assemblea, la costituzione sarà sì democratica, ma con sfumature oligarchiche, e così via. Un tal modo di intendere la costituzione, sostanzialmente incentrato sulla questione della distribuzione del potere, è già presente in Erodoto, nel famoso dialogo di Otane Megabizo e Dario<sup>15</sup> e sarà fatto proprio, fra gli altri, da Platone<sup>16</sup> e da Aristotele<sup>17</sup>. Secondo un famoso studio di McIlwain, la riflessione greca sulle costituzioni avrebbe avuto una funzione meramente descrittiva, senza alcuna pretesa di carattere normativo o prescrittivo: πολιτεία «significa innanzi tutto lo Stato com'è attualmente<sup>18</sup>». La posizione dello studioso americano, anche se non del tutto priva di fondamento, appare comunque riduttiva ed è stata infatti ampiamente criticata dalla più recente dottrina<sup>19</sup>: il pensiero politico-costituzionale greco ha chiari caratteri normativi, come dimostrano non solo le considerazioni di tipo assiologico intorno ai vari tipi di costituzione ed

<sup>11</sup> Ferrara 2006, p. 11 ss.

<sup>12</sup> «Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de Constitution.»

<sup>13</sup> Battaglini 1957, p. 3 ss.

<sup>14</sup> Cfr. McIlwain 1990, p. 49 ss.

<sup>15</sup> Her., *Hist.* III, 80-82. Cfr. Ferrara 2006, p. 18-19.

<sup>16</sup> Cfr. ad es. *Resp.* 543b ss.; *Leg.* 681a ss.; *Pol.* 301a ss.

<sup>17</sup> Cfr. *Pol.* 1288b ss.

<sup>18</sup> McIlwain 1990, p. 49.

<sup>19</sup> Cfr. Dogliani 1994, p. 33 ss., 193 ss.; Ferrara 2006, p. 13 ss.

alla loro trasformazione,<sup>20</sup> ma soprattutto le osservazioni riguardanti il «dover essere di ciascun tipo ordinamento [...] come unico e generale criterio di legittimazione<sup>21</sup>».

In ogni caso, ciò che in questa sede mi preme di segnalare è che nel pensiero greco sembra delinearsi una sorta di prefigurazione della moderna *rule of law*: sia Platone che Aristotele insistono infatti sulla sovranità della legge (νόμος) quale fondamento di ogni Stato ben ordinato. Tutto ciò consente anche di dare una prima risposta alla domanda se si possa o meno applicare all'antichità greca il concetto di controllo di costituzionalità. Infatti, se è vero che il concetto di πολιτεία non indica una norma prima, ma piuttosto il tenore generale di un dato ordinamento, l'esigenza del rispetto di una sorta di «principio di legalità», unito al riconoscimento della possibilità che una data costituzione si trasformi degenerando impongono di identificare strumenti e rimedi di natura normativa che assicurino la stabilità dell'ordinamento nel suo complesso. Naturalmente, l'ampiezza del concetto di πολιτεία fa sì che l'analogia fra moderno sindacato di costituzionalità e νομοφυλακία possa essere sviluppata solo con molta prudenza<sup>22</sup>. Infatti, la difesa dei principi generali dell'ordinamento non può che essere esercitata attraverso una pluralità di strumenti, che comprendono non solo le procedure che regolano la produzione normativa (in particolare la procedura probuleutica) e gli strumenti di carattere giurisdizionale contro le proposte illegali, ma anche i sistemi atti a garantire il controllo sui magistrati e la loro rendicontazione (per esempio la δοκιμασία). Ci troviamo di fronte, insomma, ad un concetto ampio di controllo, che come ha osservato molti anni fa Battaglini forse si presta meglio ad essere definito come un più ampio controllo di legalità, piuttosto che come controllo di legittimità costituzionale in senso stretto.<sup>23</sup> Tutto ciò premesso, una parte della dottrina ha riconosciuto da tempo come in Atene i meccanismi di controllo e salvaguardia della legalità si siano rivelati al contempo insufficienti ed inefficienti<sup>24</sup>. Specialmente nel corso del IV sec., l'incapacità della democrazia ateniese di assicurare un rispetto rigoroso delle norme poste a difesa dell'ordinamento stesso sembra divenire sempre più evidente, come testimoniano le opere di filosofi e oratori. Al dibattito sviluppatosi su questi temi ad Atene, ai suoi riflessi e conseguenze sull'ordinamento stesso dello Stato sono dedicate le considerazioni che seguono.

### 3. Il V sec. a.C.

Secondo un racconto del quale non è possibile stabilire appieno l'esattezza e che probabilmente risente almeno in parte del dibattito politico del IV sec. sulla «costituzione avita», l'Areopago grazie al prestigio ottenuto per aver indotto gli Ateniesi ad affrontare i Persiani nella battaglia di Salamina, «si rafforzò nuovamente

<sup>20</sup> Cfr. Mancuso 2001.

<sup>21</sup> Ferrara 2006, p. 14. La cosa è particolarmente evidente nel pensiero di Aristotele.

<sup>22</sup> Cfr. Paoli 1953, p. 133.

<sup>23</sup> Battaglini 1957, pp. 7-8.

<sup>24</sup> Cfr. ad es. Paoli 1953, p. 140; Biscardi 1982, p. 71 ss.

e assunse la guida della città»<sup>25</sup>. Ebbe così inizio un periodo di governo areopagitico destinato a concludersi nella prima metà del V sec. (462/1), con le riforme di Efialte e l'inizio dell'era di Pericle. Nel notissimo racconto della *Costituzione* aristotelica<sup>26</sup>, Efialte diede il via al rivolgimento che portò alla democrazia radicale, riducendo i compiti dell'Areopago; egli lo privò dei suoi poteri aggiuntivi (περιεῖλε τὰ ἐπίθετα), e in particolare sottrasse all'antico collegio il compito di vegliare sulla costituzione (ἡ τῆς πολιτείας φυλακή), attribuendo tutto ciò in parte al popolo, in parte ai Cinquecento, in parte ai tribunali<sup>27</sup>. L'autore della *Costituzione* scorge l'origine dei compiti di controllo dell'Areopago in tempi alquanto remoti: già all'epoca di Draconte il Consiglio era custode delle leggi (φύλαξ ἦν τῶν νόμων) e incaricato di sorvegliare affinché i magistrati esercitassero i loro poteri secondo la legge (ὄπως κατὰ τοὺς νόμους ἄρχωσιν)<sup>28</sup>. Anche la costituzione soloniana avrebbe riconfermato la nomofilachia dell'Areopago, posto a mo' di guardiano della costituzione (ἐπίσκοπος τῆς πολιτείας)<sup>29</sup>. Il testo aristotelico, nella sua sinteticità, non consente di determinare esattamente il modo in cui il consiglio esercitava questo potere di controllo, né di stabilire con precisione quali differenze avrebbero caratterizzato, per questo aspetto, le diverse costituzioni anteriormente all'intervento di Efialte<sup>30</sup>. Inoltre, se pure appare evidente che la nomofilachia dell'Areopago non dev'essere interpretata in senso materiale, come mera custodia del testo delle leggi, rimane oscuro se essa fosse limitata all'esercizio del controllo sui magistrati e alla possibilità di «multare e punire»<sup>31</sup> i trasgressori delle leggi o se essa comprendesse altri e più estesi poteri<sup>32</sup>.

Nonostante una maggiore vicinanza cronologica e la relativa abbondanza di fonti, risulta molto difficile dire quale evoluzione abbia subito il controllo di legittimità costituzionale fra le riforme di Efialte e la restaurazione della democrazia del 403 ad opera di Trasibulo. Non è un caso che tutti gli studi dedicati alla questione del controllo di costituzionalità ad Atene coprano quasi esclusivamente il IV sec., e che il V sec. sia stato oggetto di indagine specialmente per quel che riguarda l'evoluzione del concetto di νόμος e solo assai raramente per quel che riguarda gli strumenti giuridici posti a difesa dell'ordinamento. Nel periodo pericleo sembra quasi – per parafrasare Tucidide<sup>33</sup> – che la preminenza del primo cittadino

<sup>25</sup> Arist., *Resp. Ath.* 23: πάλιν ἴσχυσεν ἡ ἐν Ἀρείῳ πάγῳ βουλή καὶ διώκει τὴν πόλιν.

<sup>26</sup> Non intendo in questa sede entrare nel merito della discussione sulla paternità dell'opera.

<sup>27</sup> Arist., *Resp. Ath.* 25. Poco oltre (26, 1) l'autore della *Costituzione* ribadisce, con diversa terminologia, che grazie ad Efialte ἡ τῶν Ἀρεοπαγιτῶν βουλή ἀπεστερήθη τῆς ἐπιμελείας.

<sup>28</sup> Arist., *Resp. Ath.* 4, 4.

<sup>29</sup> Arist., *Resp. Ath.* 8, 4.

<sup>30</sup> Cfr. Wallace 1989, p. 38 ss.; Ostwald 1989, p. 7 ss.; Berti 2003.

<sup>31</sup> Arist., *Resp. Ath.* 8, 4.

<sup>32</sup> Wallace 1989, p. 42 ss.

<sup>33</sup> Thuc., II, 65, 10.



abbia fatto passare in secondo piano i problemi legati all'architettura costituzionale e alla suddivisione dei poteri fra i vari organi dello Stato. Non è forse un caso che nella valutazione dell'autore della *Costituzione degli Ateniesi*, quegli anni siano oggetto di critica soprattutto sotto il profilo dell'incremento del peso dei ceti inferiori all'interno del corpo civico; del resto lo stesso testo aristotelico precisa che «finché Pericle fu a guida del popolo le cose andarono meglio, molto peggio dopo la sua morte»<sup>34</sup>. Si tratta certamente di una rappresentazione un poco schematica, ma è credibile, a mio avviso, che i problemi più gravi nel funzionamento della cosiddetta democrazia radicale abbiano cominciato a manifestarsi dopo la scomparsa di Pericle: cosa ben testimoniata sia da Tucidide che dall'estensore della *Costituzione aristotelica*<sup>35</sup>. Problemi che si dovevano porre in primo luogo in relazione a quella che potremmo chiamare la «gestione» della sovranità popolare da parte di una nuova classe di politici denominati spregiativamente demagoghi, adulatori dell'opinione pubblica, capaci di inclinarne a piacimento il volere, senza tenere in alcun conto il bene comune. Si dirà – e a ragione – che la visione di Tucidide e Aristotele può essere in qualche modo distorta da pregiudizi di carattere ideologico. Credo però che su questo punto non si possa prescindere dalla lucida ricostruzione offerta da Musti, che con grande chiarezza ha messo in evidenza la rottura fra una fase politica fondata sulla «ragionevole guida» di Pericle, capace di indirizzare al meglio il δῆμος<sup>36</sup> e la degenerazione verificatasi dopo la sua morte<sup>37</sup>. A questo proposito, credo non sia un caso che la prima γραφή παρανόμων di cui abbiamo notizia risalga al 415 e che si iscriva nel contesto di crisi politico-istituzionale degli anni della disastrosa spedizione siciliana e della vicenda della mutilazione delle erme<sup>38</sup>. In ogni caso che in quegli anni stessero prendendo forma, *in primis* nel campo antidemocratico, esigenze di stampo legalitario<sup>39</sup> intese a frenare un potere deliberativo da parte degli organi della democrazia ormai percepito come incontrollabile, è dimostrato dalla creazione, nel 413, di un consiglio di dieci probuli, presto elevati al numero di trenta. Va anche rilevato che negli stessi anni in cui si approfondiva la crisi della democrazia radicale, con segni sempre più evidenti dell'incombente στάσις che condurrà al colpo di Stato del 411 e successivamente al breve governo oligarchico dei Trenta, si va sviluppando la riflessione critica dei sofisti intorno al νόμος e alla relatività della legge.<sup>40</sup> L'insieme di tutti questi fattori (i colpi di Stato, il fallimento militare, la gestione demagogica della πόλις, la riflessione teorica sulla legge, la sua mutevolezza e sulla proliferazione delle norme) costituiscono la base sulla quale, nel corso del IV sec., verrà formandosi una più

<sup>34</sup> Arist., *Resp. Ath.* 28, 1.

<sup>35</sup> Musti 1995, p. 175 ss.

<sup>36</sup> Thuc. II, 65, 9 ss.

<sup>37</sup> Musti 1995, p. 184 ss.

<sup>38</sup> And. I, 17, 22; cfr. Hansen 2001, p. 31.

<sup>39</sup> La definizione è di Musti 1990, p. 437.

<sup>40</sup> Cfr. Romilly 2005, p. 67 ss.

matura consapevolezza dell'esigenza di assicurare una certa difesa della *πολιτεία*, pur facendone salvi i caratteri di democraticità. E' infatti durante la cosiddetta «democrazia moderata» che sembra prendere forma un dibattito diffuso intorno al controllo di costituzionalità.

#### 4. Nuove procedure

Già Pitodoro e Clitofonte, poco prima del colpo di Stato dei Quattrocento, avevano dato avvio ad una procedura generale di revisione legislativa, affidata a trenta probuli, con l'intento di ripristinare le «leggi patrie»<sup>41</sup>; si era ormai aperta la discussione intorno alla restaurazione della «costituzione avita», un *leitmotiv* ideologico che avrebbe segnato tutto il IV sec. Entrambe le costituzioni oligarchiche Ateniesi, quella del 411 e quella del 404 si caratterizzano per un evidente tentativo di consolidare l'ordinamento rendendolo sostanzialmente immodificabile. L'oligarchia dei Quattrocento, infatti, dispose che le leggi riguardanti l'organizzazione dello Stato sarebbero state immutabili e vietò espressamente di proporre di nuove<sup>42</sup>; quanto all'effimero governo dei Trenta, anch'esso tentò di consolidare la costituzione, con la rimozione delle leggi di Efilalte, l'avvio di una revisione delle norme che apparivano contraddittorie e riducendo la discrezionalità dei giudici, al fine di «consolidare e rendere certa la costituzione»<sup>43</sup>.

Si tratta, naturalmente, di disposizioni di carattere oligarchico, che furono spazzate via dalla restaurazione della democrazia; rimaneva però – anche in campo democratico – l'esigenza di assicurare che la ristabilita *πολιτεία* godesse delle difese necessarie a prevenire gli eccessi dei decenni precedenti e ad assicurare che non si ripetessero le *στάσεις* che avevano segnato gli ultimi anni del V sec. In tale contesto vanno lette le due revisioni delle leggi ordinate dai restaurati regimi democratici: la prima, sviluppatasi fra il 410 e il 404 e la seconda fra il 403 e il 399<sup>44</sup>. In entrambi i casi, l'obiettivo dei revisori era di giungere ad un *corpus* certo di norme eliminando le contraddizioni: significativamente, le leggi ratificate venivano comunemente definite come «le leggi di Draconte e Solone», con evidente riferimento alla *πάτριος πολιτεία* e, come ha osservato Hansen, la seconda revisione incluse anche norme di rilievo costituzionale, ossia inerenti ai poteri degli organi dello stato<sup>45</sup>.

<sup>41</sup> Arist., *Resp. Ath.* 29.

<sup>42</sup> Arist., *Resp. Ath.* 31, 2: τοῖς δὲ νόμοις οἱ ἄν τεθῶσιν περὶ τῶν πολιτικῶν χρῆσθαι, καὶ μὴ ἐξεῖναι μετακινεῖν μηδ' ἑτέρους θέσθαι.

<sup>43</sup> Arist., *Resp. Ath.* 35, 2: τοὺς τ' Ἐφιάλτου καὶ Ἀρχεστράτου νόμους τοὺς περὶ τῶν Ἀρεοπαγιτῶν καθείλον ἐξ Ἀρείου πάγο[υ], καὶ τῶν Σόλωνος θεσμῶν ὅσοι διαμφισβητήσεις ἔσχον, καὶ τὸ κύρος ὃ ἦν ἐν τοῖς δικασταῖς κατέλυσαν, ὡς πανορθοῦντες καὶ ποιοῦντες ἀναμφισβήτητον τὴν πολιτείαν.

<sup>44</sup> Su tutto ciò, cfr. Hansen 2003, p. 242 ss.

<sup>45</sup> Cfr. Hansen 2003, p. 245.

All'inizio del IV sec., dunque, Atene si trova dotata di una nuova architettura costituzionale. In questa sede interessano in primo luogo i meccanismi introdotti per regolare la produzione normativa, intorno ai quali mi limiterò a qualche rapido cenno<sup>46</sup>. Viene istituita un'apposita procedura, detta di revisione delle leggi (ἐπιχειροτονία νόμων), in base alla quale nell'undicesimo giorno della prima pritanìa vengono sottoposte al voto dell'Assemblea le leggi vigenti, sezione per sezione. Qualora con il proprio voto l'Assemblea avesse riconosciuto l'opportunità di innovare su qualche materia, ad ogni cittadino era consentito avanzare nuove proposte di legge<sup>47</sup>. La presentazione delle proposte era sottoposta ad una serie di vincoli di carattere procedurale, miranti ad assicurarne la pubblicità: l'autore della proposta doveva trascriverne il testo su una tavola imbiancata e depositarlo presso gli arconti eponimi; la proposta sarebbe poi stata letta in Assemblea<sup>48</sup>. Parimenti, era obbligatorio indicare le leggi vigenti che si trovassero in contrasto con la proposta, e che avrebbero dovuto essere abrogate prima di procedere alla approvazione di questa<sup>49</sup>. Tutta la procedura era rigidamente disciplinata e i pritani o i proedri che non avessero convocato l'Assemblea secondo le regole, provvedendo alla corretta redazione dell'ordine del giorno erano colpiti da sanzioni, anche di carattere penale<sup>50</sup>.

La procedura ora vista, che si svolgeva annualmente, era integrata dalla possibilità, per qualsiasi cittadino, di proporre riforme, fatta salva la presentazione di un nuovo testo da sostituire a quello da abrogare<sup>51</sup>. Ora, nonostante l'Assemblea svolgesse un ruolo tutt'altro che secondario nel procedimento legislativo, non spettava a quest'organo il compito di deliberare direttamente sulle nuove leggi. Infatti, la decisione finale in materia era assunta da un ampio consiglio di nomoteti, selezionati fra i cittadini che avevano prestato il giuramento eliastico<sup>52</sup>. Il loro numero così come i fondi per la loro retribuzione costituivano oggetto di una specifica deliberazione assembleare<sup>53</sup>, ed erano assistiti dal Consiglio nell'esercizio delle loro funzioni.

---

<sup>46</sup> Il quadro qui delineato è quello oggi accettato dalla maggioranza degli studiosi. Per quanto concerne il dibattito relativo alla questione, mi limito a rinviare a Piérart 2000; Rhodes 2003; Atkinson 2003.

<sup>47</sup> Dem., *C. Timocr.* 20-23; su tutto ciò cfr. Hansen 2003, p. 250 ss.

<sup>48</sup> Dem., *C. Timocr.* 17-18.

<sup>49</sup> Dem., *C. Timocr.* 33; *C. Lept.* 89.

<sup>50</sup> Dem., *C. Timocr.* 22.

<sup>51</sup> Dem., *C. Lept.* 89.

<sup>52</sup> Dem., *C. Timocr.* 21. Probabilmente il numero minimo era di 501. Erano assistiti dal Consiglio nell'esercizio delle loro funzioni Cfr. Hansen 2003, p. 250; MacDowell 1995, p. 48 ss.

<sup>53</sup> Probabilmente il numero minimo era di 501. Cfr. Hansen 2003, p. 250.

In questa fase, la procedura assumeva un carattere agonistico e processuale, poiché la stessa Assemblea designava cinque difensori delle leggi esistenti, per discutere le innovazioni con il proponente, davanti alla giuria di nomoteti<sup>54</sup>.

Infine, una particolare funzione di controllo era attribuita ai tesmoteti, ai quali spettava rendere pubbliche annualmente le eventuali incoerenze e contraddizioni fra le leggi vigenti. In tal caso l'Assemblea avrebbe dovuto procedere alla nomina di un consiglio di nomoteti incaricato di decidere in materia<sup>55</sup>. Si tratta dunque di un unico procedimento che si distingue – come ha osservato Hansen – per l'origine dell'iniziativa (Assemblea, privato cittadino, tesmoteti)<sup>56</sup>.

Come si vede, l'adozione di una procedura siffatta mirava a irrigidire e a rendere meno impulsiva la produzione di nuova legislazione; inoltre essa di fatto privava l'Assemblea del potere legislativo attribuendolo ad un organo giudicante. A questo proposito, si deve aggiungere che anche il Consiglio partecipava alla procedura ed esercitava certamente una funzione probuleutica<sup>57</sup>.

L'adozione di tali e tante cautele e salvaguardie produce necessariamente l'effetto di una sorta di costituzionalizzazione dei νόμοι, che sono così preservati da un esercizio troppo disinvolto del potere legislativo da parte dell'Assemblea. Il che mi pare perfettamente congruente con il concetto di πολιτεία di cui si è detto in precedenza: in assenza di una legge fondamentale, è il tenore complessivo dell'ordinamento che dev'essere difeso e sottratto a modifiche non ben ponderate nella loro portata e nelle loro conseguenze. Inoltre, l'adozione della procedura sopra sommariamente descritta porta a definire una precisa demarcazione fra leggi (νόμοι) e decreti (ψηφίσματα). Anche se la distinzione non è sempre rispettata<sup>58</sup>, in linea di principio le prime sono norme di rango superiore. Esse non solo hanno un intrinseco carattere di stabilità e permanenza che manca ai secondi: le leggi si definiscono come provvedimenti a carattere generale di durata illimitata mentre i decreti hanno carattere particolare e durata limitata al raggiungimento dello scopo previsto dal provvedimento<sup>59</sup>. Questa distinzione terminologica e concettuale si innesta su una struttura politico-ideologica che ha origini piuttosto antiche, la quale attribuisce ai νόμοι una connotazione che si potrebbe definire come trascendente<sup>60</sup>. L'esito è che nel IV sec. tende ad affermarsi l'idea che le leggi non possano essere considerate come il prodotto del ripetuto esercizio della sovranità popolare e che siano dotate di una certa aura di intangibilità: spesso assai antiche, magari risalenti – o fatte

---

<sup>54</sup> Dem., *C. Timocr.* 23.

<sup>55</sup> Aesch., *C. Ctesiph.* 38-40.

<sup>56</sup> Hansen 2003, p. 251.

<sup>57</sup> Hansen 2003, p. 252.

<sup>58</sup> Cfr. Musti 1995, p. 197 ss.

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> Cfr. Romilly 2005, p. 24 ss.; Todd-Millett 1993; Reduzzi Merola 2007-2008.

artificiosamente risalire - all'opera di saggi legislatori del passato,<sup>61</sup> le leggi della città sono sottratte alla mutevole opinione del δῆμος e costituiscono un *corpus* di regole certe la cui modificazione o integrazione deve necessariamente essere sottoposta a rigide regole. Va anche ricordato a questo proposito, che con la revisione del 403/2 era stato introdotto il divieto per i magistrati di fare ricorso, nell'esercizio delle loro funzioni, a leggi non scritte<sup>62</sup>.

L'approvazione di norme subordinate, quali i decreti, era invece sottoposta a vincoli meno stringenti, fermo restando il controllo del Consiglio nell'esercizio della sua funzione probuleutica e la necessità che i decreti non si ponessero in contraddizione con leggi vigenti<sup>63</sup>. Non è certo un caso che la documentazione epigrafica attesti per il IV sec. un vasto numero di decreti a fronte di pochissimi νόμοι<sup>64</sup>. In tal senso l'aggravamento delle procedure pare avere sortito l'effetto desiderato.

Come è facilmente intuibile, il sistema sopra descritto, fondato su una serie di complessi vincoli procedurali, non era di per sé garanzia di un efficace controllo. Perché il sistema potesse reggersi occorreva un intervento di carattere giurisdizionale che consentisse di cassare le norme illegalmente approvate e eventualmente di sanzionare i responsabili. Il meccanismo utilizzato ad Atene nel IV sec. può apparire singolare allo sguardo dei contemporanei, ma è in realtà perfettamente congruente con l'architettura costituzionale della πόλις.

Nel caso di inosservanza delle procedure, di approvazione di leggi o decreti contrari ad altre leggi preesistenti e non abrogate, ed anche nel caso di approvazione di provvedimenti normativi non costituzionali in senso lato o comunque dannosi per il δῆμος e per il suo potere, era data ad ogni cittadino un'azione pubblica contro il proponente. L'azione era esperibile sia prima dell'approvazione della norma, sia successivamente. In caso di condanna del proponente la norma veniva cassata. Le azioni a disposizione dei cittadini erano essenzialmente due: la γραφή παρανόμων (letteralmente «azione per illegalità») e la γραφή νόμον μὴ ἐπιτήδειον θεῖναι («azione per aver proposto una norma non opportuna»). Per attivare la procedura giudiziaria di controllo di legittimità occorreva dunque l'iniziativa di almeno un cittadino; l'entità della pena in caso di condanna del proponente era rimessa al giudice e poteva variare da una modesta pena pecuniaria di venticinque dracme fino alla condanna capitale. Secondo l'opinione oggi dominante, nel IV sec. la γραφή παρανόμων era utilizzata contro i proponenti di ψηφίσματα, mentre la γραφή νόμον μὴ ἐπιτήδειον θεῖναι poteva essere esperita per illegittimità di νόμοι<sup>65</sup>.

<sup>61</sup> Sulla questione ironizza Isocrate, *Antid.* 82 ss.

<sup>62</sup> *Andoc.*, *De Myst.* 87.

<sup>63</sup> Hansen 2003, p. 253 ss.

<sup>64</sup> Cfr. Hansen 2001, p. 94.

<sup>65</sup> Sulla procedura di queste azioni mi limito a rinviare agli studi di Hansen 2001, *passim* e di Wolff 1970, p. 9 ss.

### 5. Una strutturale inefficacia

Non intendo in questa sede entrare nei dettagli delle due azioni; desidero piuttosto sottolineare alcuni aspetti che mi paiono rilevanti ai fini di una valutazione complessiva dei meccanismi di controllo. Le due *γραφαί* sono azioni popolari e l'esercizio dell'accusa è di conseguenza aperto ad ogni cittadino di pieno diritto. Ai fini di scoraggiare possibili abusi, è stabilito, come del resto per quasi tutte le azioni pubbliche, che l'accusatore che non raggiunga la soglia minima di un quinto di voti favorevoli perda il diritto di esercitare l'accusa e venga colpito con una multa di mille dracme<sup>66</sup>. Le azioni possono essere avviate sia in via preventiva, prima dell'approvazione della norma contestata, sia ad approvazione avvenuta. La punibilità del proponente la norma controversa si prescrive in un anno, ma rimane possibile intentare l'azione per ottenere l'abrogazione della norma stessa. Il compito di giudicare spetta ai giudici del tribunale popolare, nel numero minimo di 501<sup>67</sup>. Per quel che riguarda i contenuti dell'accusa e le contestazioni da essa avanzate, la lettura delle fonti mostra in modo chiaro che le violazioni procedurali vi hanno talvolta un rilievo tutto sommato marginale: spesso, infatti, il cuore dell'argomentazione è costituito da considerazioni meramente politiche, relative alla inopportunità della norma più che alla sua illegittimità. Basti pensare, ad esempio, alla demostenica *Contro Aristocrate*, larghissima parte della quale è dedicata a considerazioni di politica estera, dirette a persuadere i giudici dell'inopportunità del decreto posto sotto accusa<sup>68</sup>.

Infine, è opportuno spendere qualche parola sulla composizione del collegio giudicante. Competente a giudicare è il Tribunale Popolare; ciò significa che vi è una potenziale coincidenza – totale o parziale a seconda dei casi – fra coloro che sono chiamati a votare una legge o un decreto e coloro che dovranno decidere se procedere o meno a cassarlo ed eventualmente a punire l'autore della proposta. Infatti, i *δικαστὰί* si differenziano dai componenti dell'Assemblea solo per il fatto di avere prestato il giuramento elastico<sup>69</sup>, e vi è ragione di credere che in molte occasioni fra costoro vi fossero numerosi soggetti che già avevano preso parte alla deliberazione sullo *ψήφισμα* oggetto di *γραφὴ παρανόμων*. Una probabilità che diviene ancora maggiore nel caso di leggi impugnate con *γραφὴ νόμων μὴ ἐπιτήδειον θεῖναι*: infatti i nomoteti, che sono competenti a votare in materia di *νόμοι* sono selezionati fra i cittadini che hanno prestato il giuramento elastico, ossia proprio fra i potenziali componenti dei *δικαστήρια*.

Tutto ciò premesso, ci si potrebbe chiedere quale valutazione dare, in astratto e dal punto di vista propriamente giuridico di un sistema siffatto; sul punto credo si

---

<sup>66</sup> Cfr. Harris 1999.

<sup>67</sup> Hansen 2001, p. 56 ss.

<sup>68</sup> Qualcosa di simile si potrebbe dire anche per la *Contro Ctesifonte* di Eschine (spec. § 8, 260). Sul punto vedi le osservazioni di Ostwald 1989, p. 125 ss.

<sup>69</sup> E dunque anche per l'età minima, che per i giudici era di trenta anni.

possano sviluppare due diverse considerazioni. La prima riguarda il rapporto tra di diritto e società e il funzionamento della stessa democrazia. Nell'esperienza giuridica greca manca qualsivoglia specializzazione nell'arte del diritto e se pure si pratica, com'è ovvio, il diritto, la pratica è aperta a chiunque, o meglio, a chiunque goda dei pieni diritti politici. La figura del giurista-scienziato del diritto (per non parlare di quella del giurista-burocrate o funzionario) è del tutto assente. In Atene l'applicazione del diritto spettava a tribunali popolari, che appaiono essere il vero fondamento del potere democratico e della sovranità popolare<sup>70</sup>. Essendo questa la natura del giudice, si comprende come la legge fosse oggetto di un'interpretazione mutevole, legata ad argomentazioni che diremmo retoriche piuttosto che legali. Non mi riferisco qui al solo diritto penale, che sempre, ove viga un modello accusatorio per di più congiunto all'impiego di giurie popolari, tende a produrre per sua natura l'irruzione di aspetti extra-giuridici nel processo, come ha dimostrato anche la dottrina contemporanea intorno alla *sporting theory of justice*<sup>71</sup>. Il nodo centrale è costituito dal fatto che, in diritto attico, il processo penale e civile così come la produzione stessa di leggi e decreti, sono entrambi espressione della sovranità popolare e rispondono quindi a criteri che a un osservatore moderno appaiono lontani non solo da ogni sistematica giuridica, ma perfino da ogni concezione del diritto stesso quale disciplina dotata di una sua autonomia concettuale e ideale e dunque di sue regole specifiche. Non solo la produzione normativa, ma anche lo svolgimento del processo trovano il loro fulcro nell'*ars rhetorica*, nella capacità di persuadere un uditorio più che in una tecnica del diritto. Poiché gli organi deliberanti e giudicanti sono per lo più espressione diretta e immediata del potere politico, al punto che talora giudice e legislatore coincidono, il diritto anziché ricavare nella realtà una sua autonoma sfera vitale, tende a confondersi con la politica, e allo stesso tempo a legarsi alla retorica, che ne guida l'impiego nella pratica quotidiana.

E' questo un punto che a mio avviso rende davvero difficile accostare al moderno costituzionalismo il controllo esercitato attraverso la *γραφὴ παρανόμων* e la *γραφὴ νόμων μὴ ἐπιτήδειον θεῖναι*. Infatti, l'efficienza del sistema non è solo intrinsecamente pregiudicata dal ricorso alle giurie, ma è messa in discussione dalla sua stessa struttura che – come già osservava Paoli molto tempo fa<sup>72</sup> – non vede operare al suo interno alcun principio di separazione dei poteri, il che, a stretto rigore di logica impedisce di parlare di controllo in senso proprio: infatti, controllare e controllato tendono inevitabilmente a coincidere.

L'opinione di Aristotele, che legge la democrazia del IV sec. come un'usurpazione della sovranità della legge da parte della sempre mutevole volontà

<sup>70</sup> Cfr. Hansen 2001, p. 12 ss.

<sup>71</sup> Il termine fu coniato da Pound 1906, p. 395 ss. Sul punto cfr. Cerami-Di Chiara-Miceli 2003, p. 96 ss.

<sup>72</sup> Paoli 1953, p. 133 ss.

popolare<sup>73</sup> è letta criticamente da Hansen attraverso la chiave dell'ideologia antidemocratica<sup>74</sup>. Lo stesso sistema di controllo attraverso le γράφαι è secondo Hansen ispirato alla filosofia che «il popolo non ha mai torto e che senza dubbio arriverà alla giusta decisione se gli viene posta una questione in maniera appropriata; esso può essere sviato da oratori astuti e corrotti», ma «esaminare due volte una proposta rendeva possibile giungere ad una decisione migliore» anche perché l'intervallo di tempo fra la votazione Assembleare e il processo avrebbe certamente favorito lo sviluppo di un'ampia discussione pubblica<sup>75</sup>. Questa interpretazione mi pare troppo simile, nei suoi principi di fondo, alle tesi dei più recenti sostenitori della democrazia deliberativa e dei *deliberative polls*, secondo le quali una sufficiente circolazione delle informazioni (che oggi si avvarrebbe fra l'altro degli strumenti messi a disposizione dal *web*) assicura comunque il raggiungimento di una decisione corretta<sup>76</sup>. Per quanto riguarda poi la circolazione delle informazioni, si potrebbe dire che ad Atene essa era assicurata per la natura *face-to-face* della società; tuttavia, gli studi di Edward Cohen hanno messo già da tempo in discussione questo «mito moderno»<sup>77</sup>. Può darsi che gli Ateniesi del IV sec. siano stati per lo più rispettosi dei loro «principi costituzionali», ma è inconfutabile che ad uno sguardo giuridico, non storico, un sistema così costruito, ove controllore e controllato sono di fatto coincidenti non può essere efficace. Insomma, non essendovi una magistratura specificamente competente in materia, non poteva esistere un controllo di costituzionalità degno di tal nome. In effetti, lo stesso Hansen, che pure sembra mostrare molta fiducia nella capacità e nell'efficienza dei meccanismi di controllo della democrazia ateniese, deve riconoscere che il sistema davanti al quale ci troviamo è assai più simile ad un procedimento normativo di tipo bicamerale, piuttosto che a un vero e proprio controllo di costituzionalità<sup>78</sup>. Ma in realtà non si tratta neppure di bicameralismo, e tanto meno, a mio avviso, si può parlare di «separazione dei poteri» fra Assemblea e Tribunale<sup>79</sup>, due organi distinti ma composti dai medesimi soggetti: se volessimo trasporre quel modello nell'età contemporanea ci troveremmo di fronte al paradosso per cui a giudicare dell'incostituzionalità di una norma approvata dal parlamento è chiamata non un'altra camera, ma una sezione del parlamento stesso. Tutt'al più si può supporre che, poiché l'eventuale riesame di un decreto, di una legge o di una proposta, era demandata a soggetti vincolati dal giuramento eliastico, costoro sarebbero stati maggiormente inclini ad assicurare il rispetto della legge e delle

---

<sup>73</sup> Arist., *Resp. Ath.* 41, 2.

<sup>74</sup> Hansen 2001, p. 9 ss.

<sup>75</sup> Hansen 2003, p. 306 ss.

<sup>76</sup> Cfr. ad es. Fishkin 2004, pp. 150-151; 2009, p. 122 ss.

<sup>77</sup> Cohen 2000, p. 104 ss.

<sup>78</sup> Hansen 2001, p. 65.

<sup>79</sup> Così Hansen 2001, p. 12 ss. Sul punto cfr. Rhodes 1995, p. 318; Wolff 1970, p. 25 ss.



procedure di quanto lo fossero i componenti dell'Assemblea, che non avevano assunto alcun impegno formale riguardo al modo in cui avrebbero esercitato la propria attività. Insomma, il sistema delle *γραφαί* rendeva possibile un più scrupoloso riesame, all'interno dei *δικαστήρια*, di ciò che era stato deciso nell'Assemblea, magari in modo frettoloso o sulla spinta di impulsi emotivi abilmente sfruttati dagli oratori. Si può osservare, inoltre, che il riesame delle norme attraverso una procedura di tipo processuale offriva alcuni vantaggi non riscontrabili nella procedura Assembleare, fra i quali vanno annoverati il ricorso al voto segreto e minori possibilità di brogli nel computo dei voti<sup>80</sup>.

Sta di fatto che, come già osservava Aristotele, il sistema dei tribunali popolari è uno degli elementi che caratterizzano l'ordinamento democratico ateniese e il sistema di controllo dell'attività dell'Assemblea imperniato sulle *γραφαί* delinea un ordinamento in cui i tribunali e i giurati sono gli effettivi detentori della sovranità. Ciò fa sì che ai difetti strutturali di questo modello più sopra segnalati, se ne debba aggiungere un altro. A causa della commistione della funzione giudicante e dell'attività politica in capo ai componenti dei *δικαστήρια*, le *γραφαί* si presentano non tanto come uno strumento per esercitare un controllo di legittimità o legalità, quanto piuttosto come il luogo dove proseguire lo scontro politico<sup>81</sup>.

Il sistema descritto creava un doppio ordine di abusi. Da un canto vi era chi agiva contro i proponenti di leggi e decreti per mero calcolo politico: l'oratoria attica del IV sec., testimonia che le azioni pubbliche contro proposte incostituzionali erano divenute uno strumento assai utilizzato di lotta politica, tanto più che poteva essere sottoposto a giudizio perfino il comportamento di chi avesse presentato proposte giudicabili come dannose, inopportune o lesive degli interessi popolari<sup>82</sup>. D'altro canto accadeva che, per evitare di essere posti sotto processo, i veri ispiratori di leggi e decreti pagassero delle controfigure disposte per danaro a sottoscrivere proposte altrui<sup>83</sup>. Per questi motivi, viene spontaneo chiedersi se, nel corso del IV sec. questo sistema sia stato oggetto di riflessione o di un dibattito di qualche sorta: credo che le fonti consentano di dare una risposta positiva alla domanda.

## 6. Tracce di una riflessione critica

Com'è noto il pensiero politico aristotelico, al pari – sia pure in modo assai più sfumato – di quello platonico, identifica costituzioni migliori e costituzioni peggiori. Va anche precisato che, nella visione di Aristotele, la costituzione democratica non è sottoposta ad una critica così distruttiva come quella che le rivolge Platone, tanto più che Aristotele identifica in essa un genere entro il quale si possono riunire diverse specie<sup>84</sup>. Inoltre, la *πολιτεία* aristotelica appare come una sapiente mescolanza di

<sup>80</sup> Queste le tesi di Hansen 2003, p. 307 ss.

<sup>81</sup> Hansen 2001, p. 69 ss.; MacDowell 1995, p. 51; Wohl 2010, p. 292 ss.

<sup>82</sup> Cfr. ad es. Aesch., *C. Ctesiph.* 94.

<sup>83</sup> Cfr. Dem., *In Neaer.* 43.

<sup>84</sup> Arist., *Pol.* 1290a ss.

elementi democratici ed oligarchici. Ciò premesso, tra gli elementi più criticabili della democrazia nella sua forma radicale, sta – secondo Aristotele – l'eccesso di poteri concentrati nelle mani della collettività e particolarmente dell'Assemblea. La democrazia raggiunge la sua forma costituzionale peggiore quando la sovranità è sottratta alla legge, per essere attribuita alla mutevole volontà del popolo, nel quale sono maggioranza i poveri e gli inesperti, facile preda delle seduzioni esercitate dai retori e dai demagoghi<sup>85</sup>. Aristotele dice che la democrazia radicale, o degenerata, è quella in cui la legge perde il suo intrinseco carattere di stabilità e cessa di prevalere sui decreti. Di conseguenza, il popolo può di fatto legiferare a piacimento senza alcun freno, sull'onda delle emozioni scatenate dai demagoghi che si comportano con il δῆμος esattamente come fa l'adulatore con il tiranno<sup>86</sup>. E' così che la democrazia perde ogni regola e alla sovranità della legge si sostituisce la sovranità assoluta del popolo, o meglio il suo arbitrio. Come si vede, Aristotele si mostra alquanto scettico sull'efficacia dei sistemi di controllo di legalità, poiché afferma che il principio costituzionale di preminenza della legge sui decreti è oggetto di sistematiche violazioni: il δῆμος usurpa la sovranità eludendo i precetti costituzionali che erano stati fissati con la restaurazione democratica. Aristotele in questa sede non cita il sistema di controllo attraverso le γραφαί ma fa cenno implicitamente alla sua inefficienza quando afferma che sono sovrani i decreti del popolo e non la legge. Non stupisce, quindi, leggere nella *Costituzione degli Ateniesi* che ἀπάντων γὰρ αὐτὸς αὐτὸν πεποίηκεν ὁ δῆμος κύριον, καὶ πάντα διοικεῖται ψηφίσμασιν καὶ δικαστηρίοις, ἐν οἷς ὁ δῆμός ἐστιν ὁ κρατῶν<sup>87</sup>. La frase è alquanto sintetica, ma il riferimento ai decreti e ai tribunali indica che Aristotele era consapevole del fatto che la mancata separazione dei poteri rendeva impossibile un adeguato controllo di legalità. A questo proposito, non credo che si possano liquidare le affermazioni del filosofo unicamente come frutto di un orientamento ideologico preconcepito: una pur rapida lettura delle fonti del IV sec. sembra infatti indicare una consapevolezza diffusa del problema.

Uno dei luoghi comuni più diffusi nell'oratoria del IV sec. postula un rapporto inscindibile fra democrazia, libertà e rispetto delle leggi; Demostene ricordava che

<sup>85</sup> Arist., *Pol.* 1292a 1-11: ἕτερον εἶδος δημοκρατίας τὸ μετέχειν ἅπαντας τοὺς πολίτας ὅσοι ἀνυπεύθυνοι, ἄρχειν δὲ τὸν νόμον· ἕτερον δὲ εἶδος δημοκρατίας τὸ παντὶ μετεῖναι τῶν ἀρχῶν, ἐὰν μόνον ἢ πολίτης, ἄρχειν δὲ τὸν νόμον· ἕτερον δὲ εἶδος δημοκρατίας τᾶλλα μὲν εἶναι ταῦτά, κύριον δ' εἶναι τὸ πλῆθος καὶ μὴ τὸν νόμον. τοῦτο δὲ γίνεται ὅταν τὰ ψηφίσματα κύρια ἢ ἀλλὰ μὴ ὁ νόμος· συμβαίνει δὲ τοῦτο διὰ τοὺς δημαγωγούς. ἐν μὲν γὰρ ταῖς κατὰ νόμον δημοκρατουμέναις οὐ γίνεται δημαγωγός, ἀλλ' οἱ βέλτιστοι τῶν πολιτῶν εἰσιν ἐν προεδρίᾳ· ὅπου δ' οἱ νόμοι μὴ εἰσι κύριοι, ἐνταῦθα γίνονται δημαγωγοί. μόναρχος γὰρ ὁ δῆμος γίνεται, σύνθετος εἶς ἐκ πολλῶν.

<sup>86</sup> Arist., *Pol.* 1292a. Cfr. Musti 1995, p. 197 ss.

<sup>87</sup> Arist., *Resp. Ath.* 41, 2.

«democrazia e libertà derivano esclusivamente dalle leggi (νόμοι)»<sup>88</sup>. Il mancato rispetto della legge sarebbe esiziale per la città stessa<sup>89</sup> così come le sarebbe fatale una concezione della democrazia per la quale a ciascuno è consentito erigere a legge la propria volontà individuale, privando così le leggi della loro forza e autorità<sup>90</sup>. Affermazioni simili si leggono in Eschine, che dopo aver ricordato che esistono tre diversi tipi di costituzione – monarchia, oligarchia e democrazia – afferma senz'altro che il fondamento della democrazia è costituito dalle leggi e dal loro rispetto, mentre le altre costituzioni si fondano sulla diffidenza e sul ricorso a guardie del corpo. Un tema, questo, ribadito da Eschine e da Demostene in diverse orazioni<sup>91</sup>.

Più articolate, ma appartenenti allo stesso filone, le affermazioni di Licurgo, secondo il quale sono tre i requisiti che consentono la sopravvivenza di un regime democratico: i precetti delle leggi (ἡ τῶν νόμων τάξις), il voto dei giudici e l'accusa che viene esercitata contro coloro che violano le leggi<sup>92</sup>. In effetti, perché una violazione della legge potesse essere sanzionata, era necessario l'intervento di un cittadino che si prestasse a ricoprire il ruolo dell'accusa in giudizio e ciò valeva, come si è detto, anche per le azioni destinate ad assicurare il controllo di legittimità nella produzione normativa. Ciò comporta due distinti problemi: in primo luogo che l'azione penale non venga esercitata a causa dell'assenza di cittadini disposti a sostenerla, e in secondo luogo che proliferino accuse motivate principalmente da ostilità di carattere personale o politico. Per questo aspetto, Eschine riconosce come si facesse un uso straordinariamente frequente delle γραφαί contro avversari politici, tanto che ad esempio Aristofonte di Azenia poteva vantarsi di aver subito sessantacinque processi per illegalità ed erano assai rari i casi di uomini politici che non fossero mai stati coinvolti in vicende di questo tipo<sup>93</sup>. Tuttavia, la proliferazione delle accuse è vista come una garanzia a tutela dell'ordinamento costituzionale, tanto che – dice Eschine – non erano solo gli avversari politici a intentare azioni per illegalità, ma anche «gli amici perseguivano gli amici, qualora avessero commesso qualche delitto contro la città»<sup>94</sup>, e in ogni caso le inimicizie private possono rivelarsi utili quando esse «giovano a correggere gli abusi negli affari pubblici»<sup>95</sup>.

<sup>88</sup> Dem., *In Timocr.* 5: τῶν γὰρ ὄντων ἀγαθῶν τῇ πόλει καὶ τοῦ δημοκρατουμένην καὶ ἐλευθέραν εἶναι ὡς ἄλλο τι τῶν νόμων αἰτιώτερόν ἐστιν, οὐδ' ἂν ἐν' εἰπεῖν οἶμαι.

<sup>89</sup> Dem., *In Aristogit.* 1, 24-25.

<sup>90</sup> Dem., *In Aristogit.* 1, 25-27.

<sup>91</sup> Aesch., *In Timarch.* 4-5: Εὖ δ' ἴστε, ὦ Ἀθηναῖοι, ὅτι τὰ μὲν τῶν δημοκρατουμένων σώματα καὶ τὴν πολιτείαν οἱ νόμοι σφύζουσι, τὰ δὲ τῶν τυράννων καὶ ὀλιγαρχικῶν ἀπιστία καὶ ἡ μετὰ τῶν ὅπλων φρουρά. Analogamente *In Ctesiph.* 6; Dem., *In Timocr.* 76.

<sup>92</sup> Lyc., *In Leocr.* 4.

<sup>93</sup> Aesch., *In Ctesiph.* 194.

<sup>94</sup> *Ibid.*: Ἐγράφοντο γὰρ ἀλλήλους παρανόμων οὐ μόνον οἱ διαπολιτευόμενοι, ἀλλὰ καὶ οἱ φίλοι τοὺς φίλους, εἴ τι ἐξαμαρτάνοιεν εἰς τὴν πόλιν.

<sup>95</sup> Aesch., *In Timarch.* 2: Αἱ γὰρ ἴδια ἔχθραι πολλὰ πάνυ τῶν κοινῶν ἐπανορθοῦσι.

Nello stesso senso si esprime Demostene, osservando che è dovere di ogni buon cittadino farsi accusatore ogni qual volta egli assista alla presentazione di proposte illegali o nocive all'interesse della πόλις<sup>96</sup>.

In effetti, come ha acutamente osservato Hansen, il sistema di controllo di legittimità fondato sulle γράφαί altro non era che uno strumento per perseguire uomini politici corrotti o che comunque agivano in modo pregiudizievole per la collettività<sup>97</sup>. A tale proposito, va ricordato che nel IV sec., a differenza che nel secolo precedente, la carriera politica non prevedeva l'assunzione di cariche pubbliche quali ad esempio la strategia: i politici Ateniesi di quest'epoca sono per lo più oratori, capaci di convincere la cittadinanza con la loro arte retorica<sup>98</sup>. E' ben noto come queste figure, spregiativamente definite demagoghi, abbiano attirato gli strali dei pensatori antidemocratici, a partire da Platone: spregiudicati adulatori del δῆμος, essi conducono al disgregarsi della costituzione, poiché contribuiscono a rendere sovrana la mutevole volontà popolare. Sono considerazioni che di norma vengono lette attraverso il filtro dell'ideologia e del pensiero aristocratico o oligarchico. Ciò è senz'altro giustificato, ma non è da escludere che quelle considerazioni avessero un solido aggancio nella realtà politico-costituzionale del IV sec., tanto più che in quell'epoca esse non appaiono confinate unicamente all'ambito dei pensatori più marcatamente antidemocratici. Il famosissimo paragone platonico relativo alla costituzione democratica, rappresentata come emporio di costituzioni dove ogni cittadino può scegliere di volta in volta di darsi la costituzione che più gli aggrada al momento<sup>99</sup>, potrebbe essere accostato a quanto si legge nella demostenica prima orazione *Contro Aristogitone*, dove si fa cenno a una sorta di democrazia degenerata, nella quale «a chiunque è lecito dire e fare come gli pare fino all'estremo»<sup>100</sup>. Il problema del ruolo degli oratori e della tenuta del regime democratico è richiamato anche in Isocrate, il quale più volte ricorda come solo l'oratore che parla conformemente ai desideri popolari è ascoltato e seguito<sup>101</sup>, e per converso come gli stessi oratori non si prefiggano come obiettivo il bene comune, ma unicamente il raggiungimento del consenso<sup>102</sup>. Il comportamento dei cittadini, anzi, se pare oculato nell'amministrazione della casa, è dissennato nella gestione della cosa pubblica, dove trionfano i politici peggiori e «sono tenuti per migliori democratici gli ubriachi dei sobri e i privi di senno al posto dei saggi»<sup>103</sup>.

<sup>96</sup> Dem., *In Aristocr.* 190.

<sup>97</sup> Cfr. Hansen 2001, p. 70.

<sup>98</sup> Cfr. Musti 1995, p. 188 ss.

<sup>99</sup> Plat., *Resp.* 557d; anche 361c-d.

<sup>100</sup> Dem., *In Aristogit.* 1, 25: (...) ὅτι ἔξεστι καὶ λέγειν καὶ ποιεῖν μέχρι παντὸς ὅ τι ἂν βούληται τις ἐν δημοκρατίᾳ.

<sup>101</sup> Cfr. ad es. Isocr., *De pace* 3; 124.

<sup>102</sup> Isocr., *De pace* 5; anche *Antid.* 133 ss.

<sup>103</sup> Isocr., *De pace* 13.

La volontà popolare è mutevole e ciò che prima dell'Assemblea appariva inaccettabile, è entusiasticamente votato al termine della seduta, e poco dopo la fine dell'Assemblea già si comincia a criticare aspramente quanto vi è stato frettolosamente deliberato<sup>104</sup>. Il passo, che contiene un evidente riferimento all'esercizio delle azioni pubbliche per il controllo di legittimità, prosegue rilevando come gli Ateniesi, pur presentandosi come i più saggi fra tutti i Greci, si affidino ai consiglieri meno adatti e anzi, scrive Isocrate, «i peggiori cittadini noi li riteniamo essere i migliori custodi (φύλακας) della costituzione»<sup>105</sup>: credo che qui vi sia un trasparente riferimento a quei demagoghi e sicofanti che si segnalavano per l'esercizio abusivo delle azioni per illegalità e per inopportunità. Che l'obiettivo di Isocrate fossero proprio i demagoghi appare evidente quando egli rileva come nelle generazioni precedenti coloro che svolgevano attività politica erano eletti strateghi, mentre in quegli anni i politici preminenti non erano nemmeno ritenuti degni dell'esercizio della strategia<sup>106</sup>.

In questo quadro, assume un valore simbolico la vicenda del processo contro gli strateghi delle Arginuse, svoltosi sulla fine del V sec., non solo perché il δῆμος dovette poi pentirsi delle decisioni assunte in modo affrettato, sull'onda della collera e dei cattivi consigli di chi lo guidava, ma anche perché già in quell'occasione si manifestarono tutte le carenze del sistema di controllo di legittimità fondato sulla γραφή παρανόμων<sup>107</sup>. Infatti, stando alla testimonianza di Senofonte, proprio in quell'occasione la cittadinanza si oppose con veemenza al tentativo da parte alcuni di intentare una γραφή παρανόμων contro Calliseno, il principale fra gli accusatori degli strateghi delle Arginuse, con l'argomento che «sarebbe stato davvero inaudito se si fosse impedito al popolo di decidere secondo il suo volere»<sup>108</sup>; ed è significativo che in quella stessa occasione la minaccia di intentare processi per illegalità fu utilizzata dallo stesso Calliseno per fiaccare la resistenza di quei pritani che si opponevano alla presentazione di una deliberazione che essi stessi ritenevano illegale: in quella famosa vicenda, tutti si piegarono con l'eccezione di Socrate<sup>109</sup>.

Sul rapporto fra δῆμος e oratori si esprime in modo sfavorevole anche Demostene, il quale non solo rileva che ai suoi tempi «il popolo da signore si è trasformato in servo degli uomini politici»<sup>110</sup>, ma afferma anche più volte che gli oratori si adoperano per ingannare la cittadinanza, redigendo e presentando decreti

<sup>104</sup> Isocr., *De pace* 52.

<sup>105</sup> Isocr., *De pace* 53: Ὅ δὲ πάντων σχετλιώτατον· οὐς γὰρ ὁμολογήσαιμεν ἂν πονηροτάτους εἶναι τῶν πολιτῶν, τούτους πιστοτάτους φύλακας ἡγούμεθα τῆς πολιτείας εἶναι (...).

<sup>106</sup> Isocr., *De pace* 54.

<sup>107</sup> Isocr., *Antid.* 19.

<sup>108</sup> Xen., *Hell.* 1, 7, 12: τὸ δὲ πλῆθος ἐβόα δεινὸν εἶναι εἰ μὴ τις ἐάσει τὸν δῆμον πράττειν ὃ ἂν βούληται.

<sup>109</sup> Xen., *Hell.* 1, 7, 15.

<sup>110</sup> Dem., *In Aristocr.* 209: τότε μὲν γὰρ ὁ δῆμος ἦν δεσπότης τῶν πολιτευομένων, νῦν δ' ὑπηρέτης.

in modo tale da «sfuggire alla vigilanza» dei componenti l'Assemblea<sup>111</sup>. Più volte egli manifesta la preoccupazione che i cittadini possano essere «sedotti e ingannati» dal talento oratorio degli uomini politici<sup>112</sup>. Ancora, è significativo che, riferendosi alla proibizione per i prostituti di prendere la parola e di avanzare proposte in Assemblea, Demostene elogi questa disposizione riconducendola alla volontà di Solone di evitare un rischio potenzialmente fatale per la democrazia: la formazione di un gruppo di individui che uniscano all'abilità oratoria e all'audacia vizi abominevoli<sup>113</sup>. Costoro infatti sarebbero capaci di rovesciare la democrazia e farne un'oligarchia, o depravare la cittadinanza per renderla simile a loro stessi: Solone, afferma Demostene, proibendo loro di parlare aveva voluto evitare che il popolo, ingannato da costoro, commettesse qualche sbaglio<sup>114</sup>. Questo argomento, dell'inganno operato da impudenti, volgari oratori ai danni del δῆμος<sup>115</sup> è così ricorrente da costituire un vero e proprio luogo comune della letteratura del IV sec., e merita in questa sede di essere tenuto in particolare considerazione poiché è strettamente connesso alle numerose violazioni procedurali che in quest'epoca segnano il sistema ateniese di produzione normativa.

Lo stato di cose descritto dagli autori citati non mi pare poi così lontano dalla rappresentazione aristotelica, con il popolo aizzato dai demagoghi che usurpa la sovranità della legge. In un passo assai noto della *Contro Leptine*, lo stesso Demostene osserva come certi uomini politici riescono a legiferare a piacimento senza alcun riguardo per le procedure, con il risultato di una crescita enorme di norme fra loro contraddittorie: uno stato di cose, dice Demostene «che dura da molto tempo e che non sembra destinato a finire presto»<sup>116</sup>. Addirittura, ogni differenza fra leggi e decreti pare essere caduta ed anzi le leggi, conformemente alle quali si dovrebbero redigere i decreti, sono assai meno considerate dei decreti stessi<sup>117</sup>. Tutto ciò nonostante che nessuno possa negare l'eccellenza e l'utilità, scrive sempre Demostene, delle leggi che regolano la produzione normativa, leggi perfettamente democratiche e che «non hanno nulla di oligarchico»<sup>118</sup>.

Vi può essere, è naturale, una certa enfasi retorica nelle parole di Demostene, ma esse appaiono confermate da quanto scrive Eschine, il quale osserva che sia il Consiglio che l'Assemblea non sono gestiti correttamente e che tutte le regole un tempo indiscusse sono costantemente violate (πάντα τὰ πρότερον ὁμολογημένα

<sup>111</sup> Dem., *In Aristocr.* 3; 18.

<sup>112</sup> Dem., *In Androt.* 11

<sup>113</sup> Dem., *In Androt.* 31.

<sup>114</sup> Dem., *In Androt.* 32; *In Lept.* 3.

<sup>115</sup> Dem., *In Lept.* 166.

<sup>116</sup> Dem., *In Lept.* 91-92.

<sup>117</sup> Dem., *In Lept.* 92: ψηφισμάτων δ' οὐδ' ὅτιοῦν διαφέρουσιν οἱ νόμοι, ἀλλὰ νεώτεροι οἱ νόμοι, καθ' οὓς τὰ ψηφίσματα δεῖ γράφεσθαι, τῶν ψηφισμάτων αὐτῶν ὑμῖν εἰσίν.

<sup>118</sup> Dem., *In Timocr.* 24.

καλῶς ἔχειν νοὶ καταλέλυται), con la presentazione di decreti illegali autorizzata da proedri infedeli<sup>119</sup>. In questo contesto di diffusa illegalità coloro che si oppongono sono ridotti al silenzio con la minaccia di processi capitali per εἰσαγγελία; neppure si fa più ricorso alle azioni pubbliche previste dai νόμοι, ma si utilizzano per questo scopo processi istituiti per decreto, che si svolgono sbrigativamente sull'onda delle passioni<sup>120</sup>. La conclusione, allarmata, di Eschine è che non si riesce più a tenere a freno l'indisciplina dei retori né con le leggi né con l'intervento dei pritani o dei proedri<sup>121</sup>. Anche dalla *Contro Timarco* emergono i malfunzionamenti degli organi costituzionali, poiché tribunali e Assemblea sono i luoghi dove gli oratori con inganni e artifici distolgono l'attenzione dei presenti indirizzandone il voto<sup>122</sup>.

La questione del mancato rispetto delle procedure costituzionali e degli abusi perpetrati dagli oratori si connette a un altro problema che caratterizza il dibattito politico del IV sec.: la proliferazione normativa e il moltiplicarsi di norme contraddittorie. Si tratta di un tema ampiamente presente nelle fonti. Isocrate ricorda che i buoni politici non debbono limitarsi a riempire i portici di iscrizioni (i.e. a far approvare molteplici norme), ma devono «mantenere la giustizia nelle anime dei cittadini»<sup>123</sup>. Riguardo a ciò, Musti ricorda giustamente che il moltiplicarsi di disposizioni normative è anche il frutto dell'esigenza tipicamente democratica di assicurare certezza e trasparenza del diritto<sup>124</sup>; tuttavia sembra che la questione nel IV sec. avesse assunto un valore particolare proprio in relazione agli «abusi» degli oratori. Lo stesso Eschine si spinge ad elogiare Sparta come luogo dove le decisioni non sono prese in modo affrettato<sup>125</sup>, mentre Demostene in un notissimo passo cita come modello degno di imitazione la città di Locri, dove chiunque voglia proporre una nuova legge deve farlo con il cappio al collo, pronto per essere strangolato in caso di mancata approvazione. Così a Locri, prosegue Demostene, per un periodo di molti anni fu introdotta solo una nuova legge, mentre ad Atene non passa mese senza che gli oratori non propongano una qualche nuova deliberazione<sup>126</sup>; ciò che si paventa è anche il rischio che molteplici norme contraddittorie rendano impossibile un corretto funzionamento dei tribunali<sup>127</sup>. Così, Demostene elogia un passato,

<sup>119</sup> Aesch., *In Ctesiph.* 2-4.

<sup>120</sup> Aesch., *In Ctesiph.* 3-4: καὶ τὰς κρίσεις τὰς μὲν ἐκ τῶν νόμων καταλέλυκασιν, τὰς δ' ἐκ τῶν ψηφισμάτων μετ' ὀργῆς κρίνουσιν. Si tratta verosimilmente di εἰσαγγελία. Del resto, anche Iperide menziona l'impiego dell'εἰσαγγελία, ossia del processo per tradimento, contro uomini politici accusati di aver presentato proposte contrarie all'interesse del popolo. Cfr. Hyperid., *Pro Euxen.* 29.

<sup>121</sup> Aesch., *In Ctesiph.* 4.

<sup>122</sup> Aesch., *In Timarch.* 178; sulla stessa linea anche Isocr., *Antid.* 18.

<sup>123</sup> Isocr., *Areop.* 41.

<sup>124</sup> Musti 1995, p. 63 ss.

<sup>125</sup> Aesch., *In Timarch.* 180.

<sup>126</sup> Dem., *In Timocr.* 139-142.

<sup>127</sup> Dem., *In Timocr.* 34-35.



peraltro probabilmente mai esistito, in cui ci si accontentava delle leggi vigenti, consolidate dalla tradizione, senza bisogno di aggiungerne di nuove<sup>128</sup>, mentre Isocrate ironizza su un presente in cui le leggi sono ormai innumerevoli, così come innumerevoli sono le nuove proposte degli oratori che tuttavia si cerca sempre di far passare come conformi alle antiche tradizioni<sup>129</sup>.

Questa pur breve carrellata dimostra che nel IV sec. vi era diffusa consapevolezza delle fragilità della costituzione ateniese e della scarsa efficacia di alcuni fra i principali strumenti che dovevano salvaguardarla: vorrei concludere queste considerazioni affrontando la questione delle risposte a queste criticità.

## 7. Rimedi

Che molti ritenessero opportuna l'introduzione di modifiche al sistema di controllo di legittimità costituzionale tramite γραφαί appare evidente dalla lettura delle fonti. Eschine, dopo aver rilevato che i giudici hanno perso la severità di un tempo, che non ascoltano con attenzione i documenti di cui dà lettura il γραμματεὺς e che in generale si fanno sviare dalle arti retoriche dei συνήγοροι<sup>130</sup>, afferma chiaramente che occorrerebbe introdurre una nuova legge riguardante le azioni per illegalità che proibisca alle parti di giovare dell'intervento di difensori. Tutto ciò con l'intento di minimizzare le componenti retoriche del dibattito e di assicurarne l'aderenza all'oggetto della controversia.<sup>131</sup> Anche Demostene, nella *Contro Leptine* dopo aver rilevato che troppi decreti vengono fatti votare di sorpresa e senza il necessario dibattito, rileva che queste disfunzioni non debbono portare a una legge che sottragga al Consiglio le funzioni probuleutiche e che tolga il diritto di votare al popolo. Piuttosto, occorrerà escogitare delle leggi che consentano di evitare questi fenomeni e che portino alla punizione di chi se ne rende colpevole, senza tuttavia violare la sovranità popolare<sup>132</sup>. Entrambi i passi dimostrano, a mio avviso, che era ben percepita, ad Atene nel IV sec., la scarsa efficienza dei meccanismi di controllo di legittimità. In altro luogo, Demostene osserva che è ben facile eludere le prescrizioni poste dai νόμοι: i difensori delle leggi vigenti, egli osserva, possono essere indotti al silenzio, la pubblicità data alle proposte di nuove norme non è

<sup>128</sup> Dem., *In Lept.* 91.

<sup>129</sup> Isocr., *Antid.* 82.

<sup>130</sup> Aesch., *In Ctesiph.* 192 ss.

<sup>131</sup> Aesch., *In Ctesiph.* 199: Ὅλως δ' ἔγωγε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὀλίγου δέω εἰπεῖν ὡς καὶ νόμον δεῖ τεθῆναι ἐπὶ ταῖς γραφαῖς μόναις ταῖς τῶν παρανόμων, μὴ ἐξεῖναι μήτε τῷ κατηγορῶ συνηγόρους παρασχέσθαι, μήτε τῷ τὴν γραφὴν φεύγοντι. Οὐ γὰρ ἀόριστόν ἐστι τὸ δίκαιον, ἀλλ' ὀρισμένον τοῖς νόμοις τοῖς ὑμετέροις.

<sup>132</sup> Dem., *In Lept.* 4: ἄρ' οὖν θησόμεθα νόμον διὰ ταῦτα ἡμεῖς τὸ λοιπὸν ἐξεῖναι τῇ βουλῇ μηδὲ τῷ δήμῳ μήτε προβουλευεῖν μήτε χειροτονεῖν μηδέν; ἐγὼ μὲν οὐκ οἶμαι· οὐ γὰρ ἔσμεν ἀφαιρεθῆναι δίκαιοι περὶ ὧν ἂν ἐξαπατηθῶμεν, ἀλλὰ διδασθῆναι πῶς τοῦτο μὴ πεισόμεθα, καὶ θέσθαι νόμον οὐχ ὡς ἀφαιρήσεται τὸ κυρίους ἡμᾶς εἶναι, ἀλλὰ δι' οὗ τὸν ἐξαπατῶντα τιμωρησόμεθα.



sufficiente e lo stesso sistema delle γραφαί non assicura un controllo adeguato poiché l'accusatore può mancare o può desistere<sup>133</sup>. Che la questione fosse sentita è indirettamente dimostrato anche dalle modifiche introdotte, nella seconda metà del IV sec., relativamente alle procedure di naturalizzazione. Sappiamo infatti da un decreto di concessione della cittadinanza databile al regime democratico del 318, che in quegli anni il Tribunale Popolare esercitava il proprio controllo sulla procedura di naturalizzazione<sup>134</sup>. Peraltro, va detto che il tribunale popolare esercitava la propria giurisdizione in tale ambito anche negli anni precedenti, ma solo su impulso di chi avesse agito contro un provvedimento di naturalizzazione attraverso la γραφή παρανόμων; con ogni probabilità si decise di rendere obbligatorio l'intervento del tribunale nelle procedure di naturalizzazione proprio perché il controllo attraverso γραφή παρανόμων sembrava troppo poco rigoroso, in quanto lasciato all'iniziativa del *quivis de populo* che avesse voluto farsi accusatore<sup>135</sup>.

Del resto, che vi fosse un certo interesse per sistemi preventivi di controllo di legittimità sembra confermato anche dall'elogio che Eschine dedica a Sparta nella *Contro Timarco*<sup>136</sup>. Nel racconto di Eschine è infatti il severo intervento di un geronte, un «magistrato temuto e rispettato» a impedire l'approvazione di una proposta sbagliata da parte di un'Assemblea di cittadini fuorviati dalla retorica del proponente. Ciò detto, la posizione di Eschine circa le azioni per illegalità è assai netta: «la situazione della città è giunta a tal punto che rimane in piedi solo un punto della costituzione, e si tratta delle azioni per illegalità»<sup>137</sup>. Esse paiono ad Eschine un baluardo della costituzione democratica: «se abolirete queste azioni o lascerete fare coloro che vogliono abolirle, vi avverto che senza neanche accorgervene finirete per trovarvi in una situazione in cui avrete consegnato lo Stato nelle mani di alcuni»<sup>138</sup>. A prescindere dalla posizione di Eschine, il passo lascia chiaramente intendere che all'epoca in cui l'orazione fu scritta (circa il 330) la questione dell'abolizione del sistema di controllo di legittimità tramite γραφαί era oggetto di dibattito nell'opinione pubblica ateniese.

Del resto, il IV sec. è l'epoca in cui si diffonde e prende piede l'ideologia della πάτριος πολιτεία<sup>139</sup>, favorendo lo sviluppo di un vivace dibattito che vide la

<sup>133</sup> Dem., *In Timocr.* 36-37.

<sup>134</sup> *IG II/2*, 398 B.

<sup>135</sup> Cfr. Osborne 1981, pp. 101-102.

<sup>136</sup> Aesch., *In Timarch.* 180-181.

<sup>137</sup> Aesch., *In Ctesiph.* 5.

<sup>138</sup> *Ibid.*: Τούτων δ' ἐχόντων οὕτως, καὶ τῶν καιρῶν ὄντων τῇ πόλει τοιούτων ὁποίους τινὰς αὐτοὺς ὑμεῖς ὑπολαμβάνετε εἶναι, ἐν ὑπολείπεται μέρος τῆς πολιτείας, εἴ τι καὶ γὰρ τυγχάνω γιγνώσκων, αἱ τῶν παρανόμων γραφαί. Εἰ δὲ καὶ ταύτας καταλύσετε ἢ τοῖς καταλύουσιν ἐπιτρέψετε, προλέγω ὑμῖν ὅτι λήσετε κατὰ μικρὸν τῆς πολιτείας τισὶ παραχωρήσαντες. Una posizione simile è riferita in Dem., *In Theocrin.* 34.

<sup>139</sup> In proposito cfr. fra gli altri Finley 1971, p. 22 ss.; 1981, p. 39 ss.; Will 1966, p. 44 ss.; Musti 1995, p. 273 ss.

partecipazione di filosofi, letterati ed oratori e al quale contribuirono non solo esponenti della parte usualmente definita come «moderata», ma anche membri autorevoli della parte più radicalmente antidemocratica. E' il caso, ad esempio, di Isocrate, che nell'*Areopagitico* critica l'egemonia marittima ateniese, e accompagna a questa critica il rimpianto per la costituzione soloniana<sup>140</sup>, identificata in definitiva con un sistema incentrato sull'Areopago, fondato più sulla proprietà terriera che non sul commercio navale e sui tributi dei sudditi, dove un ruolo di primo piano spetta all'evergetismo dei ricchi cittadini<sup>141</sup>. Significativamente nell'*Areopagitico* si ripresentano i temi tipici della critica platonica alla democrazia come costituzione dal dolce nome, ma in buona sostanza fondata sulla licenza dei cittadini<sup>142</sup>, mentre Sparta assume il ruolo di esempio di vera democrazia, ossia di democrazia «ben ordinata»<sup>143</sup>. L'esempio di Isocrate mostra bene come nel IV sec. la parola democrazia assuma diversi significati a seconda di chi la usa: nel dibattito politico, questa forma di governo si definisce in modo diverso a seconda di come si interpreta quel luogo ideale del pensiero politico, in particolare del pensiero conservatore, noto appunto come *πάτριος πολιτεία*. Sono i temi classici della propaganda politica del IV sec., secondo la quale occorre ripristinare una democrazia «patria», che fosse garanzia di buon ordine e impedisse gli eccessi, le sregolatezze e la corruzione morale che si accompagnavano a quella che oggi viene comunemente definita come «democrazia radicale». Isocrate, una delle voci più autorevoli all'interno di questo dibattito, non ci dice nulla in modo esplicito relativamente al problema del controllo di legittimità; tuttavia il cuore della sua visione della democrazia patria si fonda su di un ritorno a Solone e Clistene<sup>144</sup>, prima – dunque – dell'introduzione delle riforme di Efialte e Pericle. Egli attacca esplicitamente la costituzione vigente come malfunzionante (*πολιτείαν γὰρ τὴν ὀρθῶς ἂν τοῖς πράγμασι χρησομένην οὐτ' ἔχομεν οὔτε καλῶς ζητοῦμεν*)<sup>145</sup>; è lecito pertanto supporre che Isocrate e coloro che come lui erano fautori di una restaurazione della guida areopagica, fossero favorevoli a restituire al collegio quei compiti di «custodia delle leggi» che gli erano stati sottratti da Efialte.

Assai più radicale sembra la posizione di Aristotele, che si mostra favorevole ad un controllo preventivo ed assai ampio esercitato da una magistratura elettiva, siano essi probuli o nomofilaci che lascino «alla trattazione da parte delle assemblee ciò su cui costoro hanno preventivamente deliberato», sicché «il popolo parteciperà alla deliberazione ma gli sarà impedito di sovvertire la costituzione»<sup>146</sup>. Non a caso, la

---

<sup>140</sup> Isocr., *Areop.* 15-18.

<sup>141</sup> Isocr., *Areop.* 31-33.

<sup>142</sup> Isocr., *Areop.* 20.

<sup>143</sup> Isocr., *Areop.* 60-61.

<sup>144</sup> Isocr., *Areop.* 16.

<sup>145</sup> Isocr., *Areop.* 12.

<sup>146</sup> Arist., *Pol.* 1298b 26-31.

nomofilachia è considerata da Aristotele come una fra le «magistrature proprie delle città più tranquille, prospere e che hanno molta cura del buon ordine» (ἴδια δὲ ταῖς σχολαστικωτέραις καὶ μᾶλλον εὐημερούσαις πόλεσιν, ἔτι δὲ φροντισούσαις εὐκοσμίαις)<sup>147</sup>, un'istituzione genuinamente aristocratica<sup>148</sup>. Nella stessa direzione si esprime anche Senofonte<sup>149</sup>.

Lo sviluppo, che qui si è solo sommariamente delineato, di questo dibattito intorno al controllo di legittimità e alla instabilità della costituzione ateniese costituisce la premessa per la comprensione di alcune vicende politico-costituzionali della fine del IV sec.

Secondo un'opinione diffusa che mi sento di condividere, sul finire del IV sec., nel contesto di una generale riorganizzazione in senso oligarchico dell'ordinamento ateniese che egli stesso cercò di presentare ai contemporanei come un ritorno alla democrazia ben regolata delle origini, Demetrio Falereo provvide ad istituire un collegio di νομοφύλακες<sup>150</sup>. Da allievo del Peripato e avendo forse partecipato alla monumentale raccolta di costituzioni, egli era certamente consapevole del fatto che diverse città greche prevedevano nel loro ordinamento collegi di questo tipo. L'esistenza di νομοφύλακες è infatti attestata da fonti epigrafiche a Sparta e a Elide nel II sec. a. C., oltre che, per fare solo qualche esempio, a Corcira, Calcedonia, Milasa e Abdera<sup>151</sup>. Pare tuttavia assai complesso esprimersi sulla configurazione di queste magistrature nel mondo greco del IV sec. a.C., a causa della scarsità delle fonti e della loro collocazione cronologica, spesso lontana di secoli dal periodo di Demetrio. Tutto quel che si può dire è che il passo di Aristotele poco sopra citato sembra deporre a favore di una certa omogeneità dell'istituto; risulta però difficile individuare con certezza caratteristiche comuni fra i diversi collegi, al di là della frequente attribuzione di compiti sacrali o di uno *status* sacerdotale o para-sacerdotale. Inoltre, vi è sempre il problema di chiarire se la custodia delle leggi, cui si richiama la stessa denominazione dei magistrati, debba essere intesa in senso materiale oppure in senso lato. Platone, ad esempio, attribuisce nelle *Leggi*<sup>152</sup> ai νομοφύλακες il compito di custodire materialmente le leggi e di curare l'archivio contenente le registrazioni dei patrimoni dei cittadini, ma non fa cenno alcuno al controllo di legittimità. Tutto ciò non impedisce comunque di ragionare sui νομοφύλακες Ateniesi istituiti all'epoca di Demetrio. Un breve frammento

<sup>147</sup> Arist., *Pol.* 1322b 37-39.

<sup>148</sup> Arist., *Pol.* 1323a 8.

<sup>149</sup> Xen., *Oec.* 9, 14.

<sup>150</sup> Non tutti concordano sull'istituzione della magistratura da parte del Falereo (cfr. ad es. Gagarin 2000, p. 353 ss.); su questa complessa questione e in generale su poteri e caratteristiche di questa magistratura mi permetto di rinviare ad Banfi 2010, p. 136 ss.

<sup>151</sup> Cfr. A. Krebs, s.v. *Nomophylakes*, in C. Daremberg-M. E. Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, vol. 4/1, Paris s.d., pp. 102-103.

<sup>152</sup> Plat., *Leg.* 754d.

proveniente dal settimo libro dell'opera di Filocoro<sup>153</sup> illustra le ampie competenze e attribuzioni della nuova magistratura: «i nomofilaci ornati di bende bianche [a mo' di sacerdoti] sedevano durante le rappresentazioni di fronte ai nove arconti e conducevano la processione in onore di Pallade. Era compito loro imporre ai magistrati di rispettare le leggi e sedevano nell'Assemblea e nel Consiglio insieme ai proedri, per impedire che venissero prese deliberazioni in contrasto con gli interessi della collettività»<sup>154</sup>. Come si vede, i magistrati sono dotati di uno *status* sacerdotale che ne accresceva anche visibilmente l'autorevolezza: erano ornati di bende bianche, avevano un posto di assoluto rilievo in teatro e presiedevano all'antica cerimonia del lavaggio rituale della statua di Atena Poliade durante le Plinterie. Dal passo risulta che costoro avevano sia il compito di vigilare sul comportamento degli altri magistrati, che quello di esercitare un controllo preventivo di opportunità relativamente alla produzione normativa: a quanto risulta dal testo, che sfortunatamente dobbiamo presumere sia stato fortemente epitomato, i νομοφύλακες, che sedevano insieme ai proedri, erano dotati di una sorta di diritto di veto, potendo bloccare il voto sia del Consiglio che dell'Assemblea. Una breve voce della *Suda*, che con ogni probabilità deriva anch'essa da Filocoro conserva meglio, credo, la lezione del testo originario e precisa che i νομοφύλακες avevano la facoltà di impedire l'esercizio del voto qualora la proposta oggetto di deliberazione fosse loro sembrata *inopportuna o contraria alla legge*: «sedevano nell'Assemblea con i proedri e impedivano che fossero messe ai voti proposte che fossero loro sembrate incostituzionali o inopportune per la città»<sup>155</sup>. Queste fonti, sparse e assai succinte, chiariscono comunque un punto estremamente importante: una serie di funzioni di garanzia che nel regime democratico del IV sec. erano assicurate attraverso il ricorso a diverse procedure di controllo (la rendicontazione dei magistrati, l'accertamento dell'opportunità o della legittimità di un provvedimento) furono unificate ed attribuite per intero a un corpo di magistrati che dobbiamo supporre, anche se non abbiamo esplicita conferma dalle fonti, fossero di nomina elettiva. Questo accentramento, che andò a scapito in primo luogo del tribunale popolare e che certamente comportò lo scardinamento del sistema di controllo per γραφαί, appare contrario ai principi della democrazia ateniese<sup>156</sup>, in quanto comporta un vincolo

<sup>153</sup> Notoriamente il settimo libro dell'opera dell'attidografo era dedicato al governo di Demetrio del Falero. Cfr. Jacoby 1949, p. 115; Böckh 1871, p. 397 ss.; Pearson 1942, p. 11; Bearzot 2007, p. 43 ss.; O'Sullivan 2001, p. 51.

<sup>154</sup> Lex. Rhet. Cant. s.v. νομοφύλακες: οἱ δὲ νομοφύλακες στρόφια λευκὰ ἔχοντες, καὶ ἐν ταῖς θέαις ἐναντίον τῶν ἀρχόντων ἐκαθέζοντο, καὶ τὴν πομπὴν ἔπεμπον τῆ Παλλάδι- τὰς δ' ἀρχὰς ἠνάγκαζον τοῖς νόμοις χρῆσθαι, καὶ ἐν τῆ ἐκκλησίᾳ καὶ ἐν τῆ βουλῇ μετὰ τῶν προέδρων ἐκάθητο, κωλύοντες τὰ ἀσύμφορα τῆ πόλει πράττειν.

<sup>155</sup> *Suda* s.v. οἱ νομοφύλακες τίνες: ἐν ταῖς ἐκκλησίαις ἐκάθητο μετὰ τῶν προέδρων, κωλύοντες ψηφίζειν, εἴ τι παράνομον αὐτοῖς εἶναι δόξειεν <ἢ> ἀσύμφορον τῆ πόλει.

<sup>156</sup> *Contra Gagarin* 2000, p. 353.

particolarmente rigido all'espressione della volontà dei cittadini: il parere dei νομοφύλακες sembra infatti essere insindacabile, oltre che preventivo. Non sfuggirà inoltre, come il potere di veto attribuito al collegio dia luogo a un sistema di controllo assai più stringente di quello assicurato dalle γραφαί. In tal senso l'opinione di Biscardi, secondo il quale i νομοφύλακες costituiscono una sorta di corte costituzionale *ante litteram*<sup>157</sup> può apparire perfino riduttiva: i compiti di questa magistratura suprema sembrano infatti andare ben oltre quelli di una moderna corte costituzionale. L'istituzione del collegio è stata sempre interpretata come il frutto di una posizione ideologica antidemocratica da parte di Demetrio. E' probabile che così sia stato, ma credo che il fallimento del sistema di controllo attraverso azioni pubbliche e le sue intrinseche manchevolezze diedero modo a Demetrio di presentare il nuovo istituto come una scelta razionale e opportuna, necessaria per quella «restaurazione della democrazia avita» di cui egli stesso si faceva alfiere: Δημήτριον τὸν Φαληρέα τῶν Θεοφράστου τοῦ φιλοσόφου γνωρίμων, ὃς οὐ μόνον οὐ κατέλυσε τὴν δημοκρατίαν ἀλλὰ καὶ ἐπηνώρθωσε. δηλοῖ δὲ τὰ ὑπομνήματα ἃ συνέγραψε περὶ τῆς πολιτείας ταύτης ἐκεῖνος<sup>158</sup>.

In tal senso l'introduzione di una magistratura incaricata di vegliare specificamente sulla legalità costituzionale rappresenta a mio avviso anche il punto conclusivo di decenni di riflessione intorno al problema della stabilità costituzionale.

## BIBLIOGRAFIA

- Atkinson 2003: J. Atkinson, *Athenian Law and the Will of People in the IVth Century BC*, *Acta Classica* 46, p. 21 ss.
- Banfi 2010: A. Banfi, *Sovranità della legge. La legislazione di Demetrio del Falero ad Atene (317-307 a.C.)*, Milano.
- Battaglini 1957: M. Battaglini, *Contributi alla storia del controllo di costituzionalità delle leggi*, Milano.
- Bearzot 2007: C. Bearzot, *I nomophylakes in due lemni di Polluce*, in C. Bearzot-F. Landucci-G. Zecchini (edd.), *L'Onomasticon di Giulio Polluce: tra lessicografia e antiquaria*, Milano.
- Berti 2003: M. Berti, *Il «dogma» e l'egemonia dell'Areopago di Atene. ([Aristot.] Ath. Pol. XXIII 1-2)*, *Dike* 6, p. 123 ss.
- Biscardi 1982: A. Biscardi, *Diritto greco antico*, Milano.
- Böckh 1871: A. Böckh, *Über den Plan der Atthis des Philochoros*, in Id., *Gesammelte Kleine Schriften*, V, Leipzig.

<sup>157</sup> Biscardi 1982, p. 72.

<sup>158</sup> Strab., 9, 1, 20.

- Cerami-Di Chiara-Miceli 2003: P. Cerami, G. Di Chiara, M. Miceli, *Profili processualistici dell'esperienza giuridica europea*, Torino.
- Cohen 2000: E. Cohen, *The Athenian Nation*, Princeton.
- Cuoco 1820: V. Cuoco, *Lettere a Vincenzo Russo, edite in appendice a Saggio storico sulla Rivoluzione di Napoli*, Milano.
- Dogliani 1994: M. Dogliani, *Introduzione al diritto costituzionale*, Bologna 1994.
- Dunn 2006: J. Dunn, *Il mito degli uguali*, Milano.
- Favoreu-Philip 2007: L. Favoreu-L. Philip, *Les grandes décisions du conseil constitutionnel*, Paris.
- Ferrara 2006: G. Ferrara, *La Costituzione. Dal pensiero politico alla norma giuridica*, Milano.
- Fezzi 2008: L. Fezzi, *La corda rossa: la democrazia ateniese e il Deliberative Polling di J. S. Fishkin*, *Comunicazione politica* 9/1, p. 49 ss.
- Finley 1971: M. I. Finley, *The Ancestral Constitution*, Cambridge.
- Finley 1981: M. I. Finley, *Uso e abuso della storia. Il significato, lo studio e la comprensione del passato*, Torino.
- Fishkin 2004: J. S. Fishkin, *Deliberative Polling, Public Opinion and Democratic Theory*, in M. A. Genovese-M. J. Streb (edd.), *Polls and Politics: The Dilemmas of Democracy*, Albany.
- Fishkin 2009: J. S. Fishkin, *When the People Speak*, Oxford.
- Gagarin 2000: M. Gagarin, *The Legislation of Demetrius*, in W. W. Fortenbaugh-E. Schütrumpf (edd.), *Demetrius of Phalerum. Text, Translation and Discussion*, New Brunswick.
- Galli 2008: G. Galli, *I partiti europei. Storia e prospettive dal 1649 a oggi*, Milano.
- Guerci 1979: L. Guerci, *Libertà degli antichi e libertà dei moderni. Sparta, Atene e i philosophes nella Francia del Settecento*, Napoli.
- Hague-Loader 1999: B. N. Hague-B. D. Loader, *Digital democracy. Discourse and Decision Making in the Information Age*, London.
- Hansen 2001: M. H. Hansen, *Graphe paranomon. La sovranità del Tribunale Popolare ad Atene nel IV sec. a.C. e l'azione pubblica contro proposte incostituzionali*, Torino.
- Hansen 2003: M. H. Hansen, *La democrazia ateniese nel IV sec. a.C.*, Milano.
- Hansen 2005: M. H. Hansen, *The Tradition of Ancient Greek Democracy and its Importance for Modern Democracy*, Copenhagen.
- Harris 1999: E. M. Harris, *The Penalty for Frivolous Prosecutions in Athenian Law, Dike* 2, p. 123 ss.
- Jacoby 1949: F. Jacoby, *Atthis. The Local Chronicles of Ancient Athens*, Oxford.
- MacDowell 1995: D. MacDowell, *The Law in Classical Athens*, London.
- Maldonado 1997: T. Maldonado, *Critica della ragione informatica*, Milano.
- Mancuso 2001: G. Mancuso, *Alle origini del sindacato di costituzionalità*, *Annali Palermo* 47, p. 151 ss.

- McIllwain 1990: C. H. McIllwain, *Costituzionalismo antico e moderno*, Bologna.
- Momigliano 1980: A. Momigliano, *Le regole del giuoco nello studio della storia antica*, in *Sesto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, I, Roma, pp. 13-21.
- Musti 1990: D. Musti, *Storia greca*, Bari.
- Musti 1995: D. Musti, *Demokratia. Origini di un'idea*, Bari.
- Osborne 1981: M. J. Osborne, *Naturalization in Athens*, II, Bruxelles.
- Ostwald 1989: M. Ostwald, *From Popular Sovereignty to the Sovereignty of Law. Law Society and Politics in Vth cent. Athens*, Berkeley.
- O'Sullivan 2001: L. O'Sullivan, *Philochorus, Pollux and the Nomophylakes of Demetrius of Phalerum*, *JHS* 121, p. 51-62.
- Paoli 1953: U. E. Paoli, *La sauvegarde de la légalité dans la démocratie athénienne*, in *Festschrift H. Lewald*, Basel.
- Pearson 1942: L. I. C. Pearson, *The Local Historians of Attica*, Philadelphia.
- Piérart 2000: M. Piérart, *Qui étaient les nomothètes à Athènes à l'époque de Démosthène?*, in E. Lévy (ed.), *La codification des lois dans l'Antiquité*, Paris, p. 229 ss.
- Pound 1906: R. Pound, *The Causes of Popular Dissatisfaction with the Administration of Justice*, *Ann. Rep. A.B.A.* 29, p. 395 ss.
- Reduzzi Merola 2007-2008: F. Reduzzi Merola, *Il giudizio di costituzionalità nell'esperienza greco-romana*, *AUPA* 52, p. 45 ss.
- Rhodes 1995: P. J. Rhodes, *Judicial Procedures in Fourth-Century Athens*, in W. Eder (ed.), *Die athenische Demokratie im 4. Jahrhundert v. Chr.*, Stuttgart, p. 303-319.
- Rhodes 2003: P. J. Rhodes, *Sessions of Nomothetai in IVth Century Athens*, *CQ* 53, p. 124 ss.
- Romilly 2005: J. de Romilly, *La legge nel pensiero greco dalle origini ad Aristotele*, Milano.
- Todd-Millett 1993: S. Todd-P. Millett, *Law, Society and Athens*, in *Nomos. Essays in Athenian Law, Politics and Society*, Cambridge, p. 11 ss.
- Wallace 1989: R. Wallace, *The Areopagos Council to 307 B.C.*, Baltimore-London.
- Will 1966: E. Will, *Histoire politique du monde hellénistique*, I, Nancy 1966.
- Wohl 2010: V. Wohl, *Law's Cosmos. Juridical Discourse in Athenian Forensic Oratory*, Cambridge.
- Wolff 1970: H. J. Wolff, *Normenkontrolle und Gesetzesbegriff in der attischen Demokratie*, Heidelberg.

JEAN-CHRISTOPHE COUVENHES (PARIS)

QUEL REMÈDE À QUELLE CRISE ? LA FONCTION DES  
NOMOPHYLAQUES DANS LE « CONTRÔLE DE LA  
LÉGITIMITÉ CONSTITUTIONNELLE » ATHÉNIENNE  
SOUS DÉMÉTRIOS DE PHALÈRE. RÉPONSE À BANFI

*La liberté politique ne se trouve que  
dans les gouvernements modérés...  
Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir,  
il faut que, par la disposition des choses,  
le pouvoir arrête le pouvoir.*

Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Livre XI, chapitre IV.

L'intérêt principal de votre communication est d'avoir démontré combien le « contrôle de la légitimité constitutionnelle » a été une préoccupation permanente des Athéniens, préoccupation que l'on peut suivre, avec plus ou moins de difficultés, dans les sources relatives à l'histoire politique et institutionnelle de l'Athènes classique des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, et sans doute au delà ; et que la cité athénienne a toujours recherché la solution la meilleure pour assurer ce contrôle. Quelle fut au juste cette solution sous Démétrios de Phalère ?

1. Dans votre développement, dont on peut suivre la progression en sept étapes selon un usage cher aux spécialistes du droit, vous êtes d'abord parti, de manière polémique, de la position manifestée par Mogens H. Hansen dans un de ses innombrables articles, sans doute un peu en marge de son œuvre principale mais qu'il ne renierait pas. Dans cet article de 2005, le savant danois de langue anglaise fait plus que comparer la démocratie directe de la cité athénienne avec nos démocraties contemporaines<sup>1</sup>. Il appelle nos démocraties contemporaines, pourtant héritières d'histoire fort différentes, à se régénérer aux sources grecques de la démocratie athénienne. Hansen s'appuie, en dernier lieu, sur les travaux de James Fishkin, directeur du département de la Communication de l'université de Stanford, travaux portant sur la notion de « *Deliberative Poll* », ce que l'on traduit en français et en italien par « *Sondage délibératif* »<sup>2</sup>. L'idée est qu'au sein d'un groupe, la prise

---

<sup>1</sup> Hansen 2005, p. 45-69.

<sup>2</sup> Fishkin 2001 ; 2009, p. 11, n'hésite pas à exaucer le vœu de Hansen, qu'il a vraisemblablement lu, en s'appuyant sur l'exemple athénien de manière un peu



d'une décision, ou tout au moins son éclairage, peut être confiée à une fraction de ce groupe (soit un panel représentatif, soit un lot tiré au sort), non pas à chaud mais après un jour ou deux (souvent un week-end) de délibération, selon des points de vue contradictoires mais raisonnablement équilibrés. En promoteur zélé de son objet d'étude, Hansen pense utile de rappeler à nos contemporains la manière dont la « voix du peuple » athénien se manifestait dans la prise de décision politique. Il suggère aussi la modernité de l'expérience institutionnelle athénienne au IV<sup>e</sup> siècle, qui semble avoir atteint une sorte d'équilibre institutionnel dans ce que Hansen appelle lui-même la « démocratie modérée » qui succède entre 403/2 et 399 à la « démocratie radicale », en crise au moins depuis 415.

L'histoire comparée, même des institutions, est une science difficile qui doit se méfier des écueils de l'anachronisme et tenir compte des contextes spécifiques à chaque temps et à chaque lieu. Prenons un seul exemple : la distinction traditionnelle que l'on fait, depuis Montesquieu, entre les trois pouvoirs fondamentaux de l'État, à savoir le pouvoir législatif, l'exécutif et le judiciaire, n'existe pas à l'échelle de la *polis* grecque. Dans les cités démocratiques grecques, la souveraineté du peuple s'exerce aussi par le concours de trois pouvoirs, mais la séparation des pouvoirs est tout à fait différente<sup>3</sup>. Cela suffit à rendre difficile toute comparaison mais peut nourrir une réflexion historique intéressante<sup>4</sup>.

2. Dans votre deuxième point, vous vous demandez s'il y a un contrôle de la légitimité ou légalité constitutionnelle à Athènes à l'époque classique.

Votre compatriote Ugo Enrico Paoli s'était posé la même question dans un article intitulé « la sauvegarde de la légalité dans la démocratie athénienne », daté de 1953<sup>5</sup>. Ce point vous permet de rappeler à juste titre un autre effet de distorsion induit par une histoire comparative naïve : *politeia*, mot polysémique, ne désigne pas la constitution mais préfigure une sorte de « *rule of law* », une mécanique organisationnelle fondée sur la souveraineté de la loi, comme

---

schématique : « *This project brought to life a modern version of an ancient political lifeform, one that was the distinctive practice in ancient Athens. In the fifth and fourth century BC, Athenian citizens chosen by lot would gather together for a day, and sometimes much longer, to make important public decisions. There were citizen juries of 500 or more, whose purview was far broader than that of law courts in the modern era.* »

<sup>3</sup> Les trois pouvoirs sont ceux du magistrat, du juge, des *politeuomenoi* réunis dans l'assemblée du peuple : ils s'exercent, comme l'a rappelé fort justement Paoli 1953, p. 133-134, par trois verbes : *archein*, *dikazein*, *ekklisiazein*. *Archein*, c'est le pouvoir exécutif et administratif, *dikazein*, c'est le pouvoir des tribunaux (les *dikasteria* composés d'héliastes à Athènes), *ekklisiazein*, c'est le pouvoir de *bouleuesthai péri tôn koinôn*, « participer aux délibérations concernant les affaires communes, c'est-à-dire finalement la chose publique ». Et à Athènes comme dans les autres cités grecques, on n'est pas citoyen de plein droit si l'on n'a pas la participation à ces trois pouvoirs.

<sup>4</sup> Lanni 2010 revient sur la notion de « *judicial review* » et compare avec la Cour suprême américaine.

<sup>5</sup> Cf. *supra* n. 3.

en témoignent les passages de Platon et Aristote que vous citez<sup>6</sup>, et aussi de nombreuses autres sources, les plaidoyers, l'épigraphie. Vous avez raison. Depuis l'époque archaïque, les Athéniens possèdent des législateurs et des lois, auxquels on attribue d'ailleurs certaines innovations plus tardives, y compris du IV<sup>e</sup> siècle. Les lois sont toujours « celles des ancêtres<sup>7</sup> ». Les institutions athéniennes existent. On les perçoit finalement assez mal pour l'époque archaïque et classique, mieux au IV<sup>e</sup> siècle mais aussi à l'époque hellénistique. De ce point de vue, il n'est pas illégitime de s'interroger sur la manière dont les Athéniens contrôlaient ou garantissaient cette légitimité des *nomoi* et, *in fine*, une sorte de légitimité institutionnelle, que vous qualifiez parfois encore de constitutionnelle. Et vous avez parfaitement raison de souligner que la défense et la pérennité des institutions athéniennes passait par une série de pratiques très larges, dans lesquelles on peut inclure par exemple le contrôle des magistrats, par la *dokimasia*<sup>8</sup> ou par la reddition de comptes<sup>9</sup>. Mais il me semble que vous passez un peu vite – vous ne l'ignorez bien sûr pas – sur le fait que *politeia* signifie aussi « régime politique »<sup>10</sup> : c'est ce que manifeste Hérodote (III, 80-82) dans la discussion qu'il prête aux trois chefs perses, Otanes, Darius et Mégabyze ; et que *politeia* signifie aussi « citoyenneté, droit de cité ». Dans la manière dont le contrôle de la légitimité s'exerce à Athènes, on ne peut ignorer la question du régime et du citoyen.

3. À l'écoute et à la lecture de votre point 3, on vous accorde que les régimes politiques qui se sont succédé à Athènes ont tous cherché à « contrôler » la légitimité institutionnelle de différentes manières, mais les éléments de réponse sont si fragmentaires que certaines reconstitutions semblent assez hypothétiques.

À l'époque archaïque, depuis Dracon, puis après Solon, l'Aréopage détient la *nomophylakia*, pouvoir qui lui est retiré par Éphialte, si l'on fait abstraction de ce passage de Philochore bien problématique qui lui en attribue justement la restauration – vous ne suivez pas sur ce point les conclusions de Lara O'Sullivan, nous y reviendrons<sup>11</sup>. Sous Périclès, en qui vous voyez un « guide raisonnable », les éléments semblent si flous qu'il est très difficile de se prononcer. Il y a plus de grain à moudre à partir de 415. J'ai trouvé très intéressante votre mise en relation de la date d'apparition de la première procédure de *graphe paranomôn*, en 415, avec ce faisceau de facteurs qui conduit à la mise en place de la démocratie du IV<sup>e</sup> siècle : les coups d'États oligarchiques de 411 et 404, les errements de la démocratie radicale avant et entre ces deux dates, les remises en cause philosophiques des *nomoi* par les sophistes. Je suis convaincu avec vous que, dans cette période de gestation du nouveau régime, les oligarques ont eu leur part avec la mise en place des 30 *probouloi* sous les Quatre-Cents, même si la défense de la *patrios politeia* a finalement été subordonnée à la démocratie, dans les deux révisions de 410-404, puis de 403-399, sous la houlette d'un certain

<sup>6</sup> Platon, *République* 544c ; Aristote, *Politiques* IV, 1292a et IV, 1294a.

<sup>7</sup> Aristote, *Athenaiôn politeia* 29.

<sup>8</sup> Feyel 2009.

<sup>9</sup> Fröhlich 2004.

<sup>10</sup> Bordes 1982.

<sup>11</sup> Cf. *infra*, point 7.

Nikomachos, resté très anonyme. Les « lois de Solon et de Dracon » révisées, expurgées et augmentées des lois postérieures comprenaient également les règles relatives aux institutions nouvelles qui fondaient les relations entre les différents organes institutionnels de la cité.

4. Votre point 4 reprend la présentation de la machine institutionnelle de la démocratie modérée, commodément décrite par Hansen dans son ouvrage synthétique sur la démocratie athénienne à l'époque de Démosthène<sup>12</sup>. Vous parlez de « nouvelle architecture constitutionnelle ». Le contrôle de la légitimité constitutionnelle peut prendre la forme, soit (1) de l'*epicheirotonia tôn nomôn*, procédure annuelle de révision le 11<sup>e</sup> jour de *Boedromion*, durant laquelle l'assemblée soumet au vote les lois en vigueur, section par section ; soit (2) des procédures parallèles dans leur déroulement de la *graphe paranomôn* (« poursuite publique pour avoir proposé ou fait adopter un décret contraire aux lois») et de la *graphe nomôn mè epitedeion theinai* (« poursuite publique pour avoir proposé et adopté une loi inopportune »). Le contrôle de la légitimité se fonde sur le rôle nouveau tenu par les tribunaux et la procédure judiciaire dans l'architecture institutionnelle de l'après 403. Clairement, les *dikasteria* (dans le cas des deux *graphai*) ou la procédure judiciaire (dans le cas de l'*epicheirotonia tôn nomôn* ou des deux autres procédures possibles de révision d'un *nomos*<sup>13</sup>) jouent dans ce processus un rôle à la fois de temporisation et de contre-pouvoir par rapport à l'*ekklesia*. Ce ne sont toutefois pas exactement les mêmes qui ont pu défaire (ou valider) un autre jour ce qu'ils avaient décidé d'adopter dans un premier temps : les *dikastai*, comme les nomothètes, sont des citoyens de plus de 30 ans – âge à partir duquel il est autorisé de monter à la *bèma* à l'*ekklesia* – qui ont prêté le serment des héliastes.

5. Dans votre point 5, vous avez raison de rappeler combien la procédure de la *graphè paranomôn* fut une sorte de « sport national athénien », marquée de ce fait par ce que vous qualifiez de deux « abus » : le premier était le fait qu'à travers la procédure, ce n'était pas tant le décret que le proposant du décret qui était visé (et le procès auquel ce proposant avait droit pouvait charrier des considérations purement politiques et nullement institutionnelles) ; le deuxième abus, conséquence du premier, était le recours aux hommes de paille et autres seconds couteaux comme proposant.

Je vous trouve raisonnablement sévère à l'égard de Hansen, admirateur du système institutionnel qu'il décrit. Hansen n'est pas exempt d'un certain « optimisme », plus

<sup>12</sup> Hansen 1993, p. 241-249 ; cf. aussi Hansen 2001 ; 1987 ; Lanni 2010, p. 236-241.

<sup>13</sup> Après 403, la nouvelle procédure législative fut régie par une série de lois dont trois nous sont connues, sans qu'il soit possible de dire s'il y en eut davantage : 1) l'*epicheirotonia tôn nomôn* ou « loi de révision » ; 2) la « loi d'agrogation », cf. Démosthène, *Contre Timocratès* XXIV, 33 ; 3) la « loi d'inspection », cf. Eschine, *Contre Clésiphon* III, 38-40 ; sur tout cela, Hansen 1993, p. 200-201 et notes.

exactement d'une vision un peu mécaniste et positive quand il insiste, presque à la manière d'un bicamérisme, sur l'idée selon laquelle les Athéniens sont parvenus à confier d'importants domaines de décision à des organismes réduits dominés par les citoyens les plus anciens et les plus expérimentés. Les Athéniens en seraient donc arrivés à remettre leur législation et leur juridiction entre les mains des nomothètes et des *dikastai*, qui ont en commun d'être tous âgés de plus de 30 ans et d'avoir prêté le serment des héliastes. Les résonances de ce système avec les *Deliberative Polls* semblent assez largement anachroniques ou reconstruites *a posteriori*, nous sommes d'accord. La comparaison avec le bicamérisme n'est guère plus pertinente : elle est pour le moins « imparfaite »<sup>14</sup>, puisque la différence majeure entre le système athénien et un système bicamériste contemporain est qu'à Athènes la seconde lecture d'un décret (ou d'une loi) ne s'appliquait pas à tous les décrets (ou à toutes les lois), mais seulement à ceux qui avaient été dénoncés par un citoyen<sup>15</sup>.

Néanmoins, il me semble que l'on peut davantage prendre au sérieux le système institutionnel du IV<sup>e</sup> siècle. L'on ne doit pas – me semble-t-il – négliger cette idée que, après les crises de régime de la fin du V<sup>e</sup> siècle, avec cette nouvelle architecture les Athéniens ont cherché et sont parvenus, pendant trois quarts de siècle, à réduire le risque d'une décision hâtive, par un moyen essentiellement : introduire des procédures en deux temps, obligeant à réexaminer une question quelques jours (ou davantage) après le premier examen. On sait qu'au sein même de l'assemblée, au V<sup>e</sup> siècle, il était toujours possible de rouvrir lors d'une séance ultérieure une question déjà tranchée par le biais de la procédure d'*anapsèphisis*<sup>16</sup>. Dans le cas précis de la *graphè paranomôn*, pour revenir à elle, il me semble que l'on peut prendre au sérieux l'idée selon laquelle le double examen d'une proposition donnait la possibilité, sinon de s'arrêter sur une « meilleure décision », selon l'expression de Hansen, du moins de la valider ou de l'écarter dans un contexte plus apaisé que lors de la séance de l'assemblée. Une journée entière de débats contradictoires valait mieux qu'un texte débattu, parmi tant d'autres, dans l'ordre du jour de l'*ecclesia* ; le vote par jeton caractéristique des tribunaux valait mieux que la *cheirotomia* pratiquée à l'*ecclesia*. Surtout, comme le faisait remarquer Paoli avant Hansen, « on comprend alors que le seul moyen d'assurer la sauvegarde de la légalité était de la confier à un organe politique qui, par sa nature, ne fonctionna pas comme une expression immédiate des humeurs du peuple<sup>17</sup> ». Paoli parlait aussi de « résipiscence »<sup>18</sup>. De ce point de vue, il y a beaucoup moins de différences que ne

<sup>14</sup> Lanni 2010, p. 258 : « *The Athenian procedures for reviewing legislation may have more in common with notions of bicameralism than modern judicial review, though this analogy is also imperfect.* »

<sup>15</sup> Sur ce point, cf. Lanni 2010, p. 259 et n. 97, qui conclut : « *The overall picture that emerges from the Athenian constitutional cases is a hybrid without a modern parallel : a procedure that calls for a second look at legislation, in which the obligation to examine the constitutionality of the statute gives some protection to enduring principles in favor of short-term Policy interest if they wish.* »

<sup>16</sup> Dover 1955 ; Hansen 1993, p. 249. L'étude des rapports entre *anapsèphisis* et *graphè paranomôn* reste à faire.

<sup>17</sup> Paoli 1953, p. 141.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 140.

l'affirme Hansen entre *ecclesia* et *dikasteria*. Et à en croire le témoignage d'Eschine où le fameux Aristophon d'Azenia se vante d'avoir comparu 75 fois<sup>19</sup>, on peut se demander si la procédure en deux temps n'était pas devenue, sinon la norme, du moins une pratique assez banale. Les 35 exemples de *graphè paranomôn* connus pour la période 415-322 représentent un chiffre fort important si l'on songe au caractère limité de nos sources<sup>20</sup>. Le point essentiel ici est de considérer le tribunal comme un organe politique et non judiciaire, même si son examen de la proposition de décret prend une forme judiciaire.

6. Lors de cette sixième étape, que vous avez développée depuis votre communication orale, vous parvenez à rassembler les « traces » d'une réflexion critique contemporaine à l'encontre de la démocratie, prouvant par là même que la question de la « légitimité constitutionnelle » était au cœur des préoccupations athéniennes<sup>21</sup>. Pour juger de l'efficacité de la démocratie modérée, nous sommes néanmoins tributaires des sources contemporaines, parfois difficiles d'interprétation ou non exemptes d'arrière-pensées idéologiques. Par ailleurs, les dates auxquelles ces jugements ont été portés ne sont pas sans importance. Notre jugement d'historien n'est pas aisé à établir. Démosthène, détracteur à ses heures d'une démocratie dont il fut l'un des dirigeants, fait ressortir l'argument selon lequel au lieu de prendre une décision hâtive, la procédure devenait tellement complexe et lente qu'on avait du mal à construire une politique étrangère<sup>22</sup>. Pourtant, le même Démosthène affirmait que « supprimer les *paranomôn graphai*, c'est ruiner la démocratie<sup>23</sup> ». Eschine ne dit pas autre chose<sup>24</sup>. Platon et Aristote sont également revenus sur l'incompatibilité qu'il y a toujours eu entre la démocratie et le principe que la *phylakè tôn nomôn* doit être assurée par une magistrature<sup>25</sup>. Ainsi, selon Aristote, dans la vraie démocratie, le peuple est arbitre des lois, et c'est l'oligarchie qui représente le régime où des magistrats tels que les *probouloi* ou les *nomophylakes* établissent, par une décision préliminaire, ce qui doit être soumis à la décision du peuple, procédure qui ôte au peuple toute possibilité de prendre une décision illégale<sup>26</sup>.

Certes, des voix discordantes se font entendre. Isocrate convenait d'une nécessaire évolution de la démocratie modérée athénienne. Dans l'*Aréopagitique*, composé vers 354, Isocrate conclut : « Peut-on trouver démocratie plus solide ou plus juste que celle qui charge

<sup>19</sup> Eschine, *Contre Ctésiphon* III, 194.

<sup>20</sup> Hansen 1974, cat. n<sup>os</sup> 4-39. Rectification dans Hansen 1993, p. 244 n. 315, où l'auteur indique qu'il ne faut pas tenir compte du n<sup>o</sup> 8 (cf. aussi « Note integrative e di aggiornamento », p. 93, dans Hansen 2001).

<sup>21</sup> E.g. Eschine., *Contre Timarque* I, 4-5 ; *Contre Ctésiphon* III, 194.

<sup>22</sup> Démosthène, *Sur l'ambassade infidèle* XIX, 184-185 ; *Première Philippique* IV, 36-37 ; *Sur l'organisation financière* XIII, 32 ; *Pour la liberté des Rhodiens* XV, 1.

<sup>23</sup> Démosthène, *Contre Théocrinès* LVIII, 34. Cf. Hansen 2001, p. 73 et 78.

<sup>24</sup> Eschine, *Contre Ctésiphon* III, 196.

<sup>25</sup> Paoli 1953, p. 141.

<sup>26</sup> Aristote, *Politiques*, IV, xiv, 14 1298b.

des affaires les plus capables, mais rend d'eux le peuple souverain<sup>27</sup> ? » À cette *patrios politeia* qu'il pare des plus grands avantages, l'orateur oppose le système pratiqué de son temps où, selon lui, on confond « l'indiscipline avec la démocratie, le mépris de la loi avec la liberté et l'intempérance de langage avec la liberté<sup>28</sup> ». À en croire Eschine, vers 330, « ceux qui considèrent la *politeia* comme leur propriété et non comme un bien commun à tous [...] réduisent les simples citoyens au rang d'esclaves par les pouvoirs despotiques qu'ils s'arrogent, depuis que les actions judiciaires prévues par la loi ne sont plus utilisées et qu'on leur préfère des "procès menés en vertu des décrets"<sup>29</sup>, conduits dans l'échauffement des passions<sup>30</sup> ». Démosthène rapporte que, dans la période qui suivit la défaite de Chéronée, il dut se défendre contre ceux qui entreprenaient de l'accuser d'inconstitutionnalité et de l'attaquer pour haute trahison<sup>31</sup>. Il est évident qu'après Chéronée, les conditions politiques au sein de la cité athénienne ont changé<sup>32</sup>. L'Athènes de l'ère de Lycurgue reste marquée par une idéologie de redressement moral, religieux, militaire et économique<sup>33</sup>. Politiquement, on aimerait y voir plus clair dans les courants antagonistes qui traversent la démocratie athénienne : la loi d'Eukratès de 336 ne laisse de garder une part de son mystère<sup>34</sup>, et l'on perçoit une effervescence certaine à travers toutes les « traces » que vous nous restituez de manière fort utile.

Toutefois, dire que la question de l'abolition du système de contrôle de la légitimité fondée sur les *graphai paranomôn* est, comme vous l'écrivez, au cœur d'un débat au sein de l'opinion publique athénienne au IV<sup>e</sup> siècle me paraît un peu rapide. Il ne me semble pas qu'Eschine souhaite cette abolition. Au contraire, il témoigne de la nécessité, comme Démosthène le faisait aussi, de revenir à la lettre de cette procédure, fondement du système démocratique, telle qu'elle fut mise en place à partir de 415 et surtout de 403. Eschine, un peu plus loin dans le *Contre Ctésiphon*, indique : « Puisque la situation de la cité est bien telle que vous la comprenez, il n'y a plus dans la *politeia* qu'une seule chose qui reste, si moi aussi, j'ai un peu d'entendement, ce sont les actions en illégalité (*graphai paranomôn*)<sup>35</sup>. » Il est frappant de constater que la *graphè paranomôn* et la *graphè nomôn mèn epitedeion theinai*, qui relève de la même logique, ont été perçues comme un moyen de protéger la démocratie<sup>36</sup>.

<sup>27</sup> Isocrate, *Aréopagitique* VII, 20-27.

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> Il s'agit probablement des *eisangelies*, comme vous en convenez aussi.

<sup>30</sup> Eschine, *Contre Ctésiphon* III, 3-4,

<sup>31</sup> Démosthène, *Sur la couronne* XVIII, 250.

<sup>32</sup> Sur l'Athènes lycurguénienne, on consultera maintenant Azoulay-Isnard 2011, notamment Oliver 2011 ; Azoulay 2011 ; Faraguna 2011.

<sup>33</sup> En plus de Mitchel 1970 et Faraguna 1992, cf. Reinmuth 1971 ; Humphreys 1985 ; Burke 1985 ; Mossé 1989.

<sup>34</sup> La loi contre la tyrannie est reprise chez Rhodes-Osborne 2003, n° 79. On peut la comparer maintenant avec celle, antérieure de quelques années seulement, que promulgua la cité d'Érétrie, alliée d'Athènes : Knoepfler 2001-2002.

<sup>35</sup> Eschine, *Contre Ctésiphon* III, 5.

<sup>36</sup> Dans le même sens, Lanni 2010, p. 256-257.

Dès lors, on peut parler, comme vous le faites, d'une incapacité de plus en plus évidente de la démocratie modérée à assurer le strict respect des règles établies au cours du IV<sup>e</sup> siècle. Paoli n'exprimait pas une opinion différente lorsqu'il déclarait : « La faiblesse de la constitution athénienne en ce qui concerne la sauvegarde de la légalité, faiblesse sur laquelle nous sommes bien documentés par un grand nombre de décisions illégales et définitives ne s'explique pas par l'absence de contrôles, mais par leur mauvais fonctionnement<sup>37</sup>. » Paoli poursuit son raisonnement de la manière suivante : « Il y avait dans la constitution attique un défaut organique, qui consistait dans le fait que le peuple était en même temps contrôleur et contrôlé. » Or, ce raisonnement ne me paraît pas parfaitement satisfaisant car il manifeste l'idée que la solution au « défaut organique » puisse être de nature « constitutionnelle ». De ce point de vue, son « optimisme » est aussi grand que celui de Hansen. Les choses sont sans doute un peu plus compliquées, ne serait-ce que parce que la procédure de la *graphè paranomôn* ne met pas en avant que des arguments légaux, contrairement à ce que pensait H. J. Wolff. Rappelons que, pour Wolff, les considérations légales l'emportent sur les arguments politiques, qui étaient au plus des tentatives superflues de faire pencher les jurés dans son sens<sup>38</sup> ; Hansen insiste au contraire sur le fait que les orateurs passent davantage de temps à exposer les arguments politiques qu'à se référer à la loi<sup>39</sup> ; Yunis et Lanni considèrent que les arguments légaux et politiques étaient pareillement nécessaires au verdict : ils admettent avec Wolff que l'accusateur était obligé de démontrer que la proposition était inconstitutionnelle, mais ils soulignent également que l'accusateur devait convaincre les jurés que la proposition était contraire aux intérêts de la cité athénienne, y compris en insistant sur l'idée que son proposant était un mauvais citoyen<sup>40</sup>.

Les Athéniens avaient en effet une conception de l'intérêt communautaire de la cité sans doute plus large que nous ne le pensons souvent au premier abord. Cela apparaît nettement, par exemple, dans le cas d'Androtion qui a proposé un décret dont un de ses adversaires conteste la légalité<sup>41</sup>. Aux arguments légaux, qui sont qu'une loi précédente va à l'encontre de la proposition et que le proposant n'a pas obtenu l'accord de la *boulè* avant de présenter sa proposition devant l'*ecclesia*, s'ajoutent deux arguments plus « politiques » : Androtion est disqualifié car il est un prostitué et un débiteur de la cité. On peut penser à juste titre que « les manières d'être, les façons de se comporter, les mœurs, les *epitedeumata* des citoyens entrent

<sup>37</sup> Paoli 1953, p. 140.

<sup>38</sup> Wolff 1970, p. 13-14 et 60-64. Les arguments légaux sont, depuis Lipsius 1905, p. 390-392, regroupés en 2 catégories : 1) violation de la procédure dans la mise en œuvre de la proposition de décret ou de loi ; 2) contradiction avec le corpus des lois existantes. Hansen 1993, p. 242, distingue « l'inconstitutionnalité de forme » de « [celle] de fond » (ce qui correspond à la traduction de « *formal* » and « *material* » *illegality* dans l'édition anglaise, p. 205). Sur un troisième argument, avancé par Wolff mais critiqué par Sundahl, cf. Lanni 2010, p. 243.

<sup>39</sup> E.g. Eschine, *Contre Ctésiphon* III, 49 ; Hansen 1987, p. 71 et n. 34-35.

<sup>40</sup> Yunis 1988 ; Lanni 2010, p. 238-239.

<sup>41</sup> Démosthène, *Contre Androtion* XXII.



en compte dans la construction et la définition de la démocratie<sup>42</sup> ». Les intérêts de la cité ne peuvent être portés que par un citoyen exemplaire : c'est une affaire de comportement. Comme l'a montré Patrice Brun, l'image qui se dessine de la démocratie athénienne au IV<sup>e</sup> siècle, avant comme après la bataille de Chéronée, est « plutôt convenue, conformiste, conservatrice » : les *politeuomenoi* se doivent d'être des *epieikeis*, des hommes sages et modérés, à l'exact opposé d'Alcibiade ou de Critias qui avaient amené la débâcle de 404<sup>43</sup>.

L'anecdote spartiate relatée par Eschine dans le *Contre Timarque* est également très significative. Dans une longue période, Eschine finit par comparer Timarque et « l'infâme Démosthène » à ce Spartiate qui, « homme de conduite infâme, mais orateur d'une rare éloquence, adressait la parole au peuple réuni en assemblée » et était sur le point de faire émettre au Lacédémoniens un vote qui était conforme à sa proposition, « quand parut un de ces vieillards qu'ils entourent là-bas d'une crainte respectueuse et dont l'âge sert à désigner leur magistrature la plus importante ». Le géronte, après avoir sermonné ses concitoyens, appela « un autre Lacédémonien, orateur médiocre mais remarquable homme de guerre et distingué par sa justice et son empire sur lui-même, afin, dit-il, que les Lacédémoniens votent après le discours d'un homme de bien, sans même prêter l'oreille aux paroles des lâches et des méchants<sup>44</sup> ». Dans cette anecdote, Eschine vous semble témoigner « d'un intérêt certain pour un système préventif du contrôle de la légitimité ». Le détour par Sparte, cité pour laquelle la procédure reste intrigante<sup>45</sup>, est peut être largement fictif mais a du sens pour Athènes. Il est possible qu'il faille ranger cette anecdote dans la série de celles qui témoignent de l'idéologie, grandissante à cette époque, de la *patrios politeia*<sup>46</sup>, à laquelle ont contribué certains orateurs comme Isocrate et des philosophes comme Platon. Toutefois, on ne peut douter que le propos porte davantage sur le comportement des hommes politiques que sur la lettre des lois ou toute autre procédure institutionnelle visant à mieux encadrer le processus législatif.

7. Après le diagnostic d'une démocratie finalement incapable d'assumer convenablement sa stabilité constitutionnelle, ce dont témoigneraient les sources (étape 6), vous en venez aux remèdes. Vous réaffirmez la thèse classique – que vous défendez plus largement dans votre récente et très utile monographie<sup>47</sup> – selon laquelle Démétrios de Phalère a restructuré l'appareil institutionnel athénien dans un sens oligarchique et, pour cela, il aurait, en disciple fidèle d'Aristote, exhumé un

<sup>42</sup> La remarque est formulée par P. Schmitt-Pantel suite à la communication de Lanni 2010, p. 274. Cf. aussi Schmitt-Pantel 2009.

<sup>43</sup> Brun 2007, p. 151.

<sup>44</sup> Eschine, *Contre Timarque* I, 180-181. L'anecdote est reprise par Plutarque, *Moralia* 801b-C, qui retient le raccourci d'Eschine et appelle le misérable orateur spartiate Démosthène.

<sup>45</sup> Ruzé 1997, p. 160-161.

<sup>46</sup> Finley 1971 ; Mossé 1979.

<sup>47</sup> Banfi 2010, part. p. 136-156.



pouvoir autrefois détenu par l'Aréopage et qui avait disparu en 461, au moment des réformes d'Éphialte, pour le centraliser dans les mains de sept *nomophylakai*, élus annuellement (?): ce pouvoir consistait dans le contrôle de la légitimité constitutionnelle. Auparavant, dans la démocratie du IV<sup>e</sup> siècle, il était exercé par les *dikasteria*. En cela, Démétrios de Phalère aurait trouvé la solution à la crise qui s'était manifestée depuis quelques décennies déjà.

À l'évidence, une nouvelle institution est mise en place par la cité athénienne : le collège des nomophylaqes. Dans son *Athenaiôn Politeia*, rédigée vers 325, Aristote (ou un de ses élèves) ne mentionne nullement l'existence du collège des nomophylaqes à Athènes, mais indique qu'à l'époque de Dracon l'Aréopage était le gardien des lois (φύλαξ ἦν τῶν νόμων) et devait veiller à ce que les magistrats exercent leurs pouvoirs conformément à la loi (ὄπως κατὰ τοὺς νόμους ἄρχωσιν). Le même Aristote présente le collège des nomophylaqes comme une institution caractéristique des *politeiai* oligarchiques<sup>48</sup>. À quoi correspondaient les nomophylaqes à Athènes à l'époque de Démétrios de Phalère ? Car ni la date d'introduction du collège, qui reste débattue par les savants, ni la fonction précise des nomophylaqes ne semblent parfaitement assurées. Cela, j'en conviens, ne rend pas facile notre jugement.

Les sources à notre disposition sont constituées des deux notices lexicographiques tardives, le *Lexicon Cantabrigiense* et la *Souda*, que vous citez (textes n° 1 et n° 2 que je reproduis intégralement en annexe) et qui ont pour origine commune le livre VII de Philochore. On considère traditionnellement que l'atthidographe de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle traitait dans ce livre du régime de Démétrios de Phalère<sup>49</sup>. À ces témoignages, il faut en ajouter trois autres, tirés de Pollux (VIII, 94 = texte n° 3 de l'annexe), Photios (*FGrHist* 328 F 64bβ = texte n° 4 de l'annexe) et Harpokration (*FGrHist* 328 F 64α = texte n° 5 de l'annexe). À quelques variations près, qui sont minimes, ces textes sont des décalques les uns des autres, ainsi que des textes n° 1 et n° 3. Tous ces témoignages ont pour caractéristique commune de conserver un fragment du Livre VII de l'*Atthis* de Philochore (*FGrHist*. 328 F 64) et donc de porter sur le régime de Démétrios de Phalère. S'ajoute encore une autre notice, tirée de Pollux (VIII, 102 = texte n° 6) qui est, notons-le bien, la seule à donner une association explicite de Démétrios de Phalère avec le collège des nomophylaqes. Pourtant, nombreux furent les savants à récuser l'authenticité de cette notice.

Le dossier des nomophylaqes athéniens présente donc plusieurs difficultés sur lesquelles je souhaite revenir. La date d'apparition du collège est la première de ces difficultés, et pas la moindre. Dans le texte n° 5, on voit qu'Harpokration n'a pas tiré ses sources seulement de Philochore : il a utilisé également deux plaidoyers perdus de Dinarque. Or, l'orateur attique a pu composer son *Contre Himeraios* et son *Contre Pythéas* à la fin des années 320, voire plus tôt encore<sup>50</sup>. Si tel est le cas, l'institution des nomophylaqes a pu être

<sup>48</sup> Aristote, *Politiques* IV, xiv, 14 1298b et VI, viii, 24, 1323a.

<sup>49</sup> Boeckh 1832 et l'introduction par F. Jacoby à *FGrHist* 328 FF 63-5.

<sup>50</sup> Ferguson 1911a, p. 271, et F. Jacoby, dans son commentaire à *FGrHist*. 328 F 64, pensent que les nomophylaqes ont pu être institués par Lycurgue.

créée antérieurement à la prise de pouvoir par Démétrios de Phalère. On sait qu'Himeraios, le frère de Démétrios de Phalère, fut exécuté sur ordre d'Antipater en 323/2<sup>51</sup>, ce qui semble pouvoir constituer un *terminus post quem*. Au lendemain de sa défaite dans la guerre lamiaque, la cité athénienne a connu un bref épisode oligarchique, sous Phocion, suivi d'un rétablissement tout aussi court et agité de la démocratie. L'épisode oligarchique a donc pu être propice à la création d'un tel collège, en supposant que Démétrios de Phalère ait entériné cette réforme<sup>52</sup>. Et si c'est le cas, le livre VII de Philochore pourrait débiter sur les événements qui suivent la défaite athénienne dans la guerre lamiaque, c'est-à-dire dès 323/2 et pas seulement en 317. En réalité, la question ne peut être tranchée de manière satisfaisante en l'absence du contenu des deux discours de Dinarque<sup>53</sup>.

La question de la date est d'autant plus épineuse que la notice du *Lexicon Cantabrigiense* (= texte n° 1) s'achève par cette mention : « ils furent institués, comme le dit Philochore, lorsqu'Éphialte ne laissa à l'Aréopage que ses compétences pour homicide ». Cette attestation de l'institution des sept nomophylakes et de sa date de création ne laisse d'intriguer puisque, d'une part, nous n'en avons aucun témoignage par la suite, notamment dans l'*Athénaïôn Politeia*<sup>54</sup>, et que, d'autre part, elle correspond assez peu à l'image que nous nous faisons de la mise en place de la démocratie radicale dans la seconde moitié du v<sup>e</sup> siècle. À ce sujet, les positions des savants ont divergé : dès 1913, Gaetano De Sanctis estima que le témoignage était « équivoque<sup>55</sup> », ajoutant aux deux arguments précédemment invoqués l'idée selon laquelle « *nulla infatti di più inverosimile che fare di Demetrio o di Focione i restauratori degli ordinamenti di Efialte*<sup>56</sup> » ; à l'inverse, Felix Jacoby<sup>57</sup>, suivi par Lara O'Sullivan<sup>58</sup>, donne toute son autorité au témoignage de Philochore tel qu'il apparaît dans le texte n° 1 et envisage que l'institution des nomophylakes ait pu avoir une existence éphémère après 461,

<sup>51</sup> Plutarque, *Démosthène* XXVIII, 4.

<sup>52</sup> Wallace 1989, p. 202-203, penche pour une introduction « *shortly after 322* » ; il est suivi par Gagarin 2000, p. 353 n. 17, et Costa 2007, p. 385-386.

<sup>53</sup> O'Sullivan 2001, p. 51 n. 2 ; 2009, p. 73-75, penche pour une datation postérieure à 317 ; Bearzot 2007, p. 53 n. 29 parle de « *l'incertezza della datazione* ».

<sup>54</sup> Une autre attestation semble possible : les nomophylakes sont mentionnés dans Xénophon, *Économique* IX, 14. Pomeroy 1994, p. 302, considère qu'il s'agit de magistrats athéniens, mais cela n'est nullement assuré.

<sup>55</sup> De Sanctis 1966, écrit : « *l'equivoco sarebbe nato da questo : che Filocore menzionando i nomophylakes nel lib. VII dell'Attide [...] ossia nel libro in cui esponeva gli ordinamenti di Demetrio del Falero, ne avrebbe preso occasione per discorrere della nomophylakia in Atene in generale e per ricordare come, carpita all'Areopago da Efialte, era rimasta, finché visse la democrazia, in mano al popolo* ».

<sup>56</sup> De Sanctis 1966, p. 194.

<sup>57</sup> F. Jacoby, *FGrHist* IIIB (Suppl.), 323a-334 (Text), F 64 p. 338 : « *the evidence of Ph. is formal that the nomophylakes were established when Ephialtes in 462/1 B.C. deprived the Areopagos of all its rights with the exception of blood-justice, and it would not be easy to understand that the date could be either invented or due to an error [...] the fact that we have no support for the information given by Ph. is as insufficient for discrediting it as is the silence of Aristotle* ».

<sup>58</sup> O'Sullivan 2001, p. 53 ; 2009, p. 72-86, part. p. 79-80.

avant d'être recréée à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Récemment, C. Bearzot a avancé l'hypothèse séduisante que les nomophylaxes n'ont pas été créés par Épialte dans le contexte de sa réforme de l'Aréopage, mais que la référence à Épialte (« *un caso di retrodatazione* ») a été inventée dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle pour « démocratiser » une institution qui n'était pas démocratique mais dont la finalité était le contrôle de l'activité législative de l'assemblée. Parallèlement, C. Bearzot constate que la création des nomophylaxes s'inscrit vraisemblablement dans un climat politique qui, à partir des années 340, accompagne l'accroissement du rôle de l'Aréopage, notamment par le biais de la procédure de l'*apophasis*<sup>59</sup>, mais elle reconnaît qu'aucun lien ne peut formellement être établi<sup>60</sup>. Bien que sensible aux arguments de C. Bearzot, à mon sens, cette difficulté n'est pas complètement levée. La notice du *Lexicon Cantabrigiense* semble la plus proche de sa source, qui est authentifiée à deux reprises : au début, lorsqu'elle indique qu'« ils [i.e. les nomophylaxes] sont différents des thesmothètes, comme le dit Philochore dans son septième livre », et à la fin, lorsqu'elle insiste sur le fait qu'« ils furent institués, comme le dit Philochore, lorsqu'Épialte ne laissa à l'Aréopage que ses compétences pour homicide ». Si l'on considère que la deuxième mention de Philochore est tirée du livre VII, on peut considérer comme recevable l'hypothèse de C. Bearzot. Mais cette hypothèse me semble moins recevable si l'on considère que la référence à Philochore est tirée d'un autre livre de l'atthidographe, précisément celui qui porterait sur la période relative aux réformes d'Épialte.

Une deuxième difficulté tient à la fonction des nomophylaxes sous Démétrios de Phalère. À la suite de Philochore, la *Souda* (texte n° 2), Pollux (texte n° 3) et Photios (texte n° 4) indiquent, plus ou moins selon la même formule, que les nomophylaxes avaient pour fonction « d'empêcher que soient mises aux voix les propositions qu'ils jugeraient contraires aux lois ou désavantageuses à la cité<sup>61</sup> ». Le *Lexicon Cantabrigiense* (texte n° 1) mentionne seulement qu'ils empêchaient « de commettre des affaires désavantageuses à la cité<sup>62</sup> ». Harpokration (texte n° 5) indique « qu'ils obligeaient les magistrats à respecter les lois », tout comme le *Lexicon* (texte n° 1) et Photios (texte n° 4)<sup>63</sup>. À travers l'expression εἴ τι παράνομον αὐτοῖς εἶναι δόξειεν, on a pu penser que les nomophylaxes s'étaient approprié le rôle que jouaient les *dikasteria* dans la procédure de contrôle de la légitimité constitutionnelle. La liste est longue des savants qui considèrent que la *graphè paranomôn* fut

<sup>59</sup> Sur l'*apophasis*, on pourra se reporter maintenant à De Bruyn 1995, p. 117-146, qui souhaite redresser les analyses de Wallace 1989, p. 115-119 (sur l'institution par Démosthène) et de Carawan 1985 (sur la procédure destinée à d'autres personnes que les Aréopagites).

<sup>60</sup> Bearzot 2007, p. 65 n. 78, qui suit sur ce point Wallace 1989, p. 203.

<sup>61</sup> Les trois textes indiquent : κωλύοντες ψηφίζειν, εἴ τι παράνομον αὐτοῖς εἶναι δόξειεν <ἢ> ἀσύμφορον τῇ πόλει.

<sup>62</sup> κωλύοντες τὰ ἀσύφορα τῇ πόλει πράττειν.

<sup>63</sup> Texte n° 1 : τὰς δ' ἀρχὰς ἠνάγκαζον τοῖς νόμοις χρῆσθαι ; texte n° 4 : ἠνάγκαζον δὲ καὶ τὰς ἀρχὰς χρῆσθαι τοῖς νόμοις ; texte n° 5 : τὰς ἀρχὰς ἐπηνάγκαζον τοῖς νόμοις χρῆσθαι.

suspendue après l'apparition des nomophylakes<sup>64</sup>. D'autres, au contraire, ont fait remarquer que rien n'atteste formellement la disparition de la procédure de la *graphè paranomôn*<sup>65</sup> et arguent du fait que l'œuvre législative entreprise par Démétrios de Phalère fut d'une ampleur moins grande que ne le laisse apparaître la reconstruction opérée par Ferguson au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>66</sup> et qu'elle visa au contraire à renforcer le nombre de jurés dans la procédure de l'*eisangelia* : ceux-ci passèrent de 1000 à 1500<sup>67</sup>. Si tel est le cas, la procédure de *graphè paranomôn* intentée en 306 contre Sophoklès, le proposant d'une loi soumettant l'établissement des écoles philosophiques à l'autorisation de la *boulè* et de l'*ecclesia*<sup>68</sup>, doit être davantage perçue comme la continuation d'une pratique qui n'a jamais cessé<sup>69</sup> que comme la réaffirmation d'un pouvoir démocratique restauré<sup>70</sup>.

Dans ce dossier plus difficile d'interprétation qu'il n'y paraît, L. O'Sullivan fait valoir une pièce que d'autres savants ont récusée<sup>71</sup>. Une notice de Pollux (VIII, 102 = texte n° 6), qui est la seule à donner une association explicite de Démétrios de Phalère avec le collège des nomophylakes<sup>72</sup>, indique que les οἱ ἕνδεκα virent leur nom transformé en νομοφύλακες à l'époque de Démétrios de Phalère. Les arguments avancés par L. O'Sullivan pour défendre l'authenticité du passage ne manquent pas de force. Elle invoque : 1) le fait que la définition de Pollux, avec νομοφύλακες et non δεσμοφύλακες, ne soit infirmée que par une seule scholie à Platon<sup>73</sup> ; 2) alors que l'on retrouve une tradition chez les lexicographes de la νομοφυλακίου θύρα<sup>74</sup> ; 3) et qu'un témoignage papyrologique de l'*Anonymus Argentinensis* présente, de manière fragmentaire, une discussion sur les *thesmothetai* après laquelle sont mentionnés les *nomophylakes* et les « Onze hommes » (ἀν]δρῶν ΙΑ), possible allusion aux οἱ

<sup>64</sup> Ferguson 1911b, p. 44 ; 1911a ; Bayer 1942, p. 132-136 ; Dow-Travis 1943 ; Wolff 1970, p. 25 ; Hansen 1993, p. 240.

<sup>65</sup> Gehrke 1978, p. 154 ; suivi par Gagarin 2000, p. 353 ; Tracy 1995, p. 38-39 et n. 15.

<sup>66</sup> Finley 1952, p. 177-181 ; Gehrke 1978 ; Gagarin 2000, p. 351-354.

<sup>67</sup> Pollux, VIII, 53 ; cf. Tracy 1995, p. 38-39 et n. 15.

<sup>68</sup> Diogène Laërce, V, 38 et 79 ; Pollux, *Onomastikon* IX, 42 ; Athénée, XIII, 610F. Cf. Lynch 1972, p. 103-104 et 117-118.

<sup>69</sup> O'Sullivan 2002 ; 2009, p. 141.

<sup>70</sup> Habicht 1988, p. 7-10.

<sup>71</sup> Gehrke 1978, p. 189 ; Bearzot 2007, p. 44-48 ; Costa 2007, p. 383-384.

<sup>72</sup> L'expression κατά τὸν Φαληρέα Δημήτριον peut être traduite : « selon Démétrios de Phalère ». Jacoby penche en faveur d'une référence chronologique (*FGrHist* 228 F 26 ; cf. II D Komm., p. 650 ; cf. *FGrHist* 228 F 12 ; II D Komm., p. 649) ; Wehrli 1962, p. 384, traduit : « les Onze furent appelés nomophylakes après Démétrios de Phalère » ; Wehrli 1968, F32 et p. 51-52, insiste sur le double sens ; O'Sullivan 2001, p. 52, traduit par : « in the time of [or: according to] Demetrius of Phalerum » ; Stork-van Ophuijsen-Dorandi 2000, F52, traduisent par : « in the time of the Phalerean ».

<sup>73</sup> Scholie à Platon, *Phédon* 59.

<sup>74</sup> *Souda*, s.v. νομοφυλακίου θύρα ; Hésychios, s.v. χαρωνείον ; Zenobios, VI, 41, s.v. χαρωνίος θύρα.

Ἐνδεκα<sup>75</sup>. Ceux qui considèrent que la notice de Pollux n'est pas recevable dans ce dossier font essentiellement valoir que l'auteur de l'*Onomastikon* a pu tout simplement confondre les νομοφύλακες avec les δεσμοφύλακες<sup>76</sup>, puisque les Onze sont identifiés aux δεσμοφύλακες dans deux scholies à Démosthène<sup>77</sup>. Une confusion similaire d'un terme avec l'autre, en l'occurrence par assonance phonétique entre δεσμός (« prison ») et θεσμός (« loi »), est attestée dans une scholie à Aristophane dans laquelle les Onze sont confondus avec les θεσμοφύλακες<sup>78</sup>. Devant la défense de O'Sullivan, C. Bearzot a pensé utile de : 1) revenir sur la référence à la scholie à Platon, dont l'établissement à partir du manuscrit n'est en réalité pas très clair<sup>79</sup>; et 2) mettre en avant le fait que les Onze n'ont pu devenir des « nomophylaqes » puisqu'ils sont attestés comme « desmophylaqes » en 304/3, ce qui rend caduque la notice de Pollux sur les Onze, qui ne peuvent avoir été en même temps nomophylaqes et desmophylaqes<sup>80</sup>.

Sur ces deux derniers points, je souhaite livrer deux réflexions. D'une part, si l'on accepte avec Bethe de corriger, en Pollux VIII, 102, la mention νομοφυλακίου θύρα par δεσμοφυλακίου θύρα sur la foi de la scholie à Platon et contre toute la tradition lexicographique de la νομοφυλακίου θύρα dont on peut toujours invoquer qu'elle n'a fait que reproduire l'erreur d'une source commune, cela n'enlève rien, me semble-t-il, à la possibilité de conserver la mention : νομοφύλακες δὲ κατὰ τὸν Φαληρέα Δημήτριον μετωνομάσθησαν. Ne peut-on pas supposer que Pollux VIII, 102, qui a lu Philochore, ait fidèlement reproduit ce dernier au début de sa notice puis ait introduit l'erreur sur l'adjectif caractérisant le nom de la porte de Charon ? D'autre part, la question des desmophylaqes me semble encore moins assurée que celle des nomophylaqes, et arguer de certitudes – bien fragiles – pour celle-là me semble critiquable. Les desmophylaqes ne sont connus que par deux scholies à Démosthène<sup>81</sup> et par une restitution, ingénieuse mais hypothétique, de J. Sundwall d'un décret daté avec précision de l'archonte éponyme Phéréklès (304/3)<sup>82</sup>. Les

<sup>75</sup> Wilcken 1907, col. V, l. 19-25, qui y voit un résumé d'un commentaire à un discours de Démosthène ; Laqueur 1908, pense qu'il s'agit d'un fragment du traité sur Démosthène par l'orateur Didymos.

<sup>76</sup> Bearzot 2007, p. 44-48, en fait la démonstration détaillée.

<sup>77</sup> Scholie à Démosthène, *Contre Androtion* XXII, 74, et *Contre Timocatès* XXIV, 170.

<sup>78</sup> Scholie à Aristophane, *Oiseaux* 1108a Koster.

<sup>79</sup> Bearzot 2007, p. 46 et n. 10-11, qui a pu prendre connaissance du manuscrit grâce à Nigel Wilson, indique : « *E' vero che W.C. Greene, l'editore degli scoli a Platone, sembra offrire una pezza d'appoggio all'opinione della O'Sullivan (la quale, comunque, non lo menziona), giacché, segnalando una difficoltà di lettura nel ms. Clarkianus 39, ricostruisce il testo dello scolio proprio in base a Poll. VIII 102 : τοῦ δὲ νομοφυλακίου θύρα>. Tuttavia, l'esame del foglio 27 verso del ms. Clarkianus 39, sia nell'edizione fotografica curata da Th.W. Allen nel 1898, cui Bethe fa riferimento in apparato, sia nell'originale, mostra che la lezione coretta è certamente δεσμοφυλακίου* ».

<sup>80</sup> Bearzot 2007, p. 60, qui s'appuie sur la reconstruction chronologique de Wehrli 1962.

<sup>81</sup> Cf. *supra* n. 77.

<sup>82</sup> Il s'agit du décret IG II<sup>2</sup>, 488, dont la ligne 1 a été restitué ainsi : [δεσμοφυλά]κων τῶν ἐπὶ Φ[ερ]ε[κλέ]ου[ς] ἄρχοντος κτλ. par Sundwall 1906, p. 14 n. 6.

Onze (οἱ Ἑνδεκα) sont attestés en 324/3 dans un décret de la clérouquie de Samos<sup>83</sup> et encore en 319/8 puisque, selon Cornelius Nepos, les *undecemviri* ont exécuté la mise à mort de Phocion<sup>84</sup>. Après cette date, bien des hypothèses sont possibles.

*In fine*, L. O'Sullivan justifie la véracité du témoignage de Pollux (VIII, 102 = texte n° 6) par le fait que le programme législatif de Démétrios de Phalère doit d'abord être compris comme un programme moral. S'appuyant sur un passage des *Politiques* d'Aristote, la savante australienne tend à faire des *nomophylakes* l'équivalent pour les hommes des *gynaikonomoi*, c'est-à-dire des magistrats chargés de l'*eukosmia* de ces hommes, tout comme il y a des *paidonomes* pour les *paides* et des gymnasiarques pour les usagers du gymnase, dont les éphèbes (texte 11 d'Aristote)<sup>85</sup>. De ce point de vue, la comparaison avec les Onze n'est pas inintéressante. Sous le régime démocratique, ce collège de onze magistrats surveillait la prison, exécutait les sentences dans les procès publics et était responsable de l'exécution sans procès des *kakourgoi* et des autres criminels<sup>86</sup>. Si l'on veut bien admettre que le témoignage de Pollux (VIII, 102 = texte n° 6) est authentique lorsqu'il indique que νομοφύλακες δὲ κατὰ τὸν Φαληρέα Δημήτριον μετωνομάσθησαν, les nomophylakes n'apparaissent plus comme les garants du contrôle de la légitimité constitutionnelle de la manière dont les *dikasteria* du IV<sup>e</sup> siècle assuraient la *graphè paranomôn*. Ils apparaissent bien davantage comme les magistrats chargés de sanctionner tous ceux qui enfreignaient la loi par leur comportement : *oi politeuomenoi* dans le cas de la vie publique et *oi kakourgoi* dans le cas des atteintes criminelles à la vie privée. D'une certaine manière, sous Démétrios de Phalère on pourrait assigner aux nomophylakes la fonction d'une *cura morum* à la manière romaine<sup>87</sup>.

8. « Quel remède à quelle crise ? » La notion de « crise de la cité » a certainement plus agité l'historiographie française que celles d'autres pays, à l'exception de l'Union soviétique<sup>88</sup>. Le livre magistral de Claude Mossé sur la fin de la démocratie athénienne a suscité un vif intérêt et posé le problème central de savoir si la fin de la démocratie pouvait se comprendre – comme l'avancé son auteur – par une évolution interne et inéluctable de la cité vers son déclin en matière économique, sociale et politique, ou bien si – comme l'ont soutenu d'autres savants – ce déclin n'est survenu que par une intervention extérieure, en l'occurrence macédonienne, alors même que la cité n'avait cessé de s'adapter aux réalités de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle<sup>89</sup>. Dans le domaine militaire, il m'a semblé que l'on pouvait pencher

<sup>83</sup> Habicht 1957, p. 156-164, n° 1, l. 9-13.

<sup>84</sup> Cornelius Nepos, *Phocion* 4, 2.

<sup>85</sup> Aristote, *Politiques* 1322b 37.

<sup>86</sup> Sur les Onze en général, cf. Harrison 1971, p. 17-18.

<sup>87</sup> Une hypothèse semblable a été évoquée par Cawkwell 1988, à propos de l'Aréopage : « *Thus, for the Ath. Pol. The Areopagus would seem to have had a sort of moral supervision of the state, a cura morum in Roman terms.* »

<sup>88</sup> Marinovic 1989, qui synthétise un positionnement qu'elle avait déjà adopté : cf. Marinovic 1988.

<sup>89</sup> Mossé 1962, et le compte rendu critique de Vidal-Naquet 1963. Sur la remise en cause de la réalité d'une crise de la cité au IV<sup>e</sup> siècle : Will 1977 ; cf. aussi Carlier 1996.

pour la deuxième approche<sup>90</sup>. Dans le domaine du « contrôle de la légitimité constitutionnelle », peut-on parler d'une crise ? À l'évidence, il y eut une crise, puisqu'après sa défaite dans la guerre lamiaque, la cité athénienne connut en trois années, de 322 à 317, trois régimes successifs : un épisode oligarchique, un rétablissement démocratique, puis le régime de Démétrios de Phalère. Reste à savoir si cette crise est l'aboutissement d'une décadence ou d'un déclin antérieur – ce par rapport à quoi je reste assez dubitatif – ou bien si, plus vraisemblablement, la crise ouverte à partir de 322 n'est pas la conséquence directe d'une défaite militaire.

Strabon indique que « Cassandre mit à la tête du corps des citoyens Démétrios de Phalère, un des disciples du philosophe Théophraste, qui, loin de ruiner la démocratie, la réforma. C'est ce qui ressort clairement des mémoires que ce grand homme rédigea sur ce régime politique. Mais son impopularité et la haine de l'oligarchie prirent tellement le dessus qu'après la mort de Cassandre, Démétrios de Phalère fut obligé de s'exiler en Égypte<sup>91</sup> ». Curieux régime que celui de Démétrios de Phalère, qui cherche d'abord à « réformer » la démocratie, non la « ruiner » : ἐπὴνώρθωσε est un verbe qui trouve des parallèles dans les inscriptions hellénistiques, lorsque des juges étrangers viennent rétablir au sein d'une cité un équilibre institutionnel perdu<sup>92</sup>. Pourtant, l'expérience s'achève dans l'impopularité et la haine de l'oligarchie.

Démétrios de Phalère a-t-il appliqué un programme où le contrôle de la légitimité institutionnelle est passé par un autre organe que les *dikasteria* ? Bien des zones d'ombres subsistent sur les attributions réelles du collègue des nomophylaxes, de même que sur la fonction exacte endossée par Démétrios tout au long des dix années de son « gouvernement ». Surtout, il me semble que ce nouveau régime n'est pas l'aboutissement aussi systématique que vous le suggérez de l'essoufflement « institutionnel » de la démocratie modérée. Louis Robert aimait à répéter que la Cité grecque n'est pas morte à Chéronée<sup>93</sup>. Le régime de la démocratie athénienne meurt une première fois à Lamia. La cité continue d'exister, bien évidemment, et le nouvel équilibre institutionnel qui se met en place durant une dizaine d'années, avec de multiples soubresauts, n'est pas facile à saisir. Ce nouvel équilibre institutionnel me semble assez largement tributaire de la pression macédonienne, davantage sans doute que de l'inefficacité du contrôle de la légitimité institutionnelle telle qu'elle se serait manifestée au IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>90</sup> Burckhardt 1996 ; Couvenhes 2000.

<sup>91</sup> Strabon, IX, 1, 20 (éd. CUF, trad. Baladié) [= Stork-van Ophuijsen-Dorandi 2000, 19] : ἐπέστησε γὰρ τῶν πολιτῶν Δημήτριον τὸν Φαληρέα τῶν Θεοφράστου τοῦ φιλοσόφου γνωρίμων, ὃς οὐ μόνον οὐ κατέλυσε τὴν δημοκρατίαν ἀλλὰ καὶ ἐπὴνώρθωσε. δηλοῖ δὲ τὰ ὑπομνήματα ἃ συνέγραψε περὶ τῆς πολιτείας ταύτης ἐκεῖνος.

<sup>92</sup> Sur ce point, Robert 1973.

<sup>93</sup> Robert 1969, p. 42.



ANNEXE : LES NOMOPHYLAQUES À ATHÈNES  
SOUS DÉMÉTRIOS DE PHALÈRE

**Texte n° 1 :** *Lexicon Rhetoricum Cantabrigiense* s.v. « nomophylakes » [= p. 283, 16 Bekker = *Lexica Graeca Minora*, éd. K. Latte et H. Erbse, Hildesheim 1965, p. 82 = *FGrHist* 328 F 64ba = *FHG* 141b]

νομοφύλακες· ἕτεροί εἰσι τῶν θεσμοθετῶν, ὡς Φιλόχορος ἐν τῇ ἐβδόμῃ· οἱ μὲν γὰρ ἄρχοντες ἀνέβαινον εἰς Ἄρειον πάγον ἐστεφανωμένοι, οἱ δὲ νομοφύλακες στρόφια λευκὰ ἔχοντες, καὶ ἐν ταῖς θέαις ἐναντίον τῶν ἀρχόντων ἐκαθέζοντο, καὶ τὴν πομπὴν ἔπεμπον τῇ Παλλάδι· τὰς δ' ἄρχαίς ἠνάγκαζον τοῖς νόμοις χρῆσθαι, καὶ ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ καὶ ἐν τῇ βουλῇ μετὰ τῶν προέδρων ἐκάθηντο, κωλύοντες τὰ ἀσύφορα τῇ πόλει πράττειν. ἐπτὰ δ' ἦσαν καὶ κατέστησαν, ὡς Φιλόχορος, ὅτε Ἐφιάλτης μόνα κατέλιπε τῇ ἐξ Ἀρείου πέγου βουλῇ τὰ ὑπὲρ τοῦ σώματος

*Nomophylakes : ils sont différents des thesmothètes, comme le dit Philochore dans son septième livre. Car les archontes se rendaient à l'Aréopage avec des couronnes de feuillage, les nomophylakes la tête ceinte des bandes blanches ; et dans les représentations théâtrales, ils étaient assis en face des neuf archontes ; et ils conduisaient la procession à Pallas. Ils obligeaient les magistrats à respecter les lois, et à l'assemblée et au conseil, ils étaient assis avec les proèdres, empêchant de commettre des affaires désavantageuses à la cité. Ils étaient sept et furent institués, comme le dit Philochore, lorsqu'Éphialte ne laissa à l'Aréopage que ses compétences pour homicide.*

**Texte n° 2 :** Souda, s.v. « oi nomophylakes tines » [= *FGrHist* 328 F 64β]

οἱ νομοφύλακες τίνες· ἐν ταῖς ἐκκλησίαις ἐκάθηντο μετὰ τῶν προέδρων, κωλύοντες ψηφίζειν, εἴ τι παράνομον αὐτοῖς εἶναι δόξειεν <ἢ> ἀσύφορον τῇ πόλει

*Qui étaient les nomophylakes : à l'assemblée, ils étaient assis avec les proèdres, empêchant que soient mises aux voix les propositions qu'ils jugeraient contraires aux lois ou désavantageuses à la cité.*

**Texte n° 3 :** Pollux, *Onomasticon*, VIII, 94, s.v. « nomophylakes »

νομοφύλακες· ἐν ταῖς ἐκκλησίαις ἐκάθηντο μετὰ τῶν προέδρων, κωλύοντες ψηφίζειν, εἴ τι παράνομον αὐτοῖς εἶναι δόξειεν <ἢ> ἀσύφορον τῇ πόλει

*ils étaient couronnés d'une bande blanche et conduisaient la procession à la déesse et ils siégeaient dans les assemblées avec les proèdres, empêchant que soient mises aux voix les propositions qu'ils jugeraient contraires aux lois ou désavantageuses à la cité.*



**Texte n° 4 :** Photios, s.v. « oi nomophylakes tines » [= *FGrHist* 328 F 64bβ]

οἱ νομοφύλακες τίνες· ἔδοξέ τισι αὐτοὺς εἶναι τοῖς θεσμοθέταις. ἀλλ' οὐκ ἔστιν οὕτως. οἱ μὲν γὰρ θεσμοθέται κατὰ τὰ πάτρια ἐστεφανωμένοι ἐπὶ τὸν Ἄρειον πάγον ἀνέβανον, οἱ δὲ νομοφύλακες στροφίοις λευκοῖς ἐχρῶντο, καὶ ἐν ταῖς θεαίς ἐπὶ θρόνων ἐκάθηντο καταντικρὺ τῶν ἐννέα ἀρχόντων, καὶ τῇ Παλλάδι τὴν πομπὴν ἐκόσμου, ὅτε κομίζοιτο τὸ ζόανον ἐπὶ τὴν θάλασσαν. ἠνάγκαζον δὲ καὶ τὰς ἀρχὰς χρῆσθαι τοῖς νόμοις, καὶ ἐν ταῖς ἐκκλησίαις ἐκάθηντο μετὰ τῶν προέδρων, κωλύοντες ψηφίζειν, εἴ τι παράνομον αὐτοῖς εἶναι δόξειεν <ἦ> ἀσύμφορον τῇ πόλει

*Qui étaient les nomophylakes : certains ont cru pouvoir les identifier aux thesmothes, mais il n'en va pas ainsi. En réalité, les thesmothètes, selon les lois ancestrales, montaient couronnés à l'Aréopage, alors que les nomophylakes portaient des bandes blanches, et dans les représentations théâtrales, ils étaient assis sur des sièges en face des neuf archontes ; et ils conduisaient la procession en l'honneur de Pallas lorsque le xoanon était conduit à la mer. Ils obligeaient les magistrats à respecter les lois, et dans les assemblées, ils siégeaient avec les proèdres, empêchant que soient mises aux voix les propositions qu'ils jugeraient contraires aux lois ou désavantageuses à la cité.*

**Texte n° 5 :** Harpocraton s.v. « nomophulakes » [= *FGrHist* 328 F 64α]

νομοφύλακες· ἀρχὴ τις παρ' Ἀθηναίοις οὕτως ἐκαλεῖτο, διαφέροισα τῶν θεσμοθετῶν· Δείναρχος Καθ' Ἱμεραίου καὶ ἐν τῷ Κατὰ Πυθέου. Φιλόχορος δὲ ἐν ζ' ἄλλα τέ τινα διεξήλθε περὶ αὐτῶν, καὶ ὅτι οὗτοι τὰς ἀρχὰς ἐπηνάγκαζον τοῖς νόμοις χρῆσθαι

*Nomophylakes : c'était le nom de certains magistrats parmi les Athéniens, différents des thesmothètes. Dinarque [en parle] dans son Contre Himeraeus et son Contre Pythéas. Philochore, dans son septième livre, décrit bien d'autres choses à leur propos, et qu'ils obligeaient les magistrats à respecter les lois.*

**Texte n° 6 :** Pollux, *Onomasticon*, VIII, 102, s.v. « oi hendeka » [= Stork-van Ophuijsen-Dorandi 2000, 52]

οἱ ἕνδεκα· εἷς ἀφ' ἐκάστης φυλῆς ἐγίνετο, καὶ γραμματεὺς αὐτοῖς συνηριθμεῖτο. Νομοφύλακες δὲ κατὰ τὸν Φαληρέα Δημήτριον μετωνομάσθησαν. ἐπεμελοῦντο δὲ τῶν ἐν τῷ δεσμοτηρίῳ, καὶ ἀπήγον κλέπτας ἀνδραποδιστὰς λωποδύτας, εἰ μὲν ὁμολογοῖεν, θανατώσοντες, εἰ δὲ μή, εἰσάζοντες εἰς τὰ δικαστήρια, κἂν ἀλῶσιν, ἀποκτενοῦντες. Τοῦ δὲ δεσμοφυλακίου [codd. νομοφυλακίου] θύρα μία χαρώνιον ἐκαλεῖτο, δι' ἧς τὴν ἐπὶ θανάτῳ ἀπήγοντο

*Les Onze : ils étaient un par tribu, et un secrétaire leur était ajouté ; leur nom fut changé en nomophylakes sous Démétrios de Phalère. Ils s'occupaient du desmoterion et exerçaient l'apagogè contre les voleurs, les ravisseurs et les détousseurs, et s'ils passaient aux aveux, ils les exécutaient, sinon, ils les présentaient devant les tribunaux et, s'ils étaient confondus, ils les exposaient au supplice de la mort. Une porte du desmophylakion (Bethè) [codd. nomophylakion], à travers laquelle ils étaient conduits à la mort, s'appelait le Charonion (i.e. la porte de Charon).*

BIBLIOGRAPHIE

- Azoulay 2011: V. Azoulay, *Les métamorphoses du koinon athénien autour du Contre Léocrate de Lycurgue*, in Azoulay-Ismard 2011, p. 191-217.
- Azoulay-Ismard 2011: V. Azoulay-P. Ismard (éd.), *Clisthène et Lycurgue d'Athènes. Autour du politique dans la cité athénienne*, Paris.
- Banfi 2010: A. Banfi, *Sovranità della legge. La legislazione di Demetrio del Falero ad Atene (317-307 a.C.)*, Milan.
- Bayer 1942: E. Bayer, *Demetrios Phalereus der Athener*, Stuttgart.
- Bearzot 2007: C. Bearzot, *I nomophylakes in due lemmi di Polluce (VIII 94 νομοφύλακες e VIII 102 οἱ ἔνδεκα)*, in C. Bearzot-F. Landucci-G. Zecchini (éd.), *L'Onomasticon di Giulio Polluce. Tra lessicografia e antiquaria*, Milan, p. 43-67.
- Boeckh 1832: A. Boeckh, *Über den Plan der Atthis des Philochoros*, Koeniglich-Preussische Akademie der Wissenschaften. Historisch-philologische Klasse, Abhandlungen, p. 1-30 [= *Kleine Schriften* 5, Leipzig 1871].
- Bordes 1982: J. Bordes, *Politeia dans la pensée grecque jusqu'à Aristote*, Paris.
- Brun 2007: P. Brun, *Les épiekteis à Athènes au IV<sup>e</sup> siècle*, in J.-C. Couvenhes-S. Milanezi (éd.), *Individus, groupes et politique à Athènes : recherches et perspectives. Actes du colloque tenu à Tours, les 7 et 8 mars 2005*, Tours, p. 141-153.
- Burckhardt 1996: L. A. Burckhardt, *Bürger und Soldaten. Aspekte der politischen und militärischen Rolle athenischer Bürger im Kriegswesen des 4. Jahrhunderts v. Chr.*, Stuttgart.
- Burke 1985: E. Burke, *Lycurgan Finances*, *GRBS* 26, p. 251-264.
- Carawan 1985: E. M. Carawan, *Apophysis and Eisangelia: The Role of the Areopagus in the Athenian Political Trials*, *GRBS* 26, p. 115-140.
- Carlier 1996: P. Carlier (éd.), *Le IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Approches historio-graphiques. Actes du colloque de Nancy (28-30 septembre 1994)*, Paris.
- Cawkwell 1988: G. L. Cawkwell, *NOMOΦΥΛΑΚΙΑ and the Areopagus*, *JHS* 108, p. 1-12.
- Costa 2007: V. Costa, *Filocoloro di Atene*, I. *Testimonianze e frammenti dell'Atthis*, Tivoli.
- Couvenhes 2000: J.-C. Couvenhes, *Les garnisons de l'Attique du IV<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. par les inscriptions : les textes et leur interprétation*, Thèse de doctorat inédite, Université de Paris IV-Sorbonne.
- De Bruyn 1995: O. De Bruyn, *La compétence de l'Aréopage en matière de procès publics*, Stuttgart.
- De Sanctis 1966 : G. De Sanctis, *I nomophylakes d'Atene*, in Id., *Scritti Minori*, I, Rome, p. 193-204 [= *Entaphia in memoria di Emilio Pozzi*, Turin 1913, p. 3-14].
- Dover 1955: K. J. Dover, *Anapsephisis in fifth-century Athens*, *JHS* 75, p. 17-20 [= Id., *The Greek and their Legacy. Collected Papers II*, Oxford 1987, p. 187-193].
- Dow-Travis 1943: S. Dow-A. H. Travis, *Demetrios of Phaleron and his Lawgiving*, *Hesperia* 12, p. 144-165.
- Faraguna 1992: M. Faraguna, *Atene nell'età di Alessandro. Problemi politici, economici, finanziari*, Rome.

- Faraguna 2011: M. Faraguna, *Lykourgan Athens ?*, in Azoulay-Ismaïr 2011, p. 67-86.
- Ferguson 1911a : W. S. Ferguson, *The laws of Demetrius of Phalerum and their guardians*, *Klio* 11, p. 265-276.
- Ferguson 1911b : W. S. Ferguson, *Hellenistic Athens : An Historical Essay*, Londres.
- Feyel 2009: C. Feyel, Dokimasia. *La place et le rôle de l'examen préliminaire dans les institutions des cités grecques*, Nancy.
- Finley 1952: M. I. Finley, *Studies in Land and Credit in Ancient Athens, 500-200 B.C.*, New Brunswick.
- Finley 1971: M. I. Finley, *The Ancestral Constitution*, Cambridge.
- Fishkin 2001: J. S. Fishkin, *Vers une démocratie délibérative : l'expérimentation d'un idéal*, *Hermès* 31, p. 207-222.
- Fishkin 2009: J. S. Fishkin, *When the People Speak. Deliberative Democracy and Public Consultation*, Oxford.
- Fortenbaugh-Schütrumpf 2000: W. W. Fortenbaugh-E. Schütrumpf (éd.), *Demetrius of Phalerum. Text, Translation and Discussion*, New Brunswick.
- Fröhlich 2004: P. Fröhlich, *Les cités grecques et le contrôle des magistrats (IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.)*, Genève.
- Gagarin 2000: M. Gagarin, *The Legislation of Demetrius of Phalerum and the Transformation of Athenian Law*, in Fortenbaugh-Schütrumpf 2000, p. 347-365.
- Gehrke 1978: H.-J. Gehrke, *Das Verhältnis von Politik und Philosophie in den Werken des Demetrios von Phaleron*, *Chiron* 8, p. 149-193.
- Habicht 1957: C. Habicht, *Samische Volksbeschlüsse der Hellenistischen Zeit*, *MDAI(A)*, p. 152-274.
- Habicht 1988: C. Habicht, *Hellenistic Athens and Her Philosophers (David Magie Lectures)*, Princeton.
- Hansen 1974: M. H. Hansen, *The Sovereignty of the People's Court in Athens in the Fourth Century B.C. and the Public Action against Unconstitutional Proposals*, Odense.
- Hansen 1987: M. H. Hansen, *Grappe Paranomon Against Psephismata Not Yet Passed by the Ekklesia*, *Classica & Mediaevalia* 38, p. 63-73.
- Hansen 1993: M. H. Hansen, *La démocratie athénienne à l'époque de Démosthène*, Paris (éd. anglaise, Oxford 1991).
- Hansen 2001: M. H. Hansen, *Grappe paranomon. La sovranità del tribunale popolare ad Atene nel IV sec. a.C. e l'azione pubblica contro proposte incostituzionali*, Turin (trad. ital. de Hansen 1974).
- Hansen 2005: M. H. Hansen, *The Tradition of Ancient Greek Democracy and its Importance for Modern Democracy*, Copenhagen.
- Harrison 1971: A. R. W. Harrison, *The Law of Athens, II. Procedure*, Oxford.
- Humphreys 1985: S. Humphreys, *Lycurgus of Butadae: An Athenian Aristocrat*, in J. W. Eadie-J. Ober (éd.), *Essays in Honor of Chester G. Starr*, Lanham, p. 199-252.
- Knoepfler 2001-2002: D. Knoepfler, *Loi d'Érétrie contre la tyrannie et l'oligarchie*, *BCH* 125, p. 195-238 ; *BCH* 126, p. 149-204.

- Lanni 2010: A. Lanni, *Judicial Review and the Athenian 'Constitution'*, in M. H. Hansen (éd.), *Démocratie athénienne-Démocratie moderne : tradition et influences*, Genève (Entretiens de la Fondation Hardt, 56), p. 235-276.
- Laqueur 1908: R. Laqueur, *Die literarische Stellung des Anonymus Argentinensis*, *Hermes* 43, p. 220-228.
- Lipsius 1905: J. H. Lipsius, *Das attische Recht und Rechtsverfahren*, Leipzig.
- Lynch 1972: J. P. Lynch, *Aristotle's School*, Berkeley.
- Marinovic 1988: L. P. Marinovic, *Le mercenariat grec au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et la crise de la polis*, Besançon (éd. russe, Moscou 1975).
- Marinovic 1989: L. P. Marinovic, *Le problème de la crise de la polis au IV<sup>e</sup> siècle dans l'historiographie soviétique*, *Dialogues d'histoire ancienne* 15/2, p. 81-96.
- Mitchel 1970: F. Mitchel, *Lykourgan Athens : 338-322 BC*, Cincinnati.
- Mossé 1962: Cl. Mossé, *La fin de la démocratie athénienne*, Paris.
- Mossé 1979: Cl. Mossé, *Comment s'élabore un mythe politique : Solon, 'père fondateur' de la démocratie athénienne*, *Annales ESC* 34, p. 425-437.
- Mossé 1989: Cl. Mossé, *Lycurgue l'Athénien : homme du passé ou précurseur de l'avenir ?*, *Quaderni di Storia* 30, p. 25-36.
- O'Sullivan 2001: L. O'Sullivan, *Philochorus, Pollux and the Nomophylakes of Demetrius of Phalerum*, *JHS* 121, p. 51-62.
- O'Sullivan 2002: L. O'Sullivan, *The Law of Sophocles and the Beginnings of Permanent Philosophical Schools in Athens*, *RhM* 145, p. 251-262.
- O'Sullivan 2009: L. O'Sullivan, *The Regime of Demetrius of Phalerum in Athens, 317-307 BCE*, Leyde-Boston.
- Oliver 2011: G. Oliver, *Before 'Lykourgan Athens': The Origins of Change*, in Azoulay-Ismard 2011, p. 119-131.
- Paoli 1953: U. E. Paoli, *La sauvegarde de la légalité dans la démocratie athénienne*, in *Festschrift H. Lewald*, Bâle, p. 133-140.
- Pomeroy 1994: S. Pomeroy, *Xenophon Oeconomicus: A Social and Historical Commentary*, Oxford.
- Reinmuth 1971: O. W. Reinmuth, *The Spirit of Athens after Chaeronea*, in *Acta of the Fifth International Congress of Greek and Latin Epigraphy*, Cambridge, 1967, Oxford, p. 47-51.
- Rhode-Osborne 2003: P. J. Rhodes-R. Osborne, *Greek Historical Inscriptions, 404-323 B.C.*, Oxford.
- Robert 1969: L. Robert, *Théophraste de Mytilène à Constantinople*, *CRAI* 113, p. 42-64 [= *Choix d'écrits*, D. Rousset et al. (éd.), Paris 2007, p. 603-621].
- Robert 1973: L. Robert, *Les juges étrangers dans la cité grecque*, in *Xenion. Festschrift für Pan. I. Zepos*, Athènes, p. 765-782 [= *Choix d'écrits*, D. Rousset et al. (éd.), Paris 2007, p. 299-314, avec annotation nouvelle de 55 notes].
- Ruzé 1997: Fr. Ruzé, *Délibération et pouvoir dans la cité grecque de Nestor à Socrate*, Paris.
- Schmitt-Pantel 2009: P. Schmitt-Pantel, *Hommes illustres. Mœurs et Politique à Athènes au V<sup>e</sup> siècle*, Paris.

- Stork-van Ophuijsen-Dorandi 2000: P. Stork-J. M. van Ophuijsen-T. Dorandi, *Demetrius of Phalerum : The Sources, Text and Translation*, in Fortenbaugh-Schütrumpf 2000, p. 1-310.
- Sundwall 1906: J. Sundwall, *De institutis reipublicae Atheniensium post Aristotelis aetatem commutatis*, *Acta Societatis Scientiarum Fennicae* 34, p. 1-26.
- Tracy 1995: S. Tracy, *Athenian Democracy in Transition : Attic Letter Cutter of 340-290 B.C.*, Berkeley.
- Vidal-Naquet 1963: P. Vidal-Naquet, *Athènes au IV<sup>e</sup> siècle : fin d'une démocratie ou crise de la cité ?*, *Annales ESC* 18/2, p. 346-351.
- Wallace 1989: R. Wallace, *The Areopagus Council to 307 BC*, Baltimore.
- Wehrli 1962: Cl. Wehrli, *Contribution à l'étude des Onze (Οἱ Ἑνδεκά)*, *Historia* 11, p. 383-384.
- Wehrli 1968: Fr. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles*, 4. *Demetrios von Phaleron*, Bâle-Stuttgart.
- Wilcken 1907: U. Wilcken, *Der Anonymus Argentinensis*, *Hermes* 42, p. 374-418.
- Will 1977: E. Will, *Histoire grecque*, *Revue historique* 257, p. 391-393 ; *Revue historique* 258, p. 442-443.
- Wolff 1970: H. J. Wolff, « Normenkontrolle » und Gesetzesbegriff in der attischen Demokratie, Heidelberg.
- Yunis 1988: H. Yunis, *Law, Politics, and the Graphê paranomôn in Fourth-Century Athens*, *GRBS* 29, p. 364-370.

ADRIAAN LANNI (HARVARD, MA)

## SOCIAL SANCTIONS IN CLASSICAL ATHENS

This paper examines the operation of social sanctions in classical Athens. “Social sanctions,” sometimes called “informal sanctions” in modern legal sociology, is a term that refers to punishments that are unilaterally imposed by third parties with no involvement of government institutions.<sup>1</sup> Classic modern examples are public ridicule and shunning by neighbors and fellow villagers, being expelled from a church or merchant organization, or having one’s business boycotted. The sanction may be imposed by either an individual or a private group (for example a religious or economic association), but social sanctions are typically understood as being imposed by third-parties only: self-help or retaliation by an injured party is generally not included.<sup>2</sup> Similarly, while the outcomes of private arbitration and other private dispute resolution procedures may be an important form of social control, they are generally not included as examples of social sanctions. Social sanctions may be meted out for violations of legal norms – that is, norms that are the subject of legal regulation – or of purely informal social norms. Social sanctions can be relatively organized, such as a public announcement by a merchant association to expel a member, or completely unstructured, such as a few neighbors independently deciding to stop dining with someone, lending to him, or cooperating with him in times of scarcity. What is distinctive about social sanctions is that they are private punishments: the state (or in this case polis) institutions play no role in determining the guilt or penalty for transgression of a norm.<sup>3</sup>

Understanding the operation of social sanctions in classical Athens is particularly important because it may shed light on a central puzzle in Athenian legal history: how was order maintained? The classical Athenian “state” had almost no formal coercive apparatus to ensure order or compliance with law: there was no professional police force or public prosecutor, and nearly every step in the legal

---

<sup>1</sup> See Piddocke 1968 for a discussion of social sanctions from an anthropological perspective; for the economic approach, see Posner 2007.

<sup>2</sup> The borders of these categories are necessarily blurry, particularly where “self-help” may take place in public and involve public humiliation, as, for example, in some punishments for adulterers (Forsdyke 2005). I focus here only on sanctions initiated by third parties.

<sup>3</sup> For this reason I do not include what might be termed “legalized informal sanction”: laws that explicitly permit a citizen to take it upon themselves to punish an offender, such as an exile who returns illegally.

process depended on private initiative.<sup>4</sup> Victimless offenses were prosecuted only if a volunteer prosecutor willing to take on financial risk decided to bring suit.<sup>5</sup> And yet, Athens appears to have been a remarkably well-ordered society. Although scholars debate the level of violence in Athens,<sup>6</sup> even a scholar like David Cohen, who portrays Athens as a feuding society, concedes that Athens displayed “remarkable political stability” and experienced much less civic violence than, say, republican Rome.<sup>7</sup> Athenians appear to have obeyed the law with remarkable regularity: the wealthy and powerful paid taxes and fulfilled their legal obligation to support public festivals;<sup>8</sup> ordinary Athenians presented themselves for military service despite a near-constant state of war;<sup>9</sup> and hundreds of citizens chosen by lot served as unpaid government officials each year.<sup>10</sup>

Scholars often posit that informal means of social control, including social sanctions, were critical in regulating behavior and maintaining order.<sup>11</sup> But while some aspects of informal social control, such as private dispute resolution procedures and governance of the *oikos*, have been extensively studied, social sanctions have not.<sup>12</sup> This paper aims to collect and analyze the evidence for social

---

<sup>4</sup> Hunter 1994. As Harris 2007 points out, there are inscriptions indicating that magistrates did have some enforcement powers, though outside limited market contexts these are largely limited to protecting sacred areas and what appear to be largely honorific pronouncements to protect specific honorands.

<sup>5</sup> In some high-profile political cases, the Assembly or Council could appoint a team of men to prosecute a case, and a board of magistrates selected by lot was responsible for prosecuting officials accused of financial mismanagement at the *euthyna*. MacDowell 1993, p. 61-62.

<sup>6</sup> For a view of Athens as a largely peaceful society, see Herman 2006, p. 206-215; contrast Cohen 1995, p. 61-86, 119.

<sup>7</sup> Cohen 1995, p. 6-7.

<sup>8</sup> Sinclair 1988, p. 54-64, describes the financial obligations of wealthy citizens. To be sure, attempts to avoid liturgies, taxes, and military service were not unknown in Athens (on which, see Christ 2006), but despite little formal enforcement such shirking does not seem to have seriously impeded the operation of state functions.

<sup>9</sup> Finley 1985, p. 67.

<sup>10</sup> Hansen 1979.

<sup>11</sup> E.g., Hunter 1994, p. 116; Cohen 1991, p. 88-94; Allen 2000, p. 142-145.

<sup>12</sup> There are two notable exceptions. In an excellent article and a chapter of a book, Forsdyke (2005; 2012, p. 195-232) argues that public shaming was an important component of social control in classical Athens. Forsdyke focuses on public shaming, particularly of adultery, the razing of houses, and stoning. Most of Forsdyke’s examples (such as punishment of adulterers) involve what I would characterize as legalized self-help rather than social sanctions, and are not treated here; most of the examples of social sanctions discussed here (such as shunning) are not discussed by Forsdyke. In an article and book, both entitled *Nachbarschaft und Dorfgemeinschaft im archaischen und klassischen Griechenland*, Schmitz (1999; 2004) argues that in the classical period we can see ritual remnants of quite formalized social sanctions in the archaic period in the form of house razing and public punishments. He argues that with the exception of some survivals in the form of shame punishments such as the stocks and various humiliations

sanctions in classical Athens. The paper explores (1) Athenian attitudes toward social sanctions, (2) the prevalence of informal punishments, (3) the form these sanctions took when they were carried out, and (4) the relationship between legal and social sanctions in Athens.

### I. Ideology

An initial question is to determine what we know about how Athenians viewed social sanctions – that is, on the level of ideology, what did they think about people acting on private judgments about their neighbors? Our most well-known source is clear about this: the Athenians were uncomfortable with the idea of social sanctions. Pericles' funeral oration includes a famous boast about the Athenians' open-mindedness:

*We do not get into a state with our next-door neighbor if he enjoys himself in his own way, nor do we give him the kind of black looks which, though they do no real harm, still do hurt people's feelings.*<sup>13</sup>

While this passage suggests that social sanctions played no important role in Athens, the speaker in *Against Aristogeiton* offers a more complicated picture. He draws an analogy between community life and a multi-generational family:

*Where there is a father and grown-up sons and possibly also grandchildren, there are bound to be many divergent wishes; for youth and age do not talk or act in the same way. Nevertheless, whatever the young men do, if they are modest, they do in such a way as to avoid notice; or if this is impossible, at any rate they make it clear that such was their intention. The elders in their turn if they see any lack of moderation in spending or drinking or amusement, manage to see it without showing that they have seen it . . . . And that is just how you, men of Athens, live in this community on humane and brotherly principles, one class watching the proceedings of the unfortunate in such a way that, as the saying runs, "seeing, they see not; hearing, do not hear"; while the others by their behavior show that they are both on their guard and alive to a sense of shame.*<sup>14</sup>

In this passage, restraint on the part of both parties is critical to maintaining *eunomia*; some measure of deviation from established norms is tolerated, so long as the youths are discrete and do not go too far. Unlike Pericles in the funeral oration,

---

of adulterers social sanctions were eliminated in the classical period as the state declared private violence to be *aikēia*. Under my definition, the stocks are not social sanctions because they follow a court verdict, and punishments of adulterers are forms of self-help undertaken by the victim. Schmitz does not discuss the kind of social sanctions from the classical period that I treat, such as shunning or withdrawal of lending or commercial interaction.

<sup>13</sup> Thuc. 2, 37, 2 (tr. Warner)

<sup>14</sup> Dem. 25, 88-89 (tr. Vince)



for the speaker in Demosthenes 25 social sanctions *do* play an important disciplinary role. Fear of shame keeps the citizens in check since they know that their neighbors are always lurking in the background, ready to step in if an individual strays too far from acceptable behavior. But the community tries to avoid imposing social sanctions if at all possible.

So though they differ in degree, the funeral oration and Demosthenes 25 both suggest a culture of toleration that must have been at least somewhat inimical to the imposition of social sanctions. Social sanctions were likely disfavored not only because they were inconsistent with democratic ideology's commitment to allowing citizens to "live as one likes,"<sup>15</sup> but also because there was something distasteful, perhaps even smacking of *hubris*, about a citizen proclaiming his superiority over a fellow citizen by ridicule or shunning.<sup>16</sup> The reluctance to impose (or be seen to be imposing) social sanctions may be reflected in the tendency, pointed out by Lewis, to present *pheme* (rumor) as a spontaneous, quasi-supernatural entity that "springs up and spreads of its own accord, as opposed to slander, which is deliberately passed from one person to another."<sup>17</sup> It seems that while the Athenians sometimes acknowledged that fear of shame and ridicule played a role in motivating behavior, they were ambivalent about the use of social sanctions.

## II. How prevalent were social sanctions?

It is often assumed that fear of social sanctions played a vital role in maintaining order in everyday life.<sup>18</sup> Our sources of course offer us only a limited window into Athenian social life, but it is worth remarking, with all due caveats, that the surviving evidence suggests that the use of social sanctions may not have been as prevalent as one might guess, and that social sanctions may have been largely reserved for serious violations of norms.

Before turning to an analysis of the surviving literary evidence for social sanctions, it is worth noting that recent research on Athenian social life suggests an important structural limitation on the operation of social sanctions. Until relatively recently it was widely assumed that most of an Athenian's social and economic interactions would take place in the deme, which was characterized as a close-knit, face-to-face community.<sup>19</sup> Recent research has cast doubt on this assumption. Harris, emphasizing a high degree of specialization of labor, argues that the average Athenian "would need to acquire goods and services outside his immediate circle of friends, neighbors, and family;"<sup>20</sup> and Vélissaropoulos-Karakostas points to evidence that small farmers and merchants would regularly carry out one-off small

---

<sup>15</sup> For discussion, see Wallace 2006.

<sup>16</sup> On the notion of *hubris* in Athens, see Fisher 1992.

<sup>17</sup> Lewis 1996, p. 12-13; see also Aesch. 1, 127.

<sup>18</sup> E.g., Hunter 1994, p. 116; Cohen 1991, p. 88-94; Allen 2000, p. 142-145.

<sup>19</sup> E.g., Hunter 1994, p. 97.

<sup>20</sup> Harris 2002.

business dealings in the fourth century.<sup>21</sup> If Athenians were regularly interacting with strangers, particularly if they were engaging in one-time transactions, the deterrence effect of social sanctions would be greatly reduced. In such a case a citizen could only be informally sanctioned if their mistreatment of the stranger came to the attention of the offenders' friends and neighbors, *and* those friends and neighbors accepted the stranger's version of events over the account given by their friend. We will see that the use of character evidence in court speeches may have helped to publicize norm violations to an offenders' local community and thereby facilitate social sanctions, but this mechanism was limited to allegations that were discussed in a court trial and accepted by the accused's local community. Edward Cohen goes even farther, arguing that even the territorial deme may not have been as close-knit as we once thought, with less sustained social interaction among neighbors and less development of local knowledge.<sup>22</sup> If this is right, then not only might neighbors be less likely to learn of and sanction norm violations, but social sanctions themselves might have had less impact because the excluded individual had the possibility of social and economic interactions beyond the local community.

What do the court speeches tell us about the prevalence of social sanctions? While gossip, in the sense of talk about others' deviant behavior, was common, it is less clear that such talk was regularly followed up with public ridicule, social exclusion, or other forms of social sanction. In her thoughtful chapter on the politics of reputation in Athens, Virginia Hunter lists over one hundred examples of "gossip" in the court speeches.<sup>23</sup> In arguing that gossip was an important form of social control in Athens, "oversee[ing] people's lives down to the smallest detail,"<sup>24</sup> she assumes that talk necessarily implies public ridicule.<sup>25</sup> While the allegations of wrongdoing in open court before hundreds of jurors *do* constitute a form of public ridicule,<sup>26</sup> it is less clear that gossip that did not find its way into a court case resulted in social sanctions. Although many of the ubiquitous character attacks in the speeches must have originated in community gossip, it is notable that examples of actual social sanctions are quite rare in the surviving speeches.<sup>27</sup> It is possible that

---

<sup>21</sup> Vélissaropoulos-Karakostas 2002, p. 132.

<sup>22</sup> Cohen 2000, p. 112-129.

<sup>23</sup> Hunter 1994, p. 118-119. There is some question about whether character attacks by one litigant on another in court should be characterized as "gossip," but that issue is irrelevant for our purposes here.

<sup>24</sup> Hunter 1994, p. 116.

<sup>25</sup> Hunter 1994, p. 116: "Gossip and its outcome, ridicule, are in a certain manner the external sanctions which support the internal sanctions of individual actions, self-regard, and the sense of shame."

<sup>26</sup> On which see Lanni 2009.

<sup>27</sup> Clear examples of social sanctions: Aesch. 2, 97; Lys. 13, 79-80; Lys. frg. 1, 3; Dem. 25, 60/Din. 2, 9-10 (both discussing the case of Aristogeiton); Is. 9, 16-20 (involving a man refusing to speak to the son of the man who killed his father); Xen., *Hell.* 1, 7, 35. Lyc. 1, 122, the stoning of Lycidas, should probably also be included, though it should be noted

speakers do not mention social sanctions when attacking their opponents on the assumption that the imposition of a sanction would be assumed by the audience. But it seems more likely that a speaker would, whenever possible, tell the jury that his opponent had not merely violated a norm, but had actually been ridiculed, cast out or shunned by his neighbors or business associates.

Still, it is important not to overstate the significance of the apparent rarity of social sanctions. No doubt fear of talk alone could play an important disciplinary role, particularly given the importance of reputation and honor in Athenian culture.<sup>28</sup> Several court speakers claim that they care more about their reputation than the formal outcome of the case.<sup>29</sup> Notwithstanding recent research emphasizing the breadth of Athenians' dealings with strangers (discussed above), it is still fairly clear that Athenians relied extensively on friends and neighbors both for everyday activities and in times of crisis and scarcity: friends and neighbors were a source of interest-free loans, lending of food, tools, and animals, and companions in communal meals.<sup>30</sup> Implicit in the scholarship that emphasizes informal social control is the idea that the interdependence of Athenian life meant that Athenians who violated community norms risked not only the possibility of gossip and diminished reputation, but also the much more material and dire consequences of exclusion from neighborly aid or being driven out of business. My argument is simply that the image of average Athenians toeing the line because any minor transgression of community norms could lead to immediate social exclusion may be exaggerated.

Most of the surviving examples of social sanctions involve serious norm violations. The cases of confirmed social sanctions include stealing from fellow prison inmates and attacking one of them so violently as to swallow the other man's nose;<sup>31</sup> homicide;<sup>32</sup> collaboration under the Thirty;<sup>33</sup> participation as a general in the

---

that the punishment was not entirely private in that it was initiated by a public body, the Council (though Lycurgus tells us that they took off their wreaths before commencing the stoning). Dem. 33, 6 and Isoc. 18, 9 report attempts by creditors to blacken the reputation of debtors in an attempt to prevent others from lending to them; Aesch. 1, 59 reports the attempt of the slave Pittalacus to encourage others to impose social sanctions on Timarchus for his mistreatment of him. Dem. 47, 70 and Isoc. 17, 1 contemplate the possibility of future social sanctions; Lys. 6, 45 recounts how an informer under the Thirty who was protected by the Amnesty nevertheless fled out of fear (possibly of private punishments, possibly of prosecutions in violation of the amnesty); Dem. 21, 118 states that when someone commits a "terrible crime," his friends withdraw friendship while his enemies bring court cases. And Dem. 19.243 describes widespread talk, but does not mention ridicule.

<sup>28</sup> See, e.g. Dodds 1951, p. 18.

<sup>29</sup> E.g., Andoc. 1, 56; Isoc. 17, 1.

<sup>30</sup> Theoph. *Char.* 9, 7; 10, 11; 15, 5; 17, 9; Dem. 50, 56; 53, 4, 7; Lys. 19, 22. For discussion, see Gallant 1991, p. 157-158, 171-175; Millett 1991.

<sup>31</sup> Dem. 25, 60; Din. 2, 9-10.

<sup>32</sup> Is. 9, 16-20.

Arginusae debacle;<sup>34</sup> and treason.<sup>35</sup> These are not minor deviations from community standards. The one example of the imposition of a social sanction for a relatively mundane offense – debt – is presented as an extreme and incorrigible case. The offender has so many debts to neighbors, retail traders, and even maritime lenders in the Piraeus that “so many people come to his house at dawn demanding what is owed to them that the passersby believe that the man has died, and they have come for a funeral.”<sup>36</sup> In an interesting twist, when he repeatedly fails to pay back his *eranos* loans, his neighbors do not refuse to continue lending to him or otherwise shun him. Rather, the *neighbors* abandon their own houses and rent other ones far away to avoid having to interact with him!<sup>37</sup>

While it is impossible to reach any certainty given the paucity of our sources, the fact that all our confirmed cases of social sanctions involve serious offenses may suggest that social sanctions were largely used as a last resort, when an offense was too serious to ignore. We simply do not see any evidence of relatively minor infractions of the sort that were regularly raised as character attacks in the speeches resulting in any concrete social sanctions.<sup>38</sup> It may be that the very interdependence of social life and potential seriousness of social sanctions, along with the ideological concerns outlined earlier, made Athenians hesitate to disturb social relations by punishing minor norm violations.

In fact, as Wallace recounts, we have several examples of Athenians who not only escaped social sanction but managed to have significant political careers despite widespread gossip about their behavior such as their sexual habits (Timarchus) or cowardice on the battlefield (Kleonymus). As Wallace states with regard to Timarchus, “even in deciding questions of direct political concern to the community, most people did not take too seriously the rumors of Timarchos’ youthful debaucheries, even while they were happily scandalized to hear them.”<sup>39</sup> In Xenophon’s *Symposium*, Charmides lists as one of the benefits of his newfound poverty that he is no longer subject to criticism for his connection to Socrates because no one cares what he does.<sup>40</sup> If it is right that the behavior of poor

<sup>33</sup> Lys. 13, 79-80.

<sup>34</sup> Xen., *Hell.* 1, 7, 35.

<sup>35</sup> Lyc. 1, 122; Aesch. 2, 97.

<sup>36</sup> Lys. fr. 1, 3-5 (tr. Todd).

<sup>37</sup> Lys. fr. 1.4.

<sup>38</sup> We do have a few cases involving enemies publicizing allegations for ordinary debt and theft in an attempt to encourage others to impose social sanctions. Dem. 33, 6; Isoc. 18, 9. In neither case is it clear whether the attempt resulted in significant social sanctions; in fact in both cases it is the person whose reputation is being damaged who reports the incident, with the implication that it is improper.

<sup>39</sup> Wallace 2006, p. 125-126.

<sup>40</sup> Xen., *Symp.* 4, 30-33.

Athenians was less likely to invite gossip and criticism than the rich,<sup>41</sup> then ordinary Athenians may have been even less constrained by the prospect of social sanctions than the evidence from the court speeches suggests. In sum, while fear of reputational damage may have played an important deterrent effect in Athens, it appears from our limited evidence that social sanctions beyond mere talk were rarely imposed.

### III. How were social sanctions imposed and what form did they take?

The most common form of attested social sanction is the refusal to eat with, share food with, or otherwise engage in reciprocal relations with the offender. In some cases, this type of social sanction could be limited in scope and effect. For example, Aeschines reports that Demosthenes' fellow envoys refused to eat with him and tried to stay in different inns when traveling,<sup>42</sup> and the shunning in Isaeus 9 for homicide is imposed only by the immediate family members of the deceased.<sup>43</sup> But other offenders faced more widespread sanction. The speaker in Lysias 13 reports that when Agoratus, who had been an informer under the Thirty, tried to join the democratic resistance at Phyle, he was shunned by everyone: "nobody shared his food or his tent with the defendant, and the Taxiarch did not assign him to his Tribe. Instead, no human being spoke to him – it was as if he were polluted."<sup>44</sup> Xenophon tells us of another case in which the complete withdrawal of mutual support by fellow citizens resulted in death: when Callixenus, the prosecutor of the Arginusae generals, returned to Athens, "he was hated by everybody and died of starvation."<sup>45</sup>

We have only one example in which social sanctions escalated into physical violence: the remarkable case of the stoning of Lycidas.<sup>46</sup> Lycurgus tells us that when Lycidas proposed an alliance with Persia in the Council, the other Councilors decided to kill him and then stoned him to death with their own hands. Lycurgus points out that the members of the Council took off their wreaths first to emphasize that they were imposing punishment as private citizens rather than city officials.<sup>47</sup> In Herodotus' account of the incident,<sup>48</sup> other Athenians joined the Councilors in the stoning of Lycidas. This incident also gives us our only attested example of women imposing social sanctions: according to Herodotus, "the Athenian women soon found out what had happened; whereupon, without a word from the men, they got

<sup>41</sup> For a hypothesis on why elites might be the primary victims of informal sanctions, see Forsdyke 2012, p. 213-227.

<sup>42</sup> Aesch. 2, 97.

<sup>43</sup> Is. 9, 16-20.

<sup>44</sup> Lys. 13, 78-79 (tr. Todd).

<sup>45</sup> Xen., *Hell.* 1, 7, 35 (tr. Brownson).

<sup>46</sup> Lyc. 1, 122; Hdt. 9, 4-5. For discussion of this incident, see Allen 2000, p. 143-146. According to the speaker in Lysias 13, the democrats at Phyle were getting ready to kill Agoratus but were prevented from doing so by Anytus the general. Lys. 13, 77-79.

<sup>47</sup> Lyc. 1, 122.

<sup>48</sup> Hdt. 9, 4-5.

together, and, each one urging on her neighbor and taking her along with the crowd, flocked to Lycidas' house and stoned his wife and children."<sup>49</sup>

The Lycidas story is one of the rare instances that provide some indication about how decisions to impose a social sanction might have been made. In Lycurgus' account, the men take a formal vote in the Council to punish Lycidas, though since the decree is not preserved it is unclear whether it provided that stoning should be the means of punishment.<sup>50</sup> Herodotus' account suggests a more spontaneous decision by the men, while individual women informally persuade their neighbors to join the angry mob and punish Lycidas' wife and children.<sup>51</sup> The one other example of a formal collective decision to sanction is the case of the prison thief and cannibal Aristogeiton. Demosthenes tells us that his fellow inmates "voted a resolution not to share fire or light, food or drink, with him, not to receive anything from him, not to give him anything."<sup>52</sup> But in most of our passages there is no suggestion that the social sanctions resulted from a formal decision by a group of citizens or an association.

#### IV. Substitutes or complements to legal sanctions?

What was the relationship between formal and informal means of social control in Athens? Scholars studying the operation of law in the modern world have found that the interaction of legal and social sanctions can be complex and hard to predict.<sup>53</sup> The introduction of a legal sanction for an activity does not always increase overall deterrence and compliance, particularly if it serves as a substitute rather than a complement to the preexisting social sanction. For example, a new legal sanction may crowd out and replace the existing social sanction, leading to decreased overall compliance. In one well-known study of Israeli daycare centers,<sup>54</sup> researchers found that introducing fines for parents who picked their children up late actually increased the frequency of late pick-ups. Prior to the institution of fines, parents were deterred from what they perceived to be a violation of a social norm. But once the fine was instituted, the parents viewed the legal sanction as a substitute for the preexisting social sanction, and parents made a purely economic decision about whether the convenience of a late pick-up was worth the price of the fine.

Just as in the modern world, in Athens the interaction between formal and informal sanctions was complex, and the resulting compliance was not simply the sum of the deterrent effects of each form of sanction. But unlike the Israeli example, the evidence from Athens suggests that legal sanctions did not crowd out social

---

<sup>49</sup> Hdt. 9, 5 (tr. Selincourt).

<sup>50</sup> Lyc. 1, 122.

<sup>51</sup> Hdt. 9, 5.

<sup>52</sup> Dem. 25, 61-62 (tr. Vince); see also Din. 2, 9-10.

<sup>53</sup> Just a small sampling of the literature: Gneezy-Rustichini 2000; Posner 2007; Zasu 2007; Kube-Traxler forth.

<sup>54</sup> Gneezy-Rustichini 2000.

sanctions. In fact, Athenian legal institutions helped promote the operation of social sanctions by publicizing norm violations.

It is clear that there was no belief that social sanctions should be limited to enforcing norms that were not regulated by statute, and no sense that social sanctions should govern only “private” matters, however an Athenian might define that term. Several cases of social sanctions punished behavior that was illegal as well, including homicide, theft and assault, unpaid debt, and treason.<sup>55</sup> One passage suggests that the choice between using a legal or a social sanction may have had as much to do with the relationship between the parties as with the nature of the norm violation: Demosthenes states in *Against Meidias* that when someone commits a “wicked crime,” his friends withdraw their friendship whereas his enemies bring lawsuits.<sup>56</sup> We have one example of a victim resorting to a lawsuit only after his attempts to generate informal sanctions against his attacker failed. Aeschines reports that after Pittalacus was savagely whipped by Timarchus, his former lover, he sat in a prominent spot in the agora without a robe in the hope that other Athenians would be appalled by the beating and informally punish Timarchus.<sup>57</sup> Timarchus was so panicked that the entire city would learn of his behavior that he induced Pittalacus to leave the agora with promises of compensation. When Timarchus never carried through on his promise, Pittalacus finally brought suit.

Far from crowding out social sanctions, Athens’ formal court system actually encouraged the operation of informal punishments by publicizing litigants’ past norm violations. Because character evidence could help one’s chances in court, Athenian litigants had incentives to investigate and then publicize in court any prior bad acts by their opponent, even if they were victimless or committed against someone other than the litigant, and even if they were unrelated to the present case. Broadcasting these accusations of unprosecuted wrongdoing at a public trial assisted in the informal enforcement of norms in two ways. First, the character attacks in court can be seen as a form of public shame sanction in itself, as litigants were ridiculed by their opponents before hundreds of jurors and spectators. Second, news of allegations made during a court case would likely find its way back to a litigant’s residential community and to lenders and merchants with whom he might do business. In this way the courts may have at least partially compensated for the lack of incentives to conform to social norms when interacting and doing business outside one’s local community.

## V. Conclusions

In sum, the picture of Athens that emerges from the sources is neither the tolerant ideal depicted in the funeral oration nor the highly coercive environment imagined

---

<sup>55</sup> Lys. 6, 45; frg. 1, 3; Dem. 25, 60/Din. 2, 9-10; Is. 9, 16-20.

<sup>56</sup> Dem. 21, 118.

<sup>57</sup> Aesch. 1, 59-62.

by some scholars.<sup>58</sup> It appears that the imposition of social sanctions was disfavored and was generally reserved for severe norm violations, leaving a space for minor deviations from community norms. At the same time, fear of reputational damage through gossip clearly had some deterrent effect, though the frequency of social and economic interactions with strangers suggests that informal social control cannot fully explain the high level of social order in Athens. Perhaps most interesting, unlike in many modern contexts in Athens formal legal sanctions and institutions did not threaten but actually promoted the operation of social sanctions. This paper cannot offer a comprehensive explanation for the puzzle of Athens' orderliness, but it seems clear that the answer will be found by focusing neither informal nor formal means of social control, but on the complex interaction between the two mechanisms.

#### BIBLIOGRAPHY

- Allen 2000: D. S. Allen, *The World of Prometheus: The Politics of Punishing in Democratic Athens*, Princeton.
- Christ 2006: M. Christ, *The Bad Citizen in Classical Athens*, Cambridge.
- Cohen 1991: D. Cohen, *Law, Sexuality, and Society: The Enforcement of Morals in Classical Athens*, Cambridge.
- Cohen 1995: D. Cohen, *Law, Violence and Community in Classical Athens*, Cambridge.
- Cohen 2000: E. Cohen, *The Athenian Nation*, Princeton.
- Dodds 1951: E. R. Dodds, *The Greeks and the Irrational*, Berkeley.
- Finley 1985: M. I. Finley, *Ancient History: Evidence and Models*, London.
- Fisher 1992: N. Fisher, *Hybris: A Study in the Values of Honour and Shame in Ancient Greece*, Warminster.
- Forsdyke 2005: S. Forsdyke, *Street Theatre and Popular Justice in Ancient Greece: Shaming, Stoning, and Starving Offenders Inside and Outside the Courts, Past and Present* 201, p. 3-50.
- Forsdyke 2012: S. Forsdyke, *Slaves Tell Tales and other Episodes in the Politics of Popular Culture in Ancient Greece*, Princeton.
- Gallant 1991: T. Gallant, *Risk and Survival in Ancient Greece*, Stanford.
- Gneezy-Rustichini 2000: U. Gneezy-A. Rustichini, *A Fine is a Price*, *Journal of Legal Studies* 29/1, p. 1-17.
- Hansen 1979: M. H. Hansen, *Misthos for Magistrates in Classical Athens*, *Symbolae Osloenses* 54, p. 5-22.
- Harris 2002: E. M. Harris, *Workshop, Marketplace, and Household: The Nature of Technical Specialization in Classical Athens and its Influence on Economy and*

---

<sup>58</sup> E.g., Hunter 1994, p. 116; Cohen 1991, p. 88-94.



- Society*, in P. Cartledge-E. E. Cohen-L. Foxhall (eds.), *Money, Labour, and Land: Approaches to the Economies of Ancient Greece*, London, p. 67-99.
- Harris 2007: E. M. Harris, *Who Enforced the Law in Classical Athens?*, in *Symposion 2005*, Wien, p. 159-176.
- Herman 2006: G. Herman, *Morality and Behaviour in Democratic Athens*, Cambridge.
- Hunter 1994: V. J. Hunter, *Policing Athens: Social Control in the Attic Lawsuits, 420-320 B.C.*, Princeton.
- Kube-Traxler forth.: S. Kube-C. Traxler, *The Interaction of Legal and Social Norm Enforcement*, *Journal of Public Economic Theory*, forthcoming.
- Lanni 2009: A. Lanni, *Social Norms in the Athenian Courts*, *Journal of Legal Studies* 1/2, p. 691-736.
- Lewis 1996: S. Lewis, *News and Society in the Greek Polis*, Chapel Hill.
- MacDowell 1993: D. M. MacDowell, *The Law in Classical Athens*, reprint, Ithaca.
- Millett 1991: P. C. Millett, *Lending and Borrowing in Ancient Athens*, Cambridge.
- Piddocke 1968: S. Piddocke, *Social Sanctions*, *Anthropologica* 10/2, p. 261-285.
- Posner 2007: E. A. Posner (ed.), *Social Norms, Nonlegal Sanctions, and the Law*, Cheltenham.
- Schmitz 1999: W. Schmitz, *Nachbarschaft und Dorfgemeinschaft im archaischen und klassischen Griechenland*, *Historische Zeitschrift* 268/3, p. 561-597.
- Schmitz 2004: W. Schmitz, *Nachbarschaft und Dorfgemeinschaft im archaischen und klassischen Griechenland*, Berlin.
- Sinclair 1988: R. K. Sinclair, *Democracy and Participation in Athens*, Cambridge.
- Vélissaropoulos-Karakostas 2002: J. Vélissaropoulos-Karakostas, *Merchants, Prostitutes, and the 'New Poor'*, in P. Cartledge-E. E. Cohen-L. Foxhall (eds.), *Money, Labour, and Land: Approaches to the Economies of Ancient Greece*, London, p. 130-139.
- Wallace 2006: R. Wallace, *The Legal Regulation of Private Conduct in Athens: Two Controversies on Freedom, Dike* 9, p. 107-128.
- Zasu 2007: Y. Zasu, *Sanctions by Social Norms and the Law: Substitutes or Complements?*, *Journal of Legal Studies* 36/2, p. 379-396.

EVA CANTARELLA (MILAN)

## HOW WAS ORDER MAINTAINED IN CLASSICAL ATHENS? A RESPONSE TO ADRIAAN LANNI

As Adriaan Lanni has reminded us, social sanctions are “typically understood to be imposed by third parties with no involvement of public institutions. As a consequence, self-help or retaliation by an injured party is generally not included, as well as the outcomes of private arbitration and other private disputes resolution procedures...” On these grounds she has addressed the problem of the role played by these sanctions in the process of maintaining order and harmony in the Athenian society, starting from two arguments: 1) Athens “had almost no formal coercive apparatus to ensure order or compliance with law: there was no professional police force or public prosecutor, and nearly every step of the legal process depended on private initiative.” 2) “and yet Athens appear to have been a remarkably well ordered society.”

Lanni however – although moving from some arguments shared by authors such as D. Cohen, V. Hunter and D. Allen – challenges their opinion that social sanctions played a fundamental role in the process of maintaining order. As she correctly writes, “the puzzle of Athens’s orderliness will be found by focusing neither on informal nor formal means of social control, but on the complex interaction between the two mechanisms.” I fully share this observation even if on my opinion in Athens the existence of public coercive apparatus was far from being irrelevant. Enforcing the laws, of course, was not an exclusive prerogative of the polis; nevertheless Athens had a good corpus of laws that did not regulate only public matters but also several aspects of private life (probably not so freely as Pericles’ funeral oration wanted the Athenians and us to believe). Even if upon private initiative, the courts applied the laws: at least in the opinion of part of the scholarship, that I share, the rule of law existed in Athens. Every year a whole array of officials was elected: among them the Eleven, in charge of controlling the prison, of arresting criminals and executing death sentences, with the help of a group of Scythian archers, later substituted by a group of public slaves. Not to speak of the functions of the *agoranomoi*, the *sitophylakes* and other officials who ensured the respect of rules in the markets... In my opinion the coercive power of the Athenian state was such that it can be quoted (in addition to her arguments) to support Lanni’s opinion that “informal social control cannot fully explain the high level of social order in Athens.” This however does not mean that social sanctions played an irrelevant role.

On the contrary. As Lanni observes social norms were not limited to enforcing norms that were not regulated by statute, and they did not govern only private matters. Which means that they were widely diffused, even if, according to Lanni, usually applied only in cases that involved serious violations of norms. And given the fact that Athens was a shame culture, they were very effective, as Demosthenes explicitly states in *Against Aristogeiton*. According to Demosthenes, Athenians avoided misbehaving because they feared the shame that would fall on them (*aischunomenoi*, is the word he uses). Among the cases that confirm the effects of shaming it is worth recalling the realm of rules supposed to regulate the sexual relationships we call homosexual. In this area of behavior the pressure of the *demou phemis*, with the negative consequences on the *time* of the person who experienced it, did not strike only he who violated the law forbidding prostitutes to speak in public (cf. Aeschines *against Timarchos*). Social reprobation fell also on those who violated the social rule designed to guarantee the educational value of a pederastic relationship that imposed an asymmetry between the age of the *erastes* (adult) and the *eromenos* (a *pais*). The sanction was the ridicule that struck those who persisted as adults in being “loved” and not “lovers” of another man, as Aristophanes more than abundantly demonstrates with his rich and imaginative vocabulary used to ridicule them: starting from *katapugones*, passing to *leukopygoi* (in which the white color of the implied body part was considered sign of effeminacy), arriving to the cruel *chaunopktoi* and *lakkoproktoi* (where the excessive use of that body part reduced it to a cistern).

It is true that there are many cases of persons that continued to occupy key social and political roles while being socially disapproved. Bob Wallace gave us several examples. To these we could add the case of Demosthenes, who since his childhood, as he himself says, was called with the nickname *battalos* because of his stammering. But Aeschines and his political opponents called him *batalos*, with only one *t*, and *batalos* meant *pygè* (c. *Tim.* 113 and 126 and *De falsa legatione* 99). This however did not prevent him from continuing to perform his activities peacefully. If not in his case, however, in many others (perhaps for people uncertain of their social status) *demou phemis* and shaming produced severe psychological and social consequences.

Concerning the other forms of social sanctions, I will suggest a different interpretation of Likidas’ stoning, the only case, as Lanni notes, where social sanctions involved the use of physical violence. In Lycurgus (1, 122), Likidas is sentenced to death by the Council (a fact not mentioned in Hdt. 9, 4-5), and stoned to death by the Counselors, who had taken off their wreaths, to emphasize that they were imposing punishment as private citizens, rather than city officials. In my opinion, Likidas’ stoning was not a social sanction, but an act of public revenge, as well as the reaction of the Athenian women, who urged their neighbors to flock to Likidas’ house and stone his wife and children (Hdt. 9, 5); and in accordance after all with the character that stoning has regularly in the sources, starting from the

famous Homeric verse, where Hector says to Paris that, were not the Trojans as fearful as they were, Paris would wear a stone *chiton*.

A further point of possible discussion is the idea that social sanctions' effectiveness was diminished by the fact that Athens was not a face to face community as Ed Cohen gave us good reasons to believe with reference not only to the polis in its whole but also to the *demoi*. Part of scholarship continues to think that at least the *demoi* were face to face (for example V. Hunter, p. 149). But for our purpose this fact – even if proved to be true – would not be relevant. Certainly for social sanctions to be effective it is necessary that the behaviors (righteous or blameworthy) of each person must be known, if not by all, from many members of the group. But even if the fifth and fourth century BC Athens was not a face to face community, there were some places, as Lanni remembers, that acted as centers to spread information. One of them was the court in which both the prosecution and the defense orations contributed to make a good number of citizens aware of the opponents' blameworthy behaviors. Another place was the *agora* where the information reached also the non-citizens. To these I would add the *ekklesia*, in which, four times a month – according to Mogens Hansen's calculations – sat about 30,000 citizens, out of a total of 200,000 inhabitants. But these 30,000, outside the meetings, talked to friends and acquaintances, not necessarily citizens, and discussed also the private affairs they had acknowledged, thanks among other things to the *dokimasia*. As Aristotle says in the *Athenaion Politeia*, regarding the *dokimasia* of archons, the usual questions that were posed concerned such facts as tax payment, how they treated parents, if they had served the army. And the president of the sitting, after asking the designated archon the usual questions, asked the assembly: "Is there someone who wants to accuse this man?", a very generic question that seems to suggest the uttermost freedom in posing the questions, confirmed by the fact that according to Dinarch the *dokimasia* involved also the assessment of the *tropos* of the person subjected to it.

Finally, there is one more aspect of the problem that in my opinion would deserve to be deepened. The effectiveness of social sanctions depended on the almost irresistible capacity of *peitho* to generate conformism. The best evidence of this comes from a globalized world as ours. As McLuhan taught us, today's mass media had the effect of introducing in our cultures (fundamentally *guilt-cultures*) some elements traditionally typical of *shame cultures*, in which the fear of being socially blamed and the dread of feeling inadequate, losing self-esteem, induces to conform to the values, the life styles, even the aesthetical canons proposed as models. Today as yesterday, the effectiveness of social sanctions depends on the strength of the persuasion means. Among the latter, a fundamental role in Athens was played by theater, the mass communication means of the polis (as epics in the archaic age). I will limit myself to one example, Euripides' two plays dedicated to Phaedra. In the first *The Veiled Hippolytus*, Phaedra was a rebel. From the few surviving fragments we apprehend that she tries to seduce Hippolytus who covers is

face with a veil to defend himself (hence the title of the tragedy). In the second, *The Crowned Hippolytus*, put on the stage after just a few years in 428, she is a model wife, who fights with all her forces against the love (guiltless) that Artemis has aroused in her for Hippolytus. Well, this unusual, or better unique, twofold and different representation of a same character confirms the enormous capacity of tragedy to influence audiences. Athenian women, worried about their reputation, rebelled to the representation of the first Phaedra. As Aristophanes imagines in the *Tesmophoriazouse*, to defend their honor they would have decided to kill Euripides. And Euripides thought it better to make amends writing the second *Phaedra*.

There would be many more things to say on such an interesting and stimulating paper, but my time has run short. I just want to add that Lanni's paper, as usual, invited us to rethink a basic aspect of the relations between Athenian law and Athenian society.

ROBERT W. WALLACE (EVANSTON, IL)

## WHEN THE ATHENIANS DID NOT ENFORCE THEIR LAWS

Democratic Athens professed strong support for its laws.<sup>1</sup> Each year the ephebes, Athens' trainee soldiers, swore "to listen well to those governing at any time, and to the *thesmoi*. If anyone seeks to destroy the *nomoi* I will oppose him as far as I am able myself, and with the help of all" (e.g., Lykourg. 1, 77). Each year the dikasts swore, "I shall vote according to the laws and the decrees of the Athenian demos" (e.g., Dem. 24, 150). Dikasts are often called "guardians of the laws," they are often asked to apply the full strength of the law (e.g., Dem. 21, 34; 57; 177; 224), and the laws are often called *kurioi*.<sup>2</sup> Aeschines (3, 6-7) excoriates contemporary *rhêttores* for making illegal motions. "If the laws are faithfully upheld for the polis, the democracy also is saved." [Andokides] 4, 19 echoes standard sentiment: "Obeying the officials and the laws is *sôtêria* for all. Whoever ignores these has destroyed the greatest protection of the city."

Yet in the classical period the Athenians sometimes did not enforce their laws. Which laws, why not, and why were consistently unenforced laws not repealed? Finally, how far were conservative complaints justified, that after 462/1 Athens' democracy came to pay less heed to its laws?<sup>3</sup>

I have divided the instances when the Athenians did not enforce their law into seven categories. However, the available evidence does not indicate that the first two well-known categories were very significant, while the remaining five categories all reflect, in different ways, the flexible and tolerant attitudes characteristic of the democracy.

Our first category, when the democracy actually broke its laws because of mass emotion, includes only one notorious episode, after Athens' naval victory off the Arginousai Islands in 406. Unhappy that their generals, prevented by a storm, had failed to rescue shipwrecked crews especially at a time of manpower shortages, the Assembly tried eight generals as a group and executed six of them, the other two not

---

<sup>1</sup> I thank Peter Rhodes, my respondent Paulin Isnard, and (at the Paris Symposion) especially Stephen Todd and Martin Dreher for valuable comments on this essay.

<sup>2</sup> Hansen 1990, p. 240 n. 117, lists many sources for this and other statements in this paragraph.

<sup>3</sup> [Arist.], *Ath. Pol.* 26, 2; 41, 2; Arist., *Pol.* 1292a4-37; 1293a9-10, 30-34; 1298a28-33; and Pl., *Republ.* 557e; 563d; *Laws* 701b.

having returned to Athens.<sup>4</sup> These generals (including Perikles' son by Aspasia) quickly became poster children for conservative complaints about democratic illegalities, notably by Plato (*Ap.* 32b) and Xenophon (*Hell.* 1, 7, 34). Both Plato and Xenophon assert that the Athenians broke the law in trying the generals *en bloc*. However, except for these partisan texts which probably also misrepresent Sokrates' actions as *bouleutês* or *epistatês*,<sup>5</sup> no other evidence indicates that trying people as a group – however unusual or even unparalleled – was forbidden by law.<sup>6</sup> Furthermore, even the anti-democratic Xenophon attests the Assembly's heated debate over what action to take, and the manipulation of popular emotions by unscrupulous politicians. *Ath. Pol.* 34, 1 comments, “the people had been misled by those who were enraged at what had happened.” In addition, as the two absent generals knew, the Athenians were always hard on officials who failed, even when failure was not their fault.<sup>7</sup> Xenophon also mentions how quickly the Athenians regretted their action, voting *probolai* against any who had deceived the people, Kallixeinos who had proposed the action – he came to a miserable end, “hated by all” – and four others (1, 7, 35). (The anti-democratic Thucydides also enjoyed representing “the fickleness of the mob.”) When Xenophon claims “the *plêthos* called out that it would be terrible if someone did not allow the demos to do what it wants” (*prattein ho an boulêtai*) instead of following the law (1, 7, 12), he repeats not history but the standard conservative perversion of democracy's ideal of “living as you like”.<sup>8</sup>

Other episodes of mass emotional illegality by Athens' democracy are rare. A panhellenic example is stoning, a type of social vendetta where as Eva Cantarella points out, no one is prosecuted for homicide.<sup>9</sup>

My second category includes several instances when Athens' democracy suspended or ignored a law as a result of deliberate policy. First, in the later years of

<sup>4</sup> Xen., *Hell.* 1, 6, 24-7, 35. Diod. S. 13, 97, 1-103, 2. See Andrewes 1974, comparing these accounts and making a case for Diodoros.

<sup>5</sup> Pl., *Ap.* 32a-c; Xen., *Hell.* 1, 7, 6; *Mem.* 1, 1, 18. In particular Hatzfeld 1936-39 on *Hell.* 1, 7, 6, followed by Delebecque 1957, p. 36, argue that Xenophon's claims (*Mem.* 1, 1, 18 and 4, 4, 2) that Sokrates was *epistatês* are fabrications “pour embellir les choses.” See also Andrewes 1974.

<sup>6</sup> See MacDowell 1978, p. 189.

<sup>7</sup> See Knox 1985; Sinclair 1988, p. 146-52.

<sup>8</sup> For “living as you like” see e.g. Euripides fr. 891 (in Arist., *Pol.* 1310a32-34); Lys. 26, 5; Arist., *Pol.* 1317a40-b14; and my essay, Wallace 1996, p. 114 (and *passim*). For conservative perversions of the democratic ideal (“doing what you want” was a tyrant's pleasure), see e.g. Soph., *Ajax* 1073-88; Thuc. 2, 37, 2; and Pl., *Republ.* 557b. The fictional episode in Xenophon became a key historical indicator for Ostwald 1986, p. 441-44: “Never before had there been a situation in which ‘the masses shouted that it was monstrous for anyone not to let the people do whatever they wanted’ [Ostwald quotes Xenophon]. The right of the sovereign people not to be bound by their own *nomoi* is affirmed as justifying cruel and unjust action.” Cf. also Sinclair 1988, p. 221.

<sup>9</sup> Cantarella 1991, p. 73-87.

the Peloponnesian War the Athenians either ignored or annulled Perikles' law requiring citizens to have two Athenian parents, again because of citizen shortages. Hence the orator Demosthenes was a citizen although his mother's Athenian father Gylon probably married a non-Athenian *ca.* 406,<sup>10</sup> and his enemies therefore branded him a Skythian. Perikles' law was reinstated in 403/2: "Aristophon the rhetor proposed the law that he who was not born from an *astê* was a *nothos*" and hence not a citizen, expressly exempting those born before that date.<sup>11</sup>

Whether Perikles' law was ignored or annulled is here an important question. We cannot exclude the possibility that the Athenians simply ignored the law.<sup>12</sup> In a parallel episode, again because of citizen shortages, after the Spartan army's defeat by lesser numbers at the battle of Leuktra in 371, Agesilaus announced that the law punishing cowards "might sleep for one day, before resuming its power" (Plut., *Ages.* 30). On the other hand, one argument for annulment is that in 403/2 Aristophon would not have needed to propose a law that was already on the books. The *graphê paranomôn* against proposals that contravened existing law is first attested in 415 (And. 1, 17), and in 414 Aristophanes *Birds* 1649-70 implies that Perikles' law was still in force. It is likely that Perikles' law was superseded, whether formally or informally, because of Athens' massive casualties in Sicily during the winter of 413/12. Certainly in the aftermath of that calamity, the Athenians suspended the *graphê paranomôn* (Thuc. 8, 67, 4; *Ath. Pol.* 29, 4) and established an oligarchy. If in this period the Athenians formally annulled Perikles' law, they will not have committed an illegal act.

In a related development, Diogenes Laertius (2, 26) reports that according to "some" including Satyros and Hieronymos of Rhodes (both Peripatetics), "to increase the population because of a shortage of men (*leipandrein*), the Athenians decreed that a man might marry one *astê*, and make children from another," and so Sokrates had two wives simultaneously. Athenaios (555d-556a) repeats this tradition about Sokrates, adding fourth-century Peripatetic sources (Aristotle, Aristotle's great nephew Kallisthenes, Demetrios of Phaleron, and Aristoxenos). Aulus Gellius (*NA* 15, 20) reports that Euripides "had two wives at the same time, since that was lawful by a decree of the Athenians." If this decree allowed citizens to marry two Athenian women (*astai*) because of casualties during the war, it did not contravene the terms of Perikles' citizenship law that citizens' parents must both be Athenian (*Ath. Pol.* 26, 3). However, the status of the second wife may possibly

<sup>10</sup> Compare Aeschin. 3, 171-2, and see Davies 1971, p. 121-22. On Perikles' law, see Ismard 2010, p. 122-28.

<sup>11</sup> Karystios F 11 Müller *ap.* Ath. 577b-c; see also Dem. 57, 30; 32. Eumelos *FGrHist* 77 F2 attributes the measure to one Nikomenes: see Harrison 1968, p. 26 n. 1. Patterson 1990 defends the consensus view that *nothoi* were not citizens.

<sup>12</sup> So Harrison 1968, p. 25.



have been unequal, which could have had consequences for earlier laws about *nothoi*.<sup>13</sup>

It may be noted in this context that the Athenians sometimes deliberately ignored their citizenship laws when awarding citizenship to non-Athenians for service to the city (for example the Samians in 405: ML 94, lines 7-17), or for other reasons (as in the case of Perikles' son by Aspasia).

A final instance where Athens' democracy formally suspended its laws was the amnesty decree of 403, forbidding the prosecution of most offenses committed before that date. This measure promoted social concord (*homonoia*) during a civil war that lasted until 401. We may compare the Athenians' decision (Aristophon's decree) in 403/2 not to disfranchise citizens of mixed blood who were born before that date.

In my third category, and shifting now from actions by the democratic Assembly to Attic society generally, a number of scholars have pointed out that what has been called automatic *atimia* was sometimes ignored in daily life.<sup>14</sup> *Hoboulomenos* could have prosecuted, but until he did, *atimia*'s legal restrictions remained unenforced. In the case of debt to the polis, this phenomenon was well recognized.<sup>15</sup> According to [Dem.] 58, 48-52 cf. 21, in a case of public debt, Attic law declared that *atimia* was imposed following a judicial conviction or else "from the day when [an offender] has transgressed the law or the decree." In the latter case, offenders were automatically *atimoi* but this had not been expressly declared. In consequence, many such persons went about their business with no apparent difficulties.<sup>16</sup> Two explanations for Athens' leniency are that many men had fallen into debt through service to the city, and if they were denied the ability to manage their affairs, the city could not recoup the money that was owed to it or easily recruit new naval contributors.

Also subject to automatic *atimia* were men who had mistreated their parents, prostituted themselves, squandered their inheritance, not adequately performed military service, or thrown away their shields in battle, but had not been convicted of these offenses. Such men sometimes ignored *atimia*'s restrictions until an enemy or opponent, provoked by some different issue, brought a charge.<sup>17</sup> Thus most famously, Aeschines says that "because [Timarchos] had lived shamefully [as a male prostitute], the laws forbade him to speak before the people" (1, 3). Yet

<sup>13</sup> See Ogden 1996, p. 72-75, and on the last point, Harrison 1968, p. 15-17.

<sup>14</sup> See esp. Paoli 1930, p. 332-33, and Hansen 1976, p. 59-60.

<sup>15</sup> The *locus classicus* is [Dem.] 25, 85-91. See Hansen 1976, p. 59 n. 22, and Gabrielsen 1994, p. 157-69.

<sup>16</sup> See Gabrielsen 1994.

<sup>17</sup> See above all Aeschin. 1, 28-32; and also Aeschin. 1, 14; 19-20; 40; 46; 73; 119; 154; 195; and Dem. 22, 29-31 specifically on male prostitution; Aeschin. 1, 154 on squandering one's estate; and Lys. 10, 1 on throwing away one's shield. See my essay, Wallace 1998.

Timarchos had often addressed the Assembly over many years (see e.g. Aeschin. 1, 80). Aeschines sought to discredit Timarchos because he opposed Demosthenes' and his associate Timarchos' anti-Macedonian policies. Demosthenes makes the same point against Androtion (22, 21-32), another political enemy. Whether or not Timarchos or Androtion was so patently guilty of male prostitution as Aeschines and Demosthenes claimed (in 346 the dikasts did find Timarchos guilty of disregarding automatic *atimia* and formally declared him *atimos*: Dem. 19, 284), the absence of a formal conviction put such men in a special category,<sup>18</sup> weakening the charge that the Athenians did not enforce the law. (By contrast, no convicted *atimos* is known to have disregarded the restrictions imposed by *atimia*, as doing so was a capital offense.)

Fourth, some wealthy Athenians including Isokrates<sup>19</sup> successfully avoided the obligations – especially trierarchies – that the law imposed on them because of their wealth. Other citizens could have challenged them, but sometimes did not do so. Athens' wealthy conservatives did not complain about this failure by the demos (!).

Fifth, some laws restricting women, slaves, and thetes were not enforced in the fourth century as a result of broader social developments and changing mores. Relevant laws for women include economic and sexual restrictions. Women were legally forbidden to conduct transactions worth more than one *medimnos* of grain (Is. 10, 10, cf. Aeschin. 1, 18). However, David Schaps, Virginia Hunter, and others have traced a number of larger transactions, for example by the widow of Polyeuktos in Dem. 41, 8-9, lending Spoudias 1,800 drachmas.<sup>20</sup> It may be that male *kurioi* stood as guarantors of some of these activities, which thus were only *de facto* rather than *de jure* illegal. In either case, Ed Cohen rightly says, Athenian men “appropriate[d] the veneer of exclusive legal authority – *politeia* in public affairs, ‘*kyrieia*’ in private matters.”<sup>21</sup> In a number of cases, wealthy widows managed the family property and are sometimes called *kuriai*, including Demosthenes' mother Kleoboule<sup>22</sup> and the widow of Polyeuktos whom I have mentioned.

As for sexual restrictions, very likely as David Cohen and others have argued, a lot of *moicheia* by wives, when discovered, did not result in the legal penalty of obligatory divorce, for reasons including family honor and forgiveness by their spouse.<sup>23</sup> At Eur., *Hipp.* 462-63, the Nurse asks: “How many sensible men do you think, when they see their bed dishonored, seem not to see?” The early democracy

<sup>18</sup> To lessen the danger, I argued that one main purpose of Athens' slander laws was to penalize any false accusation regarding these five offenses: see Wallace 1994.

<sup>19</sup> See Davies 1971, p. 247.

<sup>20</sup> Schaps 1979, p. 52-56; Hunter 1994, p. 19-29; also Sealey 1990, p. 39. In early fourth century, Xenophon (*LP* 14, 3) reports that the Spartans no longer observed their law against owning gold and silver (see MacDowell 1986, p. 119).

<sup>21</sup> E. Cohen 2002a, p. 106.

<sup>22</sup> Dem. 27, 53, cf. 45, 74; Isai. 10, 23.

<sup>23</sup> D. Cohen 1994, ch. 6; see further Roy 1997 (Attic law is treated esp. on p. 13-15).

had been severe on Attic women partly in defense of Attic bloodlines,<sup>24</sup> although even from the start we cannot know how far Athens' adultery laws may have been largely wishful thinking.

For slaves too, legal restrictions could sometimes be disregarded, *de facto* and sometimes *de jure*, especially for economic reasons. In his banking book Ed Cohen quotes Yves Garlan: "*il fallut enfin adapter empiriquement [l]es capacités juridiques [of a slave] aux fonctions économiques qui lui étaient confiées.*" As Cohen later notes, four slaves operated Pasion's bank, the largest in Athens; slaves owned or were partners in various businesses; they could enter into contracts with other persons; they lent substantial sums to customers; and in some cases they could litigate in court. As women did also, slaves sometimes used citizen agents, making their independence *de facto* not *de jure*.<sup>25</sup> In all these cases Athenian democratic ideals of personal freedom, of "living as you like," were "trickling down" to those who were not adult male citizens, as I shall argue elsewhere.

As for the thetes, according to *Ath. Pol.* 7, 4, in the 320s it remained illegal for a thete to hold office, but when a candidate for allotted office was asked his class, "nobody would say he was one of the thetes." Thus the law excluding thetes from office had become a dead letter.<sup>26</sup> In a possibly related development, according to *Ath. Pol.* 8, 1, the Athenians "continue to use even at the present time" Solon's law that treasurers are to be allotted from the *pentakosiomedimnoi*, but 47, 1 adds: "the man picked by lot holds office even if he is very poor." Peter Rhodes offers two possible explanations for this final clause.<sup>27</sup> Perhaps assigning people to Solonian classes was now "wholly unrealistic and a poor man might be a *pentakosiomedimnos*"; or perhaps "the law was only nominally in force, and anyone who wished to be treasurer would claim to be a *pentakosiomedimnos* and his claim would not be challenged."

Sixth, presumably as a result of changing religious mores, according to *Ath. Pol.* 60, 2, "in the past [...] if anyone dug up or cut down one of the sacred olive trees, he was tried before the Areopagos and the penalty for those found guilty was death. Ever since the owner of the land has paid the contribution of oil, the law exists but the trial [for its violation] has lapsed." If *Ath. Pol.* is right about the death penalty, by the early fourth century that penalty had been reduced to exile and confiscation of property (*Lys.* 7, 3; 32; 41). Later in the century the Athenians stopped enforcing this law altogether: another dead letter.<sup>28</sup>

---

<sup>24</sup> See my essay, Wallace 2010, p. 138-40.

<sup>25</sup> E. Cohen 1992, p. 96-101 (and see p. 98-101 on slaves' use of citizen agents); 2002b, p. 103; Garlan 1982, p. 55.

<sup>26</sup> Many have sought to confirm that thetes were archons in the 4<sup>th</sup> century. Ryan 1994 thinks the evidence inconclusive.

<sup>27</sup> Rhodes 1981, p. 551.

<sup>28</sup> Rhodes 1981, p. 684 compares *Ath. Pol.* 61, 2: "When in command of troops, [the generals] have the power to imprison anyone for insubordination, to discharge him, and

Finally, seventh, like judges everywhere, Athens' dikasts were sometimes influenced by extraneous factors and therefore might be accused of not enforcing the law. Lysias says that even if a defendant seemed guilty he could be acquitted if he mentions valiant deeds by ancestors and proves that he has served the city well (30, 1). Lykourgos complains that it is unjust for prosecutors to raise irrelevant charges but "you judges have granted this possibility to those who appear before you" (1, 13). The wealthy Isokrates says that in early Athens judges enforced the laws on money lending, instead of yielding to *epieikeia*, "decency" (7, 33-34). Demosthenes (44, 8) says that "generosity and justice" sometimes triumph over the laws. In such cases the law may be enforced, but not in ways that someone claiming to be a strict legalist approved of. While their validity is debated, such accusations certainly lie behind some conservative complaints that Athens' courts did not follow the law. I note that other litigants sought to weaken the force of extraneous material by claiming that the law alone was important. In the peroration of his speech against Meidias, Demosthenes tells the dikasts that an offense against one person could easily become an offense against anyone. "Do not betray me or yourselves or the laws... No excuse – neither public services nor pity nor personal influence nor forensic skill, nor anything else – must be devised whereby anyone who has transgressed the laws shall escape punishment" (21, 219-25). Other litigants claim to forgo legal advantage if the other side makes a reasonable case. In [Dem.] 44, 8, the speaker states that even if his opponents "do not have the support of the laws, but it seems to you that what they say is in accordance with justice and generosity, we withdraw our claim." According to [Dem] 56, 14, the speaker's party agreed to a concession in a dispute: "we were not unaware, dikast men, of what was just from the agreement, but we thought that we should suffer some loss and make a concession, so as not to appear litigious."

How far did Athens' democracy or its citizenry not enforce the laws, despite many affirmations of loyalty to them? In the Arginousai affair the Assembly may not have broken the law, and most of the few attested actual cases of not enforcing laws seem reasonable, not abusive, and for the common good. In a long war Athens needed more citizens and suspended or ignored citizenship laws. The Athenians did not push *atimia*'s restrictions when money was owed to them, especially as a result of serving Athens, or when citizens had not been convicted of a crime. They did not hound the rich who sought to avoid military contributions, because military service was an honor, volunteerism was an important element in military finance, and establishing comparative wealth was difficult. Fourth-century Athenians could be *laissez-faire* regarding women's and slaves' economic contributions, especially

---

to impose a fine (*epibolê*), although they do not usually impose a fine." Rhodes concludes that this provision in the law had become obsolete – or, I would note, mostly so.

when male citizens declined to engage in commercial activities or a widow had no husband. In the sophisticated world of late Classical Athens, executing or exiling citizens for hard-to-prove cases about the goddess's sacred stumps may have seemed quaint or disproportionate.

Why did the Athenians not repeal unenforced laws about the sacred olive trees, or women's economic activities, or thetes in political office? One reason will have been that especially from the second half of the fifth century and along with other Greeks (famous parallels occur in Sparta and Lokri<sup>29</sup>), most Athenians believed in their laws and did not want to change them. According to Herodotos (1, 29) writing in the 440s or 430s, Solon made the Athenians swear not to alter his laws for 10 years; later tradition reinforced the message by claiming 100 years (Plut., *Sol.* 25). In Thucydides' Mytilenean debate, the democrat Kleon scorns "intelligent people" who "always want to show that they are wiser than the laws... They cause cities disaster. Simpler people mistrust their own intelligence, and are content to be more ignorant than the laws" (3, 37). The democracy's *graphê paranomôn* protected the laws against illegal decrees. According to Antiphon (5, 14-15 and 6, 2), Athens' homicide laws were the city's oldest and never changed, a sign of good laws. From 410 the Athenians sought to systematize their laws, formally by announcing that they were restoring the laws of Drakon and Solon. Probably they wanted the *anagrapheus* Nikomachos to include more recent measures, although in doing so Nikomachos laid himself open to charges of changing the laws of Solon and Drakon.<sup>30</sup> Calling all laws Solon's, for example the law/decreed of Demophantos (And. 1, 95-98) which its prescript dates to 410, reflects the ideology that Athens still followed its old laws. Demosthenes 57, 32 calls Perikles' citizenship law Solon's. A scholiast on Aeschines 1, 39 (82 Dilts) transmits a democratic account of the Thirty Tyrants: "they overthrew the traditional constitution of the Athenians and defiled the laws of Drakon and Solon." Similarly, litigants and others appeal to Athens' first lawgivers Drakon and Solon (e.g., Dem. 24, 211) against those who proposed laws supposedly not in the spirit of those two men. Democrats even championed the *patrios politeia*, while avoiding that oligarchic phrase. According to the Lysianic *Funeral Oration* (2, 18-19), early Athenians "conducted the city's affairs in the spirit of free men, by laws; humans should make law the touchstone of what is right, [...] law was their king."

As for Athens' conservatives, as I discussed in Salerno,<sup>31</sup> the period after Ephialtes was difficult, in part because they thought the democracy was passing new laws in its own interest. In consequence, over the next century they developed eight

---

<sup>29</sup> Lykourgos made the Spartans swear to follow his laws until he returned from Delphi, and he never returned (Plut., *Lyc.* 29, 2-3; Arist., *Pol.* 1271b25-6). Anyone proposing to emend one of the *palai keimenoî nomoi kai ta patria* at Lokri did so with his head in a noose (Dem. 24, 139-141).

<sup>30</sup> Lys. 30, 2-5, and see Rhodes 2011, p. 18-22.

<sup>31</sup> Wallace 2007.

arguments against law; when they took power in 411 they formally abolished the *graphê paranomôn* against illegal proposals, as we have seen; in 404 they did the same, abolishing various laws including laws of Solon (*Ath. Pol.* 35, 2) and probably also the *graphê paranomôn* (Aeschin. 3, 190-200 and esp. 191), thereby providing another reason why democrats of the later fifth (Thuc. 8, 76, 6) and fourth centuries (e.g. Dem. 24, 154; Aeschin. *ibid.*) did not like to change or annul Athens' laws. Conservatives' complaints that Athens' democracy did not obey its own laws were one of their eight arguments against law. So, we have seen, Xenophon represents the masses as calling out that they should be able "to do what they want" rather than follow the law in 406; the Old Oligarch complains (1, 8-9) that the demos wishes not to be enslaved while the city has good laws, but to be free and to rule, caring little about *kakonomia*. Conservatives' allegations of the demos' illegalities occur not in a neutral context but as anti-democratic argument. In the fourth century by contrast, democrats might complain that politicians were passing laws in their own interest. By a neat inversion also supporting "Solon's" laws, Demosthenes protests that "in this city, dikast men, our *rhêtôres* rarely let a month go by without legislating to suit their private ends... They arbitrarily repeal those well-trying laws of Solon, enacted by their forefathers, and expect you to obey laws of their own, proposed to the detriment of the community" (24, 142).

As for not annulling unenforced laws, especially those that regulated women, slaves, and thetes, Athens formally remained a timocratic polity, by wealth, of adult male citizens. Formally expanding others' legal status would legislate against Athens' historic democracy.

Finally, as for dikasts' disregarding the letter of the law in court cases, in an unpublished paper I argue that for the Greeks the purpose of law was to safeguard the community, just as [Andokides] 4 and Aeschines said in the first paragraph of this paper ("*sôtêria* for all," "saving the democracy"), and as Demosthenes has just now said (24, 142). If adjudication at Athens did not always fully respect the terms of the law, its constant concern was community welfare. In the Mysteries scandal of 415, following the doubtful testimony of a prisoner, Thucydides states that the Athenians "brought to trial those against whom he had given evidence and all who were secured were put to death. The death sentence was passed on all who managed to escape and a price was put on their heads. In all this it was impossible to say whether those who suffered deserved their punishment or not, but it was quite clear that the rest of the city benefited greatly" (6, 60). In the United States, because of liberal democracy's aversion to the "heavy" state, what trumps law is (first) any abuse of power by the government, so that even admitted criminals walk free if the police make some small procedural error, and (second) reasons of individual conscience, for example against war or in support of Greenpeace. The Greeks would have flatly rejected any such arguments as harmful to the community. My unpublished argument is that "irrelevant" testimony for example about military valor or public service consistently reflected community welfare, as did the dikasts'

verdicts in the Mystery trials, and that was also the point of law. Elaborate procedures for creating and repealing laws in the fourth century<sup>32</sup> show how seriously the Athenians took their *nomoi*. At the same time, when there was clear benefit to the *polis*, they might on occasion not enforce them.

## BIBLIOGRAPHY

- Andrewes 1974: A. Andrewes, *The Arginousai Trial*, *Phoenix* 28, p. 112-22.
- Cantarella 1991: E. Cantarella, *I supplizi capitali in Grecia e a Roma*, Milan.
- D. Cohen 1994: D. Cohen, *Law, Sexuality, and Society: The Enforcement of Morals in Classical Athens*, Cambridge.
- E. Cohen 1992: E. E. Cohen, *Athenian Economy and Society: A Banking Perspective*, Princeton.
- E. Cohen 2002a: E. E. Cohen, *An Unprofitable Masculinity*, in P. Cartledge–E. E. Cohen–L. Foxhall (eds.), *Money, Labour, and Land: Approaches to the Economics of Ancient Greece*, London, p. 100-112.
- E. Cohen 2002b: E. E. Cohen, *The Athenian Nation*, Princeton.
- Davies 1971: J. K. Davies, *Athenian Propertied Families*, Oxford.
- Delebecque 1957: E. Delebecque, *Essai sur la vie de Xénophon*, Paris.
- Gabrielsen 1994: V. Gabrielsen, *Financing the Athenian Fleet. Public Taxation and Social Relations*, Baltimore.
- Garlan 1982: Y. Garlan, *Les esclaves en Grèce ancienne*, Paris.
- Hansen 1976: M. H. Hansen, *Apagoge, Endeixis and Ephegesis against Kakourgoi, Atimoi and Pheugontes*, Odense.
- Hansen 1990: M. H. Hansen, *The Political Powers of the People's Court in Fourth-Century Athens*, in O. Murray–S. Price (eds.), *The Greek City from Homer to Alexander*, Oxford, p. 215-44.
- Harrison 1968: A. R. W. Harrison, *The Law of Athens*, I, Oxford.
- Hatzfeld 1936-39: D. J. Hatzfeld, *Xénophon, Helléniques*, Paris.
- Hunter 1994: V. Hunter, *Policing Athens: Social Control in the Attic Lawsuits, 420-320 BC*, Princeton.
- Ismard 2010: P. Ismard, *La cité des réseaux. Athènes et ses associations VI<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.*, Paris.
- Knox 1985: R. Knox, 'So Mischievous a Beast'? *The Athenian Demos and its Treatment of its Politicians*, *G&R* 32, p. 132-61.
- MacDowell 1978: D. M. MacDowell, *The Law in Classical Athens*, Ithaca.
- MacDowell 1986: D. M. MacDowell, *Spartan Law*, Edinburgh.
- Ogden 1996: D. Ogden, *Greek Bastardy*, Oxford.

---

<sup>32</sup> Rhodes 1985.



- Ostwald 1986: M. Ostwald, *From Popular Sovereignty to the Sovereignty of Law*, Berkeley-Los Angeles.
- Paoli 1930: U. E. Paoli, *Studi di diritto attico*, Florence.
- Patterson 1990: C. Patterson, *Those Athenian Bastards*, CA 9, p. 40-73
- Rhodes 1981: P. J. Rhodes, *A Commentary on the Aristotelian Athenaion Politeia*, Oxford.
- Rhodes 1985: P. J. Rhodes, *Nomothesia in Fourth Century Athens*, CQ 35, p. 55-60.
- Rhodes 2011: P. J. Rhodes, *Appeals to the Past in Classical Athens*, in G. Herman (ed.), *Stability and Crisis in the Athenian Democracy*, Stuttgart, p. 13-30.
- Roy 1997: J. Roy, *An Alternative Sexual Morality for Classical Athenians*, G&R 44, p. 11-22.
- Ryan 1994: F. X. Ryan, *Thetes and the Archonship*, Historia 43, p. 369-71.
- Schaps 1979: D. M. Schaps, *Economic Rights of Women in Ancient Greece*, Edinburgh.
- Sealey 1990: R. Sealey, *Women and the Law in Classical Greece*, Berkeley-Los Angeles.
- Sinclair 1988: R. K. Sinclair, *Democracy and Participation in Athens*, Cambridge.
- Wallace 1994: R. W. Wallace, *The Athenian Law against Slander*, in *Symposion 1993*, Vienna, p. 109-24.
- Wallace 1996: R. W. Wallace, *Law, Freedom and the Concept of Citizens' Rights in Democratic Athens*, in J. Ober-C. Hedrick (eds.), *Demokratia: A Conversation on Democracies, Ancient and Modern*, Princeton, p. 105-19.
- Wallace 1998: R. W. Wallace, *Unconvicted or Potential Atimoi in Ancient Athens*, Dike 1, p. 63-78.
- Wallace 2007: R. W. Wallace, *The Enemies of Law in Ancient Athens*, in *Symposion 2005*, Vienna, p. 183-96.
- Wallace 2010: R. W. Wallace, *Tecmessa's Legacy: Valuing Outsiders in Athens' Democracy*, in I. Sluiter-R. Rosen (eds.), *Valuing Others in Classical Athens*, Leiden, p. 137-54.





PAULIN ISMARD (PARIS)

## LE PÉRIMÈTRE DE LA LÉGALITÉ DANS L'ATHÈNES CLASSIQUE : RÉPONSE À ROBERT WALLACE

Robert Wallace propose un panorama très vaste de l'ensemble des situations par lesquelles les Athéniens, dans des circonstances exceptionnelles ou ordinaires, en venaient à ne pas appliquer leurs propres lois. Alors même que le discours de l'idéologie civique fait du règne des lois une valeur essentielle de la démocratie du IV<sup>e</sup> siècle, le cœur du droit athénien tiendrait moins au respect scrupuleux de leur lettre qu'à la défense de l'intérêt de la communauté civique. À l'appui de cette thèse, on pourrait d'ailleurs ajouter un passage de la *Rhétorique à Alexandre* du Pseudo-Aristote, dans lequel l'auteur condamne une conception trop étroite de la légalité et avance que la loi est avant tout, comme par nature, au service de l'intérêt général de la cité :

Ἄν δ' ἡμῖν συμβαίνει τὸ παρὰ μοχθηροῖς δοκοῦσιν εἶναι νόμοις τὸ πρῶγμα πεπρᾶχθαι, ρητέον, ὡς οὐ νόμος, ἀλλ' ἀνομία τὸ τοιοῦτόν ἐστιν· ὁ μὲν γὰρ νόμος ἐπὶ τῷ ὠφελεῖν τίθεται, οὗτος δὲ βλάπτει τὴν πόλιν.

*S'il nous arrive que l'acte a été commis sous le règne de lois qui semblent être perverses, il faut dire que ce n'est pas une loi mais une illégalité, car la loi est établie pour servir la cité, tandis que celle-ci lui nuit<sup>1</sup>.*

Les sept catégories recensées par Robert Wallace me semblent toutefois présenter au moins deux cas de figures assez différents. Le premier cas de figure concerne des lois qui ne furent pas appliquées à différents moments de l'histoire athénienne, qu'elles aient été délibérément suspendues (2<sup>e</sup> catégorie), concrètement ignorées dans la vie courante athénienne (3<sup>e</sup> catégorie), ou que leur application ait été rendue caduque par l'évolution de la société (5<sup>e</sup> catégorie). Le second cas de figure (4<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> catégories) est celui pour lequel on peut supposer, sur la base des discours des orateurs et le plus souvent en l'absence d'informations sur le jugement rendu par les tribunaux, que le tribunal ne respectait pas nécessairement la lettre de la loi et privilégiait des considérations qu'on peut qualifier d'extra-légales. Sous ces deux dimensions, la réflexion de Robert Wallace invite à réfléchir au périmètre de la sphère de la légalité telle que pouvaient la concevoir les Athéniens, mais aussi à la coexistence éventuelle de différents niveaux de légalité dans la cité classique.

---

<sup>1</sup> [Aristote], *Rhet. Al.* 1443 a22 (trad. P. Chiron).

Lorsqu'on affirme que les Athéniens ne respectaient pas leur loi, on adopte tacitement une approche très légaliste, voire idéaliste à l'égard de ce que serait notre droit contemporain, destinée à mieux déconstruire en retour la rigueur juridique du droit athénien. Mais ne peut-on pas aussi admettre que la conception athénienne de la loi laissait prise à une certaine marge d'interprétation, si bien que ce qu'on considère à première vue comme extra-légal doit en réalité souvent être appréhendé comme relevant du champ de la légalité tel que les Athéniens le comprenaient ?

Dans la *Rhétorique* d'Aristote, la loi est présentée comme un des moyens de persuasion non techniques (*pisteis atechnoi*) à la disposition de l'orateur, à l'instar par exemple des témoignages ou des contrats<sup>2</sup>. En tant que preuve, la loi supposerait ainsi une interprétation par laquelle les juges se feraient d'une certaine façon à leur tour législateurs, comme les y invitent d'ailleurs souvent les orateurs.

À cet égard, les textes anciens invoquent deux notions susceptibles de venir en supplément de l'interprétation littérale de la loi, la *gnômê dikaiotatê* (l'avis le plus juste) ou l'*epieikeia* (l'équité), qui ont suscité dans la littérature savante deux types d'approche. Certains juristes, comme Wolff, ont considéré que la *gnômê dikaiotatê* ou l'*epieikeia* étaient subsidiaires par rapport à la loi dans l'établissement du droit. La *gnômê dikaiotatê* aurait ainsi pour charge de suppléer à l'absence ou à la défaillance des lois<sup>3</sup>. En ce sens, même si Wolff ne le formulait pas en ces termes, la notion serait susceptible d'orienter un jugement contre le sens de la loi elle-même. À l'inverse, Paoli, Gernet et Biscardi considéraient que l'*epieikeia* doit produire un jugement s'inscrivant dans le prolongement de la lettre de la loi<sup>4</sup>. La loi ne serait ainsi que « la mesure et le condensateur de la *gnômê diakaiotatê* », pouvait écrire Biscardi<sup>5</sup>.

L'extrait de l'*Aréopagitique* d'Isocrate cité par Robert Wallace semble soutenir la première ligne d'interprétation en ce que le logographe, évoquant les juges des contrats (*peri tôn sumbolaiôn*) de l'Athènes archaïque, oppose l'ordre des lois et ce qui serait commandé par l'*epieikeia*<sup>6</sup> :

Οὐ γὰρ ἐδέδισαν μὴ δυοῖν θάτερον πάθοιεν, ἢ πάντων στερηθεῖεν, ἢ πολλὰ πράγματα σχόντες μέρος τι κομίσαιντο τῶν προεθέντων· ἀλλ' ὁμοίως ἐθάρρουν περὶ τῶν ἔξω δεδομένων ὥσπερ περὶ τῶν οἴκοι κειμένων. Ἐώρων γὰρ τοὺς περὶ τῶν συμβολαίων κρίνοντας οὐ ταῖς ἐπιεικείαις χρωμένους, ἀλλὰ τοῖς νόμοις πειθομένους [...].

<sup>2</sup> Aristote, *Rhet.* 1375 a22.

<sup>3</sup> Wolff 1957.

<sup>4</sup> Voir notamment Paoli 1933, p. 39 ; Gernet 1955, p. 66-67 ; Biscardi 1999 ; O'Neil 2001. Sur l'*epieikeia* aristotélicienne en particulier, voir Harris 2004 ; Narcy 2008 ; Bertrand 2009.

<sup>5</sup> Biscardi 1999, p. 95.

<sup>6</sup> Isocrate 7, 33-34 (trad. G. Mathieu).

*Ils ne craignaient pas d'avoir à subir l'un de ces deux maux : ou bien tout perdre, ou bien avoir mille difficultés pour recouvrer une partie de ce qu'ils avaient confié ; ils avaient autant de sécurité pour les largesses faites au dehors que pour ce qui restait dans leur demeure ; car ils voyaient les juges des contrats, au lieu de recourir à l'epieikeia, obéir aux lois.*

Cet extrait s'inscrit de toute évidence dans un contexte polémique, favorable à l'idéalisation de l'ancienne Athènes, et une source précieuse, le serment des Amphictions de Delphes, présente une configuration bien différente :

δικα[ξῶ τ]ὰς δ[ικ]ας ὡς καὶ δ[ικ]αιοτάτα[ι γ]νώμα[ι, τ]ὰ μὲν  
 γε[γρ]αμμ[ένα --- e.g. τὰ δὲ ἄ]-  
 γρα[πτα? κ]ατὰ γνώμαν τὰν αὐτοῦ καὶ [ο]ὐ κερδαίνω τὰν δ[ικ]ᾶν  
 οὐ[δεμιᾶ? - - - - -] <sup>7</sup>.

*Je jurerai les causes selon l'opinion la plus juste possible (la gnômê dikaiotatê), les cas prévus par écrit [conformément aux textes, les autres] selon mon propre jugement et je ne ferai de profit sur aucune des causes [...].*

La *gnômê dikaiotatê* devrait ici orienter le jugement aussi bien lorsqu'il existe une loi écrite qu'en son absence. Dans plusieurs serments de juges, à l'époque classique ou au début de l'époque hellénistique, il est en revanche clairement indiqué que la *gnômê dikaiotatê* doit intervenir lorsque les lois font défaut<sup>8</sup>. Pour autant, rien n'indique qu'il s'agit dans ce cas de produire un jugement qui fasse fi de la légalité. L'esprit des lois doit d'une certaine façon suppléer à la lettre de la loi ; la *gnômê dikaiotatê* n'est pas la base d'un jugement alternatif à l'esprit des lois.

La question peut dès lors se poser sous un autre angle : dans quelle mesure les lois athéniennes admettaient-elles une liberté d'interprétation ? Nous touchons ici ce qu'Edward Harris a nommé l'*open texture* des lois athéniennes, dont on peut faire une des caractéristiques du régime démocratique.<sup>9</sup> Un passage de l'*Athenaiôn Politeia* au sujet des lois de Solon en offre d'ailleurs une explication très claire, précisant que le législateur avait institué « des lois obscures exprès, pour que le peuple soit maître souverain des jugements<sup>10</sup> ». Une telle conception ouverte de la loi serait ainsi la caractéristique du régime démocratique. Un passage de la *Rhétorique* l'assure d'ailleurs d'une autre manière : plus une loi est précise, moins

<sup>7</sup> CID 4, 1, l. 3-4 (trad. F. Lefèvre).

<sup>8</sup> Voir en particulier le serment des héliastes athéniens (Démosthène 24, 149-151) et le décret d'Eresos (Rhodes-Osborne 2003, n° 83, l. 9-17), avec les remarques de Harris 2006.

<sup>9</sup> Harris 2000.

<sup>10</sup> Aristote, *Ath. Pol.* 9, 2 : οἶονται μὲν οὖν τινες ἐπίτηδες ἀσαφεῖς αὐτὸν ποιῆσαι τοὺς νόμους, ὅπως ἢ τῆς κρίσεως [ὁ] δῆ[μος κ]ύριος.

elle est adaptée à un régime reposant sur un nombre important de juges<sup>11</sup>. La critique de la part des adversaires de la démocratie est de ce point de vue d'une parfaite cohérence : en affirmant que les Athéniens ne respectent pas leurs lois ou les manipulent au profit exclusif du *dêmos*, elle fait mine toutefois de ne pas comprendre que cette ouverture exégétique des lois athéniennes est au cœur du principe démocratique. Sous cet angle, ce qui nous apparaît à première vue comme extra-légal peut dès lors être appréhendé non pas en rupture mais appartenant pleinement au champ de la légalité.

Plusieurs plaidoyers athéniens peuvent soutenir une telle lecture. Dans un contexte de *dokimasia*, l'orateur du *Contre Philon* attribué à Lysias reconnaît ainsi explicitement que la loi n'a pas prévu un cas comme celui de Philon, qui n'a pas pris parti en faveur d'un camp ou d'un autre en 403 et s'est réfugié en Oropie. Sans doute l'orateur tente-t-il tout au long du discours de disqualifier moralement son adversaire en employant toutes sortes d'arguments, ce qui pourrait laisser croire que des arguments extra-légaux jouent un rôle déterminant, mais cette disqualification morale ne cesse d'être étroitement associée à un raisonnement juridique rigoureux, qui consiste à étendre la loi relative à la désertion au cas de Philon. En l'absence d'une loi qui porterait précisément sur le sujet, c'est bien à l'esprit des lois qu'en appelait l'orateur, selon une conception élargie de l'application de la loi.

Abordons désormais l'ensemble des cas de figure dans lesquels une loi cessait concrètement d'être appliquée, pour des raisons variées, qu'elle ait été suspendue ou, à l'instar de la loi sur les oliviers sacrés, que son application soit devenue *de facto* hors de propos. De tels cas de figure soulèvent, me semble-t-il, la question de l'existence éventuelle de niveaux de légalité concurrents dans l'Athènes de l'époque classique.

Il est en effet admis que l'œuvre de classement et de republication des lois athéniennes, à la fin du V<sup>e</sup> siècle, a conduit à une redéfinition des lois valides et des lois devenues désormais obsolètes<sup>12</sup>. Au début du IV<sup>e</sup> siècle, Andocide peut d'ailleurs citer la loi suivante :

Ἀγράφοι δὲ νόμοι τὰς ἀρχὰς μὴ χρηῖσθαι μηδὲ περὶ ἐνόος.  
*Que les magistrats ne recourent en aucun cas à une loi non inscrite*<sup>13</sup>.

Si l'on admet que les *agraphoi nomoi* évoquées par Andocide désignent les lois non intégrées dans le nouvel édifice juridique plutôt que des « lois non écrites<sup>14</sup> », celles-ci peuvent sans doute se confondre avec les lois de Solon « tombées en désuétude »

<sup>11</sup> Aristote, *Rhet.* 1354 a30.

<sup>12</sup> Sur le processus dans son ensemble, voir la mise au point récente de Volonaki 2001.

<sup>13</sup> Andocide, *Myst.* 85.

<sup>14</sup> Voir ainsi Todd 1996, p. 127-128, ou, plus récemment, Pébarthe 2006, p. 141-143.

mentionnées par l'*Athenaiôn Politeia*<sup>15</sup>. Pourtant, ces lois « obsolètes » demeuraient accessibles aux Athéniens, puisque des auteurs de l'époque impériale ont pu consulter plusieurs lois soloniennes – sur les *axônes* de la *Stoa Basileios* ou dans les archives athéniennes – dont tout laisse penser qu'elles n'étaient plus appliquées à l'époque classique<sup>16</sup>.

Si la fin du V<sup>e</sup> siècle constitue une phase de cristallisation du droit athénien, avec une définition désormais rigoureuse de l'arsenal juridique à disposition des magistrats, il faut pourtant noter que la loi d'Andocide n'est guère citée au cours du IV<sup>e</sup> siècle. Il est légitime dès lors de se demander dans quelle mesure les lois « non inscrites » ou devenues « lettre morte », mais qui étaient connues des Athéniens, pouvaient à l'occasion refaire surface dans la procédure judiciaire. Même si, à en croire Andocide, les magistrats ne devaient pas théoriquement en tenir compte, rien n'interdisait un orateur de citer telle ou telle loi dans un contexte judiciaire. Il s'agissait somme toute d'une preuve non technique, pour reprendre l'expression aristotélicienne, qu'on pouvait citer au même titre qu'on faisait comparaître des témoins.

Les orateurs sont malheureusement bien avarés de renseignements sur la provenance des lois qu'ils citent. Nous pouvons néanmoins songer à deux cas dans lesquels des « lois obsolètes » ont peut-être été citées devant les tribunaux. Dans le *Contre Théomestos* de Lysias, l'orateur se réfère à plusieurs reprises à des lois de Solon qualifiées de *palaioi*, avant de se livrer à toute une démonstration sur l'évolution du vocabulaire juridique : on peut se demander si ces *palaioi nomoi* n'étaient pas en réalité des lois soloniennes devenues caduques<sup>17</sup>. De façon bien plus probante, Adele Scafuro a mis en évidence la coexistence, au IV<sup>e</sup> siècle, de plusieurs lois distinctes sur la *kakôsis* – notamment telles qu'elles apparaissent respectivement dans le chapitre 56 de l'*Athenaion Politeia* et dans le *Contre Macartatos* de Démosthène<sup>18</sup>. Une version archaïque de la loi pouvait ainsi sans doute être produite devant les tribunaux dans une version qui différait quelque peu de la loi couramment appliquée au IV<sup>e</sup> siècle – notamment concernant l'usage de l'*eisangelia* ou de la simple *graphê*<sup>19</sup>.

On entrevoit ainsi qu'il devait exister, en dépit de l'effort de rationalisation de la fin du V<sup>e</sup> siècle, une zone grise dans le droit athénien, les tribunaux ayant à chaque fois la charge de trancher ce qui ne trouvait pas de résolution au sein de l'arsenal législatif à proprement parler. D'ailleurs, malgré l'effort des thesmothètes qui

<sup>15</sup> Aristote, *Ath. Pol.* 8, 3.

<sup>16</sup> Voir en particulier Plutarque, *Sol.* 24. Sur la transmission des lois soloniennes jusqu'à l'époque impériale, voir les remarques de Rhodes 2006.

<sup>17</sup> Lysias 10, 15-20.

<sup>18</sup> Voir Aristote, *Ath. Pol.* 56, 6 et 56, 7, et Démosthène 43, 75.

<sup>19</sup> Voir Scafuro 2006, qui précise, p. 195 : « *While the procedure in the latter law may have been virtually obsolete in the fourth century, nevertheless the law was kept "on the books" as a venerable relic of the past.* »

avaient la charge de reclasser l'ensemble des lois pour éviter d'éventuelles contradictions entre elles, les orateurs pouvaient encore affirmer au IV<sup>e</sup> siècle que subsistaient des lois contradictoires<sup>20</sup>.

Les réaménagements successifs de la loi de Périclès, évoquée par Robert Wallace, sont tout à fait révélateurs de la coexistence de différents niveaux de légalité dans la cité du V<sup>e</sup> siècle et des difficultés juridiques qu'une telle situation pouvait entraîner. Si l'on admet que la loi de Périclès fut en effet ignorée et non pas annulée, la période de la guerre du Péloponnèse aurait vu trois niveaux de légalité fonctionner pour ainsi dire parallèlement : 1) la loi (ou le décret) de Périclès instituait que seuls les enfants de père et de mère athéniens pouvaient devenir citoyens ; 2) le décret mentionné par Diogène Laërce, citant Aristote, impliquait que les *nothoi* issus de relations adultérine ou d'une provisoire bigamie (l'interprétation reste délicate) étaient admis dans la citoyenneté – ce qui n'était toutefois pas contradictoire avec la lettre de la loi de Périclès<sup>21</sup> ; 3) les lois traditionnelles des phratries, seule institution avec le *dème* susceptible d'attester la citoyenneté<sup>22</sup>, constituaient néanmoins un obstacle particulièrement délicat à surmonter : il est en effet difficile d'imaginer que les phratries aient pu admettre en leur sein des individus qui n'étaient pas issus d'une filiation légitime. Sans se contredire formellement, ces trois niveaux de légalité cohabitaient sans que ne soit pourtant établie entre eux une véritable hiérarchie normative jusqu'à la fin du V<sup>e</sup> siècle.

Remarquons en outre que le décret cité par Diogène, s'il a bien existé, est globalement contemporain du moment où les *nothoi* devaient s'enregistrer au Cynosarges, attesté dans la deuxième moitié des années 420<sup>23</sup>. On peut faire l'hypothèse que s'était en réalité constituée une catégorie statutaire, celle des *nothoi* placés dans une position incertaine quant à leur citoyenneté. De façon assez similaire à celui de certains *atimoi*<sup>24</sup>, le statut des *nothoi*, qu'on décrit le plus

<sup>20</sup> Ainsi Démosthène 20, 91 : « C'est pourquoi, dans le passé, tant que cette procédure a été observée, on s'est contenté des lois existantes, sans en faire de nouvelles. Mais du jour où certains hommes politiques, abusant, m'a-t-on dit, de leur influence, s'arrogèrent le droit de légiférer sans égard aux temps, ni aux formes, le nombre des lois contradictoires est devenu tel, que vous élisez des commissions chargées du triage. Cet état de choses date de fort longtemps. » Sur la contradiction des lois au sein du droit athénien, voir Sickinger 2008. Lorsqu'un décret est voté, on a en outre le plus souvent l'impression qu'on se contente de redéfinir son périmètre étroit de validité, sans pour autant que l'ensemble des lois ne soit examiné.

<sup>21</sup> Diogène Laërce 2, 26 : γὰρ βουλευθέντας Ἀθηναίους διὰ τὸ λειπανδρεῖν συναυξήσαι τὸ πλῆθος, ψηφίσασθαι γαμῆν μὲν ἄστην μίαν, παιδοποιεῖσθαι δὲ καὶ ἐξ ἑτέρας· ὅθεν τοῦτο ποιῆσαι καὶ Σωκράτην. « Quand les Athéniens, à cause du manque d'hommes, voulurent accroître leur population, ils votèrent qu'il fallait épouser une Athénienne, mais avoir des enfants aussi d'une autre : d'où vient que Socrate aussi le fit » (trad. R. Goulet). Voir sur ce point les remarques de Ogden 1996, p. 72-75.

<sup>22</sup> Isnard 2010, p. 122-128.

<sup>23</sup> Athénée 6, 234 d-e.

<sup>24</sup> Voir Wallace 1998.

souvent par défaut comme « intermédiaire », s'inscrivait dans une zone grise du droit athénien, la charge de définir plus précisément leur appartenance à la communauté civique revenant en réalité aux tribunaux à l'occasion de chaque cas de contestation.

Concluons : le périmètre de la légalité, telle que la concevaient les Athéniens, était sans doute suffisamment large pour qu'il soit souvent périlleux d'aborder son application en termes de respect ou de transgression de la lettre de la loi. Mais au-delà même de l'ouverture exégétique des lois athéniennes, il convient sans doute d'insister sur la coexistence entre différents ordres de légalité, que le droit du IV<sup>e</sup> siècle, malgré la réorganisation de la fin du V<sup>e</sup> siècle, ne parvint sans doute jamais à totalement effacer.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Bertrand 2009: J.-M. Bertrand, *À propos de la Rhétorique d'Aristote (I, 1373b 1-1374b 23). Analyse du processus judiciaire*, IV. *Épieikeia*, CCGG 20, p. 7-27.
- Biscardi 1999: A. Biscardi, *La "gnômê dikaiotatê" et l'interprétation des lois dans la Grèce ancienne* [1970], in Id., *Scritti di diritto greco*, Milan, p. 89-102.
- CID 4: F. Lefèvre (éd.), *Corpus des inscriptions de Delphes*, 4. *Documents amphictioniques*, Athènes 2002.
- Gernet 1955: L. Gernet, *Droit et société dans la Grèce ancienne*, Paris.
- Harris 2000: E. M. Harris, *Open Texture in Athenian Law*, *Dike* 3, p. 27-79.
- Harris 2004: E. M. Harris, *Le rôle de l'epieikeia dans les tribunaux athéniens*, *RHDFE* 82, p. 1-13.
- Harris 2006: E. M. Harris, *The Rule of Law in Athenian Democracy. Reflections on the Judicial Oath*, *Dike* 9, p. 157-181.
- Ismard 2010: P. Ismard, *La cité des réseaux. Athènes et ses associations, VI<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.*, Paris.
- Narcy 2008: M. Narcy, *L'équité chez Aristote : suspendre ou interpréter la loi ?*, *Mélanges de l'université Saint-Joseph* [Beyrouth] 61, p. 359-372.
- Ogden 1996: D. Ogden, *Greek Bastardy in the Classical and the Hellenistic Periods*, Oxford.
- O'Neil 2001: J. L. O'Neil, *Was the Athenian Gnome Dikaiotatê a Principle of Equity?*, *Antichthon* 35, p. 20-29.
- Paoli 1933: U. E. Paoli, *Studi sul processo attico*, Padoue.
- Pébarthe 2006: C. Pébarthe, *Cité, démocratie, et écriture. Histoire de l'alphabétisation d'Athènes à l'époque classique*, Paris.
- Rhodes 2006: P. J. Rhodes, *The Reforms and Laws of Solon : An Optimistic View*, in J. Blok-A. Lardinois (éd.), *Solon of Athens. New Historical and Philological Approaches*, Leyde, p. 248-260.



- Rhodes-Osborne 2003: P. J. Rhodes-R. Osborne (éd.), *Greek Historical Inscriptions, 404-323 BC*, Oxford.
- Scafuro 2006: A. C. Scafuro, *Identifying Solonian Laws*, in J. Blok-A. Lardinois (éd.), *Solon of Athens. New Historical and Philological Approaches*, Leyde, p. 175-196.
- Sickinger 2008: J. P. Sickinger, *Indeterminacy in Greek Law: Statutory Gaps and Conflicts*, in *Symposion 2007*, Vienne, p. 99-112.
- Todd 1996: S. C. Todd, *Lysias against Nikhomakhos: The Fate of the Expert in Athenian Law*, in L. Foxhall-A. Lewis (éd.), *Greek Law in its Political Setting. Justifications not Justice*, Oxford, p. 110-131.
- Volonaki 2001: E. Volonaki, *The Republication of the Athenian Laws in the Last Decade of the Fifth Century B.C.*, *Dike* 4, p. 137-168.
- Wallace 1998: R. W. Wallace, *Unconvicted or Potential Atimoi in Ancient Athens*, *Dike* 1, p. 63-78.
- Wolff 1957: H. J. Wolff, *Die Grundlagen des griechischen Vertragsrechts*, *ZRG* 74, p. 26-72.

DELFINO F. LEÃO (COIMBRA)

THE MYTH OF AUTOCHTHONY, ATHENIAN  
CITIZENSHIP AND THE RIGHT OF *ENKTESIS*:  
A LEGAL APPROACH TO EURIPIDES' *ION*\*

I. Athenian citizenship and the politics of exclusion<sup>1</sup>

In Athens, the majority of the elements of the civic body had acquired their status of *politai* as a direct consequence of being the legitimate offspring of other citizens, i.e. of being children who were born regularly (and publically recognized as such) from parents officially married who already had Athenian citizenship. Until the middle of the fifth century, it would be enough, in principle, that the father was a citizen, in order to pass the same right of full citizenship to his descendants. Under these circumstances, citizenship of the progeny would not be affected even when marriage was celebrated with a foreign woman.<sup>2</sup> This principle would suffer an important change under Pericles, in a law passed in 451/0, which determined that both parents ought to be already citizens, if they wanted their offspring to have the same rights of citizenship. The law in question is mentioned briefly by the Aristotelian *Constitution of the Athenians* (*Ath.* 26, 4). The author of the *AP* justifies this measure as a way of controlling “the large number of citizens”, and this may be an indication that, when approving this law, the Athenians wanted to circumscribe, within a less wide circle of people, the civic prerogatives granted by the democratic regime. Scholars who

---

\* This study has first been presented at the XVIII<sup>e</sup> Congrès de droit grec et hellénistique, Paris, 7-10 September 2011. I would like to express my gratitude to the organization, for having invited me to participate in the conference, and to Adele C. Scafuro, for her most useful response to my paper, published in this same volume. I also wish to thank Manuel Tröster, who read an earlier version of this paper and whose comments helped me to improve it, especially at the linguistic level.

<sup>1</sup> The legal principles evoked in the first part of this study were discussed at greater length in Leão 2010. In the present contribution, only the main lines of the argumentation are taken from that previous paper, where the questions involving those issues are analysed in detail.

<sup>2</sup> There are, in fact, several examples of important citizens who had a foreign mother (*metroxenos*). This is the case of Megacles, one of the most important members of the Alcmaeonidae family, who, in the first half of the sixth century, had married Agariste, daughter of Cleisthenes, tyrant of Sicyon: one of his children was the future creator of democracy at Athens, also named Cleisthenes. Cf. Herodotus 6, 130, 2. On a similar situation concerning Themistocles and Cimon, whose rights of citizenship were never questioned, see Rhodes 1981, p. 279, 324-325.

studied this much debated question have suggested other complementary reasons, like the desire to preserve the racial purity of the Athenians, the concern with the potential threat of losing suitable husbands for the young women of the best aristocratic families, the intent to dissuade Athenian noblemen from establishing alliances with citizens of other poleis or even to prevent the prosperity of the empire from being shared by too many people.<sup>3</sup> Despite the appeal of all these possibilities, the global effect of Pericles' citizenship law seems quite obvious and indisputable: to limit the number of *politai*, by putting into practice a more restrictive interpretation of the *ius sanguinis*.<sup>4</sup> As a consequence, children born from mixed marriages would not have (at least total) access to the rights of citizenship, although ancient sources are ambivalent concerning this problem.<sup>5</sup>

It is not improbable, however, that the other above-mentioned reasons were present as well in the minds of the Athenians, when they decided to approve Pericles proposal. Fifth-century democracy expanded, as no other regime, the basis of popular sovereignty, but it could not be possible to increase indefinitely the number of citizens, without suffering the risk of putting under pressure the very nature of direct democracy. As a consequence, just as the importance of Athens in the Greek world was increasing (making more desirable the status of Athenian citizenship) so were augmenting the mechanisms that prevented a direct inclusion of new elements with full citizen rights, thus reinforcing as well certain forms of exclusion.

---

<sup>3</sup> E.g. Harrison 1968-71, I, p. 26 n. 1; MacDowell 1978, p. 67; Rhodes 1981, p. 332-333; Stadter 1989, p. 334-335; Boegehold 1994. Papageorgiou 1997, p. 124, thinks that the law aimed at preventing especially Athenian *politai* living abroad from marrying local women, with the undesirable consequence of spreading Athenian citizenship throughout other parts of the Attic empire. More recently, Blok 2009, p. 268-270, sustained that behind this regulation may have been the aspiration to eliminate an inequality that persisted even after Cleisthenes' reforms: the access to priesthoods. As Blok puts it (p. 270), "this inequality was only removed with the introduction of Pericles' Citizenship Law, which raised the *dêmos* to the same *eugeneia* as the *genê* and effectively opened the priesthood to all Athenians now that they were of Athenian descent on both sides." The idea that Pericles wanted to "democratize" that access, thus reducing some of the privileges of the more traditional aristocratic families, is an acute argumentation, but applicable only to those inhabitants that were already fully integrated as *politai*.

<sup>4</sup> When mentioning the same law, Plutarch (*Per.* 37, 2-5) also indicates that, after the death of his legitimate sons, Pericles managed to convince the Athenians to grant citizenship to the son he had from Aspasia (named Pericles as the statesman). Cf. also Aelian, *VH* 6, 10; 13, 24; frg. 68 (= *Suda* s.v. *demopoiotos*). Vide Stadter 1989, p. 340; Papageorgiou 1997, p. 1-2.

<sup>5</sup> There are several other implications of this law that remain obscure, although they are secondary to the objectives of this study. The sources pertinent to the way Athenian law dealt with mixed marriages and illegitimate offspring are collected in Harrison 1968-71, I, p. 61-68.

## II. Autochthony

Fifth-century Athenians could not ignore the fact that, from an historical perspective, there was a considerable number of *politai* whose ancestors did not correspond to the citizen profile defined by Pericles' law. Those *politai* were not only to be found among humble people (like the craftsmen and exiles included at the time of Solon's reforms, the descendants of the mercenaries hired by Peisistratus or the former slaves and foreigners incorporated by Cleisthenes), but also members of the most influential aristocracy, as happened with the Alcmaeonidae. Furthermore, that this historic awareness had crystallized on the Attic civilizational matrix is shown by the fact that, on the mythical plane, the Athenians were quite prone to present themselves as a distinctly hospitable people, with a high sense of justice, and thus receptive to support and to include elements that were mistreated by other societies – as tragedy insistently illustrates.<sup>6</sup> Accordingly, the disposition of 451/0 seems at first sight contradictory, because it appears to be a step back in democracy. Nevertheless, the risk of contradiction is more evident to those who live in modern states, whose citizenship habits are characterized by participation in representative democracies, than for those integrated in a polis like Athens, where the ideal of direct involvement in the rule of the city-state demanded that the citizen body and the territorial dimensions of the polis were kept within certain limits. This did not prevent the Athenians from cultivating hegemonic ambitions, and even if Attic supremacy started by being justified by the need of facing the threat of new Persian invasions, as time passed and this threat became less evident, Athens had to find other forms of legitimising, at the ideological level, not only the moral superiority of the democratic regime, but also the natural and necessary character of its military, political, and economic authority. This double demand of internal and external legitimization would be reinforced by the myth of autochthony,<sup>7</sup> which gained consistency throughout the fifth century, probably soon after Pericles managed to gain approval for the citizenship law.<sup>8</sup>

Although the myth of autochthony is particularly distinctive of the Athenians, the fact is that other poleis claimed for themselves the same kind of legendary origin. In a stimulating passage, Diodorus Siculus goes to the point of stating that

---

<sup>6</sup> Forsdyke 2005, p. 234-239; Leão 2010, p. 446-449.

<sup>7</sup> The term "autochthony" is in fact a modern creation, because the Greeks did not coin this abstract noun, using only *autochthon* and the plural *autochthones* to designate the concept. Vide Miller 1982, p. 13.

<sup>8</sup> Vide Rosivach 1987, p. 294-297; Bearzot 2007, p. 9-13; Blok 2009, p. 256-263. This does not mean that the idea of linking the Athenians with a chthonic imaginary did not have a much earlier parallel, at the cult level, as happened with Cecrops, and especially with Erechtheus and Erichthonius, who were perceived on the mythical plane as ancestors of the Athenians. On this question, vide Loraux 1984, p. 35-73; Valdés Guía 2008.

Greek and barbarians alike tended to cultivate this idealized perception of their past (1, 9, 3):

περὶ δὲ τῆς τοῦ γένους ἀρχαιότητος οὐ μόνον ἀμφισβητοῦσιν Ἕλληνες, ἀλλὰ καὶ πολλοὶ τῶν βαρβάρων, ἑαυτοὺς αὐτόχθονας λέγοντες καὶ πρώτους τῶν ἀπάντων ἀνθρώπων εὐρετὰς γενέσθαι τῶν ἐν τῷ βίῳ χρησίμων, καὶ τὰς γενομένας παρ' αὐτοῖς πράξεις ἐκ πλείστων χρόνων ἀναγραφῆς ἠξιῶσθαι.

*Again, with respect to the antiquity of the human race, not only do Greeks put forth their claims but many of the barbarians as well, all holding that it is they who are autochthonous and the first of all men to discover the things which are of use in life, and that it was the events in their own history which were the earliest to have been held worthy of record [transl. C. H. Oldfather, Loeb Classical Library].*

Diodorus is writing in the first century B.C., i.e. in a period when the term *autochthon* had been in use for several centuries. The most neutral use of the term is equivalent to sustain that a certain person was “natural of the land” or “native”. The strongest metaphorical connotation of the expression (recorded mainly after the last quarter of the fifth century) corresponds to “be born from the earth” meaning those who were believed to “have sprung from the earth,” thus establishing a direct affiliation link with the soil of the motherland.<sup>9</sup> However, in a much quoted study dealing with those questions, Rosivach managed to demonstrate that initially *autochthon* did not have this meaning, starting to be used in order to designate the kind of population that, from immemorial times, “always inhabited the same soil,” and because of that could not be considered immigrant or invader.<sup>10</sup> From this idea of ‘living for a long time in the same place’ other implications derived, which in fact can be detected in the above-quoted text of Diodorus: the idea of being the first inventor (*protos heurètes*) of several *technai*, of farming the land and the wheat (inseparable from the decision of abandoning the nomadic stage of life), of being able to accomplish important deeds and of recording them to posterity – that is, to do all the things that distinguish and mark a more advanced level of civilization.

All these positive qualities constitute a pattern that can easily be identified with the cultural position of Athens, even if the first occurrences of the term, when applied to a certain people, were initially not used to name Attica. In effect, those references appear in the works of Herodotus and Thucydides, and it is worth stressing that neither of the two authors applies the expression *autochthones* to designate the Athenians, perhaps because they were quite aware of the fact that there was in Attica a significant number of former immigrants (ἐπήλυδες) that had come

<sup>9</sup> In this sense, it may be equivalent to γηγενής (e.g. Plato, *Soph.* 247c and 248c).

<sup>10</sup> Rosivach 1987, p. 297-301.

from other regions.<sup>11</sup> Nevertheless, Herodotus puts in the mouth of the Athenian ambassador to the tyrant Gelon of Syracuse the statement that the Athenians had the longest lineage and were alone, among the Greeks, to have never changed their place of habitation.<sup>12</sup> Thucydides also says that, due to the aridity of the soil, Attica managed to escape internal strife and was, from very ancient times, inhabited by the same people.<sup>13</sup> In other words, even if the two historians do not apply the term *autochthones* to the Athenians, they nevertheless recognize that they fulfil the main conditions that correspond to the essence of the concept in its initial sense: to be an ancient population living in Attica ever since time immemorial. The existence there of elements that were, on the contrary, *epelydes* does not affect the nature of the Attic *ethnos* as a whole, and has the advantage of allowing a certain degree of total inclusion of alien elements (recorded both at the mythical and historical levels).<sup>14</sup>

To sum up: from an initial use of the term *autochthones* to designate the Athenians as a people that “inhabited since immemorial times the same land”, the concept underwent a notable expansion, which would endow the myth of autochthony with a more idealized and propagandistic meaning, visible in the highly metaphorical connotation of a special civilization, which “sprung directly from the soil.”

To this evolution contributed the tradition, present already in Homer (*Il.* 2, 546-548), that depicted the Athenians as a people descendant from Erechtheus – a figure that, like that of Erichthonius, strongly contributed to the idea of “being born from the soil.” Although this myth is independent from that of autochthony and has a much more ancient exploitation at the level of cult and of the artistic themes depicted in Attic pottery, it must have contributed to expand the implications of the term *autochthon*, by favouring the idea of a congenital connection with the earth. In this process of semantic amplification, an important role was played by funerary speeches (*epitaphioi logoi*), precisely by the way they combine a moment of great collective emotion with the necessity of patriotic exaltation and the highly symbolic gesture of giving the bodies of the dead soldiers back to the motherland that had

<sup>11</sup> Blok 2009, p. 251-252, 254-255 and 263-264, advances this same explanation of the apparent “reluctance” of Herodotus and Thucydides to designate the Athenians as *autochthones*. In fact, Herodotus (1, 144-147) goes to the point of making ironic comments on the mixed character of the Ionic population – which on the contrary used to be proud of its pure ancestry.

<sup>12</sup> Herodotus 7, 161, 3: ἀρχαιότατον μὲν ἔθνος παρεχόμενοι, μῦνοι δὲ ἐόντες οὐ μετανάσται Ἑλλήνων.

<sup>13</sup> Thucydides 1, 2, 5: τὴν γοῦν Ἀττικὴν ἐκ τοῦ ἐπὶ πλεῖστον διὰ τὸ λεπτόγεων ἀστασίαστον οὖσαν ἄνθρωποι ὄκουν οἱ αὐτοὶ αἰεὶ.

<sup>14</sup> Just as it opens the path to different kinds of exclusion and inclusion, like the one pertaining to land possession, as shall be discussed later (*infra* section III).

reared them.<sup>15</sup> This kind of political and epideictic oratory seems to have been quite cultivated, although almost all those speeches are now lost. Of what has been preserved, a particularly interesting case is the famous funeral speech that Thucydides (2, 35-46) puts in the mouth of Pericles, as well as the *Epitaphioi* attributed to three of the orators: Hiperides 6, Demosthenes 60, and Lysias 2 – even if the last two are frequently (but not unanimously) considered to be spurious.<sup>16</sup> To this group must be added Plato's *Menexenus*, a work sometimes interpreted as a kind of *tour de force* with parodic intent, but which can nevertheless represent a valid example of the *topoi* used for the glorification of Athens.

This is not the place to evoke in detail the moments that marked the evolution of the term *autchthon*, which, when it occurs in those contexts, while keeping the initial meaning of “to inhabit since time immemorial the same land,” also appears frequently with the expanded notion of “springing from the earth.”<sup>17</sup> Nevertheless, it is worthwhile to recall a brief passage of the *Epitaphios* attributed to Demosthenes, because of the way it can provide the catalysis for the next section (60, 4):

Ἡ γὰρ εὐγένεια τῶνδε τῶν ἀνδρῶν ἐκ πλείστου χρόνου παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις ἀνωμολόγηται. οὐ γὰρ μόνον εἰς πατέρ' αὐτοῖς καὶ τῶν ἄνω προγόνων κατ' ἄνδρ' ἀνενεγκεῖν ἐκάστω τὴν φύσιν ἔστιν, ἀλλ' εἰς ὅλην κοινῇ τὴν ὑπάρχουσαν πατρίδα, ἧς αὐτόχθονες ὁμολογοῦνται εἶναι. μόνοι γὰρ πάντων ἀνθρώπων, ἐξ ἧσπερ ἔφυσαν, αὐτὴν ᾤκησαν καὶ τοῖς ἐξ αὐτῶν παρέδωκαν, ὥστε δικαίως ἂν τις ὑπολάβοι τοὺς μὲν ἐπήλυδας ἐλθόντας εἰς τὰς πόλεις καὶ τούτων πολίτας προσαγορευομένους ὁμοίους εἶναι τοῖς εἰσποιητοῖς τῶν παίδων, τούτους δὲ γνησίους γόνω τῆς πατρίδος πολίτας εἶναι.

*The nobility of birth (εὐγένεια) of these men has been acknowledged from time immemorial by all mankind. For it is possible for them and for each one of their remote ancestors man by man to trace back their being, not only to a physical father, but also to this land (πατρίδα) of theirs as a whole, a common possession, of which they are acknowledged to be the indigenous children (αὐτόχθονες). For alone of all mankind they settled the very land from which they were born and handed it down to their descendants, so that justly one may assume that those who came as migrants (ἐπήλυδας) into their cities and are denominated citizens of the same are comparable to adopted children (τοῖς εἰσποιητοῖς τῶν παίδων); but these men are citizens of their native land (πατρίδος) by right of legitimate birth (γνησίους ... πολίτας) [transl. Norman W. DeWitt, Loeb Classical Library].*

<sup>15</sup> Although in a different context, Isocrates expresses this notion in a paradigmatic statement (*Panegyricus* 4, 25: μόνους γὰρ ἡμῖν τῶν Ἑλλήνων τὴν αὐτὴν τροφὸν καὶ πατρίδα καὶ μητέρα καλέσαι προσήκει).

<sup>16</sup> Cohen 2000, p. 94-95 and n. 99.

<sup>17</sup> Cohen 2000, p. 96-102, presents a suggestive synthesis of the main variants that occur in those texts.

This text is a good example of the way different topics connected to the myth of autochthony may be interwoven with one another. In effect, the orator states first that a common origin is given not by the soil, but by the *patris* itself from which they sprung and which they have always inhabited. The orator then establishes a comparison between these true sons of legitimate birth (*gnesioi politai*) and the descendants of former immigrants (*epelydes*), who, despite being officially considered citizens of the same legal status, are in fact morally positioned at a lower level, as if they were adopted children (*eispoietai paides*). It is interesting that, in this definition of a pure ancestry, the orator inscribes a series of three phenomena marked by the logic of exclusivity (μόνοι γὰρ πάντων ἀνθρώπων): to spring from the earth (ἐξ ἧσπερ ἔφυσαν), to inhabit it with a feeling of full legitimacy (ταύτην ὄκησαν), and finally to hand it down to the offspring of those same pure citizens (ἐξ αὐτῶν παρέδωκαν). This idea of a special link between the nurturing soil and a moral right of property has not caught, so far as I know, the due attention of scholars who have dealt with the question of autochthony, even if it is a promising detail. In fact, it helps to provide a better understanding of certain specificities connected to land possession (*enktesis*), a right strongly connoted with the partial inclusion of metics and foreigners, a legal process which could (or not) lead to the final granting of full citizenship.

### III. The right to *enktesis*

One of the ways of making a partial inclusion of foreigners consisted in granting them the status of metics. In more recent studies, a metic is no longer seen as someone holding a privileged position among foreigners, and is identified preferably with a *xenos* who simply chose the option of living in a polis different from his own. As a consequence, the registration in the quality of a metic is not a special privilege that one aims at gaining in the future, but rather a formality that needs to be observed for longer stays.<sup>18</sup> This understanding is also reflected in the interpretation of the term *metoikos*, which should be translated not as if it were permeated with the principle of hospitality (“someone who has a residence among us”), but more with the neutral tonalities of “someone who changes residence,” i.e. an “immigrant.” From a juridical perspective, a *metoikos* was not a citizen, but had the advantage of being legally integrated in the community, and thereby should have a higher degree of protection than a simply non-resident *xenos*.

Apart from this, it was possible for a polis to grant some other special privileges to foreigners (who may not always have already had the status of metics). Among those marks of personal distinction, there are two that deserve more attention, because of the practical consequences they involve: *isoteleia* and *enktesis*. *Isoteleia* (“equality of taxation”) made metics comparable to citizens in what concerned the

---

<sup>18</sup> An obligation that was extended to freed slaves. Vide Whitehead 1977, p. 6-10; Todd 1995, p. 195.



payment of taxes and could imply exemption from the *metoikion* – an important privilege from a symbolic perspective, because this tax constituted a public statement of the inferior status of a metic.<sup>19</sup> The second feature that deserves attention relates to the tenure of land (*enktesis*) concerning Attic soil, a privilege in principle exclusive to full citizens. As a consequence, the granting of *enktesis* of land, or of a house, or of land and a house had a highly emblematic meaning.<sup>20</sup>

*Isoteleia* and *enktesis* corresponded, in practice, to aspects characteristic of the status of a *polites*, which could either be granted independently or constitute steps towards a possible future concession of full citizenship.<sup>21</sup> Taking into account the important economic role played by foreigners in general and metics in particular in cities devoted to commerce, like Athens, it seems somehow contradictory that those persons did not have the capacity to have the right of tenure over land and houses – a limitation that would prevent them from getting, for example, a loan with real security based on those possessions.<sup>22</sup> That is the reason why an author like Xenophon (*Vect.* 2, 6) has grounds to suggest that one of the forms of making Athens more attractive to visitors would be to grant more easily the right of *enktesis* to metics.<sup>23</sup> Even if the inscriptions register with some regularity the giving of *enktesis*, it remains a fact that the poleis saw the concession of this privilege as an exception.<sup>24</sup> On the other hand, the fact that those same inscriptions record that *enktesis* was given to a certain person and to “his descendants” has been interpreted as a sign that this right was not automatically hereditary – a detail that constitutes a clear indication of the defensive and exceptional character of this mechanism.

A limitation of this kind in what concerns the right to own property should be understood precisely against the backdrop of the emblematic importance attributed to land possession, a symbolism that finds in the myth of autochthony perhaps its most paradigmatic expression. In effect, the different interpretations of the term *autochthon* insist on the idea that the status of a *polites* of pure ancestry stands in a

---

<sup>19</sup> The non-payment of the *metoikion* could lead a metic to be fined with slavery. The severity of this punishment must be justified not so much by the monetary value involved (which was relatively low), but by its symbolic character, because the failure to pay the *metoikion* could be interpreted as an attempted usurpation of citizenship. Vide Whitehead 1977, p. 75-76.

<sup>20</sup> On other kinds of privileges and distinctions granted to foreigners, vide MacDowell 1978, p. 78-79; Ferreira 2004.

<sup>21</sup> Meyer 1993, p. 113 n. 41; Lambert 2006, p. 115-116.

<sup>22</sup> Harrison 1968-71, I, p. 237-238, who also states (p. 153) that no *xenos* or *metoikos* could take a gift of land by will, unless that person had already been granted the right of *enktesis*.

<sup>23</sup> Inscription n° 77, from 338/7 BC, analysed by Rhodes-Osborne 2003, p. 380-384, constitutes an elucidative instance of this practice, often granted in connection to the position of *proxenos*. For other examples of the concession of *enktesis*, vide *ibid.* inscriptions n° 75, 94 and 95. Pečírka 1966 is the work of reference for the formula used to grant *enktesis*.

<sup>24</sup> Biscardi 1982, p. 189-190.

primordial, long-lasting and even congenital connection between the citizens and the land where they live – a territory that can therefore be considered “mother-land,” because it nurtured its sons since the day of their birth, and because it is ready to receive them back in the womb after the time of their death. This understanding keeps being valid whether *autochthon* is interpreted as one who “lived since time immemorial in the same land” or as that person who “sprung directly from the soil.”

The passage in the funeral speech attributed to Demosthenes (60, 4), and commented on in the previous section, constitutes a clear example of that sentiment towards the Attic soil. And Plato’s *Menexenus*, despite its parodic nature, is deeply embedded in this same imaginary.<sup>25</sup> Just before bringing this section to a close, it is worth quoting a small passage of the *Menexenus*, because of the way it elucidates the implicit connection between citizenship, autochthony, and land possession (237b-237c):

τῆς δ’εὐγενείας πρῶτον ὑπῆρξε τοῖσδε ἢ τῶν προγόνων γένεσις οὐκ ἔπηλυσ οὐσα, οὐδὲ τοὺς ἐκγόνους τούτους ἀποφηναμένη μετοικοῦντας ἐν τῇ χώρῃ ἄλλοθεν σφῶν ἠκόντων, ἀλλ’ αὐτόχθονας καὶ τῷ ὄντι ἐν πατρίδι οἰκοῦντας καὶ ζῶντας, καὶ τρεφομένους οὐχ ὑπὸ μητρυῖας ὡς οἱ ἄλλοι, ἀλλ’ ὑπὸ μητρὸς τῆς χώρας ἐν ἧ ᾧκουν, καὶ νῦν κεῖσθαι τελευτήσαντας ἐν οἰκείοις τόποις τῆς τεκούσης καὶ θρεψάσης καὶ ὑποδεξαμένης. δικαιοτάτον δὴ κοσμήσαι πρῶτον τὴν μητέρα αὐτῆν· οὕτω γὰρ συμβαίνει ἅμα καὶ ἡ τῶνδε εὐγένεια κοσμουμένη.

*Now as regards nobility of birth (δ’εὐγενείας), their first claim thereto is this – that the forefathers (προγόνων) of these men were not of immigrant stock (ἔπηλυσ), nor were these their sons declared by their origin to be strangers (μετοικοῦντας) in the land sprung from immigrants, but natives sprung from the soil (αὐτόχθονας) living and dwelling in their own true fatherland; and nurtured also by no stepmother (μητρυῖας), like other folk, but by that mother-country (μητρὸς τῆς χώρας) wherein they dwelt, which bore them and reared them and now at their death receives them again to rest in their own abodes. Most meet it is that first we should celebrate that Mother (μητέρα) herself; for by so doing we shall also celebrate therewith the noble birth (εὐγένεια) of these heroes [transl. W. R. M. Lamb, Loeb Classical Library].*

Even accepting that Plato’s main goal is to ridicule recurrent *topoi* in the strategy of glorifying Athens, especially in a funeral context, the passage is still illustrative of the real oratorical practice behind it, because parody only works when there is an effective model with which it can establish an implicit dialogue. And that model brings into view the creed of a privileged relation with the motherland – which was important in the Greek imaginary as a whole, but particularly distinctive of Athenian feelings towards their past. Even if it seems undeniable that this idea developed at

<sup>25</sup> Cf. 237a-238d.

the service of political and ideological propaganda together with the myth of autochthony, it remains true that its presence may be detected in the sociological structure that justifies a prerogative specific to the status of a *polites*: the right of owning land and the other kind of property that stands over it (houses), as well as the capacity to transfer these possessions to one's descendants. This helps to understand the relevance attributed to *enktesis*, a right that was granted to elements alien to the civic body in the sequence of a procedure destined to provide special honours to someone particularly worthy of them. In effect, if the land can be seen as a *mother* – in a metaphorical and denotative sense –, it becomes self-evident that a true, diligent and devoted son cannot alienate it frivolously.

#### IV. Euripides' *Ion*

The principles evoked in the previous sections are visibly operative in Euripides' *Ion*, a tragedy that critically explores the contradictions arising from the myth of autochthony, precisely because of the levels of exclusion that it may promote, projecting that same incoherence to the point of paradox. The approach suggested in this part of the study intends to analyse the way the legal horizon (as it was probably perceived by the common Athenian) may stimulate an enlightening comprehension of the connections established between the legal backdrop and the interpretation of a literary work.

Right from the beginning of the play, it becomes clear that the problem of autochthony will assume a central position in this Euripidean drama, as is made evident by the prologue pronounced by Hermes. In effect, in the *précis* he provides of the circumstances that surrounded the irregular conception and birth of Ion, the topic of autochthony is repeatedly evoked, either implicitly when Creusa is presented as being “the child of Erechtheus” (line 10: *παῖδ' Ἐρεχθέως*), or through the express identification of Erichthonius as the “earth-born” (lines 20-21: *τοῦ τε γηγενοῦς Ἐριχθονίου*). As was discussed above (section II), the connection between the primeval history of Athens and the deeds of Erechtheus and Erichthonius goes back to very early times, thus being prior to the development of the myth of autochthony. However, by the time of Euripides the two traditions have already been merged, in the sense that they contributed to expand the scope of the term *autochthon*, by favouring the idea of a nurturing relation between the land and the Athenians.<sup>26</sup> Besides, a few lines later Hermes reinforces this same view very clearly, when he recalls the instructions he had received from Apollo, by the time Ion was born: “go to the native-born people of glorious Athens” (lines 29-30: *ἐλθὼν λαὸν εἰς αὐτόχθονα κλειῶν Ἀθηῶν*).<sup>27</sup>

<sup>26</sup> In the particular case of Ion, the myth of Erichthonius offered even more advantages, because of the obvious similarity in the way both were conceived (with references to rape and to the abandoning of the newborn in a cave – a clear chthonic symbol). For more details, vide Lourenço 1994, p. 40 n. 5.

<sup>27</sup> All translations of the *Ion* are taken from Oates-O'Neill 1938.

This insistence on the autochthony of Creusa and the Athenians will result in an even sharper contrast with Xuthus, whose marriage with the young lover of Apollo is presented as an uneven association, even taking into consideration that it had been justified by extraordinary circumstances. The way Hermes expresses the question synthesizes in a quite efficient manner the juridical essence of the convenient solution found by Apollo to solve the delicate situation of Creusa's *oikos*, from a political and social perspective (lines 57-73):

Κρέουσα δ' ἡ τεκοῦσα τὸν νεανίαν  
 Ξούθῳ γαμεῖται συμφορᾶς τοιαῶσδ' ὕπο·  
 ἦν ταῖς Ἀθήναις τοῖς τε Χαλκωδοντίδαϊς,  
 οἱ γῆν ἔχουσ' Εὐβοῖδα, πολέμιος κλύδων·  
 ὃν συμπονήσας καὶ συνεξελὼν δορὶ  
 γάμων Κρεούσης ἀξίωμ' ἐδέξατο,  
 οὐκ ἐγγενὴς ὢν, Αἰόλου δὲ τοῦ Διὸς  
 γεγῶς Ἀχαιός. χρόνια δὲ σπεύρας λέχη  
 ἄτεκνός ἐστι καὶ Κρέουσ'· ὢν οὐνεκα  
 ἦκουσι πρὸς μαντεῖ' Ἀπόλλωνος τάδε  
 ἔρωτι παίδων. Λοξίας δὲ τὴν τύχην  
 ἐς τοῦτ' ἐλάυνει, κοῦ λέληθεν, ὡς δοκεῖ·  
 δώσει γὰρ εἰσελθόντι μαντεῖον τόδε  
 Ξούθῳ τὸν αὐτοῦ παῖδα καὶ πεφυκέναι  
 κείνου σφε φήσει, μητρὸς ὡς ἐλθὼν δόμους  
 γνωσθῆι Κρεούσηι καὶ γάμοι τε Λοξίου  
 κρυπτοὶ γένωνται παῖς τ' ἔχηι τὰ πρόσφορα.

*But Creusa, the mother of the child, married (γαμεῖται) Xuthus in these circumstances: a wave of war came over Athens and the Chalcidians, who hold the land of Euboea; he joined their efforts, and with them drove out the enemy by his spear; for this he received the honor of marriage (γάμων) with Creusa; he was no native (οὐκ ἐγγενὴς ὢν), but born an Achaean from Aeolus, the son of Zeus. Though married a long time they are childless (ἄτεκνος); so they have come to this oracular shrine of Phoebus, in longing for a child. Loxias is driving fortune (τὴν τύχην) on to this point, nor is he forgetful, as he seems. For he will give his child to Xuthus on entering this shrine, and he will say the boy was born from Xuthus, so that Creusa may recognize the child when he comes to her house, and Phoebus' union (γάμοι) with her may be kept secret, and the boy have his due.*

This passage comprises some particularities that are worth being stressed. The first, although secondary to my purposes, is the ambiguity resulting from the use of *gamos* (and its derivatives) to denote the association of Creusa with Xuthus and with Apollo. In the first case, it implies an allusion to the wedding celebration, but in the second it means simply a physical relation. By choosing a similar term to describe,

in close connection, two different situations, Euripides contributes to the ambivalent nature of the relation between Creusa and Apollo, as it is presented throughout the play.<sup>28</sup> Another important aspect for the development of the plot derives from the fact that Xuthus is considered a foreigner, a situation that, despite Xuthus' illustrious divine ancestry, clearly disturbs his position in the structure of government at Athens. This limitation is accentuated by the circumstance that his matrimony with Creusa is "childless" (*ateknos*), thus putting at risk the continuity of their *oikos*.<sup>29</sup> It is due to this kind of reasoning that the solution found by Apollo constitutes such an obsessively expedient lie: by making Xuthus believe that Ion is his son, and by leading Creusa to find and accept Ion as her lost son, the god safeguards the façade of a convenient morality, because he manages to conceal the act of sexual abuse, to grant the continuity of the *oikos* in terms socially acceptable, while still preserving as well the priority of autochthony in defining the access to the government of Athens.

Within this twisted chain of multiple conveniences, two other principles end up contributing to the same outcome, even if apparently they are contrary to each other: the erratic evolution of the events (underlined by the reference to *tyche*) and the apparent lack of interest on the part of Apollo – when in the end it becomes clear that everything corresponded to a plan premeditated by the god. This is to say that the opening words of Hermes not only present the antecedents of the drama, but they also enlighten the essence of the legal horizon that is taken as reference, besides suggesting, right from the beginning, the opportune solution found by Apollo to solve the problem. It is this chain of intentions that the different parts of the drama will repeatedly confirm, as shall be underlined in the last part of the present analysis, by the evocation of some significant moments in the argumentation used by the characters.

When Ion first enters the scene, he shows that he has accepted the social position of a child that had formerly been left abandoned, and because of that has no identified progenitors (lines 109-111): "For as I was born without a mother and a father (ἀμήτωρ ἀπάτωρ τε γεγώς), I serve the temple of Phoebus that nurtured me." Despite this, the young man feels that he has a special link with Apollo, whom he addresses, with intense dramatic irony, by saying that "Phoebus is a father to me"

---

<sup>28</sup> This is important namely to understand the kind of language that is used to describe the topic of rape. I owe this point to A. Scafuro, who brightly identifies what she calls a "code of 'female' shame-directed discourse" in the way Creusa and other tragic heroines speak about the experience of rape. See Scafuro 1990, especially p. 138-149, for the case of Creusa in Euripides' *Ion*.

<sup>29</sup> In effect, part of the considerations expressed by the Chorus during the First Stasimon serves to underline the importance of having offspring (lines 472-491), especially because of the role played by legitimate children in keeping the patrimony and in defending the state.

(line 136: μοι γενέτωρ πατήρ). The explanation to this filial affection towards the god is not to be found in the hope that he might be son of Apollo – a fact that Ion obviously ignores – but in the gratitude for having food and protection in the temple of the god. In effect, this kind of compensatory reasoning is to be expected from the ethics characteristic of the relations between master and slave, as Ion himself recognizes: it is natural to serve (lines 182-183: δουλεύσω, θεραπεύων) the person who provides him food and shelter (lines 137-139: τὸν βόσκοντα, τὸν δ' ὠφέλιμον).<sup>30</sup> This compensation principle applies as well to the correlation between parents and legitimate children, although following a completely different logic: in effect, as a kind of payment for the *paidoboskia/paidotrophia*, the legitimate son must later be able to provide *geroboskia/gerotrophia* to his parents. Those two principles are, nevertheless, directly proportional, because they are observed by persons who have the same social status. By contrast, the obligations cultivated by master and slave stand precisely in the awareness of a clear statutory disproportion.<sup>31</sup>

The first dialogue between Ion and Creusa brings to mind the whole imaginary connected to Erichthonius, Erechtheus and autochthony, thus giving the hint to recall the idea, suggested already in the prologue by Hermes, that the marriage between Creusa and Xuthus constitutes an uneven association. It is worth recalling this short dialogue (lines 289-293):

{ Ion } πόσις δὲ τίς σ' ἔγημ' Ἀθηναίων, γύναϊ;  
 { Cr. } οὐκ ἀστός ἀλλ' ἐπακτὸς ἐξ ἄλλης χθονός.  
 { Ion } τίς; εὐγενῆ νιν δεῖ πεφυκέναι τινά.  
 { Cr. } Ξοῦθος, πεφυκὼς Αἰόλου Διὸς τ' ἄπο.  
 { Ion } καὶ πῶς ξένος σ' ὄν ἔσχεν οὔσαν ἐγγενῆ;

Ion: *But what Athenian married you, lady?*

Creusa: *No citizen (ἀστός), but a foreigner from another land (ἐπακτὸς ἐξ ἄλλης χθονός).*

Ion: *Who? He must be someone of noble birth (εὐγενῆ).*

Creusa: *Xuthus, born from Aeolus and Zeus.*

Ion: *And how as a stranger (ξένος) did he have you, a citizen (ἐγγενῆ)?*

This passage is particularly helpful in analysing the way the topic of autochthony becomes increasingly amplified throughout the Euripidean drama. To the question of Ion, who had the natural expectation that Creusa was married to an Athenian, she significantly answers that she did not marry a “citizen” (ἀστός), but rather a

<sup>30</sup> Further in the drama, when dialoguing with Creusa (lines 309-311), Ion says he is a slave (*doulos*) of Apollo, even if he ignores the circumstances that led him to that situation.

<sup>31</sup> This question is explored in greater depth in Leão “*Paidotrophia et gerotrophia dans les lois de Solon*”, a work still unpublished, presented in Paris (Sorbonne, Institut de droit romain) in February 2011.

foreigner, to whom she refers by using a periphrasis in which the notion of ‘land’ is underlined: Xuthus is identified as “a foreigner from another land” (ἐπακτὸς ἐξ ἄλλης χθονός). Ion insists on the idea that this person must be someone of noble birth (εὐγενῆ), but not even Xuthus’ divine ancestry keeps Ion from being surprised by the fact that a foreigner (ξένος) was able to marry a native woman (ἐγγενῆ). Creusa will later explain that her marriage to Xuthus was a “dowry of war and the prize of his spear” (line 298: φερνάς γε πολέμου καὶ δορὸς λαβὼν γέρας), a prize to the way he fought in defence of Athens.<sup>32</sup> What is striking in this situation is not the carrying out of a marriage under such circumstances, but the fact that Xuthus had decided to remain in Athens.<sup>33</sup> In effect, mixed marriages were relatively frequent in Athens, at least until Pericles’ citizenship law was approved (*supra* section I), but it was usually the woman that moved to the *oikos* of the husband and not the opposite. It is this detail, together with the autochthony of Creusa, that debilitates Xuthus’ position, as a foreigner, in a city like Athens – even if he descended from Zeus and had accomplished deeds significant enough to make him worthy of that marriage.

Those circumstances are present again when Xuthus reveals to Ion that the young man is his son, in a dialogue permeated by equivocal humour and ambivalence, especially in the way Xuthus approaches Ion, who in a first reaction thinks he is being sexually harassed.<sup>34</sup> The ambiguity continues in the fact that Xuthus has forgotten to ask the god about the identity of the child’s mother, an important detail that provokes cunning comments from both men (line 542):

{Ιων} γῆς ἄρ’ ἐκπέφυκα μητρός; {Ξο.} οὐ πέδον τίκτει τέκνα.

Ion: *Then perhaps I was born from mother earth. X.: The earth bears no children.*

The intense irony of the passage is double, because both characters seem to criticise the myth of autochthony:<sup>35</sup> Xuthus quite directly, and Ion subtly when he suggests a possibility that is only a sardonic comment, which leads him, almost immediately, to suggest that Xuthus may have gone in the past to an ‘unlawful bed’ (line 545: ἡλθεῖς ἐς νόθον τι λέκτρον;), as a more credible origin of his birth. When Xuthus confesses that he did have such an adventure in his youth, Ion can finally leave behind the condition of slave (line 556: ἐκπεφεύγαμεν τὸ δοῦλον), but not even the

<sup>32</sup> Hermes had previously mentioned this detail, too (lines 58-64).

<sup>33</sup> The marriage between Oedipus and the queen of Thebes (Laius’ widow and Oedipus’ own mother), as a reward for having freed the city from the Sphinx, has in common with the position of Xuthus the fact that both men were granted an exceptional recompense, in the sequence of particularly important services performed on behalf of the city that received them.

<sup>34</sup> Wilamowitz-Moellendorff 1926, p. 111, underlined already that this scene had the appearance of “*ein erotischer Überfall*”.

<sup>35</sup> Conacher 1967, p. 284 n. 53, saw already in the words of Xuthus a mockery of this Athenian myth.



reputed divine lineage of Xuthus, which now extends to Ion as well (line 559), would be enough to liberate him from being considered an illegitimate son (*nothos*) – significantly the same term used by Ion a few lines before to qualify the supposed “unlawful bed” of Xuthus. In effect, according to the Athenian law, a son of a furtive relationship of a citizen could have the paternity recognized, thus acquiring the status of a free person, but would nevertheless be considered *nothos*, and suffer important legal limitations.<sup>36</sup>

Even if this Euripidean drama sends us to the mythical past of the city, it keeps being quite clear that another comment made by Ion, at the end of the Second Episode, presupposes an audience aware of the legal expectations of an Athenian citizen, by the end of the fifth century (lines 585-592):

{Ιων} οὐ ταύτῳ εἶδος φαίνεται τῶν πραγμάτων  
 πρόσωθεν ὄντων ἐγγύθεν θ' ὄρωμένων.  
 ἐγὼ δὲ τὴν μὲν συμφορὰν ἀσπάζομαι,  
 πατέρα σ' ἀνευρών· ὧν δὲ γινώσκω, πάτερ,  
 ἄκουσον. εἶναί φασι τὰς αὐτόχθονας  
 κλεινὰς Ἀθήνας οὐκ ἐπέισακτον γένος,  
 ἴν' ἐσπεσοῦμαι δύο νόσω κεκτημένος,  
 πατρός τ' ἐπακτοῦ καὐτὸς ὧν νοθαγενής.

*Ion: Matters do not have the same appearance from far off as when seen close up. I welcome my fortune, finding my father in you. But hear, father, what I have in mind. It is said that the famous Athenians are natives of the land (αὐτόχθονας), not a foreign race (οὐκ ἐπέισακτον γένος), so that I shall burst in on them with two ailments, my father a foreigner (πατρός τ' ἐπακτοῦ), and myself of bastard birth (καὐτὸς ὧν νοθαγενής).*

This passage condenses the social tensions that were perhaps under debate when the *Ion* was performed – if it was in fact produced ca. 413/12, close to the time of the Sicilian expedition, the disastrous outcome of which represented a serious setback to the Athenian democracy, thus preparing the path to the oligarchic coup that would follow soon after that.<sup>37</sup> In other words, Ion's argumentation reflects the negative consequences of the myth of autochthony, when articulated with Pericles' citizenship law: although in the end he is a free person and has his (fake) paternity recognized by Xuthus (who himself descends from Zeus and is married to an illustrious and autochthonous citizen), Ion feels that, in the eyes of the other Athenians, he will never go beyond the status of a *nothos* (νοθαγενής) – a limitation

<sup>36</sup> For more details, vide Leão 2005, p. 21-22 and 28.

<sup>37</sup> The oligarchic rebellion of 411, which would give rise to the ephemeral government of the Four Hundred. On this question, vide Ferreira-Leão 2010, p. 229-231. On the date of the *Ion*, vide Lourenço 1994, p. 14-15.



that will rule out any possibility of being entirely accepted as a full member of the community of true *autochthones*.<sup>38</sup>

Xuthus is well aware of those risks; because of that, and also not to grieve the feelings of his wife, who he thought was sterile, he decides to take Ion back to Athens in the quality of a “pretended visitor” and not as his son (line 656: ἄξω θεατὴν δῆθεν, οὐχ ὡς ὄντ’ ἐμόν), until an opportune moment (*kairos*) would allow him to convince Creusa to let Ion “hold the sceptre of the land” (line 660: σκῆπτρα τᾶμ’ ἔχειν χθονός). Even if it is not openly said, Xuthus seems to plan to present Ion as a guest that is visiting the city (*theates*), in order to prepare with due time a progressive integration of Ion, perhaps by making him a metic or an adoptive son, then a citizen, and finally an heir to the throne. Even if this strategy is mere speculation, the fact is that the final goal will be attained: Ion will be integrated, thus securing the continuation of the *oikos* of Xuthus and Creusa, as well as the government of Athens. However, as Athena will explain in the final *ex machina* scene, this was due ultimately to the effective autochthony of Ion, and not to the false paternity of Xuthus (lines 1571-1572): “Creusa, take your son and go to the land of Cecrops (Κεκροπίαν χθόνα); set him on the royal throne (θρόνουσ τυραννικούς). For he was born from Erechtheus and is fit to rule my land (τῆς ἐμῆς ὄδε χθονός)”.

Euripides thereby expands the topic of autochthony to the most surprising paradox: although Xuthus has a notable ancestry, which goes back to Zeus himself, his contribution to the solution of the problem is solely instrumental. The author goes so far as to sustain, through the words of Creusa (lines 1539-1545), the apparently impious statement that, in the case of being declared son of Apollo, Ion would be a simple bastard, without a “wealthy home or a father’s name”. This gives an intense irony to the final words of Athena, when she exposes the advantages of a divine plan (tacitly approved by mortals as well), whose sole objective is to safeguard a solution socially effective because it preserves a deception that proves to be, in the end, convenient to all. Autochthony spoke louder behind the scene, but social convenience apparently managed to keep its rules, whose absurdity is underlined by the juridical crossroad originated by them: contrary to the dominant legal practice, the female lineage took advantage, even if formally the male lineage was safeguarded as well, because a former *nothos* (son of Apollo, but not of Xuthus), recognized as *gnesios* by his fake father, will get the royal throne – when in fact Xuthus was simply a foreigner and hence someone not able to pass to a putative son the government of Attica, the polis *par excellence* of autochthonous citizens. This is no doubt a crooked reasoning, but it is on this same twisted

<sup>38</sup> The similarity of this reasoning with the implications of the passage (discussed *supra* section II) from the *Epitaphios* (60, 4) attributed to Demosthenes is self-evident. One can find here even the clear connection between autochthony and the right to possess (and to rule over) land. Cf. lines 1295-1303, especially Creusa’s statement: “An ally would not be an inhabitant of the land” (line 1299: ἐπίκουρος οἰκίτηρ γ’ ἂν οὐκ εἴη χθονός).

argumentation that the democratic fallacy of the myth of autochthony rests – a myth that is so cunningly unveiled by Euripides.

The best way to give an official disposition to this convenient fraud that interests everybody is to recall the fine Euripidean irony concentrated in the superior statement of Athena – which shall provide as well an appropriate closure to this analysis (lines 1595-1603):

καλῶς δ' Απόλλων πάντ' ἔπραξε· πρῶτα μὲν  
 ἄνοσον λοχεύει σ', ὥστε μὴ γνῶναι φίλους·  
 ἐπεὶ δ' ἔτικτες τόνδε παῖδα κἀπέθου  
 ἐν σπαργάνοισιν, ἀρπάσαντ' ἐς ἀγκάλας  
 Ἑρμῆν κελεύει δεῦρο πορθμεῦσαι βρέφος,  
 ἔθρεψέ τ' οὐδ' εἴασεν ἐκπνεῦσαι βίον.  
 νῦν οὖν σιώπα παῖς ὄδ' ὡς πέφυκε σός,  
 ἴν' ἢ δόκησις Ξοῦθον ἠδέως ἔχηι  
 σὺ τ' αὖ τὰ σαυτῆς ἀγάθ' ἔχουσ' ἴηις, γύναι.

*Apollo has done all things well: first, he had you give birth without pain, so that your family would not know about it; when you bore this child and put him in his clothes, he ordered Hermes to take up the baby in his arms and bring him here; he nurtured him, and did not allow him to die. Now do not reveal that he is your son, so that Xuthus may have his belief in content and you too may go forth with your blessings, lady.*

## BIBLIOGRAPHY

- Bearzot 2007: C. Bearzot, *Autoctonia, rifiuto della mescolanza, civilizzazione: da Isocrate a Megastene*, in T. Gnoli-F. Muccioli (eds.), *Incontri tra culture nell'oriente ellenistico e romano*, Milano, p. 7-28.
- Biscardi 1982: A. Biscardi, *Diritto greco antico*, Varese.
- Blok 2009: J. H. Blok, *Gentrifying genealogy: on the genesis of the Athenian autochthony myth*, in U. Dill-C. Walde (eds.), *Antike Mythen. Medien, Transformationen und Konstruktionen*, Berlin, p. 251-275.
- Boegehold 1994: A. L. Boegehold, *Pericles' citizenship law of 451/0 BC*, in A. L. Boegehold-A. C. Scafuro (eds.), *Athenian Identity and Civic Ideology*, Baltimore, p. 57-66.
- Cohen 2000: E. E. Cohen, *The Athenian Nation*, Princeton.
- Conacher 1967: D. J. Conacher, *Euripidean Drama. Myth, Theme and Structure*, Toronto.
- Ferreira 2004: J. R. Ferreira, *Próxeno e proxenia*, in D. F. Leão-L. Rossetti-M. do Céu Fialho (eds.), *Nomos. Direito e sociedade na antiguidade clássica / Derecho y sociedad en la antigüedad clásica*, Coimbra-Madrid, p. 227-239.

- Ferreira-Leão 2010: J. R. Ferreira-D. Leão, *Dez grandes estadistas atenienses*, Lisboa.
- Forsdyke 2005: S. Forsdyke, *Exile, Ostracism, and Democracy. The Politics of Expulsion in Ancient Greece*, Princeton.
- Harrison 1968-71: A. R. W. Harrison, *The Law of Athens*, 2 vols., Oxford.
- Lambert 2006: S. D. Lambert, *Athenian state laws and decrees, 352/1-322/1*, III. *Decrees honouring foreigners, A. Citizenship, proxeny and euergesy*, ZPE 158, p. 115-158.
- Leão 2005: D. F. Leão, *Sólon e a legislação em matéria de direito familiar*, Dike 8, p. 5-31.
- Leão 2010: D. F. Leão, *Cidadania, autoctonia e posse de terra na Atenas democrática*, Cadmo 20, p. 445-464.
- Loroux 1984: N. Loroux, *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris.
- Lourenço 1994: F. Lourenço, *Eurípides. Íon. Tradução do grego, introdução e notas*, Lisboa.
- MacDowell 1978: D. M. MacDowell, *The Law in Classical Athens*, London.
- Meyer 1993: E. A. Meyer, *Epitaphs and citizenship in classical Athens*, JHS 113, p. 99-121.
- Miller 1982: M. J. Miller, *The Athenian Autochthonous Heroes from the Classical to the Hellenistic Period*, dissert., Harvard.
- Oates-O'Neill 1938: W. J. Oates-E. O'Neill Jr. (eds.), *Euripides. The Complete Greek Drama*, 1. *Ion*, transl. by Robert Potter, New York.
- Papageorgiou 1997: A. P. Papageorgiou, *The Citizenship Law of Pericles, 451/0 BC*, dissert., Vancouver.
- Pečírka 1966: J. Pečírka, *The Formula for the Grant of Enktesis in Attic Inscriptions*, Prague.
- Rhodes 1981: P. J. Rhodes, *A Commentary on the Aristotelian Athenaion Politeia*, Oxford (repr. with *addenda* 1993).
- Rhodes-Osborne 2003: P. J. Rhodes-R. Osborne, *Greek Historical Inscriptions, 404-323 BC*, Oxford.
- Rosivach 1987: V. J. Rosivach, *Autochthony and the Athenians*, CQ 37, p. 294-306.
- Scafuro 1990: A. Scafuro, *Discourses of sexual violation in mythic accounts and dramatic versions of 'the girl's tragedy'*, *Differences: A Journal of Feminist Cultural Studies* 2/1, p. 126-159.
- Stadter 1989: P. A. Stadter, *A commentary on Plutarch's Pericles*, Chapel Hill.
- Todd 1995: S. C. Todd, *The Shape of Athenian Law*, Oxford.
- Valdés Guía 2008: M. Valdés Guía, *El nacimiento de la autoctonía ateniense: cultos, mitos cívicos y sociedad de la Atenas del s. VI a. C.*, Madrid.
- Whitehead 1977: D. Whitehead, *The Ideology of the Athenian Metic*, Cambridge.
- Wilamowitz-Moellendorff 1926: U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Euripides. Ion*, Berlin (repr. Berlin 1969).

ADELE C. SCAFURO (PROVIDENCE, RI)

## THE LEGAL HORIZON OF EURIPIDES' *ION* A RESPONSE TO DELFIM LEÃO

Leão offers a rich discussion of a wide variety of texts, using those presented in the first sections to create the “legal horizon” against which we are to view Euripides’ play. This is a thoughtful piece of work that offers new insights into the relationship between legitimate offspring (*gnēsioi*), immigrants (*epēlydes*), and, by analogy, adoptees, and between autochthony and the right to possess land. In the brief time allotted to me, I’d like to extend Leão’s “legal horizon” and offer denser detail.<sup>1</sup>

### I. Autochthony and citizenship laws

Let me start by trying to peg [Demosthenes]’ and Plato’s use of the myth of autochthony into an historical framework by asking: why and how do they use the myth? In the first instance, both authors use it to commemorate the past: the myth introduces the birth of brave men and leads to their legendary acts of bravery and then to historical deeds; but whereas the Demosthenic Epitaphios only advances as far as the Persian Wars and essentially elides the Peloponnesian War and the defeat of Athens (60, 11), the Menexenos carries its account of brave deeds to the Peace of Antalcidas in 387 BCE. The myth, then, is used in different ways to re-envision the past: the Demosthenic speech might be said to provide an ideologically constructed background for the first half of the fifth century, but where is Plato’s focus? Leão has called attention to Menexenos 237bc so as to demonstrate a connection between citizenship, autochthony and land possession and has focused on Plato’s reference to the earth as mother and shrewdly observes that ‘a true, diligent and devoted son cannot alienate it [the land] frivolously.’ Plato exploits autochthony and the earth as mother again in *Republic* book 3 (414B-415D), where the myth is the “noble lie” to be foisted on youngsters so they will participate happily in the just city. Plato again mentions earth as mother (but also as despoina) in the *Laws* in a passage where the Athenian visitor propounds different ways to maintain the magic number of 5,040 households in the second perfect polity (*Laws* 5, 740e-741a); here, great importance is ascribed to the inalienability of property and to inheritance conveyed to the best son; importance likewise is attached to the earth as parent and to its care by parent’s children; and here, too, appears an important statement regarding

---

<sup>1</sup> The author thanks Alan L. Boegehold, Jeffrey Henderson, and Robert Wallace for helpful discussion while composing this essay.

reaction to peril of oikos-diminishment: “If, on the other hand, there come a wave bearing a deluge of disease, or a plague of war, and the inhabitants become much fewer than the appointed number by reason of bereavement, we ought not, of our own volition, to introduce new citizens trained with a bastard training (πολίτας ... νόθη παιδεία πεπαιδευμένους); but not even God – as the saying goes – is able to compel necessity.” Plato in these passages is looking backward to the fifth century, not to the grand Persian Wars and the Periklean age of empire as does the Demosthenic Epitaphios – but rather to its whimpering end. We have here a fourth century revisionary view of late fifth century constraints. Plato’s exploitation of the myth of autochthony has its own conservative agenda, the lessons to be learned for building a more perfect polis.

In creating an historical backdrop for Euripides’ play and its extensive allusion to the myth of autochthony, it is perhaps useful to take a cue from Plato’s *Laws* and to locate that backdrop, not against the Periklean law of citizenship nor in fourth century re-visioning of the past, but somewhere in-between. The date of the *Ion* is itself uncertain – indeed the *Cambridge History of Ancient Greek Literature* gives it as after 412 in its chapter on “Tragedy” but then as 418/17 in its authoritative “Appendix” (1985: p. 316 and 768); Wilamowitz himself waffled between an earlier and later date and was surely right to endorse the later one, after the occupation of Dekeleia and the Sicilian expedition.<sup>2</sup> Even if not absolutely secure, still, the *Ion* was composed after the plague – and after a great many citizen deaths. If I may borrow Leão’s metaphor once again, the legal horizon for the play, while it may start from the sunrise of Perikles’ citizenship law, surely extends to the collapsing of that same law during the course of the Peloponnesian War. It may also extend to that law’s “annulment”, which is controversial and undated but accepted by many authorities – some of whom place it immediately after the Sicilian disaster – to the effect that “the Athenians because of a shortage of men passed a vote (ψηφίσασθαι) with a view to increasing the population, that a man might marry one *astē* and have children from another.”<sup>3</sup> And finally, the legal horizon might foreshadow the next morning’s dawn, that is, 403/02, when the ‘old’ citizenship law was reinstated by Nikomenes’ decree, with the proviso that it should not be enforced against individuals born before that year,<sup>4</sup> and it should also show, later that same morning

<sup>2</sup> Wilamowitz-Moellendorff 1926, p. 24.

<sup>3</sup> D.L. 2, 26. Perikles’ law was still in force (or at least “on the books”) in 414 (Aristoph., *Av.* 1646-70). The decree reported by D.L. is not dated; Müller 1899, p. 786-811 suggested that it belongs soon after the Sicilian disaster; he is followed by Wolff 1944, p. 85-6 and by Jacoby (*FGrHist* 3b, Suppl. 2, p. 381 n. 35) who thinks it “more likely” than an annulment in 429. For a different view, that there was no annulment, and that the legislation of 403/02 was part of the codification of Athenian law that began in 411, see Walters 1983, p. 325-27.

<sup>4</sup> Eumelos *FGrHist* 77 F 2 (= *schol. Aeschin.* 1, 39). The proviso is important. Boegehold 1994, p. 57-66 proposed that a motive for Perikles’ citizenship law may have been to end

– or year – when another law was passed, this time by Aristophon, that “whoever was not born from an *astē* was to be a *nothos*.”<sup>5</sup>

Now, whether Perikles' law was formally annulled or simply ignored, its reinstatement will have, to some degree, been a response to a perceived problem that may have been decades in the making. And as to the wording of the decree of annulment – paraphrase or verbatim, whatever it is that Diogenes Laertius has given us, that “a man might marry one *astē* and have children from another” – is it simply fortuitous that in the *Ion* we have a typical Euripidean gender-bending mimicry of it, namely an *astē* who has married one man and has had a child by another?<sup>6</sup> In Euripides' play, however, the doubling of men is not acceptable, at least not to Ion, and of course Xuthos is totally unaware of Ion's true parentage but finds his own paternity creditable and a vague recollection of a temporary ‘hook-up’ suffices for establishing maternity. This is a world where social and family relations are immensely confused.

## II. Autochthony and children: *gnēsioi* and adoptees

Thus far I have considered the diachronic extension of the legal horizon of the *Ion*. Now I would like to consider two points on the landscape: the position of adoptees *vis-à-vis gnēsioi* (legitimate children) and later, grants of *enktēsis*.

The speaker of the Demosthenic *Epitaphios* alludes to the Athenians as earthborn heirs to their land; he then juxtaposes these men, the *gnēsioi politai*, with migrants whom he assimilates to the status of adopted children (60, 4). As Leão puts it: the migrants “are in fact morally positioned at a lower level, as if they were adopted children (*eispoiētoi paides*).” Were the descendants of former immigrants morally positioned as inferior to *gnēsioi*, as if they were adopted children – and if so, is this a fifth or fourth century view? Here I should like to forego consideration of the children of immigrants and simply consider the relationship of *gnēsioi* to adopted children. There were strict rules of kinship by which legitimate citizens passed on property, that is, the *anchisteia*, and the *anchisteia* is undoubtedly an archaic institution: if *de cuius* has sons, the sons must inherit; if there are no sons, and he dies intestate, then the daughters inherit; if none of these, then the brothers, and so on. Sons adopted in the lifetime of the deceased can inherit just as if they were “born of the body”; they simply “enter the estate.” In the fourth century, at any rate, there is no disability in the matter of inheriting property, in theory, for children

---

inheritance disputes between *mētroxenoι* and sons with two Athenian parents; by “grandfathering in” children of mixed parentage, had the Athenians learned a lesson?

<sup>5</sup> Athenaios 13, 577C mentions Aristophon's law (*nomos*), citing it from book 3 of Karystios' *Hypomnēmata* (= Karystios fr. 11 Mueller FHG 4, 358). For different scholarly views, see Scafuro 1994, p. 182 n. 5.

<sup>6</sup> The Athenian man of the late 410s has been turned into a mythical Athenian Queen and the Athenian woman of the same historical period has become the foreigner, Xuthos. For the male/female exchange, see Loraux 1993, p. 189-93.

adopted *inter vivos*,<sup>7</sup> and it is difficult to find any elsewhere for adopted children – except in one circumstance that arises in the law cited in [Dem.] 46, 14:

Ὅσοι μὴ ἐπεποίητο, ὥστε μήτε ἀπειπεῖν μήτ’ ἐπιδικάσασθαι,  
(5) ὅτε Σόλων εἰσήει τὴν ἀρχήν, τὰ ἑαυτοῦ διαθέσθαι εἶναι ὅπως ἂν  
ἐθέλῃ, ἂν μὴ παῖδες ὧσι γνήσιοι ἄρρενες, ἂν μὴ μανιῶν ἢ γήρωσ  
ἢ φαρμάκων ἢ νόσου ἕνεκα, ἢ γυναικὶ πειθόμενος, ὑπὸ τούτων  
του παρανοῶν, ἢ ὑπ’ ἀνάγκης ἢ ὑπὸ δεσμοῦ καταληφθεῖς.

*Everyone who had not been adopted when Solon entered on his archonship so as neither to renounce nor claim the inheritance at law is permitted to dispose of his own property, however he wishes, provided he has no legitimate sons, unless he is mad due to old age or drugs or illness, or under the influence of a woman, being deranged by any of these causes, or is constrained by need or actual fetters.*

What Solon intended when he passed this law has been a matter of great controversy,<sup>8</sup> but most scholars, I think, would at least agree that Solon barred adopted sons who remained childless from adopting in turn; in such a case, the *oikos* was to be returned to closest kin. So adopted son and natural son, at any rate, do not stand on the same footing when it comes to disposing of an estate. Can this be thought of as a “moral” inferiority? I think not.

While interesting affective distinctions between natural sons and adopted sons can be found in fourth century evidence,<sup>9</sup> it is more relevant in the context of the *Ion* to keep to the earlier period. Here I point to two different phenomena: first, the

<sup>7</sup> In practice it was of course different for children adopted by will; as the belligerent plaintiff in *Isaios 3* put it: Καίτοι – ὅπερ εἶπον καὶ πρότερον – ὅσοι μὲν <ἀν> καταλίπωσι γνησίους παῖδας ἐξ αὐτῶν, οὐ προσήκει τοῖς παισὶν ἐπιδικάσασθαι τῶν πατρῶων· ὅσοι δὲ διαθήκαις αὐτοῖς εἰσποιοῦνται, τούτοις ἐπιδικάζεσθαι προσήκει τῶν δοθέντων. (61) Τοῖς μὲν γάρ, ὅτι γόνῳ γεγόνασιν, οὐδεὶς ἂν δήπου ἀμφισβητήσῃε περὶ τῶν πατρῶων· πρὸς δὲ τοὺς εἰσποιοήτους ἅπαντες οἱ κατὰ γένους προσήκοντες ἀμφισβητεῖν ἀξιοῦσιν.

<sup>8</sup> The law is ascribed to Solon at Dem. 20, 102: Ἐμοὶ δ’, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δοκεῖ Λεπτίνης (καὶ μοι μηδὲν ὀργισθῆς· οὐδὲν γὰρ φλαῦρον ἐρῶ σε) ἢ οὐκ ἀνεγνωκέναι τοὺς Σόλωνος νόμους ἢ οὐ συνιέναι. εἰ γὰρ ὁ μὲν Σόλων ἔθηκε νόμον ἐξεῖναι δοῦναι τὰ ἑαυτοῦ ᾧ ἂν τις βούληται, ἐὰν μὴ παῖδες ὧσι γνήσιοι... For different interpretations of the difficult first eight words of the law cited at [Dem.] 46, 14, see Harrison 1968, p. 85-87, esp. 86 with n. 2. For the view (tendentious or not) that the usual procedure, in the absence of legitimate children, was to adopt a son, see Is. 2, 13-14.

<sup>9</sup> The speaker of Dem. 39 and [Dem.] 40, for example, repeatedly uses (twenty times) a verb and noun, *poeisthai* and *poiēsis*, for Mantias’ recognition of Boeotus as his natural born and legitimate son – yet these words would seem, more properly, to refer to an adoption. The designation is a slur, as if being “adopted” is somehow spurious; for details, see Scafuro 2011, p. 40-42.



scarcity of adopted children in fifth century drama and secondly, some evidence that might suggest an on-going debate about adopted children at the end of the century.

Instead of adopted children in fifth century drama, foundlings and supposititious children more regularly appear: the latter are mentioned on four occasions in Aristophanes' *Thesmophoriazousai*, a play probably produced in that interesting year 412/11:<sup>10</sup> Crotylla reels off a series of offences against her sex and includes denouncing a woman who has passed off another's child as her own (339-40); Mica complains that a childless wife who wants to pass off another's baby as her own can't even get away with it (407-08); she later describes how one childless woman pretended she was in labor for ten days until her maid could purchase a new born infant for her to bear and pass off as her own (502-11); and Euripides' kinsman dressed as a woman accuses lady-friends with exchanging a new-born daughter for a slave girl's new born son as if it were a common thing (564-5).<sup>11</sup> Adopted children, on the other hand, are a rarity – or perhaps, it would be more accurate to say, the “technical” language of adoption is rare; it appears, so far as I know, only in the Old Comedy poet Eupolis who apparently smeared Theramenes for having been born on the island of Keos and having been adopted as the son of Hagnon (*Poleis*, K-A 251, dated 422 BCE).

Non-technical language, however, appears elsewhere – for example, in the *Ion*. At the end of the long dialogue that follows Kreousa's recognition of her son and her revelation to him of his paternity, Ion is still suspicious. Why did Apollo give him away to another father? he asks. Why does Apollo say that he, Ion, is Xuthos' son? Kreousa answers:

πεφυκέναι μὲν οὐχί, δωρεῖται δέ σε  
 αὐτοῦ γεγῶτα· καὶ γὰρ ἄν φίλος φίλῳ  
 δοίη τὸν αὐτοῦ παῖδα δεσπότην δόμων (1534-36).

*He doesn't say you are Xuthos's son; he is giving you,  
 His own son, as a present – in fact, just as one friend might give  
 To a friend his own son to be heir of his house.*

<sup>10</sup> Henderson 2000, p. 444-45 dates the production to the Dionysia of 411.

<sup>11</sup> In Euripides' *Alkestis* produced earlier, in 438, Admetos, upset with his father Pheres, denies he is his natural son; he was borne of a slave woman and given to his mother (636-41). A pun on a supposititious child appears at Aristoph. *Pax* 677-8 (421 BCE); in *Clouds* 530-31 (423 BCE), the chorus leader uses the exposing of an infant and its acquisition by another girl as a metaphor for the production of earlier comedies composed by Aristophanes (but not produced by him). Another Old Comedy poet, Telekleides, smears a sycophant as taking a *mna* from one Charikles so keep secret his mother's purchase of him (K-A 44; after 415 BCE). In contrast, New Comedy is rich with adoptees (e.g. Moschion in the *Samia*, and the brothers in *Adelphoi*) as well as supposititious children who regularly turn out to be of citizen birth.



Scholars have often noted that Kreousa likens Apollo's conduct to adoption<sup>12</sup> – but they have not noted how odd the articulation is: ἄν φίλος φίλοι δοίη τὸν αὐτοῦ παῖδα. Now, who has ever heard of Athenians giving their sons away *as one friend to another*? Athenians give their sons, not to friends, but to kinsmen, to blood relatives – for adoption (εἰσποιεῖν) and not as presents.<sup>13</sup> I suspect that Euripides has carefully chosen his words here in harmony with the gender-bending strategy that guides the rest of the play along: Kreousa is depicting Ion as a *supposititious* child – not an adopted one – from an alternatively gendered standpoint: instead of one woman selling or giving a child to another woman to raise as her own, Kreousa euphemistically depicts Apollo as fobbing off a child on a man – with a view to the child profiting from the estate.<sup>14</sup> This idiosyncratic formulation of the scenario of a supposititious child perverts adoption: both strategies secure inheritance, but the former entails secretive delivery and the latter a manifest fiction legitimized by law.<sup>15</sup> Did the Athenians recognize the one scenario as a perversion of the other? In the period when the Periklean citizenship law had lapsed – whether formally or informally – they very well may have. The “sudden” quadruple appearance of supposititious children in Aristophanes' *Thesmophoriazousai* in close temporal proximity to the presumed date of the *Ion* is certainly suggestive: a woman's acquisition of a child from an outside source was a way to maintain a traditional marriage after the passage of a decree – or a communal agreement – to allow a man to keep one woman as a wife and another to bear his children.<sup>16</sup> The acquisition of a “supposititious child” is an adoption controlled by a woman.

Non-technical language for the acquisition (adoption?) of children also appears in two fragmentary plays of Euripides. In *Erechtheus*, a speaker, possibly Praxitheia,

<sup>12</sup> E.g., Wilamowitz-Moellendorff 1926; Owen 1939, *apud* 1535: “Eur. Is referring to the contemporary custom of adoption”; Ogden 1996, p. 172: “The play reaches its most bathetically parochial at the point at which it is explained why Apollo told Xuthos that Ion was his son when he was really Apollo's own: the explanation is made in terms of the banalities of classical Athenian adoption law.”

<sup>13</sup> The *noun philos* refers to “friend” and not to “kinsman”; see Konstan 1997, p. 52-82, esp. 59 and n. 9.

<sup>14</sup> Kreousa explains further after their next exchange: if he were called the god's son, he would have had no inheritance or a father's name (τοῦ θεοῦ δὲ λεγόμενος/ οὐκ ἔσχεε ἄν ποτ' οὔτε παγκλήρους δόμους / οὔτ' ὄνομα πατρὸς, 1541-43).

<sup>15</sup> Similarly Cohen 2000, p. 87: “Euripides traumatizes Athenian norms by deriving the ‘autochthonous’ line through maternal, not paternal, filiation (while the putative father is forced into the usually feminine role of trying to gain entry into the family for a supposititious child).”

<sup>16</sup> Gardner 1989, p. 56-57 considers the passages from *Thesmophoriazousai* about supposititious children from both the male and female point of view; the woman would be “safeguarding her own position” in her marriage whereas a man would see it as “trickery and deceit,” used “to take advantage of the material security the oikos could offer.” She does not directly link these views with the collapse of the citizenship law during this period.

complains (*TrGF* 5, 359): θετῶν δὲ παίδων ποῦ κράτος; τὰ φύντα γὰρ / κρείσσω νομίζειν τῶν δοκημάτων χρεῶν (“Where is the advantage in ‘acquired’ [‘adopted’? suppositious?] children? For we should realize that those born naturally are superior to make-believe children!”). And in *Melanippe Captive*, a speaker says (*TrGF* 5, 491):

ἴστω δ' ἄφρων ὢν ὅστις ἄτεκνος ὢν τὸ πρὶν  
 παίδας θυραίους εἰς δόμους ἐκτήσατο,  
 τὴν μοῖραν εἰς τὸ μὴ χρεῶν παραστρέφων·  
 ᾧ γὰρ θεοὶ διδῶσι μὴ φῦναι τέκνα,  
 οὐ χρὴ μάχεσθαι πρὸς τὸ θεῖον, ἀλλ' ἔαν.

*A man who, though childless earlier in life, acquires the children of others for his house and thereby perverts his fate into the undestined, let him know he is a fool – for a man who is destined by the gods to be childless should not fight against their will but let it be.*

Neither play can be precisely dated but metrical evidence and probable allusions in other datable dramas suggest a date in the lower range of 421-410 for *Erechtheus* and a date close to 412 for *Melanippe Captive*.<sup>17</sup> It is hazardous here to attempt to reconstruct the precise point in the plots at which these speeches were made;<sup>18</sup> suffice it to say that one speaker has expressed the view that non-natural children (i.e., whether adopted or suppositious) are inferior to natural children in a play (*Erechtheus*) in which a child has (apparently) been taken in as heir for an imperiled household; and another speaker has expressed the view that to raise such children is a perversion of a man's destiny in a play (*Melanippe Captive*) in which children born outside of one family have been raised to adulthood in another. In other words, disapprobation is a response to “adoptions” (whether official or not) that have already taken place.

When we turn to fifth century documents and oratory, we find two pieces of evidence for what may have been a serious debate in the late fifth century. First, there is Theozotides' proposal to provide state support for the children of fathers who had died violent deaths while coming to the aid of the democracy (*SEG* 28, 46); according to Stroud's interpretation, the children are the orphans of men who died

<sup>17</sup> Collard-Cropp 2008, p. 366 for the lower date for *Erechtheus*, pointing out probable allusions to *Erechtheus* in Aristophanes' plays of 411, namely *Lysistr.* 1135 (cf. fr. 363) and *Thesmoph.* 120 (cf. fr. 369d); *ibid.*, p. 589, for a date close to 412 for *Melanippe Captive*, citing the coincidence of F 507.1 with a line from Eupolis' *Demes* (412 BCE), possible imitations in Aristoph. *Thesmoph.*, and similarity of romantic plot to other plays such as *Antiope*, *Hypsipyle*, and *Ion*.

<sup>18</sup> Collard-Cropp 2008, p. 363-66 for brief remarks on the plot for *Erechtheus* and 587-89 for *Melanippe Captive*.

under an oligarchy.<sup>19</sup> In his decree, Theozotides proposes to restrict support to the orphans who are *gnēsioi* and exclude *nothoi* and *poiētoi*. Secondly, there is Lysias' speech against the same Theozotides, for proposing to exclude the latter two categories of children (Lysias, frag. 128 Carey). I have already pointed out that during the Peloponnesian War the Periklean citizenship law had lapsed; indeed, the supposititious children of Aristophanes' *Thesmophoriazousai* and Euripides' *Ion* might be added to the stew of evidence suggesting that lapse. Stroud, in the *editio princeps* of Theozotides' decree, summed up more reliable evidence when trying to date that document (was the oligarchy of 411 or 404/03 in question?): "Theozotides' discrimination against νόθοι and ποιητοί is not easy to explain," he argued, "in the period before the citizenship laws of 403/2." He continued:

*Slaves, metics, and foreigners who fought at Arginousai in 407/6 were rewarded with Athenian citizenship. Samians in large numbers were voted full Athenian rights in 405/4. Euboians were granted rights of intermarriage with Athenians sometime before 405. After the Sicilian expedition a decree was passed which permitted citizens to have legitimate children by one Athenian woman while still remaining legally married to another. All available evidence indicates that prior to 403/2 νόθοι had full rights of citizenship; it would be very surprising to find those νόθοι whose fathers fell in battle excluded from public support before the end of the war.*<sup>20</sup>

If speech and decree are connected, then Theozotides' decree passed amidst controversy; νόθοι and ποιητοί were excluded. While some scholars have doubted both the date and the connection of the two documents, the speech by itself nevertheless testifies to the negative début of adopted children into fifth century documentary history. That negative sentiment (or at least "bad odor") is illustrated as well in the near contemporary literary document (the decree dates to 411/10 BCE) that provided the verdict for Antiphon and Archeptolemos; at its end, it directs: καὶ ἕαν <τις> ποιήσῃται τινα τῶν ἐξ Ἀρχεπτολέμου καὶ Ἀντιφῶντος, ἄτιμος ἔστω ὁ ποιησάμενος (Plut., *Mor.* 834B: "and if <anyone> adopts any descendant of Archeptolemos and Antiphon, let the adopter be *atimos*"). This is important: for there is little evidence elsewhere concerning adopted children earlier in the fifth century – they certainly existed (Plut., *Them.* 32),<sup>21</sup> but apparently did not attract much attention. Is it possible, then, that the view of the moral superiority of *gnēsioi* over adopted children is a late fifth century view, reflecting, in the first instance, an

<sup>19</sup> Stroud 1971. See now Matthaïou 2011, dating the decree to 411, with which the argument here accords.

<sup>20</sup> Stroud 1971, p. 299 with n. 58-62 (abbreviated here): (1) for awards after Arginousai, Aristoph. *Frogs* 190-91, 693-94; Hellanikos *FGrHist* F 25; Diod. 13, 97, 1; (2) rights for Samians, *IG* II<sup>2</sup>, 1; (3) rights for Euboians, Lys. 34, 3; (4) citizens allowed one *asté* as wife and another for bearing children, see n. 1 above and add (*inter alios*) Harrison 1968, p. 16-17 and Wolff 1944, p. 85-87; (5) *nothoi* with full rights of citizenship prior to 403/02, Wolff 1944, p. 75-85; Harrison 1968, p. 24-29, 61-68.

<sup>21</sup> For testimony, see Ghiggia 1999, p. 152-54.

increase in the number of “adoptions” (official or otherwise) as households tried to increase their members in the face of drastic mortality rates from disease and war,<sup>22</sup> and in the second instance, of a “backlash” against adoptions as polis coffers shrank (a possible motivation for Theozotides’ decree)<sup>23</sup> and as relatives became disgruntled when inheritances did not come their way? If so, then the “adoption scenario” in Euripides’ *Ion* fits neatly into the socio-economic climate depicted here.

### III. Autochthony: an explanation for the inalienability of land and non-hereditary *enktēsis*

Finally, I turn to the topics of the inalienability of land and the right of *enktēsis*: Leão has adduced the ideology of autochthony to explain Athenian restraint in alienating land and making awards of hereditary *enktēsis*. Plato’s exploitation of that ideology in the *Laws*, to promote the policy of inalienability at a time when the policy itself had largely disappeared, attests its long lasting vigor. Contemporary scholars, viz., Maria Niku and Nikolaos Papazarkadas, have also latched onto autochthony as one explanation, together with the scarcity of arable land, to explain the longevity of the inalienability of land in Athens<sup>24</sup> In the brief time that remains, I note just a couple of relevant landmarks on the fifth century legal horizon.

First, the question can be raised: when did land become alienable? Scholars seem to have agreed with John Fine’s conclusions in 1951, unorthodox at the time, that property was inalienable from the time of Solon down to the beginning of the Peloponnesian War.<sup>25</sup> Family property, however, must have become alienable

---

<sup>22</sup> For stimulating discussion of the downward shift in Athens’ population during and after the Peloponnesian War, see Akrigg 2007, p. 31-33.

<sup>23</sup> That an argument to exclude *nothoi* and *poiētoi* was essentially economic: Slater 1993. Todd 2000, p. 383 suggests: “The care taken [sc. in the inscribed decree] to scrutinize claims, and the fact that the seven names recorded on the side of the stele are reported with full formal details (name, father’s name, deme), makes it plausible that maintenance was extended only to legitimate sons by blood, but Lysias’ attack on the proposal for denying the rights of adoptive and illegitimate children (Frs. 10.a and 10b) may be an attempt to raise the temperature by focusing on a side issue.”

<sup>24</sup> Niku 2007, p. 114-38 is the most recent treatment of *enktēsis*; she covers the Classical period as well as Hellenistic. Both she (p. 114) and Papazarkadas 2011, p. 231-32 ascribe Athenian wariness in disposing of their land to others to the scarcity of arable land and the ideology of autochthony.

<sup>25</sup> Ashieri 1963, p. 3 with n. 10 even suggested that: “It is probable that prohibition of selling the family lot was introduced in Attica during the sixth century: such a restriction certainly does not contradict the general social aims of the Solonian reforms; moreover, it could have been enforced as a result of Pisistratus’ confiscations and land redistribution, in order to attach the new settlers to their holdings, or as a part of the Cleisthenian reorganization of the Athenian territory and citizen-body.” There is less agreement regarding the category of land: whether only “oikos property” was inalienable or all property; see, e.g. Pečírka 1963, p. 193-201.

before mortgage contracts allowed foreclosure;<sup>26</sup> and property must have been alienable before *enktēsis* was granted – but there is no evidence for mortgage contracts until the 420s, and then only slight – from fragments of Old Comedy;<sup>27</sup> and the first grant of *enktēsis*, to the Thracians for a sanctuary to the goddess Bendis, appears to have been made, at latest, in 430/29.<sup>28</sup> These slight indications of the alienability of property in the fifth century do not appear to have ruptured into any kind of massive sell-off. Evidence for mortgaging property remains scant at the end of the century.<sup>29</sup> Moreover, grants of *enktēsis* were infrequent in the fifth century: only three or four are certain, and this small number should be set against the thirty or so proxeny grants of the same period that do not award the privilege of the right to purchase and own land in Attica. On the other hand, there are ca. forty grants of *enktēsis* in the next century.<sup>30</sup> The numbers suggest that *enktēsis* was a brand new privilege in the fifth century; hereditary grants, rare at the beginning, continue to be rare through the centuries.<sup>31</sup> Is there any hint, however, of distress over foreclosures on mortgages, over the alienability of property and grants of *enktēsis* to foreigners in the *Ion*? Really, I think not; but surely the absence of children in the Erechtheid *oikos* raised concerns for its continued existence.

More could be added regarding property and the loosening of the social fabric by the presumed date of the production of the *Ion* ca. 412 – e.g., the decimation of the population by the plague and the toll taken by that and by invasions into Attica on the property of her inhabitants, the confiscations of property in 414/13, and the

---

<sup>26</sup> Presuming that, in the case of a fully developed mortgage contract, “the creditor on non-payment of the debt can foreclose on and become owner of the property which had served as security,” there can be no such contract unless land is alienable; thus Fine 1951, p. 177.

<sup>27</sup> Only the first is datable to the 420s: Kratinos K-A 81; Pherekrates K-A 64. Evidence for such contracts during the last decade of the fifth century: Isokr. 21, 2 and Lysias 32, 1: Fine 1951, p. 168-9.

<sup>28</sup> *IG II<sup>2</sup>*, 1283; see Pečírka 1963, p. 194-95 with nn. 45-49.

<sup>29</sup> See n. 24.

<sup>30</sup> Pečírka 1963, p. 195-6; 1966, chart p. 152-59. Since the latter work, I have noticed only two new grants of *enktēsis* that are certain: *Hesp.* 43, p. 322-24; this is a grant of proxeny accompanied by *enktēsis* for Sopatras of Akragas between 331-324 (?). Meritt restored a scrappy fragment published in *Hesp.* 37 (1968), p. 268-9 no. 4 as an honorary decree; while the *enktēsis* is plausible, much else is not: see *SEG* 25, 84, and Henry 1983, p. 213 where he offers an alternative.

<sup>31</sup> There are no preserved mentions of hereditary *enktēsis* in fifth century decrees – though one must imagine that such grants to sanctuaries were forever. Niku 2007, p. 124 n. 161 lists six hereditary grants for the Classical period (down to 322 BCE): *IG II<sup>2</sup>*, 80, 162bc, 287, 360, 425; *SEG* 21, 300. The last is to be excluded; there are only five such grants. She is right to describe the grants as “rarely hereditary” until the end of the third century; she hypothesizes (p. 130) that thereafter, the grant may have become automatically hereditary without explicit mention, in the same way as in grants of naturalization after 229/8.

conferrals of citizenship on loyal friends of Athens:<sup>32</sup> these factors, too, corroded and frayed the social and economic fabric of Athenian society.<sup>33</sup> All this is background to Euripides' *Ion*: the myth of autochthony was collapsing and its fiction was manifest.

#### BIBLIOGRAPHY

- Akrigg 2007: B. Akrigg, *The nature and implications of Athens' changed social structure and economy*, in R. Osborne (ed.), *Debating the Athenian Cultural Revolution: Art, Philosophy, and Politics, 430-380 BC*, Cambridge, p. 27-43.
- Ashieri 1963: D. Ashieri, *Laws of Inheritance, Distribution of Land and Political Constitutions*, *Historia* 12, p. 1-21.
- Boegehold 1994: A. L. Boegehold, *Pericles' citizenship law of 451/0 B.C.*, in Boegehold-Scafuro 1994, p. 57-66.
- Boegehold-Scafuro 1994: A. L. Boegehold-A. C. Scafuro (eds.), *Athenian Identity and Civic Ideology*, Baltimore.
- Cohen 2000: E. E. Cohen, *The Athenian Nation*, Princeton.
- Collard-Cropp 2008: C. Collard-M. Cropp, *Euripides Fragments Aegaeus-Meleager*, Cambridge (Mass.).
- Fine 1951: J. V. A. Fine, *HOROI. Studies in Mortgage, Real Security, and Land Tenure in Ancient Athens*, Athens (Hesperia Suppl. IX).
- Gardner 1989: J. Gardner, *Aristophanes and Male Anxiety – The Defence of the "Oikos"*, *G&R* 36/1, p. 51-62.
- Ghiggia 1999: P. C. Ghiggia, *L'adozione ad Atene in epoca classica*, Alessandria.
- Harrison 1968: A. R. W. Harrison, *The Law of Athens*, I, Oxford.
- Henderson 2000: J. Henderson, *Aristophanes*, III, Cambridge (Mass.).
- Henry 1983: A. S. Henry, *Honours and Privileges in Athenian Decrees*, Hildesheim.
- Konstan 1997: D. Konstan, *Friendship in the Classical World*, Cambridge.
- Loroux 1993: N. Loroux, *The Children of Athena*, transl. C. Levine, Princeton (first published *Les enfants d'Athéna*, Paris 1984).
- Matthaiou 2011: A. P. Matthaiou, *The Theozotides Decree on the Sons of those Murdered in the Oligarchy*, in *Tὰ ἐν τῇ στήλῃ γεγραμμένα. Six Greek Historical Inscriptions of the Fifth Century B.C.*, Athens, p. 71-82.

<sup>32</sup> The earliest naturalizations in decrees cited by Osborne 1981-83 are: D1, the Plataians in 427 (literary source: [Dem.] 59, 104); D2 Thrasyboulos of Kalydon in 410/09 (*IG*); D3, King Evagoras of Salamis and his sons in (?) early 407 (*IG* I<sup>3</sup>, 113); D4, the Samians in 405/04 (*IG* II<sup>2</sup>, 1). The earliest attested in literary sources: T1, Menon of Pharsalos ca. 476; T2, Polygnotos of Thasos ca. 460; T3, Karystion of Samos ca. 439; T4, Sadokos of Odrysian Thrace in 431; T5, Perikles, son of Perikles and Aspasia, in 430; T6, Tharyps of Molossia ca. 428-24; T7, Apollodoros of Megara in 410/09.

<sup>33</sup> Fine 1951, p. 202.

- Müller 1899: O. Müller, *Untersuchungen zur Geschichte des attischen Bürger- und Eherechts*, *Jahrbücher für classische Philologie, Suppl.* 25, p. 661-866.
- Niku 2007: M. Niku, *The Official Status of the Foreign Residents in Athens, 322-120 B.C.*, Helsinki.
- Osborne 1981-83: M. J. Osborne, *Naturalization in Athens*, 4 vols., Brussels.
- Ogden 1996: D. Ogden, *Greek Bastardy in the Classical and Hellenistic Periods*, Oxford.
- Owen 1939: A. S. Owen, *Euripides Ion*, Oxford.
- Papazarkadas 2011: N. Papazarkadas, *Sacred and Public Land in Athens*, Oxford.
- Pečírka 1963: J. Pečírka, *Land tenure and the development of the Athenian polis*, in L. Varcil-R. F. Willetts (eds.), *GERAS. Studies presented to George Thomson*, Prague, p. 183-201.
- Pečírka 1966: J. Pečírka, *The Formula for the Grant of Enktesis in Attic Inscriptions*, Prague.
- Scafuro 1994: A. C. Scafuro, *Witnessing and False Witnessing: Proving Citizenship and Kin Identity in Fourth Century Athens*, in Boegehold-Scafuro 1994, p. 156-198.
- Scafuro 2011: A. C. Scafuro, *Demosthenes. Speeches 39-49*, Austin (Texas).
- Slater 1993: N. Slater, *Theozotides on Adopted Sons (Lysias fr. 6)*, *Scholias* 2, p. 82-86.
- Stroud 1971: R. S. Stroud, *Greek Inscriptions: Theozotides and the Athenian Orphans*, *Hesperia* 40, p. 280-301.
- Todd 2000: S. Todd, *Lysias*, Austin (Texas).
- Walters 1983: K. R. Walters, *Perikles' Citizenship Law*, *Classical Antiquity* 2/2, p. 314-336.
- Wilamowitz-Moellendorff 1926: U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Euripides. Ion*, Berlin (repr. Berlin 1969).
- Wolff 1944: H. J. Wolff, *Marriage Law and Family Organization in Ancient Athens: A Study on the Interrelation of Public and Private Law in the Greek City*, *Traditio* 2, p. 43-95.



MICHELE FARAGUNA (TRIESTE)

SOCIETÀ, AMMINISTRAZIONE, DIRITTO:  
LO STATUTO GIURIDICO DI TOMBE E *PERIBOLOI*  
NELL'ATENE CLASSICA

I. Se il diritto funerario di Atene, inteso come complesso delle norme che, almeno sin dall'epoca soloniana<sup>1</sup>, disciplinavano i riti funebri e la pratica delle sepolture pubbliche e private, ci è nelle sue grandi linee e nelle sue dinamiche relativamente ben noto sulla base di una serie di notizie della tradizione letteraria ([Dem.] 43, 62-64; Cic. *Leg.* 2, 25, 62-26, 66; Plut. *Sol.* 21, 6; cfr. anche Plat. *Leg.* 958d-960a) e, parallelamente a queste, di una sempre più copiosa e meglio studiata documentazione archeologica, iconografica ed epigrafica<sup>2</sup>, lo stesso non si può dire per le questioni attinenti alla proprietà e allo statuto giuridico delle tombe e delle aree sepolcrali per le quali le testimonianze antiche sono oltremodo scarse. Eppure, come osservava G. Nenci, nella città greca «in ultima analisi, ogni spazio, quale che sia la sua destinazione, è di qualcuno, seppure tutto lo spazio sia dei cittadini» ed «è dunque 'spazio catastale'», cosicché «[d]istribuire significa assegnare e assegnare significa identificare proprietari e possessori»<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Engels 1998, p. 92, sottolinea come, oltre a stabilire norme per l'esposizione (πρόθεσις) e il funerale (ἐκφορά) del defunto, Solone «stellte die Grabbezirke in Athen als erster unter den staatlichen Schutz der Gesetze».

<sup>2</sup> Sulle pratiche funerarie ateniesi di età arcaica e classica, nella prospettiva di uno studio combinato della documentazione letteraria, epigrafica ed archeologica, rimando, tra i lavori recenti, a Stupperich 1977, in part. pp. 71-86; Humphreys 1980; Stichel 1992; Meyer 1993; Morris 1994 (con reciso rifiuto di un approccio «giuridico» al problema dell'evoluzione dei costumi funerari ateniesi: «A legalistic approach impoverishes the potential of cultural history. Nothing has done so much to limit the use of classical Athenian burial evidence as the notion that Cicero's *post alquanto* law "explains" the material» [p. 89 n. 43]); Bergemann 1997; Engels 1998; Stears 2000; Hildebrandt 2006; Closterman 2007; Marchiandi 2008a e 2011a, in part. pp. 25-29. Per un commento al passo ciceroniano del *De Legibus* v. anche Dyck 2004, pp. 411-420. Sulla legislazione funeraria greca al di fuori di Atene si veda la raccolta commentata della documentazione epigrafica di Frisone 2000 (sulle questioni legate all'interpretazione del suo significato complessivo in part. pp. 15-23). Per un nuovo regolamento contenente un divieto di sepoltura ἔσω τῶν ἡόρων πρὸς τὴν πυρῆν in un'iscrizione arcaica di Paro (fine del VI secolo), verisimilmente riconducibile ad una fratria, cfr. SEG 51,1071.

<sup>3</sup> Nenci 1979, p. 471.



Il rilevato vuoto documentario risulta tanto più sorprendente se è vero che una delle domande poste in occasione della *dokimasia* degli arconti era anche ἤρία εἰ ἔστιν καὶ ποῦ ταῦτα, se il candidato avesse cioè tombe di famiglia e dove queste si trovassero (Arist. *Ath. Pol.* 55, 3; cfr. anche Xen. *Mem.* 2, 2, 13; Din. 2, 17)<sup>4</sup>, e che, quanto meno nel IV secolo, uno dei requisiti necessari per poter dimostrare il proprio radicamento nella *polis* e il proprio conseguente diritto alla condizione di cittadino era appunto quello di essere in grado di indicare il luogo di sepoltura dei propri parenti più stretti. Nell'orazione demostenica *Contro Ebulide* il richiamo agli ἤρία è non a caso uno degli elementi della fittizia *dokimasia* con cui Eussiteo, riassumendo gli argomenti esposti nella sua difesa, riafferma il proprio diritto alla cittadinanza ateniese (57, 66-69; cfr. anche 28 e 70, con riferimento ai πατρῶα μνήματα dove erano sepolti i membri della famiglia)<sup>5</sup>. Come è stato inoltre più volte rilevato, le liste di nomi sulle stele funerarie, spesso iscritte quando alcuni dei membri della famiglia erano ancora viventi, avevano in questa prospettiva la funzione di offrire al pubblico la testimonianza di una sorta di «albero genealogico», fornendo una rappresentazione grafica e iconografica delle relazioni di parentela all'interno della famiglia utile innanzitutto ai vivi per le loro esigenze tanto nella vita civica quanto in quella privata<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> Sulla *dokimasia* degli arconti cfr. da ultimo Feyel 2009, pp. 25-27, 171-181; Todd 2010, pp. 85-95 (si veda in part. p. 90: «it seems reasonable to read the totality of *Ath. Pol.*'s formal questions as representing an ideological construction of what it was to be a citizen, not least in a world where citizenship was something to be inherited from your parents and ideally transmitted to your descendants»).

<sup>5</sup> Scafuro 1994, pp. 161-168. Sulla revisione delle liste dei cittadini (διαψήφισις) attuata nel 346/5 a.C., nel cui contesto si inquadra il discorso demostenico, cfr. Fantasia-Carusi 2004; Feyel 2009, pp. 143-148.

<sup>6</sup> Bergemann 1997, pp. 24-33 (cfr. in part. p. 33: «Eine im Leben des einzelnen Bürgers wichtige Funktion gewannen die Gräber bei der Dokimasie, wo sie als Abstammungsbeleg und zum Nachweis des Bürgerrechts überprüft wurden, aber auch in privaten Erbstreitigkeiten. Die Anbringung der Namen an den Grabbezirken kam diesen Erfordernissen entgegen, indem sie weniger die Todesdaten der einzelnen Angehörigen reflektierten als vielmehr die Abstammung von athenischen Eltern und Großeltern im Auge hatten»); Hildebrandt 2006, pp. 189-199; Marchiandi 2011a, pp. 35-46, 75-78. Meyer 1993 connette le oscillazioni nel numero delle stele funerarie tra età arcaica e classica e il loro picco durante il IV secolo al mutare dell'atteggiamento di fronte alla nozione di cittadinanza e al carattere esclusivo che questa acquisì dopo l'introduzione della legge periclea del 451/0 a.C. Schmaltz-Salta 2003 rilevano le frequenti «correzioni» apportate alle figure nelle sculture delle stele a *naiskos* di età classica e ne deducono che tale continua «personalizzazione» «darauf deutet, daß die Bilder veränderten Gegebenheiten angepaßt wurden, um ihrer Aufgabe als Denkmal eines bestimmten Familienmitglieds angemessen gerecht werden zu können» (p. 167). Le rappresentazioni dei defunti erano in altri termini individualizzate e si riferivano alle loro caratteristiche concrete. A conclusioni parzialmente diverse giunge invece Closterman 2007, pp. 640-645, secondo cui «the images and inscriptions stress the general concept of family relationships over specific individuals,

In rapporto a quest'ultima dimensione, il fatto di avere provveduto in maniera conveniente ai riti funerari in onore del defunto era in particolare uno degli argomenti usati in maniera ricorrente a sostegno della rivendicazione del diritto ad esserne l'erede<sup>7</sup>. Così ad esempio nell'orazione *Sull'eredità di Menele* di Iseo il figlio adottivo del defunto sostiene di essersi preso cura di lui quando questi era ancora in vita, di aver dato il suo nome al proprio figlio e, dopo avergli eretto un bel monumento, di averne degnamente celebrato la cerimonia funebre e i riti commemorativi (καὶ τελευτήσαντα ἔθαψα ἀξίως ἐκείνου καὶ ἑμαυτοῦ καὶ ἐπίθημα καλὸν ἐπέθηκα <καὶ τὰ τρίτα> καὶ τὰ ἔνατα καὶ τὰλλα ἐποίησα τὰ περὶ τὴν ταφὴν ὡς οἶόν τε κάλλιστα, ὥστε τοὺς δημότας ἐπαινεῖν ἅπαντας), contrapponendo al proprio comportamento quello del fratello di Menele che gli disputava l'eredità, il quale, quando Menele era vivo, gli aveva sottratto un fondo (τὸ χωρίον... αὐτῷ περιείλετο) e ora, dopo la morte, voleva renderlo senza figli e privarlo del nome, così che nessuno potesse onorare i culti familiari a suo nome né compiere le offerte e i sacrifici annuali in suo ricordo (ἄπαιδα δὲ τὸν τελευτήσαντα καὶ ἀνόνημον βούλεται καταστήσαι, ἵνα μήτε τὰ ἱερά τὰ πατρῶα ὑπὲρ ἐκείνου μηδεὶς τιμῶ μήτ' ἐναγίζῃ αὐτῷ καθ' ἕκαστον ἐνιαυτόν) (Is. 2, 36-37 e 45-46; cfr. anche 8, 21-27 e 38-39; Dem. 44, 32-33)<sup>8</sup>. Il non avere celebrato i riti funebri di colui di cui ci si dichiarava eredi veniva di conseguenza richiamato come elemento di grave pregiudizio ai fini della legittimità della successione (Is. 4, 19; [Dem.] 43, 63-65: ὑπερναίσχυντον δὴ οὗτοι κατασκευάζουσι πρᾶγμα, ὡς ἄρα δεῖ ἡμᾶς καὶ τὰς γυναῖκας τὰς ἡμετέρας τοῦ μὲν σώματος τοῦ Ἀγνίου, ὅτ' ἐτετελευτήκει, κληρονόμους εἶναι καὶ ποιεῖν ἅπαντα τὰ νομιζόμενα, ὡς προσήκοντας καὶ γένει ὄντας ἐγγυτάτω, τὸν δὲ κληρὸν οἴεσθαι δεῖν ἔχειν τὸν Ἀγνίου τοῦ τετελευτηκότος Μακάρτατον, ἐκ τοῦ Στρατίου οἴκου ὄντα... ἄλλ' οὔτε δίκαιον οὔθ' ὄσιον τοῦτ' ἔστιν)<sup>9</sup>. Un caso estremo in questo senso ci viene fornito da Lys. 31, 21, secondo cui la madre di Filone, non fidandosi di lui, aveva affidato ad un certo Antifane, che non era neppure suo parente, la somma di 30 mine εἰς τὴν ἑαυτῆς ταφὴν mettendo da parte il proprio figlio. Allo stesso modo, in Dem. 25, 54, Aristogitone viene presentato come un individuo «empio e ripugnante» (ἀσεβῆς... καὶ μιαρὸς) il quale, morto il padre ad Eretria, non soltanto non si era curato del suo funerale ma non aveva neppure rimborsato le spese a quanti avevano provveduto

---

relationships, or genealogical record... and thus emphasized a holistic view of the family» (p. 645).

<sup>7</sup> Su questo punto, per una sistematica discussione dei passi degli oratori con particolare sottolineatura delle differenze degli obblighi nei confronti del defunto che ricadevano, rispettivamente, su discendenti e collaterali, cfr. Rubinstein 1993, pp. 68-76.

<sup>8</sup> Sui riti funebri e commemorativi in onore dei defunti cfr. Garland 2001, pp. 21-24, 104-120; Marchiandi 2011a, pp. 88-94. Si veda anche Wyse 1904, pp. 264-265, 269-271.

<sup>9</sup> Parker 2005, p. 24: «The funeral itself of an adult was normally a responsibility of the presumptive heir, which is why competitions could occur for the honour of performing the pious act».

alla sepoltura, intentando anzi loro una causa (οὐ ἔθαψεν, οὐδὲ τοῖς θάψασι τὴν ταφὴν ἀπέδωκεν, ἀλλὰ καὶ δίκην πρὸς ἔλαχεν)<sup>10</sup>.

Con il termine ταφή e con il verbo θάπτω ci avviciniamo gradualmente al tema, oggetto di questa relazione, dello statuto giuridico delle tombe, ma di essi vanno soprattutto messe in evidenza l'ambiguità del significato e la mancanza di contorni ben definiti. Se infatti in Ar. Pl. 555-556, dove la vita del povero (πένης) viene presentata come quella di colui il quale dopo aver risparmiato ed essersi tanto affannato non lascerà nulla neppure per il suo funerale (φεισάμενος καὶ μοχθήσας καταλείψει μηδὲ ταφῆναι), il verbo θάπτω pare essere usato in senso generico (cfr. anche Lys. 19, 59: Aristofane, oltre a sobbarcarsi innumerevoli liturgie, è più volte privatamente venuto in soccorso dei cittadini e, tra le altre cose, τοῖς δ' εἰς ταφὴν παρεῖχεν ἀργύριον), più discusso è il caso di Agora XIX, P 5, ll. 25-30, una registrazione dei *poletai* dell'anno 367/6 a.C. Secondo questa, a seguito dell'ἀπογραφή della casa di Alopece di Teosebe figlio di Teofilo di Xipete, condannato in contumacia per ἱεροσυλία, un certo Isarco figlio di Filone del medesimo demo aveva richiesto il riconoscimento di un credito per avere provveduto alla sepoltura dei genitori di Teosebe con un esborso pari a 30 dracme (ll. 28-29: θάψαντος ἐμὸ Θεοφίλον οὗ ἦν ἡ οἰκία καὶ τὴν γυναικὰ τὴν Θεοφίλο ΔΔΔ δραχμάς). Rimane incerto se in questo caso il verbo θάπτω si riferisse ai soli riti funebri o anche all'erezione di un monumento funerario, sebbene, come sostenuto con convincenti argomenti da G. Oliver, le circostanze della fuga di Teosebe (Isarco potrebbe avere agito nella veste di demarco, conformemente alla legge di [Dem.] 43, 57-58), e il fatto che non è escluso che le 30 dracme costituissero il doppio di quanto effettivamente da lui speso ([Dem.] 43, 58: ὅ τι δ' ἂν ἀναλώσῃ [scil. il demarco], διπλάσιον παραξάσθω παρὰ τῶν ὀφειλόντων), facciano tutto sommato propendere per la prima ipotesi<sup>11</sup>. Appare perciò persuasivo l'assunto – cosa non priva di significato ai fini del nostro argomento – che soltanto un numero limitato di individui potesse permettersi un monumento funerario. Allo stesso modo, in Plat. Leg. 959d-e, dove vi è una evidente volontà di porre un freno alle manifestazioni del lusso funerario, non è chiaro se i limiti posti, secondo le classi censitarie, alla spesa εἰς τὴν πᾶσαν ταφήν riguardassero soltanto i costi dell'allestimento della tomba o anche quelli legati all'acquisto del terreno che, viene esplicitamente precisato, doveva essere ben distinto da quello dei lotti coltivabili, i quali, come è noto, erano inalienabili (740b-741e).

La medesima questione si pone anche per i prezzi documentati dai discorsi giudiziari degli oratori. Lys. 31, 21, come abbiamo visto, riporta la cifra di 300 dracme

<sup>10</sup> Per l'autenticità del discorso v. Hansen 1976, pp. 144-152; Rubinstein 2000, pp. 30-32, e, da ultimo, MacDowell 2009, pp. 298-312 (secondo il quale l'ultima accusa andrebbe interpretata nel senso che «a relative or friend in Eretria not only arranged the father's funeral but also took possession of whatever property he left, of which Aristogeiton claimed to be the heir» [p. 306]).

<sup>11</sup> Oliver 2000, pp. 61-65, contro la tesi sostenuta da Nielsen *et al.* 1989.

ma le altre testimonianze si riferiscono a somme assai più elevate: 1000 dracme prese a prestito εἰς τὴν τοῦ πατρὸς ταφὴν (Dem. 40, 52; cfr. anche [Plat.] *Ep.* 13, 361e: 1000 dracme εἰς τὴν οἰκοδομίαν τοῦ τάφου); 2500 o 5000 dracme εἰς... τὸ μνήμα τοῦ πατρὸς (Lys. 32, 21); addirittura più di 2 talenti (= 12 000 dracme) – ma, considerato il tenore del passo, una certa esagerazione è più che probabile – per la costruzione di un μνήμα per una donna (Dem. 45, 79). Negli ultimi due casi, tenuto conto dell'entità dei prezzi indicati e del fatto che la tomba eretta da Formione era secondo Dem. 45, 79 destinata ad un'amante che egli aveva corrotto (e si collocava quindi al di fuori dell'ambito dei rapporti familiari), l'ipotesi che le somme comprendessero anche l'acquisto del terreno appare tutto sommato fondata.

A questi passi si può aggiungere anche [Dem.] 48, 12, dove, con riferimento alla divisione in due parti del patrimonio di Comone, è detto che quanto lasciato dal defunto nella banca di Eraclide era stato pressoché tutto speso εἰς τε τὴν ταφὴν καὶ τ' ἄλλα τὰ νομιζόμενα καὶ εἰς τὴν οἰκοδομίαν τοῦ μνήματος. L'entità della somma non è indicata. Va peraltro osservato che nel passo viene fatta una precisa distinzione tra il funerale, gli altri riti tradizionali e la costruzione del monumento funerario. Di nuovo rimane tuttavia oscuro se l'ultima espressione si riferisse soltanto all'edificazione del monumento (cfr. in proposito [Dem.] 47, 65: λιθοκόπος τις, τὸ πλήσιον μνήμα ἐργαζόμενος) o fosse comprensiva dell'acquisto del terreno.

Una seconda considerazione preliminare deve riguardare l'eventuale esistenza ad Atene, nell'età degli oratori, di gruppi di ὁμόταφοι. Il termine è attestato con un significato non tecnico, e in rapporto ad Achille e Patroclo in un sogno di quest'ultimo, in Aesch. 1, 149 (ἀναγίνωσκε δὴ ἃ περὶ τοῦ ὁμοτάφους αὐτοῦς γενέσθαι λέγει ἐν τῷ ὕπνῳ ὁ Πάτροκλος), ma tutta la discussione deve in realtà vertere sulla legge soloniana sulle associazioni tramandata nel *Digesto* in cui gli ὁμόταφοι figurano nella lista dei soggetti cui si applicavano le disposizioni (*Dig.* 47, 22, 4 = fr. 76a Ruschenbusch). La problematicità della legge con riferimento alla restituzione e interpretazione del testo<sup>12</sup>, alla sua autenticità e origine arcaica o, in caso contrario, alla sua datazione è riflessa nelle posizioni spesso fortemente discordanti degli studi moderni. Ai nostri fini esse risultano peraltro significativamente convergenti nel presupporre che il *nomos* non potesse essere stato in vigore e avere avuto validità in età classica. Se infatti I. N. Arnaoutoglou considera la legge tarda e, in maniera radicale, la colloca in età adrianea<sup>13</sup>, P. Ismard, che si allinea all'opinione prevalente dell'origine arcaica, riconosce sulla scia del Ferguson che essa fu verisimilmente riscritta, con cambiamenti verbali in almeno alcune frasi, alla fine del V secolo nell'ambito del processo di revisione delle leggi iniziato nel 410 a.C. e doveva comunque appartenere a quelle leggi soloniane ormai obsolete e «cadute in disuso» (οἷς οὐκέτι χρῶνται), cui appartenevano, ad esempio, anche quelle sulle

<sup>12</sup> Si veda in proposito l'ampia discussione di Arnaoutoglou 2003, pp. 44-50.

<sup>13</sup> Arnaoutoglou 2003, pp. 50-57.

naucrarie menzionate nella *Costituzione degli Ateniesi* aristotelica (8, 3)<sup>14</sup>. Del tutto coerenti con ciò sono inoltre i risultati delle indagini sulle pratiche materiali della sepoltura in età classica nelle quali, a partire dal fondamentale articolo di S. C. Humphreys, si è evidenziato come le tombe fossero individuali o, nel caso dei *periboloi*, riunissero per lo più i membri della famiglia intesa in senso stretto, la famiglia nucleare, e oltretutto per un numero limitato di generazioni (cfr. peraltro, a proposito del *μνήμα* dei *Bouselidai*, [Dem.] 43, 79-80), e come della famiglia stessa esse tendessero a «rappresentare» ed enfatizzare, attraverso il corredo iconografico ed epigrafico, soprattutto l'unità, l'armonia e la continuità nel tempo<sup>15</sup>. Indipendentemente da quale fosse il quadro nel periodo arcaico, possiamo quindi concludere con relativa sicurezza che ad Atene in età classica non esistevano associazioni che provvedevano alle esequie e ai riti commemorativi dei propri membri o addirittura con finalità funerarie *tout court*, come sarebbe avvenuto più tardi nella stessa Atene e in altre aree del mondo greco<sup>16</sup>, e che le tombe erano quindi regolarmente individuali o limitate all'ambito familiare.

II. Se poi, alla luce delle considerazioni preliminari fin qui svolte, si passa ad esaminare nel dettaglio la questione dello statuto giuridico delle tombe e del terreno su cui erano ricavate dobbiamo almeno in linea teorica innanzitutto postulare che il terreno stesso potesse essere di proprietà privata o pubblica. Che in effetti almeno una parte delle tombe fosse detenuta in proprietà privata viene testimoniato da alcuni passi della tradizione letteraria. Nelle *Donne all'assemblea* di Aristofane Prassagora, ad esempio, illustra il suo progetto comunistico argomentando che, una volta che tutti i beni fossero stati messi in comune (κοινωνεῖν γὰρ πάντας φήσω χρῆναι πάντων καὶ τὰ τοῦ ζῆν), non sarebbe più accaduto che «uno abbia molta terra da lavorare e un altro neanche quella per essere sepolto» (μηδὲ γεωργεῖν τὸν μὲν πολλήν, τῷ δ' εἶναι μηδὲ ταφῆναι) (*Eccl.* 590-594). Per quanto questo passo venga solitamente accostato all'altro, sopra citato, di *Pl.* 555-556, il suo contenuto è più specifico e, in ragione del contesto, autorizza un'esegesi con riferimento esplicito al possesso del terreno per la sepoltura. In *Aesch.* 1, 96-99 Timarco viene accusato di avere dissipato tutto il patrimonio, comprendente la casa, terre e schiavi, ereditato dal padre e di non avere risparmiato neppure un terreno (χωρίον) sito ad Alopece nonostante la madre lo implorasse di lasciarle almeno un luogo dove essere sepolta (1, 99: ἐᾶσαι καὶ μὴ ἀποδόσθαι, ἀλλ' εἰ μή τι ἄλλο, ἐνταφῆναί γ' ὑπολιπεῖν αὐτῇ)<sup>17</sup>. In *Dem.* 55, 12-14, uno degli argomenti usati dal convenuto per dimostrare che il terreno che il padre aveva recintato con un muro (αἰμασιά) era terra detenuta in proprie-

<sup>14</sup> Ismard 2010, pp. 44-57, sulla base di Ferguson 1944, pp. 64-67.

<sup>15</sup> Humphreys 1980; Bergemann 1997; Parker 2005, pp. 24-27; Marchiandi 2011b.

<sup>16</sup> Fraser 1977, pp. 58-70; Kloppenborg 1996, pp. 20-23; Van Nijf 1997, pp. 43-55. Sulle associazioni di Rodi in età ellenistica v. anche Gabrielsen 2001; Faraguna 2012.

<sup>17</sup> Fisher 2001, p. 237, suppone che la madre avesse chiesto di salvare il χωρίον «because it came with her as part of her dowry».

tà privata e non terra pubblica è significativamente il fatto che nessuno penserebbe di seppellire i propri antenati (τίς δὲ πάλιν τοὺς αὐτοῦ προγόνους θάπτει;) in terra che non fosse sua e che le tombe erano antiche e anzi si trovavano là già prima che il padre avesse acquistato il fondo (καὶ τὰ μνήματα παλαιὰ καὶ πρὶν ἡμᾶς κτήσασθαι τὸ χωρίον γεγεννημέν' ἐστίν). Il *survey* del territorio del demo di Atene (Ἀτίνη) condotto da H. Lohmann ha infine consentito di identificare, accanto ad un numero di sepolture lungo le strade, anche alcuni periboli funerari di età classica chiaramente associati a fattorie isolate e, a illustrazione di quanto descritto nel passo demostenico, posti presso, ma all'interno dei loro confini, così da essere ben visibili per chi passava, e quindi ad un pubblico «esterno»<sup>18</sup>. Si deve pertanto concludere che i monumenti funerari non raramente si trovavano nella *chora* all'interno di proprietà agricole, costituendo anzi parte integrante della proprietà stessa.

La più chiara indicazione che i recinti funerari appartenessero ai privati ci viene peraltro fornita dagli ὄροι, generalmente posti agli angoli, che ne demarcavano i confini. Pubblicate nei volumi delle *Inscriptiones Graecae* (*IG* I<sup>3</sup> 1132-1139; II<sup>2</sup> 2527-2592), ora integrati dai nuovi testi raccolti dal *SEMA* (2569-2605), le iscrizioni per lo più si limitano alla formula ὄρος σήματος ο ὄρος μνήματος (altre volte ὄρος θήκης)<sup>19</sup> non raramente seguita dal nome del «proprietario» della tomba<sup>20</sup>, ma talvolta riportano in aggiunta anche le dimensioni del recinto (e.g. *SEMA* 2596 = *Agora* XIX, H 66: ὄρος μνήματος παροδίου π[ό]δες : ΔII, τοῦ δ' ἐντ[ὸς] πόδες : ΔΓI; *SEMA* 2600 e 2601: ὄρος μνημείου παροδίου πόδες : ΓIII, εἰς τὸ ἐντὸς πόδες ΔΔII). Pur nella ripetitività dello scarno «messaggio» offerto da tali cippi, non mancano tuttavia alcuni preziosi testi con indicazioni più ampie. *SEMA* 2595 (= *Agora* XIX, H 67), datato IV-III secolo a.C., recita infatti ὄρος μνήμα[τος] οὐδ' ἀπέδοτο Δ[ιότι(?)]μος· εἰς μέτω[πον] ἐννέα πόδες, [εἰς τὸ] εἴσω δέκα. Mediante il verbo ἀποδίδωμι viene qui indicato il nome del venditore da cui il presente proprietario aveva acquistato il recinto, venditore che, secondo la prassi tipica del diritto greco, in caso di contestazioni diveniva anche il garante del titolo di proprietà dell'acquirente<sup>21</sup>. Ancora più esplicito in questo senso è *IG* II<sup>2</sup> 2567

<sup>18</sup> Lohmann 1993, I, pp. 184-193, in part. pp. 187 e 189. Una situazione analoga si riscontra a proposito delle fattorie isolate con periboli funerari annessi venute alla luce nel territorio di Efestia sull'isola di Lemno databili a partire dalla seconda metà del V secolo a.C., per le quali rimando a Marchiandi 2002. Sul controverso problema dello statuto giuridico di Lemno tra V e IV secolo a.C. si veda la recente discussione di Marchiandi 2008b, con la precedente bibliografia.

<sup>19</sup> Sulla differenza di significato tra σῆμα e μνήμα nelle iscrizioni funerarie cfr. Eichler 1914; Sourvinou-Inwood 1995, pp. 140-162; Tsagalis 2008, pp. 150-152.

<sup>20</sup> Bergemann 1997, p. 17, rileva che «[d]as Fehlen eines Besitzernamens auf den Grabhoroι wird freilich viel einfacher dadurch verständlich, daß dieser in der Grabfassade an den Stelen und Reliefs angeschrieben sind. Die Horoi konnten daher auch ohne eine Wiederholung des Namens die Grabstätten als Besitz der jeweiligen Familie ausweisen».

<sup>21</sup> Sul ruolo del «venditore», del πρᾶτῆρ come garante v. Pringsheim 1950, pp. 429-441; Harris 1988, pp. 373-374 (= 194-195); per la documentazione epigrafica, Faraguna 2000

(IV secolo a.C.): ὄρος μνήματος· ἀπα[γ]ορεύει Ἀριστοτέλης Ἀχαρνεὺς καὶ Ἴεροκλῆς Πόριο[ς] ταῦτα μὴ ὄνεσθαι, con cui, quale che fosse il rapporto tra i due personaggi (PAA 174855 e 532375; cfr. anche 532380), viene fatto divieto di procedere all'acquisto del terreno. Emerge quindi nel modo più chiaro come i periboli potessero essere di proprietà privata e come tali oggetto di compravendita<sup>22</sup>.

Ottenuto questo primo provvisorio risultato, ci si può peraltro domandare se esso sia applicabile alla totalità della documentazione di età classica o se non si debba invece pensare ad un quadro della realtà antica più variegato e complesso. Mi sembra perciò utile affrontare la medesima questione da una diversa angolatura, prendendo questa volta le mosse dal caso dei meteci e degli stranieri, di quelle categorie di personaggi che non godevano cioè dell'ἔγκτησις ed erano perciò normalmente escluse dalla proprietà dei beni immobili. Se consideriamo ad esempio il II volume delle *Inscriptiones Graecae*, su un totale di un po' meno di 8000 iscrizioni funerarie private (5228-13084/5) circa 2600 (5228-7861) sono di cittadini ateniesi, come tali contraddistinti dal demotico, e, tolto il piccolo gruppo degli ἰσοτελεῖς, un numero pressoché identico si riferisce a meteci e stranieri di passaggio caratterizzati dall'etnico (7882-10530). Se anche lasciamo da parte il folto gruppo dei monumenti di quegli individui che il Kirchner definiva *homines originis incertae* (10531-13084/5)<sup>23</sup>, emerge quindi come le iscrizioni si dividano in parti approssimativamente uguali tra le due categorie. A questi il *SEMA* aggiunge 930 iscrizioni funerarie di cittadini ateniesi (4-934) e 534 di ξένοι (935-1474). Mancano certamente elementi formali per distinguere tra *xenoi* e meteci – significativamente i secondi si presentavano sempre al ricordo dei posterì con la propria origine, e identità etnica, e, venuta meno la condizione della «residenza», rifuggivano dalla formula οἰκῶν ἐν seguita dal nome del demo con cui erano stati identificati a fini amministrativi in vita – ma appare ragionevole ritenere che la maggior parte di essi dovesse essere costituita proprio da stranieri residenti stabilmente e, per questa sola ragione, con un più alto grado di probabilità di terminare la propria vita in Attica<sup>24</sup>.

Se poi si considerano in particolare i monumenti attribuibili al V e al IV secolo<sup>25</sup>, attenendosi alle datazioni offerte dal Kirchner nelle *Inscriptiones Graecae* e dal *SEMA*, e lasciando da parte quelli per i quali la collocazione cronologica è incerta (e viene di conseguenza espressa con un punto di domanda o con indicazioni del tipo *IV-III sec. a. o post fin. s. IV a*), il risultato che si ottiene è di 1206 cittadini

---

e 2003; Game 2008, in part. pp. 14-16. Sulla terminologia della compravendita cfr. Pringsheim 1950, pp. 95-111.

<sup>22</sup> Si veda per Egina il confronto offerto da *IG IV/2*<sup>2</sup> 875 e 883 (IV secolo a.C. [?]).

<sup>23</sup> Si vedano le considerazioni in proposito di Fraser 1995, pp. 65-68.

<sup>24</sup> Whitehead 1977, pp. 33-34.

<sup>25</sup> Come bene evidenziato da Meyer 1993, pp. 99-106, sulla base del grafico relativo alla distribuzione temporale delle iscrizioni funerarie attiche, queste registrano nel IV secolo un picco numerico senza confronti tanto, come era da attendersi, rispetto ai secoli precedenti quanto a quelli successivi fino all'età imperiale romana.



(876 nelle *IG* + 330 nel *SEMA*) a fronte di 441 stranieri (375 + 66, inclusi i pochi *isoteleis*) con un rapporto sensibilmente diverso rispetto a quello ricavabile dalle *Inscriptiones Graecae* ma comunque con un numero di stranieri pari a più di un terzo di quello dei πολῖται.

In alcuni casi *potrebbe* essersi trattato di meteci cui era stata conferita l'ἔγκτησις<sup>26</sup>. Si pensi per fare un esempio all'imponente monumento di Nicerato di Istria e suo figlio Polisseno (*SEMA* 1149), collocato in origine presso una delle porte delle Lunghie Mura e ora esposto al Museo Archeologico del Pireo, che doveva ornare in antico un recinto funerario di straordinario prestigio<sup>27</sup>, o al «*peribolos* dei Messeni», dove era interrata la famiglia di Filosseno figlio di Dione di Messene (*IG* II<sup>2</sup> 9347)<sup>28</sup>. Ciò di per sé non manca di sollevare una serie di problemi giuridici di non poco conto. Si discute infatti, sul piano generale, se, nell'eventualità non infrequente che il diritto di possedere immobili fosse stato concesso soltanto all'onorato e non anche ai suoi discendenti, se questi, come i più ammettono, potessero conservare la proprietà di quanto da lui acquistato in virtù del privilegio ricevuto, cosicché si sarebbe realizzata nel loro caso una netta separazione tra il diritto di proprietà, che detenevano limitatamente a quanto ricevuto in eredità, e quello di acquisto, che era invece loro negato<sup>29</sup>, ovvero se vi fosse per essi l'obbligo di alienare l'immobile, conformemente al modo generalmente restrittivo con cui gli Ateniesi continuarono ad interpretare simili concessioni fino all'età ellenistica inoltrata (cfr. ad es. *IG* II<sup>2</sup> 237 = RO 77, ll. 24-26: καὶ εἶναι ἀν[τ]οῖς ἕως ἄν κ<α>τέλθωσι[ν ἔγκτησιν ὧν ἄν] οἱ[κί]ῳν βούλωνται οἰκοῦσιν Ἀθήνησι, con cui si sottolinea come l'*enktesis* venisse attribuita ai rifugiati politici acarnani a titolo soltanto temporaneo)<sup>30</sup> – cosa

<sup>26</sup> Va tuttavia osservato che, come rileva Niku 2007, p. 115, «[e]nktesis was never a specific metic privilege» al punto che «[i]n the Classical period, awards of *enktesis* to benefactors identifiable as metics... are few». Né le cose sembrano essere cambiate durante il periodo ellenistico.

<sup>27</sup> Garland 1982, pp. 158-159 (L2): «The excavation report of Tsirivakos refers merely to the discovery of 'fragments from one or two funerary monuments'. It is likely that they once embellished an exceptionally costly peribolos, perhaps... 'one of the finest of Athenian monuments of the fourth century B.C.'»; Bergemann 1997, pp. 193-194 (L2): «Grabmonument... mit aufwendiger Architektur».

<sup>28</sup> Brueckner 1909, pp. 98-101; Garland 1982, p. 140 (A13); Kovacovics 1990, pp. 87-130; Bergemann 1997, p. 186 (A13); Closterman 2007, pp. 638-640.

<sup>29</sup> In questo senso Beauchet 1897, pp. 93-94 e 439 («Mais elle [*scil.* l'*enktesis*] demeure héréditaire... en ce sens que les héritiers continuent à jouir en pleine propriété des acquisitions faites par leur auteur»); Pečírka 1966, p. 149; Harrison 1968, p. 238 («we must suppose that property acquired by a foreigner in virtue of a decree could be retained by his heirs»); Stelzer 1971, pp. 195-196, 242-248.

<sup>30</sup> Così Kränzlein 1963, p. 39; Henry 1983, p. 210 («obviously ownership of the property would pass to the grantee's descendants, but unless the ἔγκτησις had been specifically hereditary, they were presumably then required to realize the value of the property. ἔγκτησις embraced both the right to *acquire* and the right to *own* land/houses in Attica. The Athenians might well think twice before making such an important privilege perma-



che, almeno nel caso di una tomba, avrebbe reso il privilegio assai poco appetibile. A questo si aggiunge l'ulteriore questione del significato e, soprattutto, della portata che bisogna attribuire al conferimento dell'ἔγκτησις. Stelzer, ad esempio, nella sua dissertazione dedicata a questo istituto, sosteneva, sulla base del fatto che la concessione potesse riguardare una casa (ἔγκτησις οἰκίας) oppure un terreno e una casa (ἔγκτησις γῆς καὶ οἰκίας) – nella formula delle iscrizioni, tranne alcune eccezioni, sempre al singolare – e mai apparentemente un terreno soltanto, che l'*enktesis*, coerentemente con le restrizioni che di norma accompagnavano l'attribuzione del privilegio, fosse limitata ad un solo immobile (casa ovvero casa con annesso terreno) e, inoltre, che il diritto di acquisto fosse esercitabile dal beneficiario una volta soltanto<sup>31</sup>. A queste conclusioni, nella loro sostanza piuttosto minimaliste, si possono tuttavia opporre obiezioni tanto sul piano del dettaglio quanto in termini generali. La prima viene suggerita dalle formule dei decreti che, soprattutto nella seconda metà del III secolo a.C., fissavano un valore massimo per l'immobile (o gli immobili) acquistabile dall'onorato. Si tratta di limiti monetari che nel caso della terra sono abbastanza elevati, nell'ordine di uno o due talenti<sup>32</sup>, pari, per avere un ordine di grandezza, a circa la metà del patrimonio necessario, in età classica, per far parte dell'élite economica della città soggetta alle liturgie più dispendiose o, nel caso del valore più basso, più o meno equivalente alla fortuna la cui disponibilità collocava un individuo nella classe agiata soggetta alle liturgie minori<sup>33</sup>. Va osservato inoltre che in tali clausole i valori massimi per casa e terra sono sempre indicati non globalmente ma in maniera distinta (ad es. *IG II<sup>2</sup> 786*, ll. 26-28: καὶ εἶναι αὐτῶν] τε καὶ ἐγγόνοις καὶ ἔγκτη[σιν οἰκίας μὲν τιμήμα]τος XXX, γῆς δὲ TT; *835*, ll. 26-27: ἔγκ[ησιν οἰκίας μὲν ἡμιτάλα]ντου, γῆς δὲ δυεῖν ταλάντ[ων]). Se a questi elementi si aggiunge il fatto che il modello patrimoniale più diffuso ad Atene era costituito non da un potere unico di grandi dimensioni ma da una pluralità di terreni ubicati in aree dell'Attica spesso distanti tra loro<sup>34</sup>, l'idea che la concessione dell'*enktesis* non consentisse al beneficiario l'acquisto di un terreno separato dalla casa di abitazione e lo costringesse invece all'acquisto di un unico fondo, anche di valore elevato, con la casa che su esso insisteva diventa scarsamente plausibile. Stelzer nega altresì che la terra potesse essere sfruttata a fini agricoli e pensa piuttosto a terra da destinare al pascolo e a orti e frutteti ma, anche in questo caso, si tratta di un assunto arbitrario.

---

nent in a comprehensive hereditary way»); Niku 2007, pp. 124-125, e, dubitativamente, Hennig 1994, pp. 317-319 con n. 41.

<sup>31</sup> Stelzer 1971, pp. 196-207 («So möchte ich vermuten, daß der Enktesisberechtigte stets überhaupt nur ein einziges Haus erwerben durfte und daß seine Berechtigung mit diesem Erwerbsvorgang endgültig verbraucht war» [p. 201]).

<sup>32</sup> I dati sono sistematicamente raccolti e discussi da Pečírka 1966, pp. 140-147, e, ora, Niku 2007, pp. 135-138. Cfr. anche Henry 1983, pp. 216-221.

<sup>33</sup> Davies 1971, pp. xx-xxiv; Ober 1989, pp. 128-130; Oulhen 2004, pp. 323-329; Kron 2011, pp. 129-131.

<sup>34</sup> Osborne 1987, pp. 37-40.

Su un piano generale, ci si può inoltre interrogare sul fondamento dell'ipotesi che la concessione dell'*enktesis* consentisse un solo acquisto e fosse quindi spendibile in un'unica occasione<sup>35</sup>. Il diritto di acquistare si traduceva di fatto nel diritto di diventare proprietario di un immobile, con tutte le conseguenze giuridiche che da ciò discendevano, a cominciare dalla facoltà di alienarlo<sup>36</sup> e, una volta accettato che l'espressione γῆ καὶ οἰκία non dovesse necessariamente riferirsi ad una realtà inscindibile, comprarne un altro in sostituzione o in aggiunta ad esso. In questa prospettiva, si potrebbe anzi pensare che il limite massimo posto al valore dei beni immobili acquisibili dal beneficiario dell'*enktesis* mirasse proprio ad evitare che attraverso un accumulo di acquisti gli immobili di proprietà dei non-cittadini divenissero troppo estesi. Per quanto sarei dunque incline, sulla base di questi argomenti, a dare al problema una risposta in senso affermativo, rimane discusso se il conferimento dell'ἔγκτησις avrebbe potuto consentire ad uno straniero di acquistare uno spazio specificamente destinato all'edificazione di una tomba, a meno che questo non venisse ricavato all'interno del terreno acquisito in virtù del privilegio ottenuto.

Altrimenti la sepoltura di stranieri poteva in certi casi avvenire δημοσίῳ e quindi su terra pubblica. Rientrano ad esempio in questa categoria il monumento del πρόξενος Pitagora di Selimbria (*IG I<sup>3</sup> 1154*) (460-450 a.C.) e la stele degli ambasciatori (πρέσβεις) dei Corcirei (*IG II<sup>2</sup> 5224*) (c. 375 a.C.) posti nell'area immediatamente adiacente al circuito delle mura temistoclee all'inizio della «Hauptweg» della necropoli del Ceramico<sup>37</sup>, e il «monumento degli Spartani» sulla strada che conduceva all'Accademia, presso il secondo *horos* (*Xen. Hell. 2, 4, 28-30; IG II<sup>2</sup> 11678*)<sup>38</sup>. Si tratta d'altra parte di casi evidentemente eccezionali che in nessun modo costituiscono la regola e che non sono applicabili alle diverse centinaia di meteci e *xenoi* testimoniati dalle iscrizioni funerarie.

A questo punto si dovrà assumere o che gli stranieri, per motivi di natura innanzitutto religiosa (legati alla contaminazione causata dal cadavere)<sup>39</sup>, godessero tutti indistintamente di una sorta di ἔγκτησις *post mortem* oppure che le necropoli erano ricavate in aree di terra pubblica. E' in particolare questa seconda possibilità che mi pare più convincente e che intendo approfondire nelle considerazioni che seguono. Com'è noto, le strade principali della città e della *chora* attica erano di pertinenza pubblica ed erano poste sotto l'autorità e la cura di specifici magistrati cittadini, gli

<sup>35</sup> Stelzer 1971, pp. 200-201.

<sup>36</sup> Plat. *Euthyd.* 301e-302a; Arist. *Pol.* 1257a6-19; *Rhet.* 1361a12-24, con Kränzlein 1963, pp. 47-52; Maffi 1997, pp. 345-346, 360-361.

<sup>37</sup> Brueckner 1909, pp. 6-12.

<sup>38</sup> Willemsen 1977, pp. 128-156; Garland 1982, pp. 149-150 (D1); Bergemann 1997, p. 189 (D1); Stroszeck 2006. Sulla localizzazione dell'area del *Demosion Sema* cfr. da ultimo Arrington 2010 (sulla tomba degli Spartani in part. pp. 512-514).

<sup>39</sup> Parker 1983, pp. 32-48.

ὁδοποιί (Arist. *Ath. Pol.* 54, 1)<sup>40</sup>, ma, per quanto le necropoli fossero di norma poste proprio ai lati delle strade (cfr. ad es., già per il VI secolo a.C., *IG I<sup>3</sup>* 1197 e 1255: σῆμα τόδ' ἐνγῶς ἡδοῖ ἀγαθὸ καὶ [σόφρονος ἀνδρός]), l'ipotesi più probabile è che esse, al contrario, rientrassero nell'ambito di competenza dei demi. Ciò viene suggerito dalla legge tramandata nell'orazione pseudo-demostenica *Contro Macartato*. Questa disponeva, nel caso i familiari di un defunto, pur avvisati e debitamente sollecitati in tal senso, non si prendessero cura del cadavere né compissero i riti funebri, che dovesse essere il demarco ad assumersi tale compito commissionando l'incarico (ἀπομισθωσάτω) di ἀνελεῖν καὶ καταθάψαι καὶ καθῆραι τὸν δῆμον, di «raccolgere, seppellire e purificare il demo», nel medesimo giorno al minor costo possibile (43, 57-58)<sup>41</sup> – una singolare testimonianza della pervasività del sistema dell'appalto nell'amministrazione ateniese. E' lecito in particolare domandarsi dove dovesse avvenire la sepoltura disposta dal demarco – abbiamo visto che la possibilità di avere un monumento funerario anche semplice non era dopo tutto prerogativa di tutti gli individui – e la risposta, di fronte ad un cadavere non reclamato dai familiari, potrà essere soltanto in terra appartenente alla collettività del demo stesso.

Va osservato in proposito che uno dei risultati del lavoro di riedizione e studio dei frammenti delle iscrizioni delle *Rationes Centesimarum* condotto da S. D. Lambert è stato anche quello di avere messo in luce come, nell'ambito di un demo, accanto agli spazi e agli edifici riservati alle attività politiche e religiose comuni e alla terra e alle altre risorse produttive, ad esempio le cave di pietra, che venivano date in affitto o in appalto al fine di ricavarne entrate con cui sostenere le attività comuni dei demoti, esisteva una terza categoria di beni immobili costituita dai beni, definibili di «servizio» (aie, teatri, *agorai*, terreni per il pascolo, *eschatiai*), destinati all'uso e alla fruizione collettiva a vantaggio dei membri della comunità locale<sup>42</sup>. Non è anzi escluso, per quanto l'integrazione rimanga oltremodo incerta, che nella seconda stele delle *Rationes Centesimarum* si facesse riferimento a [τυμ]βία, ad un cimitero sito al Falero (F9, B, ll. 20-21)<sup>43</sup>.

A ciò si aggiunge il fatto che nella sopra citata orazione di Iseo *Sull'eredità di Meneclè* il figlio adottivo ricordi, a dimostrazione della propria devozione filiale, di essersi occupato della ταφή e dei successivi riti commemorativi di Meneclè nel miglior modo possibile (ὡς οἶόν τε κάλλιστα), così da attirarsi la lode di tutti i demoti (ὥστε τοὺς δημότας ἐπαινεῖν ἅπαντας) (2, 36). E' interessante che in que-

<sup>40</sup> Sui magistrati preposti alla cura della viabilità ad Atene v. Rhodes 1981, pp. 596-597; Lohmann 1993, I, pp. 238-239; Ficuciello 2008, pp. 52-55; cfr. anche Hennig 1995, pp. 243-248.

<sup>41</sup> Whitehead 1986, pp. 137-138 n. 97, osserva che non ci sono buone ragioni per dubitare dell'autenticità della legge.

<sup>42</sup> Lambert 1997, pp. 234-240, da leggere con le osservazioni di Faraguna 1998, pp. 175-177 (cfr. *SEG* 48, 152). Sul regime amministrativo dello sfruttamento delle cave di pietra v. da ultimo Langdon 2000, in part. pp. 244-245, con discussione della precedente bibliografia.

<sup>43</sup> Lambert 1997, pp. 212 e 234 n. 75.

sto caso siano i δημόται e non ad esempio i membri della fratria, il gruppo sociale di norma più direttamente coinvolto nelle vicende familiari e nei passaggi fondamentali della vita di un individuo<sup>44</sup>, ad essere chiamati in causa e questo, si potrebbe pensare, nuovamente in virtù delle caratteristiche «territoriali» del demo<sup>45</sup> e del fatto che era quest'ultimo, in assenza di una tomba «privata», a costituire il contesto amministrativo di riferimento in occasione dei riti funebri. Il demo in altri termini, per la sua natura di comunità «allargata» che riuniva demoti, cittadini ateniesi iscritti in altri demi, meteci e stranieri<sup>46</sup>, si prestava ottimamente a tale funzione.

Si ritorna in tal modo ad una questione posta ormai un secolo fa da A. Brueckner il quale, con riferimento alla necropoli del Ceramico, quella di gran lunga meglio nota e studiata, e ai recinti della *Terrassenanlage* da lui scavata, si chiedeva, intravedendovi un progetto unitario, a chi dovesse essere ricondotta l'opera di organizzazione spaziale, si potrebbe dire «urbanistica», e la lottizzazione dell'area sepolcrale, collocabili cronologicamente agli inizi del IV secolo a.C. Dopo avere escluso che potesse trattarsi di un demo, sulla base della constatazione, a mio giudizio non cogente, che gli individui sepolti nelle tombe risultano essere stati affiliati ad una pluralità di demi tanto della città quanto della *chora*, la sua conclusione era nondimeno che la necropoli doveva essere appartenuta ad una qualche associazione e che «der Inhaber der einzelnen Grabstelle nicht zugleich der Eigentümer gewesen, sondern das Friedhofsgebiet Eigentum einer Gemeinschaft geblieben sei<sup>47</sup>». Una simile soluzione non è peraltro, espressa in questi termini, soddisfacente: da un lato, come abbiamo visto, i periboli funerari (o almeno una parte di essi) erano senz'altro di proprietà privata, come mostrato, anche in questo caso specifico, dagli *horoi*, pur non rinvenuti in giacitura primaria, che ne segnavano i limiti (ad es. *IG II<sup>2</sup>* 2512, 2529, 2534, 2535, 2566); dall'altro abbiamo già escluso la possibilità dell'esistenza di associazioni di ὀμόταφοι, al di fuori dell'ambito della famiglia, nell'Atene classica. Rimane però sempre il fatto che i lavori di terrazzamento e di preparazione dell'area sepolcrale effettivamente sembrano presupporre, quanto meno nella loro fase iniziale, l'intervento di un organismo sovraordinato<sup>48</sup> e, nella tota-

<sup>44</sup> Si veda, per un esempio extra-ateniese attinente proprio alla sfera funeraria, il regolamento di una fratria di Paro arcaica recentemente pubblicato da Matthaïou 2000-2003 (*SEG* 51,1071).

<sup>45</sup> Come viene rilevato, in una prospettiva diversa, da Lambert 1997, p. 227 n. 12: «It is best to suppose that this was because, at least by the time this law was passed (apparently late fifth or early fourth century), the demarch, unlike the phratriarch, was responsible for a tract of territory as well as for a group of persons».

<sup>46</sup> Jones 1999, pp. 51-81; Cohen 2000, pp. 104-129; Lasagni 2011, pp. 45-62.

<sup>47</sup> Brueckner 1909, pp. 41-42. Sulla necropoli del Ceramico cfr. Brueckner 1909; Knigge 1988, e, limitatamente alla *Eckterrasse*, Kovacovics 1990.

<sup>48</sup> Lo stesso Bergemann 1997, pp. 17-18, il quale sostiene con forza che i recinti funerari fossero tutti di proprietà della famiglia che vi era sepolta, riconosce che, al di là delle loro variabili dimensioni e della diversità delle tecniche di costruzione del muro sul fronte

le assenza, con la sola ovvia eccezione del *Demosion Sema*, di testimonianze su un interesse, o una competenza amministrativa diretta, della *polis* in questo ambito, l'ipotesi più plausibile diventa a mio giudizio proprio quella che tale organismo debba essere identificato nel *demo*<sup>49</sup>. La *Terrassenanlage*, pur costituita da parcelle lottizzate e vendute ai privati, diventa quindi per noi interessante per quanto può rivelare circa l'*origine* della necropoli e viene in questo modo ad offrirci un quadro pienamente coerente con quello proposto da U. Knigge riguardo agli adiacenti *Süd-hügel* e *Grabhügel G*, tumuli arcaici, il secondo dei quali forse associato agli Alcmeonidi<sup>50</sup>, che a partire dalla fine del VI secolo, e quindi dagli eventi legati alla caduta della tirannide e alla riforma di Clistene, vennero obliterati da un grande riempimento e, in linea con i nuovi principi isonomici, convertiti in estese necropoli per la sepoltura di adulti e bambini. Possiamo cioè pensare che con la riorganizzazione territoriale e amministrativa dell'Attica in età clistenica l'area della necropoli fosse divenuta di pertinenza del *demo* e, in altri termini, «pubblica».

Come d'altra parte notava V. N. Andreyev, sarebbe errato ritenere che le terre pubbliche costituissero un insieme immutabile. E' vero invece il contrario: in un documento del *demo* di Essone, in cui un terreno denominato *Φελλεῖς* veniva concesso in affitto per un periodo di 40 anni, i *δημόται* si impegnavano ad esempio a non *vendere* (*ἀποδόσθαι*) il fondo prima della scadenza del contratto (*IG II<sup>2</sup> 2492*, ll. 9-12, del 345/4 a.C.), ciò che, per il fatto stesso di essere esplicitamente contemplato, doveva apparire come una possibilità non del tutto remota. E' perciò necessario postulare una situazione assai più articolata in cui la graduale erosione della proprietà pubblica, causata dalla vendita a privati, era compensata da un opposto e parallelo fenomeno di accrescimento che si realizzava attraverso confische a danno di cittadini e donazioni<sup>51</sup>. In questo contesto la lottizzazione e vendita dell'area pubblica della *Terrassenanlage*, che prima della sua organizzazione ad area sepolcrale *non* aveva ospitato tombe ed era anzi rimasta libera<sup>52</sup>, non ha caratteri di unicità e prefigura, solo per fare un esempio, l'ampia operazione di vendita di terre pubb-

---

della strada, i muri di sostegno della *Eckterrasse* erano stati eretti «*einheitlich*», unitariamente e nel contesto di un piano coordinato.

<sup>49</sup> Nello stesso senso, pur senza entrare specificamente nel merito della questione, a proposito dei periboli funerari di Ramnunte, Petrakos 1999, p. 335 («*Ἡ πυκνότητα τῶν μνημείων καὶ ἡ διαμόρφωση τοῦ ἐδάφους δείχνουν ὅτι ὁ χώρος ἐκατέρωθεν τῆς βορείας ὁδοῦ ἦταν ἰδιοκτησία τοῦ δήμου ἀπὸ τὸν ὅποιο ἔπρεπε νὰ ζητηθεῖ ἡ ἄδεια γιὰ τὴν κατασκευὴ μνημείου*»). Sulle proprietà pubbliche, e sulla loro scarsa dimensione quantitativa, ad Atene, cfr. Lewis 1990; Papazarkadas 2011, pp. 212-236.

<sup>50</sup> Da ultimo, Knigge 2006, in part. pp. 153-159. Diversamente, Houby-Nielsen 1995, pp. 152-163, interpreta i due tumuli come luoghi di sepoltura appartenenti a gruppi simposiali. Cfr. anche Marchiandi 2011a, pp. 21 con n. 11 e 22 con nn. 19 e 20.

<sup>51</sup> Andreyev 1974, pp. 44-45; Ismard 2010, pp. 163-185. Sulla *Φελλεῖς* di *IG II<sup>2</sup> 2492* cfr. Krasilnikoff 2008.

<sup>52</sup> Knigge 1988, p. 110; Kovacsovic 1990, p. 6 con n. 1.

liche documentata per la seconda metà del IV secolo dalle citate *Rationes Centesimarum*<sup>53</sup>.

III. Fino a questo punto ho parlato, in termini generici, di «demo» e di amministrazione dei demi ma, alla luce delle acquisizioni delle recenti indagini sull'area del Ceramico, e sulle origini e il significato specifico di questa denominazione, è ora possibile tentare di essere più specifici. Se appare infatti convincente, sulla base della testimonianza degli ὄροι Κεραμεικοῦ rinvenuti all'interno e all'esterno del Dipylon che lo delimitavano, che il termine Κεραμεικός si riferisse innanzitutto all'asse stradale che collegava l'angolo nord-ovest dell'Agorà con l'Accademia e, per estensione, agli edifici e ai monumenti su di esso prospicienti<sup>54</sup>, ne deriva che si dovrà tenere del tutto distinto da esso il demo di Κεραμεῖς che certamente si sviluppava lungo il *Dromos*<sup>55</sup> ma non necessariamente si identificava totalmente con esso. Sono in particolare i suoi limiti sud-occidentali che rimangono discussi, e in altri termini se l'area posta a sud-ovest dell'asse viario, e quindi anche quella della necropoli del Ceramico, si trovasse sul piano amministrativo all'interno del territorio di questo demo o in quello dell'adiacente demo di Melite<sup>56</sup>.

Risultano in ogni caso evidenti, alla luce di quanto finora emerso, la complessità e soprattutto l'articolazione dello statuto giuridico e amministrativo dell'area che negli studi moderni viene comunemente definita, in modo unitario, «Ceramico». Al suo interno erano infatti contenuti, e dobbiamo immaginare adiacenti se non addirittura inframmezzati, terreni, come ad esempio i recinti funerari della *Terrassenanlage*, di proprietà privata e terreni pubblici. Tra questi ultimi è poi necessario distinguere ulteriormente tra quegli spazi che facevano capo all'amministrazione della *polis* e quelli di pertinenza del demo (o addirittura dei demi, nel caso i demi interessati fossero Kerameis e Melite). Si individuano così in quest'area del προάστιον<sup>57</sup>, a partire dalle mura temistoclee che, come rivelato dalle iscrizioni relative ai lavori di ricostruzione o restauro, ricadevano certamente sotto l'amministrazione della città, la fascia immediatamente al di fuori di esse, comprendente la strada che correva attorno al perimetro delle mura tra queste e il *proteichisma* (Plut. *Lys.* 203a) e la strada periferica esterna<sup>58</sup>, che dovevano appartenere alla categoria delle δημοσῖαι ὁδοί ed erano ovviamente anch'esse affidate alla cura e alla gestione della *polis*<sup>59</sup>; l'asse viario del *Dromos*, il *Kerameikos* propriamente detto, lungo il quale si trova-

<sup>53</sup> Lambert 1997; Isnard 2010, pp. 167-179, con la precedente bibliografia.

<sup>54</sup> Stroszcek 2003; Steffelbauer 2007, pp. 230-232; discussione della problematica anche in Monaco 2000, pp. 148-154; 2003, pp. 691-692; Ficuciello 2008, pp. 37-41. Sulla distinzione tra Ceramico interno ed esterno v. Ruggeri 2005.

<sup>55</sup> Steffelbauer 2007.

<sup>56</sup> Steffelbauer 2007, p. 256; Ficuciello 2008, p. 40.

<sup>57</sup> Sul *proastion*, «Landzone in unmittelbaren Nähe der Stadt», si veda Audring 1981.

<sup>58</sup> Per tali strade periferiche v. ora Ficuciello 2008, pp. 61 e 200-201.

<sup>59</sup> Sulle δημοσῖαι ὁδοί cfr. Ficuciello 2008, pp. 18-21.

vano i *polyandria* pubblici del *Demosion Sema* (schol. ABFGc<sub>2</sub> ad Thuc. 2, 34, 5: τὸ δημόσιον σῆμα: τὸ καλούμενον Κεραμεικόν) ma sul quale insistevano anche case private (Is. 5, 26: ἀντὶ δὲ τῆς προικὸς τὴν <συν>οικίαν αὐτῶ τὴν ἐν Κεραμεικῶ παρέδωκε; Plat. *Parm.* 127b-c) – diviene manifesta alla luce di ciò l'utilità degli *horoi Kerameikou* – e santuari (ad esempio quello di Artemis Ariste e Kalliste [Paus. 1, 29, 2])<sup>60</sup>, nonché, nella necropoli del Ceramico, spazi «di servizio» appartenenti alla terra pubblica del demo, dati in concessione, non sappiamo in quale forma (concessione in godimento di una sorta di diritto di superficie?), per la sepoltura di cittadini e non-cittadini, giustapposti a terrazzamenti destinati a recinti funerari privati, i periboli. Emerge di conseguenza, anche per una porzione di estensione tutto sommato abbastanza limitata, un complesso mosaico di terreni e porzioni di suolo di diverso statuto giuridico. Nel caso sia corretta l'ipotesi che le necropoli fossero innanzitutto di competenza dei demi, si conferma inoltre ancora una volta il ruolo «bifronte» delle funzioni amministrative di questi ultimi e dei loro demarchi, i quali per certe materie agivano come magistrati locali e, in quanto tali, avevano prerogative e responsabilità sulle questioni che più direttamente investivano la vita – politica, religiosa e sociale – delle loro comunità, mentre per altri ambiti, nel nostro caso specifico anche la gestione delle necropoli nelle quali, come conseguenza dell'elevato grado di mobilità della popolazione all'interno dell'Attica<sup>61</sup>, erano con tutta evidenza accolti anche individui, di condizione cittadina e non, non registrati nel demo, agivano come magistrati «decentrati» su delega della città<sup>62</sup>.

Esce quindi rafforzata da questa analisi pur dedicata ad un limitato settore del diritto pubblico l'immagine della città di Atene come di un organismo amministrativo dotato di un grado di complessità che non deve essere sottovalutato, né tanto meno ignorato, immagine che può offrire un nuovo puntuale contributo al dibattito sulla controversa e ormai annosa questione della «statualità» della *polis*<sup>63</sup>.

## BIBLIOGRAFIA

- Anderson 2009: G. Anderson, *The Personality of the Greek State*, *JHS* 129, pp. 1-21.  
 Andreyev 1974: V. N. Andreyev, *Some Aspects of Agrarian Conditions in Attica in the Fifth to Third Centuries B.C.*, *Eirene* 12, pp. 5-46.  
 Arnaoutoglou 2003: I. N. Arnaoutoglou, *Thusias heneka kai sunousias. Private Religious Associations in Hellenistic Athens*, Athens.

<sup>60</sup> Arrington 2010, p. 515.

<sup>61</sup> Damsgaard-Madsen 1988; Osborne 1991, pp. 239-250; Cohen 2000, pp. 122-129.

<sup>62</sup> Whitehead 1986, pp. 97-138; Faraguna 1997; Lasagni 2011, pp. 45-59.

<sup>63</sup> Per una recente ripresa del problema v. ora Anderson 2009.



- Arrington 2010: N. T. Arrington, *Topographic Semantics. The Location of the Athenian Public Cemetery and its Significance for the Nascent Democracy*, *Hesperia* 79, pp. 499-539.
- Audring 1981: G. Audring, *Proastion. Zur Funktion der stadtnahen Landzone archaischer Polis*, *Klio* 63, pp. 215-231.
- Beauchet 1897: L. Beauchet, *Histoire du droit privé de la république athénienne*, III. *Le droit de propriété*, Paris (rist. an. Amsterdam 1969).
- Bergemann 1997: J. Bergemann, *Demos und Thanatos. Untersuchungen zum Wertesystem der Polis im Spiegel der attischen Grabreliefs des 4. Jahrhunderts v. Chr. und der Funktion der gleichzeitigen Grabbauten*, München.
- Brueckner 1909: A. Brueckner, *Der Friedhof am Eridanos*, Berlin.
- Closterman 2007: W. E. Closterman, *Family Ideology and Family History: The Function of Funerary Markers in Classical Attic Peribolos Tombs*, *AJA* 111, pp. 633-652.
- Cohen 2000: E. E. Cohen, *The Athenian Nation*, Princeton.
- Damsgaard-Madsen 1988: A. Damsgaard-Madsen, *Attic Funeral Inscriptions: Their Use as Historical Sources and some Preliminary Results*, in *Studies in Ancient History and Numismatics Presented to Rudi Thomsen*, Aarhus, pp. 55-68.
- Davies 1971: J. K. Davies, *Athenian Propertied Families, 600-300 B.C.*, Oxford.
- Dyck 2004: A. R. Dyck, *A Commentary on Cicero, De Legibus*, Ann Arbor.
- Eichler 1914: F. Eichler, *ΣΗΜΑ und ΜΝΗΜΑ in älteren griechischen Grabinschriften*, *MDAI(A)* 39, pp. 138-143.
- Engels 1998: J. Engels, *Funerum sepulcrorumque magnificentia. Begräbnis- und Grabluxusgesetze in der griechisch-römischen Welt mit einigen Ausblicken auf Einschränkungen des funeralen und sepulkralen Luxus im Mittelalter und in der Neuzeit*, Stuttgart (*Hermes Einzelschr.* 78).
- Fantasia-Carusi 2004: U. Fantasia-C. Carusi, *Revisioni e controlli delle liste dei cittadini: la diapsephisis ateniese del 346/5 a.C.*, in S. Cataldi (ed.), *Polis e politeiai. Esperienze politiche, tradizioni letterarie, progetti costituzionali*, Alessandria, pp. 187-216.
- Faraguna 1997: M. Faraguna, *Registrazioni catastali nel mondo greco: il caso di Atene*, *Athenaeum* 85, pp. 7-33.
- Faraguna 1998: M. Faraguna, *Un nuovo studio sulle Rationes Centesimalium*, *Dike* 1, pp. 171-180.
- Faraguna 2000: M. Faraguna, *A proposito degli archivi nel mondo greco: terra e registrazioni fondiari*, *Chiron* 30, pp. 65-115.
- Faraguna 2003: M. Faraguna, *Vendite di immobili e registrazione pubblica nelle città greche*, in *Symposion 1999*, Köln-Weimar-Wien, pp. 97-122.
- Faraguna 2012: M. Faraguna, *Diritto, economia, società: riflessioni su eranos tra età omerica e mondo ellenistico*, in B. Legras (ed.), *Transferts culturels et droits dans le monde grec et hellénistique*, Paris, pp. 129-153.
- Ferguson 1944: W. S. Ferguson, *The Attic Orgeones*, *HThR* 37, pp. 61-140.



- Feyel 2009: Chr. Feyel, ΔΟΚΙΜΑΣΙΑ. *La place et le rôle de l'examen préliminaire dans les institutions des cités grecques*, Nancy-Paris.
- Ficuciello 2008: L. Ficuciello, *Le strade di Atene*, Atene-Paestum.
- Fisher 2001: N. Fisher, *Aeschines. Against Timarchos*, Oxford.
- Fraser 1977: P. M. Fraser, *Rhodian Funerary Monuments*, Oxford.
- Fraser 1995: P. M. Fraser, *Citizens, Demesmen and Metics in Athens and Elsewhere*, in M. H. Hansen (ed.), *Sources for the Ancient Greek City-State*, Copenhagen, pp. 64-90.
- Frisone 2000: F. Frisone, *Leggi e regolamenti funerari nel mondo greco*, I. *Le fonti epigrafiche*, Galatina.
- Gabrielsen 2001: V. Gabrielsen, *The Rhodian Associations and Economic Activity*, in Z. H. Archibald-J. K. Davies-V. Gabrielsen-G. J. Oliver (edd.), *Hellenistic Economies*, London-New York, pp. 215-244.
- Game 2008: J. Game, *Actes de vente dans le monde grec. Témoignages épigraphiques des ventes immobilières*, Lyon.
- Garland 1982: R. S. J. Garland, *A First Catalogue of Attic Peribolos Tombs*, BSA 77, pp. 125-176.
- Garland 2001: R. Garland, *The Greek Way of Death*, Ithaca<sup>2</sup>.
- Hansen 1976: M. H. Hansen, *Apagoge, Endeixis and Ephesis against Kakourgoi, Atimoi and Pheugontes. A Study in the Athenian Administration of Justice in the Fourth Century B.C.*, Odense.
- Harris 1988: E. M. Harris, *When is a Sale not a Sale? The Riddle of Athenian Terminology for Real Security Revisited*, CQ 38, pp. 351-381 (= *Democracy and the Rule of Law in Classical Athens*, Cambridge 2006, pp. 163-206).
- Harrison 1968: A. R. W. Harrison, *The Law of Athens*, I, Oxford.
- Hennig 1994: D. Hennig, *Immobilienwerb durch Nichtbürger in der klassischen und hellenistischen Polis*, Chiron 24, pp. 305-344.
- Hennig 1995: D. Hennig, *Staatliche Ansprüche an privaten Immobilienbesitz in der klassischen und hellenistischen Polis*, Chiron 25, pp. 235-282.
- Henry 1983: A. S. Henry, *Honours and Privileges in Athenian Decrees*, Hildesheim-Zürich-New York.
- Hildebrandt 2006: F. Hildebrandt, *Die attischen Namenstelen. Untersuchungen zu Stelen des 5. und 4. Jahrhunderts v. Chr.*, Berlin.
- Houby-Nielsen 1995: S. H. Houby-Nielsen, "Burial Language" in Archaic and Classical Kerameikos, in S. Dietz (ed.), *Proceedings of the Danish Institute at Athens*, I, Athens, pp. 129-191.
- Humphreys 1980: S. C. Humphreys, *Family Tombs and Tomb Cult in Ancient Athens: Tradition or Traditionalism?*, JHS 100, pp. 96-126.
- Ismard 2010: P. Ismard, *La cité des réseaux. Athènes et ses associations, VI<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.*, Paris.
- Jones 1999: N. F. Jones, *The Associations of Classical Athens: The Response to Democracy*, New York-Oxford.

- Kloppenborg 1996: J. S. Kloppenborg, *Collegia and Thiasoi. Issues in Function, Taxonomy and Membership*, in J. S. Kloppenborg-S. G. Wilson (edd.), *Voluntary Associations in the Greco-Roman World*, London-New York, pp. 16-30.
- Knigge 1988: U. Knigge, *Der Kerameikos von Athen. Führung durch Ausgrabungen und Geschichte*, Athens.
- Knigge 2006: U. Knigge, *Ein Grabmonument der Alkmeoniden in Kerameikos*, *MDAI(A)* 121, pp. 127-163.
- Kovacsovics 1990: W. K. Kovacsovics, *Kerameikos XIV. Die Eckterrasse an der Gräberstrasse des Kerameikos*, Berlin-New York.
- Kränzlein 1963: A. Kränzlein, *Eigentum und Besitz im griechischen Recht des fünften und vierten Jahrhunderts v. Chr.*, Berlin.
- Krasilnikoff 2008: J. E. Krasilnikoff, *Attic φελλεύς. Some Observations on Marginal Land and Rural Strategies in the Classical Period*, *ZPE* 167, pp. 37-49.
- Kron 2011: G. Kron, *The Distribution of Wealth at Athens in Comparative Perspective*, *ZPE* 179, pp. 129-138.
- Lambert 1997: S. D. Lambert, *Rationes Centesimarum. Sales of Public Land in Lykourgan Athens*, Amsterdam.
- Langdon 2000: M. K. Langdon, *The Quarries of Peiraiæus, AD 55*, pp. 235-250.
- Lasagni 2011: C. Lasagni, *Il concetto di realtà locale nel mondo greco. Uno studio introduttivo nel confronto tra poleis e stati federali*, Roma.
- Lewis 1990: D. M. Lewis, *Public Property in the City*, in O. Murray-S. Price (edd.), *The Greek City From Homer to Alexander*, Oxford, pp. 245-263.
- Lohmann 1993: H. Lohmann, *Atene. Forschungen zu Siedlungs- und Wirtschaftsstruktur des klassischen Attika*, I-II, Köln-Weimar-Wien.
- MacDowell 2009: D. M. MacDowell, *Demosthenes the Orator*, Oxford.
- Maffi 1997: A. Maffi, *Forme della proprietà*, in S. Settis (ed.), *I Greci. Storia, cultura, arte, società*, II.2, Torino, pp. 345-368.
- Marchiandi 2002: D. Marchiandi, *Fattorie e periboli funerari nella chora di Efestia (Lemno): l'occupazione del territorio in una cleruchia ateniese tra V e IV sec. a.C.*, *ASAIA* 80, pp. 487-583.
- Marchiandi 2008a: D. Marchiandi, *Le necropoli ateniesi del V secolo tra tradizione arcaica e tendenza all'omologazione*, in *Atene e la Magna Grecia dall'età arcaica all'Ellenismo*, *ACSMGr* 47, pp. 105-136.
- Marchiandi 2008b: D. Marchiandi, *Riflessioni in merito allo statuto giuridico di Lemno nel V secolo a.C. La ragnatela bibliografica e l'evidenza archeologica: un dialogo possibile?*, *ASAIA* 86, pp. 11-39.
- Marchiandi 2011a: D. Marchiandi, *I periboli funerari nell'Atene classica: lo specchio di una 'borghesia'*, Atene-Paestum.
- Marchiandi 2011b: D. Marchiandi, *Les périboles funéraires familiaux à l'époque de Lycurgue: entre aspirations «bourgeoises» et tendances nouvelles*, in V. Azoulay-P. Ismard (edd.), *Clisthène et Lycurgue d'Athènes. Autour du politique dans la cité classique*, Paris, pp. 133-162.

- Matthaiou 2000-2003: A. P. Matthaiou, Φρατερικός νόμος Πάρου, *Horos* 14-16, pp. 307-310.
- Meyer 1993: E. A. Meyer, *Epitaphs and Citizenship in Classical Athens*, *JHS* 113, pp. 99-121.
- Monaco 2000: M. C. Monaco, Ergasteria. *Impianti artigianali ceramici ad Atene e in Attica dal protogeometrico alle soglie dell'Ellenismo*, Roma.
- Monaco 2003: M. C. Monaco, recens. a J. Papadopoulos, Ceramicus redivivus. *The Early Iron Age Potters' Field in the Area of the Classical Athenian Agora* (Princeton 2003), *ASAIA* 81, pp. 687-696.
- Morris 1994: I. Morris, *Everyman's Grave*, in A. L. Boegehold-A. C. Scafuro (edd.), *Athenian Identity and Civic Ideology*, Baltimore-London, pp. 67-101.
- Nenci 1979: G. Nenci, *Spazio civico, spazio religioso e spazio catastale nella polis*, *ASNP* s. III, 9, pp. 459-477.
- Nielsen *et al.* 1989: T. H. Nielsen-L. Bjertrup-M.H. Hansen-L. Rubinstein-T. Vestergaard, *Athenian Grave Monuments and Social Class*, *GRBS* 30, pp. 411-420.
- Niku 2007: M. Niku, *The Official Status of the Foreign Residents in Athens, 322-120 B.C.*, Helsinki.
- Ober 1989: J. Ober, *Mass and Elite in Democratic Athens*, Princeton.
- Oliver 2000: G. Oliver, *Athenian Funerary Monuments: Style, Grandeur, and Cost*, in G. J. Oliver (ed.), *The Epigraphy of Death. Studies in the History and Society of Greece and Rome*, Liverpool, pp. 59-80.
- Osborne 1987: R. Osborne, *Classical Landscape with Figures*, London.
- Osborne 1991: R. Osborne, *The Potential Mobility of Human Populations*, *OJA* 10, pp. 231-252.
- Oulhen 2004: J. Oulhen, *La société athénienne*, in P. Brulé-R. Descat (edd.), *Le monde grec aux temps classiques*, II. *Le IV<sup>e</sup> siècle*, Paris, pp. 251-351.
- Papazarkadas 2011: N. Papazarkadas, *Sacred and Public Land in Ancient Athens*, Oxford.
- Parker 1983: R. Parker, *Miasma. Pollution and Purification in Early Greek Religion*, Oxford.
- Parker 2005: R. Parker, *Polytheism and Society at Athens*, Oxford.
- Pečírka 1966: J. Pečírka, *The Formula for the Grant of Enktesis in Attic Inscriptions*, Praha.
- Petrakos 1999: V. Ch. Petrakos, Ο δήμος του Ραμνούντος. Σύνοψη των ανασκαφών και των ερευνών (1813-1998), I. Τοπογραφία, Athinai.
- Pringsheim 1950: F. Pringsheim, *The Greek Law of Sale*, Weimar.
- Rhodes 1981: P. J. Rhodes, *A Commentary on the Aristotelian Athenaion Politeia*, Oxford.
- Rubinstein 1993: L. Rubinstein, *Adoption in IV. Century Athens*, Copenhagen.
- Rubinstein 2000: L. Rubinstein, *Litigation and Cooperation. Supporting Speakers in the Courts of Classical Athens*, Stuttgart (*Historia Einzelschr.* 147).

- Ruggeri 2005: C. Ruggeri, 'Innerer' und 'Äusserer Kerameikos' von Athen: eine moderne Erfindung?, *MDAI(A)* 120, pp. 233-240.
- Scafuro 1994: A. C. Scafuro, *Witnessing and False Witnessing: Proving Citizenship and Kin Identity in Fourth-Century Athens*, in A. L. Boegehold-A. C. Scafuro (edd.), *Athenian Identity and Civic Ideology*, Baltimore-London, pp. 136-198.
- Schmaltz-Salta 2003: B. Schmaltz-M. Salta, *Zur Weiter- und Wiederverwendung attischer Grabreliefs klassischer Zeit*, *JDAI* 118, pp. 49-203.
- Sourvinou-Inwood 1995: Chr. Sourvinou-Inwood, *'Reading' Greek Death, to the End of the Classical Period*, Oxford.
- Stears 2000: K. Stears, *The Times They Are A'Changing: Developments in Fifth-Century Funerary Sculpture*, in G. J. Oliver (ed.), *The Epigraphy of Death. Studies in the History and Society of Greece and Rome*, Liverpool, pp. 25-58.
- Steffelbauer 2007: I. Steffelbauer, *Lage und Grenze des Demos Kerameis und des Kerameikos von Athen*, *MDAI(A)* 122, pp. 229-261.
- Stelzer 1971: E. Stelzer, *Untersuchungen zur Enktesis im attischen Recht*, München.
- Stichel 1992: R. H. W. Stichel, *Columella – Mensa – Labellum. Zum Form der attischen Grabmäler im Luxusgesetz des Demetrios von Phaleron*, *AA*, pp. 433-440.
- Stroszeck 2003: J. Stroszeck, *ΟΡΟΣ ΚΕΡΑΜΕΙΚΟΥ. Zu den Grenzsteinen des Kerameikos in Athen, Polis 1*, pp. 53-83.
- Stroszeck 2006: J. Stroszeck, *Lakonisch-rotfigurige Keramik aus den Lakedaimoniergräbern am Kerameikos von Athen (403 v. Chr.)*, *AA*, pp. 101-120.
- Stupperich 1977: R. Stupperich, *Staatsbegräbnis und Privatgrabmal im klassischen Athen*, Münster.
- Todd 2010: S. C. Todd, *The Athenian Procedure(s) of Dokimasia*, in *Symposion 2009*, Wien, pp. 73-98.
- Tsagalis 2008: Chr. C. Tsagalis, *Inscribing Sorrow. Fourth-Century Attic Funerary Epigrams*, Berlin-New York.
- Van Nijf 1997: O. M. Van Nijf, *The Civic World of Professional Associations in the Roman East*, Amsterdam.
- Whitehead 1977: D. Whitehead, *The Ideology of the Athenian Metic*, Cambridge.
- Whitehead 1986: D. Whitehead, *The Demes of Attica, 508/7-ca 250 B.C.*, Princeton.
- Willemsen 1977: F. Willemsen, *Zu den Lakedaimoniergräbern im Kerameikos*, *MDAI(A)* 92, pp. 117-157.
- Wyse 1904: W. Wyse, *The Speeches of Isaeus*, Cambridge.



KAJA HARTER-UIBOPUU (WIEN)

## ÖFFENTLICHES UND PRIVATES EIGENTUM AN GRABSTÄTTEN IN KAISERZEITLICHEN INSCRIFTEN AUS ATHEN UND KLEINASIEN. ANTWORT AUF MICHELE FARAGUNA

In bewährter Art und Weise hat sich Michele Faraguna im vorliegenden Beitrag eines Themas des attischen Rechts angenommen, das bislang in der Forschung weitgehend unbehandelt geblieben war. Während Grabluxusgesetze und andere juristische Fragen zu Bestattungsformen und -riten schon ausführlich erörtert wurden, wendet er sich den Eigentumsverhältnissen an den Grundstücken und Parzellen zu, auf denen die Gräber errichtet wurden. Er zeigt dabei auf, dass in Attika Privateigentum an Gräbern nicht nur im ländlichen Bereich existierte, wo die Familiengräber selbstverständlich auf eigenem Grund und Boden errichtet und in weiterer Folge auch von der Familie gepflegt wurden, sondern auch in der Stadt. Hinweise auf den Kauf von Grundstücken, auf denen sich derartige Grabstätten bereits befanden, sind ebenso überliefert, wie Hinweise auf den Kauf von Parzellen, die von vorneherein nur als Gräber gedacht waren. Auffallend ist auch der immer wieder betonte Besitz von Gräbern in der Hand von Fremden, der Faraguna zu einem wohlüberlegten Exkurs über die *ἔκκτησις* veranlasst. Daneben lässt sich aber auch Eigentum verschiedener Demen und schließlich der Polis Athen selbst an Nekropolen nachweisen, oder zumindest an dem Grund und Boden, auf dem Nekropolen errichtet wurden. Diese Friedhöfe wurden nun entweder von den Demen, oder – je nach Lage – auch von der Polis verwaltet, wobei nicht nachzuweisen ist, auf welche Art und Weise die einzelnen Grabstätten weitergegeben wurden und ob dies im jeweiligen Fall mit einer Übertragung des Eigentums an der Grabstätte oder ohne diese geschah.

An diesem Punkt kann eine mögliche Ergänzung zu den Ausführungen Faragunas ansetzen, ich möchte daher im Folgenden einige Gedanken zum öffentlichen Eigentum an Grabstätten anschließen. Nachdem die Quellen zum 5. und 4. Jh. erschöpfend behandelt wurden, müssen einerseits athenische Texte zum Grabwesen aus späterer Zeit herangezogen werden, um die nachklassischen Verhältnisse zu erläutern, und andererseits Vergleiche mit der reichen Überlieferung zum Grabwesen im kaiserzeitlichen Kleinasien angestellt werden.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Die Forschungen zu diesem Beitrag werden vom österreichischen Forschungsfonds FWF im Rahmen des Projekts „Funerary Fines in Greco-Roman Asia Minor“ unterstützt. Austrian Science Fund (FWF): [P22621].

Hellenistische Grabinschriften sind aus Athen zwar in großer Zahl erhalten, geben aber keinerlei Auskünfte über das Eigentum an den Grabstätten oder die Art der Übertragung der Gräber. Wie auch im übrigen Mutterland und in großen Teilen Kleinasien enthalten sie lediglich Angaben zum Bestatteten, manchmal auch zu seinen Familienverhältnissen und – wo Epigramme überliefert sind – zu den Gedanken und Gefühlen seiner Hinterbliebenen. Juristisch verwertbare Informationen sind nicht vorhanden. Der gleiche Befund gilt im Großen und Ganzen auch für die folgende Zeit der römischen Herrschaft im griechischen Mutterland, mit Ausnahme von Makedonien. Allerdings sind aus dem kaiserzeitlichen Athen überraschend viele Inschriften erhalten, die Strafklauseln überliefern, wie wir sie von den Inschriften aus Kleinasien kennen. Natürlich kann eingewandt werden, dass diese späten Texte, in Athen ebenso wie in Kleinasien, römische Rechtsvorstellungen repräsentieren. Dennoch gehe ich davon aus, dass gerade in den von Michele Faraguna angesprochenen Fragen der städtischen Administration die Verhältnisse mit denen der klassischen Zeit durchaus zu vergleichen sind, da die städtische Verwaltung auch unter römischer Herrschaft in ähnlichen Bahnen weiter lief.<sup>2</sup>

Unter den kaiserzeitlichen Texten aus Athen ist der Komplex der 20 Grab- und Statueninschriften hervorzuheben, die Herodes Atticus für seine Familie in Kephisia und Marathon errichten ließ. Er ehrte durch Altäre und Hermen mit Inschriften nicht nur seine verstorbene Frau Regilla, sondern auch die Ziehsöhne, an denen ihm viel gelegen war.<sup>3</sup> Deutlich wird in diesen Texten gleich zu Beginn hervorgehoben, dass es auch künftigen Besitzern des Landes, auf dem die Denkmäler errichtet werden, nicht erlaubt sein sollte, etwas zu verändern:

*IG II<sup>2</sup> 13200<sup>4</sup>*

Ἀπρία Ἀννία Ῥήγιλλα Ἡρώδου γυνή, τὸ  
 φῶς τῆς οἰκίας.  
 πρὸς θεῶν καὶ ἠρώων ὅστις εἶ ὁ ἔχων τὸν χῶρον,  
 4 μήποτε μετακεινήσης τούτων τι· καὶ τὰς τού-  
 των τῶν ἀγαλμάτων εἰκόνας καὶ τιμὰς ὅστις

<sup>2</sup> Ritti 2004, 488.

<sup>3</sup> *IG II<sup>2</sup> 13188-13208*, dazu vor allem Wilhelm 1933, mit einer relativen Chronologie der Texte; Ameling 1983, 23-29 und Nr. 147-170. Tobin 1997, 113-160; Rife 2008, 93-98. Die Fluchinschriften werden auch von Philostrat in seiner Biographie des Herodes Atticus erwähnt (VS 2, 559).

<sup>4</sup> Datierung: nach 160 n. Chr. Siehe Ameling 1983 Nr. 147, EM 10317; Tobin 1997, 125 Nr. 8 und fig. 11 (Abbildung). Altar aus Kephisia, die Inschrift ist auf einer der Schmalseiten angebracht. Tobin vermutet, dass der Altar zum Grab der Regilla gehörte und dort Grabriten durchgeführt wurden (Tobin 1997, 236-237). Gegen diese Ansicht wendet sich Flämig 2007, 96-97 mit Anm. 854, die darauf hinweist, dass die Inschrift *IG II<sup>2</sup> 13200* nicht unbedingt im Zusammenhang mit einem Grab gestanden sein muss. Vgl. Guarducci 1978, 230-232.

- ἢ καθέλοι ἢ μετακεινοίη, τούτῳ μήτε γῆν καρ-  
 πὸν φέρειν μήτε θάλασσαν πλωτῆν εἶναι, κα-  
 8 κῶς τε ἀπολέσθαι αὐτοὺς καὶ γένος.<sup>vv</sup> ὅστις  
 δὲ κατὰ χώραν φυλάττοι καὶ τιμῶν τὰ εἰωθό-  
 τα καὶ αὔξων διαμένοι, πολλὰ καὶ ἀγαθὰ εἶναι  
 τούτῳ καὶ αὐτῷ καὶ ἐγγόνις· λυμήνασθαι  
 12 δὲ μηδὲ λωβήσασθαι μηδὲν ἢ ἀποκροῦσαι  
 ἢ συνθραῦσαι ἢ συνχέαι τῆς μορφῆς καὶ τοῦ  
 σχήματος·<sup>vvv</sup> εἰ δέ τις οὕτω ποιήσῃ, ἢ αὐτὴ καὶ  
 ἐπὶ τούτοις ἀρά.

*Appia Annia Regilla, Frau des Herodes, Licht des Hauses. Vor den Göttern und Heroen: Wer auch immer Du bist, der das Land innehat, verrücke niemals etwas von diesen. Und was die Standbilder und die Ehrbezeugungen betrifft: Wer immer sie entweder entfernt oder verändert, dem soll die Erde keine Frucht mehr tragen noch das Meer schiffbar sei und elend sollen sie zugrunde gehen, sie selbst und ihr Geschlecht. Wer aber den Zustand bewahrt und fortführt, die gewohnten Ehrbezeugungen zu erweisen oder sie (sogar) zu vermehren, dem widerfahre viel Gutes, sowohl ihm selbst als auch den Nachkommen. Man soll weder beschädigen noch zerstören, noch etwas abschlagen oder zerbrechen oder in Unordnung bringen an Form und Gestalt. Wenn aber jemand dies tut, sei dafür der gleiche Fluch.*

Auffallend ist, wie rhetorisch und pointiert der Sophist Herodes Atticus den Text der Inschrift formuliert. Er versucht durch den angedrohten Fluch einerseits den materiellen Bestand der Denkmäler und Bauten zu schützen, die er für seine verstorbenen Angehörigen errichten ließ, andererseits aber auch die (immateriellen) Ehrbezeugungen, vor allem wohl die Grabriten und den Totenkult, die regelmäßig durchgeführt wurden. Dabei spielt er mit den Doppeldeutigkeiten der Verben *καθαίρειω* und *μετακινέω*, die sich als „zerstören“ und „verrücken“ auf die Denkmäler selbst, sowie als „aufheben“ und „abändern“ auf die Ehrenbezeugungen beziehen lassen. Die Vorschriften richten sich an zukünftige Besitzer derjenigen Grundstücke,<sup>5</sup> auf denen sich die Gräber und Denkmäler befinden. Da diese möglicherweise nicht der Familie des Herodes entstammten, werden sie so dazu angehalten, den materiellen Bestand der Gräber zu sichern und den Grabkult fortzuführen. Denjenigen Personen, die Herodes' Anweisungen nicht befolgen, wird in einer üblichen Fluchformel der Untergang angedroht, denjenigen aber, die nicht nur den Zustand bewahren, sondern die Denkmäler und Ehrbezeugungen sogar noch erweitern, wird reicher Segen in Aussicht gestellt. Die Inschriften wurden wohl alle auf Privatgrund des Herodes Atticus errichtet, ebenso wie die Gräber seiner Familienangehörigen. Auch für sich selbst hatte der Euerget eine Bestattung im Familiengrab angeordnet, sein Wunsch

<sup>5</sup> Technisch wird mit *ἔχων* (Z.3) nicht zwischen Besitz und Eigentum unterschieden.



wurde aber dann von den Athenern übergangen und es kam zur Bestattung in einem Ehrengrab im Panathenäenstadion.<sup>6</sup>

Knapp zwanzig weitere Inschriften aus dem kaiserzeitlichen Athen enthalten das Verbot, unberechtigte Personen in den Gräbern zu bestatten, die Grabstätten zu verkaufen und andere Taten zu setzen, welche die Kontinuität der Familiengräber und den Totenkult stören könnten. In den meisten dieser Texte sichern wieder Flüche die Einhaltung der Vorschriften. Daneben finden sich aber auch Geldstrafen, die an den *fiscus* oder die Stadt zu bezahlen waren.<sup>7</sup> Ein typisches Beispiel ist der Cippus mit der Grabinschrift der Mucia Epiktetes:<sup>8</sup>

*IG II<sup>2</sup> 13217*

Μουκία Ἐπίκτη-  
 σις Ποτιολανῶ  
 ἰδίῳ ἀνδρὶ καὶ  
 4 ἐαυτῇ κατασκευ-  
 ασε μνημεῖον· εἰς]  
 ὃ εἴ τις βαλεῖ ἄλλ[λ]-  
 ο σῶμα, δώσει  
 8 εἰς τὴν πόλιν  
 ⌘ φ'.

*Mucia Epiktetes errichtete das mnmeion für Potiolanus, ihren Mann, und sich selbst. Wenn jemand in dieses einen anderen Leichnam einbringt, soll er der Stadt 500 Denare geben.*

Wenn damit auch aus Athen im Vergleich zum restlichen Mutterland verhältnismäßig mehr Inschriften zum Grabrecht erhalten sind, gelingt es doch nicht, den Texten Informationen zu den Eigentumsverhältnissen an den Grundstücken zu entlocken, auf denen die Grabstätten errichtet wurden.<sup>9</sup> So ist auch aus dem späteren atheni-

<sup>6</sup> Ausführlich Rife 2008, 99-122.

<sup>7</sup> Flüche: u.a. *IG II<sup>2</sup> 13209, 13210, 13213, 13214, 13216*. Strafzahlungen an die Polis: *IG II<sup>2</sup> 13217 und 13221*; an den *fiscus*: *IG II<sup>2</sup> 13211, 13212, 13215, 13219, 13220, 13224*.

<sup>8</sup> Athen, 2./3. Jh. n. Chr. (gefunden in Dalmatien): Robert, *BE* (1943), 18, vermutet allerdings, dass der Cippus aus Kleinasien oder Thrakien nach Athen gebracht worden war.

<sup>9</sup> Das Nomen τόπος in Inschriften wie *IG II<sup>2</sup> 10648* (Ἀμμοδόχου τόπος, vgl. auch *IG II<sup>2</sup> 6865, 1288 und 13220*, alle kaiserzeitlich) wird eher umfassend als „Grab“ und nicht als „Grundstück“ zu interpretieren sein (vgl. *IG II<sup>2</sup> 13227*, wo das Öffnen eines *topos* unter Strafe gestellt wird). Darüber hinaus ist gerade in Grabinschriften nicht zu unterscheiden, ob die Kombination „Bezeichnung des Grabes“ mit „Bestatteter oder Grabherr im Genitiv“ immer auf Eigentum am Grab schließen lässt, oder vielmehr auch untechnisch als „Grab des ...“ verwendet wird.

schen Material keine Antwort auf die von Faraguna gestellte Frage nach der Weitergabe der Grabparzellen zu erhalten.

Aussagekräftiger sind in diesem Zusammenhang die späthellenistischen und kaiserzeitlichen Grabinschriften aus Kleinasien. Grundsätzlich ist privates Eigentum an Grabstätten überall dort sicher belegt, wo Inschriften von einem Kauf des *topos* oder *mnemeion* durch Privatpersonen berichten. Nicht in jeder Stadt war diese Information wichtig genug, um regelmäßig in den Grabinschriften publiziert zu werden. Ein erster Überblick zeigt aber, dass das Phänomen – wie nicht anders zu erwarten – überall in Kleinasien anzutreffen ist.<sup>10</sup> Um zum Ausgangspunkt zurückzukehren, der durch Faragunas Beitrag vorgegeben ist, müssen Informationen zur Weitergabe von öffentlichem Grund und Boden an Privatpersonen gesucht und all diejenigen Texte ausgeschlossen werden, die einwandfrei eine Übereignung durch Privatpersonen belegen oder über den früheren Eigentümer des Grabes schweigen. Dabei wird die Quellenlage zwar wieder deutlich dünner, aber die etwa zehn Texte, die zweifelsfrei heranzuziehen sind, lassen zwei Varianten erkennen. Die Weitergabe durch die Stadt oder eines ihrer Gremien an Privatpersonen konnte entweder mit Eigentumserwerb erfolgen, oder ohne einen solchen lediglich ein Recht zur Nutzung des Grundstückes einräumen.

Das typische Vorgehen für eine Weitergabe mit Eigentumserwerb ist natürlich der Kauf. Vier Texte überliefern die Stadt selbst als Verkäufer einer Grabstelle, darunter die folgende Grabinschrift aus Kandyba, aus dem 1. Jh. v. Chr. Der Kauf des Grabes durch die Bürgerin Lais, Tochter des Apollonios, wird nicht nur auf dem Grabstein publik gemacht, sondern auch im Archiv der Stadt registriert. Als Verkäufer wird der *demos* genannt.<sup>11</sup>

#### TAM II 752

τὸν τάφον ἐωνήσατο Λαῖς Ἀπολλωνίου Κανδυβίσα  
παρὰ Κανδυβέων το[ῦ] δήμου ἑαυτῆ καὶ ἀνδρὶ καὶ γανβρῶ  
καὶ τέκνοις καὶ οἷς ἄν συ[v]χωρήσῃ.  
4 ἢ ὡνὴ ἀναγέγραπται.

*Das Grab kaufte Lais, Tochter des Apollonios, Bürgerin von Kandyba, vom demos der Kandybeer für sich, (ihren) Mann, (ihren) Schwager, (ihre) Kinder und diejenigen, denen sie etwa die Berechtigung erteilt. Der Kauf wurde registriert.*

<sup>10</sup> Harter-Uibopuu 2010.

<sup>11</sup> Vgl. Nigdelis 2010, 271-272.

Gleiche Vorgänge erwähnen unzweifelhaft Texte aus Telmessos, Kamylessos oder Tlios.<sup>12</sup> Die Grundstücke können dabei entweder im Rahmen der Erschließung neuen Geländes als Nekropole zum Verkauf gelangt sein, oder aber – wie im Fall des Verkaufs in Kandyba – wohl verlassene und vielleicht auch verfallene Gräber gewesen sein, die ins Eigentum der Stadt übergegangen waren. Auffallend ist, dass alle Evidenz für den Kauf einer Grabstätte von der Stadt aus Lykien stammt. Gerade in diesem Gebiet ist die Tradition der Publikation von Rechtsakten rund um das Begräbnis deutlich älter als in den griechischen Städten. Bereits die epichorischen lykischen Inschriften weisen auf die Mitwirkung der Städte an der Übertragung von Grabrechten und beim Schutz der Gräber hin. Allerdings enthalten die Texte keinen Hinweis auf das Eigentum an den Grabstätten.<sup>13</sup>

Von einer anderen Möglichkeit der Übertragung einer Grabstätte von der Stadt an eine Privatperson berichtet eine Inschrift aus Ephesos, die bei einem Felsengrab am Nordhang des Panayirdağ in den geglätteten Fels eingemeißelt ist:<sup>14</sup>

### *I.Ephesos 2256 II*

A(ὄλος) Πομπώνι-  
ος Ἀγαθόνεικος

<sup>12</sup> TAM II 41c, Z.2-11 (Telmessos, 3. Jh. n. Chr.): ... [τὸ μνημεῖον] | τ[ο]ῦτο ἐξεῖ[ρ]γ[ά]|[σ]αντο Παρνά|[σ]ι?ος καὶ Ἡ[ρ]ακλέων οἱ Σωπά|[τ]ρου καὶ Ἐπαφ[ρό]|[δ]εῖτος Σ[υ]μ[μ]ά|[χ]ου ἡγορασμέ|[ν]ον ἀπὸ τοῦ δήμου ... *Dieses Grabmal errichteten Parnasios und Herakleon, die Söhne des Sopater und Epaphroditos, Sohn des Symmachos, nachdem sie es vom demos gekauft hatten...*; TAM II 124 (Telmessos): τοῦτο τὸ μνημα ἡ[ο]ρ[ά]σατο | [- -]η[-δ-]Ιμιος Ἐρμοφάντου [αὐτῶ?] | παρὰ τῆς Τελμησεῶν πόλε[ως]. *Dieses Grabmal kaufte ..., Sohn des Hermophantes, für sich von der polis der Telmessier*; TAM II 624 (Tlios): Νεικοφῶντος τοῦ Ἀρτεμᾶ | Τλωέως ἡγορακότος | παρὰ τοῦ vac. | δήμου. vac. (*Grabmal des Nikophon, Sohn des Artemas, Tloer, gekauft vom demos.*)

<sup>13</sup> Aus den zum Teil sehr fragmentierten Texten aus dem 5. und 4. Jh. v. Chr. wurde unter anderem geschlossen, dass die Nekropolen öffentlicher Grund waren und die Grabstellen durch die lokalen Behörden, in diesem Fall die *miñti*, an die Bevölkerung vergeben wurden. Wenn auch an der Beteiligung der Behörde am Grabschutz und möglicherweise auch an der Errichtung von Gräbern kaum gezweifelt wird, enthalten die Texte doch keine Informationen zum Eigentum an den Grabstätten. Wiederum wird lediglich vom „Errichten“ des Grabes sowie von den Berechtigungen und Verboten berichtet. Vgl. Schürr 2008; Zimmermann 1992, 147-150; Bryce 1986, 116-129.

<sup>14</sup> Die Inschrift auf der Felswand berichtet von der Errichtung eines Sarkophages sowie weiterer Teile der Grabanlage (Eingang und Stiege). Über dem Text ist *I.Ephesos 2256 I* angebracht, die Numerius Fabius Agathonikos als denjenigen nennt, der zu Lebzeiten die Obhut über das Grab übernimmt. Links auf der anderen Seite der Felsnase befindet sich *I.Ephesos 2256 III*, ein weiterer kurzer Text, der in der gleichen Funktion Iulia Trophime anführt. Über mögliche familiäre Zusammenhänge können keine Aussagen getroffen werden, auch eine relative Datierung der Inschriften anhand der Buchstabenformen ist nicht möglich. Vgl. F. Miltner, *Skizzenbuch Ephesos 1927/8 ad Inv. Nr. 2295 und 2296, sowie 2297 zur Anordnung.*

- 4 ταύτην τὴν σο-  
 ρὸν κατεσκευά[σεν]  
 εἰς ὃν ἐκκληρώθη  
 τόπον, συνδαπα-  
 νήσας καὶ εἴσοδον [εἰς]
- 8 τὸ μνημεῖον,  
 ἐκπετρόσας δὲ  
 καὶ τὴν κλείμακα  
 ἐκ τῶν ἰδίων.

*Aulus Pomponius Agathoneikos errichtete den Sarkophag auf dem Grund, der (ihm) zugeteilt wurde. Er finanzierte den Eingang in das Grab mit und errichtete die Treppe aus Stein aus eigenen Mitteln.*

Der Grabplatz in der Nordostnekropole wurde A. Pomponius Agathoneikos zugestiftet oder zugeteilt, wobei davon auszugehen ist, dass eine derartige Übereignung nur durch die Stadt selbst vorgenommen werden konnte. Zu welcher Gelegenheit dies geschah, ist leider nicht bekannt. Ein denkbarer Anlass wäre eine Einbürgerung des Grabherrn in Ephesos oder ein Zuzug in die Stadt. Eine weitere Möglichkeit wäre auch die Einrichtung einer neuen Nekropole. Die Nordostnekropole von Ephesos, an der Prozessionsstraße aus der Stadt ins Artemision gelegen, wurde – ebenso wie auch die anderen Nekropolen – planmäßig erschlossen und terrassiert, was wohl auf eine Initiative der Stadt selbst zurückzuführen ist.<sup>15</sup> Während A. Pomponius Agathoneikos gemeinsam mit anderen für die Errichtung des Eingangs zu dem Grab sorgt, berichtet er aber auch stolz, dass die aus dem Felsen geschlagenen Stufen aus seinen eigenen Mitteln bezahlt wurden. Schließlich errichtet er dort auch noch einen Sarkophag und lässt die vorliegende Inschrift setzen. Ob allerdings mit der Zulassung oder Zuteilung auch wirklich eine Eigentumsübertragung verbunden war, lässt sich letztlich nicht entscheiden, wenn es für Ephesos auch wahrscheinlich ist.

Zusammenfassend muss man zur Weitergabe von Grabstätten mit Eigentums-erwerb jedenfalls festhalten, dass diese im Fall von öffentlichem Grund und Boden lediglich in den wenigen hier vorgestellten Texten nachgewiesen ist, während die Übertragung von privatem Land häufiger erwähnt wird. Der Großteil der Texte aber, die einen regulären Kauf einer Grabstätte erwähnen, nennt den früheren Eigentümer nicht und lässt damit beide Optionen offen.

Die Weitergabe von Gräbern ist in der Kaiserzeit auch ohne Eigentumsübertragung möglich. Dabei wird vor allem die Nutzung des Grabes durch Familienmitglieder oder Personen erlaubt, die der Familie nahestehen, aber nicht automatisch das Recht haben, im Familiengrab bestattet zu werden. Unter Privatpersonen ist diese Form der Einräumung von Grabrechten im Rahmen einer συνχώρησις sehr verbreitet. Die

<sup>15</sup> Groh 2005, 109-112.

Grabstätte verbleibt in diesen Fällen im Eigentum des ursprünglichen Grablegers, respektive geht in weiterer Folge auf seine Erben über. Durch die *synchoresis* wird weiteren Personen das Recht auf Bestattung übertragen, manchmal sogar mit der Möglichkeit verbunden, selbst bestimmen zu können, wer sonst noch in das Grab gelegt werden darf.<sup>16</sup> Damit treten die Berechtigten quasi wie Besitzer des Grabes auf. Interessanterweise finden sich auch zwei Fälle, einer aus Dionysopolis in Phrygien und der andere aus Termessos in Pisidien, in denen die *synchoresis* durch die Stadt erteilt wird.<sup>17</sup> In beiden Fällen wird man damit rechnen müssen, dass den Grablegern die Benutzungsberechtigung eines Grabes in einer öffentlichen Nekropole erteilt wurde, der Grabplatz selbst aber Eigentum der Stadt blieb. Der Vorteil dieser Art des Rechtsgeschäfts lag für die Stadt wohl darin, dass sie im Falle einer Vernachlässigung des Grabes oder des Aussterbens oder Wegzugs der berechtigten Familie das Grab leichter neu vergeben konnte, da kein Einspruch von eventuellen Eigentümern zu erwarten war.<sup>18</sup>

Ausgehend von einem dritten Text, *TAM II 250* aus Kalavatia (133 n. Chr.) meint Nigdelis, dass die Berechtigung durch die Stadt nur auf eine bestimmte Zeit

<sup>16</sup> Zur *synchoresis*: Ritti 2004, 481-482; Wörrle 1975, 270-272.

<sup>17</sup> *TAM III 684* (Termessos): Ἀρχιερεὺς Θεοῦ | Αὐγούστου Οπλης τρις | Πιλλακοῦ Μανησοῦ | τὴν θήκην κατεσκεύασεν ἑαυτῶ συνχωρήματι δήμου. *Der archiereus des divus Augustus Oples, Sohn des Oples, des Sohnes des Oples, des Sohnes des Pillakoos, des Sohnes des Manesos, errichtete die Grabstätte für sich aufgrund der Berechtigung durch den demos.* *MAMA IV 301, Z.1-10*: [τὸ] ἡρώων καὶ ὁ [περὶ] αὐτὸν τόπος Ἀ[ρτέ]μωνος Διομήδ[ους] | τοῦ Ἀρτέμωνος, σ[υν]χωρή[σ]ησιν λαβὼν τοῦ [τό]πιου παρὰ τοῦ δήμου [Κα]λυ[ε]ττός, ἐν ᾧ κηδε[υ]θή[σ]ετ[ε] δὲ ὁ Ἀρτέμων κα[ὶ] ἡ | γυν[ὴ] αὐτοῦ Χρυσόπ[ολ]ι[τις] ... (*Dies ist*) *das Heroon und der um dieses liegende (Grab)grund des Artemon, Sohn des Diomedes, Sohn des Artemon, der die Berechtigung zur Nutzung des Grabgrunds vom demos Kagyeten erhalten hat. In diesem werden bestattet Artemon und seine Frau Chrysopolis...* Zu den beiden Inschriften sowie der vorher angesprochenen Inschrift *I.Ephesos 2256* vgl. Ritti 2004, 480. Sie führt noch einen weiteren Fall an. In einer Grabinschrift aus Idebessos aus dem 2. Jh. n. Chr. wird von einer Berechtigung durch den Proconsul Cassius Apronianus gesprochen (*TAM II 856, Z.6-8*: ... κατὰ συνχώρημα | Κασίου (*sic*) Ἀπρωνιανοῦ ἀνθυπάτου. Das ungewöhnliche Eingreifen des römischen Amtsträgers führt Ritti überzeugend auf einen Konflikt um das entsprechende Grundstück zurück, der wohl in irgendeiner Art und Weise vom Proconsul entschieden wurde.

<sup>18</sup> Interessant ist in diesem Zusammenhang *I.Pergamon 590*, die Grabinschrift des Aulus Iulius Aneiketos auf einem großen weißen Marmoraltar: ζῶν Ἀὐλ(ος) Ἰούλ(ιος) Ἀνεϊκήτος | κατεσκεύασε τὸ μνημεῖον | τῆ ἰδίᾳ μάμμη Ὀνησίμη | καὶ τῶ πάππῳ Ἀνεϊκῆτῳ, |<sup>4</sup> ἑαυτῶ, γυναικί, τέκνοις, ἐγγόνοι[ς], | ἀνεξαλλοτριῶτων ἕως διαδοχῆ[ς], | μετὰ τοῦτο δὲ [...]οι τῆς πόλεως, | ὅπως μηδ[ὲν] αὐτοῖς ἀπαλλοτριωθῆ. *Zu Lebzeiten errichtete Aulos Iulius Aeniketos das mnemeion für seine eigene Mutter Onesime und den Vater Aneiketos, für sich, (seine) Frau, Kinder und Enkel, unveräußerlich solange die Nachfolge besteht. Danach aber ... der Stadt, damit nichts durch sie veräußert werde.* Für die Lücke in Z.6 nehmen die Herausgeber eine Wendung an, die die Obhut der Stadt über das Grab belegen soll. Ob damit auch ein Eigentumsübergang an die Stadt verbunden war, wie dies Ritti 2004, 517, vermutet, muss offen bleiben.

vergeben wurde, in diesem Fall begrenzt durch die Amtsführung des *archiereus* Licinnius Longus.<sup>19</sup> Ich vermute in der Angabe ἐπὶ ἀρχιερέος | Λικιννίου Λόνγου Ἀρτεμεισίου β' allerdings die Datierung des Rechtsaktes, der durch die Boule gesetzt wurde und mit dem die Genehmigung der Errichtung der Grabstätte erteilt wurde. Das Grab wurde möglicherweise nicht in einer Nekropole sondern auf einem öffentlichen Platz errichtet. Auch die Einschränkung auf drei Generationen ist keine zeitliche Beschränkung der Verwendung der Grabstätte, die durch die Stadt vorgeschrieben wurde, sondern wohl eine – für die kleinasiatischen Grabinschriften typische – Regelung der Belegung des Grabes, also lediglich eine Beschränkung des Personenkreises. Diese ging in diesem Fall wohl vom Grableger und nicht von der Stadt aus; er selbst war es, der lediglich seine Frau, seine Söhne und Schwiegertöchter und deren Kinder zulassen wollte. Natürlich wurde das Grab nach der Bestattung der letzten Generation nicht von der Stadt erneut weitervergeben sondern von der Familie des Grabherrn gepflegt.

Zusammenfassend kann man also festhalten, dass die kaiserzeitlichen Grabinschriften zwar Informationen über die Eigentumsverhältnisse an den Grabstätten bieten, zumeist aber den Vorbesitzer und die Art des Eigentumsüberganges nicht nennen. Dort wo die Vorbesitzer genannt werden, handelt es sich beinahe durchgehend um Privatpersonen. Nur wenige Texte verweisen direkt auf städtisches Eigentum am Begräbnisplatz und lassen Aufschlüsse über die Vergabe dieser Grundstücke zu. Dennoch sind zwei Formen belegt, der Kauf eines Grabes von der Stadt und die Nutzung von Gräbern, die weiterhin im städtischen Eigentum stehen.

Wie sehr allerdings die erhaltenen Texte in die Irre führen können oder für den Rechtshistoriker wesentliche Details im Unklaren lassen, sei zuletzt an einer Grabinschrift aus Telmessos illustriert:

TAM II 64 Z.1-7<sup>20</sup>

a	b
Ὀνησίφορος	[κ]ατεσκεύασεν τὸν
δὶς τοῦ Ἀλεξάν-	[π]ύργισκον ἐκ θεμε-
δρου τὸν πυργί-	[λί]ων ἐν τῷ δημο[σί]-
4 σκον τοῦτον κα-	4 [ωι κ]νημῶ οε' Ὀνη-

<sup>19</sup> Nigdelis 2010, 272. TAM II 250 Z.1-5: τὸ μνημεῖον κατεσκεύασεν | Εὐτύχης Ερμαόρτου (sic), καθὼς | ἡ βουλή ἐπέτρεψεν ἐπὶ ἀρχιερέος | Λικιννίου Λόνγου Ἀρτεμεισίου β', | ἑαυτῷ καὶ γυναικὶ αὐτοῦ... *Das Grabmal errichtete Eutyches, Sohn des Ermaortos, sowie es die Boule gestattete unter dem archiereus Licinnius Longus am 2. Artemision, für sich und seine Frau...*

<sup>20</sup> Teil a der Inschrift befindet sich auf der Schmalseite eines Sarkophags direkt links neben der Türe, Teil b auf dem linken pfeilerartigen Vorsprung. Benndorf vermutet, dass zunächst b Z.1-6 verfasst und eingemeißelt wurden, dann der Haupttext a und dann als Nachtrag der untere Teil des Textes b. Vgl. die Umzeichnung in TAM II.

τεσκεύασεν ἐ-  
 αυτ[ῶ] καὶ τῆ γυ-  
 ναι[κ]ἰ αὐτοῦ ...

[σί]φορος δις τοῦ  
 [Αλε]ξάνδρου Τε(λμησσεύς?)  
 ...

- a) *Onesiphoros, Sohn des Onesiphoros, des Sohnes des Alexandros errichtete diesen pyrgiskos für sich und seine Frau ...*  
 b) *Es errichtete den pyrgiskos aus Grundsteinen in dem öffentlichen Hain, 75, Onesiphoros, Sohn des Onesiphoros, des Sohnes des Alexandros, Telmessier.*

Teil a, der bei Betrachtung des Sarkophags als erstes ins Auge fällt, enthält eine typische telmessische Inschrift über die Errichtung und Belegung eines Grabes. Interessanter für den Rechtshistoriker ist Teil b, dessen Anfangszeilen wohl vor Teil a auf den Stein gesetzt worden sein dürften. Der *pyrgiskos* wurde in einem öffentlichen Hain errichtet, und der Grabherr wird nicht nur unter Nennung seines Vaters und Großvaters angeführt, sondern es wird auch sein Status als Bürger von Telmessos hervorgehoben. Auch dieser Text fährt mit Bestimmungen zur Belegung des Grabes fort, die zwar ausführlicher sind, aber durchaus denjenigen des Teil a entsprechen. Grundsätzlich wird man hier also von zwei Fassungen desselben Textes ausgehen müssen, wobei Teil b deutlicher an einen Auszug aus den Akten des städtischen Archivs erinnert, die über die Errichtung des Grabes angelegt wurden. Der Auszug enthält für uns die wichtige Information, dass die Grabanlage auf öffentlichem Grund errichtet wurde. Der Normalfall sind aber Grabinschriften wie diejenige des Teiles a, die auf die Angabe derartiger Umstände verzichten, weil diese entweder allgemein bekannt waren oder von Interessierten im Archiv eingesehen werden konnten. Warum in der vorliegenden telmessischen Inschrift beide Varianten des Grabtextes letztendlich auf dem Sarkophag publiziert wurden, lässt sich heute nicht mehr ergründen. Sie ist aber ein Beleg dafür, dass der Standardgrabtext ohne ergänzende Angaben oder archäologischen Kontext keinerlei Schlüsse auf die Frage nach öffentlichem oder privatem Eigentum am Begräbnisplatz erlaubt.

## BIBLIOGRAPHIE

- Ameling 1983: W. Ameling, *Herodes Atticus II. Inschriftenkatalog*, Hildesheim-Zürich-New York.  
 Bryce 1986: T. Bryce, *The Lycians in Literary and Epigraphic Sources*, Kopenhagen.  
 Flämig 2007: C. Flämig, *Grabarchitektur der römischen Kaiserzeit in Griechenland*, Rahden.  
 Groh 2005: S. Groh, *Neue Forschungen zur Stadtplanung in Ephesos*, *JÖAI* 75, 47-116.  
 Guarducci 1978: M. Guarducci, *Epigrafia greca IV. Epigrafî sacre pagane e cristiane*, Rom.

- Harter-Uibopuu 2010: K. Harter-Uibopuu, *Erwerb und Veräußerung von Grabstätten im kaiserzeitlichen Kleinasien am Beispiel von Smyrna*, in *Symposion 2009*, Wien, 247-270.
- Nigdelis 2010: P. Nigdelis, *Comments on „Erwerb und Veräußerung von Grabstätten im griechisch-römischen Kleinasien am Beispiel der Grabinschriften aus Smyrna“ by Kaja Harter-Uibopuu*, in *Symposion 2009*, Wien, 271-275.
- Rife 2008: J. L. Rife, *The Burial of Herodes Atticus. Élite Identity, Urban Society and Public Memory in Roman Greece*, *JHS* 128, 92-127.
- Ritti 2004: T. Ritti, *Iura sepulcrorum a Hierapolis di Frigia nel quadro dell'epigrafia sepolcrale microasiatica. Iscrizioni edite e inedite*, in *Libitina e dintorni. Atti dell'XI Rencontre franco-italienne sur l'épigraphie*, Rom, 455-634.
- Schürr 2008: D. Schürr, *Zur Rolle der lykischen Mindis*, *Kadmos* 47, 147-170.
- Tobin 1997: J. Tobin, *Herodes Attikos and the city of Athens*, Amsterdam.
- Wilhelm 1933: A. Wilhelm, *Zwei Hermen des Herodes Atticus*, *ÖJh* 28, 172-182.
- Wörle 1975: M. Wörle, *Zwei neue griechische Inschriften aus Myra zur Verwaltung Lykiens in der Kaiserzeit*, in J. Borchardt (Hg.), *Myra. Eine lykische Metropole in antiker und byzantinischer Zeit*, Berlin, 254-300.
- Zimmermann 1992: M. Zimmermann, *Untersuchungen zur historischen Landeskunde Zentrallykiens*, Bonn.





FRANÇOIS DE POLIGNAC (PARIS)

ENTRE PRIVÉ, PUBLIC, CIVIQUE :  
À PROPOS DE L'INTÉGRATION DE CULTES  
EXTÉRIEURS DANS L'ATHÈNES CLASSIQUE

Qu'est-ce qu'un « culte civique » ? La notion est d'usage si courant dans l'étude de la religion et des cités grecques qu'elle semble presque aller de soi et ne pas appeler de définition ou de mise au point : à la limite, tout culte revêtant une certaine importance publique pourrait se voir donner ce qualificatif. Même lorsque la question a été posée à propos de l'étude de la gestion financière des sanctuaires, on peut trouver un éventail de réponses très larges. Ainsi, dans son étude du « Trésor des autres dieux » d'Athènes, dieux qu'elle considère tous comme « dieux de l'État athénien » (*gods of the Athenian state*), Tullia Linders avait-elle proposé une conception très ouverte où tout culte qui faisait l'objet d'une décision de la *boulè* ou du *dèmos*, ou bien dont les cérémonies étaient organisées par des magistrats de la cité, ou qui, pour finir, revêtait une certaine importance pour l'ensemble des Athéniens, pouvait être qualifié de civique<sup>1</sup>. Sara Aleshire, dans la foulée de ses travaux sur le culte et les sanctuaires d'Asclépios à Athènes, critiqua cette conception trop vague dans un article publié en 1996 où elle dénonçait les confusions fréquentes entre les concepts de « culte public » et « culte civique » – un culte public pouvant très bien n'être pas administré par la cité<sup>2</sup>. Elle y montrait que la communauté civique pouvait intervenir de manière limitée pour régler un aspect ou un autre d'un culte, ou bien pour fournir un officiant ou une victime sans que cela aboutisse pour autant à une prise en charge civique globale, et cherchait en conséquence à identifier un critère sûr de passage d'un culte à la qualité civique – j'éviterai ici de parler de « statut » public, précisément pour ne pas enfermer la réalité dans une catégorie trop strictement définie. Évidemment influencée par ses propres travaux sur les inventaires de l'Asclépieion urbain d'Athènes qui commencent au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, elle proposait de reconnaître dans l'élaboration d'inventaires contrôlés par les magistrats de la cité à l'occasion de la *paradosis*, la transmission de charge des prêtres, la preuve irréfutable du passage d'un culte au domaine civique<sup>3</sup>. Tout récemment enfin, et toujours à propos d'Asclépios (ainsi que de Bendis), Paulin Isnard a reposé la question dans son livre *La cité des réseaux*,

---

<sup>1</sup> Linders 1975, p. 14.

<sup>2</sup> Aleshire 1994.

<sup>3</sup> Aleshire 1989.

mais dans une autre optique<sup>4</sup> : il ne s'agit pas pour lui de proposer une autre ligne de partage entre des cultes qui seraient civiques et ceux qui, même publics, n'auraient pas cette qualité (les inventaires restant pour lui un bon indicateur du passage d'un culte sous le contrôle de la cité), mais de montrer qu'un même culte – quelle qu'ait été sa qualité – pouvait articuler des « échelles » de pratiques et de solidarités extrêmement variées, des associations à la cité elle-même. Le travail de Paulin Ismard montre bien que c'est précisément dans cette capacité à réunir des groupes, acteurs et instances très divers que résidait l'efficacité du culte dans la société. Dans cette perspective, l'intervention de la communauté civique, quelque forme qu'elle prenne, est une composante parmi d'autres d'un réseau beaucoup plus vaste d'acteurs aux statuts multiples, et n'instaure pas nécessairement une hiérarchie stricte et définitive à laquelle les autres acteurs devraient se soumettre.

Il me paraît intéressant de relever que tant l'analyse de Sara Aleshire que celle de Paulin Ismard sur les réalités à la fois juridiques, sociales et institutionnelles que l'on peut mettre sous la notion de culte civique ont été développées à partir de l'étude du processus d'intégration de divinités venant de l'extérieur, en particulier Asclépios. Il est vrai que l'installation du dieu à Athènes et l'évolution de ses cultes à la fin du v<sup>e</sup> et au iv<sup>e</sup> siècle présentent une très grande variété de situations où l'on trouve à la fois des initiatives privées, des interventions d'associations cultuelles, de grandes célébrations civiques et différentes formes d'intervention de la cité, en plusieurs lieux et en plusieurs temps. Le tableau complexe qui en résulte ne peut se réduire à une opposition simple entre cultes privés et cultes publics du dieu : l'Asclépieion dit urbain, au sud de l'acropole, était d'une importance telle que l'on peut le qualifier de culte public, alors que son statut demeura longtemps celui d'un sanctuaire de fondation et de gestion privées. On ne peut non plus établir facilement une distinction entre un sanctuaire civique qui serait le sanctuaire principal, prépondérant, et d'autres sanctuaires « mineurs » du dieu qui seraient de statut plutôt privé : rien ne prouve, par exemple, que l'Asclépieion fondé au Pirée, selon toute apparence le premier à avoir fait l'objet de l'attention de la cité, ait été beaucoup plus important que le sanctuaire urbain. Bref, dans le cas d'Asclépios, l'insertion d'une nouvelle divinité dans le système cultuel s'avère un excellent révélateur de toute la diversité des situations et des positionnements institutionnels des cultes, mais aussi de leur évolution.

C'est cette richesse même du dossier qui m'a incité à en reprendre quelques aspects – au risque de paraître répéter parfois ce que bien d'autres ont écrit avant moi, mais en essayant de poser quelques questions différemment. Mes objectifs ici sont très limités : en réexaminant la façon dont les statuts des différents sanctuaires et célébrations d'Asclépios ont évolué à la fin du v<sup>e</sup> et pendant le iv<sup>e</sup> siècle, je voudrais voir si la chronologie, la répartition spatiale et les modalités de l'intervention civique dans les différents sanctuaires du dieu peuvent nous donner

---

<sup>4</sup> Ismard 2010, p. 252-274.

des aperçus sur le contexte et les raisons de l'évolution de leur positionnement à la fois institutionnel et religieux. Les données dont nous disposons à ce sujet sont souvent interprétées comme s'il s'agissait d'un processus linéaire, quasiment une fatalité dont le passage progressif des principaux sanctuaires urbains à la qualité civique serait le point d'aboutissement logique et irrémédiable. Peut-on proposer une autre lecture moins téléologique des modes, lieux et moments d'intervention de la cité ? Il ne sera pas inutile, pour esquisser une réponse, de prendre en compte le cas d'un autre dieu guérisseur que l'on oublie un peu trop facilement quand on parle d'Asclépios, à savoir Amphiaraos.

Je rappellerai pour commencer les principales données dont nous disposons<sup>5</sup> :

- « Asclépios » – c'est-à-dire vraisemblablement une statue du dieu – arrive au Pirée, venant d'Épidaure et sans doute accompagné de desservants du culte épidaurien, aux lendemains de la paix de Nicias ou peu après, en 421/420 ou 420/419 ; une logique strictement « linéaire », où le temps et l'espace sont orientés dans le même sens, voudrait que le premier sanctuaire du dieu ait alors été établi près de son lieu de débarquement, à Zéa où il est attesté par la suite. Cependant, il n'est pas prouvé que cette fondation ait eu lieu dès l'arrivée du dieu qui, dans un premier temps, a très bien pu être hébergé dans un autre contexte (domestique ? autre sanctuaire « d'accueil » ?) ; je reviendrai sur ce point important ;

- en 420/419 au plus tard (le *terminus ante quem* est fourni par la stèle de Télémachos, voir ci-dessous), le dieu « monte » du Pirée à Athènes, où il est installé dans l'Eleusinion urbain, sur la pente nord de l'acropole, près de la Voie Sacrée<sup>6</sup>. Le choix du point d'arrivée en ville est en étroite relation avec la date de l'événement : les sources indiquent en effet que cette montée eut lieu pendant la célébration des Mystères d'Éleusis et même, plus précisément, sans doute le troisième jour du cycle, le 17 de Boedromion, au lendemain de la purification des mystes dans la mer au Phalère et de leur remontée vers Athènes<sup>7</sup>. Cette date demeura en effet celle de la fête des Epidauria, qui commémorait la montée du dieu du Pirée à Athènes par une procession et une fête nocturne (*pannychis*) ;

- à peine le dieu arrivé en ville, un particulier nommé Télémachos (autrement inconnu) fonde un sanctuaire d'Asclépios (et d'Hygie) au pied de la falaise sud de l'acropole, non loin du théâtre de Dionysos (c'est l'Asclépieion qualifié d'« urbain »). L'inscription qu'il fit graver quelques années plus tard sur une haute stèle décorée de bas-reliefs raconte comment il envoya chercher le dieu à

<sup>5</sup> J'utilise surtout ici, outre les ouvrages déjà mentionnés : Aleshire 1991 ; Clinton 1994 ; Parker 1996, p. 180-185 ; 2005, part. p. 462 ; Reithmüller 2005.

<sup>6</sup> Reithmüller 2005, p. 11-12 n° 3.

<sup>7</sup> Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane* 4, 17 ; Clinton 1994, p. 18.

l'Eleusinion urbain « conformément à l'oracle » et comment il établit le sanctuaire<sup>8</sup>. Ce monument célèbre, connu sous le nom de « stèle de Télémachos », qualifie celui-ci de « premier à avoir fondé le sanctuaire et l'autel d'Asclépios et d'Hygie ». Il fait aussi allusion à une contestation que le *génos* sacerdotal éleusinien des Kérykes introduisit à propos du « lieu »/du terrain (*chorion*), empêchant ainsi momentanément « certaines choses d'être faites » – vraisemblablement certains travaux d'être effectués (l. 21-23).

- d'autres sanctuaires d'Asclépios apparaissent en Attique dans les deux dernières décennies du V<sup>e</sup> siècle : c'est le cas, à Athènes, d'un petit sanctuaire sur l'ensellement entre l'acropole et la Pnyx, où le culte du dieu accompagné par Hygie a été associé à celui du héros Amynos ; c'est également le cas, à Éleusis, d'un sanctuaire d'Asclépios et d'Hygie connu par un groupe d'inscriptions et de fragments de sculpture trouvés au nord de la ville, près du Céphise<sup>9</sup>. Ces cultes semblent tout particulièrement liés à des associations cultuelles, et je renvoie sur ce point à l'analyse qu'en donne Paulin Ismard<sup>10</sup>.

Un élément déterminant relevé par tous ceux qui ont étudié ce processus d'intégration est l'importance de l'environnement éleusinien du culte d'Asclépios dans les premières étapes de son installation en Attique et dans toute une partie de son histoire : la célébration des Epidauria au cours des Mystères (avec une procession menée par la prêtresse de Déméter), l'accueil du dieu dans ou à côté de l'Eleusinion urbain en sont les premiers indices. Mais il y a aussi le rôle joué dans plusieurs contextes par le *génos* sacerdotal des Kérykes : ce sont eux qui entrent en conflit avec Télémachos en 419, sans qu'il soit possible de déterminer la nature exacte du conflit – contestaient-ils le choix du lieu ? ses aménagements ? y réclamaient-ils des droits ? cherchaient-ils à empêcher l'édification du sanctuaire pour se réserver une sorte d'exclusivité sur le culte du dieu ? Toutes les hypothèses ont été formulées mais paraissent fragiles – nous y reviendrons. C'est également aux Kérykes qu'appartenait très vraisemblablement Euthydémos d'Éleusis, prêtre d'Asclépios au Pirée dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, qui semble avoir joué un rôle important en introduisant de nouvelles réglementations et prescriptions rituelles après avoir procédé à une *exégésis* qui lui donnait l'autorité nécessaire<sup>11</sup>. Si tel est bien le cas, on voit les Kérykes jouer dans le culte du Pirée un rôle tout à fait comparable à celui que l'ensemble des *génè* sacerdotaux éleusiniens jouaient dans les Mystères – ce qui pourrait correspondre, après tout, au fait qu'il s'agit de deux

<sup>8</sup> *IG* II<sup>2</sup>, 4961 + 4960, avec de nombreuses corrections et adjonctions successives : *SEG* 25, 226 et 32, 266 ; Beschi 1967-68. Voir en dernier lieu l'édition de Clinton 1994, p. 21, et la traduction donnée par Ismard 2010, p. 253.

<sup>9</sup> Reithmüller 2005, p. 12 n° 4 (Amyneion) ; p. 22 n° 9 (Éleusis).

<sup>10</sup> Ismard 2010, p. 257-261.

<sup>11</sup> *IG* II<sup>2</sup>, 47 (= Sokolowski, *LSS* 11) et 4962. La formule « exégetai Euthydémos » est en *IG* II<sup>2</sup>, 47, l. 26. Sur son appartenance aux Kérykes : Aleshire 1991, p. 244-246.

cultes à « révélation » et au fait que le *génos* des « Hérauts », descendants d'Hermès, était particulièrement qualifié pour accueillir un dieu « étranger » aux confins du territoire.

Un deuxième aspect, auquel Kevin Clinton a prêté une attention particulière, est la forte coloration épidaurienne qui reste attachée aux rites et célébrations du dieu au Pirée et entre Le Pirée et Athènes. Le nom même de la fête commémorant la montée du dieu, Epidauria, rappelle l'origine du culte. Mais le nom de certains desservants des Epidauria, comme les *phrouroi* ou les *hieromnamones*, renvoie aussi à des réalités épidauriennes<sup>12</sup>. On peut ajouter à cela que la liste des divinités qui entourent Asclépios dans l'inscription du Pirée où Euthydémos précise quel type de galette on doit offrir en sacrifice préalable, évoque également un contexte beaucoup plus épidaurien qu'attique<sup>13</sup> : y figurent en effet Maléatas (épiclese de l'Apollon honoré dans le très ancien sanctuaire installé sur la collines surplombant le sanctuaire d'Asclépios), Apollon, Hermès, les « Cynégètes » (allusion à la légende épidaurienne de la découverte du dieu enfant par des chiens), alors qu'est absente une divinité presque systématiquement associée au dieu dans les autres sanctuaires attiques : Hygie.

Ces deux caractéristiques ne sont pas sans intérêt pour analyser la chronologie et les modes d'intervention de la cité dans le culte, tels qu'on peut les discerner grâce aux documents émanant de la cité dont nous disposons – mais aussi en tenant compte des questions qui restent ouvertes :

- il est souvent considéré comme acquis que la cité avait été sollicitée et avait donné, peut-être aux Kérykes, l'autorisation d'introduire le culte du dieu et de fonder des sanctuaires pour y installer Asclépios<sup>14</sup>. L'idée sous-jacente est que les Kérykes avaient fondé le sanctuaire de Zéa dès l'arrivée du dieu et avaient eu pour cela besoin de l'aval de la cité. Cette double assertion peut cependant être remise en cause, comme nous allons le voir ; en toute hypothèse, en l'absence de document, rien ne prouve que la cité a été formellement saisie pour donner son accord.

- le premier document connu, dans l'ordre chronologique, est un fragment d'inscription trouvé sur l'agora, qui pourrait provenir des « lois de Nicomachos », cette compilation de décrets et dispositions prescriptives effectuée sans doute vers 410<sup>15</sup>. Selon l'analyse de Kevin Clinton, ce passage fixerait les rétributions de la prêtresse de Déméter et d'autres desservants à l'occasion des Epidauria. Cette fête commémorant la « montée » du dieu du Pirée à la ville serait ainsi la première composante des cultes d'Asclépios à faire l'objet d'une réglementation civique, avant 410, donc vraisemblablement dès son instauration ;

<sup>12</sup> Clinton 1994, p. 19-20.

<sup>13</sup> *IG II<sup>2</sup>*, 4962, face A, l. 1-10.

<sup>14</sup> Clinton 1994, p. 24-25.

<sup>15</sup> Agora Inv. No I 1741. Voir aussi *BSA* 97 (2002), p. 366.

- le second document connu concerne l'Asclépieion du Pirée : il s'agit de la stèle, déjà évoquée plus haut, énonçant d'un côté les dispositions que le peuple prend à propos de la fête du dieu – à l'instigation d'Euthydémos qui a procédé à une *exégésis* en vue de déterminer les dispositions les mieux adaptées au culte d'Asclépios – et portant sur l'autre face un inventaire d'offrandes<sup>16</sup>. L'inscription atteste donc clairement l'entrée du sanctuaire du Pirée dans la sphère civique : toutes les décisions sont prises au nom du *démos* ; il est fait mention des épistates du sanctuaire nommés par le *démos* (l. 6) ; et la réalisation simultanée d'un inventaire, on l'a vu, tendrait à confirmer cette prise en main du culte par la cité. Mais il reste à déterminer quand cette intégration dans le champ d'action civique se produisit. Il y a en effet pour cette inscription une datation haute (début du IV<sup>e</sup> siècle) et une datation basse (vers 370/350), et cela n'est pas sans incidence sur l'interprétation qu'on peut en donner, en particulier pour savoir avec quels autres cas concomitants on peut établir une relation<sup>17</sup>. En outre, il n'est pas dit explicitement qu'il s'agit là de la toute première intervention de la cité dans les affaires du sanctuaire ; néanmoins, l'ampleur de la réforme que le document laisse entrevoir et la conjonction du décret avec la réalisation d'un inventaire conviendraient bien à l'acte originel d'intégration du sanctuaire dans la sphère civique ;

- l'Asclépieion urbain est le dernier concerné par l'intervention de la cité : c'est en effet en 350 que le sanctuaire, fondation privée à l'origine et apparemment restée telle depuis lors, entre clairement dans la sphère d'action du *démos*. Le passage s'effectue de deux façons. D'une part, le *démos* intervient à cette date dans la désignation du prêtre en décidant de conférer la charge à un certain Démô, qui, suite à un oracle, avait fait don de sa maison à Asclépios<sup>18</sup> ; d'autre part, les premiers inventaires de *paradosis* conservés sur des inscriptions des années 340-330 concernent précisément la période qui commence en 350<sup>19</sup>.

À ces faits bien connus il faut ajouter quelques remarques ou questions qui ont moins attiré l'attention :

- ce n'est que dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle qu'apparaissent les premières mentions de sacrifices et de fêtes publiques que l'on peut associer au sanctuaire urbain d'Asclépios. Eschine, dans le *Contre Ctésiphon* (67), indique que le 8 Elaphébolion, soit six mois (à quelques jours près) après la date des Epidauria, était un jour sacré qui voyait coïncider un sacrifice à Asclépios et la cérémonie préliminaire (*proagôn*) des concours des Dionysies. Plus tard, le règlement sur la vente des peaux sacrificielles d'époque lycurguénne distingue bien deux fêtes d'Asclépios, les Asclépieia et les Epidauria, tout en les mettant sur le même plan<sup>20</sup> ;

<sup>16</sup> IG II<sup>2</sup>, 47 (= Sokolowski, LSS 11).

<sup>17</sup> La datation haute est celle des premiers éditeurs, la basse a été donnée par Sokolowski.

<sup>18</sup> IG II<sup>2</sup>, 4969. Edelstein 1998, n° 729.

<sup>19</sup> Aleshire 1989.

<sup>20</sup> IG II<sup>2</sup>, 1496, l. 65-151.

- c'est enfin dans le dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle qu'Asclépios apparaît dans les comptes des trésoriers des autres dieux, à l'occasion de la refonte d'offrandes en métal précieux<sup>21</sup>.

Cette chronologie apparente peut bien évidemment être trompeuse, et il pourrait suffire d'un nouveau document pour la remettre en cause. Elle peut même paraître étrange d'un certain point de vue. Si l'on admet que l'Asclépieion du Pirée a été un sanctuaire civique dès le début du IV<sup>e</sup> siècle, si ce n'est même avant, cela signifie-t-il qu'il était le principal sanctuaire du dieu pour les Athéniens, reléguant le sanctuaire urbain de Télémachos à un rôle secondaire ? C'est la conclusion à laquelle Robert Parker était parvenu dans son histoire de la religion athénienne<sup>22</sup>. Comme Paulin Ismard l'a cependant souligné, il faut se garder de confondre qualité civique et importance publique, un culte pouvant être largement public sans être pour autant nécessairement civique. Il faut donc essayer de discerner d'autres logiques dans l'articulation entre privé, public et civique.

Or, telle qu'elle est, la chronologie esquissée à l'instant me semble ouvrir des aperçus significatifs.

Il faut revenir d'abord sur le problème de l'éventuelle intervention du *démos* pour autoriser l'installation d'un dieu nouveau. Les Kérykes, ou ceux qui ont accueilli Asclépios au Pirée, devaient-ils solliciter cette autorisation ? Et s'ils avaient tout de suite envisagé la création d'un sanctuaire en propre d'Asclépios, devaient-ils solliciter du *démos* l'autorisation d'implanter le sanctuaire sur une portion de terre attique, bref de conférer au nouveau dieu un « droit de propriété » au même titre que les dieux traditionnels ? C'est ce qui est souvent postulé, en raison de l'impiété supposée que représenterait l'introduction d'un nouveau dieu sans l'accord de la cité. Mais plusieurs questions surgissent. En premier lieu, comme Robert Parker l'a déjà noté, nous n'avons aucune trace de ce « principe d'impiété » avant le procès de Socrate, donc dans un contexte très spécifique, et rien ne vient prouver que l'accord préalable du *démos* était vraiment indispensable auparavant pour introduire un nouveau dieu<sup>23</sup>. En outre, l'introduction d'Asclépios semble avoir privilégié des procédures qui n'impliquaient pas nécessairement la création d'un sanctuaire *en son nom propre* dès son arrivée. Il suffit de se référer aux cas où la tradition rapporte que le dieu aurait été abrité d'abord chez des particuliers – on pense ici aux traditions concernant Sophocle et l'hospitalité qu'il aurait accordée au dieu<sup>24</sup> – et, plus encore, aux cas où on voit que le dieu est hébergé, provisoirement ou définitivement, dans les sanctuaires préexistants d'autres divinités (les divinités

<sup>21</sup> *IG II<sup>2</sup>*, 1475 B (après 321/320), l. 6-9 ; 1492 (dernières années du siècle), l. 76, 88.

<sup>22</sup> Parker 1996, p. 183.

<sup>23</sup> Parker 2005.

<sup>24</sup> Ces traditions, indépendamment des incertitudes entourant leur historicité, semblent associées au sanctuaire où Asclépios était honoré avec Amynos ; voir en dernier lieu Ismard 2010, p. 257-258.



éleusiniennes pour l'Éleusinion ; Amynos...), pour voir que le cheminement du dieu était très particulier. Il est donc tout à fait concevable que le dieu ait été accueilli et hébergé au Pirée soit chez un particulier, soit dans le sanctuaire d'une autre divinité. Dans la première hypothèse, un candidat bien placé serait l'influent Callias fils d'Hipponicos, membre des Kérykes, dadouque des Mystères d'Éleusis, proxène des Spartiates, parfois considéré pour toutes ces raisons comme un des principaux acteurs de l'introduction d'Asclépios et dont on sait qu'il avait une maison au Pirée<sup>25</sup>. Et dans l'un ou l'autre cas, à partir du moment où Asclépios n'était plus un dieu vraiment nouveau puisqu'il avait déjà été accueilli par les Athéniens soit en contexte privé, soit dans le sanctuaire d'un dieu athénien, fallait-il solliciter le peuple pour avoir le droit de créer son sanctuaire ? Rien n'est moins sûr. Il faut bien admettre que nous ne savons pas comment s'opérait l'articulation entre l'initiative privée et la régulation civique dans un processus de ce genre.

Il s'avérerait en tout cas que l'affirmation de Télémachos, selon laquelle il était le premier à fonder un sanctuaire propre du dieu, était pleinement justifiée : les Kérykes avant lui n'avaient introduit le dieu, au mieux, qu'en l'associant aux divinités éleusiniennes et ne l'avaient pas établi en son nom propre. Est-ce cela qui suscita l'action hostile des Kérykes contre Télémachos ? L'objet du litige, le « *chorion* », désignerait alors bien le fait que Télémachos avait le premier pris l'initiative de délimiter un *terrain* pour y installer le culte, chose que les Kérykes, même s'ils avaient introduit le culte et les fêtes du dieu, n'avaient pas voulu ou pas pu faire jusque là. Qui plus est, dans cette hypothèse, le fait même que le conflit ait été possible et porté devant les instances judiciaires de la cité tendrait à prouver que Télémachos n'avait pas sollicité l'aval de la cité pour fonder son sanctuaire, puisqu'il ne pouvait se prévaloir d'une décision publique qui l'aurait mis à l'abri de toute contestation. Enfin, on est en droit de penser que ce serait à la suite de la fondation du sanctuaire de Télémachos que les Kérykes auraient à leur tour créé le sanctuaire du Pirée.

Ce qui est particulièrement intéressant dans toute cette affaire, c'est qu'on voit bien le conflit se cristalliser autour de la notion concrète de sanctuaire comme portion d'espace, de terre, et pas du tout sur la question du culte ou de la conformité à des prescriptions rituelles. Cela oblige à traiter séparément la question de l'*introduction du culte* et celle de la *fondation d'un sanctuaire*, deux actes que l'on confond volontiers, et rend ainsi problématique l'hypothèse d'une intervention en amont du *démos* : la cité, me semble-t-il, n'est intervenue que par le biais de ses instances judiciaires pour trancher un conflit qui serait incompréhensible si l'une ou l'autre des parties avait bénéficié, pour faire valoir son bon droit, d'une décision préalable du *démos*.

---

<sup>25</sup> Callias : Clinton 1974, p. 95-96. Sa maison au Pirée : Xénophon, *Helléniques* 6, 3, 2-6.

En outre, l'idée formulée à l'instant selon laquelle ce serait la fête de l'arrivée d'Asclépios, et non la fondation de sanctuaires en nom propre du dieu, qui aurait constitué le véritable geste introducteur du culte, paraît confirmée par le fait que la première attestation d'un règlement civique, on l'a vu, concerne les Epidauria. La célébration des Epidauria manifestait ouvertement le caractère « étranger » d'Asclépios, tout en soulignant le rôle des divinités éleusiniennes et de leurs desservants dans l'accueil du dieu. Insérées dans le cycle des Mystères, les Epidauria touchaient à l'une des plus grandes célébrations religieuses athéniennes : leur réglementation par la cité paraît donc être un prolongement, une extension tout à fait logique de la surveillance réglementaire que la cité exerçait sur tout ce qui touchait à Éleusis et au culte des Déesses.

Dans un second temps, quelle qu'en soit la date, l'intervention de la cité dans les affaires de l'Asclépieion du Pirée, attestée dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, peut être analysée selon deux perspectives, une diachronique, une synchronique. La perspective diachronique tendrait à placer l'intégration du sanctuaire dans la sphère civique vers le haut, avant les réformes d'Euthydémos, peut-être même dès après sa fondation : la prise en charge du culte par la cité serait alors à considérer comme le signe d'une primauté accordée au sanctuaire et aux fêtes instaurées dans l'orbe des Kérykes. Mais si on considère que l'entrée du sanctuaire dans la sphère d'action civique n'est effective qu'au moment des réformes d'Euthydémos, une analyse synchronique suggère plutôt le rapprochement avec la prise en main contemporaine d'un autre sanctuaire de dieu guérisseur venu de l'extérieur : l'Amphiarion d'Oropos. Les fondations de l'un et de l'autre sont en effet très proches : il est fort vraisemblable que l'Amphiarion a été lui aussi fondé au lendemain de la Paix de Nicias<sup>26</sup>. Bien que cette fondation soit souvent présentée comme l'initiative d'une cité, Athènes généralement, on peut en douter : à ce moment-là, en effet, les Oropiens étaient tributaires (*hypèchooi*) des Athéniens, mais l'Oropie ne faisait pas partie du territoire athénien. La cité athénienne aurait-elle fondé un sanctuaire sur un territoire qui ne lui appartenait pas ? C'est tout à fait improbable<sup>27</sup>. Quelle qu'ait été l'instance fondatrice – qui n'était peut-être même pas une instance publique –, Athènes perdit l'Oropie en 411 et ne la récupéra qu'au IV<sup>e</sup> siècle, sans doute vers 374, avant de la perdre en 366. C'est de ces années 374-366, et plus précisément de 369/368, que Denis Knoepfler a daté le « décret de Pandios », décret athénien qui fixe les procédures et conditions d'adjudication et d'exécution de travaux de réparation dans le sanctuaire<sup>28</sup>. Le texte est caractéristique d'un changement de statut des lieux : c'est désormais la cité athénienne qui régent le sanctuaire et qui y envoie ses magistrats en charge de l'entretien des sanctuaires (l. 23-25). Ce

---

<sup>26</sup> Sineux 2007, p. 75-79.

<sup>27</sup> Polignac 2011.

<sup>28</sup> Knoepfler 1986 ; Petrakos 1997, n° 290.

changement correspond au changement de statut de l'Oropie, qui devient désormais terre attique pour quelques années.

Or, la popularité d'Asclépios ne doit pas amener à minimiser l'importance du culte d'Amphiaros auprès des Athéniens. Les deux dieux avaient été introduits simultanément, dans le même contexte, un au sud d'Athènes, venant d'Épidaure, l'autre au nord-est, venant de Béotie ; l'un et l'autre furent le thème d'une comédie d'Aristophane ; et il existe d'autres indices montrant que le parallèle entre les deux était bien présent chez les Athéniens. Il n'est donc pas inintéressant d'étendre ce parallélisme à la situation des deux sanctuaires par lesquels ces dieux étaient arrivés en Attique. Autrement dit, plutôt que de placer l'intervention de la cité dans l'Asclépieion du Pirée en perspective avec l'évolution des seuls cultes d'Asclépios, ne doit-on pas y voir une composante d'un mouvement plus large incluant au moins l'Amphiarion et peut-être d'autres sanctuaires des pourtours de l'Attique où la cité affirme sa présence – par exemple à Éleuthères<sup>29</sup> ? Il faudrait alors replacer le cas des deux divinités et de leurs sanctuaires liminaux dans un contexte élargi de consolidation et réappropriation territoriales.

Enfin, la dernière étape : le passage de l'Asclépieion urbain à la qualité civique en 350 me semble devoir être mis en rapport avec un changement de dimension de la fête des Asclepieia. Ces deux aspects importants de l'acquisition d'une dimension civique du culte sont généralement considérés de manière séparée. Ils me semblent au contraire étroitement corrélés. Il est vrai qu'on ignore quand furent tenues les premières fêtes d'Asclépios en Elaphébolion ; mais il semble douteux qu'elles aient eu très tôt un rôle et un impact comparables à ceux des Epidauria. La distance de six mois entre les deux célébrations, le fait que les Asclépieia coïncident avec le *proagôn* des Dionysies de la même manière que les Epidauria prennent place dans la période préparatoire des Mystères, tout cela dénonce une construction dérivée, une imitation consciente mais orientée vers un autre espace et un autre temps rituels, ceux du sanctuaire de Dionysos, des Dionysies et de l'Asclépieion voisin. Il n'est pas impossible que le 8 Elaphébolion ait été la date anniversaire de l'arrivée d'Asclépios dans le sanctuaire de Télémachos, quelques mois après son arrivée à l'Eleusinion. Les Asclepieia auraient été dans ce cas une fête commémorative n'impliquant que le sanctuaire urbain. Mais tout cet ensemble semble subir une réorganisation conférant simultanément la qualité civique au sanctuaire urbain et transformant les Asclepieia en grande célébration civique urbaine parallèle aux Epidauria. Bien entendu, il est toujours risqué de s'appuyer sur un silence des sources – en l'occurrence l'absence de mention des Asclepieia avant Eschine. Mais il faut bien admettre que la mise en relation des deux données renforce le sens de chacune d'elles, en donnant l'image de la construction cohérente, au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, d'un grand pôle rituel autour du sanctuaire urbain devenu sanctuaire

---

<sup>29</sup> Polignac 2010, p. 486-487.

civique et mis en relation avec le sanctuaire voisin de Dionysos et la célébration des Dionysies.

En conclusion, pour reprendre les termes de la question que j'ai posée, il apparaît que l'évolution des cultes d'Asclépios n'est pas un processus linéaire à sens unique dont le passage à la sphère civique serait le point d'aboutissement nécessaire, indépendamment des circonstances. Il est vrai que tous les sanctuaires importants d'Asclépios finirent par devenir des sanctuaires civiques. Mais les logiques qui président aux différentes étapes de l'intervention civique ne paraissent pas toujours les mêmes ; elles varient selon les lieux et les moments, tout en permettant de distinguer quelques temps forts. Il est particulièrement intéressant de souligner que le dernier sanctuaire à faire l'objet de l'attention de la cité est celui qui se trouvait au plus près des grands cultes athéniens, au pied de l'acropole, à proximité du théâtre de Dionysos : cette proximité ne devint vraiment importante et signifiante que le jour où la cité, dans une œuvre de systématisation des cultes urbains, en fit le support d'une nouvelle grande fête d'Asclépios, portant son nom et prenant place au cœur de la cité, amenée à rivaliser avec les anciennes Epidauria par lesquelles la cité avait d'abord glorifié l'origine étrangère et le mouvement d'arrivée du dieu. De ce fait, il paraît important de ne pas penser la relation entre la cité et les cultes sur un seul modèle, selon une seule norme, et il convient également, nous l'avons vu, de ne pas traiter de la même manière toutes les composantes d'un culte : la cité peut, selon les cas et les circonstances, s'intéresser plus particulièrement, soit à un aspect du culte – une fête, un sacrifice –, soit aux sanctuaires et à leur gestion. C'est pourquoi, au final, il reste souvent difficile de définir ce que pouvait être un culte civique : sans doute l'erreur consiste-t-elle à vouloir introduire des distinctions tranchées là où, pendant longtemps, ce sont plutôt des passages et des nuances qui ont assuré la cohérence du système.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Aleshire 1989: S. B. Aleshire, *The Athenian Asklepieion. The People, their Dedications and the Inventories*, Amsterdam.
- Aleshire 1991: S. B. Aleshire, *Asclepios at Athens. Epigraphic and Prosopographic Essay on Athenian Healing Cults*, Amsterdam.
- Aleshire 1994: S. B. Aleshire, *Towards a Definition of 'State Cult' for Ancient Athens*, in Hägg, p. 9-16.
- Beschi 1967-68: L. Beschi, *Il monumento di Telemachos, fondatore dell'Asklepieion ateniese*, *ASAtene* 29/30, p. 381-436.
- Clinton 1974: K. Clinton, *The Sacred Officials of the Eleusinian Mysteries*, Philadelphie.

- Clinton 1994: K. Clinton, *The Epidauria and the Arrival of Asclepius in Athens*, in Hägg 1994, p. 17-34.
- Edelstein 1998: L. Edelstein, *Asclepius: Collection and Interpretation of the Testimonies*, Baltimore.
- Hägg 1994: R. Hägg (éd.), *Ancient Greek Cult Practice from the Epigraphical Evidence*, Stockholm.
- Ismard 2010: P. Ismard, *La cité des réseaux. Athènes et ses associations, VI<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.*, Paris.
- Knoepfler 1986: D. Knoepfler, *Le décret de Pandios sur l'Amphiaraion*, *Chiron* 16, p. 71-98.
- Linders 1975: T. Linders, *The Treasurers of the Other Gods in Athens and their Functions*, Meisenheim.
- Parker 1996: R. Parker, *Athenian Religion. A History*, Oxford.
- Parker 2005: R. Parker, *Polytheism and Society in Ancient Athens*, Oxford.
- Petrakos 1997: V. Petrakos, *Oi Epigrafes tou Oropou*, Athènes.
- Polignac 2010: F. de Polignac, *Un paysage religieux entre rite et représentation. Éleuthères dans l'Antiope d'Euripide*, *RHR* 227/4, p. 481-495.
- Polignac 2011: F. de Polignac, *Un système religieux à double visage dans un espace intermédiaire: l'exemple de l'Amphiaraion d'Oropos*, in N. Belayche-J.-D. Dubois (éd.), *L'oiseau et le poisson. Cohabitations religieuses dans les mondes grec et romain*, Paris, p. 93-105.
- Reithmüller 2005: J. W. Reithmüller, *Asklepios. Heiligtümer und Kulte*, Heidelberg.
- Sineux 2007: P. Sineux, *Amphiaraos. Devin et guérisseur*, Paris.
- Sokolowski, LSS: P. Sokolowski, *Lois sacrées des cités grecques. Supplément*, Paris 1962.

CLAUDE MOSSÉ (PARIS)

## RÉPONSE À FRANÇOIS DE POLIGNAC : L'INTRODUCTION D'UN CULTÉ ÉTRANGER À ATHÈNES

Pour illustrer la proposition de François de Polignac, je reprendrai un texte bien connu : le décret proposé par Lycurgue, l'homme politique qui domine l'histoire d'Athènes après la défaite de Chéronée, décret accordant aux *emporoi* de Kition dans l'île de Chypre le droit d'acquérir un terrain sur lequel ils pourront établir un sanctuaire dédié à l'Aphrodite chypriote<sup>1</sup>.

L'inscription découverte au Pirée témoigne de l'importance qu'avait acquise pour Athènes cette partie du monde égéen, depuis que Philippe, puis Alexandre lui avaient en quelque sorte fermé l'accès à la route traditionnelle par où arrivaient les céréales de la région de la mer Noire. Et ce n'est pas un hasard si le texte du décret évoque une mesure analogue prise en faveur des Égyptiens, qui ont pu de même fonder un sanctuaire d'Isis.

Mais ce qui me retiendra ici, c'est la procédure que révèle le texte inscrit sur la stèle. Il comporte en effet deux parties. La première rappelle une décision du Conseil prise durant la première prytanie de l'archontat de Nicoclès et invitant l'assemblée à entendre les gens de Kition au sujet de leur demande concernant la fondation d'un sanctuaire dédié à Aphrodite de Chypre, et à se prononcer sur le principe de cette fondation. La seconde est l'énoncé du décret proposé par Lycurgue lors de la seconde prytanie du même archontat et qui invite l'assemblée à se prononcer « au sujet de la requête conforme à la loi que les *emporoi* de Kition ont présentée, en demandant au peuple le droit de propriété d'un terrain sur lequel fonder un sanctuaire d'Aphrodite ».

C'est sur cette procédure en deux temps que je voudrais mettre l'accent. Car il s'agit non seulement d'accorder le droit d'*enktésis* à des étrangers, ce qui dans cette seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle est devenu relativement fréquent, mais que ce droit permette à des marchands étrangers d'élever un sanctuaire à leur divinité. Or, il n'est pas sans intérêt que, avant d'accorder ce droit, le *démos* soit invité à entendre les arguments présentés par ces marchands. Et qu'il y ait deux séances distinctes de l'assemblée, l'une lors de la première prytanie, l'autre lors de la seconde prytanie de l'archontat de Nicocratès (333/2). Cela n'implique évidemment pas que ces cultes

---

<sup>1</sup> IG II<sup>2</sup>, 337 = *Syll.*<sup>3</sup> 280 = Tod. 189. Voir la traduction et le commentaire de P. Brun, *Impérialisme et démocratie à Athènes. Inscriptions de l'époque classique*, Paris 2005, p. 260-261.

étrangers sont intégrés à la religion civique, mais que la cité ne peut pas néanmoins s'en désintéresser.

Dans sa communication, François de Polignac souligne à propos de l'Asklépieion urbain (je cite) : « C'est en 350 que le sanctuaire, fondation privée à l'origine et apparemment restée telle depuis lors, entre clairement dans la sphère d'action du *démos*. » Il me semble que ce n'est pas là pure coïncidence. Je suis convaincue que la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, alors qu'Athènes a renoncé à exercer son hégémonie sur une partie du monde grec, correspond à une mise en ordre des institutions de la cité. Cela se révèle vrai sur le plan de l'administration financière, du droit commercial et également sur l'organisation du travail des assemblées<sup>2</sup>, dont ce texte est une illustration. Et donc sur un contrôle plus étroit des cultes relevant jusque là d'initiatives privées.

---

<sup>2</sup> Il est intéressant de souligner la précision de l'intitulé des deux textes. On ne peut pas mettre cette précision en relation avec la description que donne l'auteur de la *Constitution d'Athènes* (43, 4-6 - 44, 1-3) du fonctionnement du Conseil et de l'Assemblée.

EDWARD E. COHEN (PHILADELPHIA, PA)

## JURIDICAL IMPLICATIONS OF ATHENIAN SLAVES' COMMERCIAL ACTIVITY

At Symposion 2007, Alberto Maffi and the late Mario Talamanca presented conflicting, valuable papers concerning masters' legal liability for debts incurred in businesses operated by slaves. Maffi argued from Roman law principles<sup>1</sup> that Athenian slaves operating businesses were not personally liable for obligations arising from such commerce (as I had contended<sup>2</sup>) but rather that their masters were solely and invariably so obligated. When a slave was sold, the new master became liable for these obligations.<sup>3</sup> In response to Maffi, Talamanca insisted that evidence from Greek sources – and not Roman conceptions – must govern our interpretation of the legal and economic aspects of Athenian business practices, and that “*le fonti parlano con molta nettezza contro, non a favore della ricostruzione (di Maffi).*” Prof. Talamanca concluded (brilliantly), “*sono d'accordo con Edward Cohen.*”<sup>4</sup>

Central to this conflict is the dispute chronicled in Hypereidês' *Against Athênogenês* (delivered between 330 and 324) involving the only domestic Athenian business “deal” known in detail – the purchase and sale of a retail perfume business operated by a slave, Midas, with his two sons.<sup>5</sup> Athênogenês, an Egyptian resident at Athens, sold Midas and his sons to Epikratês, an Athenian citizen, who assumed, by written agreement, liability for the shop's debts. The buyer claims to have undertaken these liabilities only because he was misled by the seller, who had claimed that the business's obligations were minimal. But in the course of narrating Epikratês' version of the facts, the Greek text repeatedly and explicitly reports the slave-businessman Midas as personally owing the debts, remarkable evidence that

---

<sup>1</sup> He insists, correctly in my opinion, on “diritto commerciale romano” as “*util(e) anche per lo studio del diritto ateniese dell'economia*” (Maffi 2008, p. 206).

<sup>2</sup> Cohen 1992, p. 90-101.

<sup>3</sup> Maffi 2008, p. 212. According to Maffi, however, a buyer and seller might by contract exclude the transfer of liability for the debts by excluding the transfer of the assets of the business (“*in termini romani, un acquisto degli schiavi senza peculio,*” p. 213).

<sup>4</sup> Talamanca 2008, p. 225.

<sup>5</sup> See Lanni 2006, p. 163-64; Zelnick-Abramovitz 2005, p. 217-18, 220; Scafuro 1997, p. 61-64. The absence from our corpus of other cases involving sales should not be interpreted as establishing that legal disputes relating to property were in fact rare at Athens. Harrison has identified no less than 15 additional forensic presentations whose contents have not been preserved, but whose titles suggest a focus on issues involving property (Harrison 1968-71, I, p. 200 n. 1).



the *douloi*, and in particular the father, Midas, were at least primarily liable for these commercial obligations. At § 10 the purported language of the actual purchase agreement provides that the buyer will be liable for whatever obligations the slave “Midas owes to anyone.” Section 6 describes how the seller persuaded the buyer to be responsible for “whatever money” Midas and his sons “owe,” and Section 9 refers to “the creditors to whom Midas was indebted” (literally, “to whom it was owed by Midas”). In § 2, the buyer complains that the seller actually knew of “Midas owing (this money).”<sup>6</sup>

Against the clarity of this Athenian evidence (set forth by Hypereidês, in Talamanca’s phrase, “*con molta nettezza*”) stand silence and Roman legal theory. The “silence” is not only the absence of any effort by Maffi to explain (away) Hypereidês’ characterization of the slaves’ debts, but also the absence of an Athenian law governing responsibility for debts incurred by *douloi* operating businesses. Under a statute attributed to Solôn, a slave’s master was clearly liable for non-contractual wrongs (“*torts*”) committed by a *doulos*. When a slave was acquired by a new owner only after occurrence of a delict, the law (cited in *Against Athênogenês*) appears even to have specifically placed liability for such damage on the person owning the slave at the time that a tortuous wrong was committed.<sup>7</sup> But this law is entirely silent about a master’s liability for contractual obligations incurred by slaves. Since the debts at issue in the Athênogenês case arose entirely from business commitments, Gernet has pointed out that an owner’s liability for such debts was not addressed by this or any other statutory law:<sup>8</sup> otherwise the litigant would have appealed to such legislation, instead of utilizing the early law dealing with slaves’ wrongful “actions,” at most applicable only by analogy to “contractual obligations.” The absence of provisions relating to slaves’ contractual debt is not surprising: the independent operation of businesses by *douloi* represented a commercial reality of the fourth century that could not have been anticipated by an earlier law enacted in a period prior to the monetization of the Athenian economy.<sup>9</sup>

But in many instances, on a number of theoretical bases (characterization of the *doulos* as agent for his owner, joint liability for joint undertakings, reliance on owners’ representations), a master could have been held liable for contractual obligations incurred by his slaves, even in the absence of an owner’s general

<sup>6</sup> § 6: ὅσον μέντοι ὀφείλουσιν ἀργύριον. § 9: οἱ χρῆσται οἷς ὀφείλετο παρὰ τῷ Μίδᾳ. § 10: καὶ εἴ τῷ ἄλλῳ ὀφείλει τι Μίδας. § 20: ὀφείλοντα Μίδαν τὰ χρήματα ταῦτα.

<sup>7</sup> § 22: [Σόλων] εἰδὼν ὅτι πολλοὶ ὄναι [γίγνον]ται ἐν τῇ πόλει ἔθηκε νόμον δίκαιον ... τὰς ζημίας ἃ ἂν ἐργάσωνται οἱ οἰκέται καὶ τὰ ἄ[ ]ματα διαλύειν τὸν δεσπότην παρ’ ᾧ [ἂν ἐργάσ]ωνται οἱ οἰκέται. For ζημίαν ἐργάζεσθαι as descriptive of a slave’s non-contractual wrongdoing, see Wyse 1904, p. 506.

<sup>8</sup> Gernet 1950, p. 161-62.

<sup>9</sup> For the extraordinary impact of the dissemination of coined money and the resultant fourth-century monetization of the Athenian economy, see Schaps 2004; 2008; Shipton 2001; Picard 2008, p. 147-51.

liability for the contractual commitments of a *doulos*. Master's liability, for example, would easily and clearly have arisen from conventional banking operations by a free proprietor and his staff of slaves. In other cases, a master's responsibility for, or lack of liability for, a slave's contractual commitments would have been (in barristers' parlance) an evidentiary issue. Despite his insistence that his only involvement with Midas's business was the receipt of monthly accountings, Athênogenês – as an alleged owner of three perfumeries, an habitu   of the fragrance area of the *agora*, and a successor to his parent(s) and grandparent(s) as a seller of scents – would have found it difficult to persuade arbitrators or jurors of his non-involvement in Midas's fragrance *ergasia*.<sup>10</sup> The uncertainty of a court's ultimate decision on his involvement explains Athênogenês' insistence on Epikrat  s' explicit assumption of the loans pertaining to the bankrupt business operated by the slaves whom Epikrat  s was acquiring – a nugatory and unnecessary effort if Maffi were correct in his contention that when a slave was sold, the new master became liable for the obligations of the business, and the old master was freed from liability.<sup>11</sup>

Masters' potential liability also explains bankers' entry into leases (*misth  seis*) with their own slaves. Thus the *douloi* Xen  n, Euphr  n, Euphraios and Kallistratos – while still enslaved – as principals operated the largest bank in Athens, that of Pasi  n. Only upon completion of the lease term did their owners “set them free” (*eleutherous apheisan*) “being quite satisfied” with how they (the owners) had been treated (Dem. 36, 13-14).<sup>12</sup> During the ten years in which the leasing arrangement had been in force (Dem. 36, 37), the slaves' only involvement with their owners appears to have been annual payment of a sizeable fixed rental (an entire talent per year) in return for the slaves' retention of the net income resulting from operation of the bank. Although all assets under the slaves' control, including all of the *trapeza*'s assets, would have remained exposed to creditors, the bank owner's other assets would have been protected from banking obligations incurred after commencement of the lease.<sup>13</sup> Furthermore, a formal lease would have eliminated any inference that a slave was acting as agent for his master in entering into a banking commitment, or that they were co-venturing, possible bases for finding a master legally responsible

<sup>10</sup> § 19: ο  τ[ος] δ  ,      κ τριγωνίας [  ν] μυροπ  λης, καθ[  ]με[νος] δ'   ν τ     γο[ρ  ]   σαι   μεραι, τρία [δ   μυ]ροπ  λια κεκτη[μ  νος], λ  γους δ   κατ   μ  να λαμβ  νων. [ο  κ]   δει τ   χρε  .   λλ'   ν μ  ν το  ις   λλοις ο  κ ιδι  της   στιν, πρ  ς δ   τ  ν οικ  κτην ο  τ[ως] ε  λύθης   γένετο... § 12: καταλαβ  ντες α  τ  ν πρ  ς το  ις μυροπωλίοις.

<sup>11</sup> “*L'acquisto di uno schiavo che esercita un'attivit   commerciale comporta anche l'acquisto dell'azienda da lui gestita, in particolare del passivo inerente allo svolgimento di quell'attivit  *” (Maffi 2008, p. 212).

<sup>12</sup> Dem. 36, 13-14:   μίσθωσεν Ξ  νωνι κα   Ε  φραΐω κα   Ε  φρονι κα   Καλλιστράτω, ... τ  ς παρακαταθήκας κα   τ  ν   π   τούτων   ργασίαν α  τ  ν   μισθ  σαντο ... κα     λευθ  ρους   φεΐσαν   ς μεγ  λ' ε   π  πονθ  τες.

<sup>13</sup> Of course, the owner would still have been liable for repayment of deposits left with him prior to effectiveness of the lease: Athenian law's non-recognition of businesses as juridical persons insured that liability.

for a slave's contractual debts, even in the absence of general legislation mandating this obligation. In contrast, such a rental arrangement between a bank owner and slave would have lacked economic justification if the master had remained potentially liable for bank obligations incurred after the lease had become effective: the owner would then have limited his right to receive income while retaining unlimited liability for losses. But the slaves of Apollodôros and Pasiklês, the bank owners, paid their masters exactly the same rent as the free person who had previously leased the *trapeza* (Dem. 36, 12), not an increased sum, as might be expected if their status as slaves had in fact increased their masters' liability for contractual obligations incurred by the bank during the period of their lease.

Like the testimony of Hypereidês *Against Athênogenês* regarding an unfree businessman's personal liability for debts, the evidence offered by Demosthenes 36 and 45 for lease arrangements between master and slave contradicts prevailing academic dogma, and here too scholars have sought to athetize the ancient sources rather than to abandon modern doctrine. Klees, for example, argues that the bank lease between owners and slaves reported at Demosthenes 36, 13-14 does not offer a "reliable basis" ("*gesicherte Grundlage*") for concluding that unfree bankers could actually enter into trapezitic leases with their masters. He finds Demosthenes' explanation for the manumission suspect (viz. the owners were "quite satisfied" with how they had been treated [36, 14]). Klees reasons that since a slave has a duty to serve his master, an owner need not feel appreciative of slaves' service – presumably even when slave tenants, according to Demosthenes, had paid their masters a total of 10 talents (perhaps Six Million Dollars on a purchasing power parity basis). According to Klees, the passage is clearly idiosyncratic ("*ohne Parallele*") and should therefore be disregarded.<sup>14</sup> Todd, in contrast, does not urge outright disregard of the text, suggesting rather that the phrase *eleutherous apheisan* does not really mean "set them free." He offers an alternative translation: the owners "bindingly declared that they (the slaves) were free of legal claims",<sup>15</sup> a release rather than a manumission, thus eliminating the need to attribute slave status to the lessees who, on Todd's reading, were not being freed after termination of the lease and therefore need not have been unfree during the term of the lease. But Todd's translation is impossible: the phrase *eleutherous apheisan* is formulaic Greek for manumission of slaves,<sup>16</sup> and is routinely translated as "set them free" or "enfranchised them" (French: "*ils les ont affranchis*"). Harrison explicitly taught more than 40 years ago that the phrase does "*not*" mean "released them from their obligations'," a lesson that has also been proffered by Gernet and MacDowell.<sup>17</sup> Yet

<sup>14</sup> Klees 1998, p. 153-54.

<sup>15</sup> Todd 1994, p. 137 n. 31.

<sup>16</sup> Cf. Hyper. *Athên*: εἰθ' ὕστερον ὅτε ἂν σοι δοκῆ, ἀφῆς αὐτοὺς ἐλευθέρους (§ 6); Dem. 57, 34: ἢ ὡς ἐδοῦλευσεν ἢ ὡς ἀφείθη ἐλευθέρᾳ.

<sup>17</sup> Harrison 1968-71, I, p. 176 n. 2 (emphasis added). Likewise, Gernet 1954-60, I, p. 209 n. 2; 1950, p. 175 (= 1955, p. 163); MacDowell 2004, p. 157-58 n. 27.

efforts to nullify this evidence persist. Maffi does not challenge the manumission, but does claim that the *misthosis* is not really a “*misthōsis*”: it should be treated rather as an *apophora*-arrangement.<sup>18</sup> Characterization of this lease as an “apophora,” however, is precluded by the text of Demosthenes 36 which explicitly characterizes the arrangement with the slaves not as a “sharing arrangement” (*apophora*) but as the “lease of the deposits (*parakatathēkai*) and the operation (*ergasia*)” arising from these deposits.<sup>19</sup>

Yet contractual arrangements with slaves, including extensions of credit directly to unfree persons operating businesses and banks on their own, would have been juridically meaningful (because legally enforceable) only if such unfree persons could be parties to commercial litigation. Although slaves were in general totally devoid of legal capacity – deprived of the right even to be witnesses in legal proceedings<sup>20</sup> – it has long been generally accepted that slaves did have full access to Athenian courts as parties and as witnesses in at least one category of cases, the important “commercial maritime” suits (*dikai emporikai*) where “standing” was accorded without regard to the personal status of litigants.<sup>21</sup> Analogously, I have further suggested that unfree persons independently operating their own businesses could also be parties in commercial cases involving banking (*dikai trapezitikai*) – a “sphere,” in Harrison’s words,<sup>22</sup> “allied” to maritime commerce – and mining (*dikai metallikai*).<sup>23</sup> Maffi, however, insists that Demosthenes 37, a mining case, “confirms”<sup>24</sup> that slaves could not participate for their own account in such cases. Here again the actual evidence speaks, in Talamanca’s words, “*con molta nettezza contro, non a favore della ricostruzione (di Maffi).*”

Demosthenes 37 deals with loans involving a mining business – a mine and a workshop (*ergastērion*) employing 30 slaves who processed the silver obtained underground – operated by Pantainetos.<sup>25</sup> During Nikoboulos’s absence from Athens – according to Pantainetos – because of an alleged default on a loan advanced in part by Nikoboulos, Antigenēs, Nikoboulos’s slave, had seized the *ergastērion*, taking control over Pantainetos’ property and improperly seizing

<sup>18</sup> Maffi 2008, p. 213: “*la misthosis [...] deve essere interpretata, se si tratta davvero di schiavi, come una apophora.*”

<sup>19</sup> τὰς παρακαταθήκας καὶ τὴν ἀπὸ τούτων ἐργασίαν αὐτὴν ἐμισθώσαντο (Dem. 36. 13).

<sup>20</sup> For slaves’ general inability to bring lawsuits, see Plato, *Gorg.* 483b; Dem. 53, 20. Their testimony could be utilized only to the extent that it was extracted under formalized torture, a form of proof that emphasized the normal evidentiary incapacity of the *doulos*. See Thür 1977; Humphreys 1985, p. 356 n. 7.

<sup>21</sup> Maffi 2008, p. 214; Garlan 1982, p. 55; Paoli 1974, p. 107; Gernet 1938, p. 162-64; Cohen 1973, p. 121.

<sup>22</sup> Harrison 1968-71, I, p. 176.

<sup>23</sup> On the *dikai trapezitikai*, Gernet 1938, p. 176-77; *dikai metallikai*, MacDowell 2006.

<sup>24</sup> Maffi 2008, p. 215.

<sup>25</sup> On Dem. 37, see Harris 2006, p. 190-99; Carey-Reid 1985, p. 105-59.

silver.<sup>26</sup> Pantainetos has sued Nikoboulos, but Nikoboulos insists that on these facts, Pantainetos instead – in MacDowell’s translation – “should have initiated the case against the slave.”<sup>27</sup> Once again, the clear language of the text asserts the possibility (the speaker actually insists on the juridical necessity) of suit against a slave operating a business on his own – in this case the *ergastêrion* that has been seized by the slave Antigenês. Gernet, in his 1954 edition of Demosthenes’ Private Speeches (“*Plaidoyers Civils*”), sees the passage as demonstrating that “when the slave has acted at the master’s direction, it’s the master who should be sued; when he has acted on his own, the slave himself should be sued.”<sup>28</sup>

Other texts confirming the availability of Athenian courts to slaves in commercial disputes similarly have evoked determined resistance from modern scholarship defending modern theses threatened by the ancient evidence. In Demosthenes 55, a case set in the context of rights to real property, a plaintiff (according to the defendant) has concocted false contracts and has sued the defendant’s slave: the litigant argues that the suit should not have been brought against the slave since the *doulos* was not acting independently of his master’s direction.<sup>29</sup> Todd, however, insisting on the modern dogma that a slave “could be neither plaintiff nor defendant,” dismisses the evidence as “obscure.”<sup>30</sup> And Pankleôn, engaged in commercial pursuits in a fuller’s shop, seeks to avoid a court action (Lysias 23) on the grounds that he is a Plataian, only to be met by the plaintiff’s introduction of evidence that he is in fact a slave. Of course, the plaintiff’s presentation of proofs of servitude would justify pendency of the case only if slaves actually could be parties to business-oriented lawsuits. Todd, however, objects to “the assumption that the speaker’s aim in convincing the court of Pankleon’s slave status is to continue with the case.”<sup>31</sup> Todd’s counter-assumption – that the plaintiff is really trying to lose the case which he has initiated – seems methodologically less desirable than an effort to understand the text as transmitted.

<sup>26</sup> § 25: καταστήσας Ἀντιγένην τὸν ἑαυτοῦ οἰκέτην εἰς τὸ ἐργαστήριον τὸ ἐμὸν τὸ ἐπὶ Θρασύμῳ κύριον τῶν ἐμῶν... § 22: ἀφελέσθαι κελεύσας Ἀντιγένην τὸν ἑαυτοῦ οἰκέτην τὸ ἀργύριον τοῦ ἐμοῦ οἰκέτου.

<sup>27</sup> Dem. 37, 51: ἔδει ... λαχόντ' ἐκεῖνω τὴν δίκην.

<sup>28</sup> Gernet 1954-60, I, p. 228: “*lorsque l’esclave a agi sur l’ordre du maître, c’est le maître qui est actionné: lorsqu’il a agi de son chef, c’est lui-même.*”

<sup>29</sup> Dem. 55, 31: συνθήκας οὐ γενομένας ἀπήνεγκεν ... Καλλάρῳ τὴν αὐτὴν δίκην δικάζονται. (32) καίτοι τίς ἂν οἰκέτης τὸ τοῦ δεσπότητος χωρίον περιοικοδομήσειεν μὴ προστάξαντος τοῦ δεσπότητος ;

<sup>30</sup> Todd 1993, p. 187, text and n. 35.

<sup>31</sup> Todd 1994, p. 131 n. 18.

## Understanding the Evidence

*“L’acquisto di uno schiavo che esercita un’attività commerciale comporta anche l’acquisto dell’azienda da lui gestita, in particolare del passivo inerente allo svolgimento di quell’attività.”*<sup>32</sup>

No Athenian evidence confirms Maffi’s belief that on the sale of an Athenian slave operating a business, legal liability for that business’s obligations is automatically transferred from the slave’s former owner to the slave’s new owner. Against the Athenian evidence that argues “with considerable clarity” (in Talamanca’s words) against his hypothesis, Maffi turns to Roman commercial law. Although, in my opinion, Roman theory and/or practice should not be employed to refute Athenian sources, I do not agree with Talamanca that Maffi’s resort to Roman parallels is inherently deleterious,<sup>33</sup> for the Roman economy, like the Athenian, was heavily dependent on the operation of businesses by unfree persons.<sup>34</sup> In fact, Roman law treatment of a slave’s *peculium* (the commercial assets granted by a master for a *servus*’s use in commercial transactions) provides a useful example of how a slave’s legal nullity can be reconciled with legal recognition of a slave’s direct responsibility for business obligations in a system, whether Roman or Greek, in which economic activity gave prominence to slaves operating businesses autonomously.<sup>35</sup> But Romanists’ treatment of the *peculium* also illustrates the inadvisability, if not the impossibility, of seeking to impose Roman law analogies mechanically on Athenian business procedure in defiance of the actual Athenian evidence, for – beyond the very different circumstances of a very different civilization – these Roman law principles are themselves often based on highly disputed and fragmentary source material. Not surprisingly, then, of those Roman slave-businessmen referenced by Maffi as most analogous to the Athenian *douloi khôris oikountes*, the Roman *gestores* and *institores*, “direct evidence is scarce.”<sup>36</sup> Yet it is generally accepted that the *institor* was a mere agent of the Roman master, while the *gestor* functioned as an independent businessman.<sup>37</sup> Analogously to Athenian owners of slaves autonomously operating businesses, Roman masters (*domini*) were not responsible for the debts of slave *gestores*: creditors could collect only from the *gestor*’s own *peculium*,<sup>38</sup> Although the “*peculium*” is sometimes

<sup>32</sup> Maffi 2008, p. 212.

<sup>33</sup> “*Inutile*”: Talamanca 2008, p. 228.

<sup>34</sup> Maffi 2008, p. 206-207. Cf. Chiusi 1991; Di Porto 1984. On slaves’ autonomous operation of financial businesses at Rome, see Petrucci 2002, p. 105-14, 118-27.

<sup>35</sup> In Harris’ succinct formulation, “Roman law had regulations limiting the liability of masters for their slaves’ debts” (Harris 2002, p. 48). On the *peculium*, see Cerami *et al.* 2002, *passim*; Andreau 1987, p. 613-15, 631-32.

<sup>36</sup> Aubert 1994, p. 5.

<sup>37</sup> Berger 1953, s.v. *negotiorum gestio*. On the *gestor*, an individual undertaking *negotium gerere* for another, see *Dig.* 49, 1, 24 (Scaevola); 3, 5, 30, *pr.* (Papinian); Watson 1965, p. 206-7; Seiler 1986.

<sup>38</sup> Aubert 1994, p. 414; Andreau 1999, p. 68.

described as a “legal fiction,”<sup>39</sup> it was a legal fiction on which creditors could rely: in the entire surviving vast juridical corpus of Roman legal material, there is not a single example of a master ever attempting to withdraw a *peculium* as to which an action at law was pending.<sup>40</sup> Maffi, however, arbitrarily chooses to analogize the Athenian slave businessman not to the independent Roman slave businessman, the *gestor*, but to the Roman agent, the *institor*, whose master, he believes, was fully liable for debts incurred by his slave “manager.”<sup>41</sup> This is a false analogy, because as Gernet pointed out sixty years ago, there is absolutely no evidence for the existence at Athens of anything like the *actio institoria* which imputed to masters liability for the debts of Roman *institores*.<sup>42</sup> Fortunately, however, students of ancient Athens need not dispute Roman law, debating which category of Roman slave is actually analogous to the Athenian *doulos khôris oikôn*. The actual Athenian structure of credit, as presented by Hypereides, offers far greater insight into Athenian commercial law than suggestions based on the functioning of another economy at another time:

Under Maffi’s formulation, the original master could avoid all liability for his business-related debts merely by selling the unfree business operator to a third party, even to a person entirely lacking assets. As Talamanca asks,<sup>43</sup> how could credit ever be reasonably extended under the Maffi hypothesis – since the borrower/slave owner can free himself of obligation without the lender’s consent or even knowledge?

In contrast, the actual content of the Greek text – loans made directly to a businessman/*doulos* for the repayment of which the slave is responsible (*opheilei*) – accords well with the known structure of Athenian credit. Even if an unfree person had no other assets, a loan to a slave independently operating a business could be, and was, fashioned as a loan made against, and secured by, the assets of that business – a conventional form of credit extension at Athens. In fact, at Athens credit was seldom extended *without* underlying security. Large numbers of surviving *horoi* throughout Attika attest to financing secured by real estate. Numerous court cases deal with conflicts over the assets of a business (especially wholesale and retail merchandise) pledged in whole or in part as security for a loan. Even so-called “friendly loans” (*eranoi*) were generally collateralized by valuable property.<sup>44</sup> And given the opacity of personal assets at Athens, which seem largely

---

<sup>39</sup> Andreau 1999, p. 68.

<sup>40</sup> Watson 1987, p. 43.

<sup>41</sup> Maffi peremptorily rejects analogy to the Roman law treatment of the *gestor*: “*ad Atene, contrariamente a quel che pensa Cohen, l’attivo del ‘peculio’ non costituisce un limite alla responsabilità del padrone*” (Maffi 2008, p. 214 n. 36).

<sup>42</sup> Gernet 1950, p. 162: “*il n’y a pas, à Athènes, l’équivalent de l’actio institoria du droit romain.*”

<sup>43</sup> Talamanca 2008, p. 226-27.

<sup>44</sup> Finley 1985, p. 85, 100-106.



to have been held in the so-called *aphanês ousia*, the “invisible economy,”<sup>45</sup> how could a would-be creditor ever obtain reliable knowledge of an individual's credit-worthiness? How could a lender ever collect against assets held in obfuscated forms intended to frustrate creditors (and tax collectors)? But the assets of a business were ascertainable, and lenders in the fourth-century had developed sophisticated and effective techniques to control such property once encumbered.<sup>46</sup> In the context of Athenian business practices and social structures, there is no inherent barrier to the direct and primary liability for commercial debts of Athenian slaves autonomously operating businesses – and no need for a rule imposing concomitant or exclusive liability on the slave/businessman's master. Scholars accordingly need not disregard, or dispute, the plain meaning of the ancient sources.

#### BIBLIOGRAPHY

- Andreau 1987: J. Andreau, *La vie financière dans le monde romain: les métiers des manieurs d'argent (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.-III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Rome.
- Andreau 1999: J. Andreau, *Banking and Business in the Roman World*, Cambridge.
- Aubert 1994: J.-J. Aubert, *Business Managers in Ancient Rome: A Social and Economic Study of Institores 200 BC-AD 250*, Leiden.
- Berger 1953: A. Berger, *Encyclopedic Dictionary of Roman Law*, Philadelphia.
- Carey-Reid 1985: C. Carey-R. Reid, *Demosthenes. Selected Private Speeches*, Cambridge.
- Cerami *et al.* 2002: P. Cerami-A. Di Porto-A. Petrucci, *Diritto commerciale romano*, Torino.
- Chiusi 1991: T. Chiusi, *Landwirtschaftliche Tätigkeit und actio institoria*, *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte (Romanist. Abt.)* 108, p. 155-186.
- Cohen 1973: E. Cohen, *Ancient Athenian Maritime Courts*, Princeton.
- Cohen 1992: E. Cohen, *Athenian Economy and Society: A Banking Perspective*, Princeton.
- Di Porto 1984: A. Di Porto, *Impresa collettiva e schiavo 'manager' in Roma antica*, Milan.
- Finley 1985: M. Finley, *Studies in Land and Credit in Ancient Athens, with new introduction by P. Millett*, New Brunswick (N.J.) (1<sup>st</sup> ed. 1951).
- Gabrielsen 1994: V. Gabrielsen, *Financing the Athenian Fleet: Public Taxation and Social Relations*, Baltimore.
- Garlan 1982: Y. Garlan, *Les esclaves en Grèce ancienne*, Paris.
- Gernet 1938: L. Gernet, *Sur les actions commerciales en droit athénien*, *Revue des études grecques* 51, p. 1-44 (= Gernet 1964, p. 173-200).

<sup>45</sup> Gabrielsen 1994, p. 54-56; Cohen 1992, p. 191-215.

<sup>46</sup> See Cohen 1992, Chapters 4-5.



- Gernet 1950: L. Gernet, *Aspects du droit athénien de l'esclavage*, *Archives d'histoire du droit oriental*, p. 159-187 (= Gernet 1964, p. 151-172).
- Gernet 1954-60: L. Gernet, *Démosthène. Plaidoyers civils*, 4 vols., CUF, Paris.
- Gernet 1964: L. Gernet, *Droit et société dans la Grèce ancienne*, Paris (1<sup>st</sup> ed. 1955).
- Harris 2002: E. Harris, *Open Texture in Athenian Law*, *Dike* 3, p. 27-79.
- Harris 2006: E. Harris, *When is a Sale not a Sale? The Riddle of Athenian Terminology for Real Security Revisited*, in *Democracy and the Rule of Law in Classical Athens*, Cambridge, p. 163-206 (originally in *CQ* 38, 1988, p. 351-381).
- Harrison 1968-71: A. Harrison, *The Law of Athens*, 2 vols., Oxford.
- Humphreys 1985: S. Humphreys, *Social Relations on Stage: Witnesses in Classical Athens*, *History and Anthropology* 1, p. 313-373.
- Klees 1998: H. Klees, *Sklavenleben im klassischen Griechenland*, Stuttgart.
- Lanni 2006: A. Lanni, *Law and Justice in the Courts of Classical Athens*, Cambridge.
- MacDowell 2004: D. MacDowell, *Demosthenes. Speeches 27-38*, Austin.
- MacDowell 2006: D. MacDowell, *Mining Cases in Athenian Law*, in *Symposion 2003*, Vienna, p. 121-131.
- Maffi 2008: A. Maffi, *Economia e diritto nell'Atene del IV secolo*, in *Symposion 2007*, Vienna, p. 203-222.
- Paoli 1974: U. Paoli, *Studi di diritto attico*, Milan (1<sup>st</sup> ed. 1930).
- Petrucci 2002: A. Petrucci, *Profili giuridici delle attività e dell'organizzazione delle banche romane*, Torino.
- Picard 2008: O. Picard, *Économies et sociétés en Grèce ancienne (478-88 av. J.-C.): Oikonomia et économie*, Paris.
- Scafuro 1997: A. Scafuro, *The Forensic Stage. Settling Disputes in Graeco-Roman New Comedy*, Cambridge.
- Schaps 2004: D. Schaps, *The Invention of Coinage and the Monetization of Ancient Greece*, Ann Arbor.
- Schaps 2008: D. Schaps, *What Was Money in Ancient Greece?*, in *The Monetary Systems of the Greeks and Romans. Proceedings of the Center for the Ancient Mediterranean*, Columbia University, Oxford, p. 38-48.
- Seiler 1986: H. Seiler, *Bereicherung und negotiorum gestio*, in H. Benöhr et al. (eds.), *Iuris Professio*, Vienna, p. 245-257.
- Shipton 2001: K. Shipton, *Money and the Elite in Classical Athens*, in A. Meadows-K. Shipton (eds.), *Money and its Uses in the Ancient Greek World*, Oxford, p. 129-144.
- Talamanca 2008: A. Talamanca, *Risposta a A. Maffi: Economia e diritto nell'Atene del IV secolo*, in *Symposion 2007*, Vienna, p. 223-228.
- Thür 1977: G. Thür, *Beweisführung vor den Schwurgerichtshöfen Athens: die Proklesis zur Basanon*, Vienna.
- Todd 1993: S. Todd, *The Shape of Athenian Law*, Oxford.

- Todd 1994: S. Todd, *Status and Contract in Fourth-Century Athens*, in *Symposion 1993*, Köln, p. 125-140.
- Watson 1965: A. Watson, *The Law of Obligations in the Later Roman Republic*, Oxford.
- Watson 1987: A. Watson, *Roman Slave Law*, Baltimore.
- Wyse 1904: W. Wyse, *The Speeches of Isaeus*, Cambridge (repr. 1967).
- Zelnick-Abramovitz 2005: R. Zelnick-Abramovitz, *Not Wholly Free: The Concept of Manumission and the Status of Manumitted Slaves in the Ancient Greek World*, Leiden.



ATHINA DIMOPOULOU (ATHÈNES)

## LE RÔLE DES ESCLAVES DANS L'ÉCONOMIE ATHÉNIENNE : RÉPONSE À EDWARD COHEN

Edward Cohen a amplement mis en évidence dans ses études le rôle prééminent joué par les esclaves dans l'économie athénienne<sup>1</sup>. Que ce rôle doive être attribué à une attitude franchement négative du corps social à l'égard de toute poursuite du profit est pourtant une question qui reste ouverte<sup>2</sup>. Karayannis, faisant le bilan des sources sur ce sujet, conclut que les citoyens faisant des profits modérés, qui offraient des bienfaits à la cité, n'étaient pas considérés comme des parias<sup>3</sup>. Les affaires étaient encouragées à Athènes et conféraient parfois de la distinction sociale<sup>4</sup>, sous trois conditions : premièrement, que l'homme d'affaires aspire à des profits modérés, évitant toute source de profit illégale ou immorale (αἰσχροκέρδεια) ; deuxièmement, que la fortune soit dépensée selon certains principes moraux ; troisièmement, que la distribution de la richesse ne devienne pas trop inégale<sup>5</sup>. D'autre part, la participation des esclaves à la gestion des affaires à Athènes pourrait être interprétée comme visant à accroître leur motivation personnelle, dans le contexte d'un système d'exploitation des esclaves de type « carotte » plutôt que « bâton ». L'objectif du maître, en tant qu'*homo economicus*, serait de donner à ses esclaves le maximum de motifs pour travailler, en leur abandonnant une petite portion des profits. Pour le maître, le risque inhérent à cette poursuite de profit serait alors d'être tenu pour responsable des pertes engendrées par l'activité commerciale de son esclave.

---

<sup>1</sup> Cohen 1992, p. 90-94 ; 1998 ; 2000, p. 130-141 ; 2007, p. 155-170.

<sup>2</sup> Au sujet du besoin de réévaluer les positions de Max Weber et Moses Finley, rejetant l'*homo economicus* qui cherche à maximiser le revenu en le remplaçant par l'*homo politicus* qui cherche à maximiser le statut, v. Christensen 2003.

<sup>3</sup> Karagiannis 1992 ; 2000 ; Bitros-Karagiannis 2006 ; 2008.

<sup>4</sup> Un exemple du respect dont jouissent les citoyens riches qui employaient leurs richesses pour le bénéfice de la communauté est le monument chorégique, qui perpétue la mémoire du producteur plutôt que de l'acteur ou du dramaturge lui-même. Dans les temps ultérieurs, l'essor de l'évergétisme et les honneurs attribués aux bienfaiteurs lèverait toute réserve à l'égard de la création de richesses, tant que celui qui en est à l'origine affichait son dévouement envers la communauté.

<sup>5</sup> Ceux qui étaient blâmés étaient des citoyens riches et les métèques qui ne s'engageaient pas volontairement dans les dépenses publiques (liturgies) à la hauteur de leur richesse personnelle.

Le discours d’Hypéride *Contre Athénogène* (daté entre 330 et 324 av. J.-C.)<sup>6</sup>, en offre plusieurs indices. Épicrate conclut un accord (*synthêka*) avec le métèque Athénogène au sujet de la vente de Midas, qui exploitait une parfumerie, et de ses deux fils, dont le cadet était le véritable objet de son désir. Un contrat fut signé officiellement, auquel Athénogène ajouta une clause engageant Épicrate à couvrir les dettes que Midas avait contractées, assurant l’acheteur qu’elles seraient couvertes par la valeur du stock de la parfumerie<sup>7</sup>. Plus tard, l’acheteur découvrit que les dettes s’élevaient à la somme écrasante de cinq talents. Par conséquent, il intenta une action en justice pour faire annuler le contrat<sup>8</sup>.

### I. L’esclave opérant un commerce est-il responsable de ses dettes ?

Edward Cohen a raison d’affirmer que l’esclave opérant un commerce pouvait accumuler des dettes. Le fait que les dettes en question aient été engagées et soient dues par Midas<sup>9</sup> lui-même est, en effet, clairement mentionné à plusieurs reprises dans le discours d’Hypéride :

3, 5 : ὅσον μέντοι ὀφείλουσιν ἀργύριον,  
 3, 13-15 : οἱ χρῆσται οἷς ὀφείλετο παρὰ τῷ Μίδα,  
 5, 6 : οἱ δ’ ἄλλοι ἐφ’ οἷς εἰλήφει πάντα ὁ Μίδαας,  
 7, 10 : ὁ δὲ Μίδαας, ὃν σύ μοι ἀπέδου, κ[α]ὶ τὴν τῶν φίλων τῶν ἐμῶν  
 ἀπολώλεκ[ε]  
 9, 19-20 : ὀφείλοντα Μ[ίδααν] τὰ χρήματα ταῦτα]

Référence aux dettes de Midas est aussi faite dans le contrat de prise en charge de celles-ci :

5, 1 : καὶ εἴ τῳ ἄλλῳ ὀφείλει τι Μίδαας

<sup>6</sup> Tepedino Guerra 1996.

<sup>7</sup> Au sujet du contrat comme source d’obligations, v. Carawan 2006, part. p. 344-351 ; Phillips 2009.

<sup>8</sup> Selon l’opinion dominante dans la doctrine juridique, il s’agit d’une *dike blabês*. À ce sujet v. Osborne 1985, part. p. 57 ; Whitehead 2004, p. 268-269. Au sujet de la *dike blabês*, voir Todd 1995, p. 103. Je pense qu’il s’agit plutôt d’une *graphê bouleuseôs* pour l’annulation du contrat, comme l’ont suggéré Maridakis 1963 ; Cantarella 1966. Au sujet de la *graphê bouleuseôs*, v. Harrison 1971, p. 78, « *the main effect of which, if the defendant was convicted, was to release the plaintiff from bondage or from payment (though there may of course have been a penalty attached as well)* ».

<sup>9</sup> Midas avait été en charge de l’exploitation du commerce et était responsable de l’accumulation de la dette, mais cette dette n’est pas distinguée du commerce même, qui comprend les esclaves et la marchandise, également considérée comme faisant partie de la transaction, v. Todd 1995, p. 188.

Épicrate se demande aussi, vu la dissimulation des dettes avant le transfert de propriété de l'esclave, qui doit les payer, « l'acquéreur subséquent, ou l'homme à qui appartenait l'esclave à l'origine, *lorsqu'il empruntait de l'argent ?* » :

10, 14 : ὁ ὕσ[τ]ερος πριάμενος ἢ [ὁ π]άλαι κεκτημένος, ὅτ' ἐδανείζετο;<sup>10</sup>

L'argument de son adversaire, qui prétendait ignorer le montant de ces dettes, présuppose la possibilité de la part de l'esclave d'amasser des ἐράνουσ<sup>11</sup> et des χρέα lors de l'opération d'un commerce<sup>12</sup>. L'esclave exploitant la parfumerie avait donc la capacité d'en gérer aussi les fonds, en empruntant des sommes à des tiers ou en acceptant les dépôts d'argent au magasin de la part de clients<sup>13</sup>, étant considéré comme le premier débiteur des créanciers du commerce.

II. L'esclave pouvait-il être tenu pour seul responsable de ses dettes ?

Midas rendait pourtant des comptes, tous les mois, à son maître<sup>14</sup>. La question de savoir si, en tant qu'esclave exploitant une parfumerie de façon semi-indépendante, il était ou aurait dû être tenu pour seul responsable de ces dettes<sup>15</sup>, n'est pas du tout soulevée par le demandeur. Tout le discours est au contraire fondé sur le principe de la responsabilité conjointe de son ancien maître, Athénogène (τά παρὰ σοῦ ἀδικήματα, συσκευασθέντα)<sup>16</sup>. La responsabilité exclusive de l'esclave, *de iure* ou *de facto*, est une question qui n'a jamais été envisagée par les parties<sup>17</sup>.

<sup>10</sup> Ath. 10 : εἰ σὺ μὲν διὰ τὸ μὴ εἰδέναι μὴ προεἰπᾶς μοι πάντα τὰ χρέα, ἐγὼ δὲ ὅσα σου ἦκουσα ταῦτα μόνον οἰόμενος εἶναι τὰς συνθήκας ἐθέμην, πότερος δίκαι[ό]ς ἐστιν ἐκτεῖσαι; ὁ ὕσ[τ]ερος πριάμενος ἢ [ὁ π]άλαι κεκτημένος, ὅτ' ἐδανείζετο; ἐγὼ μὲν γὰρ οἴομαι σέ.

<sup>11</sup> Sur les *eranoi*, v. Cohen 1992, p. 208 et suiv.

<sup>12</sup> Ath. 9, 3 : οὐτ[ο]ς δὲ ὁ ἐκ τριγ[ο]νίας [ῶν] μυροπώλης, καθ[ή]μενος δ' ἐν τῆ[ι] ἀγο[ρᾶ] ἡμέραι, τρία [δὲ μ]υροπώλια κεκτη[μέν]ος, λόγους δὲ κατ[ὰ] μῆνα λαμβάνω[ν, οὐκ] ἦδει τὰ χρέα. ἀλλ' ἐν μὲν τοῖς ἄλλοις οὐκ [ι]διώτης ἐστίν, πρὸς δὲ τὸν οἰκέτην οὐτ[ω]ς ε[ὐ]ήθησεν ἐγένετο, καὶ τινὰ μὲν τῶν χρ[εῶ]ν ὡς ἔοικεν ἦδει, τὰ δὲ φησιν οὐκ εἰδέναι, ὅσα μὴ βούλεται.

<sup>13</sup> Pendant l'exploitation de l'entreprise, de l'argent avait été déposé par les clients auprès de l'esclave, cf. Ath. 3, 5 : μύρου τέ τινος τιμὴν Παγκάλωι κ[α]ὶ Προκλεῖ καὶ εἴ τι ἄλλο κατέθετο τις ἐπὶ τὸ μυροπώλιον τῶν προσφοιτώντων, οἷα γίνεσθαι, ταῦτα ἔφη σὺ ἀναδέξει.

<sup>14</sup> Millet 1991, p. 103.

<sup>15</sup> *Contra* Hunter 2001, p. 5, considère que seul Athénogène était responsable de ces dettes.

<sup>16</sup> Ath. 7, 6-7.

<sup>17</sup> Le maître qui avait directement tiré profit de l'entreprise menée par l'esclave lorsqu'il faisait partie de sa propriété (v. Kazakévich 2008, part. p. 373-374) constituait probablement une sorte de garant de ces dettes. Dans un système monétaire où les transactions des non-citoyens, ne possédant pas le droit d'*enktesis*, étaient en général accompagnées de garanties personnelles de la part des citoyens (v. Finley 1952, p. 76-77), il semble fort improbable que les esclaves aient pu emprunter de l'argent sans la

Apparemment, cette option n'existait pas, sinon la conclusion d'un accord entre Athénogène et Épicrate n'aurait pas été nécessaire : les dettes n'auraient pas été leur préoccupation, avant ou après la vente de l'esclave. L'existence même du contrat de prise en charge de ces dettes, conclu entre l'ancien et le nouveau maître – sans que Midas soit partie contractante – en exclut la possibilité. En proposant d'ailleurs ce contrat, le vendeur n'était évidemment pas préoccupé par le bienfait de son esclave ou par les intérêts des créanciers, mais il visait à se débarrasser d'un commerce peu profitable, y compris de la totalité de ses dettes et du risque qu'elles représentaient pour lui-même. Toute autre interprétation des termes de ce contrat signifierait qu'Athénogène aurait agi comme l'agent de son esclave, assurant à son bénéficiaire la prise en charge des dettes par son nouveau maître (ὁμολογήσας αὐτῷ τὰ χρέα ἀναδέξεσθαι<sup>18</sup>), ce qui, évidemment, est hors de question. Enfin, la question essentielle à prouver, selon le demandeur, à savoir si Athénogène l'avait, avec une diligence raisonnable, informé de l'ampleur de la dette, constitue une obligation de divulgation qui ne pourrait pas peser sur un tiers, non personnellement impliqué dans les ἐράνοϋς et les χρέα.

### III. La loi de Solon sur la responsabilité des maîtres d'esclaves

Épicrate demande que la question soit soumise à l'arbitrage de la loi de Solon<sup>19</sup>, qui, dit-il, voyant que plusieurs ventes ont lieu dans la cité, a fait une loi juste « indiquant que tous les dommages ou crimes commis par un esclave doivent être de la responsabilité du maître auprès de qui il travaille à l'époque<sup>20</sup> ». Cette loi ne suffisait pas à régler la question, étant donné qu'Épicrate avait de sa propre volonté accepté de payer les dettes de l'esclave. Elle est pourtant invoquée afin de soumettre à l'attention du jury le fait que, normalement, Athénogène aurait dû être tenu responsable de ces dettes. Plusieurs décrets athéniens de l'époque confirment la responsabilité des maîtres pour les délits commis par leurs esclaves, soit de façon indépendante, soit conjointement avec eux<sup>21</sup>. En ce qui concerne les transactions

---

garantie, expresse ou supposée, de leur maître. Un esclave d'ailleurs aurait pu s'échapper ou mourir, ce qui aurait augmenté le risque de l'entreprise.

<sup>18</sup> *Ath.* 3, 20-21.

<sup>19</sup> Cf. Dem. 53, 20 : Παρ' οἷς τοίνυν ἡργάσατο πάποτε, ὡς τοὺς μισθοὺς Ἀρεθοῦσιος ἐκομίζετο ὑπὲρ αὐτοῦ, καὶ δίκας ἐλάμβανε καὶ ἐδίδου, ὅποτε κακόν τι ἐργάσατο, ὡς δεσπότης ὢν, τούτων ὑμῖν τοὺς εἰδόμενους μάρτυρας παρέξομαι.

<sup>20</sup> *Ath.* 10, 11-15 : ὅς εἰδὼς ὅτι πολλοὶ ὄναϊ γίγνονται ἐν τῇ πόλει, ἔθηκε νόμον δίκαιον, ὡς παρὰ πάντων ὁμολογ[ε]ῖται, τὰς ζημίας ὅς ἂν ἐργάσωνται οἱ οἰκέται καὶ τὰ ἀ[δικήμ]ατα διαλύειν τὸν δεσπότην παρ' ᾧ ἂν ἐργάσ[ω]νται οἱ οἰκέται.

<sup>21</sup> Dans un décret très fragmentaire de 485/4 av. J.-C. (*IG* I<sup>3</sup>, 4), dans lequel le mot δούλον est restitué, l'esclave doit également être condamné de la même façon que les personnes libres (l. 13-14 : καὶ τῶν [δούλον καταδικάζεν κα]θάρπερ / [τῶν ἐ]λευ[θέ]ρον). Dans une loi sacrée datant de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, le prêtre d'Apollon Erithaseus interdit de couper et d'emporter le bois provenant du sanctuaire. Si quelqu'un est arrêté en flagrant délit et qu'il est un esclave, il doit être fouetté, et son nom ainsi que celui de son maître

commerciales, dans un décret d'Athènes malheureusement assez mutilé, daté d'entre 336/5 et 322/1 av. J.-C. et concernant la réglementation des importations, le maître semble être condamné à payer une amende, dans le cas où son esclave transgresserait les prescriptions du décret :

IG II<sup>2</sup>, 412

- 1 [.....30.....]κ[.4..]  
 [....10....]εφ[...8....]λλο[...7...]μενος  
 [.....16.....]ΩΑ ἐ[π'] αὐτῶι τὰ [ἐπ]ιτίμια  
 [τὰ γεγραμμένα ἐν τῶ]ι νό[μ]ωι. προστιμάτω δὲ [α]-  
 5 [ὐτῶι ἢ ἡλιαία ὅτου ἄ]ν δ[οκῆ]ι ἄξιος εἶναι ἀπ[ο]-  
 [τεῖσαι καὶ δεδέσ]θ[ω ἔω]ς ἄ[ν] ἐκτείσει. **ἐὰν δὲ δ-**  
**[οὔλος ἦι, ὁ κύριος ζημ]ιο[ύσ]θω.** τῶν δὲ φανθέντ-  
 [ων τὸ μὲν ἦμισυ ἔστω] το[ῦ] φήναντος τὸ δὲ ἦμισυ-  
 [ν τοῦ δημοσίου. εἰσ]αγ[όν]των δὲ καὶ περὶ τοῦ κ-  
 10 [.....17..... τῶν] χρημάτων καὶ τοῦ π-  
 [.....18..... ε]ἰ δὲ δόξει τῶι δικα[σ]-  
 [τηρίωι .....13..... τ]ῶ ἐπιπλα. ἐὰν δὲ μὴ [.2.]  
 [.....26.....]λ[...8....]

Le jury était donc familier de ce principe de la responsabilité du maître pour les actions de son esclave. Même si la loi de Solon ne visait pas initialement leurs activités commerciales<sup>22</sup> mais était plutôt liée à leur prêt ou leur location<sup>23</sup>, le

---

doivent être donnés au roi et à la Boulè selon le décret de la Boulè et de l'Ekklesia (IG II<sup>2</sup>, 1362, l. 7-14 : ἄν δέ τις ληφθεῖ [κ]/όπτων ἢ φέρων τι τῶν ἀ[π]ειρημένων ἐκ τοῦ [ι]/εροῦ, ἄν μὲν δοῦλος εἴ ὁ λη[φ]θείς, μαστιγῶ[σ]/εται πενήκοντα πληγὰς καὶ παραδώσει [α]/ὕτὸν καὶ τοῦ δεσπότη τοῦνομα ὁ ἱερεὺς [τ]/ῶι βασιλεῖ καὶ τεῖ βουλεῖ κατὰ τὸ ψήφισ[μ]/α τῆς βουλῆς καὶ τοῦ δήμου τοῦ Ἀθηναίων·). Dans un décret datant de 320/19 av. J.-C. (SEG 21, 307), selon la reconstruction proposée, les esclaves doivent être immédiatement attachés et punis, tandis que les personnes libres sont condamnées par les *agoranomoi* à une amende payable aux hiéropes (l. 40-45 : [μη]δαμοῦ· ἐὰν δέ τις] τούτων τι ποεῖ, ἐὰμ μ/[ἐν] δοῦλος, δεδέσθω καὶ λ[α]μ[βαν]έτω. πλ/[ηγὰς ἐν τῶι κύφωι ἀὐθις, ἐὰν] δ' [ἐλε]ύθερ[ος], οἱ ἀγορανόμοι ∆: δραχμα]ῖς αὐτῶι, <ι>ε[ρ]/[οποιοῖς ἀποδοσίμοις, ζημιούντ]ωσαν). Dans un décret contemporain (IG II<sup>2</sup>, 380), concernant la supervision de l'Agora et des rues du Pirée par les *agoranomoi*, il est interdit à quiconque de couvrir les rues et les places de saletés ou d'excréments. Si un esclave ou un métèque est arrêté alors qu'il accomplit un tel acte, il doit recevoir un châtement corporel, tandis qu'une condamnation différente est prévue pour les personnes libres (l. 40-3 : ἐὰν δέ τις] τ[ο]ύτων τι π[ο]εῖ, ἐὰμ μ/[ἐν] δοῦλος ἦι ἢ μέτοικος λ[α]μ[βαν]έτω πλ/[ηγὰς).

<sup>22</sup> Pourtant, dans une époque pré-monnaire, la réforme de Solon concernant les dettes des citoyens de l'Attique visait des obligations purement contractuelles des propriétaires, v. Harris 2002. Au sujet de l'argent gagné par l'esclave appartenant au maître et de sa



principe sous-jacent, selon Épistrate, était le même : le maître qui tire profit du travail de l'esclave doit être aussi tenu pour responsable des dommages engendrés, donc des dettes insolubles envers les créanciers<sup>24</sup>. À l'origine de la loi de Solon est rattachée, *expressis verbis*, la vente fréquente des esclaves. Épistrate insinue que cette mesure a été adoptée en vue de leur changement de propriétaire, pour protéger les acquéreurs d'esclaves comme lui-même, en faisant le point sur la responsabilité du maître précédent. Le sens exact de ζημίας et ἀ[δικήματ]α dans la loi de Solon, ou, selon une autre reconstruction du mot manquant, de ἀ[ναλώματ]α (dépenses), est débattue par la doctrine<sup>25</sup>. Ἀδικήματα est le mot utilisé ailleurs par Épistrate (τά παρὰ σοῦ ἀδικήματα, συσκευασθέντα οὐκ ἀναδεκτέον σοι ἐστίν;<sup>26</sup>) pour invoquer précisément les dettes dissimulées. Ζημία, selon la définition de Socrate dans le dialogue *Hipparque* de Platon, est le contraire du gain (Ἐναντίον δὲ τῆ ζημίας τὸ κέρδος<sup>27</sup>), et c'est de ce sens large qu'Épistrate désire investir le terme, bien au-delà du contexte de la dichotomie délit-contrat. Plus exactement, le plaideur adapte la loi de Solon au temps présent, à l'activité commerciale des esclaves et aux différents sens plausibles des termes ζημίας et ἀδικήματα dans l'Athènes du IV<sup>e</sup> siècle. Il les interprète donc comme incluant les dommages des dettes insolubles des esclaves, ce qui d'ailleurs, ne l'oublions pas, était bien évidemment son droit devant le tribunal démocratique<sup>28</sup>. D'ailleurs, c'était ce contexte juridique qui avait incité Athénogène à présenter à l'acheteur un contrat au sujet de ces dettes : apparemment la loi de Solon aurait suffi pour qu'il puisse en être tenu responsable, même après la vente de son esclave.

Le principe de responsabilité du maître pour les dettes commerciales de l'esclave explique aussi pourquoi Athénogène a cherché, aux dires d'Épistrate, à contourner son intention initiale<sup>29</sup> qui avait été d'affranchir les esclaves, ce qui fut ἡ

responsabilité pour les contrats de l'esclave, en tant que signe du droit de propriété du maître sur l'esclave, v. *ibid.*, p. 416. Voir aussi Hammond 1961.

<sup>23</sup> Phillips 2009, p. 113.

<sup>24</sup> L'explication avancée par Épistrate, selon laquelle « ce n'est que justice, car si un esclave a un succès ou apporte des bénéfices, son propriétaire bénéficie des avantages », fait de la responsabilité du maître pour les dettes de l'esclave la contrepartie des profits encaissés grâce à son activité.

<sup>25</sup> Les différentes opinions sont rassemblées dans le commentaire du discours par Whitehead 2004, p. 323-325, qui opte pour ἀδικήματα.

<sup>26</sup> *Ath.* 7, 6-7.

<sup>27</sup> Pl., *Hipp.* 227b.

<sup>28</sup> Phillips 2009, p. 117-119.

<sup>29</sup> *Ath.* 2, 22-3, 5 : σὺ μὲν γάρ] ἔφη '[τὸ] ἀργύριον ἐπ' ἐλευθερία καταβαλε[ῖς] το[ῦ Μίδου] καὶ τῶν παίδων· ἐγὼ δὲ σοι ἀποδώ[σ]ομαι αὐτοὺς ὄνῃ καὶ πράσει[ι], ἵνα πρῶτον μὲν μηδεὶς [σ]ε [ἐ]νοχ[λ]ῆ [μη]δὲ διαφθείρ[η] τὸν π[α]ῖδα, ἔ[π]ε[ι]τ' αὐτοὶ μὴ ἐγχειρῶσι π[ο]νηρε[ύ]εσθαι μηδὲν διὰ τὸν φόβ[ον]. τὸ δὲ μέγιστον· νῦν μὲν ἂν δόξειαν δι' ἐμὲ γεγονέναι ἐλεύθεροι· ἐὰν δὲ πριάμενος σὺ ὄνῃ καὶ πράσει εἴθ' ὕστερον, ὅτε ἂν σοι δοκῆι, ἀφῆς αὐτοὺς ἐλευθέρους, διπλασίαν ἔξουσίν σοι τὴν χάριν.

ἐπιβουλὴ καὶ τὸ πλάσμα τ[ὸ] μέγα dont il l'accuse.<sup>30</sup> Dans ce cas, l'ancien propriétaire ainsi que l'affranchi lui-même seraient restés obligés<sup>31</sup> envers les créanciers, et Ἐπικράτε n'aurait encouru aucun risque<sup>32</sup>. C'est pourquoi il a été dupé par le défendeur, qui lui proposa un accord qui en contenait un autre : qu'Ἐπικράτε verse de l'argent pour leur affranchissement (σὺν μὲν γάρ) ἔφη (τὸ) ἀργύριον ἐπ' ἐλευθερίᾳ καταβαλεῖ[τ]ς το[ῦ] Μίδα) καὶ τῶν παίδων), mais qu'Athénogène lui livre les esclaves moyennant une vente (ἐγὼ δέ σοι ἀποδώσομαι αὐτοὺς ὧν ἢ καὶ πράσει)<sup>33</sup>, prétendant qu'il sécuriserait mieux leur gratitude lorsqu'il les libérerait plus tard. Il lui fit aussi signer un contrat en rajoutant une note « insignifiante<sup>34</sup> » – laquelle fait penser aux « petites lettres » des contrats contemporains – lui faisant admettre la prise en charge de toute dette de Midas envers quiconque.

#### IV. La vente de l'esclave libérait-elle l'ancien propriétaire des dettes ?

Il faut noter qu'Athénogène ne se contentait pas de la seule vente de Midas et de l'entreprise (τὰς τετραράκοντα) τ[α] μ[ὲν] ἄς εἰληφέναι ὑπὲρ τοῦ μυροπωλίου)<sup>35</sup>, mais qu'il faisait signer à l'acheteur un contrat officiel au sujet des dettes, garanti par un garant (pour être sûr que les créanciers ne se retourneraient pas contre lui)<sup>36</sup>, et qu'il déposait ce document auprès d'un tiers<sup>37</sup>. « Ce » ou « ces » contrats (car le terme

<sup>30</sup> Cela semble être aussi l'enjeu de son action en justice, cf. *Ath.* 13, 6 : οὐχ ὄ[σ]τε ἐμὸν εἶ[ναι], ἀλλ' ὥστε ὑφ' ὑμῶν] τῇ ψήφω[ι] ἐλεύθερον ἀφ[ί]σθαι. Cette phrase pourrait signifier qu'Ἐπικράτε cherche à annuler le contrat de vente, y compris le terme de la prise en charge des dettes, et à faire valoir l'affranchissement des esclaves.

<sup>31</sup> Le demandeur accuse également Athénogène et sa maîtresse, de ne pas se contenter des 40 mines payées pour la parfumerie, mais de l'accabler d'un surplus de cinq talents : le véritable montant des dettes selon Ἐπικράτε. Cet argument n'a de sens que si le vendeur avait tiré profit de ce montant, de l'acquiescement duquel il s'est libéré.

<sup>32</sup> Comme il ressort *a contrario* de l'argument, *Ath.* 3, 15-25 : ἦν δὲ ὁ ἄνδρες δικασ[τ]αὶ ὡς ἔοι[κ]εν ἐναυῦθα ἢ ἐπιβουλὴ καὶ τὸ πλάσμα τ[ὸ] μέγα. εἰ μὲν γάρ] ἐπ' ἐλευθερίᾳ καταβάλλ[ο]ιμι αὐτῶν τὸ ἀργύριον, τοῦτο μόνον ἀπ[ώ]λλυον ὃ δόιην αὐτῶι, ἀ[λλ'] οὐδὲν δεινὸν ἔπασχον· εἰ δὲ πριαίμην ὧ]ν ἢ καὶ πράσει, ὁμολογήσας αὐτῶι τὰ χρέα ἀναδέξασθαι, ὡς οὐθενὸς ἄξια ὄντα, δι[τὰ] τὸ μὴ π[ρ]οειδέναι, ἐπάξειν [μ]οι ἔμελλεν ὕστερον τοὺς χρ[η]στὰς καὶ τοὺς πληρωτὰς τῶν ἐράνων, ἐν ὁμολογίᾳ λαβῶν· ὅπερ ἐποίησεν. Sur cet affranchissement, v. Zelnick-Abramovitz 2005, p. 217-218.

<sup>33</sup> *Ath.* 3, 19-20.

<sup>34</sup> *Ath.* 5, 1 : ἀλλ' ἐν προσθήκης μέρει ὡς οὐδὲν ὄντα, 'καὶ εἴ τωι ἄλλωι ὀφείλει τι Μίδα'.

<sup>35</sup> *Ath.* 8, 22.

<sup>36</sup> *Ath.* 9, 21-22 : καὶ ἐκ τοῦ αἰτεῖν [σε τὸν Νίκωνα ὑπὲρ ἐ]μοῦ ἐγγυη[τ]ή]ν.

<sup>37</sup> *Ath.* 4, 1-12 : ἦσαν δὲ αὐταὶ συνθήκαι πρὸς ἐμέ· ὧν ἐγὼ ἀναγιγνωσκομένων μὲν ἤκουον, ἔσπευδον μέντοι ἐφ' ὃ ἦκον τοῦτο διοικήσασθαι. καὶ σημαίνεται τὰς συνθήκας εὐθὺς ἐν τῇ [α]ὐ[τ]ῆ οἰκίᾳ, ἵνα μηδε[ί]ς τῶν ἐν φρονούντων [ἀ]κούσαι τὰ ἐγγεγραμμένα, προσεγγράψας μετ' ἐμοῦ Νίκωνα τὸν Κηφισ<ι>έα. ἐλθόντες δ' ἐπὶ τὸ μυροπώλιον τὸ μὲν γραμματεῖον τιθέμεθα παρὰ Λυσικλεῖ Λευκονοεῖ· τὰς δὲ τετραράκοντα μνᾶς ἐγὼ καταβάλων τὴν ὧν[η] [v] ἐποιήσαμην.

συνθήκαι est au pluriel) contenai(en)t plusieurs clauses, comprenant le transfert de propriété des esclaves et du magasin, mentionnai(en)t par leur nom deux créanciers dont les prêts étaient garantis par la valeur du stock du magasin<sup>38</sup> et comprenai(en)t enfin une clause au sujet de la totalité des dettes de Midas<sup>39</sup>. La signature de ce contrat constitue un indice que seule la vente des esclaves n'entraînait pas l'extinction de l'obligation de l'ancien maître vis-à-vis des créanciers pour les dettes accumulées par ceux-ci<sup>40</sup>, et qu'elle n'entraînait pas le transfert automatique de ces dettes au nouveau propriétaire<sup>41</sup>. Sinon, ce document explicite et toute la manipulation dont le vendeur est accusé n'auraient pas été nécessaires<sup>42</sup>. Athénogène, de toute évidence, a pris des précautions afin de transférer par écrit ses dettes à Épicrate et de pouvoir invoquer auprès de ses créanciers cette ὁμολογία. Si une telle décharge n'était pas indispensable à Athènes, il aurait été facile à tout propriétaire de commerce de se dérober à ses créanciers, simplement en faisant obtenir des prêts moyennant son esclave et en vendant par la suite l'esclave débiteur à un tiers, même dépourvu de toute fortune et sans garant, sans que les créanciers puissent s'y opposer<sup>43</sup>. Apparemment, le stratagème du contrat fut adopté afin que la volonté contractuelle des parties l'emporte sur la loi. Athénogène utilisa ainsi une loi de Solon – celle qui prescrivait que tout contrat est contraignant, ὅσα ἄν ἕτερος ἐτέρῳ ὁμολογήσῃ, κύρια εἶναι<sup>44</sup> – contre une autre – celle invoquée par Épicrate au sujet de la responsabilité des maîtres des esclaves. Épicrate, pour dépasser l'impasse dans laquelle il s'est trouvé en signant par imprudence ce contrat, est obligé de poser des questions juridiques plus délicates<sup>45</sup>, à savoir : une disposition légale peut-elle

<sup>38</sup> *Ath.* 4, 20-26 : τὰ ἀντίγραφα τῶν συνθηκ[ῶν] ἀνεγινώσκομεν, ἐν αἷς ἐγγράπτο μὲν τὸ τοῦ Παγκάλου καὶ τοῦ Πολυκλέους ὄνομα διαρρήδην, καὶ ὅτι μύρων τιμαὶ ὀφείλοντο· ἃ ἦν βραχέα τε καὶ ἐξῆν αὐτοῖς εἰπεῖν, ὅτι τὸ μύρον ἄξιον εἶη τοῦ ἀργυρίου τὸ ἐν τ[ῶ]ι ἐργαστηρίῳ.

<sup>39</sup> Ces dettes, qui dépassent la valeur du stock du magasin qu'Athénogène s'empresse de faire transférer à Épicrate, ainsi que la caution exigée attestent que l'obligation et la responsabilité du maître pouvaient s'étendre bien au-delà de la valeur de la marchandise de l'établissement géré par l'esclave commerçant.

<sup>40</sup> Surtout si ces dettes n'étaient pas couvertes par une caution.

<sup>41</sup> Cf., par rapport à Athénogène, l'opinion de Harris 2000, part. p. 38.

<sup>42</sup> *Contra* Maffi 2008, part. p. 212 : « *A me pare dunque che la funzione dell'homologia nel nostro caso sia principalmente quella di ribadire che l'acquisto di uno schiavo che esercita un'attività commerciale comporta anche l'acquisto dell'azienda da lui gestita, in particolare del passivo inerente allo svolgimento di quell'attività.* »

<sup>43</sup> Ceci aurait représenté un grand risque pour les capitaux prêtés. Sur la connaissance par les Athéniens des facteurs de risque pour les investissements et les efforts pour les contrôler, v. Christensen 2003, p. 49-53. Cf. Talamanca 2008, part. p. 226-227.

<sup>44</sup> *Ath.* 6, 5-6.

<sup>45</sup> La question juridique à résoudre par le jury n'était donc pas celle de la responsabilité du maître sur les dettes de l'esclave, mais celle de la présence ou non des accords des parties sur l'esprit de la loi. Compte tenu du document qui l'incrimine, Épicrate doit prouver que sa volonté dans cet accord avait été faussée par la fraude et l'ignorance des

être abrogée par la volonté des parties ? Une obligation est-elle valable malgré la fraude d'une partie contractante<sup>46</sup> ? « Je ne suis pas tenu de payer ce dont le vendeur ne m'a pas informé », soutient-il<sup>47</sup>. Autant de questions pour lesquelles la loi d'Athènes ne contenait pas de dispositions explicites et qui le conduisent à invoquer des règles vaguement relatives (ν[όμο]ς παρ[α]πλήσιος), esquissant un principe juridique de bonne foi dans les transactions commerciales, telle l'obligation ἀψευδεῖν ἐν τῇ ἀγορᾷ<sup>48</sup>, la responsabilité des maîtres pour les vices cachés des esclaves<sup>49</sup> et le principe d'équité dans les actes juridiques, comme le mariage et les testaments « justes » (δίκαια).

Le cas d'Athénogène montre que ce commerçant averti, familier de l'agora depuis trois générations, dirigeant trois parfumeries<sup>50</sup>, bon connaisseur de surcroît des lois d'Athènes (Épicrate dit qu'il était aussi logographe<sup>51</sup>), a orchestré – conjointement avec la vente de son esclave et du commerce – la signature d'une décharge officielle de ses dettes par le nouveau maître<sup>52</sup>. Étant lui-même, en tant que maître de Midas au moment où ces dettes avaient été contractées, redevable auprès des créanciers, la promesse formelle d'Épicrate lui était indispensable afin qu'il en soit libéré. Une fois le contrat signé, Athénogène lui-même renvoie les créanciers au nouveau débiteur en invoquant ce contrat (ἐπάξειν [μ]οι ἔμελλεν ὕστερον τοὺς

faits. Les conventions écrites demeurent, rétorque-t-il, tant qu'elles ne sont pas injustes : τὰ γε δίκαια, ὧ βέλτιστε: τὰ δὲ μὴ τοῦναντίον ἀπαγορεύει μὴ κύρια εἶναι. V. aussi Dem. 42, 12 ; [Dem.] 56, 2 ; Din. 3, 4.

<sup>46</sup> Ath. 10, 23: σὺ δὲ καὶ τὰς ἀδικούς συνθ[ή]κας ἀξιούεις κρατεῖν πάντων τῶν νόμων.

<sup>47</sup> Épicrate soutient qu'Athénogène, en prétendant tout ignorer des dettes contractées par son esclave, s'accuse en effet lui-même, plutôt qu'il ne s'excuse, car il admet que le demandeur n'a pas besoin de payer les dettes (ὡς οὐ δεῖ [με τὰ χρέα διαλύ]ειν).

<sup>48</sup> À défaut d'une disposition sur la fraude dans les contrats, Épicrate cite une loi qui exige que toutes les personnes ἀψευδεῖν ἐν τῇ ἀγορᾷ. Cette loi était appliquée aux transactions quotidiennes sur le marché, qui pouvaient être annulées par les *agoranomoi* si la valeur de l'objet de la transaction avait été déformée. Harpocraton, s.v. κατὰ τὴν ἀγορὰν ἀψευδεῖν ; Arist., Ath. Pol. 51, 4.

<sup>49</sup> Les dettes de l'esclave sont comparées à une forme de vice caché, similaire aux incapacités physiques des esclaves vendus, pour lequel le maître doit assumer l'entière responsabilité. À ce sujet v. Triantaphyllopoulos 1968. Voir aussi Jakab 1997, p. 86-88.

<sup>50</sup> Ath. 9, 3-7: οὐτ[ο]ς δὲ ὁ ἐκ τριγ[ο]νίας [ἄν] μυροπώλης, καθ[ή]μενος δ' ἐν τῇ[ι] ἀγορᾷ[ι] ὄ[σ]ται ἡμέραι, τρία [δὲ μ]υροπώλια κεκτη[μέν]ος, λόγους δὲ κατ[ὰ] μῆνα λαμβάνω[ν, οὐκ] ἤδει τὰ χρέα.

<sup>51</sup> Ath. 2: ἀνθρώπον λογογράφον τε καὶ ἀγοραῖον, τὸ δὲ μέγιστον Αἰγύπτιον.

<sup>52</sup> À Athènes, en l'absence de notion de personnalité morale, si une dette était contractée par plusieurs partenaires commerciaux dans la même affaire, chacun d'eux était responsable pour ses propres actions. Si un des débiteurs ne tenait pas les termes du contrat, il en était tenu pour personnellement responsable, étant seul sujet à une action en justice de la part du créancier : v. Harris 1989, part. p. 342. *Mutatis mutandis*, il est douteux que le nouveau maître d'un esclave, qui n'avait commis aucune faute et ignorait les dettes accumulées par celui-ci sous la supervision de son maître précédent, puisse aussi en être tenu pour personnellement responsable.

χρησ[η]τὰς καὶ τοὺς πληρωτὰς τῶν ἐράνων, ἐν ὁμολογίαι λαβῶν· ὅπερ ἐποίησεν)<sup>53</sup>, et ceux-ci s'adressent volontiers directement à celui-ci<sup>54</sup>. L'accord qu'il fit signer à Épicrate pourrait alors être considéré comme le précurseur d'une « promesse de libération<sup>55</sup> », connue par exemple de nos jours dans les Codes civils grec (478 AK)<sup>56</sup>, suisse des obligations (175)<sup>57</sup> et allemand (329)<sup>58</sup>, et qui constitue une reprise officielle de la dette de la part d'un tiers sans le consentement du créancier<sup>59</sup>. Cette promesse de libération étant un contrat formel et contraignant, Épicrate ne peut que faire appel au principe d'équité. Il invoque la fraude au sujet du montant des dettes et de l'identité des créanciers comme autant d'éléments rendant caduc le contrat, et soutient que sa volonté contractuelle au sujet des esclaves avait été manipulée. Si l'on peut se référer au droit romain, il me semble plus pertinent de reconnaître dans cette affaire la notion du *malus dolus* justifiant l'annulation des contrats, en sus de la *voluntas* des parties nécessaire à leur interprétation<sup>60</sup>, que de l'analyser selon une analogie à la relation romaine maître-esclave et à la gestion de son *peculium*.

<sup>53</sup> Ath. 3, 22-24.

<sup>54</sup> Ath. 4, 12-5: τούτου δὲ γενομένου προσήεσάν μοι οἱ χρησταί, οἷς ὀφείλετο παρὰ τῶι Μίδαί, καὶ οἱ πληρωταὶ τῶν ἐράνων, καὶ διε]λέγοντό μοι·

<sup>55</sup> Frankeskakis 1952.

<sup>56</sup> Αστικός Κώδικας, « Άρθρο 478, Υπόσχεση τρίτου προς τον οφειλέτη. Αν τρίτος υποσχέθηκε στον οφειλέτη ότι θα καταβάλει το χρέος του, σε περίπτωση αμφιβολίας ο δανειστής δεν αποκτά δικαίωμα από τη σύμβαση αυτή. »

<sup>57</sup> Loi fédérale complétant le Code civil suisse (*Livre cinquième : Droit des obligations*) du 30 mars 1911 (État le 1<sup>er</sup> janvier 2011), article 175 : « 1. La promesse faite à un débiteur de reprendre sa dette oblige le reprenant à le libérer soit en payant le créancier, soit en se chargeant de la dette du consentement de celui-ci. 2. Le reprenant ne peut être actionné en exécution de cet engagement par le débiteur, aussi longtemps que ce dernier n'a pas accompli envers lui ses obligations dérivant du contrat de reprise de dette. 3. L'ancien débiteur qui n'est pas libéré peut demander des sûretés au reprenant. »

<sup>58</sup> *Bürgerliches Gesetzbuch*, § 329 : « *Auslegungsregel bei Erfüllungsübernahme. Verpflichtet sich in einem Vertrag der eine Teil zur Befriedigung eines Gläubigers des anderen Teils, ohne die Schuld zu übernehmen, so ist im Zweifel nicht anzunehmen, dass der Gläubiger unmittelbar das Recht erwerben soll, die Befriedigung von ihm zu fordern.* »

<sup>59</sup> *Contra*, Talamanca 2008, p. 226 : « *risulta difficile ammettere che un patto intervenuto fra il debitore e un terzo potesse avere l'effetto di produrre un mutamento nella persona del debitore... con effetto liberatorio verso il precedente debitore* ». Pourtant, il faut noter que les créanciers, dans le cas en question, s'adressent volontiers directement à Épicrate, le nouveau débiteur, Ath. 4, 12-18 : τούτου δὲ γενομένου προσήεσάν μοι οἱ χρησταί, οἷς ὀφείλετο παρὰ τῶι Μίδαί, καὶ οἱ πληρωταὶ τῶν ἐράνων, καὶ διε]λέγοντό μοι· [κ]αὶ ἐν τρισὶν μηνσὶν ἅπαντα τὰ χρέα φανερὰ ἐγγένοι, ὥστ' εἰναί μοι σὺ]ν τοῖς ἐράνο[ι]ς, ὅπερ καὶ ἀρτίως εἶπον, πε[ρ]ὶ π]έντε τάλαντα.

<sup>60</sup> Zimmerman 1990, p. 575 et suiv., 622 et suiv., 668 et suiv.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bitros-Karayiannis 2006: G. C. Bitros-A. D. Karayiannis, *The liberating power of entrepreneurship in ancient Athens*, in Y. Cassis-I. Pepelasis-Minoglou (éd.), *Country Studies in Entrepreneurship. A Historical Perspective*, Londres, p. 11-24.
- Bitros-Karayiannis 2008: G. C. Bitros-A. D. Karayiannis, *Values and Institutions as Determinants of Entrepreneurship in Ancient Athens*, *Journal of Institutional Economics* 4/2, p. 205-230.
- Cantarella 1966: E. Cantarella, *Il tema dell'invalidità del negozio giuridico nel diritto attico*, *Labeo* 12, p. 88-93.
- Carawan 2006: E. Carawan, *The Athenian Law of Agreement*, *Greek, Roman and Byzantine Studies* 46, p. 339-374.
- Christensen 2003: P. Christensen, *Economic Rationalism in Fourth-Century BCE Athens*, *Greece & Rome* 50/1, p. 31-56.
- Cohen 1992: E. Cohen, *Athenian Economy and Society. A Banking Perspective*, Princeton.
- Cohen 1998: E. Cohen, *The Wealthy Slaves of Athens: Legal Rights, Economic Obligations*, in H. Jones (éd.), *Le monde antique et les droits de l'homme*, Bruxelles, p. 105-129.
- Cohen 2000: E. Cohen, *The Athenian Nation*, Princeton.
- Cohen 2007: E. Cohen, *Slave Power at Athens: Juridical Theory and Economic Reality*, in J.-Chr. Couvenhes-S. Milanezi (éd.), *Individus, groupes et politique à Athènes de Solon à Mithridate*, Tours, p. 155-170.
- Finley 1952: M. Finley, *Studies in Land and Credit in Ancient Athens, 500-200 BC*, New Brunswick (NJ).
- Frankeskakis 1952: Ph. Frankeskakis, *Compte rendu de D. Evrigenis, La promesse de libération. Contribution à l'étude des dispositions du Code civil sur la reprise de dette*, *Revue internationale de droit comparé* 4/4, p. 805-806.
- Hammond 1961: N. G. L. Hammond, *Land Tenure in Attica and Solon's Seisachthei*, *JHS* 81, p. 76-98.
- Harris 1989: E. M. Harris, *The Liability of Business Partners in Athenian Law: the Dispute between Lycon and Megacleides ([Dem.] 52.20-1)*, *Classical Quarterly* 39/2, p. 339-343.
- Harris 2000: E. M. Harris, *Open Texture in Athenian Law*, *Dike* 3, p. 27-79.
- Harris 2002: E. M. Harris, *Did Solon Abolish Debt-Bondage?*, *Classical Quarterly* 52/2, p. 415-430.
- Harrison 1971: A. R. W. Harrison, *The Law of Athens*, II, Oxford.
- Hunter 2001: V. Hunter, *Introduction: Status Distinctions in Athenian Law*, in V. Hunter-J. Edmondson (éd.), *Law and Social Status in Classical Athens*, Oxford, p. 1-29.
- Jakab 1997: E. Jakab, *Praedicere und cavere beim Marktkauf, Sachmängel im griechischen und römischen Recht*, Munich.

- Karagiannis 1992: A. Karagiannis, *Entrepreneurship in Classical Greek Literature*, *South African Journal of Economics* 60, p. 67-93.
- Karagiannis 2000: A. Karagiannis, *Economic Ideas of Ancient Greek Sophists and Orators*, in *Essays in Honour of Professor Marios Raphael*, Le Pirée, p. 337-346.
- Kazakévich 2008: E. G. Kazakévich, *Were the χωρὶς οἰκοῦντες Slaves?*, *Greek, Roman and Byzantine Studies* 48, p. 343-380.
- Maffi 2008: A. Maffi, *Economia e diritto nell'Atene del IV secolo*, in *Symposion 2007*, Vienne, p. 203-222.
- Maridakis 1963: G. S. Maridakis, 'Υπερείδου κατ' Ἀθηνογένους, in *Τιμητικός τόμος ἐπὶ τῇ 125-ετηρήδι τοῦ Ἀρείου Πάγου*, Athènes, p. 398-524.
- Millet 1991: P. Millet, *Lending and Borrowing in Ancient Athens*, Cambridge.
- Osborne 1985: R. Osborne, *Law in Action in Classical Athens*, *JHS* 105, p. 40-58.
- Phillips 2009: D. D. Phillips, *Hypereides 3 and the Athenian Law of Contracts*, *TAPA* 139/1, p. 89-122.
- Talamanca 2008: M. Talamanca, *Risposta a A. Maffi: Economia e diritto nell'Atene del IV secolo*, in *Symposion 2007*, Vienne, p. 223-228.
- Tepedino Guerra 1996: A. Tepedino Guerra, *Rileggendo Iperide, C. Atenogene, Col. VIII 2-1 (PLouvre 9331/10438)*, *ZPE* 113, p. 158-162.
- Todd 1995: S. Todd, *The Shape of Athenian Law*, Oxford.
- Triantaphyllopoulos 1968: I. K. Triantaphyllopoulos, *Τά πραγματικά ἐλαττώματα τοῦ πωληθέντος κατὰ τὰ ἀρχαία Ἑλληνικά δίκαια ἐξαιρέσει τῶν παπύρων, Ἐφημερίς τῶν Ἑλλήνων νομικῶν* 35, p. 1-10.
- Whitehead 2004: D. Whitehead, *Hypereides, The Forensic Speeches*, Oxford.
- Zelnick-Abramovitz 2005: R. Zelnick-Abramovitz, *Not Wholly Free. The Concept of Manumission and the Status of Manumitted Slaves in the Ancient Greek World*, Leyde-Boston.
- Zimmerman 1990: R. Zimmerman, *The Roman Law of Obligations. Roman Foundations of the Civilian Tradition*, Le Cap.



CHRISTOPHE PÉBARTHE (BORDEAUX)

## DROIT ET MARCHÉ EN GRÈCE ANCIENNE. DE LA MONNAIE ATHÉNIENNE COMME LOI

En 1983, Keith Hopkins a résumé l'état de l'histoire économique par une saisissante image, *a battleground*<sup>1</sup>. Il y aurait donc eu un combat entre les tenants de deux thèses radicalement opposées, les primitivistes et les modernistes. Depuis lors, les années passant, une nouvelle tendance historiographique est apparue, le dépassement de la querelle. En 1995, Léopold Migeotte proposait de situer son étude sur les finances des cités grecques *au-delà* du primitivisme et du modernisme. Si la démarche paraît indispensable, sauf à souhaiter s'enfermer dans les attendus de l'historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'en demeure pas moins nécessaire de donner un contenu à « l'au-delà », qui, sinon, risque fort de se réduire à « la voie du milieu ». Or, dans ce domaine, il est vain d'espérer obtenir des résultats si le cadre général, c'est-à-dire la nature de l'économie antique, n'est pas établi. Depuis la parution de *L'économie antique*, le débat s'est en grande partie cristallisé autour de la question du marché<sup>2</sup>. Trois options se dégagent à présent. L'une s'inscrit dans le sillon de l'orthodoxie finleyenne ou polanyienne, la première ne recouvrant pas totalement le champ de la seconde. Une autre, tout en reconnaissant l'existence de structures marchandes, conclut *in fine* à la nature essentiellement non marchande des économies anciennes<sup>3</sup>. Une troisième affirme la présence du marché et tente de le décrire, en tenant compte plus ou moins des acquis de la théorie économique<sup>4</sup>.

Ces trois approches posent toute la question, d'une manière ou d'une autre, de la nature du marché en tant que concept économique, c'est-à-dire de la délimitation du champ d'application des lois de l'économie. Toutes les périodes historiques connaissent-elle le marché ? Si oui, s'agit-il d'un seul et même marché ? Or, la science économique n'a eu de cesse ces dernières années de souligner la différence entre les raisonnements formels et les réalités constatées. Elle ne prétend ainsi pas décrire une situation historique donnée mais cherche, à la manière d'une science

---

<sup>1</sup> Hopkins 1983, p. IX.

<sup>2</sup> Finley 1975.

<sup>3</sup> Sans doute l'œuvre de Léopold Migeotte est-elle la plus emblématique de cette tendance, comme l'exprime la distinction qu'il propose entre économie à marché (Bresson 2000, p. 304) qu'il récuse et économie à marchés qu'il propose (Migeotte 2002, p. 147).

<sup>4</sup> Cf. notamment Bresson 2007 et 2008 pour le monde grec, et Bang 2008 pour le monde romain. Si le premier recourt à des théories économiques, le second utilise un concept, le bazar, pour sortir des limites strictes du marché des économistes.



expérimentale, à réduire une situation à un ensemble de données récurrentes permettant des prévisions. L'économie ne produit pas de description, elle vise à réduire la réalité à une formule du type « tout se passe comme si... ». Comme l'écrit Ivar Ekeland, professeur de mathématiques et d'économie et titulaire de la chaire de recherche du Canada en Économie mathématique, au sujet de la théorie économique du consommateur qu'il qualifie de « cheval de bataille de l'économie moderne », cette dernière « prétend que les paysans illettrés, [...] qui ne savent pas ce qu'est une fonction [...] ont des préférences représentables par une fonction d'utilité concave, et résolvent quotidiennement [un] problème d'optimisation [mathématique complexe]<sup>5</sup> ». Cette affirmation conduit à une conclusion générale : « Ce que la théorie économique propose, c'est un modèle formel du comportement, modèle qui doit être évalué suivant les critères habituels en science, c'est-à-dire en produisant des conséquences testables empiriquement, et non par référence à une subjectivité dont l'essence même est d'être incommunicable<sup>6</sup>. »

Voici donc « [l']historien [qui] ressemble à l'ogre de la légende ; là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier » sommé de devenir végétarien, du moins s'il entend faire de l'histoire en s'en tenant à l'économie formelle<sup>7</sup>. Le corollaire risque de lui apparaître tout aussi déplaisant. S'il adopte dans sa démarche scientifique un modèle formel de comportement, sans tenir compte de la société qui le produit, il doit du même coup renoncer à toute démarche sociologique et à toute historicité. De végétarien, le voilà devenu chômeur ! L'approche formelle que nombre d'économistes suivent sans relâche rend impossible de ce fait tout dialogue avec les historiens. Le recours au concept de marché, même dans le cadre d'une démarche heuristique, requiert dès lors une discussion interdisciplinaire ne se réduisant pas à un face-à-face entre l'économie et l'histoire<sup>8</sup>. Si nier l'intérêt des concepts économiques condamnerait l'histoire économique de l'Antiquité à n'être qu'une variante de l'anthropologie au relent primitiviste, leur simple importation dans les études historiques ne peut que conduire à une aporie méthodologique<sup>9</sup>. La lecture de Moses Finley en convainc aisément. Tout comme l'économie contemporaine des économistes *mainstream*, l'économie antique serait sans histoire et perdurerait en quelque sorte jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>.

<sup>5</sup> Ekeland 2011, p. 9.

<sup>6</sup> Ekeland 2011, p. 19.

<sup>7</sup> La citation est de Marc Bloch (2007, p. 35).

<sup>8</sup> Cf. l'approche de François 2008.

<sup>9</sup> De ce point de vue, nous suivons Migeotte 2010, p. 477 : « Pour marquer la distance qui sépare les Anciens de nous, les primitivistes recourent volontiers au comparatisme d'inspiration anthropologique : bien que légitime en soi, cette méthode entraîne souvent l'usage de modèles extérieurs qui, appliqués à la société grecque, ont un effet réducteur particulièrement gênant pour l'historien. »

<sup>10</sup> Cf. Morley 2006, p. 41-44.

Si le modèle a séduit, sans doute en grande partie par son efficacité rhétorique, il n'a jamais permis d'expliquer comment les échanges se déroulaient en Grèce ancienne, dans un autre cadre que celui du marché. Moses Finley lui-même fut bien obligé de concéder un marché paysan pour dénier l'existence d'un conglomérat de marchés interdépendants<sup>11</sup>. Il est à souligner qu'il évita soigneusement de parler de la formation des prix, sujet sur lequel un constat s'impose à la lumière des sources. Le monde grec ne connut jamais de façon durable ou généralisée une fixation autoritaire des prix, même sur les denrées sensibles comme le grain<sup>12</sup>. Il y eut donc bien une forme de marché dans lequel des offreurs et des vendeurs se rencontraient et échangeaient sans qu'une autorité légitime ne fixât le prix des biens échangés<sup>13</sup>. Pour autant, ces échanges ne se déroulaient pas hors de tout contrôle, puisque le droit s'exerçait et pouvait déboucher sur une sanction. Comme l'a écrit Roger Guesnerie, le marché des économistes formalistes suppose des institutions extérieures aux phénomènes économiques proprement dits, la monnaie et le droit mais pour lesquelles l'économie *mainstream* affiche une indifférence<sup>14</sup>. De ce simple fait, l'analyse historique du marché, sa description, suppose une approche globalisante, tenant compte des acquis des différentes sciences sociales s'étant intéressées aux structures marchandes<sup>15</sup>.

La construction d'un modèle suppose néanmoins de ne pas s'en tenir à la simple addition d'éléments épars et divers provenant de champs scientifiques distincts. Elle requiert au préalable de définir une méthode. Celle-ci ne peut être que comparative. Le recours au concept de marché implique en effet la comparaison<sup>16</sup>. Deux options s'offrent alors à l'historien de l'économie antique. La première consiste à s'en tenir à la définition formelle du marché, celle de l'économie *mainstream*. La limite d'une telle approche découle de ce qui précède. La recherche ne saurait aboutir à une autre conclusion que celle de l'imperfection du marché étudié, imperfection qui est le corollaire de la perspective théorique retenue, mais n'est en rien le produit d'un raisonnement historique. Il convient dès lors de se tourner vers la seconde option, la démarche sociologique comparative et compréhensive, sans pour autant renier certains acquis de la science économique. Celle-ci permet de faire toute sa place aux réalités sociales et aux institutions, le droit en particulier, objet de la première partie. Une attention particulière sera ensuite accordée au cas athénien et à l'exemple de la

<sup>11</sup> Finley 1975, p. 21-22.

<sup>12</sup> Sur l'exemple athénien, cf. Pébarthe 2008, p. 176-179.

<sup>13</sup> Pour une description du marché antique, cf. Bresson 2007 et 2008.

<sup>14</sup> Guesnerie 2006, p. 23-25. Pour un économiste *mainstream*, la nature du droit de propriété est indifférente. Dans une économie de marché théorique, les moyens de production peuvent être tout aussi bien possédés par des personnes privées que par le seul État.

<sup>15</sup> Cf. les remarques de Swedberg 1998, p. 4-6.

<sup>16</sup> Le concept de marché n'a pas été élaboré en tenant compte des réalités antiques. Au contraire, il a longtemps servi de ligne de démarcation entre l'Antiquité et d'autres périodes.

monnaie. À la fin du v<sup>e</sup> et au début du iv<sup>e</sup> siècle en effet, les Athéniens prirent une série de décisions législatives relatives à la monnaie qui permettent de saisir comment ils essayaient d'articuler droit et marché.

### 1. Droit, marché et sociologie compréhensive

Aujourd'hui encore, le débat concernant la nature de l'économie antique semble se concentrer sur l'utilisation ou non des concepts provenant de la science économique. Cette opposition, qui n'est qu'un avatar de la querelle entre primitivisme et modernisme, structure le champ de l'histoire des économies anciennes. Comme Pierre Bourdieu l'a montré dans les *Méditations pascaliennes*, chaque champ scolastique définit un point de vue de compréhension du monde. « Les structures de la pensée du philosophe, de l'écrivain, de l'artiste ou du savant, donc les limites de ce qui s'impose à eux comme pensable ou impensable, sont toujours pour une part dépendantes des structures de leur champ, donc de l'histoire des positions constitutives de ce champ et des dispositions qu'elles favorisent. L'insouciant épistémique, c'est l'histoire du champ<sup>17</sup>. » Il est dès lors indispensable de déterminer les présupposés, les inclusions et les exclusions qui caractérisent une recherche. En particulier, il faut définir une série d'oppositions qui permettent d'unir les termes qu'elles opposent. Celle-ci constitue le *nomos* du champ<sup>18</sup>. Leur étude avec la connaissance du champ montre souvent que chaque terme n'a d'autre existence que celle qui consiste à être l'opposé strict d'un autre terme avec lequel il forme un couple indissociable, constituant le dit champ. Le *nomos* est ainsi une *illusio*, « la condition indiscutée de la discussion<sup>19</sup> ». C'est ainsi qu'à John Davies affirmant « *the Inapplicability of Classical Economic Analysis* », répondent les tenants de l'application de la théorie des *New Institutional Economics* appliquée à l'histoire ancienne<sup>20</sup>. Cette tendance opposée constitue le champ de l'histoire économique de l'Antiquité.

La mise en question de la querelle, dans sa dernière version, requiert d'interroger les implicites de la science économique qui, niés pour l'Antiquité ou acceptés, n'en méritent pas moins d'être explicités. Il convient pour ce faire de rappeler les fondements du débat entre économie et sociologie car il recoupe celui qui oppose les primitivistes aux modernistes<sup>21</sup>. L'éventuel dépassement de ce

<sup>17</sup> Bourdieu 2003, p. 143.

<sup>18</sup> Bourdieu 2003, p. 140 : « Une fois que l'on a accepté le point de vue constitutif d'un champ, on ne peut plus prendre sur lui un point de vue extérieur : "thèse" qui, faute d'être jamais posée comme telle, ne peut être contredite, le *nomos* n'a pas d'antithèse. »

<sup>19</sup> Bourdieu 2003, p. 147.

<sup>20</sup> Cf. Davies 2005, en particulier p. 126-130.

<sup>21</sup> Sans doute les débats portant sur les frontières disciplinaires sont-ils mieux à même de faire ressortir les implicites des disciplines, un point que Pierre Bourdieu ne mentionne pas dans les *Méditations pascaliennes*. Cette approche reprend, sur le mode de l'analogie, celle de Frederick Barth avec les frontières ethniques qui sont ici des frontières disciplinaires. Elle tente donc de saisir l'identité disciplinaire.

dernier impose ce préalable. Au fondement, se trouve une anthropologie, les uns défendant l'*homo sociologicus* (ou *politicus*), les autres l'*homo æconomicus*. Les premiers considèrent que le comportement humain procède des structures sociales, les seconds que chaque individu agit en fonction de son intérêt. Cette opposition est particulièrement importante lorsqu'il s'agit de déterminer si le marché (*market principle*) existe en Grèce ancienne. Le postulat de l'*homo æconomicus* est en effet l'encastrement de la société dans l'économie. S'il y a marché, il ne saurait y avoir donc d'approche sociologique<sup>22</sup>. Dès lors, son étude serait indifférente aux conditions historiques, par exemple à l'existence d'une structure socio-politique comme la *polis*. Le simple énoncé de ce corollaire de l'existence du marché dans le monde grec amène, non pas à renier son effectivité, mais à ne pas le considérer comme un concept d'ambition universelle<sup>23</sup>.

Pour ne pas tomber dans l'*illusio* si justement décrite par Pierre Bourdieu, il importe pour autant de ne pas accepter le postulat inverse, l'*homo sociologicus* ou l'*homo politicus*<sup>24</sup>. Afin de ne pas tomber dans ce travers opposé, Max Weber et la nouvelle sociologie économique paraissent fournir une armature conceptuelle permettant d'ouvrir des perspectives nouvelles. L'un des projets webériens fut en effet d'élaborer une *Sozialökonomik*, une économie combinant les acquis de la théorie économique, de l'histoire économique et de la sociologie économique. Weber ne rejette ainsi pas l'axiomatique de l'intérêt mais il intègre ce dernier dans un modèle plus général, celui de la sociologie compréhensive (*Verstehen*) selon laquelle il faut partir des significations subjectives des actions, c'est-à-dire du sens que les acteurs sociaux donnent au monde et des décisions qu'ils prennent en fonction de leur compréhension. La capacité d'interprétation des réalités sociales auxquelles les acteurs sont confrontés est un élément clé de la sociologie webérienne. L'individualisme méthodologique qu'il défend l'amène à accorder la priorité aux intentions des agents qui ne sont pas de simples produits des forces sociales. L'action sociale étudiée par Weber suppose que les individus lui donnent un sens subjectif et un sens social puisqu'elle se déroule par rapport à l'action d'autrui. La différence avec l'économie est ici très nette. Alors que l'*homo æconomicus* des économistes peut ne pas savoir ce qu'il fait, l'acteur social webérien agit en fonction de ce qu'il comprend. L'accent est alors mis sur la signification subjective de l'action.

Weber ne s'en tient toutefois pas à une action ou à un acteur isolé. Il constate des significations partagées, c'est-à-dire des régularités. Ces orientations de l'action s'incarnent dans des idéaltypes<sup>25</sup>. Il peut être tentant de faire du marché stylisé, celui des économistes, un idéaltype. Selon Pierre François, une telle approche constitue

<sup>22</sup> Souvent, les sociologues se sont contentés d'intervenir autour des failles du marché (*market failures*).

<sup>23</sup> Sur les cinq approches conceptuelles, cf. Marrou 1954, p. 140-161.

<sup>24</sup> Cf. Finley 1985, par exemple.

<sup>25</sup> Nous reviendrons ailleurs sur la question de savoir si le marché peut être un idéal type.

une impasse puisqu'elle n'aboutit qu'à une seule et même conclusion, l'écart entre les marchés réels, observés, et le marché des économistes, à de rares exceptions près<sup>26</sup>. Il propose de revenir à Weber et d'adopter, à la suite de ce dernier, un horizon morphologique, c'est-à-dire de considérer le marché comme « une configuration stabilisée et spécifique de relations entre acteurs<sup>27</sup> ». Celle-ci se décompose en deux séries consécutives d'interactions<sup>28</sup>. La première place tous les offreurs d'une part et tous les demandeurs d'autre part en situation de concurrence. Un offreur et un demandeur sont sélectionnés par ce processus. La seconde est constituée par l'échange entre ces deux agents. Selon ce modèle, il n'y a pas d'opposition entre le marché et la société. Au contraire, le premier est un élément de la deuxième. Le marché est une manière spécifique de stabiliser les relations sociales, en termes webériens la communautisation de marché (*Marktvergemeinschaftung*)<sup>29</sup>. Pour saisir les implications de cette dernière affirmation, il convient de rappeler quelques éléments de morphologie webérienne<sup>30</sup>.

Weber a élaboré la notion d'action en communauté, ou action sociale, par laquelle il faut entendre les actions dont le sens subjectif est construit à partir d'actions, réelles ou potentielles, d'autres individus<sup>31</sup>. Établissant une stabilisation sociale, un ensemble d'actions en communauté, constitue une forme sociale, la communautisation (*Vergemeinschaftung*). Dans cette catégorie d'actions, il distingue les actions en entente et les actions en société. Une action en société suppose un ordre (*Ordnung*) adopté de manière rationnelle en finalité. Par ordre, il faut entendre des principes ou des règlements émanant d'un tiers ou de la communauté<sup>32</sup>. Mais l'acteur conçoit également son action comme une action rationnelle en finalité. Lorsqu'une stabilisation intervient autour d'un ordre, Weber parle de sociétisation (*Vergesellschaftung*). C'est une première manière de faire société. Au contraire, l'action en entente suppose de l'implicite, des sous-entendus. Elle se produit comme si un ordre existait. Lorsqu'il y a stabilisation de cette forme sociale, une communauté en entente se forme. Ces rappels étant faits, il devient possible de comprendre pourquoi le marché est un moyen de faire société, défini comme l'agencement d'une relation concurrentielle et d'une relation d'échange.

L'échange marchand correspond en effet à une action en société. Weber note que l'ordre est extrêmement fort, alors même qu'il est informel. Mais il n'y a pas

<sup>26</sup> Pour un marché parfait et réel, cf. Garcia 1986.

<sup>27</sup> François 2008, p. 38.

<sup>28</sup> Swedberg 1998, p. 42.

<sup>29</sup> Pour la traduction de *Vergemeinschaftung* par « communautisation » et non par « communalisation » (Julien Freund), cf. Grossein 2005, p. 687.

<sup>30</sup> Cf. Grossein 2005. Pour une première approche synthétique, on peut se reporter à François 2008, p. 39-41.

<sup>31</sup> Weber 1992, p. 347 : « On parlera d'action en communauté là où une action humaine est dans un rapport subjectif signifiant avec le comportement d'autres personnes. »

<sup>32</sup> Comme le montre Grossein 2005, p. 699, « il n'est pas question de concevoir les "ordres" comme le seul résultat stabilisé, institutionnalisé des actions ».

encore un marché qui nécessite des relations concurrentielles et surtout une communauté. Cette dernière est formée par la succession des échanges interdépendants. Elle suppose une action en entente, l'implicite étant la supposition de l'acceptation du transfert de propriété par les partenaires. L'échange monétaire en fournit un exemple : « Le fait que l'argent est accepté repose exclusivement sur l'attente qu'il continuera d'être demandé et employé comme moyen de paiement<sup>33</sup>. » Dans cette approche, le marché ne se réduit pas en une série de relations bilatérales puisqu'il constitue un espace dans lequel tous les acteurs réels ou potentiels ayant intérêt dans le marché entrent en relation. De même, la concurrence relève aussi bien de la sociétisation (actions rationnelles en finalité orientées par un ordre) et que de la communauté d'entente (nombre indéfini d'acteurs qui ne participent pas tous directement à la lutte, par exemple le marchandage tient compte de concurrents éventuels, réels ou imaginaires). Elle peut être définie comme une forme de relation sociale (comportement individuel fonction des actions des autres) dans laquelle un individu cherche à faire prévaloir sa volonté de façon pacifique, c'est-à-dire sans violence physique, pour saisir des opportunités souhaitées par d'autres<sup>34</sup>. Weber ajoute un autre élément, distinguant la concurrence de la sélection, la conscience de la lutte partagée par ceux qui y participent.

Ainsi, le marché webérien permet d'échapper au marché néoclassique, abstrait, et au marché classique, réduit à l'échange et donc universel. Pour autant, la notion d'ordre utilisée par Weber concernant le marché amène à aller plus loin. En effet, un échange monétaire ne saurait être une action en entente. La valeur de la monnaie, c'est-à-dire son acceptation immédiate et future, dépend du droit et non d'éléments implicites, « *comme si un ordre existait*<sup>35</sup> ». La même chose peut être dite de la concurrence, qui suppose de possibles procédures judiciaires, et plus généralement de tous les échanges qui requièrent un droit de la propriété. Cette sous-estimation du droit est d'autant plus étonnante que Weber lui accordait une place particulière dans sa conception du système capitaliste, notamment parce que le contrat permet le calcul rationnel. Mais il faut reconnaître que son propos n'a pas toujours affiché une cohérence parfaite, pour ne rien dire des évolutions que sa pensée a pu connaître<sup>36</sup>. Nous suivrons ici la lecture de Richard Swedberg qui repose sur une analyse des

---

<sup>33</sup> Weber 1995b, p. 410-411.

<sup>34</sup> Weber 1995b, p. 416 : « L'appropriation des marchandises par des échanges libres, économiquement rationnels, est, dans sa forme, l'opposé conceptuel de l'appropriation des marchandises par la coercition quelle qu'elle soit, en particulier par la coercition physique dont l'exercice réglementé est l'élément constitutif de la communauté politique. »

<sup>35</sup> Grossein 2005, p. 702. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>36</sup> Ce point est très important. Cf. par exemple Grossein 2005. Les liens qu'entretiennent l'économie et le droit dans la sociologie économique webérienne ont été bien décrits par Swedberg 1998, p. 82-107.

écrits webériens de la décennie 1910-1920, au moment où la sociologie économique de Weber se met en place<sup>37</sup>.

Il convient au préalable de rappeler la distinction établie dans la première partie d'*Économie et société* entre l'usage, la coutume, la convention et le droit. Lorsque la régularité dépend de la seule pratique, il y a un usage. Lorsque ce dernier est très ancien (« *routine* ancienne »), ou perçu comme tel, il devient une coutume. La convention suppose qu'un écart par rapport à une coutume fait l'objet d'une désapprobation. Pour qu'il y ait droit enfin, il faut que soit institué un groupe d'individus dont la charge consiste à exercer une contrainte physique et psychologique pour faire appliquer la convention, les contrevenants étant punis. Cette « *instance* » permet de saisir la différence entre la convention et le droit<sup>38</sup>. Dans cette première partie d'*Économie et société*, Weber n'établit pas de lien avec l'économie. Pour autant, une première relation est évidente. L'existence d'un corps veillant au respect de la loi suppose un financement.

Il existe toutefois un lien plus direct entre le droit et l'économie. L'agent oriente ses choix économiques en fonction d'autrui, c'est le propre de toute activité sociale, et en fonction des règles conventionnelles et légales<sup>39</sup>. L'intérêt suffit à expliquer les régularités sur un marché<sup>40</sup>. Weber ajoute, s'agissant du comportement économique intéressé, qu'« il se produit des uniformités, des régularités et des continuités dans l'attitude et dans l'activité qui sont souvent de loin plus stables que lorsque l'activité se guide sur des normes et des devoirs qui valent effectivement pour un groupe d'hommes comme “obligatoires” ». Pourtant, quelques pages plus loin, le même Weber précise : « L'activité économique (primaire) par exemple s'oriente effectivement [...] d'après la représentation [que l'on se fait] de la rareté des moyens disponibles déterminés pour couvrir les besoins proportionnellement à la demande (qu'on imagine), ainsi que d'après l'activité présente et future prévisible de tiers qui songent à employer les mêmes moyens. Mais *en même temps*, quand il s'agit de *choisir* les “mesures économiques”, elle s'oriente naturellement, d'après les règlements dont l'agent sait qu'ils “valent” comme lois ou conventions, c'est-à-dire dont il sait qu'ils provoqueront une réaction déterminée des tiers au cas où on les violerait<sup>41</sup>. » Bien entendu, la norme ne détermine pas un comportement empirique. Il existe cependant pour Weber une relation causale entre les deux puisque le droit instaure une chance que l'action s'oriente en fonction de la représentation que s'en fait l'agent<sup>42</sup>. Il en découle que dans le cadre d'une

<sup>37</sup> Swedberg 1998, p. 82-107.

<sup>38</sup> Cf. Kalberg 2002, p. 73 n. 41.

<sup>39</sup> Weber 1995a, p. 54.

<sup>40</sup> Weber 1995a, p. 63. Nous nous séparons ici de Weber en ce sens qu'il ne paraît pas possible d'envisager une régularité sans droit, ne serait-ce que par la monnaie.

<sup>41</sup> Weber 1995a, p. 67.

<sup>42</sup> Weber 1995a, p. 67-68.

économie de marché, l'ordre légitime vient ici renforcer l'orientation des comportements économiques, intéressés, des agents.

Un deuxième lien direct tient aux contrats qu'il définit comme un « libre accord constituant la source juridique de prétentions et d'obligations<sup>43</sup> ». Un ordre économique suppose une répartition du pouvoir sur les ressources. Chaque échange affecte cette dernière puisqu'il implique un transfert de pouvoir. Or, ils sont fondés « sur un contrat librement consenti », ce qui constitue la source principale d'une relation entre l'action économique et le droit<sup>44</sup>. Il considère le contrat comme un moyen d'accroître la survenue d'une action sociale et comme une possibilité de créer de nouvelles relations juridiques, économiques si on s'en tient à la perspective suivie ici, *in fine* garantie par le législateur. Il associe un certain type de contrats, les contrats-fonctions, au capitalisme rationnel, le contrat-statut étant relié aux sociétés primitives.

Un troisième lien direct apparaît dans la discussion que Weber consacre aux conditions de rationalité formelle maximale du compte capital<sup>45</sup>. Parmi les huit conditions posées par Weber, deux intéressent directement le droit, les quatrième et sixième. Aucun règlement ne doit porter sur la consommation, l'approvisionnement, les prix ou entraver la libre négociation des échanges (« liberté matérielle des ententes économiques »). La condition est ici négative. Elle est complétée par une autre condition, positive : « prévisibilité absolue du fonctionnement de l'ordre administratif et juridique et garantie formelle de l'exécution de toutes les conventions privées par le pouvoir politique (administration et droit formellement rationnels)<sup>46</sup> ».

Weber discute également des relations entre droit et économie dans un article intitulé « L'économie et les normes sociales<sup>47</sup> ». Il indique que le droit accroît la probabilité qu'une action se déroule puisqu'il participe à l'établissement de l'intérêt d'une part et que d'autre part il oriente le calcul. Il n'en demeure pas moins que l'intérêt privé domine chez Weber pour expliquer les actions sociales. Il souligne que la science économique ne cherche pas à comprendre les comportements, elle les constate ou plus exactement elle les présuppose. La sociologie causale webérienne au contraire cherche à expliquer les actions économiques et à déterminer le rôle joué par le droit. Il faut pour ce faire évacuer deux fausses pistes, la piste marxiste envisageant le droit comme une superstructure et la piste formaliste considérant que le droit crée la forme accueillant les actions économiques. Weber propose six relations entre la loi et les actions économiques<sup>48</sup>. La loi protège les intérêts économiques. Elle protège également d'autres intérêts tel que l'honneur, la sécurité

<sup>43</sup> Weber 1986, p. 50.

<sup>44</sup> Weber 1995a, p. 114-115.

<sup>45</sup> Weber 1995a, p. 229-231.

<sup>46</sup> Weber 1995a, p. 229.

<sup>47</sup> Cf. Weber 1995a.

<sup>48</sup> Cf. Swedberg 1998, p. 88-89.



personnelle... Tout changement d'importance dans les relations économiques suppose un changement équivalent dans l'ordre légal. La loi et le législateur peuvent influencer les actions économiques, mais dans une certaine limite seulement. Les protections légales peuvent être accordées par d'autres institutions que l'État. Enfin, un phénomène économique peut recevoir une autre classification légale sans subir d'autres changements.

En somme, si le marché peut être défini comme une forme sociale, il suppose une stabilisation des actions sociales qui sont en l'occurrence des actions en société. Il dépend dès lors d'un droit fournissant un cadre pour la monnaie et les contrats. Quel mode de configuration de l'action, c'est-à-dire d'articulation de l'action et de la structure, constitue-t-il ? Richard Kalberg en distingue trois, les « régularités ordonnées », « les régularités ordonnées légitimes » et « les *loci* sociologiques »<sup>49</sup>. Les premières sont instituées par l'usage, la coutume ou les calculs intéressés. Le cadre monétaire des échanges marchands enlève toute pertinence à ce mode pour caractériser le marché. Il n'en va pas de même des deux suivants. Pour Weber, les régularités ordonnées deviennent légitimes lorsqu'il y a une obligation ou une exemplarité. L'adhésion est alors plus forte. Il explique ce constat en invoquant des motivations internes et externes. Les premières se décomposent en trois types, un ralliement sentimental, une adhésion rationnelle aux valeurs et une croyance dans le salut qui est alors pensé comme une fonction de l'observance de cette régularité ordonnée. Les deuxièmes procèdent des conventions ou des lois. À la différence de la régularité ordonnée instituée par la coutume, la régularité ordonnée légitime qui repose sur une convention implique que l'écart donne lieu parmi les membres du groupe à une désapprobation dont les conséquences ne sont pas négligeables. Lorsqu'il s'agit de droit, c'est naturellement la coercition qui est décisive. Des contextes sociaux (les *loci* sociologiques) peuvent également structurer des actions ; ils constituent des contraintes et des opportunités pour l'action<sup>50</sup>. L'impulsion, l'orientation de l'action, viennent ici du milieu. Ils « identifient les conditions sociales d'existence qui, parce qu'elles impliquent des contraintes et des opportunités, font naître l'action configurée. La probabilité existe qu'apparaissent des orientations ordinaires de l'action et, plus important, qu'elles perdurent et deviennent sociologiquement significatives<sup>51</sup> ».

Le marché semble donc surtout pouvoir être décrit comme un *locus* sociologique dans lequel le droit joue un rôle décisif. Mais n'est-ce pas alors dépasser l'axiomatique de l'intérêt ? Certaines lectures de Max Weber ont affirmé que cette dernière était indépassable, citant un passage de l'introduction de

<sup>49</sup> Ces expressions procèdent de la lecture de Kalberg 2002 (cf. p. 65 n. 24) et ne figurent pas dans l'œuvre de Weber.

<sup>50</sup> Ces *loci* peuvent être des groupes de statut (les guerriers médiévaux par exemple), des organisations universelles (la famille par exemple), des organisations de pouvoir (le pouvoir féodal par exemple).

<sup>51</sup> Kalberg 2002, p. 83.

*L'éthique économique des religions mondiales* : « Ce sont les intérêts (matériels et idéels) et non les idées qui gouvernent directement l'action des hommes. Toutefois, les "visions du monde", qui ont été créées par le moyen d'"idées", ont très souvent joué le rôle d'aiguilleurs, en déterminant les voies à l'intérieur desquelles la dynamique des intérêts a été le moteur de l'action<sup>52</sup>. » Comme le souligne Christian Laval, ce passage ne saurait être réduit à l'expression d'une axiomatique de l'intérêt. Au commencement étaient les valeurs. L'être humain « est intéressé par ce qui a du sens et de la valeur pour lui, à un certain moment historique<sup>53</sup> ». Certes, et Weber l'exprime à travers sa critique du rationalisme occidental, les actions peuvent être mues par les seuls intérêts et il est alors possible de s'en tenir à la seule rationalité pratique et formelle. Mais ce n'est qu'une situation empirique parmi d'autres, rare selon toute vraisemblance<sup>54</sup>.

Et surtout, ce n'est *in fine* pas la configuration la plus stable. Il serait en effet erroné de situer la sociologie webérienne dans le cadre de la théorie du choix rationnel. Parmi les quatre types d'actions sociales qu'il distingue – l'action rationnelle par rapport aux moyens, l'action rationnelle par rapport aux valeurs, l'action affective et l'action traditionnelle<sup>55</sup> –, il n'accorde aucune préférence à l'un d'entre eux. Il défend une multicausalité. La stabilité et l'intensité des orientations de l'action sont toutefois variables. Les quatre types d'action sociale ne sont de ce point de vue pas d'égale valeur. « L'ordre que l'on respecte *uniquement* pour des motifs rationnels par rapport aux moyens est en général beaucoup plus instable que si l'orientation se fait purement et simplement en vertu de la coutume, en raison du caractère routinier d'un comportement. Néanmoins cet ordre est encore incomparablement moins stable que celui qui s'affirme grâce au prestige de l'exemplarité et de l'obligation<sup>56</sup>. » Par ailleurs, ces ordres ne sont pas exclusifs l'un de l'autre, ils se combinent. Cette combinaison est un élément important pour déterminer l'intensité de l'action. Dans une perspective webérienne donc, il convient d'identifier les motivations du comportement proprement dit afin de réfléchir en termes de valeurs, d'idées et d'intérêts<sup>57</sup>. La difficulté qu'il y a à saisir les premières, dans une société passée qui plus est, ne saurait échapper à aucun historien. Pour autant, parce qu'il procède d'une délibération, parce que les membres de l'*ecclesia* sont à la fois des législateurs et des utilisateurs, l'étude du droit peut permettre de

<sup>52</sup> Weber 1996, p. 349-350

<sup>53</sup> Laval 2007, p. 30.

<sup>54</sup> Cf. Elster 2009 et 2010.

<sup>55</sup> Le premier suppose une confrontation rationnelle entre moyens et fins, fin et conséquences et entre les différentes fins possibles. Le deuxième repose sur des impératifs éthiques, esthétiques, religieux, etc., que l'agent éprouve comme tels. Le troisième se distingue du précédent puisque l'action dépend alors des sentiments de l'agent. Le quatrième s'apparente à une routine et correspond à des actions dont l'aspect conscient est limité.

<sup>56</sup> Weber 1995a, p. 65.

<sup>57</sup> Cf. Kalberg 2010.

jetter les bases d'une sociologie économique, historique et compréhensive, qui ne réduise pas la question du comportement économique des Anciens à la seule présence de la rationalité.

## 2. Droit de la monnaie, droit du marché

Si les économistes considèrent que le droit et la monnaie sont deux éléments extra-économiques nécessaires au fonctionnement d'un marché, dans le cas de la Grèce ancienne, cette distinction est assurément peu pertinente<sup>58</sup>. L'étymologie du mot *nomisma* (monnaie) renvoie à la loi, *nomos*, comme un passage d'Aristote l'exprime sans détour :

*La monnaie d'ailleurs est devenue une sorte de substitut du besoin, à titre conventionnel. Et c'est pour cela qu'elle porte ce nom de "monnaie" [nomisma], parce qu'elle tient, non pas à la nature, mais à la loi [nomos] de la retirer de l'usage<sup>59</sup>.*

Si les délibérations au sujet de la monnaie échappent à l'historien le plus souvent – pensons par exemple à l'adoption ou au changement d'un type monétaire –, il n'en demeure pas moins que plusieurs décisions en matière monétaire sont connues. En raison de la multiplicité des sources, l'exemple d'Athènes à la fin du V<sup>e</sup> et au début du IV<sup>e</sup> siècle paraît le mieux à même d'élaborer une sociologie économique compréhensive, c'est-à-dire qu'il permet de décrire la conception athénienne du marché.

À la fin de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens connaissent une situation financière et monétaire très difficile. Depuis l'occupation spartiate de Décélie, ils ont perdu le contrôle des mines de plomb argentifère du Laurion qui leur permettaient jusque-là de frapper monnaie, et de disposer ainsi de plusieurs centaines de talents par an<sup>60</sup>. Très vite, les liquidités viennent à manquer. Sous la contrainte, les Athéniens doivent recourir à leurs ressources en or non monnayées<sup>61</sup>. En 407-406, quatorze talents d'or furent frappés à partir d'offrandes déposées sur l'acropole. En 406-405, peu avant la première représentation des *Grenouilles*, des tétradrachmes et des drachmes fourrées ont été frappées. Celles-ci ont été trouvées dans le trésor du Pirée 1902. Le nombre de coins identifiés, cinq paires et un coin de revers, exclut avec une quasi-certitude l'hypothèse d'un faussaire<sup>62</sup>. Il faut donc conclure que la cité athénienne a frappé des monnaies fourrées et leur a donné cours

<sup>58</sup> Il est bien évident que la question mérite un examen également pour la période contemporaine.

<sup>59</sup> Arst., *EN* 5, 9, 5, 1133a29-31 (trad. Bodéüs). Pour une réflexion sur les analyses platoniciennes et aristotéliennes sur la monnaie, cf. en dernier lieu Bresson à paraître.

<sup>60</sup> Les estimations ont pu varier selon les historiens mais l'ordre de grandeur, plusieurs centaines de talents, est partagé (cf. Pébarthe 2008, p. 91).

<sup>61</sup> Cf. Flament 2007a, p. 118-120.

<sup>62</sup> Kroll 1993, p. 7.

légal. Autrement dit, ces pièces de bronze recouvertes d'une mince pellicule d'argent reçurent la même valeur que les pièces d'argent. Certes, la numismatique ne permet pas de reconstruire le débat qui a eu lieu à cette occasion à l'assemblée, mais il importe de noter qu'il y en a nécessairement eu un.

Cette hypothèse de monnaies fourrées frappées par la cité est confirmée par un extrait d'une pièce d'Aristophane, *Les Grenouilles*, représentée pour la première fois en 405 :

*Souvent il nous a semblé que cette cité procède avec les citoyens beaux et bons comme avec l'ancienne monnaie et le nouvel or. Nous ne nous servons pas pour notre usage de ces pièces qui ne sont pas contrefaites et qui sont les meilleures, à ce qu'il semble, de toutes, et les seules bien frappées et rendant un son pur, chez tous les Grecs et les Barbares. Nous utilisons ces méchantes pièces de bronze [ponèra chalkia], frappées hier et avant-hier de la plus mauvaise manière. Ainsi en va-t-il pour les citoyens : ceux que nous savons de bonne naissance, raisonnables, justes, probes et honnêtes, formés aux exercices de la palestre, des chœurs et de la musique, ceux-là nous les outrageons et nous faisons servir à tous usages les pièces de bronze, je veux dire des étrangers, des roux, des vauriens, fils de vauriens, nouveaux venus dont la cité n'eût pas voulu facilement, sans contrôle, même comme victimes expiatoires<sup>63</sup>.*

L'adjectif utilisé ici, contrefait, renvoie au verbe *kibdèleuô* qui signifie « falsifier » ou « altérer une monnaie ». Le passage indique qu'il ne s'agit pas, au sens strict, de fausse monnaie, mais de monnaie à laquelle les Athéniens ont décidé de donner une valeur qu'elle n'a pas au regard de sa composition métallique<sup>64</sup>. Il est tentant d'évoquer à ce propos la loi de Gresham, « la mauvaise monnaie chasse la bonne » et de retrouver une universalité des phénomènes économiques. Mais comme le remarque Catherine Grandjean, la notion de « bonne monnaie » est loin d'aller de soi<sup>65</sup>. Si le titre et l'aloï sont importants, la marque l'est également. Plus encore, l'élément déterminant concerne la circulation monétaire, plus précisément le cours légal donné par la cité à une monnaie. Ainsi, la thésaurisation des cyzicènes et des dariques ne doit pas être vue comme une confirmation de la loi de Gresham car rien n'indique que ces monnayages d'électrum et d'or avaient cours légal à Athènes. Il est très vraisemblable qu'il n'en était rien. Ces monnaies étaient donc tout naturellement destinées à être des réserves de valeur qu'il serait toujours temps de changer le moment venu<sup>66</sup>.

<sup>63</sup> Ar., *Grenouilles* 718-733 (trad. Alfonsi). Cf. Grandjean 2006b.

<sup>64</sup> Le seigneurage, autour de 5 %, ne change rien à la différence qui existe de ce point de vue entre une monnaie d'argent et une monnaie de bronze.

<sup>65</sup> Grandjean 2006b, p. 13.

<sup>66</sup> C'est à notre sens comme cela qu'il faut comprendre la composition des trésors Pirée 1882 (80 statères d'électrum de Cyzique) et Athènes 1929 (plusieurs centaines de dariques). Les comptabilités publiques mises sur pierre vont dans le même sens dès avant 431, avec les reports successifs des sommes possédées en cyzicène.

Le caractère décisif du cours légal est illustré par un autre passage d'Aristophane, extrait de l'*Assemblée des femmes* :

– *Et le décret sur les monnaies de bronze, ne te le rappelles-tu pas ?*  
 – *Ce fut même un désastre pour moi que cette monnaie ! Car un jour que je revenais de vendre des raisins, je m'en retournai la bouche toute pleine de pièces de bronze, puis je m'en fus à l'agora pour acheter de la farine. Comme je présentais mon sac, le héraut cria : « Défense à quiconque d'accepter à l'avenir une pièce en bronze ; l'argent seul aura cours »<sup>67</sup>.*

Cette pièce est représentée en 392. Elle semble indiquer qu'avant cette date, au moment de la victoire de Conon au large de Cnide auparavant, voire dès la fin des soubressauts politiques suscités par la défaite de 403, les Athéniens votèrent un décret modifiant les règles édictant la circulation monétaire à Athènes<sup>68</sup>. Les monnaies de bronze, très vraisemblablement les monnaies fourrées frappées par la cité, n'eurent plus cours légal. La formulation utilisée par Aristophane évoque directement le style des documents officiels. Il est de ce fait très probable que le poète fasse référence à une décision prise réellement par les Athéniens. Dans la perspective adoptée ici, le terme de décret est décisif puisqu'il implique une décision après une délibération collective. Même si la nature du débat est inconnue, il n'est pas inintéressant de chercher à reconstruire les arguments évoquées par l'auteur de la proposition et par ceux qui la soutinrent.

L'autorisation de mise en circulation se comprend aisément, en raison du manque avéré de numéraire en argent. Celui-ci est du reste à l'origine de la frappe des monnaies de fortune<sup>69</sup>. Dans la perspective adoptée ici, il convient de noter que l'*ecclesia* est à l'origine de la décision de faire fondre sept Victoires en or qui permirent de frapper l'équivalent de 168 talents d'argent<sup>70</sup>. Le type monétaire adopté reprend le type « glaukophore », à l'exception d'un rameau d'olivier placé près des pattes de la chouette<sup>71</sup>. Mais la valeur libératoire de ces monnaies laisse penser qu'elles étaient destinées avant tout à des paiements importants, liés aux dépenses militaires de la cité. Toutefois, cette hypothèse vraisemblable ne suffit pas à évacuer la question de l'acceptation de ces pièces. La cité n'achète pas ses trières à l'extérieur, elle les fait construire par des Athéniens ou par des métèques qui n'acceptaient les monnaies d'or que s'ils avaient la certitude qu'elles seraient acceptées en retour par un tiers. La décision de l'*ecclesia* dut donc s'accompagner de son corollaire naturel, l'autorisation de mise en circulation de la monnaie d'or.

<sup>67</sup> Ar., *Assemblée des femmes* 817-833.

<sup>68</sup> Cf. Kroll 2011b, notamment p. 6-8.

<sup>69</sup> Flament 2007b, p. 186-187.

<sup>70</sup> Philochore, *FGrH* 328 F141 (mai-juin 406). Selon Samons 2000, p. 281, les Athéniens souhaitaient financer la flotte qui combattit peu après aux Arginuses.

<sup>71</sup> Flament 2007a, p. 118 fig. 30.

Dans ce cas, le métal utilisé ne pouvait qu'inciter à la confiance, le rapport entre l'or et l'argent étant de 1 à 12.

Le manque de numéraire était toutefois généralisé et la masse monétaire ainsi produite ne pouvait suffire à combler le besoin de monnaie pour les échanges quotidiens<sup>72</sup>. Selon une scholie au vers 725 des *Grenouilles* d'Aristophane, la décision de frapper des monnaies de bronze daterait de l'archontat de Callias (406/5). Là encore, il faut entendre la frappe et la mise en circulation. Comment cette dernière était-elle formulée ? Comme l'ont rappelé dernièrement Michel Aglietta et André Orléan, « ce qui fait qu'un objet est monnaie, c'est son acceptation par tous comme forme reconnue de la richesse ; ce ne sont en rien ses propriétés naturelles<sup>73</sup> ». L'élément essentiel est donc la certitude que les échangeistes ont la capacité d'utiliser cette monnaie à l'avenir avec une valeur garantie. Une anecdote rapportée par le Pseudo-Aristote dans le livre II de l'*Économique* permet de poser les termes du débat :

*[Timothée] qui manquait d'espèces en argent dans ses opérations contre Olynte fit frapper une monnaie de bronze qu'il distribua à ses soldats. Les soldats manifestant leur mécontentement, il leur dit que les marchands, petits et gros, vendraient chaque produit de la même manière. Et il promit aux marchands que ceux qui acceptaient ce bronze pourraient payer avec les denrées de la région et les produits du butin ; quant au bronze qui leur restait, ils pourraient le lui rapporter et recevoir des espèces en argent<sup>74</sup>.*

La question décisive est ici la valeur légale des monnaies de bronze, c'est-à-dire l'autorité qui la garantit. Pour assurer leur circulation, c'est-à-dire leur utilisation par lui-même notamment, le stratège athénien Timothée doit les accepter comme paiement, obliger les marchands à faire de même et s'engager à en assurer le change en argent. Il est de fait le garant en dernier ressort de la valeur de ces pièces. Ces trois engagements ont dû être pris dans le décret athénien mettant en circulation les monnaies fourrées car ils sont indispensables à la pérennité du système.

Cependant, aux dires de l'extrait de l'*Assemblée des femmes* cité ci-dessus, la mesure de décri concernant ce monnayage aurait été prise de façon soudaine. Si la décision fut peut-être rapidement prise, il n'en demeure pas moins qu'elle devait respecter le fonctionnement institutionnel de la cité. Une proposition de décret fut donc faite, elle fut déposée auprès de la Boulè, mise en forme et enfin débattue au

---

<sup>72</sup> Plus que la valeur libératoire, nous préférons ici parler de masse monétaire. En effet, contrairement à une idée fort répandue, l'absence de petites dénominations n'entraîne pas l'absence d'échanges monétarisés quotidiens. Il suffit de différer le paiement, une pratique attestée dans de nombreuses sociétés.

<sup>73</sup> Aglietta-Orléan 2002, p. 85.

<sup>74</sup> Pseudo-Aristote, *Économique* 2, 2, 23b, avec la traduction et le commentaire de Picard 2007, p. 398-399.

sein de l'*ecclesia*<sup>75</sup>. Elle emporta l'adhésion des Athéniens qui, de fait, décidèrent collectivement de ne plus accepter comme moyen de paiement les monnaies de bronze, sans doute en ne changeant pas le bronze dans le délai imparti<sup>76</sup>. Certains y perdirent assurément comme la situation décrite par Aristophane le laisse deviner. Mais il est difficile de croire que la majorité des Athéniens ait accepté de perdre une partie de leur patrimoine : ils pouvaient en effet s'opposer au sein de l'*ecclesia* à une telle décision ou en contester la validité. Les arguments évoqués lors du débat ont donc convaincu. À la suite de Finley, certains pourraient y voir une preuve supplémentaire du caractère politique de la monnaie et du goût particulier des Grecs pour les belles pièces<sup>77</sup>. L'élément métallique vient renforcer du reste la tentation. Il conviendrait alors de lier l'argent et l'identité civique athénienne<sup>78</sup>. Leslie Kurke n'a ainsi pas hésité à mettre en parallèle l'autochtonie athénienne et le Laurion, citant le vers des *Perses* d'Eschyle : « Leur sol est un trésor, plein de filons d'argent<sup>79</sup>. » Dans cette perspective, le monnayage d'argent constituerait en un sens la communauté. Au contraire du bronze en effet, la valeur de l'argent n'est pas une simple convention. L'argent contraste avec l'or et son caractère aristocratique ; il affirme la séparation entre le monde des hommes et le monde des dieux. La décision athénienne consisterait donc à réaffirmer l'identité civique, au moment où la cité reconstruit les conditions d'une puissance politique. Elle n'aurait rien à voir avec le marché.

Les travaux récents de Lisa Kallet amènent toutefois à récuser ce type d'opposition<sup>80</sup>. Elle a pu ainsi montrer que les Athéniens associaient puissance militaire et politique d'une part et puissance économique et monétaire d'autre part. Au moment où ils sont hantés par le fantôme de l'*archè* récemment disparue, ces derniers ne pouvaient faire abstraction de la question à laquelle toute cité développant des ambitions impériales devait répondre, celle des *prosodoi*, des revenus<sup>81</sup>. Or ceux-ci sont loin d'être indifférents aux échanges commerciaux, en raison des taxes perçues au Pirée notamment. En 399, alors même que le volume des marchandises échangées devait être modeste, la cité récoltait trente-six talents pour la seule *pentékostè*<sup>82</sup>. Or, si les Athéniens pouvaient garantir la valeur de la monnaie fourrée à Athènes, sur la base d'une stricte équivalence entre une drachme fourrée et

<sup>75</sup> Une procédure d'urgence est toujours envisageable. Mais il n'en demeure pas moins qu'il y eut débat.

<sup>76</sup> Cf. *infra*.

<sup>77</sup> Finley 1975, p. 222-223. Les arguments de Martin 1985 paraissent avoir définitivement mis à mal les affirmations finleyennes.

<sup>78</sup> Kurke 1999 et Reden 2002. Cf. en dernier lieu Grandjean 2006a et 2007.

<sup>79</sup> *Perses* 238, trad. V.-H. Debidour.

<sup>80</sup> La lecture de l'œuvre de Thucydide qu'elle propose permet de dépasser le seul aspect métallique auquel Lisa Kallet est néanmoins sensible (Kallet-Marx 1993, p. 25, 98, 205 ; Kallet 2001, p. 197).

<sup>81</sup> Nous empruntons l'expression « fantôme de l'empire » à Badian 1995.

<sup>82</sup> *And.*, 1, 133-134.

une drachme en argent, il n'en allait pas de même à l'extérieur. Au Pirée, les marchands devaient donc vérifier pièce à pièce, dès que le moindre doute apparaissait. Une telle situation fragilisait la reconstruction de l'*emporion* du monde grec. C'est donc en raison de la nature marchande de leur économie que les Athéniens ont tenté d'intervenir dans la circulation monétaire<sup>83</sup>. Dès lors, sans doute faut-il abandonner l'idée d'une mesure de décri brutale, prenant effet immédiatement et lui préférer une phase de transition avec un change organisé par la cité, au moment où les subsides perses autorisaient de nouveau un monnayage d'argent<sup>84</sup>.

La loi de Nicophon (375/4) clôt la réorganisation des échanges monétaires à Athènes, suite aux désordres nés de la fin de la guerre du Péloponnèse<sup>85</sup>. Elle doit être comprise comme un complément définitif apporté aux solutions mises en œuvre par la cité au sujet de la circulation des monnaies. Elle ne peut donc être réduite à une réaffirmation de la décision des années 390, voire à une mesure d'urgence<sup>86</sup>. Elle répond à un autre problème, même si ce dernier n'est pas de nature différente des précédents. Précisons en outre que par sa nature même, une loi et non un décret, les Athéniens montraient l'importance qu'ils accordaient à ces questions et leur souci d'y apporter une réponse durable, sinon définitive. Rappelons en effet les principales dispositions concernant la monnaie :

*Que la monnaie attique soit acceptée, dès qu'il est prouvé qu'elle est en argent et qu'elle porte le type officiel ; que le vérificateur public (dokimastès dêmosios) installé auprès des banques contrôle ces deux éléments chaque jour, sauf lorsqu'il y a dépôt en espèces le contrôle s'effectuant alors dans le Bouleutérion ; si quelqu'un présente une monnaie étrangère frappée au même type que celui de la monnaie attique, qu'elle le lui soit rendue ; si c'est du bronze argenté ou du plomb argenté, ou un autre faux, qu'elle soit cisailée, consacrée à la Mère des Dieux et remise au Conseil ; [...] si quelqu'un n'accepte pas l'argent que le vérificateur aura contrôlé, que sa marchandise du jour soit confisquée<sup>87</sup>.*

Cette loi détermine les nouvelles conditions d'acceptation de la monnaie. Notons tout de suite qu'elle fixe les conditions d'une obligation d'accepter les pièces vérifiées. Le texte va donc bien au-delà de la simple détermination des règles prévalant en matière de circulation monétaire. À la suite à la vérification prévue, trois cas de figure sont envisagés. Les deux premiers concernent les monnaies qui

<sup>83</sup> Ce n'est donc pas tant en raison de la crainte d'une *stasis* (Grandjean 2006a) mais d'un désordre économique que les Athéniens auraient pris cette décision. Naturellement, une telle situation aurait débouché sur une crise sociale et politique.

<sup>84</sup> Flament 2007a, p. 121-123.

<sup>85</sup> Rhodes-Osborne 2003, n° 25. La fin de la Guerre Sociale donne lieu quelques décennies plus tard à une nouvelle réorganisation (cf. Kroll 2011a).

<sup>86</sup> Stroud 1974, p. 169, 179 et 185-186.

<sup>87</sup> Rhodes-Osborne 2003, n° 24 (trad. Brun modifiée n° 94). La traduction tient compte de la restitution proposée par Psoma 2011, p. 27-33.



sont rendues à leurs propriétaires, premièrement les monnaies d'argent portant le type officiel et deuxièmement les monnaies étrangères au type attique et de bon argent. Le troisième cas regroupe plusieurs catégories, les monnaies en bronze argenté, les monnaies en plomb argenté et les faux en général qui sont retirés des échanges et détruits. Si le premier et le dernier cas semblent bien connus, les historiens ont concentré leur attention sur la deuxième catégorie de pièces de monnaie. De quelles pièces pouvaient-ils s'agir ? Pouvait-elles être utilisées à Athènes ?

La question suppose de trancher un débat sur une restitution, ce qu'une nouvelle lecture permet *in fine*<sup>88</sup>. Il semble aujourd'hui en revanche admis que les pièces appartenant à cette catégorie étaient les imitations réalisées à la fin du V<sup>e</sup> siècle<sup>89</sup>. Cet ensemble est cependant disparate. Certaines d'entre elles portent des marques distinctives tout en pouvant être assez proches du modèle de départ. D'autres au contraire se présentent comme « des imitations qui se voulaient absolument identiques aux véritables monnaies d'Athènes, tant pour le poids, l'aloi que l'orientation des coins<sup>90</sup> ». Elles ne sont identifiées que par quelques écarts stylistiques mineurs. Le trésor monétaire du Pirée trouvé en 1977 atteste les difficultés du travail du numismate, même si l'essentiel est l'impression d'une circulation concomitante des pièces appartenant aux deux premières catégories<sup>91</sup>. Une complication supplémentaire est apparue depuis une dizaine d'années. Les travaux de Christophe Flament ont permis de montrer que certaines monnaies classées comme imitations étaient en réalité des monnaies athéniennes. Cette confusion illustre les problèmes d'identification qui devaient exister à Athènes au début du IV<sup>e</sup> siècle. De fait, par cette loi, les Athéniens espéraient clarifier la situation monétaire, justement parce que le problème ne se restreignait pas aux seules monnaies fourrées<sup>92</sup>.

Le texte se proposait de résoudre deux problèmes connexes, celui de la circulation des monnaies à Athènes à travers le critère de leur qualité et celui de l'acceptation de ces dernières. À bien y réfléchir du reste, l'une ne saurait être envisagée sans l'autre. Une clause apporte la réponse : « si quelqu'un n'accepte pas l'argent que le vérificateur aura contrôlé, que sa marchandise du jour soit confisquée ». Il n'y a dès lors que deux possibilités envisagées. Soit la monnaie a été vérifiée et confisquée, soit elle a été vérifiée et rendue, qu'elle appartienne à la

---

<sup>88</sup> Cf. Engen 2005, p. 369 et 369-370 n. 29 pour les propositions alternatives, et Psoma 2011, p. 28-33. S'appuyant sur une nouvelle lecture de la pierre effectuée par Angelos Matthaiou, la proposition de Selene Psoma emporte l'adhésion.

<sup>89</sup> Flament 2007a, p. 55-58. En dernier lieu, cf. Psoma 2011, p. 33.

<sup>90</sup> Flament 2007a, p. 57.

<sup>91</sup> Oeconomides 1999.

<sup>92</sup> Naturellement, les fausses monnaies existaient mais elles ne faisaient qu'ajouter à la confusion ambiante. Elles n'étaient qu'un aspect mineur et non contextuel du problème (Flament 2007a, p. 124-125).

première ou à la deuxième catégorie. La loi de Nicophon décide donc que cette dernière peut circuler et surtout qu'elle ne peut être refusée sous peine de confiscation des marchandises du jour<sup>93</sup>. L'autre possibilité envisagée par les historiens et par les numismates, l'interdiction d'utiliser les pièces rendues appartenant à la deuxième catégorie, doit être rejetée, ne serait-ce qu'en raison des difficultés pratiques. Quel autre choix aurait le détenteur d'une imitation rendue que d'essayer de l'utiliser de nouveau, sachant qu'il ne risquait rien d'autres qu'une vérification sans amende ? À quoi bon vérifier les pièces, s'il fallait s'attendre à les vérifier de nouveau plusieurs fois ? En tenant compte des observations de Christophe Flament, ce problème pratique s'accompagne de l'identification problématique de certaines pièces frappées à Athènes mais dont la gravure évoquait certaines imitations<sup>94</sup>. Décider que cette deuxième catégorie pouvait circuler, réglait définitivement la question.

Sans cette loi, les Athéniens avaient conscience que le contexte était trop défavorable à la circulation de leur monnaie et donc à l'obtention de *prosodoi* pour la cité. Au-delà de la question des revenus athéniens, nul doute que le bon fonctionnement du marché était un enjeu perçu par les Athéniens. Bien entendu, il est peu probable qu'ils aient distingué confiance méthodique (reposant sur l'habitude, la répétition), confiance hiérarchique (légitimité reconnue à l'institution battant monnaie) et confiance éthique (maintien du cadre social)<sup>95</sup>. Mais ils comprenaient parfaitement le problème posé par une monnaie dont la nature était double. D'un côté, par le seigneurage accepté et connu, elle était fiduciaire. De l'autre, lorsqu'elle était en argent ou en or, elle avait une valeur pondérale qui limitait le risque puisque le métal garantissait une valeur reconnue par les cités grecques dans leur ensemble<sup>96</sup>.

La solution qu'ils proposèrent avec la loi de Nicophon tenait donc compte à la fois de leur conception monétaire et plus généralement de ce qu'il est possible d'appeler leur imaginaire économique<sup>97</sup>. Un passage de l'Anonyme de Jamblique (deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle ou IV<sup>e</sup> siècle), contemporain des différentes décisions étudiées ici, l'exprime nettement :

*Le premier résultat qui provient d'une bonne législation est la confiance qui rend de grands services à tout le monde ; c'est là l'un des biens les plus grands. Elle permet de mettre la richesse dans le domaine public ; et ainsi, même si elle n'est pas considérable, cette richesse suffit parce qu'elle circule, tandis que, sans la confiance, même si elle est considérable, une richesse abondante ne suffit pas. Les*

<sup>93</sup> Nous reprenons ici la conclusion de Pébarthe 2008, p. 120. Cf. aussi Psoma 2011, p. 33-36.

<sup>94</sup> Cf. aussi Ponting *et al.* 2011.

<sup>95</sup> Aglietta-Orléan 2002, p. 103-106.

<sup>96</sup> Dans la perspective de la nouvelle économie institutionnaliste, le seigneurage est un coût de transaction.

<sup>97</sup> Sur la notion d'imaginaire, cf. Loraux 1993.

*vicissitudes qui s'attachent à la richesse et à la vie, celles qui sont favorables et celles qui ne le sont pas, la bonne législation les pilote de manière à les rendre particulièrement avantageuses pour les gens. Ceux qui ont de la chance peuvent, grâce à la bonne législation, en jouir en toute sécurité et sans craindre les embûches ; ceux qui au contraire n'ont pas de chance peuvent être aidés grâce à la solidarité et à la confiance qu'engendre la bonne législation. De surcroît, grâce à la bonne législation, les gens ne perdent pas leur temps dans les affaires, mais ils le consacrent aux tâches de la vie quotidienne. Lorsque règne la bonne législation, les gens sont libérés du souci le plus désagréable, et vivent avec celui qui est le plus agréable. Le souci que causent les intrigues est en effet le plus désagréable, alors que celui qui résulte des tâches de la vie quotidienne est le plus agréable<sup>98</sup>.*

Par cette « bonne législation », les Athéniens achevaient de garantir le fonctionnement de leur marché que la guerre du Péloponnèse et ses conséquences avaient fortement endommagé. Leur intervention sur les échanges monétaires, le renforcement de la validité de la convention à l'origine de la circulation de la monnaie, en bref le renouvellement de la garantie de la valeur monétaire, montrent qu'il est vain de chercher à opposer politique, social et économie. En produisant du droit, ils cherchaient à assurer la prospérité économique de la cité, c'est-à-dire à lui permettre aussi de jouer de nouveau un rôle politique de premier plan. S'ils se préoccupaient du bon fonctionnement du marché égéen et sans doute au-delà, ils souhaitaient également que ce dernier se fasse avant tout à leur profit. Mais, en raison même du morcellement politique et de la nécessité des échanges, importations et exportations étant les deux faces d'une *autarkeia* bien comprise, ils n'avaient d'autre solution que de veiller à la prospérité des autres cités<sup>99</sup>. Telle est une particularité essentielle du monde grec classique. Tout en étant produit dans une cité donnée, le droit du marché intérieur réglait aussi le marché extérieur dans lequel il s'insérait.

## BIBLIOGRAPHIE

- Aglietta-Orléan 2002: M. Aglietta-A. Orléan, *La monnaie entre violence et confiance*, Paris.
- Badian 1995: E. Badian, *The Ghost of Empire. Reflections on Athenian Policy in the Fourth Century B.C.*, in W. Eder (éd.), *Die Athenische Demokratie im 4. Jahrhundert v. Chr.*, Stuttgart, p. 79-106.
- Bang 2008: P. F. Bang, *The Roman Bazaar: A Comparative Study of Trade and Markets in a Tributary Empire*, Cambridge.
- Bloch 2007: M. Bloch, *Apologie de l'histoire ou Métier d'historien*, rééd., Paris.

<sup>98</sup> *Apud* Jamblique, *Proteptique* 7, 1-4 (trad. Brisson). L'importance de ce texte a été notamment soulignée par Faraguna 1994 et Descat 1995.

<sup>99</sup> Sur l'*autarkeia*, cf. Bresson 2000, p. 109-130.

- Bourdieu 2003: P. Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris.
- Bresson 2000: A. Bresson, *La cité marchande*, Bordeaux.
- Bresson 2007: A. Bresson, *L'économie de la Grèce des cités*, 1. *Les structures et la production*, Paris.
- Bresson 2008: A. Bresson, *L'économie de la Grèce des cités*, 2. *Les espaces de l'échange*, Paris.
- Bresson à paraître: A. Bresson, *Platon, Aristote et la monnaie*.
- Davies 2005: J. K. Davies, *Linear and Nonlinear Flow Models for Ancient Economies*, in J. G. Manning-I. Morris (éd.), *The Ancient Economy. Evidence and Models*, Stanford, p. 127-156.
- Descat 1995: R. Descat, *L'Économie antique et la cité grecque. Un modèle en question*, AHSS 5, p. 961-989.
- Ekeland 2011: I. Ekeland, *Mathématiques et économie, fécondité et limites d'une formalisation*, in I. Ekeland-J. Elster, *Théorie économique et rationalité*, Paris, p. 5-19.
- Elster 2009: J. Elster, *Traité critique de l'homme économique*, I. *Le désintéressement*, Paris.
- Elster 2010: J. Elster, *Traité critique de l'homme économique*, II. *L'irrationalité*, Paris.
- Engen 2005: D. T. Engen, 'Ancient Greenbacks': Athenian Owls, the Law of *Nikophon*, and the Greek Economy, *Historia* 54, p. 359-381.
- Faraguna 1994: M. Faraguna, *Alle origini dell'oikonomia: dall'Anonimo di Giamblico ad Aristotele*, *RAL* s. IX, 5, p. 551-589.
- Finley 1975: M. I. Finley, *L'économie antique*, Paris.
- Finley 1985: M. I. Finley, *L'invention de la politique*, Paris.
- Flament 2007a: Chr. Flament, *Le monnayage en argent d'Athènes*, Louvain-la-Neuve.
- Flament 2007b: Chr. Flament, *Une économie monétarisée: Athènes à l'époque classique (440-338). Contribution à l'étude du phénomène monétaire en Grèce ancienne*, Louvain.
- François 2008: P. François, *Sociologie des marchés*, Paris.
- Garcia 1986: M.-Fr. Garcia, *La construction sociale d'un marché parfait*, *Actes de la recherche en sciences sociales* 65, p. 2-13.
- Grandjean 2006a: C. Grandjean, *Athens and Bronze Coinage*, in P. G. Van Alfen (éd.), *Agoronomia. Studies in Money and Exchange Presented to John H. Kroll*, New York, p. 99-108.
- Grandjean 2006b: C. Grandjean, *Les Grenouilles et la loi de Gresham*, in M. Asolat-G. Gorini (éd.), *I ritrovamenti monetali e la legge di Gresham. Atti del III Congresso internazionale di Numismatica e di Storia Monetaria, Padova, 28-29 ottobre 2005*, Padoue, p. 9-20.
- Grandjean 2007: C. Grandjean, *L'identité civique athénienne, l'argent et le bronze*, in J.-Chr. Couvenhes-S. Milanezi (dir.), *Individus, groupes et politiques à Athènes de Solon à Mithridate*, Tours, p. 233-240.

- Grossein 2005: J.-P. Grossein, *De l'interprétation de quelques concepts webériens*, *Revue française de sociologie* 46, p. 685-721.
- Guesnerie 2006: R. Guesnerie, *L'économie de marché*, Paris.
- Hopkins 1983: K. Hopkins, *Introduction*, in P. Garnsey-K. Hopkins-C. R. Whittaker (éd.), *Trade and the Ancient Economy*, Londres, p. IX-XXXV.
- Kalberg 2002: St. Kalberg, *La sociologie historique comparative de Max Weber*, Paris.
- Kalberg 2010: St. Kalberg, *Les valeurs, les idées et les intérêts. Introduction à la sociologie de Max Weber*, Paris.
- Kallet-Marx 1993: L. Kallet-Marx, *Money, Expense, and Naval Power in Thucydides' History 1-5.24*, Berkeley.
- Kallet 2001: L. Kallet, *Money and the Corrosion of Power in Thucydides. The Sicilian Expedition and Its Aftermath*, Berkeley.
- Kroll 1993: J. H. Kroll, *The Athenian Agora. Volume XXVI: The Greek Coins*, Princeton.
- Kroll 2011a: J. H. Kroll, *The Reminting of Athenian Silver Coinage, 353 BC*, *Hesperia* 80, p. 229-259.
- Kroll 2011b: J. H. Kroll, *Athenian Tetradrachm Coinage of the First Half of the Fourth Century BC*, *RBN* 157, p. 3-26.
- Kurke 1999: L. Kurke, *Coins, Bodies, Games, and Gold. The Politics of Meaning in Archaic Greece*, Princeton.
- Laval 2007: Chr. Laval, *L'homme économique. Essai sur les racines du néolibéralisme*, Paris.
- Loraux 1993: N. Loraux, *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris.
- Marrou 1954: H.-I. Marrou, *De la connaissance historique*, Paris.
- Martin 1985: Th. R. Martin, *Sovereignty and Coinage in Classical Greece*, Princeton.
- Migeotte 2002: L. Migeotte, *L'économie des cités grecques*, Paris.
- Migeotte 2010: L. Migeotte, *Économie et finances publiques des cités grecques*, 1. *Choix d'articles publiés de 1976 à 2001*, Lyon.
- Morley 2006: N. Morley, *Narrative Economy*, in P. F. Bang-M. Ikeguchi-H. G. Ziche (éd.), *Ancient Economies, Modern Methodologies. Archaeology, Comparative History, Models and Institutions*, Bari, p. 27-47.
- Oeconomides 1999: M. Oeconomides, *Contribution à l'étude du monnayage athénien à l'époque classique : le trésor trouvé au Pirée en 1977*, *RBN* 144, p. 17-20.
- Pébarthe 2008: Chr. Pébarthe, *Monnaie et marché à Athènes à l'époque classique*, Paris.
- Picard 2007: O. Picard, *Les innovations monétaires du IV<sup>e</sup> siècle*, in P. Brulé-J. Oulhen-Fr. Prost (éd.), *Économie et société en Grèce antique*, Rennes, p. 393-403 (= *CRAI* [1989], p. 673-687).

- Ponting *et al.* 2011: M. Ponting-H. Gitler-O. Tal, *Who Minted Those Owls? Metallurgical Analyses of Athenian-Styled Tetradrachms Found in Israel*, *RBN* 157, p. 117-134.
- Psoma 2011: S. Psoma, *The Law of Nicophon (SEG 26.72) and Athenian Imitations*, *RBN* 157, p. 27-36.
- Reden 2002: S. von Reden, *Demos' Philê and the Rhetoric of Money in Fourth-Century Athens*, in P. Cartledge-E. E. Cohen-L. Foxhall (éd.), *Money, Labour and Land. Approaches to the Economies of Ancient Greece*, Londres-New York, p. 52-66.
- Rhodes-Osborne 2003: P. J. Rhodes-R. Osborne, *Greek Historical Inscriptions, 404-323 BC*, Oxford.
- Samons 2000: L. J. Samons, *Empire of the Owl. Athenian Imperial Finance*, Stuttgart.
- Stroud 1974: R. S. Stroud, *An Athenian Law on Silver Coinage*, *Hesperia* 43, p. 157-188.
- Swedberg 1998: R. Swedberg, *Max Weber and the Idea of Economic Sociology*, Princeton.
- Weber 1986: M. Weber, *Sociologie du droit*, rééd., Paris.
- Weber 1992: M. Weber, *Essais sur la théorie des sciences*, rééd., Paris.
- Weber 1995a: M. Weber, *Économie et société*, 1, rééd., Paris.
- Weber 1995b: M. Weber, *Économie et société*, 2, rééd., Paris.
- Weber 1996: M. Weber, *Sociologie des religions*, rééd., Paris.



GUIDO PFEIFER (FRANKFURT/MAIN)

## THE CHARACTER OF ANCIENT NEAR EASTERN ECONOMY: RESPONSE TO CHRISTOPHE PÉBARTHE

The following remarks from the comparative perspective of Ancient Near Eastern legal history focus on three aspects: first, the *raison d'être* of theory in economic and legal history, second, the relationship between money and law and third and last, the possible economic functions of legislation<sup>1</sup>.

The discussion about the character of Ancient Near Eastern economy and especially the question if there existed a market or not – may it be as a location and/or as a principle – resembles very much the one that was presented by Christophe Pébarthe in the context of the Greek world. The answers to that question, again very similarly, depend directly on the theoretical commitment of the scholars that take part in this discussion. Whereas some of them see clear evidence for the effectiveness of market principles, others deny this categorically. Johannes Renger, the German Nestor of Ancient Near Eastern economic and social history, has always been rather sceptical towards applying modern, especially neo-classical economic theories:<sup>2</sup> For him the combination of the *oikos*-system of the temple up to the end of the third and the redistributive system of the palace from the second millennium BCE onwards on one hand and a sustenance-oriented production on the other hand leaves little space for competition and therefore for exchange that follows market rules, even though we have clear evidence of individual exchange, of course. Strongly influenced by the work of Karl Polanyi,<sup>3</sup> but trying to get beyond it, he does not stop to stress the need to develop a methodological approach of its own for studies in ancient economic history (which is as much as true for ancient legal history), even though he himself never offered that theoretical approach, but stuck to his admirable work on the sources.<sup>4</sup>

The turn towards Max Weber's social economics in Pébarthe's article, however, would probably stand Renger's critique: Weber's use of ideal role models for the decisions of social actors<sup>5</sup> is anachronistic in the best sense, simply because it doesn't imply any results. This methodological approach enables us to take into

---

<sup>1</sup> For abbreviations cf. the lists in AHW and CAD.

<sup>2</sup> The essence of his reasoning on the basis of several profound studies can be found in the according articles in *Der Neue Pauly*: Renger 1998; 1999; 2000; 2002.

<sup>3</sup> Mainly Polanyi *et al.* 1957 and Polanyi 1977.

<sup>4</sup> E.g. Renger 1993; 1994 and 1995.

<sup>5</sup> See Weber 1980, p. 11-17.



regard the social environment, and law as a part of that environment, as decisive elements of ancient economy. Still, it has to stand proof with regard to the evidence of our sources: From Weber's three direct links between law and economics as referred to by Pébarthe I would like to take the third one as a starting point for a question in detail: absolute foreseeability of the rule of law and its enforcement by the political power.<sup>6</sup> Taking into regard economic and legal practice within this context raises the question if there isn't just a narrow time horizon for the individual that provides little planning reliability and if is it not just the political power itself that marks a factor of uncertainty: For example if we think of debt releases, even though it has to be admitted that they probably did not play a role as much important in the Greek world as in the Ancient Near East, including Ancient Israel.<sup>7</sup> In Ancient Near Eastern societies debt releases were used irregularly, but again and again by rulers to maintain social stability and as an instrument to fulfill the theological and political program of justice.<sup>8</sup> The probably most prominent example for that phenomenon is the so-called edict of Ammišaduqa from about 1640 BCE.<sup>9</sup> Debt release means of course that some people – debtors – were released from their obligations by the cancellation of debts and their effects like forced labor, while other people – creditors – at the same time lost the loans they had given, i.e. parts of their assets. In this case law lacks its character of a reliable decisive element in respect of economic behavior. We will come back to this question in a more general sense at the end of this response.

When it comes to the relationship between money and law, the task to draw an outline for Ancient Near Eastern circumstances that can be compared to the Greek world gets difficult, just because there never has been “money” in an narrower sense in any of the Ancient Near Eastern economies, nor has there been a word for it either.<sup>10</sup> Instead we find uncoined silver and barley as means of payment, respectively as media of exchange and as a standard of value. The close relationship between this “money stuff” and the political power which becomes manifest in various forms of rules is not only indicated by (royal) definitions of measure and weight we find in early royal inscriptions, e.g. in the prologue to the law collection of Urnamma from Ur, about 2100 BCE.<sup>11</sup> Even more detailed and maybe marking the first efforts (or rather attempts) of economic governance are the rates or tariffs that are preserved e.g. in the so-called Laws of Eshnunna: § 1 gives equivalents for the weight of 1 shekel of silver (ca. 8.3 g)<sup>12</sup>; § 2 gives equivalents for grain (or

<sup>6</sup> See Weber 1980, p. 195-198.

<sup>7</sup> See Westbrook 1995, p. 149-163.

<sup>8</sup> Pfeifer 2012, p. 22-23 and 26-28.

<sup>9</sup> Pfeifer 2005, p. 173-190 with bibliography.

<sup>10</sup> Renger 1995, p. 282.

<sup>11</sup> Renger 1995, p. 288.

<sup>12</sup> § 1 LE: 300 silas of barley (can be purchased) for 1 shekel of silver. 3 silas of fine oil – for 1 shekel of silver. 12 silas of oil – for 1 shekel of silver. 15 silas of lard – for 1 shekel

barley), in which “1 sila” equals about 1 liter.<sup>13</sup> That §§ 3+4 LE provide minimum (and not maximum) hires seems fairly probable, but is in the end still uncertain.<sup>14</sup> In the same context belongs § 18A LE, which gives the standard interest rates for silver loans with 20 % (also called “interest of Shamash”, i.e. the Sun-god and, at the same time, god of justice) and for barley loans with 33.3 %.<sup>15</sup> What should be kept in mind is that those different rates of interest probably equaled each other, as the value of barley varied from sowing to harvest, whereas the value of silver was rather stable.<sup>16</sup> As mentioned above, legislation on money in a narrower sense can not be expected in the Ancient Near East, but the efforts taken to regulate loans might provide a crucial evidence for the attempt to rule a “market.”

Due to that aspect I would like to draw your attention to a new reading of the §§ t and u of the so-called Laws of Hammurabi, that was recently provided by K. Veenhof.<sup>17</sup> §§ t and u LH belong to the about 29 rules that are not preserved on the stele found in Susa, but are amended from copies on clay tablets that enable us to fill the gap on the front side of the stele. Neglecting the philological implications and reading the texts in Veenhof’s sense (which seems very convincing): § t LH

of silver. 40 silas of bitumen – for 1 shekel of silver. 360 shekels of wool – for 1 shekel of silver. 600 silas of salt – for 1 shekel of silver. 300 silas of potash – for 1 shekel of silver. 180 silas of copper – for 1 shekel of silver. 120 silas of wrought copper – for 1 shekel of silver, transl. Roth 1997, p. 59. For measures and weights see Powell 1987-1990, p. 497 and 509.

<sup>13</sup> § 2 LE: 1 sila of oil, extract (?) – 30 silas is its grain equivalent. 1 sila of lard, extract (?) – 25 silas is its grain equivalent. 1 sila of bitumen extract (?) – 8 silas is its grain equivalent, transl. Roth 1997, p. 59.

<sup>14</sup> § 3 LE: A wagon together with its oxen and its driver – 100 silas of grain is its hire; if (paid in) silver, 1/3 shekel (i.e. 60 barleycorns) is its hire; he shall drive it for the entire day, § 4 LE: The hire of a boat is, per 300-sila capacity, 2 silas; furthermore [x] silas is the hire of the boatman; he shall drive it for the entire day, transl. Roth 1997, p. 59.

<sup>15</sup> § 18A LE: Per 1 shekel (of silver) interest accrues at the rate of 36 barleycorns (= 20 %); per 300 silas (of grain) interest accrues at the rate of 100 silas (= 33 %), transl. Roth 1997, p. 61. See also Yaron 1993. The rates of interest are calculated p.a., but relativized as such with respect to the yield e.g of fields; cf. Pfeifer 2005, p. 177-178.

<sup>16</sup> Leemans 1950, p. 30.

<sup>17</sup> § t LH: If a merchant/creditor has given barley and/or (*u*) silver as interest-bearing loan, he will collect as interest 60 silas of barley per gur; if he has given silver as interest-bearing loan, he will collect 36 corns (of silver) per shekel of silver, § u LH: If a man who has contracted an interest-bearing loan has no silver with which to repay it, but does have barley (*t*: to the value of the silver), in accordance with the royal decree the creditor shall take (*t*: barley and) as interest still only 60 silas per gur. If the creditor takes as interest on his loan more than 60 silas per gur of barley or more than 36 barley corns per shekel of silver, he will forfeit whatever he has given, transl. Veenhof 2010, p. 284 and 286; for the “common” reading cf. Roth 1997, p. 97-98. The main difference of Veenhof’s reading lies in the reconstruction of the “silver rate” of 20 % in § t LH, which is expressed in barley. The following considerations refer to Veenhof’s interpretation, *op. cit.*, p. 287-293.

restricts so-called mixed loans to the interest rate of 20 %, whereas § u LH allows the debtor of an (obvious) silver loan to repay barley instead of silver at an interest rate of (only) 20 %. The ratio of these rules becomes clear, if we remember that the rates of silver and barley loans usually equaled each other:<sup>18</sup> contrary to that, here both rules reduce the rate of interest to 20 % in advantage of the debtor. This corresponds with § 51 LH, which allows the debtor – in accordance with some royal legislation, that is not described in detail, and in accordance with a so-called market (!) value – to repay his debt in barley or in sesame.<sup>19</sup> At the same time, §§ t and u are to be seen in contrast to § 20 LE which allows the creditor of a barley loan, which is converted into a silver loan, to maintain the (higher) interest of the barley loan, when he executes the (converted) silver loan.<sup>20</sup> Thus we learn that legislation was provided in favor of the debtor in one case and in favor of the creditor in another. It is, by the way, not impossible that § t and u LH are a reaction to § 20 LE,<sup>21</sup> but that's another question. In other words legislation is not only used as a social remedy to protect the socially and economically weaker party, but also in advantage of a successful participant of a “market”. As a result this would not seem too astonishing: Even in the already mentioned edict of Ammišaduqa we find besides a wide range of debt cancellations also exceptions for (professional) investment or business loans.<sup>22</sup>

To draw a conclusion: Fixation of rates (of interest) or tariffs and of equivalents for media of exchange may imply an official market policy as does the law of Nicophon on money – but to grant those legislative measurements the character of decisive elements in the social environment of economic actors we have to answer the question if there is any evidence that those forms of legislation – Ancient Near Eastern or Greek – were taken into account by economic actors at all. If we look through the glasses of the legislator we might recognize his intentions, but are there hints towards the reactions and decisions of social and economic actors in a market place? In letters from the Old Babylonian period we get some information about private motivation for business activities,<sup>23</sup> but – as far as I see – none of them corresponds to legislative measurements. On the other hand we have evidence from the legal practice that creditors tried to avoid the effects of debts releases by altering

---

<sup>18</sup> See above n. 16.

<sup>19</sup> § 51 LH: If he does not have silver to repay, he shall give to the merchant, in accordance with the royal edict, <either grain or> sesame according to their market value for his silver borrowed from the merchant and the interest on it, transl. Roth 1997, p. 91.

<sup>20</sup> § 20 LE: If a man loans ... grain ... and the converts the grain into silver, at the harvest he shall take the grain and the interest on it at (the established rate of 33 %, i.e.) 100 silas per 300 silas, transl. Roth 1997, p. 62.

<sup>21</sup> Cf. Veenhof 2010, p. 288-289.

<sup>22</sup> See Pfeifer 2005, p. 181 in respect of § 8 of the edict of Ammišaduqa.

<sup>23</sup> E.g. the private letters edited and translated by Ungnad 1914, no. 80-238.

transaction records – in fact this behaviour was even anticipated by the legislators of debts releases.<sup>24</sup> There is no doubt that “good legislation” provides good conditions for a “market,” but the characterization as “good” and “bad,” respectively “negative” depends from the point of view and gives as such no guarantee for its effectiveness as an economic factor.

## BIBLIOGRAPHY

- AHw: W. von Soden, *Akkadisches Handwörterbuch*, Wiesbaden 1965-1981, (vol. I, 2<sup>nd</sup> ed., 1985).
- CAD: *The Assyrian Dictionary of the University of Chicago*, Chicago-Glückstadt 1956 ff.
- Leemans 1950: W. F. Leemans, *The rate of interest in Old-Babylonian times*, in *RIDA 5 (Mélanges Fernand de Visscher, 4)*, p. 7-34.
- Pfeifer 2005: G. Pfeifer, *Sanktionen gegen Umgehungsgeschäfte im Edikt des Königs Ammi-šaduqa von Babylon*, in W. Ernst-É. Jakab (eds.), *Usus Antiquus Juris Romani. Antikes Recht in lebenspraktischer Anwendung*, Heidelberg, p. 173-190.
- Pfeifer 2012: G. Pfeifer, *Gerechtigkeit aus der Perspektive der altorientalischen Rechtsgeschichte*, in M. Witte (ed.), *Themen der Theologie – Gerechtigkeit*, Tübingen, p. 15-35.
- Polanyi 1977: K. Polanyi, *The Livelihood of Man (Studies in Social Discontinuity)*, New York-San Francisco-London.
- Polanyi et al. 1957: K. Polanyi-C. M. Arensberg-H. W. Pearson (eds.), *Trade and Markets in the Early Empires*, Glenco.
- Powell 1987-1990: M. A. Powell, s.v. *Masse und Gewichte*, in *Reallexikon der Assyriologie*, 7, Berlin- New York, p. 457-517.
- Renger 1993: J. Renger, *Formen des Zugangs zu den lebensnotwendigen Gütern: Die Austauschverhältnisse in der altbabylonischen Zeit*, *Altorientalische Forschungen* 20, p. 87-114.
- Renger 1994: J. Renger, *On Economic Structures in Ancient Mesopotamia*, *Orientalia* NS 63, p. 157-208.
- Renger 1995: J. Renger, *Subsistenzproduktion und redistributive Palastwirtschaft – wo bleibt die Nische für das Geld?*, in W. Schelkle-M. Nitsch (eds.), *Rätsel Geld. Annäherungen aus ökonomischer, soziologischer und historischer Sicht*, Marburg, p. 271-324.
- Renger 1998: J. Renger, s.v. *Geld, Geldwirtschaft, I. Alter Orient und Ägypten*, in *Der Neue Pauly*, 4, Stuttgart-Weimar, p. 873.

---

<sup>24</sup> Pfeifer 2005, p. 183-190 in respect of §§ 5 and 7 of the edict of Ammišaduqa.

- Renger 1999: J. Renger, s.v. *Markt, I. Alter Orient und Ägypten*, in *Der Neue Pauly*, 7, Stuttgart-Weimar, p. 922.
- Renger 2000: J. Renger, s.v. *Oikos-Wirtschaft*, in *Der Neue Pauly*, 8, Stuttgart-Weimar, p. 1137-1138.
- Renger 2002: J. Renger, s.v. *Wirtschaft, I. Mesopotamien*, in *Der Neue Pauly*, 12/2, Stuttgart-Weimar, p. 523-526.
- Roth 1997: M. T. Roth, *Law Collections from Mesopotamia and Asia Minor*, 2<sup>nd</sup> ed., Atlanta.
- Ungnad 1914: A. Ungnad, *Babylonische Briefe aus der Zeit der Hammurapi-Dynastie*, Leipzig.
- Veenhof 2010: K. R. Veenhof, *The interpretation of paragraphs t and u of the Code of Hammurabi*, in *DUB.SAR É.DUB.BA.A. Studies presented in honour of Veysel Donbaz*, Istanbul, p. 283-294.
- Weber 1980: M. Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriss der verstehenden Soziologie*, 5<sup>th</sup> ed., Tübingen.
- Westbrook 1995: R. Westbrook, *Social Justice in the Ancient Near East*, in K. D. Irani-M. Silver (eds.), *Social Justice in the Ancient World*, Westport, p. 149-163.
- Yaron 1993: R. Yaron, *kurrum šibtam uššab* „das kor wird Zins hinzufügen“: Weiteres zu § 18 A der Gesetze von Ešnunna, ZA 83 (NF 49), p. 206-218.

JULIE VELISSAROPOULOS-KARAKOSTAS (ATHÈNES)

*PÉRIÈGÈTA* :  
UN NOUVEAU TERME DE LA VENTE GRECQUE

Menu détail du droit grec, le mot *périègèta* n'est attesté que par un document épigraphique de la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., provenant de l'île de Paros.

Paros, horos et achat de terrain, fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., *ed. pr.* Y. Kourayos-S. Detoratos, *Arch. Delt. (Chron.)* 54B2 (1999), p. 790-791 ; *SEG* 54, 794, l. 1-16 :

- 1 [ῚΟρ]ος χωρί[ου]  
Κριναγόρου καὶ κοινὸν Σωτηριαστῶν  
[οὺς συν]ήγαγεν Ἀγνόθεος : ἐπὶ Ἴσηγορίδου Ἴοκλ[έους ?]  
[- ca 5 - ] χωρίον ἐπρίαντο ἐν Ἔλητι τῷ κάτω οἴς γείτων
- 5 [- - ca 4-7- - ]της Νεωκλείδου : ἀπὸ τοῦ ὄρου τοῦ ἐπὶ τεῖ ὁδοῦ π-  
[ρὸς τ]ῶι Λευκῶι, οὗ ἐνέγραπται ἡ ὠνή, ἕως τῆς ὁδοῦ  
[ἐκ πό]λεως φερούσης ἐπὶ τὴν οἰκίαν καὶ τῶν τάφων τ-  
[ῶν] ὑπαρχόντων· μῆκος δὲ ἀπὸ τοῦ ὄρου εὐθε[ - - - - -]  
[ἕως] τῆς ἐλαίας τῆς ἐπὶ τῆς ὁδοῦ τῆς δευτέρας : ἄ-  
10 [πὸ τοῦ] ὄρου τοῦ παρὰ τὴν ἐλαίαν : παρὰ Ἀριστέου  
[- - - - -]σικλέους : περιήγητα δραχμῶν ΗΗΗ : τῆι  
[- - - - -]εἰ ὁ ἀποδόμενος πᾶσαν<sup>1</sup> μνήμονες παρήσαν  
[Δι ?]όδωρος Δόρκου, Ἀλεξῆς Εὐέτου· μάρτυρες  
[Ἀμ]φιάναξ Νικέου, Πάταικος Ἠγίλλου,
- 15 [Καλ]λίγνωτος Νικέου· συνπωλητῆς  
[- - -]τιος Κλευμνήστου.

*Borne de terrain. Krinagoras et l'association des Sôtériastes, réunis par Hagnothéos. Sous Isègoridès fils d'Ioklès (?) - - - ont acheté un terrain sis à Élès inférieur, dont est voisin - - - fils de Néôkleidès, (qui va) de la borne dressée sur le chemin qui conduit à Leukos, sur laquelle a été inscrite l'ônè, jusqu'au chemin qui conduit de la ville à la maison et aux tombes comprises (dans le terrain). Délimitation (du terrain) en ligne directe (?) : de la borne - - - jusqu'au deuxième*

<sup>1</sup> Si la lecture du datif τῆι à la ligne 11 n'est pas indubitable, la lacune qui suit pourrait être comblée par l'accusatif : τὴν | [τιμὴν ἔχ]εἰ ὁ ἀποδόμενος πᾶσαν. Pour le reste de l'inscription, comme je n'ai pas pu voir la pierre ni avoir des photos lisibles, j'ai suivi les lectures des éditeurs.

*olivier de la route ; de la borne qui se trouve près de l'olivier. (Ils ont acheté à Aristéas fils de - - sikleus. Périègèta : 300 drachmes. - - - Le vendeur (a reçu) la totalité (du prix). Ont assisté comme mnèmones : Diodôros fils de Dorkos, Alexès fils d'Euétos. Témoins : Amphianax fils de Nikéas, Pataikos fils de Hègillos, Kallignôtos fils de Nikéas. Co-vendeur : - - - tios fils de Kleumnèstos.*

Publiée en 2004, cette nouvelle inscription vient, d'une part, confirmer ce que nous savions déjà sur la vente immobilière grecque et, d'autre part, éclaircir quelques uns de ses points jusqu'ici insaisissables.

Le document porte le titre *horos chôriou* (ligne 1), « borne de terrain ». Sur ce même terrain, cependant, ont été posées trois autres bornes (l. 5-6, 8 et 10) dont une reproduisait le contenu de l'*ônè*, alors que l'inscription ne donne aucun renseignement au sujet du contenu des deux autres. Le premier et le deuxième des quatre *horoi* mentionnés ont été posés sur le terrain vendu et ont, très probablement, un contenu identique. Quant aux deux autres, on pourrait songer soit à des bornes dressées sur le même *chôrion*, soit à des *horoi* préexistants, posés dans le passé par les propriétaires d'immeubles contigus.

Le document parien a été établi à l'occasion d'une vente immobilière conclue entre une association et un particulier. Après la mention des acheteurs, y sont enregistrés la délimitation du terrain sur lequel se trouvent aussi une maison et des tombes, le montant des *périègèta* et le paiement du prix<sup>2</sup>. Nous examinerons successivement la signification du terme *ônè*, les personnes qui ont pris part à l'opération et, enfin, le mot *périègèta*.

### 1. L'*ônè*

À propos du deuxième des quatre *horoi* qui délimitent le terrain, les rédacteurs du document nous apprennent que sur celui-ci a été inscrite l'*ônè* (l. 6 : οὗ ἐνγέγραπται ἢ ὠνή). Dans la majeure partie des témoignages, le mot *ônè* est employé dans le sens d'« achat » et s'identifie, du moins d'après les historiens du droit grec, au contrat de vente. Cette signification de l'*ônè* n'est pas, pour autant, la seule attestée par notre documentation. Le même terme peut désigner non pas le contrat d'achat proprement dit mais le titre de propriété qui en résulte. Parmi les exemples de cet emploi, citons un papyrus du nome Arsinoïte, datant du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui fait mention des « ordonnances portant interdiction aux trésoriers d'enregistrer des *ônai* si (l'acquéreur) ne fournit pas des preuves sur le mode d'acquisition<sup>3</sup> ». Si les *ônai* du *prostagma* royal avaient été identiques aux contrats de vente, ce même mot aurait indiqué le titre à la suite duquel a été acquise la propriété de l'immeuble à enregistrer, de sorte que la deuxième partie de la phrase, ἐὰν μὴ ἐπιδείξῃ ὡς ἔκτεται, aurait été superflue.

<sup>2</sup> Sur l'enregistrement des ventes immobilières, voir Faraguna 1997 ; 2000 ; 2003.

<sup>3</sup> *BGU* VI, 1213, l. 9-10 : προστάγματα περὶ τοῦ ὠνάς μὴ καταγράφειν τοὺς ταμίαις ἢ ἐὰν μὴ ἐπιδείξῃ ὡς ἔκτεται.

Un autre exemple de l'emploi du mot *ônè* dans le sens d'acquisition de la propriété nous est fourni par les actes de vente de la Chalcidique centrale, du milieu du IV<sup>e</sup> siècle, et la distinction entre *ounè euthéa* et *ounè katochos*, couple d'expressions non attesté ailleurs<sup>4</sup>. Je suivrai volontiers la conclusion de l'éditeur des inscriptions, M. Hatzopoulos, sur le point que les termes *euthéa* et *katochos* ne se rattachent pas à deux espèces différentes de contrats de vente. Qu'elle soit suivie de l'adjectif *euthéa* ou, au contraire, de celui de *katochos*, la convention ne s'écarte ni par sa forme ni par sa finalité de la vente ordinaire. Le terme *ounè* s'identifiant ici au droit de propriété qui résulte de la vente, une *ounè* serait *euthéa* lorsqu'elle transfère à l'acheteur l'incontestable maîtrise du bien, contrairement à l'*ounè katochos* dont l'objet est revendiqué et risque d'être saisi par un tiers et, de ce fait, ne peut aboutir au transfert de la pleine propriété, ladite *panktèsia*, sur l'immeuble<sup>5</sup>.

De même, c'est dans l'acception de « propriété » et non pas de contrat de vente que le mot *ὠνή* est utilisé dans un certain nombre d'affranchissements par achat de l'esclave par le dieu Apollon Pythien. Outre la phrase usuelle « ainsi qu'Untel a fait confiance au dieu » (*καθὼς ἐπίστευσεν ὁ δεῖνα τὴν ὠνήν*), certains affranchissements sont munis d'une clause aux termes de laquelle l'affranchisseur et les cautions garantissent le statut de l'affranchi en tant qu'homme libre contre quiconque prétendrait avoir sur lui l'*ônè*, c'est-à-dire un titre licite de propriété fondé sur un contrat d'achat<sup>6</sup>.

Aux yeux des Grecs, vente vaut titre de propriété. Cette constatation ressort nettement du différend qui opposa pendant trois décennies (ca 140 à 111 av. J.-C.) les cités crétoises d'Hierapytna et d'Itanos. Appelés comme arbitres, les juges de Magnésie énumèrent, dans leur rapport, les divers titres d'acquisition de la propriété foncière : « Les hommes », disent-ils, « possèdent des terres soit parce qu'ils les ont reçues de leurs ancêtres, soit parce qu'ils les ont achetées contre paiement d'un prix d'argent, ou bien par suite de conquête ou parce qu'elles leur ont été concédées par un des souverains<sup>7</sup>. »

En disant donc que sur le *horos* a été inscrite l'*ônè*, les rédacteurs du document parien ont voulu mettre l'accent sur la finalité de l'achat, voire sur l'acquisition de la propriété du terrain par l'acheteur, désormais maître incontestable de l'immeuble, et non pas sur le contrat de vente proprement dit.

<sup>4</sup> Hatzopoulos 1988, p. 23, n° II, l. 1-2. Cf. Youni 1996 ; Thür 2008 ; Harris 2008.

<sup>5</sup> Pour ladite *panktèsia*, voir Velissaropoulos-Karakostas 2011, II, p. 63-67.

<sup>6</sup> *SGDI* II, 2032, l. 11-14 : εἰ δέ τις κα' ἀπτήται | Καρίωνος φάμενος ὠνὰν ἔχειν, βέβαιον παρελχόντω τῷ θεῷ τὰν ὠνὰν ὅ τε ἀποδόμενος Δαμόφιλος καὶ οἱ βεβαλωτῆρες (« Si quelqu'un exerce sur Kariôn un droit de saisie, prétendant l'avoir acheté, que le vendeur Damophilos et les cautions restituent au dieu la propriété libérée de toute prétention de tiers »).

<sup>7</sup> *Syll.*<sup>3</sup> 685 ; *IC* III iv 9 ; Ager 1997, n° 158, l. 133-134 : ἄνθρωποι τὰς κατὰ τόπους ἔχουσι κυριείας ἢ παρὰ τῶν προγόνων π[αραλαβόν]τες αὐτοὶ [ἢ πριάμενοι] | [κατ'] ἄργυρίου δόσιν ἢ δόρατι κρατήσαντες ἢ παρὰ τινος τῶν κρεισσόν[ων] σχόντες).



D'après sa formulation, l'inscription de Paros appartiendrait au dernier des trois types contractuels distingués par F. Pringsheim<sup>8</sup>.

Des exemples du premier type, *apédoto A - epriato B*, sont attestés par des documents papyrologiques et, notamment, par des papyrus provenant de la Haute Égypte (Pathyris-Gebelên). Du fait que cette forme n'apparaît que tardivement – à partir de 140 av. J.-C. – et qu'elle est peu attestée en dehors de l'Égypte, F. Pringsheim estimait, à tort, que ce type était peut-être le fruit d'influences égyptiennes sur la vente grecque. Même s'il n'est pas attesté par des documents de la pratique notariale antérieurs au milieu du II<sup>e</sup> siècle, ce type contractuel paraît avoir été pratiqué dès le milieu du IV<sup>e</sup> siècle à Iasos<sup>9</sup>, où les ventes immobilières sont enregistrées suivant la forme *apédoto* (ou *epôlêsen*) - *epriato*, tout comme elles le seront, un siècle plus tard, à Alexandrie<sup>10</sup>. La formule *apédoto (epôlêsen) - epriato* paraît avoir été la plus répandue dans les territoires hellénophones, et elle restera en usage au cours de l'époque romaine.

Le deuxième type contractuel du schéma de F. Pringsheim, *apédoto A tôi B*, auquel appartiennent les nombreux affranchissements par vente à Apollon Pythien, est attesté par des documents provenant de la Grèce continentale et insulaire. Dans les actes de cette espèce, l'accent est mis sur la vente, alors que l'achat y fait défaut.

Enfin, le troisième type, auquel appartient le document parien, commence par la mention de l'acheteur, suivie de celle du vendeur (*epriato* ou *ôneitai A para B*), formule considérée par F. Pringsheim comme typiquement grecque. Des exemples nous sont fournis par plusieurs documents épigraphiques et papyrologiques qui s'étalent sur un espace géographique allant de Ténos<sup>11</sup> à Égine<sup>12</sup>, de Macédoine<sup>13</sup> à

<sup>8</sup> Pringsheim 1950, p. 103 et suiv.

<sup>9</sup> Décret du conseil et du peuple d'Iasos ordonnant le bannissement des personnes condamnées pour avoir comploté contre Mausolos et la cité, ainsi que la confiscation et la vente de leurs biens, 367-354 av. J.-C., *Syll.*<sup>3</sup> 169 ; *IK* 28.1, 1, 1. 6 : οἶδε τὰ κτήματα ἐπώλησαν (« Les personnes suivantes ont vendu les fonds », suivent les noms des vendeurs pris parmi les *archontes*, *tamiai*, *astynomoi*, *synègoroi*, *hiereis* et *apo phylês*). *Ibid.*, 1. 30-31 : [οἶδε τὰ] κτήματα | [ἐ]πρίαντο (« Les personnes suivantes ont acheté les fonds »).

<sup>10</sup> Voir plus loin.

<sup>11</sup> *IG* XII/5, 872 (267-234 av. J.-C.), 1. 92-96. Ténos, *RIJG* I, VII § 47 ; *IG* XII/5, 872 ; *Game* 2008, n° 47, 1. 121-123 : Ἀπατουριῶνος δωδεκάτης· Ἀμφικλῆς Φανοκλέους Ἐσχατιώτης παρὰ Θεοκλείας Πασσιφίλου ἐκ πόλεως μετὰ κυρίου Θεαινέτου Πασσιφίλου ἐκ πόλεως ἐπρίατο ἐν τῷ ἄστει | ἐν τόνῳ ἐβδόμῳ τὸ μετέωρον οἴκημα τὸ ἐπ[ι τῆι] εἰσόδῳ κα[ὶ κ]έραμον τὸν ἐπόντα καὶ θύρας τὰς ἐπούσας καὶ δίοδον εἰς τὴν οἰκίαν, ἧι γείτονες Φάραξ, Λεωδάμας, - - - (« Mois Apatouriôn, 12<sup>e</sup> jour. Amphiklès fils de Phanoklès, (de la tribu d') Heschatia, a acheté à Théokleia fille de Pasiphilos, de la ville, assistée de son tuteur Théainétos fils de Pasiphilos, (de la tribu) de la ville, l'étage au-dessus de l'entrée d'une maison urbaine sise dans le septième quartier, avec les tuiles et les portes affectées, et la voie d'accès à la maison, ayant pour voisins Pharax, Léôdamas, - - »). Enregistrant la vente de l'étage supérieur d'une maison, cet acte, par lequel s'achève le registre de Ténos, témoigne de la reconnaissance de la

Doura Europos<sup>14</sup>, mais aussi en Égypte<sup>15</sup>, (peut-être) en Carie<sup>16</sup>, ou encore en Sicile<sup>17</sup>. De même, dans un milieu social et juridique très différent, celui des communautés des Parthes, contrairement à d'autres domaines comme celui du mariage<sup>18</sup>, qui semblent suivre leur cours d'avant la conquête macédonienne, les ventes immobilières sont fortement hellénisées, suivant la forme *epriato* (ou *elaben*) *ho A para tou (tôi) B*<sup>19</sup>.

## 2. Les personnes

Revenons, cependant, au document parien. À part les acheteurs, Krinagoras et l'association de la déesse Artémis Sôteira, et le vendeur, l'opération a nécessité la présence d'un personnage qualifié de co-vendeur (συνπωλητής, l. 15). Du fait que le vendeur est mentionné quelques lignes plus haut (l. 10-11) comme seul propriétaire du terrain, l'hypothèse de copropriété entre lui et ledit co-vendeur ne peut pas être retenue. Ledit co-vendeur du terrain serait très probablement une caution instituée par le vendeur au profit des acheteurs, désirant consolider les

propriété par étages. Cf. *ibid.*, § 31, l. 76-77 : ἐπρίατο τῆς οἰκίας τῆς ἐν ἄστ[ρ]ει, ἢ ἦν πρότε[ρ]ον - - τὸ μετέ[ω]ρον καὶ ὑπότυπον, δραχμῶν ἀργυρίου ἑκατόν (« a acheté l'étage et le sous-sol d'une maison urbaine, qui appartenait auparavant à Untel, pour le prix de 100 drachmes d'argent »).

<sup>12</sup> *Syll.*<sup>2</sup> 833 (texte non repris dans *Syll.*<sup>3</sup>).

<sup>13</sup> Toronè (Macédoine), IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., *ed. pr.* Karamanoli-Siganidou 1966 ; Game 2008, n° 38, l. 1-21 : Τύχη ἡγαθή· ὠνὴ οἰκίης· ἰ μεῖς Ἀρτεμισίων· ἱερεὺς Εὐφραντίδης Ἀριστοτίμο· Φιλώνιχος ἢ Ἀντιφῶντος παρ' Ἀριστοκλέος τοῦ Παρμένοντος, ἦν ἐπρίατο ἰ παρὰ Ποσειδίππο το ἰ Διοδώρο καὶ Διονυσίου τοῦ Ἀντιφῶντος, ἰ τὴν ἐχομένην τῆς ἑαυτο ἦι γείτων Ἄσανδρος· 8ΧΔΔ. Βελβαιωτῆς Καλλιτέλλης Ἀριστοκλέος· ἰ μάρτυρες Ἄσανδρος Ἐπικράτεος, ἰ Ἀρχεπτόλεμος ἰ Κλεομάχο, Κλεόθλικος Ἀγαθοκλέος (« À la bonne fortune. Achat de maison. Mois d'Artémision. Sous la prêtrise d'Euphrantidès fils d'Aristotimos. Philônichos fils d'Antiphôn (a acheté) à Aristoklès fils de Parmenôn (la maison) que (ce dernier) avait achetée à Poseidippos fils de Diodôros et à Dionysios fils d'Antiphôn, attenant la sienne, ayant comme voisin Asandros. (Prix) : 112 drachmes. Garant : Kallitélès fils d'Aristoklès. Témoins : Asandros fils d'Epikratès, Archeptolémios fils de Kléomachos, Kléonikos fils d'Agathoklès »). Voir aussi Lilimbaki Akamati-Stephani 2003 ; Game 2008, n° 39.

<sup>14</sup> *P. Dura* 26 (227 apr. J.-C.).

<sup>15</sup> *PCaireZenon* 59003 (259 av. J.-C.) ; *P. Cair. Preis.* 37 (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) ; *P. Tebt.* III 1, 814 (239 av. J.-C.) ; *P. Tebt.* III 1, 701, R. col. IV, 175 (235 av. J.-C.) ; *P. Tebt.* III 2, 979 (174 av. J.-C.).

<sup>16</sup> Inscription funéraire, III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., *SEG* 4, 194, l. 2-3 : ἐπρίατο καὶ κατεγράψατο.

<sup>17</sup> Contrats de vente immobilière de Camarina (Sicile), entre 300 et 100 av. J.-C. : Manganaro 1989 ; *SEG* 39, 996-1002 et 1008-1013.

<sup>18</sup> Notamment en matière de polygamie, puisque le roi par lequel est daté le document a trois épouses légitimes.

<sup>19</sup> Vente d'une parcelle de vigne, parchemin d'Avroman (Kurdistan), 88 av. J.-C. : *P. Avrom.* I A ; Meyer 1920, n° 36.

garanties qui leur étaient offertes par le seul vendeur. Dans leur écrasante majorité, les contrats de vente qui nous sont parvenus par les documents épigraphiques et papyrologiques s'accompagnent de la mention expresse de l'obligation de garantir (*bebaioun, bebaiôtèr*), sauf le cas où cette obligation est expressément écartée par le contrat. En premier lieu, c'est le vendeur qui se charge de garantir l'acheteur pour éviction provenant du fait des tiers et qui est tenu pour les vices rédhibitoires de la chose vendue<sup>20</sup>. Bien que la garantie pour vices cachés soit à sa charge, il peut être expressément nommé comme étant le seul garant (*bébaiôtès*) de la vente s'il est agréé par l'acheteur<sup>21</sup>, ou bien désigner aussi un tiers qui répondrait des obligations résultant de la vente, situation amplement attestée par les documents.

À part les contractants et la caution, la délimitation du terrain a nécessité la présence de deux personnages qualifiés de *mnèmones*, ainsi que de trois témoins (*martyres*). Les fonctions des *mnèmones* pariens nous sont connues grâce à une longue inscription, publiée en 1983 par V. Lambrinudakis et M. Wörrle, postérieure de quelques décennies à notre document<sup>22</sup>. Il s'agit d'un texte, daté de 174-150 av. J.-C., qui émane de trois citoyens élus par le peuple pour rédiger un règlement (*syngramma*, l. 84-85 et 87) qu'ils présenteront au peuple (l. 1 : *eispherein*)<sup>23</sup>, portant sur les archives publiques abritées au temple. Le *syngramma* interdit toute modification desdits *mnèmonika grammata*, c'est-à-dire des documents privés (contrats et autres), au sujet desquels les parties ont sollicité l'intervention de la cité par l'intermédiaire de ses magistrats, notamment les *mnèmones* et l'*apodéktès*, et de ses archives. La loi prescrit des imprécations contre les contrevenants ainsi que la possibilité, accordée à tout citoyen, de porter plainte devant le *basileus*, en l'occurrence une action publique (*dèmosia dikè*) où l'estimation de la peine est laissée à la discrétion du demandeur (l. 27-30). Pour éviter l'altération des documents déposés au temple d'Apollon, d'Artémis et de Létô, appelé aussi Pythion (l. 57, 61, 68, 72, 83), la loi ordonne la copie de ces actes par les *mnèmones* et leur dépôt au sanctuaire d'Hestia.

Sur la foi des deux inscriptions, les *mnèmones* pariens apparaissent comme des magistrats chargés de fonctions relatives aux contrats ou autres documents importants, lesdits *mnèmonika grammata*, qui sont copiés (lorsqu'il s'agit d'actes rédigés dans le passé) ou nouvellement établis en double exemplaire et déposés, par

<sup>20</sup> Velissaropoulos-Karakostas 2011, II, p. 299-304.

<sup>21</sup> Vente immobilière où les quatre vendeurs se portent expressément garants, 134 av. J.-C., *P. Adler I*, G1, l. 7-9 : προπωληται και βεβαιωται των κατα την ωνην ταυτην παντων Πτολλις | και Νεχουθις και Χαληις και Αρ[πα]ησις οι | αποδομ[νοι ους εδεξατο Ίσιδωρος] ο πριάμενος (« Vendeurs et cautions de toutes les clauses de cet achat (sont) : Ptolis, Néchouthis, Chalèis et Harpaësis, les vendeurs, qui ont été agréés par Isidôros, l'acheteur »).

<sup>22</sup> Lambrinudakis-Wörrle 1983 ; *SEG* 33, 679.

<sup>23</sup> À part la présentation du *syngramma* au peuple, le document ne contient aucun indice relatif à son investissement de force législative ; voir le commentaire de M. Wörrle : Lambrinudakis-Wörrle 1983, p. 296-297.

leurs soins, en lieu sûr, à savoir le temple d'Apollon, d'Artémis et de Létô et le sanctuaire d'Hestia. Étant tenus à la conformité de l'opération réellement conclue avec l'acte écrit qui l'enregistre, ils sont présents lors de la conclusion de l'opération, dans le cas de notre inscription, du transfert de la propriété d'un immeuble qui passe d'un patrimoine à un autre par suite d'achat. Notons qu'à part Athènes et Thasos<sup>24</sup>, des personnages connus sous cette même dénomination font partie des magistratures de la cité d'Iasos. Parmi leurs différentes attributions, les *mnèmones* iasiens participent à la vente publique des immeubles de citoyens condamnés à la peine d'exil pour avoir comploté contre Mausolos et la cité<sup>25</sup>. Le mot qui indique leur intervention dans les ventes est le verbe *synpôlein*, terme à rapprocher du *synpolêtès* de l'*horos* parien. Mais, alors qu'à Paros, où il s'agit de la vente d'un bien privé, le *synpolêtès* est un particulier qui se porte garant, à Iasos, les *synpôlountes* de biens publics sont les *mnèmones*. Les immeubles confisqués sont vendus par d'autres magistrats, notamment par les *archontes*, *tamiai*, *astynomoi*, *synègoroi*, *prytaneis* et *apo phylès*)<sup>26</sup>. Il est permis de supposer qu'ici aussi, les

<sup>24</sup> Cf. Aristote, *Pol.* 6, 8, 7 (1321b, 34-35) : ἑτέρα δ' ἀρχὴ πρὸς ἣν ἀναγράφεσθαι δεῖ τὰ τε ἴδια συμβόλαια καὶ τὰς κρίσεις ἐκ τῶν δικαστηρίων. Des *mnèmones* sont également attestés en Égypte, dans le Fayum et le nome oxyrhynchite, au cours du dernier siècle de l'ère ptolémaïque et à l'époque romaine. Ils exercent des fonctions de notaire et sont parfois associés aux agoranomes (*P. Ryl.* II, 118 ; *SB* IV, 7379). *SB* VI, 9065 (1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), l. 4 : δι' ἧς ἔθετο διὰ τῆς τῶν μνημόνων ἀρχῆς διαθήκης. Wolff 1978, p. 25-27 et n. 69.

<sup>25</sup> Décret d'Iasos, 367-354 av. J.-C., *Syll.*<sup>3</sup> 169 ; *IK* 28.1, 1, l. 30-33 : [οἶδε τὰ] κτήματα | [ἐ]πρίαντο· Εὐδικὸς Σαμίου γῆν ἐν Τυεννε[σσῶι] Πύρωνος | [σ]τατήρων δεκαδύο· μνήμονες συνεπ[ώλησαν] Ἰα[τ]ροκλήης | Σαμίου, Θόας Ἰατροκλεῦς. (« Les personnes suivantes ont acheté les fonds : Eudikos fils de Samios, la terre de Pyrôn, sise à Tyennessos, pour douze statères ; covendeurs, les *mnèmones* Iatroklès fils de Samios et Thoas fils d'Iatroklès »). *Ibid.*, l. 38-47 : Διογένης Διονύτα ἐπρίατο γῆν ἐμ Βρίδαντι | Πύρωνος | τοῦ Σκύλακος στατήρων ἐπτά· [- - - - -] || [ἐ]πρίατο αὐλὴν Πύρωνος τοῦ Σκ[ύ]λακος στατήρων εἴκοσι | [ἐ]νός· μνήμονες συνεπώλησαν τ[ὰ] Πύρωνος κτή]ματα Θόας |[Ἰα]τροκλεῦς, Ἀπελλῆς Μάρωνος, Κλεάνθ[η]ς - - - - - | - - - ]άνδρου, |[Αγλ]αδόδωρος Ἀρτέμωνος, Κλεανδρίδης [Μελάν]θου· Εὐδικὸς | [Σα]μίο ἐπρίατο καπηλεῖον τῶν Πολεμάρχο παίδων || [στα]τήρων δεκαεξ· μνήμονες συνεπώλησαν Ἰστιαῖος | [Αντι]δότο, Ἑκαταῖος Σαμίο· Βρύαξις Ἰδαῖος ἐπρίατο τὴν αὐλὴν |[τὴν Α]ἰσχυλίνου στατήρων πενήκοντα. (« Diogénès fils de Dionytas a acheté la terre sise à Brides (appartenant) à Pyrôn fils de Skylax, contre 7 statères. (Untel fils d'Untel) a acheté une cour de Pyrôn fils de Skylax, contre 21 statères. Covendeurs des terrains de Pyrôn, les *mnèmones* Thoas fils d'Hiatrokleus, Apellès fils de Marôn, Kléanthès (fils de) - - - andros, Aglaodôros fils d'Artémôn, Kléandridès fils de Mélanthos. Eudikos fils de Samios a acheté la boutique (appartenant) aux enfants de Polémarchos, contre 16 statères. Covendeurs, les *mnèmones* Histiaios fils d'Antidotos et Hékataios fils de Samios. Bryaxis fils d'Idaios a acheté la cour (appartenant) à Aischylinos contre 50 statères »). *Ibid.*, l. 52 : γνώμονες παρέστησαν [- - -] (« en présence des *gnèmones* »).

<sup>26</sup> Cf. *supra* n. 8. La magistrature des *mnèmones* est également attestée en Macédoine (Morrylos), *ed. pr.* Hatzopoulos-Loukopoulou 1989, p. 17-40 ; *SEG* 39, 606 (peu après

*synpôlountes*, en l'occurrence les *mnèmones*, participent à la vente en tant que cautions des magistrats-vendeurs, rôle qui suggère leur implication dans la procédure de confiscation des immeubles incriminés.

Parmi les magistrats spéciaux munis de fonctions relatives aux modifications apportées à l'état des propriétés foncières sont, très probablement, compris les *synallaktères* de Camarina. Attestés par un document daté des environs de 300 av. J.-C.<sup>27</sup>, les *synallaktères* formeraient, d'après M. Faraguna et L. Dubois, un collège présidé par le *prostatas*, chargé de veiller à la conformité des contrats à la loi, au paiement des éventuelles charges et de procéder à leur enregistrement<sup>28</sup>.

Sous leur qualité de témoins de la cité, les *mnèmones* seraient comparables aux « témoins des juges » et aux *dikastai* qui participent aux ventes immobilières dans la cité macédonienne de Mieza<sup>29</sup>.

Notons encore une inscription de Tyrissa (région de Pella), datant du début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., dans laquelle il est question de « juges royaux » (βασιλικοί δικασταί) intervenus dans une affaire concernant la propriété d'un immeuble<sup>30</sup>. Sur le même document de Tyrissa, outre la vente à l'occasion de laquelle a été rédigé l'acte, figure le contrat antérieur, en vertu duquel les vendeurs actuels ont acquis la propriété de l'immeuble vendu. Aux termes de l'acte qui nous est parvenu, le premier acheteur, Philagros, acheta l'immeuble à Philippos pour le prix de 45 statères. Par la suite, il donna une part de la vigne à un certain Boukartas. Après la mort de Philagros, la propriété de la vigne passa à sa veuve, à l'exception de la part que le défunt avait, de son vivant, donnée (s'il s'agit de son fils) ou vendue (s'il s'agit d'une personne étrangère à sa famille) à Boukartas. Enfin, la veuve du défunt et Boukartas vendent l'immeuble à Polyainos pour le prix de 40 statères, montant inférieur à celui qu'avait versé l'acquéreur précédent.

208/207 ou 207/6 av. J.-C.), l. 21-22 : ἀποσταλήι δὲ τὸ ψήφισμα εἰ[ι]ς τὸν μνήμονα (le *psèphisma* en question est un décret honorifique). Cf. *SEG* 54, 602 (2).

<sup>27</sup> Manganaro 1989, p. 192-193 ; Dubois 2008, n° 124 ; Game 2008, n° 79, l. 1-2 : συ[ν]αλλακτῆρων π[ρ]οστάτας | Δίνα[ρχος] Κλεάνδου (« président des *synallaktères* étant Dinarchos fils de Kléandros »). Comme le note Dubois 2008, p. 133, le terme συναλλακτήρ, dérivant du verbe συναλλάσσω, constitue un hapax. Seul nous était connu le mot συναλλακτής, attesté par des papyrus du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. et par les Pères de l'Église. Grâce à l'inscription de Camarina, on voit apparaître la forme la plus authentique, cinq siècles avant les attestations connues jusqu'ici.

<sup>28</sup> Faraguna 2000, p. 96 : « mi sembra perciò legittima l'ipotesi che il *prostatas* fosse il 'presidente' di un collegio di magistrati, paragonabili agli *astynomoi di Teno*, preposti alla registrazione dei contratti ». Dubois 2008, p. 133 : « il est vraisemblable que le nom d'agent en -τήρ désigne un collègue, présidé par le *προστάτας* chargé de veiller à la légalité des actes entre particuliers et, sans doute, de rédiger ces contrats ». Cf. Game 2008, p. 151 : « président des magistrats chargés des contrats ».

<sup>29</sup> Lilimbaki Akamati-Stephani 2003 ; Game 2008, n° 39, acte B, l. 10-19.

<sup>30</sup> *Ed. pr.* Chrysostomou 1997 ; *SEG* 47, 999 ; Game 2008, n° 40, l. 1-25. Cf. Thür 2008, p. 178-179.

Aux dires des rédacteurs de l'acte de Tyrissa, la vente de la vigne aux derniers acquéreurs a nécessité une *dikè* devant les « juges royaux » (l. 5-7). Du fait que ni la nature de l'action ni les attributions des *basilikoi dikastai* ne sont précisées par les rédacteurs de l'acte<sup>31</sup>, la première éditrice de l'inscription estime que la *dikè* en question aurait été rendue nécessaire parce que l'immeuble était vendu par les héritiers du propriétaire initial. Suivant cette hypothèse, la propriété des vendeurs étant en cause, le tribunal royal a dû se prononcer sur ce point afin que l'acheteur puisse acquérir l'immeuble. On peut cependant objecter que, parmi les deux vendeurs, seule la veuve tient son droit de l'héritage du défunt ; l'autre avait déjà acquis la propriété, par donation ou par vente, du vivant du propriétaire initial, fait qui, en ce qui le concerne, rend l'hypothèse d'un titre d'acquisition défectueux peu plausible. La question qui se pose est, me semble-t-il, de savoir si la *dikè* en question était un véritable procès soumis au jugement des « juges royaux », ou si, au contraire, les termes *basilikoi dikastai* et *dikè* font simplement allusion à la conclusion d'une vente et au transfert de la propriété réalisés en présence des juges, procédure qui renvoie aux *synchôrèseis* alexandrines et, pourquoi pas aussi, à l'*in iure cessio* des Romains<sup>32</sup>.

À part les deux inscriptions macédoniennes, des juges participant à des actes conclus entre particuliers sont attestés dans la cité carienne de Mylasa, au sujet des baux à perpétuité (*es patrika*)<sup>33</sup>, alors qu'en Égypte lagide un *dikastès* paraît avoir pris part à la vente d'une esclave<sup>34</sup>.

### 3. Les *périègèta*

Dérivé du verbe *periagein*, le mot *périègèta* (l. 11), un *hapax*, se compose de la préposition *peri* et du verbe *agein* qui (avec accusatif de lieu) a la signification de « conduire autour ». Dans l'inscription de Paros, les *périègèta* s'identifient à une somme d'argent d'un montant assez élevé (300 drachmes).

D'après son étymologie, le mot *périègèta* paraît se rattacher à l'inspection d'un territoire, procédure qui devient nécessaire lorsqu'il s'agit de fixer ou de confirmer les bornes entre immeubles. Dans le différend territorial qui opposa les petites cités

<sup>31</sup> Voir commentaire des éditeurs du *SEG* 47, ad 999, p. 265-266 : « *This is the first attestation of βασιλικοί δικασταί in Antigonid Macedonia; it is not clear whether the βασιλικοί δικασταί are identical with the μάρτυρες δικαστῶν mentioned in deeds of sale in Macedonia.* »

<sup>32</sup> *Ad ILabraunda* I, 8, J. Crampa estime (p. 57 n. 6) que cette inscription fournit un exemple de « *abgeblasster gerichtlicher Rechtsübertragung* », dont la forme complète correspond aux *synchôrèseis* alexandrines et à l'*in iure cessio* des Romains ; ainsi Latte-Kunkel 1933 (à propos du bail des Klytides de Chios).

<sup>33</sup> *IK* 35.1, 208 ; *RIJG* I, XIII quater C, l. 13-14 : δεδόχθαι ποιήσασθαι τοὺς ἰ ταμίας τὴν μίσθωσιν ἐπὶ τῶν δικαστῶν καὶ τοῦ νομοφύλακος κατὰ συγγραφὴν (« Il a été décidé que le bail sera passé par le soin des trésoriers, en présence des juges et du nomophylaque, aux conditions fixées par un cahier des charges »).

<sup>34</sup> *PCaireZenon* 59003 (259 av. J.-C.). Pringsheim 1950, p. 22.

béotiennes Boumérita et Halai, soumis à l'arbitrage de Thèbes, chacune des deux parties a nommé une commission de dix citoyens, désignés comme *periègouménoi*, qui, connaissant les bornes originellement posées par les deux communautés, se sont rendus sur place pour les montrer aux juges thébéens<sup>35</sup>. Le contexte dans lequel interviennent les *periègouménoi* béotiens n'est pas celui d'une vente comme à Paros mais celui d'un différend intercommunautaire. Nous ignorons si leur présence sur les lieux contestés a été suivie de l'établissement d'un acte écrit mentionnant les propriétés telles qu'elle seront fixées par les juges de Thèbes, et, le cas échéant, si la délivrance d'un tel acte a nécessité le paiement d'une somme d'argent telle que les *periègèta* pariens.

J'essaierai de saisir la nature des *periègèta* en rapprochant l'inscription parienne d'un autre document contemporain sur la vente immobilière et d'un terme tout aussi énigmatique, à savoir des dispositions de la loi alexandrine rapportées par un passage du papyrus Halensis, intitulé *gês kai oikias kai oikopedôn ònè*, et du terme *amphourion*<sup>36</sup>.

*P. Hal.* 1, col. XI, l. 242-259 :

Γῆς καὶ οἰκίας καὶ οἰκοπέδ[ων ὠν]ή· ἕάν τ[ις γῆν ἢ οἰκίαν ἢ οἰ-]  
 κόπεδα ὠνήται παρ' οὔτινος]οῦν ἢ πωλῆ[ι ὠτινιοῦν . . . . . ]  
 τοῖς ταμίαις τῶν μὲν [ἐκ]ατὸν δραχμ[ά]ς [. . . . . ]  
 245 ἐντὸς Ν· ἔστω δὲ τοῦτο ἰε[ρ]ὸν Ἀλεξάνδρ[ω]ι· οἱ δὲ ταμίαι  
 ἀναγρα-]  
 φόντωσαν τὰς ὠνάς κατὰ δήμους καὶ κατα[. . . . . τῶι τοῦ]  
 ἀποδομένου δήμωι, ἐγγράφοντες πρῶτομ μὲν τοῦ ἀποδομέ-]  
 νου τὸ ὄνομα πατριαστὶ καὶ δήμου, ἔπειτα [δὲ τὸ τοῦ πριαμένου]  
 κατὰ ταυτὰ καὶ τὸμ [μῆ]να καὶ τὴν ἡμέραν, [ἦι ἂν . . . . . ]  
 ἀπο-]  
 250 λάβωσιν, καὶ ὅ τι ἂν ἀγ[ορ]άσῃι ὀνομαστὶ καὶ ὅπ[ου ἂν κέηται]  
 καὶ ἕάν]

<sup>35</sup> Delphes, après 167 (?) av. J.-C., *FD* III.1, 362 (A) ; Michaud 1973, p. 128-129, 54-55 (B) ; *FD* III.4.4, 354 (B) ; Ager 1997, n° 129, col. I, l. 15-23 : πρὸ τοῦ δὲ τὴν ἐφήγησιν μέλλειν ποιεῖσθαι τῶν δικαστῶν ἐπὶ τοὺς ὄρους, ὁμοσάτωσαν οἱ περιηγούμενοι ἐκ τοῦ συνεδρίου τοῦ παρ' ἑκατέρων ἄνδρες δέκα τὸν ὑπογεγραμμένον ὄρκον· ὄρκος· ὀμνύω Δία Ὀλύμπιον, Ἥραν, Ποσειδῶ, Ἄρη, Ἰ Ἀθηνᾶν, Δήμητρα, Ἀπόλλω καὶ τοὺς ἄλλους θεοὺς πάντας καὶ πάσας ἢ [ἐπ]άξιν τοὺς δικαστὰς ἐπὶ τοὺς ὄρους οὓς ἐξ ἀρχῆς ἦσαν θετικότες οἱ ἰ ἀποσταλέντες ἄνδρες ὑπὸ τῆς πόλεως ἐπὶ τὴν χώραν, ἐκτὸς δὲ τῶν ἐξ ἀρχῆς ἰ τεθέντων ὄρων μὴ ἐπιδείξιν κείμενον ὄρον μηθένα τοῖς δικασταῖς, μηδ' ἐπικατεσκευακέναι μηθένα· εὐορκοῦντι μέμ μοι εἴη πολλὰ καὶ ἀγαθὰ.

<sup>36</sup> Faraguna 2000, p. 75-82 (avec la littérature antérieure). Pour les restitutions des lacunes, voir Velissaropoulos 1981, p. 94 n. 1.



τινα ἐπωνυμίαν ὁ χ[ῶ]ρ[ο]ς ἔχη, ἐπιγράφ[οντες καὶ τοὺς  
γείτονας,]  
ἐὰμ μὲν πλείονες ὄσιν, πάντας· εἰ δὲ μή, [. . . . .  
ἐπει-]  
δὲν δὲ δῶι τὸ ἀμφούριον ὁ πωλῶν καὶ ἀπο[λάβη] τῆς τιμῆς ?,  
μῆ]  
ἔστω αὐτῶι πρὸς τὸν πριάμενον δίκη μηδ[έ τις εἰσαγέτω περὶ  
τῆς]  
255 γῆς ἢ τῆς οἰκίας ἢ τῶν οἰκοπέδων· τοῖς δὲ [μὴ πρὸς τούτοις  
ὄνου-]  
μένοις μὴ κυρία ἔστω ἢ ὠνὴ μηδὲ ἢ προθεσμ[ία . . . . . ἐὰν  
δέ τι]  
τῆς τιμῆς μὴ κομίσηται, ὑπογραφέσθω πρὸς[ . . . . .  
. τὸ]  
ὀφειλόμενον ἢ συνγραφὴν συνγραφέσθω κα[ινὴν . . . . . ]  
μὴ ἔστω αὐτῶι κομιδῆ.

*Achat de terres, maisons et terrains. Si quelqu'un achète des terres, une maison ou des terrains ou s'il les vend à un autre, qu'il paie aux trésoriers 5 % (du prix de la vente), (excepté les ventes dont le prix) ne dépasse pas les 50 drachmes ; que cette somme revienne au temple d'Alexandre. Que les trésoriers enregistrent les ventes selon les dèmes et - - - du dème du vendeur. Ils écriront d'abord le nom du vendeur, de son père et de son dème, ensuite, comme pour le précédent, celui de l'acheteur, le mois et le jour de l'acte, l'objet de l'achat et le lieu où il se trouve, ainsi que le nom de ce lieu, s'il en a un ; ils inscriront aussi les voisins, s'ils sont plusieurs, tous. Sinon, - - - . Lorsque le vendeur aura donné l'amphourion et - - - , il n'aura plus le droit d'intenter une action contre l'acheteur, et personne ne sera autorisé à introduire une instance au sujet des terres, de la maison ou des terrains. À l'égard de ceux qui n'ont pas suivi ces prescriptions, tant l'achat que le délai<sup>37</sup> seront inopérants. S'il (le vendeur) ne reçoit pas une partie du prix, qu'il fasse un compromis (hypographésthô) auprès (des thesmophylakes ? des trésoriers ? des chréophylakes ?)<sup>38</sup> pour la somme due ou qu'il rédige un nouveau contrat ; autrement il ne sera pas remboursé.*

Le premier paragraphe de la loi alexandrine contient des dispositions relatives à l'obligation des parties de payer au temple d'Alexandre un montant qui s'élève à

<sup>37</sup> Il s'agit du délai procédural. Cf. la fondation scolaire de Polythrou de Téos, II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., *Syll.*<sup>3</sup> 578 (Fröhlich 2004, p. 109-110), l. 54-55 : προθεσμῖαι ἢ δὲ μηδὲ ἄλλωι τρόπῳι μηθενὶ ἐξέστω τῶν δικῶν τούτων μηδεμίαν ἐγβαλεῖν. Traduction P. Fröhlich (p. 110) : « qu'il ne soit pas possible de rejeter ces causes, ni pour un quelconque dépassement de délai limite, ni pour une quelconque autre raison ».

<sup>38</sup> Cf. le décret d'Arkésinè (Amorgos), *IG XII/7*, 3B, l. 33-38 : ὅσοι δ' ἂν μὴ ἐκτίνωσιν καθ[ὰ] ἢ οἱ διαλλακταὶ ἔταξαν ἢ πείσαντες τὸς κατταδικασαμένους ἢ ὑπογραφῆμ ποιῶνται πρὸς τὸς χρεοφύλακας, ἔναι τὰς δίκ[α]ς κατὰ τῶμ μὴ ἐκτινόντων μηδὲ τῆν ἢ [ὑ]πογραφῆν ποιομένων.



5 % du prix de vente. Il s'agit probablement d'une taxe sur les ventes immobilières, qui profite à la cité et non pas au fisc royal. La loi laisse subsister des doutes au sujet de la personne chargée de ce paiement (le vendeur ou l'acheteur ?).

Le deuxième paragraphe impose l'enregistrement des contrats de vente d'immeubles, tâche confiée aux trésoriers de la cité<sup>39</sup>. Contrairement aux ventes pariennes qui sont enregistrées d'après la forme *epriato A tō B*, celles d'Alexandrie suivent la forme *apédoto – epriato*, de sorte que sur les registres figurent en premier lieu les éléments d'identité du vendeur, suivis de ceux de l'acheteur et de la description détaillée de l'immeuble, avec indication des voisins et de la date de conclusion de la vente.

Enfin, le dernier paragraphe, le plus intéressant du point de vue juridique, soulève des questions qui risquent de rester sans réponse. La première difficulté porte sur l'interprétation du terme *amphourion* et la seconde résulte de la lacune de la ligne 253.

Aux termes de la loi alexandrine, la remise de l'*amphourion* par le vendeur à l'acheteur et l'accomplissement d'une formalité qui était indiquée dans la lacune de la ligne 253 entraînent le transfert de la propriété de l'immeuble à l'acheteur. La signification du mot *amphourion* a donné lieu à des interprétations diverses. Document renfermant la vente (« *Urkunden über einen Liegenschaftskauf*<sup>40</sup> »), petite somme versée aux propriétaires des immeubles voisins (« *Grenzengeld*<sup>41</sup> »), taxe de 5 % payée au temple d'Alexandre<sup>42</sup> figurent parmi les propositions concernant la nature de l'*amphourion*, acte ou objet dont la prestation est à la charge du vendeur.

<sup>39</sup> Ainsi les éditeurs du papyrus Halensis (suivis par Wolff 1978, p. 187 et suiv., 213 et suiv.) : « *städtische Schatzmeister* » et non des trésoriers du temple d'Alexandre.

<sup>40</sup> Ainsi Schwahn 1935.

<sup>41</sup> Interprétation des éditeurs du papyrus Halensis, adoptée par Schubert 1937, fondée sur Théophraste, *Περὶ συμβολαίων*, frg. 97, 44-46 (éd. F. Wimmer, Paris 1866, p. 441), *apud* Stobée, *Ἀνθολόγιον* 4, 2, 20, 44-46 : Κυρία ἢ ὠνή καὶ ἡ πρῶσις εἰς μὲν τὴν κτήσιν, ὅταν ἡ τιμὴ δοθῆ καὶ τὰ ἐκ τῶν νόμων ποιήσωσιν, οἷον ἀναγραφὴν ἢ ὄρκον ἢ τοῖς γείτοσι τὸ γιγνόμενον (« La vente est irréfutable, en ce qui concerne l'acquisition de la propriété, lorsque le prix est payé et lorsque (les parties) auront fait ce que la loi prescrit, comme l'enregistrement, le serment ou la prestation aux voisins »). Se référant, très probablement, au vendeur, Théophraste poursuit (*ibid.*, 70-75) : Παρ' ἐνίοις δεδικάσθαι κελεύουσι τῷ μὴ δεχομένῳ τὴν τιμὴν· πότερον δὲ ἕως ἂν κομίσηται κύριον εἶναι τοῦ κτήματος ; οὕτω γὰρ οἱ πολλοὶ νομοθετοῦσιν· ἢ ὥσπερ Χαρόνδας καὶ Πλάτων ; ὅτοι γὰρ παραχρῆμα κελεύουσι διδόναι καὶ λαμβάνειν· ἐὰν δὲ τις πιστεύσῃ, μὴ εἶναι δίκην· αὐτὸν γὰρ αἴτιον εἶναι τῆς ἀδικίας (« Demeure-t-il [le vendeur] propriétaire de la chose jusqu'à réception [du prix] ? À quel moment devient-on propriétaire du fonds ? C'est ainsi que légifèrent la plupart des cités. Ou bien comme [le préconisent] Charondas et Platon : ces derniers statuent que donner et recevoir doivent être réalisées immédiatement ; si quelqu'un se montre confiant, qu'il soit privé d'action en justice ; car c'est lui-même qui est la cause du dommage »).

<sup>42</sup> Ains Pringsheim 1950, p. 91.

À part le texte alexandrin, les termes *amphourion* et *amphouriasmoi* sont employés dans deux décrets de l'association des Aphrodisiastes de Rhodes, postérieurs d'un siècle à la loi alexandrine<sup>43</sup>.

Comme il ressort du premier décret de l'association rhodienne, les *amphouriasmoi* seraient des actes publics dressés lors de l'inscription (*anagraphè*) d'une modification foncière sur les registres publics. D'après l'étymologie du mot, la préposition *amphi* (« en faisant le tour de », « en circulant à travers ») et le mot *horos* (« borne »), les actes en question auraient un caractère cadastral, constituant la « pièce d'identité de l'immeuble ». L'identification de l'immeuble nécessite avant tout l'indication exacte de ses bornes, à savoir de sa délimitation par rapport aux fonds circonvoisins, lesdites *homoureiiai*<sup>44</sup>, terme qui a très probablement le même contenu que le mot *amphouriasmoi* de Rhodes. Pour éviter les empiètements de ses immeubles et des tombes de ses membres, l'association rhodienne décide de l'exposition de ces extraits (peut-être sous une forme abrégée) en un lieu fréquemment visité par les Rhodiens, qui n'est autre que le cimetière du *koinon*.

De même que la dation de l'*amphourion* de la loi alexandrine (d'après la restitution de F. Pringsheim), la remise de l'*amphouriasmos* à l'acheteur de l'immeuble de l'association rhodienne est faite après le versement de la totalité du prix de vente. Cependant, aux termes du deuxième décret rhodien, en plus du prix d'achat, l'acheteur devra verser à l'association une drachme pour chaque (?) *amphourion*. Le mot s'identifie probablement ici aux immeubles contigus indiqués dans l'*amphouriasmos* de la maison vendue, ce qui explique l'utilisation du pluriel. Les immeubles contigus étant plusieurs, l'acheteur devra verser au vendeur la somme d'une drachme pour chacun de ces fonds. La totalité de cette somme correspondrait à la dépense faite par le vendeur pour obtenir l'*amphouriasmos* de l'immeuble. En remettant cet extrait au nouvel acquéreur, le vendeur demande le remboursement de tout ce qu'il a dû payer pour obtenir la « pièce d'identité » de l'immeuble à vendre.

Aux termes de la loi alexandrine, après la dation de l'*amphourion* accompagnée de quelque chose qui nous échappe, toute action en justice au sujet de l'immeuble est prescrite, et la propriété est définitivement transférée à l'acheteur. Du fait que le paiement du prix est nécessaire pour le transfert de la propriété au nouvel acquéreur, F. Pringsheim propose de restituer ἀπολάβητι τὴν τιμὴν à la ligne 253<sup>45</sup>. La vente deviendrait donc irréfutable lorsque le vendeur aurait donné l'*amphourion* et reçu le prix convenu, comme c'est aussi le cas dans l'inscription de Paros d'après les lignes 11-12 : περιήγητα δραχμῶν ΗΗΗ : τὴν | [τιμὴν ἔχ]ει ὁ ἀποδόμενος πᾶσαν. Si la correction du datif τῆτι par l'accusatif τὴν est correcte, la phrase de la stèle de Paros et la ligne 253 du papyrus de Halle auraient le même contenu. Aussi bien à

<sup>43</sup> SEG 3, 674 A, l. 1-15 ; 674 B, l. 53-58.

<sup>44</sup> *ILabraunda* I, 8, l. 19, lettre d'Olympichos.

<sup>45</sup> Pringsheim 1950, p. 91 et *passim* ; cf. Schwahn 1935, p. 59. Seidl 1962, p. 57, propose la restitution : ἀπολάβητι τὰ ὁμολογημένα.

Alexandrie au milieu du III<sup>e</sup> siècle qu'à Paros à la fin du même siècle, le transfert de la propriété de l'immeuble à l'acheteur nécessitait, d'une part, le paiement du prix au vendeur et, d'autre part, la remise à l'acheteur des pièces prouvant sa propriété, qu'il s'agît de l'*amphourion* ou de l'acte délivré par les *mnèmones* après la délimitation de l'immeuble et le paiement des *périègèta*.

## BIBLIOGRAPHIE

- Ager 1997: S. L. Ager, *Interstate Arbitrations in the Greek World, 337-90 BC*, Berkeley.
- Chrysostomou 1997: P. Chrysostomou, Βασιλικοί δικασταὶ καὶ ταγοὶ σὲ μιὰ νέα ἐπιγραφή μὲ ὄντες ἀπὸ τὴν κεντρικὴ Μακεδονία, *Tekmeria* 3, p. 23-43.
- Dubois 2008: L. Dubois, *Inscriptions grecques dialectales de Sicile*, II, Genève.
- Faraguna 1997: M. Faraguna, *Registrazioni catastali nel mondo greco: il caso di Atene*, *Athenaeum* 85, p. 7-33.
- Faraguna 2000: M. Faraguna, *A proposito degli archivi nel mondo greco: terra e registrazioni fondiari*, *Chiron* 30, p. 65-115.
- Faraguna 2003: M. Faraguna, *Vendite di immobili e registrazione pubblica nelle città greche*, in *Symposion 1999*, Cologne, p. 97-122.
- FD III.1: É. Bourguet (éd.), *Fouilles de Delphes*, III. *Épigraphie*, 1. *De l'entrée du sanctuaire au trésor des Athéniens*, Paris 1910-1929.
- Fröhlich 2004: P. Fröhlich, *Les cités grecques et le contrôle des magistrats (IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.)*, Genève.
- Game 2008: J. Game, *Actes de vente dans le monde grec : témoignages épigraphiques des ventes immobilières*, Lyon.
- Harris 2008: E. Harris, *Response to Gerhard Thür*, in *Symposion 2007*, Vienne, p. 189-200.
- Hatzopoulos 1988: M. B. Hatzopoulos, *Actes de vente de la Chalcidique centrale*, Athènes.
- Hatzopoulos-Loukopoulou 1989: M. B. Hatzopoulos-L. D. Loukopoulou, *Morrylos, cité de la Crestonie*, Athènes.
- IC: M. Guarducci (éd.), *Inscriptiones Creticae*, Rome 1935-1950.
- IK 28: W. Blümel (éd.), *Die Inschriften von Iasos*, 2 vol., Bonn 1985.
- IK 35: W. Blümel (éd.), *Die Inschriften von Mylasa*, 2 vol., Bonn 1988.
- ILabraunda I: J. Crampa, *Labraunda. Swedish Excavations and Researches*, vol. III, part 1. *The Greek Inscriptions (1-12)*, Lund 1969.
- Karamanoli-Siganidou 1966: M. Karamanoli-Siganidou, Ὡνὴ ἐκ Τορόνης, *Arch. Delt.* 21A, p. 152-157.
- Lambrinudakis-Wörrle 1983: W. Lambrinudakis-M. Wörrle, *Ein hellenistisches Reformgesetz über das öffentliche Urkundenwesen von Paros*, *Chiron* 13, p. 283-368.

- Latte-Kunkel 1933: K. Latte-W. Kunkel, *Der Pachtvertrag der Klytiden auf Chios (4. Jh. v.Chr.) ein griechisches Beispiel der Rechtsübertragung in den Formen eines Prozesses*, ZSS. RA. 53, p. 510-513.
- Lilimbaki Akamati-Stephani 2003: M. Lilimbaki-Akamati-L. Stephani, Ὠνοὰ ἐκ τῆς Ἡμοθίας. II, AE 142, p. 155-196.
- Manganaro 1989: G. Manganaro, *Case e terra a Kamarina e Morgantina nel III-II sec. a.C.*, PP 44, p. 190-203.
- Meyer 1920: P. M. Meyer, *Juristische Papyri: Erklärung von Urkunden zur Einführung in die juristische Papyruskunde*, Berlin (réimpr. Chicago 1976).
- Michaud 1973: J.-P. Michaud, *Le trésor de Thèbes*, Paris.
- Pringsheim 1950: F. Pringsheim, *The Greek Law of Sale*, Weimar.
- RIJG: R. Dareste-B. Haussoullier-Th. Reinach, *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, 2 vol., Paris 1891-1904 (rééd. 1965).
- Schubert 1937: W. Schubert, *Causa Halensis*, AfP 12, p. 27-39.
- Schwahn 1935: W. Schwahn, Ἀμοφούριον und ἀμοφουρισμός, AfP 11, p. 57-63.
- Seidl 1962: E. Seidl, *Ptolemäische Rechtsgeschichte*, Glückstadt.
- SGDI: H. Collitz-F. Bechtel, *Sammlung der griechischen Dialektinschriften*, 7 vol., Göttingen 1884-1915.
- Syll.<sup>2</sup>: W. Dittenberger, *Sylloge inscriptionum Graecarum*, 2<sup>e</sup> éd., Leipzig 1898-1901.
- Syll.<sup>3</sup>: W. Dittenberger, *Sylloge inscriptionum Graecarum*, 4 vol., 3<sup>e</sup> éd., Leipzig 1915-1924.
- Thür 2008: G. Thür, *Ownership and Security in Macedonian Sale Documents*, in *Symposion 2007*, Vienne, p. 173-187.
- Velissaropoulos 1981: J. Velissaropoulos, *Αλεξανδρινοί νόμοι*, Athènes.
- Velissaropoulos-Karakostas 2011: J. Velissaropoulos-Karakostas, *Droit grec d'Alexandre à Auguste*, 2 vol., Athènes.
- Wolff 1978: H. J. Wolff, *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemäer und des Prinzipats*, II, Munich.
- Youni 1996: M. Youni, *À propos de quatre inscriptions olynthiennes. Quelques remarques sur la 'sûreté réelle' au 4<sup>e</sup> s. av. J.-C.*, Tekmeria 2, p. 135-151.



MARTIN DREHER (MAGDEBURG)

## EIN KAUF-HOROS AUS PAROS ANTWORT AUF J. VELISSAROPOULOS-KARAKOSTAS

Julie Velissaropoulos-Karakostas (im folgenden JVK) ist vor allem an dem Terminus *periegeta* interessiert, der im hier vorgelegten Text zum ersten Mal auftaucht. Der Erklärung dieses Begriffs ist der 3. Teil ihres Beitrags gewidmet. Die beiden ersten Teile gelten dem Begriff der *oné* (1) sowie den in der Inschrift genannten Personen (2).

In meiner Antwort auf ihren höchst kompetenten und anregenden Beitrag werde ich folgende Thesen vertreten:

1. Der Terminus *ὄνῃ* kann zwar auch „Eigentum“ („*propriété*“) heißen, muß aber im vorliegenden Text mit „Kauf“ übersetzt werden.

2. Es ist möglich, aber unwahrscheinlich, daß der *Horos* in Zeile 5 einen früheren Verkauf beschreibt.

3. Der *Synpoletés* in Z. 15/16 kann nicht nur Bürge, sondern auch Miteigentümer und daher Mitverkäufer sein.

4. Die *Periégeta* könnten auch als gesamter Kaufpreis verstanden werden.

5. Der *Horos* aus Paros könnte nicht nur als Grenzstein, sondern wahrscheinlich auch als Schuldstein fungiert haben. Die *oné* wäre dann kein Verkauf im heutigen Sinn, sondern eine Verpfändung, eine *πράσις ἐπὶ λύσει*.

6. Die *Horoi* in Zeile 8 und 10 dürften andere Grenzsteine sein und nicht identisch mit denen in Zeilen 1 und 5.

Ad 1. Im ersten Teil des Beitrag von JVK wird belegt, daß der Terminus *oné* nicht nur einfach „Kauf“ heißen, sondern auch das Ergebnis des Kaufs, das „Eigentum“ („*propriété*“) bezeichnen kann. Die Autorin meint, daß der Terminus in Zeile 6 unserer Inschrift diese zweite Bedeutung habe. Zweifellos ist ihr zuzustimmen, wenn sie betont, daß es den Verfassern des Textes auf das Ergebnis des Kaufs ankomme, also auf den Erwerb des Grundeigentums durch den Käufer. Schwerlich kann man aber so weit gehen, dies in einen Gegensatz zum eigentlichen Kaufvorgang zu stellen: „*et non pas sur le contrat de vente proprement dit*“. Denn der Text beschränkt sich eben nicht darauf, nur den Käufer und damit den neuen Eigentümer zu nennen, sondern er *ist* die Kaufurkunde,<sup>1</sup> er grenzt das verkaufte Grundstück ab,

---

<sup>1</sup> Daher betitelt A. Chaniotis in *SEG* 54, 794, die Inschrift „*Boundary stone and deed of sale*“. Nach Finley 1951, der hier früheren Meinungen widerspricht, ist es nicht wahrscheinlich, daß alle Immobilienkäufe in schriftlicher Form abgeschlossen wurden.

und er nennt den Verkäufer sowie weitere, am Kaufakt beteiligte Personen. Ich glaube daher, daß *oné* in Zeile 6 mit „Kauf“ (französisch: „achat“) übersetzt werden muß, und nicht, wie es JVK impliziert, aber nicht ausdrücklich übersetzt, mit „Eigentum“ („*propriété*“).<sup>2</sup>

Ad 2. JVK setzt dabei voraus, daß die in Zeile 6 erwähnte *oné* den im vorliegenden Text beschriebenen Kauf bezeichne und der Horos in Zeile 5 identisch sei mit dem vorliegenden, in Zeile 1 betitelten Stein. Daran könnte man zweifeln, da dies ferner voraussetzt, daß die Verfasser des Textes bereits im voraus festgelegt haben mußten, wo genau unser Horos aufzustellen sein würde, was nicht unmöglich ist, mehr aber noch, weil die Perfektform *ἐγγέγραπται* streng genommen einen bereits beschriebenen Stein bezeichnet. Denkbar wäre also, daß hier ein Hinweis auf einen früheren Kauf vorliegt, was in den Kaufurkunden nicht selten vorkommt.<sup>3</sup> Trotz dieser Probleme möchte ich mich letztlich JVKs Verständnis anschließen, weil der Text, wenn er auf einen früheren Kauf hätte verweisen wollen, diesen etwa durch den Namen des damaligen Verkäufers deutlich vom vorliegenden Kauf hätte absetzen müssen.<sup>4</sup>

Ad 3. Im zweiten Teil erörtert JVK die am Kauf beteiligten Personen. Als Käufer sind im Text der Sohn des Krinagores (nicht Krinagores selbst, wie JVK mit den Erstherausgebern anzunehmen scheint) und ein Kultverein für Artemis Soteira genannt. A. Chaniotis vermutet in seinem Kommentar im *SEG*, daß der Gründer des Koinon, der in Zeile 3 genannte Hagnotheos, auch der Käufer gewesen sein könnte und ergänzt die Lücke von etwa 7 Buchstaben vor Krinagarou, die JVK in ihrem Text nicht angezeigt hat, daher mit diesem Namen, jedoch mit Fragezeichen.<sup>5</sup> Er fügt das Argument an, diese Vermutung könne auch das fehlende Patronymikon von Hagnotheos in Zeile 3 erklären. Verschiedene Vereine, die bei den Griechen bekanntlich so gut wie immer auch Kultvereine waren, begegnen in den Kaufurkunden übrigens mehrfach.<sup>6</sup>

<sup>2</sup> Das gilt im übrigen für alle Texte, in denen *ὄνή* oder *οὄνή* in Kaufurkunden verwendet wird, vgl. das Register bei Game 2008.

<sup>3</sup> Vgl. Game 2008, 106, der die entsprechenden Urkunden in einer eigenen Kategorie zusammengestellt hat, S. 116ff.

<sup>4</sup> So z.B. Game 2008, Nr. 14 (Olynth).

<sup>5</sup> Chaniotis (wie Anm. 1) schreibt diese Vermutung den Erstherausgebern zu, in deren Beitrag ich sie allerdings nicht finden kann.

<sup>6</sup> *Koinon Thiasiton* als (Teil-)Käufer: Game 2008, Nr. 42 (Tenos); *koinon Theoxeniaston* als (Teil-)Verkäufer: Game 2008, Nr. 68 (Tenos); dasselbe *koinon* als (Teil-)Käufer: Game 2008, Nr. 69 (Tenos). Vgl. Game 2008, 136 mit Anm. 96. Zu den „*religious (cult) bodies*“ als Gläubiger auf Horoi in Attika und den Inseln, wie Orgeones, Eikadeis, Gene und Thiasotai, neben denen er den Eranoi eine Sonderstellung einräumt, vgl. Finley 1951, 97-106.

Für den in Zeile 15/16 genannten *Synpoletes* ist die Erklärung von JVK sicherlich möglich, nämlich ihn als Garanten auf Seiten des Verkäufers zu verstehen.<sup>7</sup> Aber die Terminologie in den Kaufinschriften ist verwirrend. Die nächste Parallele ist meines Erachtens das Partizip *συνπολοῦντος* im Verkaufsregister von Tenos (§ 44, Game Nr. 68, Z. 114). Der so bezeichnete Euthygenes ist der frühere Eigentümer des Anwesens, der gleichzeitig dem aktuellen Verkauf zustimmt (*συνεπαινοῦντος καὶ συνπολοῦντος*). Eine weitere Person, Euphranor, ist am Ende derselben Inschrift als ebenfalls zustimmend (wieder *συνεπαινοῦντος*) genannt. In anderen Kaufurkunden stimmen Frauen oder Töchter des Verkäufers dem Verkauf zu.<sup>8</sup> Da die Zustimmenden, soweit wir sie einordnen können, häufig die ursprünglichen Eigentümer oder Verwandte des Verkäufers sind,<sup>9</sup> haben sie offenbar ein Mitspracherecht beim Verkauf. Bei den früheren Eigentümern erklärt es sich daraus, daß das Objekt nur als Hypothek „verkauft“ wurde, also letztlich wieder in ihr Eigentum zurückkehren kann, wenn die Hypothek abgelöst wird. Aufgrund also dieser engen Verbindung zwischen Zustimmung zum und Mitwirkung am Verkauf erscheint es ebenfalls als möglich, den *Synpoletes* unserer Inschrift im eigentlichen Sinn des Wortes als Mitverkäufer, also in irgendeiner Weise als bisherigen Miteigentümer, anzusehen, so wie die Interpreten das Partizip im Text aus Tenos gedeutet haben und so wie das Prädikat *συνεπώλησαν* in der von JVK (dort Anm. 25) herangezogenen Inschrift aus Iasos eindeutig zu verstehen ist. Dabei wäre durchaus denkbar, daß der *Synpoletes* auch die Aufgaben eines Bürgen oder Garanten wahrzunehmen hatte und beide Interpretationen des Terminus *Synpoletes* so zusammenkommen.

In der Inschrift aus Iasos sind die (übrigens sehr zahlreichen) *Mnemones* das Subjekt zu *συνεπώλησαν*. Sie konfiszierten und verkauften dort selbst die Güter der Verurteilten und entsprechen damit den athenischen *Poletes*, während die beiden *Mnemones* in unserem Text lediglich beim Kaufakt anwesend waren. Über weitere Funktionen dieser Amtsträger informiert uns die von M. Wörle veröffentlichte und kommentierte Inschrift, auf die JVK hinweist. In unserem Text, darin ist ihr zuzustimmen, scheinen sie als weitere offizielle Zeugen („*témoins de la cité*“) fungiert haben.

<sup>7</sup> JVK stellt ihn damit parallel zu den *βεβαιωταί* in Amphipolis und auf der Chalkidike, sowie zu den *πρατήρες* in Tenos. Allerdings sind alle diese Bürgen oder Garanten in allen Texten vor den Zeugen genannt, während in unserem Text die Reihenfolge umgekehrt wäre.

<sup>8</sup> In einem direkten Folgekauf (Game 2008, Nr. 69), der hier nicht näher analysiert werden kann, ist die Zustimmung von Manto, der Ehefrau des Verkäufers, mit der Formulierung *συνχωρούσης καὶ συνεπαινούσης* (Z. 118) ausgedrückt. Vgl. ferner Game 2008, Nr. 49, Z. 19; Nr. 51, Z. 75 (*συνεφίοντος κατὰ τὸ [δ]ά[νειον καὶ] συνομο[λο]γούντος*); Nr. 52, Z. 77; Nr. 61, Z. 62; Nr. 64, Z. 39/40.

<sup>9</sup> Unerklärlich bleibt, warum in Game 2008, Nr. 64, Z. 39, auch die Zustimmung des Käufers festgehalten ist. Die Herausgeber von IJG haben daher eine Textkorrektur vorgeschlagen, die von Game abgelehnt wird.



Ad 4. Im dritten Teil befaßt sich JVK mit dem Terminus *periegeta*. Da es sich um einen erstmals belegten Begriff handelt, ist eine Erklärung schwer. JVK sieht eine Parallele in dem Begriff ἀμφοῦριον in einem Gesetz aus Alexandria aus dem 3. Jahrhundert v. Chr.<sup>10</sup> Aber dieser Terminus ist genauso unklar wie jener in der parischen Inschrift, und sein Verständnis daher in der Literatur umstritten. Für das ἀμφοῦριον ist noch nicht einmal sicher, daß es sich überhaupt um eine Geldsumme handelt. So wird letztlich eine Unbekannte mit einer anderen Unbekannten in Beziehung gesetzt. JVK kann daher nur als kleinsten gemeinsamen Nenner schließen, daß *Periegeta* ein Geldbetrag sei, der als Voraussetzung für den endgültigen Eigentumswechsel bezahlt worden sein müsse. Unwahrscheinlich erscheint mir jedenfalls, daß die Summe vom Verkäufer an den Käufer bezahlt worden sei, wie JVK anzunehmen scheint.

Ich habe keine überzeugendere Erklärung für *Periegeta*. Es erscheint mir aber immerhin denkbar, daß der Betrag, den der Begriff bezeichnet, die Gesamtsumme des Kaufpreises angeben soll. Die Kaufsumme ist die häufigste Geldsumme, die in den Kaufurkunden genannt wird, und in der parischen Inschrift ist sonst kein Platz dafür zu finden. Es wäre seltsam, wenn zwar die Kaufsumme nicht, aber sehr wohl eine andere Geldabgabe beziffert wäre, zumal wenn letztere ein prozentualer Teil des Kaufpreises wäre. 300 Drachmen sind eine relativ niedrige Summe für ein offenbar nicht ganz kleines Grundstück mit Haus, aber keineswegs ungewöhnlich.<sup>11</sup> Direkt im Anschluß an die Summe hat JVK vorgeschlagen zu ergänzen: τὴν τιμὴν ἔχει ὁ ἀποδόμενος πᾶσαν. Und diese Ergänzung möchte ich befürworten,<sup>12</sup> weniger wegen der von JVK genannten, aber ebenfalls ergänzten Parallele im Papyrus aus Halle, Z. 253: ἀπολάβει τὴν τιμὴν, sondern mehr aufgrund der mehrfachen wörtlichen Verwendung dieser Formulierung, τὴν τιμὴν ἔχει πᾶσαν in dem inschriftlichen Verkaufsregister aus Mieza in Makedonien, das JVK an anderer Stelle als Parallele herangezogen hat.<sup>13</sup> Vor dieser Formel ist dort allerdings jeweils nicht die Gesamtsumme, sondern der Preis pro Plethron genannt, nämlich 70 Drachmen, und wiederum vorher die Anzahl der Plethren, die verkauft werden, also die Größe des Grundstücks. Aus der Multiplikation ergibt sich dann die gesamte Kaufsumme. Und wie dort, so schliesse sich auch in unserer Inschrift direkt an die Kaufsumme die gleiche Formel an, daß nämlich der Verkäufer diese gesamte Summe erhalten habe.

<sup>10</sup> Vgl. dazu genauer Velissaropoulos 2011, 290-99; der hier behandelten Inschrift aus Paros sind die Seiten 296-7 gewidmet.

<sup>11</sup> Derselbe Preis ist belegt für Weingärten und Häuser auf der Chalkidike, Game 2008, Nr. 32, Z. 8. In mehreren Tabellen listet Game die Kaufpreise der einzelnen Immobilien auf, nicht wenige bewegen sich in der Spanne von 100 bis 500 Drachmen.

<sup>12</sup> Sprachlich erfordert πᾶσαν ein Substantiv im Akkusativ femininum, der kaum ein anderes Wort als τιμὴν zuläßt.

<sup>13</sup> Game 2008, Nr. 39, Col. 1, Z. 3. 23. 31f. und fragmentarisch bzw. ergänzt Col. 2, Z. 3. 18. 32. 38f.

Eine weitere Möglichkeit bestünde darin, den Betrag einfach als eine Art Abgabe oder Steuer zu verstehen, ähnlich den τέλη, die vereinzelt in den Kaufurkunden aus Amphipolis erwähnt werden, dort allerdings nicht als Geldsumme, sondern nur in der Formulierung, daß der Käufer die Steuern bezahlen müsse.<sup>14</sup> Die runde Summe von 300 Drachmen in Z. 11 unserer Inschrift würde sich jedenfalls gut als Steuerbetrag eignen, da die Steuersätze im allgemeinen auch eine runde Prozentzahl von z.B. 5 % ausmachten, ein Satz, den JVK auch im Pap. Hal. Z. 244 ergänzen möchte. Bei dieser Erklärung bleibt unbefriedigend, daß der Kaufpreis, auf den die Steuer berechnet ist, in der Urkunde nicht genannt wäre.

Ad 5. Nun möchte ich noch auf einen Terminus unserer Inschrift eingehen, den JVK nicht behandelt, dem meines Erachtens aber eine große Bedeutung zukommt. Das ist der Begriff Horos, der, zwar ergänzt aber unzweifelhaft korrekt,<sup>15</sup> in der Kombination [ὄρ]ος χωρί[ου] die Überschrift der Inschrift bildet, die in leicht größeren Buchstaben als der übrige Text eingemeißelt ist. JVK hat das Wort als Grenzstein („borne“) aufgefaßt, eine Bedeutung, die vielfach belegt ist. Allerdings nicht in Kaufurkunden. In den bei Game gesammelten Texten kommt das Wort zweimal vor, und beide Male heißt es eindeutig Grenze im übertragenen Sinn, nicht Grenzstein.<sup>16</sup> Entsprechend ist das Verbum ὀρίζω im Sinn von „eine Grenze bilden“, „begrenzen“ verwendet, z.B. in ebender Inschrift Game Nr. 62.

Sehr häufig findet sich die Wendung ὄρος χωρίου<sup>17</sup> hingegen in attischen Texten, die von Finley unter dem (Unter-)Titel *The Horos-Inscriptions* gesammelt wurden. Hier hat Horos jedoch immer die Bedeutung von Schuldstein: Der Eigentümer verpfändet seine Immobilie gegen eine Geldsumme, die er sich leiht, und kann diese Verpfändung durch Rückzahlung dieser Schuld wieder aufheben. Drei verschiedene Termini für Sicherheit erscheinen auf den Horoi: *hypotheke*; *prasis epi lysei* und *apotimema*.<sup>18</sup> Vier Inschriften, auf denen keine dieser Formen genannt ist, hat Finley als unsicher eingestuft: „*Prasis epi lysei or sale?*“<sup>19</sup> Ich glaube, daß es sich auch in diesen vier Fällen um Verpfändungen und nicht um endgültigen Verkauf handelt

<sup>14</sup> Game 2008, Nr. 2, Z. 10-11; Nr. 3, Z. 14-15. Das ἐπόνιον, gefolgt von einer (in der Höhe verlorenen) Geldsumme, ist genannt in Game 2008, Nr. 40bis, Z. 4.

<sup>15</sup> Die Erstherausgeber geben das Wort als ganz gelesen an. Das von ihnen beigegebene Photo scheint aber deutlich zu zeigen, daß die ersten beiden Buchstaben, wie von JVK angezeigt, herausgebrochen sind.

<sup>16</sup> Game 2008, Nr. 34, Z. 13; Nr. 62 (Register aus Tenos § 32), Z. 82.

<sup>17</sup> Auch der Plural χωρίων wird verwendet, oft ist das Land mit einem Haus (ὄρος χωρίου καὶ οἰκίας), manchmal mit weiterem Eigentum (z.B. ὕδατος, Finley 1951, Nr. 116) verbunden; häufig ist von *horos* auch nur ein Haus abhängig.

<sup>18</sup> Zu dem Problem, ob *hypotheke* und *prasis epi lysei* inhaltlich zu unterscheiden sind, oder ob es sich um unterschiedliche Bezeichnungen für den gleichen Vorgang handelt, fasst Culasso Gastaldi 2011, 72 Anm. 8 den Diskussionsstand zusammen.

<sup>19</sup> Finley 1951, 150f. Nr. 112-115.

und daß der entsprechende Text lediglich eine verkürzte Variante darstellt.<sup>20</sup> Angesichts dieses Befundes muß man sich fragen, ob nicht auch die parische Inschrift eine *prasis epi lysei* dokumentiert, ohne diese häufigste Form der Verpfändung ausdrücklich zu nennen. Daß die Griechen auch die Verpfändung einer Immobilie als *oné*, Kauf, bezeichnet haben, ist seit langem hinlänglich bekannt. Die Wiedergabe einer ganzen Kaufurkunde hätte auf einem reinen Grenzstein keine wirkliche Funktion. Sie erhält ihren Sinn jedoch auf einem Schuldstein, der anzeigen sollte, daß der Grund nicht mehr zur vollen Verfügung des Eigentümers stand, sondern mit einer Hypothek belastet war.<sup>21</sup>

Die Aufstellung von Schuldsteinen ist von athenischen Kleruchen auf den Inseln Lemnos, Skyros und Naxos beibehalten worden.<sup>22</sup> Außerdem hat sich die Sitte auch auf Amorgos etabliert. Wie alle diese Inseln stand auch Paros in klassischer Zeit unter athenischem Einfluß, es war Mitglied sowohl im Ersten als auch im Zweiten Athenischen Seebund. Daher könnten auch auf Paros Horoi als Schuldsteine eingesetzt worden sein. Dabei mögen sich Abweichungen von athenischen Vorbildern entwickelt haben, zumal wenn die Datierung unserer Inschrift auf das Ende des 3. Jahrhunderts zutrifft, als in Attika selbst die Aufstellung von Horoi zumindest schon stark abgenommen hatte.<sup>23</sup> Daß in unserem Text nicht nur, wie in Attika, der Pfandnehmer (Gläubiger), sondern auch der Pfandgeber (Schuldner) genannt ist, stimmt mit parallelen Inschriften aus Amorgos überein.<sup>24</sup> Die weiteren, in Attika nicht bezeugten, Angaben über die Begrenzung des Grundstücks (die hier außergewöhnlich ausführlich gehalten sind), die Mnemones und die Zeugen stehen wiederum parallel zu den Kaufurkunden, von denen aber ein Teil ebenfalls als *prasis epi*

---

<sup>20</sup> Fine 1951 hält durchaus für möglich, daß der Hinweis *epi lysei* auf manchen Horoi fehlt, vgl. S. 10, ad Nr. 20. Andererseits bemerkt er S. 42 Anm. 5, daß solche Texte auch einen tatsächlichen Verkauf anzeigen könnten. Dafür müßten jedoch spezifische Voraussetzungen erfüllt sein. Diese Voraussetzungen (entweder 1. der Verkäufer hat noch nicht den vollen Preis erhalten; oder 2. der Käufer hat das Grundstück noch im Besitz des Verkäufers belassen) benennt auch Pringsheim 1950, 163-165, geht aber davon aus, daß es sich immer um Verkaufsurkunden handele, wenn der Text keinen Hinweis auf eine Verpfändung enthalte. Thür 2008, 176f., geht ebenfalls davon aus, daß in bestimmten Kaufurkunden eine Verpfändung geregelt sei und macht das an vier nordgriechischen Urkunden wahrscheinlich; contra: Harris 2008, 196f.

<sup>21</sup> So Finley 1951, 4 zur Funktion der Horoi.

<sup>22</sup> Zu den Immobilien-Aktivitäten der athenischen Kleruchen auf Lemnos vgl. jetzt Culasso Gastaldi 2011, 70f., die einen neuen Horos aus der ersten Hälfte des 3. Jahrhunderts publiziert.

<sup>23</sup> Ab Mitte des 3. Jahrhunderts wurden aus uns unbekanntem Gründen in Attika keine Horoi mehr aufgestellt, so Finley 1951, 27. Fine 1951, 50ff. datiert das Ende der Horoi erst auf die Mitte des 2. Jahrhunderts v. Chr. und bemüht sich um Erklärungen.

<sup>24</sup> Vgl. Finley 1951, 10.

*lysei* erkannt worden ist.<sup>25</sup> Anstelle eines Hinweises im Text wäre die Paros-Inschrift durch die Überschrift ὄρος χωρίου als eine solche Verpfändungsurkunde zu erkennen, und der Aufbau des Textes insgesamt wäre eine Kombination aus attischen Horoi und eher nordgriechischen Kaufurkunden.

Die Periegeta könnten in diesem Fall ein spezifisch parischer Ausdruck sein für die Summe, die der Grundeigentümer als Darlehen erhielt und die sonst τιμή hieß; falls jedoch die anschließende Lücke, wie oben akzeptiert, mit τὴν τιμὴν ἔχει ὁ ἀποδόμενος πᾶσαν zu ergänzen ist und das Grundstück einen großen Wert hatte,<sup>26</sup> könnte der Begriff den Zins bezeichnen, den der Schuldner zu entrichten hatte.<sup>27</sup>

Ad 6. Ein letztes interessantes Problem besteht schließlich darin, ob der Terminus Horos, der außer in der Überschrift (Horos 1) in unserem Text noch dreimal vorkommt, immer denselben Stein bezeichnet, wie JVK vorauszusetzen scheint.<sup>28</sup> Ihre Annahme ist am wahrscheinlichsten bei der ersten Erwähnung in Zeile 5, weil dort hinzugesetzt ist, daß auf diesem Horos (Horos 2) der Kauf aufgeschrieben sei – und ein Kauf ist in unserem Text ja festgehalten. Könnte es aber nicht ein früherer Kauf bzw. eine frühere Verpfändung sein? Auf solche früheren Transaktionen wird in einigen Kaufurkunden aus anderen Orten ausdrücklich hingewiesen, wenngleich in anderen Formulierungen.<sup>29</sup> Und die Verwendung des Perfekts ἐνγέγραπται suggeriert eigentlich (s.o.), wenn wir die Zeitenfolge genaunehmen, daß der in Zeile 6 erwähnte Verkauf zum Zeitpunkt unserer Transaktion bereits auf einem Stein aufgezeichnet war.

Der als nächster erwähnte Horos (Horos 3) in Zeile 8 ist möglicherweise nicht mit dem vorherigen identisch. Dies wäre sicherer, wenn das mit εὐθε[- beginnende Wort ein zu ὄρου gehöriges Adjektiv sein sollte. In den Kaufurkunden kommt das Wort εὐθύς häufig vor, es ist aber immer mit *oné* zu ὀνή εὐθεία verbunden und wurde in der Literatur im allgemeinen so verstanden, daß damit, ebenso wie mit der ὀνή κάτοχος der endgültige Kauf im Unterschied zur *prasis epi lysei* zu verstehen

<sup>25</sup> Vgl. Game 2008, 106 und die Tabellen in Games Werk, in denen dies jeweils vermerkt ist. Die Anwesenheit von Zeugen belegt nicht zwingend einen (endgültigen) Verkauf, sondern kommt auch in Verpfändungsurkunden vor, vgl. z.B. Game Nr. 1. 24. 30.

<sup>26</sup> Darauf, daß Immobilien im allgemeinen mit einer eher niedrigen Summe beliehen wurden, weist Culasso Gastaldi 2011, 70. 72f. hin. Für Thür 2008, 180, deutet der sehr niedrige erscheinende Preis in SEG 38, 671 auf eine Verpfändung hin.

<sup>27</sup> Zinszahlungen sind allerdings nur in einem Fall inschriftlich festgehalten, vgl. Finley 1951, Nr. 102 mit dem Kommentar auf S. 35. Sollte es sich auch bei den Periegeta um Zinsen handeln, wäre allerdings der gesamte Leihbetrag nicht genannt. Für diese Auslassung gibt es einige Beispiele aus Attika, vgl. Fine 1951, 47.

<sup>28</sup> In der schriftlichen Endversion hat JVK in die Einleitung nach dem Text der Inschrift eine Unterscheidung der vier Horoi aufgenommen. Darin postuliert sie, daß die Texte der beiden zuerst genannten Steine identisch seien.

<sup>29</sup> Vgl. Game 2008, 116, der die Texte aus Tenos, die solche Verweise enthalten, zu einer eigenen Gruppe zusammengestellt hat.

sei.<sup>30</sup> Jüngst wurde jedoch eine deutliche rechtliche Unterscheidung zwischen ὀνή εὐθεία und ὀνή κάτοχος herausgearbeitet, nach der die erstere Wendung einen unumstrittenen, glatten, direkten Verkauf bezeichnet.<sup>31</sup> Da diese Bedeutung aber kaum adjektivisch auf Horos bezogen werden kann, der in unserem Text erhaltene Wortteil aber schwerlich zu einem anderen Wort als *euthus* gehört, könnte hier die adverbiale Form εὐθέως zu ergänzen sein, mit der dann die *direkte* Wegstrecke zwischen dem - dann möglicherweise mit Horos 2 identischen - Horos 3 und dem zweiten Olivenbaum bezeichnet wäre.

Der zuletzt genannte Horos (Horos 4) in Zeile 10 ist als derjenige beim Olivenbaum bezeichnet und damit von den vorgenannten Horoi deutlich abgesetzt. Wie Horos 3 und möglicherweise auch 2 muß er zum Zeitpunkt der Abfassung unserer Inschrift schon aufgestellt gewesen sein. Es scheint durchaus möglich, daß die Horoi 3 und 4 einfach Grenzsteine waren, die auf keinen Kauf und auf keine Verpfändung hingewiesen haben. Schwer verständlich bleibt, daß Horos 4 lediglich als Ausgangspunkt genannt ist, ohne daß wie bei Horoi 2 und 3, ein mit ἕως angeschlossener Zielpunkt der Abmessungsstrecke angegeben wird. Wenn die Horoi 2 und 3 an jeweils einer anderen Grenzseite bzw. Ecke des Territoriums aufgestellt waren, könnten sie, eventuell zusammen mit den als Grenzen genannten Wegen, diese gedanklich zu ergänzenden Bezugspunkte bilden.

Nicht nur die Horoi 3 und 4, sondern auch der vorliegende Horos muß, auch wenn er ein Schuldstein war, gleichzeitig als Grenzstein fungiert haben, zumindest wenn er mit Horos 2 zu identifizieren ist. Denn Horos 2 konnte die im Text<sup>32</sup> in Anspruch genommene Funktion, die Grenzen des Grundstücks anzugeben, nur erfüllen, wenn er auch tatsächlich an einer Grenze aufgestellt war.<sup>33</sup> Die doppelte Funktion wäre aber nicht ungewöhnlich, und schon Finley hat festgehalten, daß Horoi gleichzeitig der Grenzmarkierung und der Hypothekenmarkierung dienen könnten.<sup>34</sup>

Wir müssen, um zum Schluß zu kommen, JVK dankbar sein, daß sie diese interessante Inschrift, die sie auch in ihrem neuen, monumentalen Werk über das griechische Recht herangezogen hat, ins Zentrum unserer Aufmerksamkeit rückt. Nicht nur der Terminus *Periegeta* kommt hier zum ersten Mal vor, sondern das Dokument ist auch die erste Kaufurkunde von der Insel Paros. Bisher waren Kaufurkunden lediglich aus Amphipolis, der Chalkidike, Makedonien, den Kykladeninseln Tenos und Amorgos sowie aus Sizilien bekannt.<sup>35</sup>

<sup>30</sup> Vgl. Game 2008, 43.

<sup>31</sup> Thür 2008, 180f.

<sup>32</sup> Unser Text verzichtet aus uns unbekanntem Gründen auf die sonst häufige Praxis, die Nachbargrundstücke zu benennen.

<sup>33</sup> Das könnte besser in einer graphischen Skizze des vorgestellten Grundstücks verdeutlicht werden.

<sup>34</sup> Finley 1951, 5. Vgl. auch nochmals die Überschrift von Chaniotis (o. Anm. 1).

<sup>35</sup> Sie alle sind gesammelt in dem Werk von Game 2008.

## LITERATURVERZEICHNIS

- Culasso Gastaldi 2011: E. Culasso Gastaldi, *Un nuovo horos di garanzia dall'isola di Lemno*, *RDE* 1, 69-81.
- Fine 1951: J. V. A. Fine, *Horoi: Studies in Mortgage, Real Security and Land Tenure in Ancient Athens*, Athen.
- Finley 1951: M. I. Finley, *Studies in Land and Credit in Ancient Athens, 500-200 B.C. The Horos-Inscriptions*, New Brunswick.
- Game 2008: J. Game, *Actes de vente dans le monde grec : témoignages épigraphiques des ventes immobilières*, Lyon.
- Harris 2008: E. Harris, *Response to Gerhard Thür*, in *Symposion 2007*, Wien, 189-197.
- Thür 2008: G. Thür, *Ownership and Security in Macedonian Sale Documents*, in *Symposion 2007*, Wien, 173-187.

(Die weitere Literatur ist nach dem Beitrag von Velissaropoulos Karakostas zitiert.)



GERHARD THÜR (VIENNA)

DISPUTE OVER OWNERSHIP IN GREEK LAW:  
PRELIMINARY THOUGHTS ABOUT A NEW  
INSCRIPTION FROM MESSENE (*SEG LVIII 370*)

In 2008 Petros Themelis provisionally has published the first part of a highly important new inscription from Messene, the *psaphisma* summing up a dispute over territory. The work on publishing the full dossier, altogether 190 lines, is in progress. In the years after 182 BC the polis (partly) had defeated its opponent Megalopolis in several trials: the Messenian *psaphisma* is followed by a *proklēsis* (challenge of the Megalopolitans directed to the Messenians to stand trial), a *zamia* (fine imposed on the Messenians for contumacy), and a *krima* (judgment voiding the fine). In March 2011 Professor Themelis generously communicated and discussed the whole text in a seminar performed in Vienna and he also allowed to make some references to it in this paper. For the history of the Achaian League the *psaphisma* is most prominent, for legal history knowledge of the *proklēsis* is essential. Since Arnaoutoglou (2009/10) instantly has started discussing the topic “dispute settlement,” this paper too aims at explaining some juristic passages of the *psaphisma* in the light of the entire text – not anticipating the editor’s work. To my view this inscription is the first source showing in full details the principles of private dispute over ownership of land in Greek law. But this topic can be discussed exhaustively only when the whole text will be published definitely. At the moment, only preliminary thoughts are possible.

First I will print the Greek text of the *psaphisma* following Themelis’ *editio princeps* with an English translation (part one). Then I will reconstruct the different legal actions planned and taken by the opponents and the decisions given by the different law courts chronologically (part two). Finally, as a short preview, I will focus on possible new results for the knowledge of ownership dispute in Greek law (part three).

Part One. Text and translation

Col. I

ψ ά φ ι [ σ μ ] α

ἐπειδὴ κατασ[χόν]των τῶν Ἀχ<sup>ν</sup>αιῶν  
Ἐνδανίαν καὶ [Πυλ]άναν, τᾶς δὲ πόλε-  
ος ἀποκατασ[ταθείσ]ας εἰς τὰν συνπολι-



- 5            τείαν τῶ[ν Ἀχαιῶν], τὸ μὲν πρῶτον ἠθέλη-  
σαν Μεγ[αλοπολίτ]αι διὰ τῶν Ἀχαιῶν ἀφελέ-  
[σθαι ἀμῖν τά]ς τε πόλεις καὶ τὰν χώραν τὰν  
[Ἐνδανίκαν κ]αὶ Πυλαγίκαν πᾶσαν αἵτηνα  
[- - - c. 10 - - -]ο τοὺς Ἀχαιοὺς, τῶν δὲ Ἀχαι-  
10           [ῶν α]ὐτοῖς π[ρο]ειπάντων μὴ κα περιθέμεν  
[Με]γαλοπολίταις τὰν Μεσσανίων, πάλιν  
[- - -]φαν ἐν τᾷ ἐν Ἄλει συνόδωι θέλειν κριθῆ-  
[μεν μ]ἔν ποθ' ἀμέ, περί τε τὰς πρότερον χώρας  
ἀντελέγασαν ἀμῖν καὶ περὶ τὰς Ἐνδανίκας  
15           καὶ Πυλανίκας καὶ ἀμῶν συνελομένων κρι-  
τήριον ποτ' αὐτοὺς ὃ καὶ αὐτοὶ συνευδόκη-  
σαν τοὺς ἀγεμόνας Ἀπολλωνίδαν Ἐτε-  
άρχου, Ἀλέξανδρον Ἀλεξάνδρου, Κλέαν-  
δρον Κλεάνδρου Σικυωνίους, Ἄρχωνα Φιλο-  
20           κλέος, Ἐξαίνετον Ἐξαίνετου Αἰγυράτας, Φά-  
λακρον Φαινολάου, Λαφείδη Ξενοκλέος,  
Στιάπυρον Στιαπύρου, Δαμόξενον Κλεο-  
ξένου, Ἄντανδρον Δαμοξένου Αἰγιεῖς, Ἄν-  
τανδρον Ὑπερβίου Δυμαῖον, Ἐπικράτη Καμ-  
25           ψία, Γοργίδαν Νικίδα ἸΑρκαδίωνα Λέ-  
οντος Φαραιεῖς, Καλλικράτη Θεοξέ-  
νου Λεοντήσιον, Νικόδρομον Φιλιστίδα,  
Φίλωνα Σατύρου Ἀλείους, καὶ περὶ τούτων  
ἐνστάλου γενομένου ἀμῖν, ἀποδόν-  
30           τες οἱ Μεγαλοπολίται ὄρους Ἀπολλωνί-  
δαί τῶι στραταγῶι τὰς τε Ἐνδανίκας  
καὶ Πυλανίκας καὶ τὰς Ἀκρειάτιος καὶ  
Βιπειάτιος, καὶ ἀμῶν ἀποδόντων τοὺς  
περιέχοντας ὄρους ἀπὸ Νέδας ἄχρι Κλε-  
35           ολαίας, καθὼς ἐστὶ ἀμῖν ἡ χώρα, παρα-  
γενομένων τῶν δικαστῶν εἰς τὸ Καρ-  
νειάσιον καὶ ἀποδειξάντων ἀμῶν ἐ-  
κατέρων τὰν χώραν καθὼς καὶ τοὺς ὄ-  
[ρο]υς ἀπεδώκαμες, καὶ γενομένας  
40           [ἐν] τῶι Καρνειασίωι δικαιολογίας ἐπὶ  
[τρεις ἀ]μέρας μεθ' ὕδατος, ἀπὸ μὲν τὰς  
[Ἀκρειά]τιος καὶ Βιπειάτιος ἀποστάντων

45 [τῶν Με]γαλοπολιτᾶν, τοὺς δὲ Καλιά-  
 [τας οὐ πα]υσάντων ἀντιποιήσασθαι  
 [ἀμῖν καὶ] ἄλλο κριτήριον μεταλα-  
 [βόντων τῶν Κ]αλιατᾶν πάλιν κρίνωνται  
 [- - - c. 9 - - -]ν ποθ' ἀμέ, ἀμῶν δὲ συ-  
 [- - - c. 9 - - -]σιν ποτί τε Καλιάτας  
 50 [καὶ Μεγαλοπολίτ]ας περὶ τᾶς Ἀκρειάτιος  
 [καὶ Βιπειάτιος καὶ συ]νελομένων δικασ-  
 [τήριον τὰν πόλιν τῶ]ν Αἰγιέων καὶ δικαιο-  
 [ολογίας γενομένης] Μεγαλοπολιτᾶν  
 Col. II [- - - c. 15 - - -] ὅτι Ἀκρειᾶτις *vacat*  
 55 καὶ Βιπειᾶτις Ἀρκαδία εἴη καὶ] Με-  
 γαλοπολίτις, ἀμῶν δὲ δι[δ]ασκόν-  
 των ὅτι Μεσσανία εἴη, ὄντων ἑκατὸν  
 τεσσαράκοντα ἑπτὰ τῶν κρινόντων  
 καὶ ταυτᾶν μεταλαβόντων Καλια-  
 60 τᾶν καὶ Μεγαλοπολιτᾶν ψάφους  
 ἑπτὰ, ἀμῶν δὲ ἑκατὸν τεσσαρά-  
 κοντα, κρινάντων Μεσσανίαν εἶ-  
 μεν τὰν χώραν τὰν Ἀκρειᾶτιν καὶ  
 Βιπειᾶτιν κατὰ τοὺς ὅρους οὓς ἀπε-  
 65 δώκαμες τοῖς κοινοῖς δαμιοργοῖς,  
 ὕστερον, ἐπεὶ ὑπεγραψάμεθα περὶ  
 τῶν καρπῶν τῶν ἐκ ταύτας τᾶς χώ-  
 ρας τᾷ πόλει τῶν Μεγαλοπολιτᾶν  
 ταλάντου διπλασίου, ἐπεὶ λαβοῦ-  
 70 σα μεσοκοίνους τοὺς καρποὺς οὐ-  
 κ ἀπεδίδου καὶ κεκριμένων ἀμῶν  
 περὶ τᾶς χώρας, πάλιν ἀμὲ προεκα-  
 λέσατο ἅ πόλις τῶν Μεγαλοπο-  
 λιτᾶν περὶ τᾶς Ἀκρειάτιος χώρας  
 75 ὡς κριτήριον συνελώμεθα ὡς οὐ  
 κεκριμένων ποθ' ἀμέ, τῶν δὲ κοι-  
 νῶν δαμιοργῶν ἐπακολουθησάν-  
 των αὐτᾷ καὶ ζαμίαν ἀμῖν ἐπι-  
 βαλόντων ὅτι οὐ συναιρούμεθα  
 80 κριτήριον καὶ εἰσαγαγόντων εἰς τὸ  
 δικαστήριον τῶν Μιλησίων ἐνικά-

σαμεν πάσαις ταῖς ψάφοις καθότι  
 εἶημεν κεκριμένοι περί τε ταύτας  
 τᾶς χώρας <sup>ν</sup> καὶ τᾶς Βιπειάτιος πο-  
 τὶ Μεγαλοπολίτας· ὅπως οὖν ὑπό-  
 85 μαμα εἶ καὶ εἰς τὸν ὕστερον χρόνον  
 ὅτι περί τε τᾶς Ἀκρειάτιος καὶ Βιπειά-  
 τιος κρίμασιν ἐνικάσαμες τοὺς Με-  
 γαλοπολίτας καὶ περὶ τᾶς ζαμίας  
 ἅς ἐζαμίωσαν ἀμὲ οἱ δαμιοργοὶ ἐ-  
 90 νικάσαμες <sup>ν</sup> δεδόχθαι τῶι δάμωι·  
 ἀναγράψαι εἰς τὸ ἱερὸν τᾶς Μεσ-  
 σάνας εἰς τὸ βᾶθρον τὸ παρὰ τὸ Βου-  
 λεῖον ἧ οἱ ἰππεῖς ἐντὶ τάν τε πρόκλη-  
 σιν τὰν γενομένην ὑπὸ τῶν Μεγα-  
 95 λοπολιτᾶν καὶ τὰν ζαμίαν τὰν  
 ἀπὸ τῶν δαμιοργῶν γενομένην  
 ἐπὶ Αἰνητίδα καὶ τὰν κρίσιν τὰν γε-  
 νομένην ὑπὸ τοῦ δικαστηρίου τῶν  
 Μιλησίων Βίωνος, Βάβωνος, Αἴσχρου,  
 100 Ἑραγόρα, Φιλίσκου, Ἀρτέμωνος, ὁμοί-  
 ως δὲ καὶ τὸ ψάφισμ<sup>ν</sup>α τοῦτο. *vacat*  
*vacat* (5 lines)

*Notes:* Text and supplements as published in Themelis' *editio princeps* (2008), see now also *SEG* LVIII 370. Some *vacat* in the text are due to the fact that the cutter had to respond to existing damages of the stone (communication of Themelis in the seminar in Vienna, March 2011); meanwhile Luraghi-Magnetto 2012, p. 510-12 (autopsy by Luraghi).

8/9. αἴτημα | [τε ἠτήσαντ]ο L-M *app.* 10. [ἀντ] L-M, Chr. Jones 12. [ῥῥ]φαν(?) L-M *app.*  
 13. [ῥμ]<sup>ν</sup>έν L-M *app.* 41. [δύο] Thür, L-M 45. [ἀμῖν ὅπως] L-M 47. [ἐκάτεροι αὐτῶν] L-M  
 48. – κρί]σιν L-M 53. [μὲν προειπάντων ὅτι](?) Thür in discussion with Habicht 70/71.  
 comma changed Thür : ἀπεδίδου, καὶ κεκριμένων ἀμῶν περὶ τᾶς χώρας πάλιν *ed.pr.*, L-M.

Translation<sup>1</sup>

(col. I, line 1) *Decree (of the Messenians)*

**I** (line 2) *Concerning that, when the Achaians had occupied Endania (= Andania) and Pylana and (our) polis was readmitted to the League of the Achaians, first the Megalopolitans wanted to deprive us, through the Achaians, of the poleis and the entire territory of Endania and Pylana and presented a request to the Achaians; (9) but the Achaians contradicted that they would not transfer the Messenian (territory) to the Megalopolitans.*

**II** (11) *In turn, in the synodos (of the League) at Alis (= Elis) (the Megalopolitans) declared that they were ready to undergo a trial with us and contradicted us both regarding the territory (under litigation) previously and the territories of Endania and Pylana, and (for the trial) with them we jointly chose as a tribunal to which they too agreed (17) the hagemones Apollonidas, son of Etearchos, (...sixteen further names...). (28) And when we (both) obtained a written decree on this issue the Megalopolitans handed over the (scheme of) borders of the territories of Endania and Pylana and of Akreiatis and Bipeiatis to the stratagos Apollonios, and we handed over the (scheme of) borders from the river Neda to the Kleolaia indicating the territory as it belongs to us.*

**III** (35) *After the judges came to the Karneiasion and we both demonstrated (to them) the territory according to the (schemes of) borders we had submitted, and after court debate took place over two days in the Karneiasion, with (speeches measured by) water-clock, (41) the Megalopolitans on the one hand abandoned Akreiatis and Bipeiatis, but on the other hand did not restrain the Kaliatai from disputing with us, so that, when the Kaliatai would obtain another law court, they both could again have a trial with us. (47) [We agreed to undergo] a trial with the Kaliatai and the Megalopolitai over Akreiatis and Bipeiatis*

**IV** (50) *and we jointly chose the polis Aigion as law court.*

**V** (51) *And after a court debate had taken place, in which the Megalopolitans affirmed that Akreiatis (col. II) and Bipeiatis were Arkadian and belonged to Megalopolis, but we explained that they were Messenian, out of the one hundred forty-seven judges sitting in the court the Kaliatai and Megalopolitans obtained seven votes, and we one hundred forty. They decided that the territory of Akreiatis and Bipeiatis is Messenian according to the (scheme of) borders we had handed over to the common damiorgoi.*

**VI** (65) *Later, when we had brought a lawsuit against the polis of the Megalopolitans about the fruits of this territory for a double talent, since after having taken a half common share of these fruits (the polis) did not surrender (its share), although we (both) had had a trial over the territory,*

---

<sup>1</sup> I am grateful to Professor Christian Habicht for providing me in 2009 with his first German draft in Princeton and to Professor Nino Luraghi, Princeton, for thoroughly discussing the text in November 2011 in a seminar in Vienna; for better understanding I have followed some of his suggestions for supplementing; see now text and notes in Luraghi-Magnetto 2012, p. 510-513 (indicated also in my notes to the text). Generously he also communicated a draft of his English translation to me, which prevented me from some mistakes – notwithstanding my own responsibility. See also the English translation by Arnaoutoglou 2009-10, p. 199-201.

**VII** (71) *the polis of the Megalopolitans challenged us again regarding the territory of Akreiatís to choose jointly a law court, as if it had had no trial with us.*

**VIII** (75) *Responding to it (= the polis) the common damiorgoi imposed on us a fine since we did not cooperate in choosing a law court. And when they had introduced (us) into the court of the Milesians,*

**IX** (80) *we won obtaining all the votes according to the fact that we had already been judged in regard of this territory (= Akreiatís) and Bipeiatís (in a trial) with the Megalopolitans.*

(84) *In order that, also for future times, there be a memorial of the fact that in several trials we defeated the Megalopolitans (first) regarding Akreiatís and Bipeiatís, as well as we prevailed regarding the fine imposed upon us by the damiorgoi, let it be sanctioned by the damos:*

(91) *to inscribe (the following) in the sanctuary of Messana on the base close to the bouleion, on which the horsemen stand: the challenge issued by the Megalopolitans, the fine decreed by the damiorgoi in the year of Ainetidas, the judgment rendered by the court of the Milesians Bion, Babon, Aischros, Heragoras, Philiskos, Artemon, as well as this decree.*

#### Part Two. Legal actions planned and taken in the territorial dispute

The territorial dispute between Megalopolis and Messene was embedded in a dramatic warlike situation within the Achaian League.<sup>2</sup> In 191 T. Quinctius Flaminius had ordered that Messene was to join the Achaian League, with which it recently had been at war, and some poleis dependent to it became autonomous members of the League. When the Messenians revolted in 183/2, they were defeated by the League and the leaders were punished cruelly. Achaian troops were stationed in the Messenian territory and the last three small poleis still linked to Messene were detached. However, negotiations on restoring the Messenians to their previous position in the League started. A general condition for being admitted in the League was to settle all territorial claims between old and new members beforehand.<sup>3</sup> This was the situation in summer 182,<sup>4</sup> when the events reported in the lines 2-11 of the Messenian *psaphisma* took place. Consequently, in 182/1 Messene was readmitted into the League.<sup>5</sup>

Nevertheless, putting the legal actions referred to in the *psaphisma* into a chronological order one cannot start with the first paragraph just mentioned. Before that, the words περί τε τῶς πρότερον χώρος (line 13) “the territory (under

<sup>2</sup> Here it is not necessary to retell it in all details; see Themelis 2008, p. 220-21; Luraghi 2008, p. 262-4 and the article by Luraghi-Magnetto 2012, p. 514-21, generously communicated to me in advance. — All years are B.C.

<sup>3</sup> Harter-Uibopuu 1998, p. 17f., 128-9.

<sup>4</sup> For the date see Themelis 2008, p. 221.

<sup>5</sup> Polyb. 24, 2, 3; see Walbank 1979, p. 16-17.

litigation) previously”<sup>6</sup> must be explained. From that we also will get an idea of the dispute over the fruits referred to in 65-71 (ὑστερον...). This will guide us to the most exciting general results, the principles of private dispute over ownership, currently to be presented only in a very preliminary version.<sup>7</sup>

1. *Beginning of the dispute over Akreiatis, first proklēsis issued by the Megalopolitans (ll. 104-15 of the proklēsis document)*

Akreiatis can be located only by conjecture. In the context of the inscription it must be a small territory producing fruit (69) situated in the rough mountains at the border between Messenia and the territory of the Arcadian polis Megalopolis. In the course of the dispute it became connected with Bipeiatis, most probably unfertile pastureland close by or surrounding it. Anyway, ownership and the right of exploiting the produce of Akreiatis was the real topic of the whole dossier published in the inscription (see 82-3).

According to the beginning of the unpublished text, on this issue the Megalopolitans directed a first *proklēsis* to the Messenians. In international litigation one party cannot “summon” the opponent to appear in court.<sup>8</sup> Surrendering to international arbitration is always voluntary, even if a league – as we will see later – may indirectly force a reluctant member through fines to cooperate in choosing the tribunal (so called ‘obligatory arbitration’).

In their first *proklēsis* the Megalopolitans claimed ownership of the land and their right to derive fruits thereof. Their argument was, that they *had the land as owners, when they joined the League (ll. 108-10)*<sup>9</sup> (in 235), and the Messenians, *when they joined (in 191), did not (ll. 110-12)*.<sup>10</sup> Therefore the Messenians must

<sup>6</sup> Cf. *IPArk* 31 II B 10-11: *περὶ τῆς χ]ώρας ἀμφιλλεγομένης*; for this inscription see now Taeuber 2006, p. 343f.

<sup>7</sup> For both topics it is necessary to consult the *proklēsis* mentioned in 71-2 and 93-4. The (unpublished) *proklēsis* document, stylized as a letter of the polis of the Megalopolitans to that of the Messenians, runs for 64 lines; cf. Themelis 2008, p. 211. After recapitulating two earlier *proklēseis* directed to the Messenians asking them to undergo trials over Akreiatis, and recapitulating negotiations through several embassies, the Megalopolitans formally summoned the Messenians to cooperate in choosing a law court regarding Akreiatis (for the last see 71-4, 78-9); kindly communicated by Themelis in the Seminar in Vienna.

<sup>8</sup> Only in intrastate jurisdiction the plaintiff can summon the opponent by *prosklēsis* resulting in condemnation in case of default, see Harrison 1971, p. 85-7. For the use of *proklēsis* (challenge) in private litigation see Thür 1977, p. 28-40 (similar is the meaning of *proklēsis* in Ager 1996, no 21.33, 43; Magnetto 1997, no 14; Knidos-Kos, ca. 300), for international cases (challenge to submit to arbitration) see e.g. Harter-Uibopuu 1998, no 10.12-13 (Hermione-Epidauros, 1<sup>st</sup> half of 2<sup>nd</sup> cent.).

<sup>9</sup> With kind permission of the editor I quote some words (in English) from the unpublished *proklēsis* text. I print these and the references to the lines in Italics.

<sup>10</sup> For the concept of “ownership” see below part three.

have occupied possession after 191, probably in the first successful phase of revolting against the Achaian League in 183/2.

There can be no doubt that the Messenians accepted this *proklēsis* and for the trial – without any intervention of the League – both parties chose a court of Mitylenian judges mentioned later (ll. 147, 153) but – for good reasons (see below section 10) – omitted in the text of the Messenian *psaphisma*. The terms how to proceed were drafted in a *sylon document* (l. 113), in which the parties also might have agreed to a *friendly dispelling* (*exagōga*, ll. 124-5, cf. 129). Both words, pointing to a lawsuit for ownership framed on the model of private litigation, will be explained later in part three.

This first *proklēsis* was issued and accepted before negotiations on readmitting Messenia to the League took definite shape, either immediately after the revolt was struck down or after the first meeting of the League referred to in lines 2-11. The first arbitration the parties had agreed on was to be carried out in a completely different way than the other ones referred to in the whole dossier. At issue was ownership, not the borders between two poleis as in the other ones clearly conducted under the authority of the League. Therefore each party had taken half a share (μεσόκοινοῦς, 69) of the fruits due to the owner of the land under dispute. The shares might have come from the latest harvest, probably grain from early summer of 182, and were (according to the *proklēsis* document) considered as *common surety until a judgment regarding the land will... be rendered* (ll. 131-3). As long as the dispute did last, year-by-year, the Messenians sent this share to Megalopolis. At the end the party defeated in the territorial dispute had to render twice the value of his half of the divided harvests to the winner, finally estimated by the Messenians as one talent to be doubled: τάλάντου διπλασίου (68).<sup>11</sup>

---

<sup>11</sup> From the text of the *proklēsis* the tempting interpretation of the hitherto unknown word μεσόκοινοῦς (69) indicating an agreement of “shared exploitation” of borderland, Themelis 2008, p. 219 n. 16 (referring to *IPark* 28.14); Arnaoutoglou 2009-10, p. 186 n. 21 (with further references), seems to be impossible. Here, sharing the produce half and half was not the outcome of the dispute, but rather an intermediate means only for the time of the ongoing trial (ll. 131-3, see above). Since Messene was the defendant (being in possession of the land and exploiting it), if there had been an agreement of “shared exploitation,” after winning the case it would have had no reason to claim the Megalopolitans’ share: Messene quietly could have kept its share. The produce from Akreiatis belonged exclusively to the owner of this land. For an award explicitly assigning the fruits to the victorious party see Piccirilli 1973, no 4.19-20 (Samos-Priene, beginning of the 4<sup>th</sup> cent.). – In Roman law fruits of land under dispute were not intermediately divided between the litigants, but rather the party promising the other the higher compensation when losing the case was entitled to possess and exploit the land for the time of the ongoing dispute; for *fructus licitatio* and “intermediate possession” see Kaser-Hackl 1996, p. 419. Such a rule can work only in intrastate, not in international jurisdiction.

2. *First synodos of the Achaian League* (section I of the *psaphisma*, 2-11)

In summer of 182, when the Achaian troops still were stationed in Messene, the League held an assembly at Megalopolis and decided that the leaders of the Messenian revolt, responsible for poisoning the Achaian *stratagos* Philopoimen from Megalopolis, were to be executed immediately.<sup>12</sup> The conditions for readmitting Messene to the League, at least detaching the last three poleis dependent to Messene, could have been on the agenda too. Most probably the Megalopolitans took this opportunity<sup>13</sup> for submitting considerable territorial requests towards Messene, namely for Andania and Pylana.<sup>14</sup> The *synodos* did not respond to them<sup>15</sup> and presumably just adjourned disputes over territory until a further meeting. It is not likely that the Achaians – as suggestively reported in the Messenian *psaphisma* – formally decided “that they would not transfer the Messenian (territory) to the Megalopolitans” (9-11).

Strikingly Akreiatis is not mentioned in this section of the *psaphisma*. One possible explanation could be that the dispute had not yet started. Nevertheless it seems more convincing, that at this moment the Megalopolitans still were confident of winning the pending case at the court of the Mitylenians. Moreover, for Megalopolis concentrating on the main issue would have been the better strategy at the actual *synodos*.

3. *Second proklēsis issued by the Megalopolitans* (ll. 117-21 of the *proklēsis* document)

Carrying on the arbitration over Andania and Pylana the Megalopolitans changed their strategy on claiming Akreiatis. Now they saw a better chance to submit also this claim to a tribunal under the authority of the League instead of applying to the court of the Mitylenians they formerly had agreed to. Therefore they issued a second *proklēsis* to the Messenians now demanding them to show up at a *synodos* regarding Akreiatis too. Thereby the Megalopolitans changed the character of the claim: as reported in the (unpublished) *proklēsis* document, they switched (from a dispute about ownership) to a dispute *about borders* (*peri termonōn*, l. 119), connecting the

<sup>12</sup> Polyb. 23, 16, 10-13.

<sup>13</sup> Suggested by Luraghi in the Seminar ; see now Luraghi-Magnetto 2012, p. 524-5.

<sup>14</sup> Andania is located on the western side of the Stenykleros plain, for Pylana see Luraghi-Magnetto 2012, p. 522-4. The words τὰν χώραν τὰν ἰ [Ἐνδανίκαν κ]αὶ Πυλαγίκαν πᾶσαν in 7-8 (the “entire” territory) seem a bit strange to me: were Akreiatis (and Bipeiatis) part of Andania or Pylana? Rather an award given at the Karneiasion (40) might not have concerned the “entire” territories of Andania and Pylana; see below section 5 and n. 22.

<sup>15</sup> When asked to interfere the *synodos* normally did not decide territorial disputes between members of the League by itself, but rather, in consent with the litigants, appointed arbitrators, Harter-Uibopuu 1998, p. 122-4. However, in the situation after the war and the territory occupied by Achaian troops the Megalopolitans might have expected special treatment.



fertile land with the pasture. For this reason, in the *psaphisma* document the dispute is called over “Akreiatis and Bipeiatis”.<sup>16</sup> The second argument is, that the trial now was to be conducted *according to the laws* (*kata tos nomos*, ll. 118-9). These are statutes of the League<sup>17</sup> ordering “obligatory arbitration” in territorial disputes with the consequence of fining a reluctant defendant for not cooperating in choosing a court.

#### 4. Synodos of the League at Elis (section II of the *psaphisma*, 11-35)

In 182/1 under the *stratagos* Apollonidas<sup>18</sup> the League held a meeting in Elis. Here Megalopolis and Messene agreed to undergo arbitration over two issues: the *psaphisma* mentions first “the territory (under litigation) previously” and only in second place the principal case submitted already in a meeting before, Andania and Pylana (13-15). This is a tactic in pure rhetorical manner – to be observed in the whole document (and in the *proklēsis* document of the Megalopolitans too). The *psaphisma*, issued by the Messenians, aims to celebrate their victory regarding Akreiatis and as far as possible keeps silence about Andania and Pylana. Furthermore the Messenians are blurring the fact that “previously” the dispute was over the ownership of Akreiatis (never decided by the court of the Mitylenians) and not, finally successful, over the borders of Akreiatis and Bipeiatis.

The panel of arbitrators, to which both parties had agreed, was an extraordinary one: it was made up of 17 *hagemones*, prominent politicians of the League,<sup>19</sup> presided by the *stratagos* Apollonidas in person (16-28). To keep impartiality none of the arbitrators came from Arcadia (arbitrators from Messene, not yet in the League, are not to be expected). The agreement was sanctioned by a formal decree of the League (29), and in different sets each party handed over a description of the borders to the presiding magistrate Apollonidas (29-35).

#### 5. Arbitration at the Karneiasion (section III of the *psaphisma*, 35-50)

The 17 *hagemones* met in the Karneiasion, the Andanian sanctuary at the borders between Messenia and Arcadia. Again the events are blurred in a rhetorical manner. The first two steps are quite clear: as usual, in presence of both parties the arbitrators inspected the controversial borders in autopsy<sup>20</sup> followed by formal court hearings,

<sup>16</sup> In lines 32-3, 42, 49-50, 53-54, 62-3, 83, 86-7 (correctly not in 73).

<sup>17</sup> For *nomoi* of the Achaian League see *IPArk* 31 IIA 13 (frgm., Megalopolis-Thuria, 182/1?) and explicitly for laws on procedure Harter-Uibopuu 1998, no 11.14-15 (Ager 1996, no 137; Sparta-Megalopolis, after 164).

<sup>18</sup> For chronology see Luraghi-Magnetto 2012, p. 540-4.

<sup>19</sup> For prosopographic evidence see Themelis 2008, p. 217-18; Arnaoutoglou 2009-10, p. 184 n. 11; Luraghi-Magnetto 2012, p. 543-4

<sup>20</sup> Cf. the *periēgēsis* of the judges under guidance of each of the parties, Harter-Uibopuu 1998, no 10.11-12 (Moretti 1967, no 43; Hermione-Epidauros, 1<sup>st</sup> half of 2<sup>nd</sup> cent.) and p. 19 n. 10. For a *periēgēsis* with 31 judges (*termonizontes*), see Harter-Uibopuu 1998, no 3.7-11 (*IG* IV/1<sup>2</sup>, 71; Epidauros-Corinth, 242/1).

where speeches measured with a water clock were delivered. According to the most probable supplement of line 41 the debate ran over two days, presumably one day for each of the two issues, Andania-Pylana and Akreiatis-Bipeiatis respectively. For the first and principal case, surprisingly, the Messenians don't tell the outcome. From the very structure of the *psaphisma* one may conjecture, that they had lost Andania (and Pylana) at that time.<sup>21</sup> Glorifying the modest victory in the minor case of Akreiatis they wouldn't have ignored a favorable decision on the essential one.<sup>22</sup>

From the legal point of view the question how the dispute over Akreiatis and Bipeiatis went on is more interesting. At some point of the trial the Megalopolitans had withdrawn their claim for this territory but “did not restrain the Kaliatai from disputing with us” (43-5). An Arcadian polis or settlement named Kaliai (or Kalliai) at the Messenian border – close to Akreiatis and Bipeiatis, unknown too – is not identified.<sup>23</sup> Doubtless the Kaliatai were present at the trial in the Karneiasion supporting the side of Megalopolis. Primarily they could have acted the role of witnesses for this party.<sup>24</sup> Following the chronological order of the narrative, after the Messenian delegates, as defendants, had spoken their last word at court, the Megalopolitans, the plaintiffs, could have realized that the *hagemones* would not favor their position. To avoid the court rejecting their claim for Akreiatis and Bipeiatis they might have instigated the Kaliatai to object, that in reality they and not the Megalopolitans were the right plaintiffs. Therefore, at the last moment, the Megalopolitans withdrew their action<sup>25</sup> to give way for the “right” plaintiffs, and the Messenians agreed with them.<sup>26</sup> Because of this compromise the *hagemones* were neither allowed to give an award on the case nor to open a new trial between parties, for whom they were not authorized by the League. Therefore, at the Karneiasion the issue regarding Akreiatis and Bipeiatis remained undecided. In their *psaphisma*, rebuking this maneuver the Messenians used the words τὸς δὲ Καλιά[τα]ς οὐ πα]υσάντων ἀντιποιήσασθαι (43-4). That means: instead of accepting an

<sup>21</sup> Pace Luraghi-Magnetto 2012, p. 529-30.

<sup>22</sup> However, Messene might not have lost “the entire territory” (18) of Andania and Pylana. Maybe in the words καθὼς ἐστὶ ἀμὴν ἡ χώρα (35, present tense indicative instead of optative) one even can see some criticism on the award, see below n. 49.

<sup>23</sup> Not helpful Arnaoutoglou 2009-10, p. 186 n. 19. On a survey one may look for a fertile small valley (Akreiatis) surrounded by pasture land high up in the mountains at the border between Arcadia and Messene with easy access from an Arcadian settlement (Kallia) but also to be reached from Messenian territory – not crossing Andania and Pylana (if really detached from Messene); see Luraghi-Magnetto 2012, p. 526-7.

<sup>24</sup> For a witness deposition in an international territorial dispute see *IG IX 2.521.5-18* (Larisa, beginning 3<sup>rd</sup> cent.) and Harter-Uibopuu 1998, p. 156-7.

<sup>25</sup> On this topic I found no records from international arbitrations. In Athens a lawsuit can be withdrawn from the jury by compromise at the last moment, *Isai. 5, 18; Dem. 48, 3*; see Harrison 1971, p. 103.

<sup>26</sup> The agreement to stand a second trial is to be supplemented in line 48; the next step, choosing a law court, is reported in lines 50-1.

unfavorable award the Megalopolitans did not “restrain” the Kaliatai – most important: depending on them – from opening a new trial.

6. *Embassy of the Messenians to Megalopolis* (ll. 121-5 of the *proklēsis* document)  
Nevertheless, after the Kaliatai had intervened, the Messenians still were threatened by the Megalopolitans’ pending first claim for Akreiatīs (above section 1). They sent an embassy to Megalopolis, which negotiated an agreement on *deferring*<sup>27</sup> (*epimonon genesthai*, l. 123) the trial to be submitted to the court of the Mitylenians. Anyway, this trial was to be initiated by a formal *courteous dispelling* (*philanthrōpos exagōga*, ll. 124-5).

7. *Appointing Aigion as ekkletos polis* (section IV of the *psaphisma*, 50-1)

In the meantime also the Kaliatai were active. Maybe by *proklēsis* they summoned the Messenians before the *damiorgoi*,<sup>28</sup> the executive board of the League, to cooperate in choosing a law court regarding Akreiatīs and Bipeiatīs. Apparently the *damiorgoi* accepted the polis of the Kaliatai as independent subject for international arbitration and started preparing the trial. The parties agreed to let the renowned Achaian polis Aigion as *ekklētos polis*<sup>29</sup> decide their territorial dispute (50-1). Again, each party handed over a description of the borders, but this time only of the smaller territory under dispute and not to the *stratagos*, but rather to the “common” *damiorgoi*, i.e. those of the League (63-4). Far from being a *cause célèbre* the dispute was treated like an ordinary case.

8. *Arbitration at Aigion* (section V of the *psaphisma*, 51-64)

In Aigion the case came before a political board of 147 members, probably being present at the moment, acting as law court in this special case. Without another survey of the (far away) territory, after speeches held by the parties the court decided with overwhelming majority against the plaintiffs, the Kaliatai (51-63). In this part of the *psaphisma* the Kaliatai consequently are mentioned together with the Megalopolitans. However, after having withdrawn their claim at the Karneiasion (above section 5) the Megalopolitans couldn’t have been plaintiffs in Aigion. Nevertheless they could have acted as supporters (*sunēgoroi*) or witnesses for the Kaliatai – and therefore formally were not affected by the verdict.

For the League, with this decision the way was free for readmitting Messene in their former position, and in 182/1 a stele confirming this act was drawn up in Elis.<sup>30</sup> All the events reported until now must have taken place before or in this year.

<sup>27</sup> Translation suggested by Professor Alberto Maffi in discussion.

<sup>28</sup> One can conclude this step of the trial from lines 63-4.

<sup>29</sup> For the use of an *ekklētos polis* in the Achaian League see Harter-Uibopuu 1998, p. 139-43.

<sup>30</sup> See above n. 5.

9. *Embassy of the Megalopolitans to Messene* (ll. 126-39 of the *proklēsis* document)  
 After the Kaliatai had lost their case in Aigion the Megalopolitans, plaintiffs in the still pending first lawsuit over Akreiatis (above section 1), continued pursuing this issue on their own initiative. They sent an embassy to Messene first to demand a date for the trial (probably at the court of the Mitylenians), and at any rate to engage in the formal act of a *dispelling* (l. 129) to initiate this trial. The Messenians again tried to *defer* (l. 134) the case but, after negotiations, finally consented either to negotiate a peaceful agreement about Akreiatis or – allegedly – to have the case tried in a law court appointed by the Achaian League instead of the Mitylenian one. They further agreed, that the fruits retained from Akreiatis were *common surety until a judgment regarding the land will... be rendered* (ll. 129-33), and – allegedly again – conceded that, at the time being, such a decision was not yet rendered.

These negotiations regarding Akreiatis could have taken at least three years; the sudden end of the dispute is dated in the year of the *stratagos* Ainetidas (97).<sup>31</sup>

10. *Messene's claim for compensation for the fruits* (section VI of the *psaphisma*, 65-71, and ll. 139-53)

By no means had the Messenians consented that the Akreiatis case was still open. On the contrary, they claimed that, having defeated the Kaliatai, this award encompassed the Megalopolitans too. Therefore the Messenians held that in Aigion the territory of Akreiatis and Bipeiatis had been definitely adjudicated to them (70-1, 74-5); from their point of view an award about ownership of Akreiatis to be rendered by the Mitylenian court and any further decision regarding this territory were redundant. However this did not concern the fruits shared for surety as long as the trial was going on. Therefore, after long and unsuccessful negotiations the Messenians sued Megalopolis for double the value of half the produce they had delivered to Megalopolis all the years before, namely for two talents (68-9).<sup>32</sup>

Strikingly, the court to decide on the two talents is not mentioned in the *psaphisma*, and the text even doesn't mention a *proklēsis* Messene might have directed to Megalopolis, as one should expect. It rather speaks of ὑπεγραψάμεθα, simply "we had brought a lawsuit" (65, corresponding to l. 140). One can assume that the agreement on the fruits was part of the very first dispute over Akreiatis mentioned in the dossier (above section 1). At that time Megalopolis and Messene had chosen the court of the Mitylenians. Because of the first *proklēsis* which they had accepted the Messenians held that this court was still in charge, although no more for the question of ownership, but rather for the claim for compensation for the

<sup>31</sup> For chronology see Luraghi-Magnetto 2012, p. 534-5. The word ὅσπερον (65, corresponding to l. 140) denotes an uncertain but probably not too short distance.

<sup>32</sup> See above n. 11. The overall produce is estimated at one talent: if one takes four years from the first *proklēsis* issued by Megalopolis (above section 1) to the present lawsuit regarding the fruits we come to an average of 1,500 drachms for one year, not a great sum for international arbitration indeed.

fruits (see *ll. 146-8*). Therefore the Messenians now simply may have entered their claim for the two talents in the time schedule of the Mitylenians.<sup>33</sup> But Megalopolis was not ready to stand this trial and turned the tables.

The problem with the Mitylenian court was, that in the very first stage of the dispute over Akreiatīs, when Messene still was outside the Achaian League, the litigants had chosen it without authorization by the League (see above section 1). Now, Messene being readmitted each party tried to blur this uncomfortable choice: in the *proklēsis* text the Megalopolitans mention this court only in negative sense when they assert that both parties *had agreed that there will be no more trial over the land before the Mitylenians* (*ll. 152-4, cf. 147*, which does not automatically exclude a trial over the fruits), and in their *psaphisma* the Messenians don't allude to the Mitylenians at all.

11. *Third proklēsis issued by Megalopolis* (section VII of the *psaphisma*, 71-5; the whole *proklēsis* document in the dossier, *ll. 103-65*)

Against the Messenians' claiming the fruits the Megalopolitans immediately struck back. Holding that their dispute with the Messenians over Akreiatīs and Bipeiatīs (above section 3-5) was still undecided (74-5) – ignoring the decision against the Kaliatai at Aigion (above section 8) – the Megalopolitans issued a *proklēsis* to the Messenians to appear at the *damiorgoi* of the League for jointly choosing a new law court, again *about borders* (*peri termonōn, ll. 154-5*)<sup>34</sup> of this territory. The Messenians appeared, but relying on that very decision against the Kaliatai refused to cooperate.

12. *Fine imposed on Messene* (section VIII of the *psaphisma*, 75-80, and *ll. 166-82*)  
More or less automatically the *damiorgoi* imposed a fine of 3,000 drachms (*l. 171*) on the reluctant Messenians and responding to their demurrer submitted<sup>35</sup> the decision on the fine to a *chosen* tribunal of six Milesians. We don't know whether the *damiorgoi* of the League on their own initiative could reject a member

<sup>33</sup> However, we have no source that for such a long time a Mitylenian court was available in the Peloponnesos. Nevertheless, like the court of the Milesians (*ll. 80, 99*) also the Mitylenians' one could have been quickly at hand. For another hitherto unexpected court see Taeuber 2006.

<sup>34</sup> To underline that the issue "about borders" was settled (but with the Kaliatai and formally not with the Megalopolitans) the Messenians mention the *horoī* several times in their *psaphisma* (30, 34 and, here most relevant, 63).

<sup>35</sup> From *εἰσαγγόντων* (79) one cannot conclude that one of the *damiorgoi* was presiding over the court of the six "foreign judges" like an Athenian "introducing" magistrate. In fact, here the verb *εἰσάγειν* denotes the *damiorgoi*, as representatives of the League, "acting as plaintiffs" against the objecting Messenians, who refused to pay the fine; cf. Thür 1985, p. 68. In Harter-Uibopuu 1998, no 11.2, 5, 55 (Ager 1996, no 137, Sparta-Megalopolis, from 164) "the Achaians" claim a fine against the Spartans; see also below n. 41.

demanding a law court. By imposing a fine also on an objecting defendant, who argued that he had the right to refuse to cooperate, the *damiorgoi* opened for him the way to a tribunal that controlled the rightfulness of the fine. As plaintiffs, in this trial the *damiorgoi* had the burden of proof that they had fined the Messenians rightfully. Anyway, this was a method of curbing the magistrates' discretion.<sup>36</sup>

The Messenians were fined in the year of the *stratagos* Ainetidas (97, 168-9).<sup>37</sup> All the tightly connected events from the Messenians' claiming the value of the fruits until the judgment of the Milesians (sections 10-13) must have occurred during a very short time immediately before or in this year.

### 13. *Judgment of the Milesians* (section IX of the *psaphisma*, 80-4, and ll. 183-90)

Indeed, the Messenians were brought to the court of the Milesians and obtained a unanimous vote that the fine was unjustly imposed. Indirectly, thereby the court adjudicated Akreiatis and Bipeiatis to Messene.

Before considering the reasons, which may have guided the Milesians, one has to look at the shape of the awards mentioned in the *psaphisma*. For the trials at the Karneiasion and in Aigion (above sections 5 and 8) formal court speeches are mentioned (40 and 51-2), also the (unpublished) *krima* of the Milesians refers to *speeches being held* (ll. 188-9). Then the judges voted. For the court session at the Karneiasion, for good reasons, votes are not reported for the Andania and Pylana case,<sup>38</sup> and voting was thwarted for Akreiatis and Bipeiatis<sup>39</sup>. In Aigion (58-61) and at the Milesian court (81) the judges did vote. Generally, when Greek law courts formally voted they never gave reasons on their decisions. Since voting had the shape of a simple "yes" or "no" the judges just put in force the plaintiff's claim or the defendant's plea.<sup>40</sup> Despite coming from international arbitration also the court decisions mentioned in the *psaphisma* followed this pattern. This is evident for the 147 judges in Aigion. They enacted the scheme of the borders the Messenians had submitted: κατὰ τοὺς ὅρους οὓς ἀπελδῶκαμες τοῖς κοινοῖς δαμιουργοῖς ("according to...", 63-4), and not that of the Kaliatai. In the same way the six Milesians put into force the Messenians' defense plea<sup>41</sup> against the fine imposed by the *damiorgoi*: καθότι... ("according to the fact that we had already been judged in regard of this

<sup>36</sup> For controlling the rightfulness of fines meted by magistrates see Harter-Uibopuu 2002, p. 154-6; 2009. In Athenian (intrastate) jurisdiction, in some cases a magistrate was not competent rejecting a claim, but rather had to bring the defendant's demurrer (*paragraphē*) before a law court, that decided on this very issue; for an unjustified *paragraphē* the defendant had to pay a fine, see Wolff 1966, p. 87-105; Harrison 1971, p. 184.

<sup>37</sup> See above n. 31.

<sup>38</sup> See above at n. 22.

<sup>39</sup> See above at n. 25.

<sup>40</sup> Thür 1987, p. 478-81.

<sup>41</sup> Exacting the fine and claiming its rightfulness the *damiorgoi* were plaintiffs and the Messenians defendants, see above n. 35.

territory,” 81-3). This was the wording of the Messenians, not that of the Milesian judges.<sup>42</sup>

Correctly Arnaoutoglou points to the legal question of this case, the principle of *res iudicata*<sup>43</sup> (or *ne bis in idem*). But he is overlooking that here the essential prerequisite ‘identity of litigants’ was debated. The formally correct view of Megalopolis was, that the award at Aigion (above section 8) only concerned the Kaliatai and the Messenians: in the Megalopolitans’ view their claim against Messene for Akreiatis was not decided at the Karneiasion (above section 5) – and not even by the Mitylenians (above section 1) – but was still pending. Against this opinion, at the Milesian court the Messenians held that the Kaliatai, dependent on Megalopolis, had been only pretend plaintiffs; therefore the decision against them was valid against their masters and supporters too. With these arguments Messene was able to convince the Milesian court that in this case the litigants were identical. Messene’s argumentation is echoed in their *psaphisma* by constantly mentioning the Kaliatai together with the Megalopolitans deliberately confusing plaintiffs with (probably) supporters or witnesses at Aigion. However, one cannot compare this special legal situation in one and the same ongoing dispute, finally under authority of the Achaian League, with the long lasting territorial controversies between Greek poleis.<sup>44</sup> The *res iudicata* principle only could work under “obligatory arbitration,”<sup>45</sup> also ignored by Arnaoutoglou. Voluntarily – even under political pressure or threatened with war –, again and again Greek poleis did submit a neighbor’s territorial claim to a tribunal on the same issue.<sup>46</sup>

By voiding the fine, indirectly the court of the Milesians confirmed the borders of Akreiatis and Bipeiatis in favor of Messene and, indirectly again, Messenian ownership of the fertile land in Akreiatis. Strikingly the – Messenian – *psaphisma* doesn’t mention the outcome of the Messenians’ claim for the two talents compensation for half the fruits of Akreiatis intermediately sent to Megalopolis

<sup>42</sup> The (unpublished) *krima* has no reasoning; it only mentions the result with one word *they acquitted* (l. 189). In contrast, the decree of the *damiorgoi* fining the Messenians (the *zamia*) has a short reasoning: *because they didn’t jointly chose law court* (l. 175-6).

<sup>43</sup> Arnaoutoglou 2009-10, p. 192. Though quoting Lanni 2004 he is confusing the *res iudicata* principle with that of “precedent” (pace p. 193 n. 38). Precedents never concern the same dispute between the same litigants. For *res iudicata* he better would have referred to Wolff 1966, p. 90-1; see Dem. 20.147, 24.55 and further IPark 17.61-63, Syll.<sup>3</sup> 13-17, IMilet I 150.36-39, O.Bodl. 277.1-8 (the last three kindly committed by Prof. Julie Velissaropoulos).

<sup>44</sup> For these see Chaniotis 2004 and Arnaoutoglou 2009-10, p. 192-3.

<sup>45</sup> It is interesting to compare how the *res iudicata* principle was observed in intrastate and international jurisdiction: in Athens the defeated party of a *paragraphē* (see above n. 36) had to pay the *epōbelia* (one-sixth of the value of the claim in issue) after the trial (Harrison 1971, p. 183-4), while in the Achaian League the magistrates (the *damiorgoi*) first meted a fine on the objecting defendant and then they had to exact it at a tribunal. Responding to the Messenians’ plea of demurrer the Milesian judges voided the fine.

<sup>46</sup> For the ways of justifying such claims see Chaniotis 2004.



during the years of the ongoing dispute.<sup>47</sup> Possibly, after engraving the inscription the Messenians again might have sued Megalopolis at a tribunal, this time authorized by the League. However, avoiding the risk of another trial they might have been better off to be quiet on this issue. Probably they were comfortable with deriving the entire fruits from the year of Ainetidas on, when they had defeated Megalopolis. Thus, I think, raising the inscription really was the end of the dispute.

All in all, the Messenians' juridical victory in the aftermath of the war of the year 183/2 was a very modest one: on the one hand they won the juristic battle over the small fertile territory Akreiatis (with the adjacent Bipeiatis) high up in the mountains, but on the other hand in the plain they – probably – lost great parts of Andania with its renowned sanctuary (and of Pylana, not yet identified) and resigned the two talents compensation for the produce from Akreiatis. Was this worth raising such a splendid monument at the most prominent place of the polis? Surely the Messenians saw it in that way. First, the inscription was a memorial (ὑπόμνημα, 84-5) of a juridical victory over Megalopolis after a humiliating military defeat. Then, between the lines, I see some criticism on an unfavorable decision not even mentioned in the text: the loss of Andania. The text starts mentioning the fact that Andania was occupied by Achaian troops followed by alluding to an (alleged<sup>48</sup>) decision of the League not to deprive the Messenians of territory (9-11). Moreover, the Messenian scheme of the borders presented to the leader of the *hagemones* is reported as if the territory (still) “is ours” (35),<sup>49</sup> and not a single word is said about the decision of the *hagemones* regarding Andania, well-known to all contemporaries. Finally, Messene never defeated Megalopolis in a direct way (see 86-90), but rather indirectly twice through other opponents.<sup>50</sup> Cleverly packed in this rhetorical concept the Messenians' message seems to be: the court of the Achaian *hagemones* simply confirmed the outcome of the war, but rule of law will prevail also in this issue as it did in the Akreiatis case.<sup>51</sup>

---

<sup>47</sup> See above n. 11.

<sup>48</sup> See above section 2.

<sup>49</sup> See above n. 22.

<sup>50</sup> The Messenians celebrate their victories in lines 86-90: “... that in several trials we defeated (ἐνικάσαμες, 87) the Megalopolitans (1<sup>st</sup>) regarding Akreiatis and Bipeiatis, as well as we prevailed (ἐνικάσαμες, 89-90, without object) (2<sup>nd</sup>) regarding the fine imposed upon us by the *damiorgoi*.” The first victory was at Aigion (as defendants, sued by the Kaliatai) the second one in the court of the Milesians (as defendants too, sued by the *damiorgoi*).

<sup>51</sup> And apparently, some years later Andania is proved to be Messenian; for the time being see the discussion in Harter-Uibopuu 2002, p. 36 with n. 7.



## Part Three. Dispute over ownership in Greek law

Reconstructing the whole dispute between Megalopolis and Messene was possible from the published text of the *psaphisma* and – with kind permission of the editor – by referring to a few words of the *proklēsis* document not yet published. For full discussion of the very beginning of the dispute over Akreiatis (the trial at the court of the Mitylenians, planned but never executed)<sup>52</sup> arguing from the Greek text would be indispensable. Apart from an agreement regarding the fruits (65-70)<sup>53</sup> the *psaphisma* doesn't touch this topic. Therefore, in the following I can only sketch some preliminary thoughts.

The whole dossier published on the stone, evidently, speaks of two types of international controversies over land: about borders<sup>54</sup> on the one hand and about “ownership” (*ll. 106-12*) on the other; finally, both of them bring about the same results, full sovereignty over a territory, but in different procedures. Although the Greek language has no noun for ownership, in private law this legal institution does exist.<sup>55</sup> One of the meanings of the adjective ἴδιος can be “one's own.”<sup>56</sup> With the same word also poleis justified their territorial claims.<sup>57</sup> To justify the first claim for Akreiatis Megalopolis asserted that it had *had the land as owner* (*ekhōsa... idian tanni tan khōran, ll. 109-10*); hereby the Megalopolitans emphatically used the language of private law. In the inscription, combined with other evidence, one also may find a clue to the shape of private ownership disputes.

In modern scholarship the nature of disputes about ownership in ancient Greek law is much debated. Of course, not every polis had exactly the same rules governing this issue. Nevertheless, two leading principles (*Grundgedanken*) are in discussion. The traditional position holds, that disputes over ownership had the shape of a *diadikasia* (*Prätendentenstreit*) similar to inheritance cases: two (or more?) claimants claim to have the better legal position.<sup>58</sup> Apparently not a single genuine source for such a *diadikasia* exists.<sup>59</sup> The other position is based on lexicographical sources showing ownership disputes performed in an indirect way

<sup>52</sup> See above section 1 of part two.

<sup>53</sup> For my understanding of this passage see above n. 11.

<sup>54</sup> This was the type used under authority of the Achaian League; see above, text at n. 16 and n. 34.

<sup>55</sup> Kränzlein 1963, p. 28-9, but this doesn't implicate that legal actions protecting ownership in the same way existed as in Roman or modern law, p. 139.

<sup>56</sup> Kränzlein 1963, p. 24-6.

<sup>57</sup> Chanotis 2004, p. 188, in n. 13 referring to Ager 1996, no 74 I 117; 139.8 and *SEG* 35, 823.23-4 (however, all three texts don't refer to special types of legal procedure).

<sup>58</sup> Established by Leist 1886 (comparing *diadikasia* with the Roman *legisactio sacramento in rem*), prevailing since Kaser 1944 and still followed e.g. by Maffi 2002.

<sup>59</sup> Kränzlein 1963, p. 141 (with some doubts about this procedure). In Greek law *diadikasia* is not a “technical term,” but rather comprises a number of different legal procedures. I deny the existence of an “ownership *diadikasia*” at all, Thür 1982.

by claims in tort, suing the unjust possessor for penalties (*Deliktsverfahren*).<sup>60</sup> Presenting the first historical case of a dispute over land formed upon the pattern of private litigation the new inscription seems to back the second theory.

Based on tort, in Athens there were two options for an owner to file a lawsuit against a person unlawfully holding his real estate: on the one hand, by filing a *dikē karpou* or *enoikiou* the owner could charge the possessor for compensation for the produce unjustly obtained from the property.<sup>61</sup> Deciding about produce, indirectly, the court adjudicated also on the question of ownership. In general, unlawfully holding another's property (ἔχειν in the Harpokration text) was regarded as tort (*blabē*); the penalty in this case was double the value of the produce.<sup>62</sup> To avoid further consequences, usually, a defeated possessor voluntarily would have also rendered the property under dispute to the owner.

On the other hand the owner could start a *dikē exoulēs* procedure, for example when the possessor, defeated in a *dikē karpou* or *enoikiou*, was not ready to abandon the estate.<sup>63</sup> In our context, foremost the activities to initiate the trial are of interest:<sup>64</sup> the person claiming ownership invaded the estate for one reason only, to be

<sup>60</sup> Already considered by Kränzlein 1963, p. 140-3, finally proposed by Thür 1982 and 2003, p. 94-6.

<sup>61</sup> Harpokr. s.v. καρποῦ δίκη· εἰ γάρ τι ἐγκαλεῖς τῷδε τῷ μειρακίῳ καὶ σὼν τι ἔχει, δίκασαι αὐτῷ κατὰ τοὺς νόμους, εἰ μὲν χωρίου ἀμφοισβητεῖς, καρποῦ, εἰ δὲ οἰκίας, ἐνοικίου, ὥσπερ οὗτος σοὶ νῦν ἐπιτροπῆς δικάζεται (Lysias, Gernet-Bizos fr. 21.1: "If you charge this boy and he [really] is holding something belonging to you bring a claim against him according to the laws, when disputing over land, for produce, when over a house, for rent, in the same way as he is suing you now regarding guardianship"). The speaker is *sunēgoros* of a ward, who after coming of age is calling his former guardian to account. He anticipates an objection of the defendant, that the young man unjustly is holding some of his, the defendant's, property; the anticipated replication is: this doesn't concern the present guardianship case, bring the proper action for ownership against your former ward.

<sup>62</sup> Considered by Kränzlein 1963, p. 143 (for ownership disputes over movables), also for the Lysias fragment Thür 1982, p. 69.

<sup>63</sup> Harpokr. s.v. ἐξούλης; see Harrison 1968, p. 311-14; Thür 2003, p. 58-60. On this topic further analysis will be necessary. The problem is, that the damaged text does not list the owner who is entitled to a *dikē exoulēs* beside the creditor (secured by *hypothēkē*, as known from other sources, and therefore in a position parallel to ownership, Thür 2008, p. 174-5). The *hypothēkē* document provided a manifest title, and an owner seldom might have had similar strong evidence at hand; therefore *dikai exoulēs* by owners without manifest titles might rarely have been brought to the courts. Furthermore, because of lower court fees (the value of the produce is much less than – the double – value of the whole estate) owners might have preferred the *dikē karpou*. Since the debtor remained in possession of the pledged estate and rightfully derived its produce, the creditor was barred from filing the cheaper *dikē karpou*. These statistical features could have influenced the lexicographical evidence.

<sup>64</sup> In detail reported for a dispute over a shipload of grain in Dem. 32, 14-20, see Thür 2003, p. 65-8.

hereupon “formally dispelled” (ἐξάγειν, ἐξαγωγή) by the – in his opinion – unlawful possessor, and the possessor objecting to the invader’s claim did so. For this tort the dispelled intruder filed a *dikē exoulēs* against the dispeller for double the value of the estate (one half due to the polis). Deciding on this huge penalty, indirectly as in a *dikē karpou*, the court adjudicated on the question of ownership. Legitimated by this sentence the victorious plaintiff was allowed to use real force against the defeated possessor to seize the estate. These were, in short, the two options of “*Deliktsverfahren*” over ownership in Athenian law.

Returning to the Messene inscription, one can observe that in connection with the territorial dispute over Akreiatis *karpou* and *exagōga* (*exagein*) are mentioned. To my mind both items belong to the first agreement between Megalopolis and Messene to submit this dispute to the Mitylenian arbitrators, made in the first stage yet beyond the authority of the Achaian League.<sup>65</sup> Following the clue that Megalopolis claimed *to have had the land as owner* (ll. 108-10) one can compare the *exagōga*<sup>66</sup> with the Athenian “formal dispelling” to initiate a trial about ownership. Megalopolis was claiming the fertile land in Akreiatis held and exploited by Messene. To start the trial the Megalopolitan representatives formally had to invade the land to be hereupon in the same formal way “dispelled” by the Messenians;<sup>67</sup> before, when Megalopolis and Messene had come to the compromise

<sup>65</sup> See above section 1 in part two.

<sup>66</sup> Of course, there are several ways to understand the word *exagōga* (ll. 124, 129), in the text connected with the adjective *philanthrōpos* (ll. 124-5). The adjective can be explained from its possible opposite in the special historical situation: “courteous” (in agreement) and not “warlike” (cf. φιλανθρώπως καὶ δημοτικῶς in Dem. 24, 24: statutes regulating affairs in a “courteous, consenting, and democratic” manner and not in a “violent and oligarchic” one, οὐδὲ βίαιον οὐδ’ ὀλιγαρχικόν). Thus, for the meaning of *exagōga* one can discuss: 1) courteous or generous “export;” this can be excluded because here a direct complement would be necessary. 2) Against peaceful “exit (of the army)” (Maffi referring to Polyb. 5, 24, 4) one can object that – even when in the year 182 the army of the League had occupied whole Messenia up to Akreiatis high in the mountains – it had withdrawn long before the negotiations between Megalopolis and Messene took place (see above section 9 of part two). 3) For a voluntary “withdrawing” of the Messenians from Akreiatis (Luraghi) not the noun *exagōga* (with Megalopolis being the active part) would have been used, but rather a verb like ἀφεῖσθαι (cf. Dem. 37, 1) in the medium with Messene as subject. 4) Therefore “formal dispelling” after an agreement seems to fit both the historic and the juristic situation. – The expression *exagōga philanthropos* has a parallel in the Roman *vis ex conventu* (*deductio quae moribus fit*) in the dispute over *possessio* of land, see Kaser-Hackl 1996, p. 418.

<sup>67</sup> This fits the Athenian pattern: the Messenians were in possession of the land and therefore in the position of the defendants. In this position, on two occasions they tried to defer the trial over Akreiatis (*epimōnon*, ll. 123, 134; see above sections 6 and 9 of part two); only in this connection the Megalopolitans mention the *exagōga* in their *proklēsis* document. Finally, after having defeated Megalopolis the Messenians had no reason to touch this detail in their *psaphisma*.

for arbitration, they probably had agreed on both formal acts.<sup>68</sup> These formalities done, Megalopolis, as plaintiff, could submit the case to the Mitylenian judges. They had to decide whether the Messenians (the defendants) had dispelled the Megalopolitans lawfully or not; when unlawfully and liable in tort, the judges indirectly adjudicated ownership to Megalopolis and this polis was entitled to seize the land in Akreiatis, if necessary by justified war.<sup>69</sup> When it turned out that the dispelling was lawfully done and the Messenians were acquitted and thereby adjudicated as owners, they just kept Akreiatis in possession. No autopsy of borders was envisaged in this kind of procedure. This was, as far as I see, the way the opponents had planned to litigate but never executed because the Achaian League took over the case.

Comparing this international dispute with the Athenian domestic procedure of *dikē exoulēs* one question remains open: what penalty did the Messenians have to pay when they were sentenced for unlawful “formal dispelling”? One cannot suppose that the intrastate Athenian rule paying double the value of the whole estate – with one half due to the polis – automatically was applicable in international arbitration. Rather no penalty was fixed by any statute (for – outside a league – common statutes didn’t exist over independent poleis); therefore the litigants had to agree also on this topic already at the outset. To my mind this was the reason for intermediately dividing the fruits derived from the land during the ongoing dispute: half a share (μεσόκοινος, 69) of the fruits of Akreiatis was sent (l. 131) by the Messenians up to Megalopolis, and the looser had to pay the winner double the value of the share (διπλάσιον, 68) he had obtained or retained, respectively.<sup>70</sup> Doubling the value was the penalty. Therefore in the dispute over Akreiatis no action like the Athenian *dikē karpou* was envisaged.

Anyway, the *proklēsis* document proves, that an action like *dikē karpou* did exist also in international litigation. The Messenians, having defeated the Kaliatai at Aigion, sued the Megalopolitans for compensation for the fruits of Akreiatis.<sup>71</sup> Holding that the dispute over Akreiatis was still undecided (ll. 144-6) the Megalopolitans (in the *proklēsis* document) objected: *by means of the fruits you wish to get a judgment on the land* (ll. 148-50). This is exactly what the speaker in the Lysias fragment proposes for deciding an ownership dispute.

<sup>68</sup> This agreement could have been made in a *written sylon document* (mentioned only in the *proklēsis* document, ll. 112-3); for a possible parallel of *sulan* with formal dispelling see Thür 2003, p. 77-8 (to *IPArk* 32 and there p. 334-5; Messene, dated 103-1).

<sup>69</sup> Anyway, not allowed between members of the Achaian League. Therefore litigation initiated by *exagōga* fits the situation when Messene was not yet readmitted.

<sup>70</sup> See above n. 11. In the *proklēsis* document the share is called *security* (l. 131-2). For Athenian law we don’t know if an unsuccessful plaintiff in a *dikē exoulēs* beside losing the court fees had to pay any penalty.

<sup>71</sup> See above section 10 of part two. Arnaoutoglou 2009-10, p. 186 suggests a suit for *blabē*; for Athens see above n. 62.

Summing up, in the dispute “over ownership” of Akreiatis the principles of intrastate jurisdiction were observed. There are no hints to a *diadikasia* (*Prätendentenstreit*). In contrast, the multiple and complex procedures regarding the fertile land can be explained satisfactorily through claims in torts (*Deliktsverfahren*) resulting in indirectly adjudicating ownership. The inscription proves the first actual case of such a type of judicial litigation in ancient Greece, until now only known from the lexica. However, international arbitration “over borders” was different. It was not formed upon the pattern of intrastate civil jurisdiction, but rather might have been derived directly from private arbitration.

*Final note:* Very quickly Professor Themelis gave access to a preliminary version of the first part of this most important inscription from Messene he recently had found. The published document illustrates the “historical side” of the story. Most generously he allowed me to discuss also the unpublished second part at “Symposion 2011” in Paris shedding light on the “juristic side.” I thank the participants for helpful comments, especially Dr. Kaja Harter-Uibopuu, Professor Alberto Maffi and Prof. Michael Gagarin who also checked my English. To publish preliminary thoughts about an inscription on the way to its publication seems odd. To keep the deadline of the Symposium acts I asked Professor Themelis to allow me quoting *some words* of the second part in English translation with references to the lines of the text (printed in Italics). At the moment this seems to be unfair to the scientific audience, but as soon as the definite edition of the whole text will be out every reader easily will find the corresponding Greek text. I thank Professor Themelis also for this extraordinarily generous agreement.

## BIBLIOGRAPHY

- Ager 1996: S. L. Ager, *Interstate Arbitration in the Greek World, 337-90 B.C.*, Berkeley.
- Arnaoutoglou 2009-10: I. Arnaoutoglou, *Dispute Settlement between poleis-Members in the Achaean League. A New Source*, *Dike* 12/13, p. 181-201.
- Chaniotis 2004: A. Chaniotis, *Justifying Territorial Claims in Classical and Hellenistic Greece: The Beginnings of International Law*, in Harris-Rubinstein, p. 185-213.
- Harris-Rubinstein 2004: E. Harris-L. Rubinstein (eds.), *The Law and the Courts in Ancient Greece*, London.
- Harrison 1968: A. R. W. Harrison, *The Law of Athens. The Family and Property*, Oxford.
- Harrison 1971: A. R. W. Harrison, *The Law of Athens. Procedure*, Oxford.
- Harter-Uibopuu 1998: K. Harter-Uibopuu, *Das zwischenstaatliche Schiedsverfahren im Achäischen Koinon. Zur friedlichen Streitbeilegung nach den epigraphischen Quellen*, Köln.

- Harter-Uibopuu 2002: K. Harter-Uibopuu, *Strafklauseln und gerichtliche Kontrolle in der Mysterieninschrift von Andania (IG V 1,1390)*, *Dike* 5, p. 135-159.
- Harter-Uibopuu 2009: K. Harter-Uibopuu, *Τὰ νενομισμένα δικαστήρια περὶ τῶν ζημιῶν – Zur gerichtlichen Kontrolle von Strafen nach den Anweisungen Hadrians an die dionysischen Techniten*, *ZPE* 171, p. 109-112.
- IPArk: G. Thür-H. Taeuber, *Prozessrechtliche Inschriften der griechischen Poleis. Arkadien*, Wien.
- Kaser 1944: M. Kaser, *Der altgriechische Eigentumsschutz*, *ZRG RA* 64, p. 134-205.
- Kaser-Hackl 1996: M. Kaser-K. Hackl, *Das römische Zivilprozessrecht*, München.
- Kränzlein 1963: A. Kränzlein, *Eigentum und Besitz im griechischen Recht*, Berlin.
- Lanni 2004: A. Lanni, *Arguing the ‘Precedent’: Modern Perspectives on Athenian Practice*, in Harris-Rubinstein, p. 159-183.
- Leist 1886: G. A. Leist, *Der attische Eigentumsstreit im System der Diadikasien*, Jena.
- Luraghi 2008: N. Luraghi, *The Ancient Messenians: Construction of Ethnicity and Memory*, Cambridge.
- Luraghi-Magnetto 2012: N. Luraghi-A. Magnetto, *The Controversy between Megalopolis and Messene in a New Inscription from Messene (With an Appendix by Christian Habicht)*, *Chiron* 42, p. 509-548.
- Maffi 2002: A. Maffi, *Processo di status e rivendicazione in proprietà nel codice di Gortina: ‘diadikasia’ o azione delittuale?* *Dike* 5, p. 111-134.
- Magnetto 1997: A. Magnetto, *Gli arbitrati interstatali greci*, II, Pisa.
- Moretti 1967: L. Moretti, *Iscrizioni storiche ellenistiche*, I, Firenze.
- Piccirilli 1973: L. Piccirilli, *Gli arbitrati interstatali greci*, I, Pisa.
- Taeuber 2006: H. Taeuber, *Rhodische Schiedsrichter im Achäerbund*, in H. Taeuber-P. Amann-M. Pedrazzi (eds.), *Italo-Tusco-Romana. Festschrift für Luciana Aigner-Foresti*, Wien, p. 341-344.
- Themelis 2008: P. Themelis, *Κρίμα περὶ χώρας Μεσσηνίων καὶ Μεγαλοπολιτῶν*, in I. A. Pikoulas (ed.), *Ιστορίες για την Αρκαδία. Proceedings of the International Symposium in Honour of James Roy (= 50 χρόνια Άρκάς)*, Stemnitsa 2008, p. 211-221.
- Thür 1977: G. Thür, *Beweisführung vor den Schwurgerichtshöfen Athens*, Wien.
- Thür 1982: G. Thür, *Kannte das altgriechische Recht die Eigentumsdiadikasia?*, in *Symposion 1977*, Köln, p. 55-69.
- Thür 1985: G. Thür, *Prozessrechtliches in der Mauerbauinschrift IG II<sup>2</sup> 244*, in M. Kandler (ed.), *Lebendige Altertumswissenschaft. Festgabe H. Vetters*, Wien, p. 66-69.
- Thür 1987: G. Thür, *Formen des Urteils*, in D. Simon (ed.), *Akten des 26. Deutschen Rechtshistorikertages*, Frankfurt M., p. 467-484.
- Thür 2003: G. Thür, *Sachverfolgung und Diebstahl in den griechischen Poleis (Dem. 32, Lys. 23, IC IV 72 I, IPArk 32 17)*, in *Symposion 1999*, Köln, p. 57-96.

Thür 2008: G. Thür, *Ownership and Security in Macedonian Sale Documents*, in *Symposion 2007*, Wien, p. 173-187.

Walbank 1979: F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius III*, Oxford.

Wolff 1966: H. J. Wolff, *Die attische Paragraphe*, Weimar.

[Postscript: The best achievement in discussing a new inscription occurred in my case: responding to my paper Maria Youni found, as I should think, the correct interpretation of the term (*philanthropos*) *exagoga* (ll. 124, 129 of the *proklēsis* document). Her reference to Polyb. 9.33.11-12 and Ager 1996, no. 71 I 5-10, 16-20 (*diexagoga*) is convincing: “*conciliation amicale*.” Therefore my suggestions in note 66 are erroneous, and note 63 (including the paragraph in the text) is no more relevant to the inscription from Messene. Most probably I have to correct my conjecture alluding the *proklēsis* “*epi sylōi*” in IPark 32 D 12 (p. 334, and Thür 2003: 77) to an *exagein* too. Nevertheless, the *sylon* (regarding fruits?) in IPark 32 (see above n. 68) took place in an intrastate, not in an international dispute. So I would maintain stressing the different character of the first dispute (only over Akreiatīs and its fruits, above part II section 1 — only in this context *axiosylos*, l. 108, and *to sylon*, l. 113, are mentioned) and the following ones (regarding borders) under the authority of the Achaian League. Arguing about fruits seems to have been a general Greek pattern of private dispute over land (see above n. 61 and ll. 149-50). — Consequently, following Youni, I can return to translating *epimonos* (ll. 123, 134) with “persistent” previously suggested by Kaja Harter-Uibopuu (pace n. 27 above).

Summing up, at the moment I see a consistent structure of the whole *proklēsis* document issued by Megalopolis to Messene after its claim for the value of the fruits: **1)** Greetings (103-104). **2)** Subject of the present summons: Akreiatīs wherefrom the fruits were taken from Megalopolis by an act of *sylon* (104-108). **3)** Justification of the claim: earlier possession of the land (108-112). **4)** Report of the previous steps of the dispute (112-54): **a)** Agreement between Megalopolis and Messene to undergo arbitration (not mentioned: by a tribunal of Mitylenians) about the land, *sylon*-Dokument (about sharing the fruits for the time of the dispute) (112-17). — omitted: the *synodos* in Megalopolis (above II 2) — **b)** Megalopolis summoning Messene to agree to an arbitration under the authority of the Achaian League (117-21). **c)** Embassies between Messene and Megalopolis about changing the tribunal, in case they would not come to an amicable settlement regarding the land (121-39) — omitted: the *synodos* in Elis, Megalopolis withdrawing its claim to Akreiatīs at the Karneiasion, and the defeat of the Kaliatai in Aigion regarding Akreiatīs (above II 4-8; my nos. 6 and 9, the embassies, are chronologically erroneous; their right place is after no. 3 = 3a) — **d)** Messene’s claim for the value of the fruits of Akreiatīs at the tribunal of the Mitylenians despite the claim to the land (allegedly) is not yet decided (139-54). **5)** Tenor of the summons: Messene should agree to an arbitration about the borders of Akreiatīs (154-65).

I thank my respondent Professor Youni for her helpful objections and, again, Professor Themelis for providing me with the exciting text; full discussion will follow when it will be published. Meanwhile one can find Themelis’ text of the *psaphisma* also in SEG LVIII 370.]



MARIA S. YOUNI (KOMOTINI)

## REMARQUES SUR UNE INSCRIPTION MESSÉNIENNE RÉPONSE À GERHARD THÜR

Le document de Messène, dont le professeur Thür a raison de souligner l'importance, appartient à une catégorie amplement attestée par des sources juridiques de l'antiquité grecque : celle des arbitrages internationaux, représentée parmi les sources épigraphiques qui sont préservées de nos jours par un nombre de presque deux cents inscriptions de l'époque classique et surtout hellénistique<sup>1</sup>. Dès l'époque archaïque, il était courant pour les cités grecques, aussi souvent en dispute entre elles, de recourir au jugement d'un tiers, que ce soit une autre cité grecque ou un monarque ou, plus tard, l'autorité du sénat romain, à qui ils confiaient la résolution d'un conflit territorial ou autre<sup>2</sup>. L'inscription messénienne, qui nous rapporte une dispute territoriale des années après 182<sup>3</sup> entre deux *poleis* membres de la ligue achéenne, Messène et Mégalopolis, s'inscrit dans le cadre d'une longue série de contestations territoriales dans la région.

Selon la reconstruction des étapes du litige entre les deux cités du Péloponnèse et les conclusions auxquelles arrive le professeur Thür dans son érudit exposé, l'inscription messénienne serait l'attestation unique de l'existence, au sein du droit grec, de deux types distincts de procédure pour la revendication de terres au niveau international : l'une (« *about borders* ») aurait pour objet les frontières d'un territoire, l'autre (« *about ownership* ») porterait sur la propriété. De surcroît, cette dernière correspondrait à une action privée de nature délictuelle. Cette discussion s'inscrit dans le cadre de la thèse depuis longtemps soutenue par Thür, à savoir que la procédure en matière de revendication de propriété en droit grec privé était de caractère délictuel<sup>4</sup>, contre l'opinion généralement acceptée depuis Kaser qui reconnaît dans cette procédure la forme de *diadikasia*<sup>5</sup>.

Avant d'examiner les fondements de cette interprétation, je me propose de retracer le fil du litige entre Messène et Mégalopolis, tel qu'il se présente dans la première partie du texte ; comme nous le verrons, l'ordre des événements est

---

<sup>1</sup> Pour les arbitrages de l'époque classique, voir Piccirilli 1973 ; pour ceux de 337 à 90, voir Ager 1997.

<sup>2</sup> Tod 1913 ; Ager 1997, p. 3-33 ; Roebuck 2001 ; Harter-Uibopuu 2002 ; pour les arbitrages au sein du *koinon* achéen, voir Harter-Uibopuu 1998.

<sup>3</sup> Toutes les dates sont avant J.-C.

<sup>4</sup> Thür 1982 ; 2003, p. 94-96.

<sup>5</sup> Kaser 1944.



différent de celui proposé par Thür. Les 101 lignes publiées contiennent un décret des Messéniens qui décrit, ne serait-ce que de façon problématique, les étapes du conflit judiciaire entre les deux *poleis*, que nous discutons ensuite.

### 1. Procès devant les dix-sept arbitres (l. 5-43)

Les événements auxquels fait allusion le décret se situent dans une période de grande turbulence, où les relations de Messène avec le *koinon* achéen et avec Mégalopolis étaient sérieusement perturbées : la révolte infortunée de Messène en 183 et la guerre menée contre la ligue achéenne, le meurtre du stratège mégalopolitain Philopoemen à Messène et l'assaut de l'armée mégalopolitaine sous Lycortas, et finalement le retour forcé de Messène à la ligue (l. 3-5 du décret)<sup>6</sup>. Les conditions humiliantes de la paix obligeaient les Messéniens à livrer les responsables de la *stasis*, à accepter une garnison sur leur acropole et à soumettre toutes leurs causes à la discrétion de la ligue<sup>7</sup>. Pendant la guerre, les troupes achéennes avaient occupé Andania et Pylana<sup>8</sup> (l. 1-2), deux *komai* messéniennes sur la frontière avec Mégalopolis ; celle-ci saisit l'occasion pour tenter d'annexer une partie du terrain messénien. Ses tentatives auprès de la ligue pour s'approprier « des *poleis* et toute la *chora* d'Andania et Pylana » n'ayant pas réussi, Mégalopolis a recouru ensuite, lors d'une *synodos* des Achéens à Elis, à une demande formelle de se soumettre à l'arbitrage en matière « du terrain antérieurement disputé ainsi que d'Andania et Pylana » (l. 5-15). Comme il est spécifié plus loin dans le décret, ce « terrain antérieurement disputé » comprenait les deux régions inconnues de Bipeia et Akreia, sans doute situées à la frontière des deux cités, comme le nom d'Akreia paraît le suggérer.

Dans cette première étape, l'objet de la contestation de la part des Mégalopolitains était la propriété sur les terres d'Andania, Pylana, Bipeia et Akreia. Les Messéniens ont accepté cette *proklésis* et proposé de désigner un corps de dix-sept arbitres, ce que les Mégalopolitains ont accepté (l. 15-28). Comme il était d'usage dans de tels cas<sup>9</sup>, un document formel fut dessiné, qui comprenait les clauses et modalités de la procédure à suivre (l. 28-29). Ce premier procès avait la forme bien connue d'un arbitrage fédéral entre deux membres de la ligue achéenne, puisque Messène était déjà réadmise au sein de la *sympoliteia* (l. 3-5 ; *contra* Thür ci-dessus). Les dix-sept *hagémones* choisis pour juger l'affaire, des dignitaires

<sup>6</sup> Voir le récit de Polybe, 23, 16, 1-17, 2 ; 24, 9 ; Tite-Live, 39, 50 ; Plutarque, *Philopoemen* 19-21.

<sup>7</sup> Polybe, 23, 16, 6-8.

<sup>8</sup> Sur ces deux *komai* et leur retour sous la domination messénienne après la conquête romaine, voir Thémelis 2008, p. 215-216. Pour une carte de la région très utile pour la compréhension du litige, voir Luraghi 2008, p. 2.

<sup>9</sup> Ager 1997, p. 8-10.

fédéraux<sup>10</sup>, étaient présidés par le général en tête de la ligue, le *stratēgos* du *Koinon*. Celui-ci a géré la procédure préliminaire et admis les preuves avant de convoquer le tribunal, réuni au sanctuaire antique et respecté d'Apollon Karneios à Andania<sup>11</sup> ; les parties ont présenté leurs arguments pendant les deux ou trois jours du procès, mais ensuite les Mégalopolitains ont retiré leurs prétentions sur les terres d'Akreia et Bipeia (l. 29-43).

Bien que le texte fournisse une description assez détaillée de l'affaire, curieusement il ne fait aucune allusion au contenu propre du jugement final des arbitres et passe rapidement au désistement (*aphistanai*) de la part de Mégalopolis au sujet d'Akreia et Bipeia. Selon toute vraisemblance, après la renonciation partielle des Mégalopolitains, le jugement a porté seulement sur les deux autres territoires. Quant à l'issue de l'arbitrage, le silence du texte sur ce sujet (notons que le texte reproduit la version messénienne de l'affaire) nous amène à penser que, par ce jugement, les Messéniens ont perdu la plupart des pays d'Andania et Pylana<sup>12</sup>.

## 2. Procès devant les juges aigiotes (l. 43-64)

La procédure d'arbitrage terminée, les revendications des Mégalopolitains sur Akreia et Bipeia restaient vives, mais, par un changement stratégique, ils ont incité la cité de Kaliai à s'engager dans l'affaire. C'est ainsi que commence une longue série de contestations sur ces deux territoires. Le désistement des Mégalopolitains de leurs prétentions sur Akreia et Bipeia a joué un rôle crucial dans le déroulement de l'affaire. Les Mégalopolitains ont probablement retiré leurs prétentions au cours du premier procès, parce qu'ils avaient prévu une décision défavorable de la part des *hégémones*. En même temps, cette manœuvre leur permit de revenir bientôt sur ce sujet, qui effectivement restait ouvert. Soumettre l'affaire à un corps d'arbitres différent ravivait leurs espoirs de gagner.

Cette fois-ci le litige, qui concernait la propriété des terres d'Akreia et Bipeia, sortit de la compétence des organes internes du *Koinon* pour être jugé par une tierce *polis*, Aigion<sup>13</sup>. Ce deuxième procès pose un problème d'interprétation qui mérite d'attirer notre attention. Selon le texte, Mégalopolis a incité Kaliai, une cité arcadienne, à initier ce deuxième procès en commun avec elle contre Messène. La question qui se pose ici concerne le rôle de Kaliai dans ce procès : les adversaires des Messéniens au procès d'Aigion étaient-ils les Kaliatai ou les Mégalopolitains ? Peut-être G. Thür a-t-il raison de penser que ce fut seulement la cité de Kaliai qui prit l'initiative et qui fut l'adversaire de Messène dans le procès. Il faut néanmoins signaler les difficultés soulevées par les informations apportées par le texte lui-

<sup>10</sup> Pour la prosopographie des dix-sept dignitaires, voir Thémelis 2008, p. 217-218 ; Arnaoutoglou 2009-2010, p. 184.

<sup>11</sup> Sur le culte et les mystères d'Andania, voir Deshours 1989 ; 2007.

<sup>12</sup> *Contra* Arnaoutoglou 2009-2010, p. 186.

<sup>13</sup> Sur l'ἔκκλητος πόλις choisie pour juger les différends entre deux cités et les modalités prévues par le traité, voir Gauthier 1972, p. 308-338.

même et se livrer à quelques considérations d'ordre juridique. En effet, le texte souligne à deux reprises la participation active de Mégalopolis dans le procès : les Messéniens « se sont mis d'accord sur un arbitrage contre les Kaliatai et les *Mégalopolitains* » et ils ont convenu de choisir comme juge la *polis* d'Aigion ; par ailleurs, lorsque l'affaire a été mise au scrutin, « les Kaliatai et les *Mégalopolitains* ont obtenu sept votes<sup>14</sup> ». Au-delà d'une certaine rhétorique – trompeuse – du texte, nous sommes obligés d'accepter la présence de Mégalopolis aux côtés de Kaliai dans ce procès. Le soutien actif apporté par des tiers aux parties d'un procès, à l'exemple du *synégoros* athénien<sup>15</sup>, est effectivement attesté non seulement au niveau des institutions civiques mais aussi au niveau international, comme en témoignent les textes épigraphiques. C'est souvent le terme de *synparôntes* qui désigne cette tierce cité, ou plutôt ses représentants présents et prenant la parole pour soutenir la cause d'une des parties<sup>16</sup>. Par exemple, dans un arbitrage de l'an 112/1 entre les deux cités crétoises d'Itanos et de Hiérapytna, soumis à un corps de juges magnésiens, les Hiérapytniens étaient assistés par une autre cité crétoise, à savoir Gortyne, qui agissait comme *synparôntes* pour eux : [Γο]ρτυνίων δὲ συναπαρόντων ἐπὶ τῆς κρίσεως Ἱεραρυτ[ν]ίους<sup>17</sup>. C'est aussi devant les deux adversaires et leurs *synparôntes* que les juges ont prêté serment : ὁμόσαμεν καθ' ἱερῶν, παρόντων τῶν τε διαδικαζομένων ἀφ' ἑκατέρας πόλεως καὶ τῶν συναπαρόντων αὐτοῖς<sup>18</sup>.

Or, qui était le plaideur principal et qui était son assistant au procès d'Aigion ? À première vue, le plaideur « naturel » paraît être Mégalopolis car c'est elle qui était intéressée, et le fait qu'elle avait retiré sa revendication sur Akreia et Bipeia antérieurement ne l'empêchait pas de revenir sur cette revendication. De surcroît, s'il faut en croire le texte, la cité de Kaliai ne réclamait pas la propriété des deux terres ; elle affirmait que celles-ci étaient « arcadiennes et *mégalopolitaines* » (l. 54-55). D'autre part, le rôle de Kaliai, délibérément diminué par le texte, paraît aussi actif. Elle pouvait aussi bien être le plaideur principal en tant que cité dépendante de Mégalopolis et annexée à son territoire, ce qui expliquerait le fondement juridique de son rôle. En effet, la pratique de démembrer les cités de leurs dépendances

<sup>14</sup> L. 47-49 : ἀμῶν δὲ συ[---]σιν ποτὶ τε Καλιιάτας [καὶ Μεγαλοπολί]τας ; l. 58-60 : μεταλαβόντων Καλιατῶν καὶ Μεγαλοπολιτῶν ψάφους ἑπτὰ. Une troisième allusion à la participation de Mégalopolis se trouve dans la restauration de Habicht citée par Thür, l. 43-46 : τοὺς δὲ Καλιά[τας οὐ πα]υσάντων ἀντιποιήσασθαι [ἀμῖν ἴνα] ἄλλο κριτήριον μεταλα[βόντες μετὰ Κ]αλιατῶν πάλιν κρίνονται.

<sup>15</sup> Sur les *synegoroi*, voir Rubinstein 2000.

<sup>16</sup> L'assistance portée par des *synparôntes* n'était pas limitée aux procédures juridiques : pendant les négociations pour l'arrangement d'une isopolitie entre Messène et Phigaleia, sous l'égide de la ligue aitolienne (ca 240), l'ambassade des *diallaktai* aitoliens présentée devant l'assemblée des Messéniens était assistée d'un comité de *synparôntes* phigiens : IG V/2, 419 = Ager 1997, n° 40 = IPArk 28, l. 6-7.

<sup>17</sup> IC III iv 9, l. 111.

<sup>18</sup> IC III iv 9, l. 27-28.

comme une condition nécessaire pour l'admission au *koinon* n'était pas appliquée au cas de Mégalopolis, qui a adhéré à la ligue achéenne sans que les petites cités l'entourant en soient détachées<sup>19</sup>. Quant à l'issue de ce deuxième arbitrage, malgré les efforts joints des deux *poleis*, les cent quarante-sept arbitres se sont prononcés en faveur de Messène avec une majorité éclatante de cent quarante votes.

### 3. Procès sur les fruits (l. 65-71)

La décision des arbitres aigiotes, qui a adjugé les terres d'Akreia et Bipeia aux Messéniens, n'est pas pour autant parvenue à mettre une fin à cette dispute. Le texte parle d'un troisième procès, intenté par Messène à Mégalopolis au sujet des fruits d'Akreia. Vraisemblablement, une fois la dispute sur Akreia déclenchée, les deux cités s'étaient accordées pour retenir chacune la moitié de la récolte « en tant que sûreté » jusqu'au jugement qui déterminerait le propriétaire de la terre ; les termes *μεσοκοίνους* et *μεσεγγύους* sont à comparer avec le terme *μεσειδιωθήτω* d'un traité de la même époque entre les cités d'Asie Mineure Héracléia et Milet<sup>20</sup>. Au cas où la cité perdante refuserait de rendre la moitié de la récolte qu'elle détenait, une clause du *compromissum* prévoyait peut-être que l'affaire serait soumise au tribunal mytilénien. Après sa victoire à Aigion, Messène demande une compensation de deux talents parce que Mégalopolis « ne rendait pas les fruits, bien que la propriété sur la terre eût été décidée » (l. 68-71). Quelle période concernait cette compensation ? Thür pense à une période de quatre ans, mais c'est peut-être seulement la période suivant le jugement d'Aigion, si une telle clause avait été insérée dans le *compromissum* originel (à l'exemple du traité d'arbitrage entre Héracléia et Milet<sup>21</sup>), ou bien si ceci était prévu par le jugement des arbitres aigiotes (à l'exemple d'un arbitrage entre Hermioné et Epidauros, qui interdit expressément les procès sur la jouissance des fruits se référant à la période antérieure au jugement<sup>22</sup>).

### 4. Amende imposée aux Messéniens (l. 71-84)

Au lieu de se présenter au tribunal pour l'affaire des fruits, Mégalopolis a poursuivi Messène auprès du *koinon* achéen pour la désignation d'un autre tribunal qui se prononcerait sur la question de la propriété de la terre d'Akreia. Les Messéniens, considérant que ce litige avait déjà été tranché, n'y ont pas consenti. À l'initiative de Mégalopolis, les magistrats du *koinon*, qui n'étaient pas autorisés à examiner le litige, ont infligé une amende de 3000 drachmes aux Messéniens pour ne pas avoir

<sup>19</sup> Rizakis 2008, p. 277-278.

<sup>20</sup> Rehm 1914, p. 150 ; Ager 1997, n° 108, l. 86 (de 185/4).

<sup>21</sup> Rehm 1914, p. 150, l. 85-86 : *εἰ δὲ τινὰ ἐστὶν ἐν τοῖς τόποις τούτοις ἐγκάρπια, μεσειδιωθήτω ἕως κρίσεως.*

<sup>22</sup> *IG IV/2.1, 75* ; Ager 1997, n° 63 ; Harter-Uibopuu 1998, n° 10, l. 20-22 : *περὶ δὲ τῶν καρπειῶν καὶ τῶν ἐπινομῶν τῶν πρὸ τῆς κρίσεως μὴ εἶναι μηδετέροις ἔγκλημα μῆθεν* ; cf. l. 39-40. Sur ce document voir Harter-Uibopuu 1995.

participé à la nomination du tribunal, et ils ont déféré l'affaire devant un corps de six arbitres milésiens.

### 5. Le procès devant les arbitres milésiens

Nous en venons donc au procès final. Le tribunal a décidé à l'unanimité que l'amende imposée par la ligue n'avait aucun fondement juridique, parce que la propriété sur le territoire d'Akreia appartenait à Messène, comme il avait été décidé préalablement.

La décision des arbitres milésiens s'est fondée sur la décision préalable de l'*ekkletos polis* d'Aigion, ce qui met en lumière la question la *res iudicata*. Comme le souligne Thür, il n'est pas question ici de précédent au sens de jurisprudence, comme il est d'usage dans la bibliographie anglo-saxonne<sup>23</sup> ; il s'agit, en revanche, du principe *ne bis in idem* qui interdit de remettre en cause une affaire qui a été déjà jugée. Ce principe, évoqué dans le serment des héliastes athéniens qui juraient de ne pas juger la même affaire pour une seconde fois, n'engageait pas les arbitres au niveau des contestations territoriales entre les *poleis* grecques ; la nature de ces contestations donnait lieu à des révisions répétées des adjudications préalables, dans un monde éternellement transformé par la guerre et la conquête. Des exemples épigraphiques montrent que de tels litiges pouvaient durer pendant des décennies, ou même des siècles, et sous ces conditions une partie insatisfaite par la décision des juges pouvait ranimer plus tard la dispute, sous un prétexte quelconque de modification des fondements juridiques<sup>24</sup>. Signalons néanmoins une tendance contraire : le renforcement du jugement, exprimé par des clauses comme *κυρίων εἶναι τὴν κρίσιν*, qui ne permettait pas la réouverture de l'affaire. Cette demande d'un jugement « permanent » est peut-être exprimée dans notre document par le terme *ἐπίνομος*. Le cas de la dispute territoriale entre Messène et Mégalopolis montre que le principe reconnu de *res iudicata* pouvait être invoqué devant les juges, qui avaient la discrétion (mais non l'obligation) de l'appliquer. Il n'est pas fortuit, d'ailleurs, que le texte messénien souligne ce fait à deux reprises (l. 70-71 et 81-83). Le deuxième passage<sup>25</sup>, surtout, montre que les arbitres milésiens ont reconnu que la chose avait été déjà jugée, et c'est justement sur la base de la décision préalable qu'ils ont formulé leur jugement.

### 6. Disputes territoriales : deux procédures différentes ?

Selon la thèse principale de Thür, l'inscription de Messène nous apporte le témoignage, unique parmi les sources, de l'existence au niveau international d'une procédure délictuelle destinée à la revendication de propriété territoriale, qui serait

<sup>23</sup> Par exemple Lanni 2004.

<sup>24</sup> Chaniotis 1996, p. 318-337.

<sup>25</sup> L. 79-84 : « [les *koinoi démiourgoi*] ont introduit l'affaire au tribunal des Milésiens, où nous avons gagné unanimement parce que l'affaire sur ce territoire et sur Bipeia avait déjà été jugée entre nous et les Mégalopolitains ».

« complètement différente des autres procédures de l'inscription, qui portaient non pas sur le droit de propriété mais sur des frontières ». Cette procédure aurait été introduite par Mégalopolis revendiquant le « droit de propriété et de jouissance des fruits » de la terre d'Akreia ; avec le consentement de Messène, un tribunal d'arbitres mytiléniens aurait été désigné et une des clauses du document aurait prévu que, pour initier le procès, les Mégalopolitains procèdent à « l'invasion formelle » d'Akreia, afin d'être ensuite « expulsés formellement » par les représentants de Messène ; ceci aurait servi comme fondement juridique pour l'ouverture de la procédure devant le tribunal mytilénien. Ce procès ayant été suspendu, Messène tenta de poursuivre Mégalopolis devant le même tribunal (qu'elle considérait toujours comme compétent), cette fois par une autre procédure – à propos des fruits d'Akreia –, mais Mégalopolis n'y consentit pas.

Les arguments qui fondent cette interprétation sont, d'une part, la constatation que Mégalopolis, en soutenant que la χώρα lui était ἰδίᾳ, emploie un vocabulaire émanant du droit privé et, d'autre part, l'accord supposé entre les deux parties sur une « expulsion formelle » (ἐξαγωγὰ) qui, une fois effectuée, aurait servi comme point de départ du procès.

Or, cette construction compliquée ne semble pas trouver appui dans le texte de l'inscription. En ce qui concerne le vocabulaire, Mégalopolis, en utilisant le terme ἰδίᾳ, ne fait que prétendre que la terre d'Akreia lui appartenait lorsqu'elle a adhéré à la ligue achéenne, alors que, par contre, lorsque Messène a adhéré à la ligue, Akreia ne lui appartenait pas<sup>26</sup>. Ceci est justement l'argument essentiel et banal dont se servent les cités grecques pour soutenir leurs revendications territoriales auprès des juges aux arbitrages entre états. Par conséquent, l'assertion de Mégalopolis que la terre (χώρα) en question lui était propre (ἰδίᾳ), au lieu de constituer une « insistance emphatique au vocabulaire du droit privé », est plutôt la façon la plus banale d'exprimer sa propriété prétendue sur le terrain, ce qui concorde tout à fait avec le procès ordinaire de disputes territoriales que Thür qualifie de « procès sur les frontières ». Il en est de même pour l'emploi du terme χώρα, lequel, loin d'indiquer une procédure différente qui aurait pour objet la propriété sur la terre (περὶ χώρας) et qui serait opposée à une procédure supposée sur les frontières (περὶ τερμόνων), ne fait que désigner le terrain disputé, comme le montre d'ailleurs à maintes reprises le texte de notre inscription (l. 7, 13, 35, 38, 62, 66-67, 71, 73, 83)<sup>27</sup>.

Il y a aussi un problème de chronologie : pour fonder l'existence d'une action privée, Thür s'efforce de situer le point de départ de cette procédure dans un temps antérieur à la réintégration de Messène au sein de la ligue achéenne, ce qui est contredit par le texte disant expressément que tous les événements rapportés se sont

<sup>26</sup> Cf. *IPriene* 37 = Ager 1997, n° 74 I, l. 117 ; *Syll.*<sup>3</sup> 668 = Ager 1997, n° 139, l. 8 ; *SEG* 35, 823, l. 23-24.

<sup>27</sup> Un autre exemple qui concerne une dispute de la fin du II<sup>e</sup> siècle entre les mêmes cités : *IG* V/1, 1429, l. 7 : [Μεσσα]νίους περὶ τῶς [χ]ώρας ποτὶ Μεγ[αλοπολίτας] ; l. 9 : τῶς κρινομένας χώρας ; cf. l. 10.

passés peu de temps après la réintégration de Messène au *Koinon* (l. 3-5 : τὰς δὲ πόλεως ἀποκατας[ταθείς]ας εἰς τὰν συμπολιτείαν τῶ[ν Ἀχαιῶν]).

### 7. Le texte confirme-t-il une *dike exoulès* ?

Le deuxième argument en faveur de l'existence d'une nouvelle procédure privée « *about ownership* » concerne l'« expulsion formelle », qui est censée correspondre à l'attique ἐξούλη ; c'est elle qui se cacherait derrière l'expression φιλόανθρωπος ἐξαγωγὰ dans la partie non publiée du texte. Admettons pour le moment qu'une expulsion légitime puisse découler non pas d'un procès gagné, comme il est de règle en droit athénien, mais de l'accord des parties préalablement conclu et prévu par le *compromissum*, comme le suggère Thür. L'hypothèse de l'expulsion repose, d'une part, sur l'allégation de Mégalopolis que la terre lui était propre (ἰδίᾳ) – ce qui, comme nous venons de voir, n'était que la formule ordinaire des revendications territoriales – et, d'autre part, sur l'idée que le terme ἐξαγωγὰ est l'équivalent de l'ἐξούλη athénienne. Pourtant, comme l'admet Thür, le terme ἐξαγωγή est loin d'être univoque. En outre, dans le contexte d'arbitrages internationaux, il apparaît en général sous deux significations : soit pour désigner l'exportation de produits réglementée par l'arbitrage<sup>28</sup>, soit pour désigner le règlement d'une dispute à l'amiable. Plutôt que l'exportation de produits, le mot ἐξαγωγὰ paraît signifier ici la conciliation des deux parties, comme le montre le langage de notre inscription, qui trouve son parallèle dans celui de Polybe. Dans son neuvième livre, l'historien mégalopolitain, faisant l'éloge de Philippe en tant que conciliateur des Grecs, rappelle que le roi macédonien invité par les Péloponnésiens, au lieu de faire la loi par la force « a concilié leurs différends à l'amiable » : διὰ λόγου τὴν ἐξαγωγὴν ἀμφοτέρους ἠνάγκασε ποιήσασθαι περὶ τῶν ἀμφισβητουμένων<sup>29</sup>. De même, l'accord de Messène et de Mégalopolis en vue de « faire une ἐξαγωγὰ φιλόανθρωπος au sujet de la terre disputée » (texte de la πρόκλησις) se réfère à la recherche d'une conciliation amicale avant de recourir à l'arbitrage. Les informations procurées par les textes littéraires et épigraphiques montrent, en effet, les tentatives incessantes des cités grecques en litige pour résoudre leurs différends à l'amiable. Souvent, avant de recourir au jugement des arbitres, elles épuisaient tous les moyens possibles pour arriver à une solution amicale et communément acceptée. Quant au mot φιλόανθρωπος, il renvoie à l'expression τὰ φιλόανθροπα, courante dans la terminologie du droit international, qui désigne les concessions préalables, les faveurs ou les privilèges accordés par une cité à une autre, et qui se retrouve

<sup>28</sup> Je remercie Lene Rubinstein de cette information.

<sup>29</sup> Polybe 9, 33, 11-12 : ἐπὶ μὲν τὴν τοιαύτην αἴρεσιν οὐδαμῶς αὐτὸν ἐνέδωκε, καταπληξάμενος δὲ κἀκείνους καὶ τούτους ἐπὶ τῷ κοινῇ συμφέροντι διὰ λόγου τὴν ἐξαγωγὴν ἀμφοτέρους ἠνάγκασε ποιήσασθαι περὶ τῶν ἀμφισβητουμένων, οὐχ αὐτὸν ἀποδείξας κριτὴν ὑπὲρ τῶν ἀντιλεγόμενων, ἀλλὰ κοινὸν ἐκ πάντων τῶν Ἑλλήνων καθίσας κριτήριον.



souvent dans le contexte de résolutions amicales de conflits<sup>30</sup>. La conclusion d'A. Chaniotis, selon lequel, en matière de disputes territoriales, les cités grecques appliquaient dans leurs documents juridiques une terminologie strictement définie, différenciée et cohérente<sup>31</sup> paraît être confirmée par notre inscription.

Pour conclure, la distinction entre deux procédures différentes en droit international grec, l'une en matière de propriété (περὶ χώρας), l'autre en matière de frontières (περὶ τερμώνων) ne trouve pas appui sur l'inscription de Messène, et il en est de même pour l'hypothèse d'une *diké exoulés*. De nombreux exemples de contestations territoriales montrent clairement que c'est toujours la propriété du terrain disputé qui est en jeu. Remarquons qu'au cours de la procédure arbitrale, les juges ont souvent fait face à la question de la délimitation précise du terrain disputé. Or, il s'agit d'une question complémentaire et relative au litige principal. Dans tous les cas, les juges, avant de se prononcer sur la propriété de la terre, ont la tâche de se rendre sur place (tous ou seulement un comité) et de procéder à la délimitation du territoire (τερμονίζειν). C'est bien ce qu'ont fait les arbitres mégariens invités par le *koinon* achéen pour arbitrer entre Épidaure et Corinthe, lorsque les Corinthiens ont contesté la délimitation : Κατὰ τάδε ἔκριναν τοὶ Μεγαρεῖς τοῖς [Ἐπ]ιδουρίοις καὶ Κορινθίοις περὶ τῆς χώρας ἃς ἀμφέλλεγον, καὶ [περ]ὶ τοῦ Σελλᾶντος καὶ τοῦ Σπιραίου, κατὰ τὸν αἶνον τὸν τῶν Ἀ[χα]ίων δικαστήριον ἀποστείλαντες ἄνδρας ἕκατὸν πενήκοντα [ἔν]α καὶ ἐπελθόντων ἐπ'αὐτὰν τὰν χώραν τῶν δικαστῶν καὶ κρινάν[των] Ἐπιδουρίων εἶμεν τὰν χώραν, ἀντιλεγόντων δὲ τῶν Κορινθί[ων τ]ῶι τερμονισμῶι, πάλιν ἀπέστειλαν τοὶ Μεγαρεῖς τοὺς τερμον[ι]ζούοντας ἐκ τῶν αὐτῶν δικαστῶν τριάκοντα καὶ ἕνα κα[τὰ] τὸν αἶνον τὸν τῶν Ἀχαιῶν. Οὗτοι δὲ ἐπελθόντες ἐπὶ τὰν χώραν ἐτερμονίζαν κατὰ τάδε<sup>32</sup>.

Du reste, le texte est une source précieuse d'informations sur les différents tribunaux auxquels avaient recours les cités du *koinon* pour résoudre un conflit territorial (corps d'arbitres fédéraux, arbitrage par une ἔκκλητος πόλις ou par des μεταπεμπτοὶ δικασταί), ainsi que sur les relations des cités dans le cadre de la confédération achéenne. Une des questions juridiques stimulantes posées par le texte concerne le statut des terres disputées. Comme l'a montré D. Rousset, dans la majorité des cas, les terres limitrophes étaient des lieux sauvages et il est très rare de trouver parmi celles-ci de terres cultivées<sup>33</sup>. C'est dans cette rare catégorie de terres fertiles produisant des *karpoi* que se range Akreia. Or, le texte ne nous informe pas

<sup>30</sup> Par exemple, dans l'arbitrage de Knidos entre Temnos et Klazomenai, les arbitres Knidiens procèdent à la διεξαγωγή en accordance avec les προγεγενημένοις φιλανθρώποις (Ager 1997, n° 71 I, l. 5-10 et 16-20). Voir aussi *Syll.*<sup>3</sup> 502, l. 20 ; 548, l. 3. Polybe 28, 1, 7 ; 28, 12, 9 ; 24, 5, 7 ; 12, 5, 3 ; 4, 26, 8 ; 29, 10, 6 ; 29, 23, 8, avec Walbank 1979.

<sup>31</sup> Chaniotis 2004.

<sup>32</sup> *IG* IV/2.1, 71 ; Ager 1997, n° 38 II, l. 2-11.

<sup>33</sup> Rousset 1994, p. 116-119.



sur son statut foncier. À la lumière de la constatation que, dans les sources épigraphiques, les propriétés privées ne se trouvent pas sur les marges du territoire<sup>34</sup>, on pourrait admettre qu'il s'agit peut-être de terres publiques ; ainsi, on peut se poser des questions sur le statut et la citoyenneté des cultivateurs, sur la relation juridique dont découlait leur droit, sur les conditions précises qui ont permis aux deux cités en litige de recevoir chacune la moitié de la récolte en sûreté réelle et, enfin, si les cultivateurs étaient liés à Messène ou à Mégalopolis ; la possibilité d'une κοινή χώρα n'est pas exclue<sup>35</sup>.

La stèle que les Messéniens ont dressée afin de commémorer cette victoire a survécu pendant vingt-deux siècles. Mais était-ce vraiment une victoire modeste ? N'oublions pas que, comme en 191 et en 182, Messène a été forcée à rejoindre le *koinon* achéen après une guerre où elle avait été vaincue. Chaque fois elle subissait des pertes territoriales significatives, puisque ces cités dépendantes étaient admises à la ligue en tant qu'entités autonomes : d'abord Asiné, Pylos et Kyparissia, puis Methoné, Kolonidès et Coronée en 191, en 182 Abia, Thouria et Pharai et, plus tard, Andania et Pylana<sup>36</sup>. Les Achéens ont dû lui accorder une période d'immunité d'impôts pour trois ans, afin qu'elle puisse revenir après le pillage de leur campagne<sup>37</sup>. Mégalopolis, d'autre part, qui a gardé ses dépendances lors de son adhésion à la ligue, était toujours une vraie *mégale polis*. En ce moment historique si chargé, « réduits par leur faute aux dernières extrémités<sup>38</sup> », les Messéniens, ayant subi une lourde défaite et perdu une grande partie de leur territoire, avaient besoin d'une tournure qui marquerait le renversement de leur situation de vaincus humiliés, tant au niveau psychologique que territorial. La récupération des territoires d'Akreia et Bipeia, dont nous ignorons la localisation exacte, était peut-être ce point de tournure, qui a rendu aux Messéniens les revenus d'un terrain fertile en même temps qu'une partie de leur dignité perdue.

## BIBLIOGRAPHIE

- Ager 1997: S. L. Ager, *Interstate Arbitrations in the Greek World, 337-90 BC*, Berkeley.
- Arnaoutoglou 2009-2010: I. N. Arnaoutoglou, *Dispute settlement between poleis-members of the Achaean league. A new source*, *Dike* 12/13, p. 181-201.
- Chaniotis 1996: A. Chaniotis, *Die Verträge zwischen kretischen Städten in der hellenistischen Zeit*, Stuttgart.

<sup>34</sup> Rousset 1994, p. 122-125.

<sup>35</sup> Cf. IG IV/2.1, 76.

<sup>36</sup> Polybe 18, 42, 5-7 ; 23, 17, 1 ; Rizakis 2008, p. 276-277.

<sup>37</sup> Polybe 24, 2, 2.

<sup>38</sup> Polybe 23, 17, 1.

- Chaniotis 2004: A. Chaniotis, *Justifying Territorial Claims in Classical and Hellenistic Greece: The Beginnings of International Law*, in Harris-Rubinstein, p. 185-213.
- Deshours 1989: N. Deshours, *Les cultes messéniens*, Paris.
- Deshours 2007: N. Deshours, *Les mystères d'Andania. Étude d'épigraphie et d'histoire religieuse*, Bordeaux.
- Gauthier 1972: Ph. Gauthier, *Symbola. Les étrangers et la justice dans les cités grecques*, Nancy.
- Harris-Rubinstein 2004: E. Harris-L. Rubinstein (ed.) *The Law and the Courts in Ancient Greece*, Londres.
- Harter-Uibopuu 1995: K. Harter-Uibopuu, *Ein Vergleich zwischen Epidauros und Hermione. Zur friedlichen Lösung zwischenstaatlicher Konflikte durch Schiedsgerichte*, *Grazer Beiträge* 21, p. 61-70.
- Harter-Uibopuu 1998: K. Harter-Uibopuu, *Das zwischenstaatliche Schiedsverfahren im achäischen koinon. Zur friedlichen Streitbeilegung nach den epigraphischen Quellen*, Vienne.
- Harter-Uibopuu 2002: K. Harter-Uibopuu, *Konfliktvermeidung und Streitbeilegung: Friedens-erhaltende Maßnahmen im antiken Völkerrecht*, in B. Feldner et. al. (éd.), *Ad Fontes. Europäisches Forum Junger Rechtshistorikerinnen und Rechtshistoriker Wien 2001*, Francfort, p. 171-192.
- IPArk: G. Thür-H. Taeuber (éd.), *Prozessrechtliche Inschriften der griechischen Poleis : Arkadien (IPArk)*, Vienne 1994.
- I.Priene: F. Hiller von Gaertringen (éd.), *Inschriften von Priene*, Berlin 1906.
- Kaser 1944: M. Kaser, *Der altgriechische Eigentumsschutz*, *ZRG(RA)* 64, p. 134-205.
- Lanni 2004: A. Lanni, *Arguing from Precedent*, in Harris-Rubinstein 2004, p. 159-171.
- Luraghi 2008: N. Luraghi, *The Ancient Messenians: Construction of Ethnicity and Memory*, Cambridge.
- Piccirilli 1973: L. Piccirilli, *Gli arbitrati interstatali greci*, I, Pise.
- Rehm 1914: A. Rehm, *Das Delphinion in Milet*, Berlin.
- Rizakis 2008: A. Rizakis, *L'expérience de l'organisation intercivique et supracivique dans la confédération achéenne*, in M. Lombardo-F. Frisone (éd.), *Forme sovrapoleiche e interpoleiche di organizzazione nel mondo greco antico. Atti del Convegno internazionale, Lecce, 17-20 settembre 2008*, Galatina, p. 274-292.
- Roebuck 2001: D. Roebuck, *Ancient Greek Arbitration*, Oxford.
- Rousset 1994: D. Rousset, *Les frontières des cités grecques. Premières réflexions à partir du recueil des documents épigraphiques*, *Cahiers du Centre Gustave Glotz* 5, p. 97-126.
- Rubinstein 2000: L. Rubinstein, *Litigation and Cooperation: Supporting speakers in the Athenian Courts*, Stuttgart.
- Syll.<sup>3</sup>: W. Dittenberger, *Sylloge inscriptionum Graecarum*, 4 vol., 3<sup>e</sup> éd., Leipzig 1915-1924.

- Thémelis 2008: P. Thémelis, Κρίμα περί χώρας Μεσσηνίων και Μεγαλοπολιτών, in I. Pikoulas (éd.), *Ιστορίες για την Αρκαδία. Proceedings of the international symposium in honour of James Roy*, Stemnitsa, p. 211-232.
- Thür 1982: G. Thür, *Kannte das altgriechische Recht die Eigentumsdiadikasia?*, in *Symposion 1977*, Cologne, p. 55-69.
- Thür 2003: G. Thür, Sachverfolgung und Diebstahl in den griechischen Poleis (Dem. 32, Lys. 23, IC IV 72 I, IPark 32 u. 17), in *Symposion 1999*, Cologne, p. 57-96.
- Tod 1913: M. N. Tod, *International Arbitration amongst the Greeks*, Oxford.
- Walbank 1979: F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius*, III, Oxford.

LENE RUBINSTEIN (LONDON)

## INDIVIDUAL AND COLLECTIVE LIABILITIES OF BOARDS OF OFFICIALS IN THE LATE CLASSICAL AND EARLY HELLENISTIC PERIOD

The main topic to be investigated in this paper is the phenomenon of collective penalties prescribed against boards of officials for various types of misconduct. At least on the face of it, these penalties seem to be imposed on the board in its entirety, apparently without regard to the question of the personal culpability of each individual board member. Such collective penalties are attested epigraphically for a large number of Greek states, and the phenomenon is attested in inscriptions dating from the early archaic period to the second century B.C. and beyond.

The geographical spread as well as the marked continuity over time may be taken to suggest that the prescription of collective penalties against boards of officials is a manifestation of general Greek legal practice and principles, which significantly predate the convergence of the different Greek legal systems that is normally associated with the Hellenistic period. The phenomenon may be interpreted as a response to a set of shared problems arising from the need for individual communities to control the behaviour of their officials.

In the vast majority of Greek cities in the archaic, classical and Hellenistic periods there seems to have been a marked preference for assigning administrative and executive duties to boards of officials rather than to single individuals. It is generally agreed by modern scholars that the principle of collegiality was perceived as attractive, because it reduced the scope for corruption, typically in the form of bribery, embezzlement, and various types of unlawful favouritism.

As far as the offence of bribery is concerned, the advantage of a collegiate structure as a preventative measure seems clear. A citizen who wished to subvert a process for which a board, rather than a single official, was responsible would be faced with the prospect of having to bribe several or even all board members. This would obviously have increased the cost of the transaction itself, and it may also have increased the risk of detection for both bribe-giver and bribe-takers. Likewise, a citizen who hoped to be able to gain an unlawful advantage through intimidation or bullying may have found it harder to succeed, if he had to confront a board rather than a single official.

But in other respects, it is not always easy to work out how the principle of collegiality may have worked in practice as a deterrent against official misconduct,

let alone how it may have increased the likelihood that offences would be reported and prosecuted. It will be suggested that the collective penalties may have been intended both as preventative measures and as a means of creating incentives for individual board members to police and report on their colleagues.

In what follows I shall first briefly discuss the extent to which the efficacy of the mandatory procedures devised to hold officials to account depended on the readiness of individuals to act as denunciators, and not least on the readiness of officials to denounce their colleagues. A distinction will be made between offences which were “visible” and “invisible” in the context of the routine accounting procedures, as well as between offences that affected individual victims directly and those which can be characterised as “victimless crimes.”

In the subsequent section, attention will be drawn to a number of problems arising in connection with the interpretation of the non-Athenian epigraphical material. Among the most important questions to be addressed is how and to what extent the communities under investigation attempted to strike a balance between two different and potentially conflicting principles, the principle of collegiality and shared responsibility on the one hand and, on the other, the principle that each board member was individually and personally responsible for his conduct in office.<sup>1</sup> While the prescription of collective penalties clearly conforms to the former principle, it may at first glance appear to conflict with the latter, unless it is assumed that each official potentially affected would have been entitled to an individual hearing, in which he would be allowed to produce a personal defence and by this means escape the fine. Very often, however, the phrasing of the penalty clauses themselves makes it impossible to determine whether such a legal hearing was envisaged, while in other instances there are clear indications that the collective penalty prescribed by the enactment in question was to be summarily imposed on the board.

This will be followed by an assessment of how collective penalties may have worked as preventative measures against official misconduct, and, finally, by a discussion of the extent to which collective penalties may have provided an incentive for board-members to report offences committed by their colleagues.

### I. Controlling officials: “visible” and “invisible” offences

The methods and procedures by which cities, their civic subdivisions and other types of association attempted to control the behaviour of their officials have recently been discussed in detail in the magisterial study by Fröhlich<sup>2</sup>. Fröhlich focusses in particular on the formal accounting procedures both during and after the officials’ period of office. As he points out,<sup>3</sup> the efficacy of these procedures would have depended to a considerable extent on the offences being “visible” in the sense that they would have been detectable in the actual accounts submitted by the officials. While acts of embezzlement may have stood a reasonable chance of being

---

<sup>1</sup> The balance between individual and collective liabilities is the subject of discussion in Johnstone 2011, p. 127-147, esp. 130-133.

<sup>2</sup> Fröhlich 2004.

<sup>3</sup> Fröhlich 2004, p. 294.

exposed during the process, crimes of bribery or unlawful favouritism would have been unlikely to have left any trace in the accounts themselves. The detection of these types of offence would have depended greatly, if not entirely, on a denunciation made by an individual, be he a private citizen, an official serving on another board, or a member of the affected board itself who had decided to act against one or several of his colleagues.<sup>4</sup> There can be no doubt that in such cases the individual denunciator was likely to have been the weakest link in the process of justice, although the probability that a whistle-blower would be ready to step forward would undoubtedly have varied according to context.

If an act of bribery or unlawful favouritism had had clear adverse consequences for an individual victim, such a person – or another citizen on his behalf – would obviously have had a strong incentive to expose the offence. But the incentive for a whistle-blower to come forward would have been less strong in cases where the victim of the offence was not one or several individuals but instead the community collectively. For example, if a board of officials responsible for administering a land-leasing contract was bribed by the tenant to turn a blind eye to neglect or damage rather than enforcing the penalties prescribed in the contract, it is not always clear who would have had an interest in drawing attention to the breach. The two parties most likely to possess information relating to the offence, the tenant himself and the officials, could hardly be expected to denounce each other.<sup>5</sup>

The risk that official misconduct of this type would go unreported is likely to have been present wherever officials were empowered or even required to initiate prosecutions or impose summary penalties for offences that may be characterised as “victimless crimes,” in so far as they affected only the community as a collectivity but not a particular individual. Of course, when such crimes were committed in a context where there were many bystanders who might potentially act as denunciators (for example during a festival or a political gathering, or in a public space such as the agora), it may have been extremely risky for the officials not to proceed against the offender. But in less public contexts, the exposure of officials who failed to take the prescribed action against the offender may have depended far more on the readiness of individual board members to report their colleagues than on the willingness of ordinary members of the public to act as volunteer denunciators.

It is unclear how far a community could have relied on its officials to denounce their colleagues, and the problem of potential collusion on the boards would almost

---

<sup>4</sup> In his discussion of this problem, Fröhlich 2004, p. 295-297, concentrates in particular on the denunciations made by volunteers (*boulomenoi*) and by the controlling magistrates *ex officio*, but does not discuss in detail the question whether individual members of a given board may have had incentives to denounce their colleagues.

<sup>5</sup> The possibility that an offender might charge a board of officials with not having applied the appropriate penalty is envisaged in Lys. 10, 16, where it is obviously represented as a joke (see the comment in Todd 2007, p. 681).

certainly have varied in scale, depending on the size of the community as well as on its constitutional framework. In a small *polis* whose administrative system depended on its adult male citizens holding office frequently, the likelihood that board members would have known each other personally from previous service was probably higher than it would have been in large cities such as Athens, Miletos or Syracuse.<sup>6</sup> Pre-existing personal ties between board members would almost certainly have constituted a powerful disincentive for reporting a colleague, since it could be construed as an act of disloyalty or even betrayal with correspondingly high personal and social costs for the denunciator. In aristocratically or oligarchically governed communities, where officials were recruited from a relatively small pool of élite citizens, the risk of collusion was likely to have been even higher because of intra-élite solidarity generally as well as long-established ties of kinship or friendship between individual board-members.

The proposition to be argued in the following sections is that the attested practice of prescribing collective fines to be imposed across boards in their entirety may have been intended as a way of counteracting such collusion. I shall suggest that the collective sanctions created a financial risk for those board members who chose to stay passive, despite possessing information about acts of misconduct committed by their colleagues. However, before this possibility can be explored, it is necessary first to discuss the ways in which the two principles of individual liability and of collective responsibility may have been combined in practice.

## II. Individual vs. collective responsibility

The phenomenon of collective sanctions prescribed against boards of officials is well attested epigraphically for classical Athens,<sup>7</sup> and the documentation has been the object of a systematic study by Piérart.<sup>8</sup> On the face of it, the Athenian collective penalty clauses appear to prescribe that the penalties should be applied without regard to the question of the personal culpability of each individual board member. Yet, on the basis of the literary evidence, not least that provided by the Attic Orators, Kahrstedt concluded that, in reality, each and every official serving on a

<sup>6</sup> Johnstone 2011, p. 112, comments on the fact that many Athenian officials could expect to be serving together with individuals whom they did not already know; however, even in those small *poleis* that attempted as far as possible to adhere to a democratic principle of rotation, it would almost certainly have been much harder to prevent pre-existing personal ties playing a significant role within a given board.

<sup>7</sup> For fourth-century Athens, see e.g. *IG II<sup>2</sup>*, 222, lines 48-52: εἰάν δὲ μι[ῆ] ἐπιψηφ]ίσωσιν οἱ [πρ]όεδροι καὶ [ὁ] | [ἐπιστά]της τῶν νομοθετῶν, ὀφειλέ[ι]τω ἕκαστος αὐτῶν 1000 δραχμὰς ἱερὰς | [τῆ]ι Ἀθην]ῶν; *IG II<sup>2</sup>*, 1629, lines 233-242: ἐάν δέ τις μὴ ποιήσει, οἷς | ἕκαστα προστέτακται, ἢ | ἄρχων ἢ ἰδιώτης, κατὰ τόδε | τὸ ψήφισμα, ὀφειλέτω ὁ μὴ | ποιήσας μυρίας δραχμὰς | ἱερὰς τῆι Ἀθηνῶν, καὶ ὁ εὐθύνος καὶ οἱ πάρεδροι ἐπ'ἀνάγκης αὐτῶν καταγιγνώσκόντων ἢ αὐτοὶ ὀφειλόντων; *IG II<sup>2</sup>*, 244, lines 27-28; *IG II<sup>2</sup>*, 1631, lines 385-398.

<sup>8</sup> Piérart 1971.

board – and even on the council of five hundred – was entitled to a personal and individual hearing in connection with his *euthynai*.<sup>9</sup> Kahrstedt's conclusion has been generally accepted in subsequent modern scholarship. Consequently, it may be presumed that an official who was faced with the prospect of a collective penalty affecting himself as well as the rest of his colleagues would have been entitled to contest the fine during his own defence of his personal conduct in office, although this cannot be established with absolute certainty. What is particularly disturbing in the context of the present discussion is that the interpretation of the collective penalty clauses in the Athenian inscriptions depends so heavily on a type of evidence which is not readily available for other Greek communities. For these, the inscriptions offer a mixed picture, and the epigraphical evidence is very often opaque.

A considerable number of inscriptions testify to the principle of individual and personal responsibility being applied to boards of officials: these inscriptions make it clear that the penalty is to be imposed only on members who are found to have been directly responsible for the offence in question. *IG XII/4/1*, 91, from the deme Halasarna in third-century Kos can be cited as an example:

μη ἐξέστω τῶι ἱερεῖ μηδὲ τοῖς τιμάχοις δανείσασθαι ἐπὶ τοῖς ποτηρίοις  
μηδὲ τοῖς ἄλλοις σκεύεσι τοῖς ὑπαρχοῦσι ἐν τῶι ἱερῶι τοῦ Ἀπόλλωνος,  
μηδὲ δανεῖζειν μηθὲνα ἐπὶ τούτοις παρευρέσει μηδεμίᾳ. εἰ δὲ τίς κα  
δανείσῃται ἢ δανείσῃ παρὰ τὰ γεγραμμένα, ἀποτεισάτω ἕκαστος τῶν  
αἰτίων δραχμὰς πεντακισχιλίας ἱερὰς τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ ἅ ὑπόθηκα  
ἄκυρος ἔστω καὶ ἐνθύμιον ἔστω τῶι δανείσαντι καὶ τῶι δανεισαμένῳ  
ὡς ἀδικεῦντι τὸν θεόν, εἴ κα μὴ δανείζωνται τοὶ δαμόται οἷς μέτεστι τοῦ  
ἱεροῦ κατὰ ψάφισμα (lines 2-17).

*It shall not be possible for the hierous or the timachoi to borrow money on the security of the drinking vessels or any other sacred equipment in the sanctuary of Apollo, nor shall anyone lend money on the security of these on any pretext. If anyone borrows or lends in contravention of what stands written, let each of those responsible pay five thousand drachmai to be sacred to Apollo, and let the security be invalid, and let it weigh on the conscience of the lender and borrower as sinners against the god, unless the demesmen who have a share in the sanctuary borrow according to a decree.*

<sup>9</sup> Kahrstedt 1936, p. 160-165. Of particular importance is the evidence of Dem. 22, 38-39 which clearly shows that each individual member of the *boule* would be entitled to a personal defence at his *euthynai* when faced with the accusation that the *boule* as a whole has failed to construct the required number of triremes. Likewise, Ant. 5, 69-70, which refers to the conviction of all members of the board of the *hellenotamiai* for a financial offence, provides clear evidence that the *hellenotamiai* were tried one by one (see also Gagarin 1997, p. 209-210).



Similar penalty clauses which make it plain that punishment is to be inflicted only on board members whose personal culpability has been established are found quite frequently in the epigraphical material. The offences for which they were prescribed include, for example, that of withholding funds earmarked for specific purposes,<sup>10</sup> and offences committed in connection with sacrificial ritual,<sup>11</sup> as well as general non-compliance with instructions imposed on the officials in the enactment.<sup>12</sup> The most frequent context in which such individual penalty clauses are attested are entrenchment clauses, where punishment is prescribed not only for individual proposers of contrary measures, but also for any official who has contributed to facilitating the passage of the proposal through the decision-making process.<sup>13</sup>

However, for the purposes of the present paper, the entrenchment clauses arguably constitute a category apart, since they target individual decree proposers in their capacity of *idiotai* as well as the officials who presided over the decision-

<sup>10</sup> *E.g. Milet I.3*, 145, lines 61-64 (directed against individual members of the board of *tamiai* who fails to pay wages to the *paidotribai* and teachers); *IG XII/6*, 172, lines 71-74 (directed against an individual *meledonos* who fails to lend out money as prescribed and retains it ἐπ' ἄδικία) and lines 74-79 (directed against an individual *meledonos* who fails to hand over the interest to those appointed ἐπὶ τοῦ σίτου); *IG XII/7*, 515, lines 117-120 (directed against an *epimeletes* who, having received funds, fails to perform his *leitourgia*).

<sup>11</sup> *SEG 23*, 566 = *LSCG 145*, lines 13-18 (Axos, C4); *IC II v 9*, lines 2-9 (Axos, C5). A further instance may be attested in *CID 1*, 9 = Rhodes-Osborne 2003, 1B, lines 35-45, directed against those *tagoi* who receive *gamela* or *paideia* in contravention of the regulations: αἱ δὲ κα δέξωνται τοὶ τλαγοὶ ἢ γάμελα ἢ παιδιηια πὰρ τὰ γράμματα, ἀποτλεισάτω πενήκοντα δραχμὰς φέκαστος τῶν δειξαμένων. αἱ δὲ κα μὴ ἀποτείσῃ, ἄτιμος ἔστω ἐγ | Λαβυαδᾶν καὶ ἐπὶ τούτωι καὶ ἐπὶ ταῖς ἄλλαις | ζαμίαις | Ἡέντε κ' ἀποτείσῃ. In this instance, it is difficult to decide whether or not the penalty clause prescribed a collective fine. If it is assumed that the entire board of *tagoi* were required to be present when receiving the *gamela* or *paideia*, it probably was. However, the receipt of the sacrifices on unauthorised days and in an unauthorised fashion in itself suggests irregularity, and it is therefore possible that not all board members would have been involved in the illegal act of receiving.

<sup>12</sup> *E.g. IG IX/1<sup>2</sup>.4*, 798, lines 100-102 (<ε>ὶ δὲ μὴ ποιήσαιέν τι τῶν γεγραμμένων οἱ τε χειρίζοντες τὸ ἀργύριον ἢ οἱ ἄρχοντες, ἀποτ<ε>ισάτω ὁ αἴτιος ἀργυρίου Κορινθίου μνάς τριάκοντα καὶ ὄ <κα> καταβλάψῃ διπλῇ); *IG XII/4.1*, 103, lines 110-114 (αἱ δὲ κά τις τῶν ἀρχόντων ἀπειθῇ τοῦδε τοῦ ψηφίσματος, πεντακατίας δραχμὰς ἀποτεισάτω ἱερὰς τοῦ Ἀπόλλωνος); *IG XII/1*, 155d, lines 90-95 (ὅτι δὲ κα μὴ ποιήσωντι κατὰ τὸδε τὸ ψάφισμα οἷς | ἕκαστα ποτιτέακται, ὀφειλέτω τῶι κοινῶι ὁ μὴ | πράξας τι τῶν γεγραμμένων δραχμὰς ἑκατόν, | ἔνοχος δ' ἔστω καὶ τῶι νόμωι <ὁ>ς κείται, εἴ τις κα | κοινὸν ἀδικῇ, καὶ ἐξέστω τῶι χρήζ<ο>ντι τῶν [ἐ]βρανιστᾶν ἀπογράψαι αὐτὸν τὸ ἐπιτίμιον).

<sup>13</sup> *E.g. Syll.<sup>3</sup> 672*, lines 14-20 (Delphi, C2); *Milet I.3*, 147, lines 24-29 (Miletos, C3); *IK 51*, 34B, lines 32-58 (Pordoselene/Nasos, C4); *IG XII/6*, 172, lines 88-90 (Samos, C3). There are many more (see *e.g.* Rubinstein 2008, p. 117-118 with notes 10-14 for further references).

making meetings.<sup>14</sup> If one leaves aside the entrenchment clauses, the penalty clauses targeted specifically at individual board members are far outnumbered by those which prescribed penalties to be imposed on boards collectively. In the non-Athenian material that I have surveyed so far, no fewer than 96 penalty clauses appear to prescribe collective penalties.<sup>15</sup> When dealing with this evidence, it is important to ask whether these penalties really were intended as collective punishment, perhaps even to be summarily imposed on the boards, or whether, in reality, each member of the affected board would have been entitled to a separate, personal hearing with an opportunity for him to defend himself and thus escape the fine. Unfortunately, on this particular point the epigraphical evidence is anything but transparent.

### III. Legal hearings or summary fines?

It has been observed both by Koerner and by Fröhlich<sup>16</sup> that the majority of the penalty clauses in the inscriptions contain no information at all on the type of procedure through which the penalty was to be imposed. If one considers exclusively those penalty clauses that prescribe collective punishment, the pattern of silence identified by the two scholars is replicated also across that material.

Nine of the penalty clauses that I have identified are incompletely preserved: the texts break off just at the point where one might expect to find procedural information or information on the process of *praxis* by which the penalty was to be executed.<sup>17</sup> Of the rest, only twenty-four penalty clauses contain any instructions

<sup>14</sup> A further justification for treating the entrenchment clauses separately is the fact that some states explicitly placed the responsibility for putting a proposal to the vote with one or more named individuals among those presiding over the meeting, e.g. *I.Oropos* 71 (Oropos, C3); *IG VII*, 504 (Tanagra, C3); *SEG* 15, 282 (Boiotian *koinon* C3); *IG VII*, 3172 = Migeotte 1984, no. 13 (Orchomenos, C3); *I.Thesp.* 30 (Thespias, C3); *IG XI/4*, 621 (Delos, C3); *IG XII/5*, 1004 (Ios, C4/3); *IG XII/8*, 640 (Peparethos, C2); *PEP Kolophon*, 1 (Kolophon, C4). See Rhodes-Lewis 1997, p. 482-484 for further discussion. As pointed out by Rhodes, those states which did not identify the individuals responsible for having put a motion to the vote in the text published on stone may nevertheless have included this information with the text deposited in their archives. In some states, the information on the *epipsephisis* was not included in the preamble but appended at the end of the inscribed document.

<sup>15</sup> My survey of the epigraphical material is by no means complete. It is based primarily on the inscriptions included in the main corpora and in *SEG*. No doubt, there is much material that I have missed. On the other hand, the sample is sufficiently large and, I believe, sufficiently representative to provide a reasonably secure basis for generalisations.

<sup>16</sup> Koerner 1987, p. 497; Fröhlich 2004, p. 285-289.

<sup>17</sup> *IC IV*, 14 (Gortyn, C6/5, directed against *titai*); *SEG* 51, 642, lines 15-17 (Messene & Naupaktos, directed against *idyoï*); *IG XII Suppl.*, 348 (Thasos, C3, directed against *epistatai*); *SEG* 52, 1029 (Amos C3/2, directed against *hieromnamones*); *SEG* 53, 1651, lines 11-14 = *IK* 48, 2 (Arykanda, C2/1, directed against *tamiai*?); *CID* 4, 1 = *CID* 1, 10, lines 35-40 (Delphi C4, directed against *hieromnemones*); *IC I viii* 13 = Chaniotis 1996,

pertaining to the initiation of a legal hearing, be it before a court, the assembly or a council.<sup>18</sup> A further seven make it clear that the offence and penalty is to be dealt with in the course of the routine accounting procedures.<sup>19</sup>

However, fifteen penalty clauses move straight from defining the offence and prescribing the penalty to instructions relating to the process of *praxis*.<sup>20</sup> These texts

no. 50, lines 16-21 (Hierapytna & Knossos, C2, directed against *kosmoi*); *IPark*, 17, lines 86-87 (Stymphalos C4, directed against *archontes*); *IPark*, 17, lines 91-92 (Stymphalos C4, directed against *archontes*).

<sup>18</sup> *SEG* 27, 261 and *SEG* 43, 381A, lines 47-50 (Beroia C2, directed against *exetastai*); *SEG* 27, 261 and *SEG* 43, 381B, lines 32-35 (Beroia C2, directed against *exetastai* and the *politikos praktor*); *IK* 1, 2A, lines 27-32 (Erythrai C5, directed against *prytaneis*); *PEP Teos*, 41 = Laum 1914, no. 90, lines 39-50 (Teos C2, directed against *tamiai* and incorporated into a general entrenchment clause); *PEP Teos*, 41 = Laum 1914, no. 90, lines 66-71 (Teos C2, directed against *tamiai*, appeal only); *IG IX/1*<sup>2</sup>.4, 798, lines 66-72 (Korkyra C2, directed against *hoi hairethentes epi tan cheirixin*, hearing before council and assembly); *Milet* 1.3, 147, lines 37-43 (Miletos C3, directed against *tamiai*); *SEG* 11, 1259 = Schwyzer 1923, 427 (Achaian *koinon* C3, directed against *polemarchoi*); *IK* 3, 25, lines 131-153 (Ilion C4/3, directed against *archontes, bouleutai, tamias*); *IC I ix 1* = Chaniotis 1996, no. 7, lines 96-114 (Knossos & Dreros C3, directed against *kosmoi*); *IC I xvi 1* = Chaniotis 1996, no. 18, lines 31-36 (Lato and Gortyn C3, directed against *kosmoi*); *I.Oropos* 324, lines 50-52 (Oropos C3, directed against a board, *arche*, elected *ad hoc*, as well as *hierarchai, syllogous, and tamias*); *IG XII Suppl.*, 362 (Thasos C2, directed against *apologoi*); *IG XII/8*, 267 (Thasos C3, directed against *apologoi*); *IG XII Suppl.*, 355 (Thasos C3, directed against *apologoi*); *IG XII Suppl.*, 348 (Thasos C3, directed against *apologoi*); *IG XII/8*, 265 + *Suppl.* p. 152 (Thasos C4, directed against *apologoi*); *IG XII Suppl.*, 347 (Thasos C4, directed against *hoi pros ten epeiron epitrammenoi*); *IK* 35, 914 = *LSAM* 70 = *SEG* 15, 641, lines 8-10 (Chalketor C4/3, apparently directed against temple personnel, but it cannot be determined with certainty if their culpability was to be established through a proper court procedure); *CID* 1, 9 = Rhodes-Osborne 2003, 1A, lines 35-44 (Delphi [Labyadai] C4, directed against *tagoi*, appeal only); *IG XII/4.1*, 72, lines 12-14 (Kos C3, directed against the two elected *epistatai* and perhaps also *tamiai*; an actual prosecution may have been envisaged under the heading of *asebeia*). In *SEG* 52, 1197, lines 17-22 (an enactment passed by a *koinon* in the area of Pergamon, or in the city of Apollonia, C2), the board of *epimenioi* are subjected to a hearing before the *hierous* and the *grammateus*, if they fail to carry out *praxis* within a specified period. In *IG XII Suppl.*, 644, lines 26-33, the *oikonomoi* and anyone acting on their instruction are subject to a penalty decided by the King, if they remove the seals from the store or any of its contents without the *phourarchoi* being present or cause damage by neglect. The same applies to the *phourarchoi* who are found to have been neglecting their guard duties (*IG XII Suppl.*, 644, lines 33-37).

<sup>19</sup> Minon 2007, no. 20 = *IvO* 2, lines 6-7 (Elis C5, directed against *hellanodikai and damiourgoi*); *SEG* 50, 1195, lines 38-39 (Kyme C3, directed against *phylarchoi*); *IG XII*, 645 I, lines 176-179 (Herakleia, S. Italy C4, directed against *polianomoi*); *IG XII/3*, 187, lines 5-8 (Nisyros C3, directed against *prostatai*); *IG XII/4.1*, 315, lines 4-8 (Kos C2, directed against *prostatai*); *IG XII/4.1*, 79, lines 38-41; *SEG* 33, 679, lines 77-80 (Paros C2, no penalty is specified; it is not entirely clear if collective punishment was envisaged).

provide no information whatsoever pertaining to the procedure by which the culpability of the board as a whole, let alone of any of its individual members, could be established prior to the implementation of the sanction. To these fifteen clauses a further 41 can be added, none of which provides any procedural information at all.<sup>21</sup>

<sup>20</sup> *PEP Chios 76C*, lines 15-20 (Chios C5, directed against *horophylakes*); *IC I ix 1* = Chaniotis 1996, no. 7, lines 128-136 (Dreiros C3, directed against *boule*); *IC III iv 7*, lines 16-23 (Itanos C3, directed against *archontes*); *IC IV 78*, lines 4-7 (Gortyn C5, directed against *xenioi kosmoi*); *IC IV 79*, lines 16-19 (Gortyn C5, directed against *xenioi kosmoi*); *IC IV 80*, lines 11-12 (Gortyn C5, directed against *kosmoi* of Rhitten); *OGIS 483*, lines 7-21 (Pergamon C2, directed against *astynomoi*); *Milet I.3*, 147, lines 37-43 (Miletos C3, directed against *tamiai*); *ID IV*, 502A, lines 17-20 (Delos C3, directed against *hieropoioi* and *epistatai*); *IG XII/4.1*, 132, lines 114-118 (Telos C4/3, directed against *tamiai* and *hierapolo*); *praxis* is specified only with reference to the individual victim who is entitled to carry it out (*kathaper ek dikas*); *IG XII/7*, 69, lines 13-16 = Migeotte 1984, no. 50 (Arkesine C3, directed against *tamiai*; *praxis* is to be carried out by the *polis*' creditor); *IG XII/7*, 67, lines 9-13 = Migeotte 1984, no. 49 (Arkesine C4 or C3, directed against *tamiai*; *praxis* is to be carried out by the *polis*' creditor); Minon 2007, no. 20 = *IvO 2*, lines 4-5 (Elis C5, directed against *basileis* and *ho megiston telos echon*); *OGIS 483*, lines 214-222 (Pergamon C2, directed against *astynomoi*); *CID 4*, 51, lines 6-12 (Delphi C3, the clause applies to all *poleis*, official boards and individuals – there is some ambiguity in the text which makes it impossible to determine whether the process of *praxis* relates to the fine(s) imposed on those who have acted in contravention of the enactment).

<sup>21</sup> Crimes of omission: *IG IV*, 554 = Koerner 1987, no. 27 (Argos C5); *IG XII/7*, 62 = Rhodes-Osborne 2003, 59, lines 50-53 (Arkesine C4); *CID 1*, 9 = Rhodes-Osborne 2003, 1C, lines 10-19 (Delphi, Labyadai C5 or C4); *CID 1*, 9 = Rhodes-Osborne 2003, 1B, lines 21-30 (Delphi, Labyadai C5 or C4); *IG XII/9*, 90 (Eretria C4); *IK 1*, 1 (Erythrai C5 or C4); *IC IV 78*, lines 7-8 (Gortyn C5); *IC III iv 7*, lines 21-25 (Itanos C3, directed against *praktores*); *IC I xix 1* = Chaniotis 1996, no. 11, lines 14-16 (Malla & Lyttos C3); *IC I xix 1* = Chaniotis 1996, no. 11, lines 23-26 (Malla & Lyttos C3); *Milet I.6*, 187 = Koerner 1987, no. 81, lines 5-7 (Miletos C5, directed against *epimenioi* who fail to pay reward to killers); *Milet I.6*, 187 = Koerner 1987, no. 81, lines 7-9, (Miletos C5, directed against *epimenioi* who fail to kill returning exile); *Milet I.6*, 187 = Koerner 1987, no. 81, line 10, (Miletos C5, directed against *epimenioi* who fail to *protithenai*); *IG IX/1<sup>2</sup>.3*, 706, lines 6-8 (Naryka C3); *OGIS 483*, lines 65-71 (Pergamon C2); *OGIS 483*, lines 76-78 (Pergamon C2); *SEG 42*, 785, lines 10-13 (Thasos C5); *SEG 42*, 785 lines 45-49 (Thasos C5); *SEG 35*, 275 = Koerner 1987, no. 31, lines 3-5 (Tiryns C7); *SEG 35*, 275 = Koerner 1987, no. 31, fr. 7 (Tiryns C7); *IG IX/1<sup>2</sup>.4*, 798, lines 72-76 (Korkyra C2); *IC III iii 4* = Chaniotis 1996, no. 28, lines 30-33 (Hierapytna and Priansos C3 or C2); *IC III iii 4* = Chaniotis 1996, no. 28, lines 71-74 (Hierapytna and Priansos C3 or C2); *IC III iii 4* = Chaniotis 1996, no. 28, lines 38-47 (Hierapytna and Priansos C3 or C2); *Milet I.3*, 145, lines 13-19 (Miletos C3); *Milet I.3*, 145, lines 19-25 (Miletos C3); *IG XII/4.1*, 298, lines 146-151 (Kos C3); *Syll.*<sup>3</sup>, 672, lines 81-85 (Delphi C2); *SEG 11*, 1259, lines 10-12 (Achaian *koinon* C3); *SEG 50*, 1101 (Bargyilia C2 or C1); *ID IV*, 503, lines 45-46 (Delos C3); *IC III iii 3B* = Chaniotis 1996, no. 26, lines 4-5 (Hierapytna and Lyttos C2); *IG XII/8*, 51 (Imbros C2; the officials are not permitted to undergo their *euthynai* until the fine has been paid); *IScM II.1*, 58 lines 27-32 (Istros C2); *IC I xvi 5* = Chaniotis

This lack of procedural information means that it is often very difficult to establish whether a given penalty was to be imposed collectively and indiscriminately on all board members, or whether the enforcement of the penalty clause would have required a legal hearing where each member would have been given a chance to assert his innocence, as appears to have been the case in classical Athens.

Koerner assumed that the omission of procedural information was due to a general expectation that all members of the community would be familiar with the procedures to be employed in each case. Consequently, there was no perceived need to include instructions of this kind. According to Koerner, it should be presupposed that a proper judicial process was indeed envisaged in most instances. He further observed that only a few early enactments indicate positively that the fines prescribed were to be imposed summarily by those boards or individual magistrates who were responsible for supervising and controlling the behaviour of other officials.<sup>22</sup>

On the other hand, it would be rash to conclude that the procedures taken for granted by the legislators would necessarily have been of the type that were connected with the mandatory accounting procedures at the end of the board's tenure. This is clear not least from a particularly intriguing enactment from third-century Imbros (*IG XII/8*, 51):

ἐὰν δέ τι μὴ ποιήσωσιν οἱ πράκτορες[ς] τῶν [ἐν τῶι]δε τῶι ψηφίσματι  
γεγραμμένων ἢ τῶν ἐν τῶι νόμ[ωι] | γεγραμμένων, ὀφειλέτω ἕκαστος  
αὐτῶν 100 δραχμὰς | τοῖς Θεοῖς τοῖς Μεγάλοις καὶ μὴ εἶναι αὐτοῖς τὰς  
εὐθύνας[ς] | δοῦναι πρὶν ἂν ἐκτείσωσιν·

*If the praktores fail to carry out any of the instructions written in this decree or in the law, let each of them owe one hundred drachmai to the Great Gods, and it shall not be possible for them to undergo their euthynai until they have paid.*

---

1996, no. 61, lines 25-30 (Lato and Gortyn C2); *SEG* 51, 1499 (Leukoeideis C2 or C1). Crimes of commission: *IG XII/5*, 515, lines 27-29 (Aigiale C2); *IG XII/7*, 3B, lines 40-46 (Arkesine C4; a legal procedure may have been triggered by a *dike* brought by an individual victim); *CID* 1, 9 = Rhodes-Osborne 2003, 1A, lines 28-30 (Delphi, Labyadai, C5 or C4); *IG XII/4.1*, 325, lines 12-16 (Kos C3); *IG XII/4.1*, 318, lines 5-9 (Kos C3).

<sup>22</sup> Koerner 1987, p. 497: "Auffallend ist dagegen, daß zum Strafverfahren nur selten und dann nur sehr spärliche Angaben gemacht werden. So bleiben wir fast immer im Unklaren darüber, wer die Straffälligkeit feststellte und in welcher Weise dies geschah; dabei müssen wir von der Voraussetzung ausgehen, daß ein geregeltes Verfahren bestand, dessen Kenntnis zur Zeit der Gesetze vorausgesetzt werden konnte, so daß darüber nichts zu sagen war. Bei einige älteren Fällen ist anzunehmen, daß ein Beamter die Strafe verhängte; meistens wird das die Aufgabe eines Gerichts gewesen sein, gleichgültig, ob es in einem Gremium oder in einem Einzelrichter bestand."

Although the text is silent on the procedure to be adopted against the *praktores*, it does make it clear that the penalty was *not* to be imposed in connection with the board's *euthynai*: the officials were required to pay the fine *before* undergoing that process. In this instance, as in several others, one must envisage the possibility that the penalty may have been imposed summarily by a controlling board or perhaps by a council without prior reference to a court, although the matter cannot be determined with certainty either way.

That having been said, Koerner's general warning against arguments from silence on procedural matters is entirely justified. The consequences for the discussion of collective penalties is potentially significant: it cannot be ruled out *a priori* that when it actually came to the enforcement of the collective penalty clauses, only those board members whose personal culpability had been firmly established in a legal hearing would in reality have been affected.

It must be noted, though, that "legal hearing" is a broad term, and it is not necessarily to be taken for granted that such a process would invariably have amounted to a full, individual trial before a regular court. Other formats are possible, including what may be dubbed the "Arginousai model," in which all board members would have been present and allowed to contribute to the board's defence, while the decision on their culpability would have been made in a single voting procedure.<sup>23</sup> Another possibility is a "Plataiai model," where all members, one by one, would have been asked a simple question along the lines of "Have you done anything to prevent this offence?," in much the same way as the Spartan judges asked each of the Plataians, after their surrender, if he had done any favours to the Lakedaimonians and their allies during the war.<sup>24</sup> Both Plato and Xenophon roundly condemn the format of the Arginousai trial as unlawful. Likewise, the conduct of the Spartans is represented in a very unfavourable light by Thucydides. Even so, it should not be dismissed *a priori* that the procedures adopted on both occasions may have been modelled on existing practices that may have been routine in some states in certain contexts. This inevitably compounds the problem of how to interpret collective penalty clauses, even in those cases where the inscriptions offer some procedural information relating to their enforcement.

<sup>23</sup> On this trial see most recently Johnstone 2011, p. 133-137.

<sup>24</sup> Thuc. 3, 68, 1: οἱ δὲ Λακεδαιμόνιοι δικασταὶ νομίζοντες τὸ ἐπερώτημα σφίσις ὀρθῶς ἔξειν, εἴ τι ἐν τῷ πολέμῳ ὑπ' αὐτῶν ἀγαθὸν πεπόνθησιν, διότι τὸν τε ἄλλον χρόνον ἤξιον δῆθεν αὐτοὺς κατὰ τὰς παλαιὰς Πανσανίου μετὰ τὸν Μῆδον σπονδὰς ἡσυχάζειν καὶ ὅτε ὕστερον ἂ πρὸ τοῦ περιτειχίζεσθαι προείχοντο αὐτοῖς, κοινούς εἶναι κατ' ἐκεῖνα, ὡς οὐκ ἐδέξαντο, ἡγούμενοι τῇ ἑαυτῶν δικαίᾳ βουλήσει ἔκσπονδοὶ ἤδη ὑπ' αὐτῶν κακῶς πεπονθέναι, αὐτίς τὸ αὐτὸ ἕνα ἕκαστον παραγαγόντες καὶ ἐρωτῶντες, εἴ τι Λακεδαιμονίους καὶ τοὺς ξυμμάχους ἀγαθὸν ἐν τῷ πολέμῳ δεδρακότες εἰσίν, ὅποτε μὴ φαίεν, ἀπάγοντες ἀπέκτεινον καὶ ἐξαίρετον ἐποιήσαντο οὐδένα, cf. 3, 52, 4.



As for the possibility that some penalties may have been imposed summarily, Fröhlich, who, like Koerner, notes the “elliptic” nature of many of the relevant inscriptions, observes that some of the late classical and Hellenistic enactments do appear to have envisaged that the penalties would be imposed summarily by the boards responsible for controlling the behaviour of other officials. As examples he cites three inscriptions that appear to have granted the affected officials an opportunity to appeal the fines imposed on them by the controllers.<sup>25</sup> This permits the inference that the penalties could be inflicted summarily, if the officials chose not to make a formal objection. Several more attestations of this from the classical and Hellenistic periods can be added to Fröhlich’s material,<sup>26</sup> as well as inscriptions that testify to legal procedures that could be applied in cases where the officials simply refused to pay the fines imposed on them.<sup>27</sup> These documents strongly

<sup>25</sup> Fröhlich 2004, p. 292-294: *IG XII/6*, 172 (Samos, C3); *SEG 27*, 261 & *SEG 43*, 381 (Beroia, C2), and *Syll.*<sup>3</sup>, 672 (Delphi, C2). Fröhlich notes that the third of these texts is ambiguous.

<sup>26</sup> In *SEG 52*, 1197 (C2), passed by a *koinon* in the area of Pergamon (possibly the city of Apollonia), a board of *archepimenioi* are required to carry out *praxis* within thirty days of receiving a register (*paragraphe*) of sums to be collected or exacted (for this meaning of *paragraphe* see e.g. *IG V/1*, 1379, lines 8-11 (heavily restored); *SEG 27*, 261 & *SEG 43*, 381 A, lines 46-49, B, lines 32-37; *IG XII/3*, 330, lines 221-224, and, above all, *IG Bulg.* I<sup>2</sup>, 314 B, lines 1-14 with Fröhlich 2004, p. 224-225, who argues that this text dates from C3 or earlier). If the *archepimenioi* fail to do so, they must pay the sum themselves. If they object to the fine on the grounds that it has been impossible for them to carry out *praxis*, they are instructed to demonstrate this in the presence of the *hiereus* and the *grammateus*, who are authorised to make a decision on the legitimacy of their claim. A similar process appears to have been envisaged in *IG IX/1*<sup>2</sup>.4, 798, lines 65-72. Here it is prescribed that, if the men chosen as administrators of the foundation do not act according to instructions or lend out money as required, they must pay a fine of thirty *mnai* and hand over the capital that they have received or else pay over twice that amount. However, if they assert that they were legitimately prevented from carrying out their duties, the council and assembly are to decide on the legitimacy of their claim (περὶ δὲ τοῦ ἀδυνάτου βουλὰ καὶ ἀλία ἐπιγινώσκέτω). A much earlier example is found in the enactment of the Labyadai from fourth-century Delphi (*CID 1*, 9 = Rhodes-Osborne 2003, 1A, lines 35-44): a fine of ten drachmai is to be imposed on each of the *tagoi* who receive the *apellaia* on unauthorised days. If they dispute the fine, a hearing is to take place in the *halia*, initiated by a volunteer prosecutor (ὁ δὲ χρήζων καταγορεῖν τῶν δεξαμένων, ἐπὶ τῶν Ἡυστέρων ταγῶν καταγορεῖτω ἐν τῇ ἀλίᾳ τῇ με[τ]ὰ Βουκάτια, αἴ κ' ἀμφιλλέγωντι τοῖ ταγοῖ τοῖ δεξάμενοι.)

<sup>27</sup> In *PEP Teos 41* = Laum 1914, no. 90 (Teos C2), lines 66-74, the *tamiai* each incur a fine of 2,000 drachmai if they fail to lend out money as prescribed, or if they fail to pay the teaching staff. The following clause provides for prosecutions to be brought against individual members of the board, and if the official in question is convicted, the fine is doubled (ἐὰν δὲ οἱ τα[μίαι μ]ῆ δανείσωνται τὸ ἀργύριον κατὰ τὰ γεγραμμένα ἢ μὴ ἀποδώσιν τὸ | [κατὰ τόνδε τὸν] νόμον τοῖς καθισταμένοις ἐπὶ τῶν μαθημάτων ὀφειλέτω ἕκασ[τος τ]λούτων τῆ[ι πόλει δρα]χμᾶς δισχιλίας, δικασάσθω δὲ αὐτῶι [ὁ βου]λόμενος [-] |[- ἀλίσκ]όμεν[ος] ἐκτινέτω διπλάσιον, καὶ τὸ μὲν [ἴμισυ -]). The

indicate that the phenomenon of summary fines is not confined just to the earliest archaic period. This means that, even for the later periods, a legal process as envisaged by Koerner should not necessarily be presumed in those cases where the inscriptions offer no information on procedure. If we turn to the actual collective penalty clauses themselves, many of them in fact relate to offences of omission, rather than commission. In connection with crimes of omission, it may in fact not have made much sense to conduct fully-fledged individual trials for each board member at all.

Of the 96 clauses attested in non-Athenian inscriptions that prescribe fines to be imposed on boards in their entirety, no fewer than 80 relate to crimes of omission, while only sixteen of the collective penalty clauses apply to crimes of commission. Piérart noted this characteristic in his discussion of the epigraphical evidence from classical Athens,<sup>28</sup> but he did not develop this point further, and it has not received much attention in subsequent modern scholarship. The distinction between offences of commission and offences of omission deserves to be highlighted, not least in the present context. It has a significant bearing on the question of the perceived tension between the principle of individual and personal liability of each board member on the one hand, and, on the other, the principle that the board as a whole could be held collectively responsible for offences committed by its individual members.

If a duty assigned to a board as a whole is not carried out as prescribed, every single member can, as a matter of principle, be held equally responsible for the unlawful passivity of the board in its entirety. Strictly speaking, all that would have been necessary before the collective penalty could be imposed on the board would have been simply to establish the fact that the task in question had been left undone. This would not have required individual legal hearings to be conducted for each of the officials involved in the offence of non-compliance. It is very likely that in many of these cases, the involvement of a court would not have been regarded as a *sine qua non*, but that the penalties could be imposed summarily and exacted unless one or several board members objected formally to the fine.<sup>29</sup> It is equally conceivable

---

change from the plural to the singular (ἀντῶι, ἐκτινέτω) is significant: there can be little doubt that prosecution was to be brought only against those board members who had refused to pay the original fine, which must have been summarily imposed. A similar provision is found in the treaty between Naryka and the Aianteioi, *IG IX/1*<sup>2.3</sup>, 706, lines 3-7, where the archon (a single official, rather than a board) incurs a fine of fifteen drachmai for the unlawful expulsion of an envoy, but the fine is doubled if the archon disputes the fine in a court case and is convicted (ξενίων μη ἀπελαθήμεν κατὰ ξενίας ἐλθόντα ἀπὸ δαμοσίῳ[ν] Ναρυκαίων· αἱ δὲ κα ἀπελαθῆι, δεκαπέν]τε δραχμάς τὸν ἄρχοντα ἀποτεΐσαι· αἱ δὲ δίκαι ἀλοίη ὁ ἄρχων, τριάκοντα δραχμά[ς ἀποτεΐσάτω]).

<sup>28</sup> Piérart 1971, p. 549: “*Dans les textes épigraphiques qu’on vient d’étudier, εὐθύνεσθαι implique toujours l’idée d’une condamnation, d’un châtement (en espèces), frappant un magistrat qui ne remplit pas son devoir*” (my emphasis).

<sup>29</sup> An individual board member who had been prevented from carrying out a specific task for legitimate reasons, such as illness or absence abroad on official duty, would not



that in some of those cases where legal hearings were prescribed in connection with offences of omission, their format would have been similar to the “Arginousai model” or the “Plataiai model.”<sup>30</sup>

Thus, when a collective penalty clause relates to a crime of omission, there is no real conflict between the principle of individual and personal liability of each board member and the principle of collective responsibility that applied to the board as a whole. This strongly suggests that we should take such collective penalty clauses seriously and be ready to envisage the possibility that the penalties were indeed intended to be imposed indiscriminately across the board as a whole, sometimes without any mandatory involvement by a court. This suggestion can be further supported if it appears that collective penalties of this type were likely to have had a significant deterrent effect as well as providing incentives for individual board members to report offences committed by one or more of their colleagues.

#### IV. Collective penalties as a preventative measure

Johnstone has recently drawn attention to the way in which collective sanctions may have worked as an incentive for board-members to “police” each other,<sup>31</sup> and I shall pursue this theme further here. Especially in the context of crimes of omission, collective penalties make excellent and obvious sense as a preventative measure. Such a collective penalty would have created a tangible financial risk for those board members who might otherwise be tempted to avoid a particularly unpleasant, onerous or dangerous task in the hope that one or several of their colleagues would have taken it upon themselves to carry it out. In circumstances where the board would have been expected to distribute its tasks by informal delegation of responsibility to individual board members, the threat of a collective penalty for inaction would have provided an incentive for all members of the board closely to monitor the behaviour of their colleagues in order to make sure that they did indeed carry out the task as arranged.

Among the most undesirable tasks that could be assigned to a board was that of exacting money from other members of the community, be it from private citizens or officials who had incurred a fine or from individual debtors who owed money because of a contractual obligation. When discussing the official boards whose main remit was defined as that of carrying out *praxeis*, Aristotle characterises them as

---

necessarily have had to undergo an individual hearing in order to establish that fact. In classical Athens, the oath of *exomosis* is attested as a way in which officials could be released from a duty, and a comparable use of this oath is attested also in the Hellenistic period (see Rubinstein forth. for further discussion).

<sup>30</sup> It may in fact be suggestive that both the charge against the Athenian generals and the charge against the Plataians were framed as crimes of omission rather than commission, with the former offence being defined as that of not picking up the sailors and the latter as that of not assisting the Lakedaimonians and their allies during the war.

<sup>31</sup> Johnstone 2011, p. 138.

“the most difficult,” not least because the officials occupying them exposed themselves to a great deal of hostility.<sup>32</sup> But Aristotle’s characterisation is not confined only to the specialist offices responsible for *praxis*. In the passage that follows, he extends his observations also to other non-specialist boards, advocating a system where the responsibility and authorisation to carry out *praxis* are not concentrated with a single board but instead distributed between numerous different boards in a delicate system of checks and balances.<sup>33</sup> One important reason why such a distribution of responsibility is deemed desirable is clearly that the personal exposure of the officials to a critically high level of personal hostility from individuals subjected to *praxis* would deter them from carrying out their duty as prescribed. This, in turn, could threaten the entire system of law-enforcement.

I have argued elsewhere that a number Greek communities, both in the classical and early Hellenistic periods, did in fact distribute responsibility for *praxis* among several different boards.<sup>34</sup> This may to some extent have reduced the potential personal and social costs for the officials who were obliged to carry out *praxis* in specific contexts. Nevertheless, the task itself almost certainly remained both dangerous and undesirable, especially if the board of officials was permitted or even obliged actively to distrain upon the debtor’s property or person in order to exact the money. If one bears that in mind, it is not at all surprising that the offence of omission most frequently attested among the collective penalty clauses is precisely that of failure to carry out *praxis*. It accounts for no fewer than twenty-nine of the 80 attestations of crimes of omission attracting collective penalties,<sup>35</sup> and of these only

<sup>32</sup> *Politics* 1321b40-1322a5: μετὰ δὲ ταύτην ἐχομένη μὲν ἀναγκαιοτάτη δὲ σχεδὸν καὶ χαλεπωτάτη τῶν ἀρχῶν ἐστὶν ἢ περὶ τὰς πράξεις τῶν καταδικασθέντων καὶ τῶν προτιθεμένων κατὰ τὰς ἐγγραφὰς καὶ περὶ τὰς φυλακὰς τῶν σωμάτων. χαλεπὴ μὲν οὖν ἐστὶ διὰ τὸ πολλὴν ἔχειν ἀπέχθειαν, ὥστε ὅπου μὴ μεγάλα ἔστι κερδαίνειν, οὐτ’ ἄρχειν ὑπομένουσιν αὐτὴν οὐθ’ ὑπομείναντες ἐθέλουσι πράττειν κατὰ τοὺς νόμους.

<sup>33</sup> *Politics* 1322a9-18: διὸ βέλτιον μὴ μίαν εἶναι ταύτην τὴν ἀρχήν, ἀλλ’ ἄλλους ἐξ ἄλλων δικαστηρίων, καὶ περὶ τὰς προθέσεις τῶν ἀναγεγραμμένων ὡσαύτως πειρᾶσθαι διαιρεῖν, ἔτι δ’ ἕνια πράττεσθαι καὶ τὰς ἀρχὰς τὰς τε ἄλλας καὶ τὰς τῶν ἔνων μᾶλλον τὰς νέας, καὶ τὰς τῶν ἐνεστώτων ἑτέρας καταδικασάσης ἑτέραν εἶναι τὴν πραττομένην, οἷον ἀστυνόμους τὰς παρὰ τῶν ἀγορανόμων, τὰς δὲ παρὰ τούτων ἑτέρους. ὅσῳ γὰρ ἂν ἐλάττω ἀπέχθεια ἐνῆ τοῖς πραττομένοις, τοσούτω μᾶλλον λήσονται τέλος αἱ πράξεις: τὸ μὲν οὖν τοὺς αὐτοὺς εἶναι τοὺς καταδικάσαντας καὶ πραττομένους ἀπέχθειαν ἔχει διπλῆν, τὸ δὲ περὶ πάντων τοὺς αὐτοὺς <ποιεῖ αὐτοὺς> πολεμίους πάσιν.

<sup>34</sup> Rubinstein 2010.

<sup>35</sup> *SEG* 52, 1197, lines 17-22 (enactment of a *koinon* in the area of Pergamon, perhaps Apollonia, C2, directed against *archepimenioi*); *SEG* 27, 261 & *SEG* 43, 381A, lines 47-50 (Beroia, C2, directed against *exetastai*); *SEG* 27, 261 & *SEG* 43, 381B, lines 33-35 (Beroia, C2, directed against the *exetastai* and the *politikos praktor*); Minon 2007, no. 20 = *IvO* 2 = Koerner 1987, no. 37, lines 2-6 (Elis, C5, directed against the *basileis* and *ho megiston telos echon*); Minon 2007, no. 20 = *IvO* 2, lines 4-7 (Elis C5, directed against the *hellanodikai* and the *damiourgoi*. The classification here depends to a great extent on

two relate specifically to specialist boards of *praktōres*.<sup>36</sup> The threat of a monetary penalty faced by each individual member of the board if a task of *praxis* assigned to it was left undone would have acted as a counter-balance to the social and personal risk arising from the act of *praxis* itself.

But simple passivity by a board was not the only risk that arose in connection with *praxis*. The process itself also offered some scope for both bribery and embezzlement, especially if the duty to undertake it was assigned to an official who acted alone. An official acting on his own might approach the debtor and be offered a bribe of, say, half the amount owed, on condition that he agreed to return empty-handed to his colleagues with a claim that *praxis* had been impossible to carry out. The likelihood of such a scenario would have been significantly reduced, if all members on the board had a clear financial interest in monitoring each other closely

---

the meaning of the verbs ἐπένοι and ἐπενέτο; Minon takes them to mean “pronounce”, implying a verdict passed by the *hellanodikai* and the *damiourgoi*, whereas Koerner interprets them as referring to the process of exacting the penalty); *IG IV*, 554 = Koerner 1987, no. 27 (Argos or Halieis C5, directed against the *boule*; for parallels to the verb ποτελάω in the sense of exacting a fine, see e.g. *SEG* 42, 281); *IG XII/7*, 62 = Rhodes-Osborne 2003, 59, lines 44-45 (Arkesine C4, directed against the *neopoiiai*); *PEP Chios* 76C, lines 15-18 (Chios C5, directed against *horophylakes*); *CID* 1, 9 = Rhodes-Osborne 2003, 1C, lines 12-16 (Delphi, Labyadai, C5, directed against *tagoi*); *IC I ix* 1 = Chaniotis 1996, no. 7, lines 128-136 (Dreiros C3, directed against the *boule*); *IG XII/9*, 90 = *LSCG* 91, lines 6-8 (Eretria C4, directed against *hieropoiiai*); *IK* 1, 2A, lines 27-32 (directed against the *prytaneis* who fail to introduce lawsuits as prescribed and who fail to register the penalty imposed by the court, so that it can be exacted. The text is lacunose, and lines 29-31 are conventionally restored as καὶ [γ][ράφε]σθαι τὸν ὀφ[έλο]||[ντα· ἦ]γ δὲ μῆ, αὐτ[ὸς ὀφ][έλεν. An alternative restoration is καὶ [π][ρήξα]σθαι τὸν ὀφ[έλο]||[ντα, which would assign a more direct role to the *prytaneis* in the process of *praxis* itself); *IK* 1, 1, lines 13-15 (Erythrai, C5 or C4, directed against *exetastai*); *IC IV* 78, lines 7-8 (Gortyna C5, directed against *titai*); *IC IV* 79, lines 13-21 (Gortyna C5, directed against *xenioi kosmoi*); *IC IV* 80, lines 10-12 (Gortyna C5, directed against the *kosmoi* of Rhitten); *IC III iv* 7, lines 21-25 (Itanos C3, directed against *praktōres*); *SEG* 50, 1195, lines 38-39 (Kyme C3, directed against *phylarchoi*); *IC I xix* 1 = Chaniotis 1996, no. 11, lines 14-16 (Malla and Lyttos C3, directed against *kosmoi*); *SEG* 51, 642, lines 16-17 (Messene C5; directed against *idyoι*); *Milet* I.6, 187 = Koerner 1987, no. 81, lines 11-12 (Miletos C5, directed against the incoming board of *epimenioi* whose duties almost certainly included implementing the penalties imposed on their predecessors for neglect of their duties); *IG IX/1*<sup>2</sup>.3, 706, lines 7-11 (Narya C3, directed against *archontes*); *OGIS* 483, lines 7-22 (Pergamon C2, directed against *astynomoi*); *OGIS* 483, lines 82-90 (directed against *astynomoi*); *IG XII/8*, 348, lines 5-7 (Thasos C3, directed against *epistatai*); *SEG* 42, 785, lines 10-13 (Thasos C5, directed against *archoi*); *SEG* 42, 785, lines 45-49 (Thasos C5, directed against *epistatai*); *SEG* 30, 380 = *SEG* 35, 275 = Koerner 1987, no. 31, lines 3-4 (Tiryns C7, directed against *platiwoinarchoi*).

<sup>36</sup> *SEG* 27, 261 & *SEG* 43, 381B, lines 33-35 (Beroia, C2, where it is to be noted that the penalty clause is directed equally against the *exetastai* who are responsible for registering the fine to be exacted with the *politikos praktor*) and *IC III iv* 7, lines 21-25 (Itanos, C3).

in order to make sure that their collective duties were carried out according to instructions. The incentives provided for board members to police each other would likewise have reduced the scope for embezzlement, that is, a situation where an official who had successfully exacted a sum from a debtor pocketed the money himself while asserting to his colleagues that his attempt to carry out *praxis* had failed.

The risk of embezzlement was obviously not confined to the context of *praxis*: it existed in all situations where a board of officials was given responsibility for the administration of funds. Here, too, the risk would have been reduced significantly, if the board as a whole had a clear incentive not to assign particular tasks for individual members to carry out on their own but to exercise constant vigilance in all financial transactions for which the board was responsible. It may therefore be no coincidence that seventeen of the 80 penalty clauses relating to offences of omission relate to the financial offences of failing to hand over funds or other assets to the board's successors and that of not spending funds or other assets that had been earmarked for particular purposes. Among the latter, we find collective penalties imposed for the failure by a board of *tamiai* to pay the prescribed wages to educational personnel in second-century Teos,<sup>37</sup> and for the failure to pay contractors in third-century Delos.<sup>38</sup>

The risk of embezzlement and bribery may not always been the sole or even the main concern that may have rendered a collective penalty desirable. In some contexts we find the measure applied to financial tasks that had a clear political and potentially divisive dimension. This applies, for example, to a post-*stasis* enactment passed in Telos in the later fourth or early third century.<sup>39</sup> Here, the boards of *hierapoloι* and *tamiai* are made jointly responsible for restoring property after a period of civil unrest, a process which is well known from comparable evidence to be potentially extremely divisive and dangerous. The successful completion of this process would have been threatened, if the actions of the boards collectively were undermined from within by individual members with personal allegiances to citizens belonging to opposing sides of the factional divide. The encouragement of internal policing within the boards themselves may therefore have been critical if the settlement was to work out as intended. A similar consideration may have applied to the collective fines threatened against the *epimenioι* in fifth-century Miletos in the famous enactment pertaining to the exiled descendants of Nympharetos and

<sup>37</sup> *PEP Teos* 41 = Laum 1914, no. 90, lines 39-50 (Teos C2).

<sup>38</sup> *ID IV*, 502A, lines 17-20 (Delos C3).

<sup>39</sup> *IG XII/4.1*, 132B, lines 112-118: ὅσσα δὲ γέγραπται ἀποδόμεν τὰν πόλ[iv] | [κ]τήματα ἀποδόντω τοῖ ταμίαι καὶ τοῖ ιεραπόλοι τοῖ ἐν ἐκάστοις τοῖς χρόνοις γινόμενοι· αἱ δὲ κα μὴ ἀποδῶντι, ὀφειλόντω ἕκαστο[ς] | [τ]ῶν ταμιῶν καὶ τῶν ιεραπόλων πεντακισχιλίας δραχμὰς ἱερά[ς] | [τ]οῦ Διὸς τοῦ Πολιέως καὶ τῶν Ἀθάνας τῶν Πολιάδος καὶ τῶν ἰδιώτα[ι] | διπλοῦν ὅ κα μὴ ἀποδῶι· ἅ δὲ πρᾶξις ἔστω <τῶ>ι ἰδιώται καθάπερ ἐκ δίκας·

Stratonax, evidently passed in the wake of a period of serious political unrest. Fines are threatened against the *epimenioi* if they fail to pay over the prescribed reward to anyone who had been responsible for killing a returning exile, as well as for failure to execute such a returnee themselves, if he is handed over to them. The enactment as a whole seems to reveal Milesian anxieties that the boards of *epimenioi* responsible for enforcing the terms of the *polis*' decisions might be reluctant to comply because of personal or political ties with the exiled groups.<sup>40</sup> Here, too, the internal vigilance encouraged by the collective penalty clauses may have had a significant deterrent effect.

#### V. Collective penalties as an incentive for reporting offences

Deterrence, however, is one thing. It is quite another question what would have happened if things went wrong, with the result that the board as a whole fell foul of the law. It needs to be asked if the threat of a penalty collectively imposed might have made individual board members more likely to denounce their colleagues, or whether such collective penalties might in fact have had the exact opposite effect in practice.

Here it is necessary to return to the issue raised at the beginning of this paper, namely that of the risk of collusion by members of the affected boards, who might have strong social and moral incentives for covering up offences committed by their colleagues. Such incentives may have included close personal ties of friendship or kinship, combined with a real fear of social marginalisation and other adverse personal consequences for the person who broke ranks.

The problem presented by colleagues closing ranks, both because of professional loyalty and because of fear of reprisals, is recognised also in modern contexts. In Britain, for example, there is a growing concern about the treatment of medical staff in the National Health Service who have taken it upon themselves to report acts of clinical malpractice or neglect committed by other members of staff. It is becoming increasingly clear that such whistle-blowers are often exposing themselves to reprisals not only from those whom they have denounced but also from their own superiors. Although the kind of professional loyalty that might deter, for example, a modern doctor from denouncing his colleagues would most likely not have played a part in an ancient Greek context, general social and moral expectations as well as fear almost certainly did.

The risk that a board of officials might be tempted to close ranks would have been considerable in those cases where a penalty clause for a crime of commission was targeted specifically and exclusively at those individual board members who could be proved to have been personally responsible. If all officials on the board decided to keep quiet and to refuse to offer any information that might help to place personal responsibility with one or some of their own number, it would have been

---

<sup>40</sup> *Milet* I.6, 187 = Koerner 1987, no. 81, lines 5-7.

extremely difficult to enforce the penalty clause in question, unless the offence had directly affected an individual victim or else the members of another board of officials.

It is therefore striking that a considerable number of penalty clauses specifically targeted at individual board members in the non-Athenian epigraphical material concern precisely offences that would have affected an outside party, who would have had a clear personal interest in reporting the offence and who would also have been in a position to indicate precisely which board member(s) had been directly responsible for the infraction. Of these individual penalty clauses, five, perhaps six,<sup>41</sup> relate to crimes of omission, while five, in addition to the numerous entrenchment clauses, relate to crimes of commission. Among the latter is the sanction to be imposed on priests who exact an excessive sacrificial share from a worshipper in fifth-century Axos.<sup>42</sup> There would also have been a third party with a clear interest in denouncing the official who admitted and presided over a homicide case in contravention of the post-*stasis* settlement in fourth-century Dikaia, or who had been responsible for processing other lawsuits prohibited by the amnesty.<sup>43</sup>

A similar pattern, suggesting that individual penalty clauses were prescribed against officials especially when the offence would have affected a third-party victim, may be detected also in connection with crimes of omission. If a citizen of Maroneia with a legal case to fight in Priene found himself and his case obstructed by one or several of the *timouchoi* responsible for providing him with a timely hearing, he would obviously also have had a keen interest in reporting the offence or

---

<sup>41</sup> At least one of the penalty clauses, *Milet* I.3, 145, lines 58-64 is ambiguous: ὅπως δὲ τὸ γινόμενον <ον> ἐκάστοις εὐτάκτως ὑπηρετῆται, τοὺς ταμίας διδόναι τὸ τεταγμένον τοῖς τε παιδοτρίβαις καὶ γραμματοδιδασκάλοις μὴνὸς ἐκάστου τῆι νομηνίαι· ἐὰν δὲ τις μὴ δῶι, ὀφειλέτω στατήρας πεντακοσίους ἱεροὺς Ἑρμοῦ καὶ Μουσῶν, εἶναι δὲ κατ' αὐτῶν καὶ {πρ} πράξιν τοῦ μισθοῦ τοῖς παιδοτρίβαις καὶ γραμματοδιδασκάλοις κατὰ τὸν ἀγορανομικὸν νόμον. "So that each of them should be paid his due in an orderly fashion, the *tamiai* shall give the money prescribed to the *paidotribai* and the teachers each month at the new moon. If someone does not give, he shall owe five hundred stateres, sacred to Hermes and the Muses, and there shall be opportunity for the *paidotribai* and the teachers to carry out *praxis* against them of their salary in accordance with the *agoranomikos nomos*." Although the penalty clause itself is phrased in the singular, with the fine apparently only imposed on a specific *tamias* for dereliction of duty, the educational personnel appear to have been entitled to exact their salaries from the personal properties of each and every board member, regardless of the individual culpability of the latter. There is a certain resemblance here to the liability of multiple guarantors in certain contractual contexts, but the matter is too complex for a discussion to be included here.

<sup>42</sup> *IC* II v 9, lines 2-9: ... τοῖς δ' ἱεροῦσι, ὅτι κα πέρονται πὰρ τὰ ἠγγραμένα, αἰ μὴ τις αὐτὸς δοίη μὴ ὑπ' ἀνάγκας, τιτουφέσθω στατήρα κατὰν θυσίαν φεκάστλαν καὶ τὸ κρίς τὰν διπλείαν· πορτιπονὲν δ' ἄπερ τὸν ἄλλον.

<sup>43</sup> Voutiras-Sismanides 2007, lines 31-36 and lines 40-45.

alternatively ask his Prienian connections to act as *boulomenoi* on his behalf.<sup>44</sup> A Milesian *tamias* who had failed to pay teachers and *paidotribai* as instructed would, needless to say, run the risk of being confronted by those angry individuals. Additionally, it is more than likely that his colleagues would have had an incentive to report him, since the teachers and *paidotribai* are entitled to distrain upon their properties, too, when exacting the money due to them.<sup>45</sup> Here, the combination of reporting by a victim directly affected and the financial incentive for the *tamiai* to keep an eye on each other may have significantly increased the chances that the crime of omission would have been reported and responsibility placed squarely with one of its members.

Another circumstance where it would have been easier to place responsibility with a particular board member was when each individual board member had been assigned a specific task that related to an area that had been clearly defined as his personal remit. This applies, for instance, to each of the *meledonoi* in the third-century grain-law from Samos. A *meledonos* who failed to carry out his duty to make loans and exact interest payments destined for the grain fund not only incurred a fine of ten thousand drachmai. His *chiliastys*, too, would be penalised, since its members would not be entitled to grain rations until the money had been paid. The opportunity granted to the *chiliasteres* to foot the bill themselves on behalf of their *meledonos* is hardly likely to have made them more complacent or tolerant of his offence.<sup>46</sup> Here, the *meledonos* is acting as a member of a board only in a very restricted sense: his remit is clearly defined, and he, as an individual, is highly visible when he goes about his duty. The connection between him and his *chiliastys* is also unusually close. His personal culpability would therefore be less difficult to establish.

The same applies to a number of other penalty clauses that are directed against officials as individuals. In fifth-century Lindos, for example, the *strategoï* are under an obligation of exacting a levy of 1/60 from their troops.<sup>47</sup> It is clear from the enactment itself that each *strategos* is personally responsible for collecting the money from the troops under his command and to hand it over to the priest.<sup>48</sup> If he

<sup>44</sup> *I.Priene* 10, lines 20-36.

<sup>45</sup> *Milet* I.3, 145, lines 58-64, see n. 41 above.

<sup>46</sup> *IG XII/6*, 172, lines 71-85.

<sup>47</sup> *IK* 38, 251, lines 40-45: [τ]οῖ δὲ στραταγοῖ αἱ κ[ι][α] τὸ ἀργύριον μὴ ἐσπρά[ι][ξ]οντι πὰρ τῶν σ[τ]ρατιωτῶν ἀνὸςιον ἔστω ποτὶ τῷ | [θ]εῖῳ καὶ ὑπεύθυνος ἔστω | ω.

<sup>48</sup> *IK* 38, 251, lines 9-12: ἐσ[τ]ράτην δὲ [τ]ῶν στραταγῶν τὸ ἀργύριον καὶ παραδιδόμεν | [τ]ῶν ἰαρηῶν. For another example of an official with a similarly clearly defined personal remit, see also *Syll.*<sup>3</sup> 671, lines 11-13: torch racers must be provided by each *phyle*, and it is the *hegemones* of the *phylai* who are responsible for providing them. It is most probable that each of the *hegemones* would have been responsible for his own *phyle*, which explains why the penalty clause prescribes an individual penalty: εἰ δὲ τις τῶν ἀλεγμόνων μὴ παράσχοι εὐτάκτους τοὺς λαμπαδίζοντας, πράκτιμος ἔστω τῶν πόλεω ἀργυρίου δέκα | στατήρων ποθιέρων.



fails to exact the money as prescribed, the person best placed to denounce him would be not his colleagues, nor, obviously, the soldiers who had escaped having to pay the money, but the priest to whom the money is due.<sup>49</sup>

The Lindian enactment, moreover, provides an example of a case where control is exercised not only by the board of controllers at the end of the year, but also by another board or person occupying an official position, in this instance the priest who would be directly affected by any negligence on the part of each *strategos*. The safety measure provided by playing several boards against each other is found in other penalty clauses, too, especially those relating to crimes of omission.<sup>50</sup> In so far as the tasks assigned to different boards were interdependent, there would have been an obvious motive for members of one board that had faced obstructions because of non-compliance by members of another board to report any irregularities – not least in order to establish their own innocence.

Thus, it is possible to explain the apparent tendency suggested by the epigraphical material to employ penalty clauses that were directed specifically at individual, culpable board members especially when the offence itself was easily attributed to a particular board member and clearly affected an outside interested party. However, we are still left with the question how the collective penalty clauses might have contributed to increasing the chance that offences might be reported. For on the face of it, at least, the threat of a collective penalty would seem positively to constitute an encouragement for all officials on the board *not* to draw attention to offences committed by any of its individual members.

As far as collective penalties for offences of commission are concerned, the disincentive for officials to report each other may not have been too much of a problem, since at least ten of the sixteen offences would directly have affected a third party, who might be expected to ensure that the offence was reported.<sup>51</sup> In a

<sup>49</sup> For another example where a sanctuary and/or its personnel constituted an interested third party with an obvious motive for reporting an offence, see *IG XII/4.1*, 103, lines 110-114 which prescribes a penalty of 500 drachmai, payable to the sanctuary of Apollon, if an incoming official (or board of officials) fails to perform the required sacrifice upon entering into office.

<sup>50</sup> *E.g.* *IG IX/1<sup>2</sup>.4*, 798, lines 100-102 (Korkyra, C2); *IG XII/4.1*, 103, lines 110-114 (Kos C2, relating to *archontes* generally as well as to *napoiai* and *epimenoioi*); *IG XII/1*, 155d, lines 90-95.

<sup>51</sup> *IG XII/7*, 3B, lines 40-46 (Arkesine C4, affecting the litigant who was taken to court in contravention of the amnesty); *IK* 35, 914, lines 8-10 (Chalketor C4 or C3, affecting an individual worshipper); *CID* 4, 51, lines 6-12 (Delphi C3, affecting an individual subjected to unlawful seizure); *CID* 1, 9 = Rhodes-Osborne 2003, 1 A, lines 35-44 (Delphi, Labyadai C4, affecting an individual who has been given illegal instructions by the *tagoi*); *IC IV* 78, lines 4-7 (Gortyn C5, affecting an individual who has been unlawfully subjected to *syle*); *IG XII/4.1*, 315, lines 4-8 (Kos C2, affecting the priest who was entitled to a sacrifice prior to the enrolment of individuals into civic subdivisions); *IG XII/4.1*, 325, lines 12-16 (Kos C3, affecting the priest who was entitled to a sacrifice prior to the handing over of *deltoi* to contractors); *IG XII/4.1*, 318, lines 5-9 (Kos C3,



further two cases, the offence as defined could potentially have involved more than just one board, which, as suggested above, may have increased the likelihood of detection.<sup>52</sup> In these instances, the readiness of the affected board members to turn against each other would not have been as decisive for the process of enforcement as when the crime was “victimless” or otherwise “invisible.” The main reason for the prescription of collective fines in such cases was very likely the desire to create a deterrent by motivating the officials to monitor each other in order to prevent the offence in the first place.

The matter is far more complicated when it comes to crimes of omission. As noted earlier, many of the offences of omission were “victimless crimes,” and many of them may have been difficult to detect by the controlling boards on the basis of the official accounts alone. Of the 80 collective penalty clauses for crimes of omission, only fifteen concern crimes that would have affected an interested third party,<sup>53</sup> while a further nine play two or more boards against each other. But in the remaining 56 examples, it is likely that detection would have depended heavily on the inspections carried out by boards of controllers and, above all, on board members being prepared to inform against each other, all the more so for crimes that were “victimless” as well as “invisible.”

---

affecting priests entitled to a sacrifice before the registration of manumissions); *IPArk* 17, lines 91-92 (Stymphalos C4, affecting an individual subjected to unlawful *syle*). In *IG XII/4.1*, 79, lines 38-41 (Kos, C2), the interested party is arguably the donor Phanomachos Thessalou, who would have had an interest in reporting any breach of the entrenchment clause.

<sup>52</sup> *SEG* 33, 679, lines 75-80 (Paros C2, involving both *archontes* and *apodektes*) and *IG XII Suppl.*, 644, lines 26-33, a royal *diagramma* which plays the *phourarchoi* against the *phylarchoi*.

<sup>53</sup> *IG XII/3*, 67, lines 9-13 = Migeotte 1984, no. 49 (Arkesine C4/3, failure by *tamiai* to pay the *polis*' creditor); *IG XII/3*, 69 lines 13-16 = Migeotte 1984, no. 50 (Arkesine C3, failure by *tamiai* to pay the *polis*' creditor); *SEG* 53, 1651, lines 11-14 (Arykanda C2/1, failure to publish names of contractors); *ID IV*, 503, lines 46-48 (Delos C3, failure by *boule* to register debt owed by a contractor to his guarantor); *ID IV*, 502A, lines 17-20 (Delos C3, failure by *hieropoioi* and *epistatai* to pay contractor his due); *CID* 1, 9 = Rhodes-Osborne 2003, 1C, lines 12-16 (Delphi, Labyadai, C5/4, failure by *tagoi* to execute verdict on behalf of volunteer prosecutor); *IC III iii* 4 = Chanotis 1996, no. 28, lines 30-33 (Hierapytna and Priansos, C3, failure by *kosmoi* to pay envoys); *IK* 3, 25, lines 131-153 (Ilion C4/3, failure by *archontes*, *bouleutai* and *tamias* to announce honours for tyrannicides or to register them); *IScM II.1*, 58 (Istros C2, failure by *episkopoi* to crown benefactor annually); *SEG* 51, 1499, lines 30-33 (Leukoeideis C2/1, failure by *komarchoi* to crown honorand); *Milet I.3*, 147A, lines 35-37 (Miletos C3, failure by *anataktai* to allocate funds to contributors); *Milet I.3*, 147A, lines 37-40 (Miletos C3, failure by *tamiai* to pay stipend to contributors); *Milet I.6*, 187, lines 5-7 (Miletos C5, failure by *epimenioi* to pay reward to those responsible for killing returning exiles); *IG XII/4.1*, 132, lines 110-114 (Telos C4/3, failure by *tamiai* and *hieropoloι* to restore property to individuals as prescribed); *PEP Teos* 41 = Laum 1914, no. 90, lines 66-69 (Teos C2; failure by *tamiai* to pay educational personnel as prescribed).

How likely would such reporting have been in practice, and how might the use of collective penalties have provided an incentive for a board member to blow the whistle? Let us, for a moment, consider a hypothetical example as seen from the point of view of an individual official. He knows not only that a sum of money is to be exacted by his board, but also that one or several of his colleagues have used this as an opportunity for bribery by striking a deal with the person from whom the money was to be exacted. They pocket the bribe and subsequently claim that *praxis* is impossible to carry out. Our official knows that there is likely to be a gap in the board's account and that, consequently, there is a risk of detection, however small. The board's failure to carry out *praxis* as prescribed will affect him personally as well as the rest of his colleagues. The most obvious way in which he might hope to escape the fine is to report the offence. However, in order to escape the penalty, he will have to report the offence *not* as a crime of omission but instead as a crime of commission committed by specific, named colleagues – that is, as an act of bribery.

The strategy of converting an offence from a collective one of omission into one of commission that could then be pinned on one or several individuals is not as far-fetched as it might perhaps first seem. At least one example is provided by the Attic orators. The speaker of Dem. 22, Diodotos, anticipates precisely this tactic from Androtion and other *bouleutai* in their defence of the *boule*'s failure to have the required number of triremes constructed during their period of office. They will assert that the treasurer of the *trieropoioi* has embezzled two and a half talents (Dem. 22, 17) and that this has rendered the *boule*'s task impossible. They will claim that, consequently, the *boule* is not to blame for the offence of omission and should not be denied its crown. Diodotos dismisses the validity of this an excuse for the council's failure to carry out its duty, but his argumentation is obviously highly tendentious. It cannot be taken for granted that the rest of the Athenians, including the judges, would have shared his opinion. Many may well have agreed that this was a plausible excuse, and that this would be sufficient reason for the *bouleutai* to be exculpated.

When a mandatory legal hearing was prescribed prior to the imposition of the penalty in connection with the board's *euthynai*, be it a hearing where individual officials were subjected to a proper trial or a hearing of the "Arginousai" or "Plataiai" type, there may have been an opportunity for the defendant to incriminate his colleagues even at this late stage. By contrast, in those cases where the collective fines were to be imposed summarily and instantly by another board of officials or by a council, it may have been all the more urgent for a board member who knew about offences such as bribery or embezzlement committed by his colleagues to report the offence well in advance of the mandatory scrutiny at the end of the year. An official who was aware that a crime of bribery or embezzlement had been committed by a colleague would not have been required to wait until the end of the year in order to make his denunciation, as long as there were procedures akin to the *graphe doron* or *eisangelia*, which are attested for classical Athens, and which almost certainly

existed in other Greek states as well in various shapes and forms. Furthermore, it is possible that, if the collective penalty was imposed summarily during the officials' period of office, an individual board member might also himself create an opportunity for being subjected to an individual legal hearing and being granted a personal defence, simply by refusing to pay the fine and ending up as a defendant in court as a result.<sup>54</sup>

From the point of view of the community, be it a *polis*, a civic subdivision, or other association, the practice of prescribing collective fines, especially for crimes of omission, would, I think, have created a win-win situation. If the officials decided to protect each other and close ranks, they would all have been required to pay up. The question of individual culpability would have been irrelevant as long as it could be firmly established that they had left a prescribed task undone. As a result, the community would be amply compensated for any financial damage caused by the board's neglect.<sup>55</sup> But if just one of the board members decided to act as denunciator and turn on his colleagues in order to escape the penalty himself, this would provide

<sup>54</sup> See the examples in n. 26 and 27 above. This was often a high-risk strategy, since refusal to pay the summary fine up front might result in the fine being increased, sometimes doubled.

<sup>55</sup> In some instances it is made clear in the penalty clause that each individual member of the board would be required to pay the entire penalty, and sometimes even double. In such cases, the money destined for the treasury would be several times the amount that may have been lost due to the officials' non-compliance, provided that all the board members paid up as prescribed. See e.g. *CID* 1, 9 = Rhodes-Osborne 2003, 1A, lines 35-38, B, lines 25-31, C, lines 12-16 (Delphi, Labyadai C5/4); *IC* I ix 1 = Chaniotis 1996, no. 7, lines 108-114 (Dreros, C3); Minon 2007, no. 20 = *IvO* 2, lines 2-5 (Elis C5); *IK* 3, 25, lines 131-153 (Ilion C4/3); *IG* XII/8, 51, lines 6-8 (Imbros C2); *IC* III iv 7, lines 16-23 (Itanos C3); *Milet* I.6, 187, lines 8-9 (Miletos C5); *Milet* I.3, 145, lines 23-25 (Miletos C2); *IG* XII/3 *Suppl.*, 87, lines 7-9 (Nisyros C3); *PEP Teos* 41 = Laum 1914, no. 90, lines 66-69 (Teos C2); *IC* IV 78, lines 4-8 (Gortyna C5); *IC* IV 79, lines 116-119 (Gortyna C5); *IC* I xix 1 = Chaniotis 1996, no. 11, lines 14-16 (Malla and Lyttos C3); *IC* I viii 13 = Chaniotis 1996, no. 50, lines 18-19 (Hierapytna and Knossos C2; note that in this text, *hekastos ho kosmos* may refer to each of several boards rather than to the individual members of a single board; this applies also to *IC* I xvi 1 = Chaniotis 1996, no. 18, lines 31-34, Lato and Gortyn C3, as well as to *IC* I xvi 5 = Chaniotis 1996, no. 61, lines 25-30, Lato and Gortyn C2, and to *IC* III iii 3B = Chaniotis 1996, no. 26, lines 4-7, Hierapytna and Lyttos C2). But although a considerable number of penalty clauses explicitly stipulate that each official is to pay the penalty in full, there are many others which are more ambiguous. It is frequently the case that a collective penalty clause simply prescribes that the officials are to pay or owe a certain amount. It may well be implied in some or all of these instances that the full penalty was to be imposed on each and every board member, but another possible interpretation is that the board members would have been required to share the liability between themselves, as recently suggested by Johnstone 2011, p. 132. If so, the treasury would still have received compensation (and often amply so) for the officials' negligence – but how the members of the affected board would have ensured that each of them paid his fair share is quite another question, which deserves more attention than can be devoted to it here.

an opportunity for “invisible,” victimless crimes of commission to be exposed, prosecuted, and punished. Above all, collective penalties of this type would in themselves have constituted a significant deterrent against wrongdoing in the first place, since the board members would have had a powerful, personal incentive to be constantly vigilant and to assume personal responsibility for ensuring that their collective tasks, however unpleasant, onerous or dangerous, would be carried out as prescribed.

## BIBLIOGRAPHY

- Chaniotis 1996: A. Chaniotis, *Die Verträge zwischen kretischen Poleis in der hellenistischen Zeit*, Stuttgart.
- CID 1: G. Rougemont (ed.), *Corpus des inscriptions de Delphes, 1. Lois sacrées et règlements religieux*, Paris 1977.
- CID 4: F. Lefèvre (ed.), *Corpus des inscriptions de Delphes, 4. Documents amphictioniques*, Athens 2002.
- Fröhlich 2004: P. Fröhlich, *Les cités grecques et le contrôle des magistrats (IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.)*, Geneva.
- Gagarin 1997: M. Gagarin, *Antiphon. The Speeches*. Cambridge.
- IC: M. Guarducci (ed.), *Inscriptiones Creticae*, Rome 1935-1950.
- ID: *Inscriptiones de Délos*, 7 vols, Paris 1926-1972.
- IGBulg: G. Mihailov (ed.), *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*, 6 vols, Sofia 1958-1997.
- IK 1: H. Engelmann-R. Merkelbach, *Die Inschriften von Erythrai und Klazomenai*, 1, Bonn 1972.
- IK 3: P. Frisch (ed.), *Die Inschriften von Ilion*, Bonn 1975.
- IK 35: W. Blümel (ed.), *Die Inschriften von Mylasa*, 2, Bonn 1988.
- IK 38: W. Blümel (ed.), *Die Inschriften der rhodischen Peraia*, Bonn 1991.
- IK 48: S. Şahin (ed.), *Die inschriften von Arykanda*, Bonn 1994.
- IK 51: J. Stauber (ed.), *Die Bucht von Adramytteion*, 2, Bonn 1996.
- I.Oropos: V. Petrakos (ed.), *I Epigraphes tou Oropou*, Athens 1997.
- IPArk: G. Thür-H. Taeuber (eds.), *Prozessrechtliche Inschriften der griechischen Poleis: Arkadien (IPArk)*, Vienna 1994.
- I.Priene: F. Hiller von Gaertringen (ed.), *Inschriften von Priene*, Berlin 1906.
- IScM: *Inscriptiones Scythiae Minoris Graecae et Latinae*, Bucarest 1980-.
- I.Thesp.: P. Roesch (ed.), *Les inscriptions de Thespies*, Lyon 2007.
- IvO: W. Dittenberger-K. Purgold (eds.), *Die Inschriften von Olympia*, Berlin 1896.
- Johnstone 2011: S. Johnstone, *A History of Trust in Ancient Greece*, Chicago-London.
- Kahrstedt 1936: U. Kahrstedt, *Untersuchungen zur Magistratur in Athen. Studien zum öffentlichen Recht Athens*, II, Stuttgart.

- Koerner 1987: R. Koerner, *Beamtenvergehen und deren Bestrafung nach frühen griechischen Inschriften*, *Klio* 69, p. 450-498.
- Laum 1914: B. Laum, *Stiftungen in der griechischen und römischen Antike. Ein Beitrag zur antiken Kulturgeschichte*, Leipzig.
- LSAM: F. Sokolowski (ed.), *Lois sacrées de l'Asie Mineure*, Paris 1955.
- LSCG: F. Sokolowski (ed.), *Lois sacrées des cités grecques*, Paris 1969.
- Migeotte 1984: L. Migeotte, *L'emprunt public dans les cités grecques*, Québec.
- Milet: Milet*, Berlin 1906-.
- Minon 2007: S. Minon, *Les inscriptions éléennes dialectales (VI<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.)*, I, Geneva.
- OGIS: W. Dittenberger (ed.), *Orientalis Graeci inscriptiones selectae*, Leipzig 1903-1905.
- PEP: D. F. McCabe *et al.* (eds.), *Princeton Epigraphical Project*, Princeton 1984-1989.
- Piérart 1971: M. Piérart, *Les EYΘYNOI athéniens*, *L'Antiquité classique* 40, p. 526-573.
- Rhodes-Lewis 1997: P. J. Rhodes-D. M. Lewis (eds.), *The Decrees of the Greek States*, Oxford.
- Rhodes-Osborne 2003: P. J. Rhodes-R. Osborne, *Greek Historical Inscriptions, 404-323 BC*, Oxford.
- Rubinstein 2008: L. Rubinstein, *Response to James P. Sickinger*, in *Symposion 2007*, Vienna, p. 113-124.
- Rubinstein 2010: L. Rubinstein, *Praxis. The enforcement of Penalties in the Late Classical and Early Hellenistic Periods*, in *Symposion 2009*, Vienna, p. 193-215.
- Rubinstein forth.: L. Rubinstein, *Summary Fines in Greek Inscription and the Question of Greek Law*, in M. Gagarin-P. Pearlman (eds.), *Greek Law in the Twenty-First Century*, Austin, forthcoming.
- Schwyzler 1923: E. Schwyzler *Dialectorum Graecarum exempla epigraphica potiora*, Leipzig.
- Syll.*<sup>3</sup>: W. Dittenberger, *Sylloge inscriptionum Graecarum*, 4 vols, 3<sup>rd</sup> ed., Leipzig 1915-1924.
- Todd 2007: S. C. Todd, *A Commentary on Lysias. Speeches 1-11*, Oxford.
- Voutiras-Sismanides 2007: E. Voutiras-K. Sismanides, *Δικαιοπολιτών συναλλαγαι. Μία νέα επιγραφή από τη Δίκαια αποικία της Ερέτριας*, in E. Voutiras (ed.), *Ancient Macedonia*, VII, Thessaloniki 2007, p. 253-274.

JULIEN FOURNIER (NANCY)

## LES MODALITÉS DE CONTRÔLE DES MAGISTRATS DE THASOS AUX ÉPOQUES CLASSIQUE ET HELLÉNISTIQUE : RÉPONSE À LENE RUBINSTEIN

Il me faut, avant toute chose, remercier et féliciter Lene Rubinstein pour cette belle et originale étude sur le contrôle des magistrats dans les cités grecques. Le sujet y est abordé non pas sous l'angle de la reddition de comptes – un thème fréquemment étudié, et en dernier lieu par P. Fröhlich<sup>1</sup> –, mais à travers un matériau plus austère, de par son caractère laconique et apparemment répétitif : les clauses pénales qui se rencontrent à la fin d'un grand nombre de règlements publics au IV<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

La force de l'étude réside dans le dépouillement systématique de la foisonnante documentation épigraphique de cette époque et dans la prise en compte d'un échantillon suffisamment large (une centaine de clauses) pour donner un juste aperçu des différents systèmes adoptés. Le travail de Lene Rubinstein pose la question essentielle mais délicate du caractère performatif de ces clauses et de leur capacité, en particulier, à remplir leur fonction de prévention ou de sanction des entorses ou des négligences commises par les magistrats. À cet égard, l'enquête implique un raisonnement subtil sur les non-dits des décrets, sur les failles possibles de leurs dispositifs juridiques, sur le silence des magistrats et sur les arrangements tacites qui pouvaient exister au sein des collèges, mais n'ont pas laissé de traces dans la documentation écrite.

Les rédacteurs des décrets civiques prévoyaient le plus souvent des amendes en cas de manquement avéré de l'un d'entre eux aux devoirs de sa charge. Mais en quelle mesure ces entorses pouvaient-elles parvenir à la connaissance des autorités civiques et donner lieu à une sanction ? Un certain nombre d'entre elles ne risquait-il pas de passer inaperçu et de rester impuni ? Pour apporter une réponse nuancée à ces questions, Lene Rubinstein prend en compte tous les cas de figure dans lequel un magistrat pouvait être amené à faillir à sa mission, et en vient à établir plusieurs distinctions importantes.

Elle relève d'abord deux catégories d'infraction, du point de vue du magistrat impliqué. D'une part, les « crimes d'omission », regroupant largement tous les manquements des magistrats à leur devoir, par négligence ou sous une forme de pression sociale. D'autre part, les « crime de compromission », qui impliquaient une infraction délibérée au règlement et pouvaient faire l'objet d'une dénonciation auprès des autorités judiciaires. Lene Rubinstein

---

<sup>1</sup> Fröhlich 2004, avec renvoi à la bibliographie antérieure.

sépare aussi deux catégories d'affaires, du point de vue de la partie lésée. D'une part, les affaires impliquant les intérêts de deux parties privées et faisant donc une victime individuelle qui, par intérêt, était poussée à porter une dénonciation devant un magistrat en vue d'obtenir réparation. D'autre part, les affaires sans victime privée, où seuls des intérêts publics étaient lésés : ce sont précisément ces affaires qui encourageaient le plus grand risque de passer inaperçues, du moment que l'un des magistrats du collège – pour peu qu'il en eût connaissance – ne les dénonçait pas. Une troisième distinction concerne la sanction : l'amende individuelle, infligée à celui des magistrats qui avait commis une infraction par omission ou compromission, se différencie de l'amende collective, affectant l'ensemble des magistrats d'un même collège, sans distinction de responsabilité.

Pouvait-on compter sur une dénonciation faite par un magistrat contre l'un de ses collègues ? C'est une possibilité qu'ouvraient théoriquement les clauses fixant une amende individuelle à l'encontre du magistrat convaincu d'une infraction : en distinguant les niveaux de responsabilité, en donnant à chaque magistrat la possibilité de dissocier son sort de celui des autres membres du collège, ce système favorisait a priori la délation de délits par des magistrats contre d'autres magistrats. Lene Rubinstein montre toutefois que la pression sociale inhérente aux cités ne favorisait guère cette tendance. Dans les petites cités plus encore que dans les grandes, il arrivait fréquemment que les magistrats se connussent avant même leur entrée en fonction et fussent unis par des liens de parenté ou d'alliance. Une certaine forme de solidarité pouvait les dissuader d'émettre une dénonciation à l'encontre d'un collègue. De fait, ce type de clause individuelle est minoritaire dans les inscriptions et s'applique surtout aux affaires ayant fait une victime particulière, hors du collège. Cette victime était poussée par ses intérêts propres à intenter immédiatement une action contre le magistrat soupçonné de malversation, épargnant ainsi aux magistrats du collège de dénoncer effectivement l'un des leurs. Le principe de dénonciation et de sanction individuelle fonctionnait donc à condition que pût intervenir un dénonciateur extérieur, contrariant la tendance des membres du collège à se protéger mutuellement.

Pour pallier l'absence de tout dénonciateur potentiel, les rédacteurs des décrets s'appuyaient de préférence sur le principe de responsabilité collective. En prévoyant une amende payable par tous les membres du collège, sans distinction de responsabilité individuelle, les clauses pénales incitaient par avance les intéressés à agir de manière véritablement collective, sans se décharger les uns sur les autres des tâches les plus ingrates ou les plus mal considérées, comme la perception des amendes. Il s'agit en quelque sorte d'une mesure préventive, dissuasive, misant sur l'autorégulation des magistrats pour éviter toute défaillance individuelle. Le principe de collégialité des magistratures était un rempart potentiel contre la corruption et le favoritisme. La responsabilisation collective, qui s'exprime à travers les clauses pénales, était un moyen de rendre opérant ce principe.

Lene Rubinsten parvient donc, me semble-t-il, à renouveler notre interprétation des clauses pénales, en s'intéressant à ce qu'elles révèlent du fonctionnement des collèges de magistrats, mais aussi en prenant en compte, au delà des aspects proprement institutionnels, des éléments d'histoire sociale, en particulier ce qu'on pourrait appeler le corporatisme des magistrats.

Pour ma part, je voudrais mettre à profit cette nouvelle approche pour réexaminer un dossier particulier : celui des règlements de la cité de Thasos entre le V<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., pris en compte dans le dépouillement opéré par Lene Rubinstein. Thasos est un très bon exemple de cité de taille moyenne où les citoyens les plus aisés se côtoyaient régulièrement dans les fonctions politiques et administratives, et où devait exister une forte solidarité au sein de l'élite dirigeante<sup>2</sup>.

Dans les règlements thasiens, les clauses pénales impliquant des magistrats concernent surtout leurs fonctions d'exécution judiciaire – capacité à infliger des amendes à des particuliers ou à d'autres magistrats et éventuellement à en opérer le recouvrement –, mais aussi leur capacité à introduire devant un tribunal des poursuites, en particulier contre les auteurs de propositions contraires aux décrets existants. L'échelonnement d'une vingtaine de textes sur plusieurs siècles permet de suivre l'évolution du contrôle des magistrats, depuis sa première apparition dans un texte du début du V<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la mise au point d'une procédure complexe au début du IV<sup>e</sup> siècle, qui perdura au moins jusqu'au III<sup>e</sup> siècle. Je voudrais retracer brièvement les étapes de ce développement, à la lumière de quatre des textes les plus significatifs et les mieux conservés.

La première inscription est un règlement d'urbanisme du premier quart du V<sup>e</sup> siècle, connu et publié sous le nom de « stèle du Port », en raison de son lieu de découverte<sup>3</sup>. La loi soumettait les habitants du centre urbain à un certain nombre de règles : entretien des rues, enlèvement des ordures, comportement en bordure des voies publiques. Différents collèges de magistrats étaient responsables de l'application de ces mesures et des sanctions prévues pour ceux qui y contreviendraient. Les clauses de la fin du texte sont les plus explicites (l. 45-49) :

[...] ὅς δ' ἄν τι τούτων ποιήῃ, ἡμίεκτον κατ' ἕκαστον ὀσάκις ἄν ποιῆῃ ὀφελέτω τῆι πόλι, πρη[σ]όντων ἐπιστάται καὶ τῶμυσυ αὐτοῖ ἰσχόντων : ἄν δὲ μή, διπλήσι-  
ον ὀφελόντων τῆι Ἀρτ[έ]μιδι τῆι Ἐκάτη.

*Pour toute infraction, on devra verser chaque fois, aussi souvent que l'infraction sera commise, une hémihecte à la cité. Les épistates procéderont au recouvrement et garderont la moitié pour eux-mêmes. Sinon, ils devront verser le double à Artémis Hécate.*

<sup>2</sup> Les listes d'archontes et de théores de la cité, bien qu'elle ne soient que partiellement préservées, laissent deviner un milieu assez restreint, où les membres de quelques grandes familles, sur plusieurs générations, remplissaient couramment la fonction d'archonte puis celle de théore, après avoir appartenu à des collèges de moindre importance. Voir par exemple Pouilloux 1954, p. 265.

<sup>3</sup> Duchêne 1992 (*SEG* 42, 785).



Les épistates, responsables de la propreté des rues, paraissent avoir été habilités à imposer sommairement des amendes et à en pratiquer immédiatement le recouvrement<sup>4</sup>. La procédure était rapide, adaptée à des situations de flagrant délit. Il pouvait arriver que les magistrats manquassent à leurs obligations. Auquel cas, l'entorse était, par nature, très difficile à déceler. Elle pouvait s'apparenter à ce que Lene Rubinstein désigne comme un « délit sans victime ». Le non-respect des règles d'hygiène ou de décence sur la voie publique ne brimant pas directement les intérêts d'un particulier, déterminé à porter plainte, un arrangement entre le citoyen fautif et un des épistates ne lésait que les caisses de la cité, dans lesquelles l'amende ne tomberait pas. En l'absence de témoin, une telle manœuvre n'avait que peu de risques d'être détectée. Pour limiter les dérives, le décret prévoyait deux mesures complémentaires.

La première était incitative et consistait en un intéressement financier. Il était prévu que les épistates recevraient eux-mêmes la moitié de toute amende infligée à un contrevenant. L'intéressement des magistrats est un phénomène rare, attesté par ce seul document à Thasos, et connu par quelques autres occurrences dans le monde grec<sup>5</sup>. Cette mesure les encourageait à opérer la *praxis*, dans un contexte de pression sociale, où il pouvait être délicat d'imposer une amende à des parents, des voisins ou simplement à des connaissances.

La deuxième mesure était dissuasive : elle stipulait que les épistates paieraient au contraire eux-mêmes le double de l'amende, s'ils négligeaient d'en assurer la perception. Cette clause implique l'existence d'une forme de contrôle des épistates, même si aucune responsabilité n'est mentionnée dans le décret, ni devant leurs successeurs dans la fonction, ni devant un autre collègue de magistrats. Il semble que les épistates devaient d'abord se contrôler mutuellement. En effet, aucune distinction n'est opérée entre eux. Il n'est pas précisé que seul l'épistate négligent serait sanctionné. Tous, au contraire, devraient contribuer au versement d'une amende collective. Comme l'a fait remarquer Lene Rubinstein, en l'absence de dénonciateur potentiel, le principe de responsabilité financière collective était fait pour que les magistrats veillassent à ce qu'aucun d'entre eux ne se dérobat au devoir de *praxis*. La perspective de recevoir la moitié des amendes collectées, conjuguée au risque de payer le double des amendes non perçues, incitait les épistates à agir de manière véritablement collégiale, et à éviter toute dérive ou toute négligence.

---

<sup>4</sup> Le nombre des épistates dans la première moitié du v<sup>e</sup> siècle av. J.-C. n'est pas connu. Au iv<sup>e</sup> et au iii<sup>e</sup> siècle, ils formaient un collège de six membres. Leurs fonctions, telles qu'elle sont connues par des inscriptions postérieures à la stèle du Port, s'étendaient bien au-delà de la surveillance de la voirie et s'apparentaient à des missions d'exécution judiciaire et de police dans tous les secteurs de la vie publique : ils recevaient les dénonciations sommaires par *endeixis* ou *apagôgê*, faisaient exécuter les sentences des tribunaux et opéraient la *praxis* des amendes. Sur ces magistrats, voir Pouilloux 1954, p. 402-403 ; Salviat 1958, p. 204-206 ; Duchêne 1992, p. 68-71.

<sup>5</sup> Voir Duchêne 1992, p. 62 n. 22.

Dans les inscriptions de la fin du <sup>v</sup> siècle, apparaît en outre la possibilité d'une initiative individuelle venant doubler la poursuite intentée par un collège de magistrats<sup>6</sup>. La deuxième loi sur le commerce du vin, datée entre les années 400 et 390<sup>7</sup>, présente les clauses pénales les plus détaillées (l. 1-8) :

[- - - αὶ δὲ]

θωιαὶ καὶ ἀπενγύαι ἔστων κατὰ ταυτά. ἂν δὲ μηδὲς ἀπ[εργυ-]  
[ᾱ]ι, οἱ πρὸς τὴν ἡπειρον ἐπιτετραμμένοι δικασάσθων· ὅτ[ε]  
δ' ἂν νικήσωσι, τῆς πόλεως ἢ θωιῆ ἔστω πᾶσα· ἂν δὲ οἱ ἐπιτε-  
ραμμένοι μὴ δικάσωνται πυθόμενοι, αὐτοὶ τὴν θωιὴν δι-  
λησίην ὀφελόντων· δικασάσθω δὲ ὁ βολόμενος κατὰ ταυτά,  
καὶ τῆς θωιῆς τὸ ἥμισυ ἰσχύτω, καὶ τὴν δίκην οἱ δημιοργο-  
ὶ δόντ<ων> κατὰ τῶν ἐπιτετραμμένων κα<τὰ> ταυτά.

*Les amendes et les cautions seront les mêmes ; si personne ne dépose de caution, les commissaires au continent intenteront l'action ; quand ils l'emporteront, l'amende tout entière reviendra à la cité. Si les commissaires n'intentent pas l'action alors qu'ils ont eu connaissance du délit, eux-mêmes paieront le double de l'amende ; quiconque le voudra pourra intenter l'action dans les mêmes conditions, la moitié de l'amende lui reviendra et les démiourgoi procéderont à l'action contre les commissaires dans les mêmes conditions.*

Le début du texte étant mutilé, nous ignorons à quel type d'infractions se rapportaient précisément les amendes évoquées. La responsabilité des poursuites contre les contrevenants à la loi revenait à un collège de magistrats appelés οἱ πρὸς τὴν ἡπειρον ἐπιτετραμμένοι, en qui il faut reconnaître des commissaires chargés de l'administration des possessions continentales de Thasos. Le texte ne précise pas si les commissaires étaient également en charge du recouvrement des amendes. Quoi qu'il en soit, il n'est plus question d'un intéressement des magistrats. En cas d'omission volontaire de leur part (πυθόμενοι), les magistrats devaient collectivement payer le double de l'amende<sup>8</sup>. Le principe de l'amende collective était maintenu, destiné à ce que les magistrats assurassent de concert toute l'étendue de leur fonction inquisitoire.

<sup>6</sup> La plus ancienne attestation de l'initiative individuelle figure dans la loi sur le vin et le vinaigre éditée par Pouilloux 1954, p. 37-45 n° 7, datée vers 480-465 av. J.-C. : l'initiateur de l'action (ὁ κατειπών), après avoir déposé caution auprès des Trois Cents, devait recevoir la moitié de l'amende en cas de succès. Mais la procédure n'était pas la même : il n'est pas question, dans la partie conservée, de doubler la fonction inquisitoire des magistrats.

<sup>7</sup> *IG XII Suppl.*, 347 II. Sur ce texte, voir les commentaires et interprétations de Salviat 1986, p. 147-149, et, plus récemment, Brunet 1997, p. 238-242 ; 2007, p. 327-329 n° 3 (datation et insertion de ce document dans l'histoire politique et économique de la cité).

<sup>8</sup> Le même principe est adopté dans le règlement des carpologues, vers 425-415 av. J.-C. (*IG XII Suppl.*, 349, complété par Salviat 1968-1970).

En cas de défaut des responsables, les poursuites pouvaient être intentées par tout particulier volontaire. Le particulier y était incité par la perspective de l'intéressement : il recevrait la moitié de l'amende infligée au contrevenant<sup>9</sup>. Des magistrats appelés *démiourgoi*, inconnus par ailleurs<sup>10</sup>, étaient quant à eux chargés d'introduire la poursuite contre les *épitetrammenoi*. Ici, la menace d'une amende collective incitait toujours les magistrats à ne rien omettre de leurs obligations. La garantie supplémentaire d'une initiative privée et d'un procès intenté contre les magistrats défaillants, en cas de manquement avéré, devait les dissuader d'y contrevenir sciemment.

À partir du tout début du IV<sup>e</sup> siècle et jusqu'au II<sup>e</sup> siècle, ce sont les magistrats dénommés *apologoi* qui se chargeaient d'entamer les poursuites et de faire office d'introducteurs en justice dans les procès qui mettaient en cause les intérêts de la cité<sup>11</sup>. Ils apparaissent dans une série de clauses interdisant la proposition ou la mise aux voix de clauses contraires aux décrets entérinés par le Conseil et par le Peuple. L'une des mieux conservées figure dans un décret d'octroi de la citoyenneté daté du début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (l. 13-16)<sup>12</sup> :

[...] ὅς δ' ἂν παρὰ ταῦτα εἴπηι ἢ ἐπέλθῃι ἢ ἐπιψηφίσῃι, τὰ τε δόξαντα ἄκυρα ἔστω κα[ὶ χι-]

<sup>9</sup> Le principe de l'intéressement du dénonciateur, à hauteur de la moitié de l'amende infligée, apparaît aussi, au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, dans le règlement sur les activités commerciales du port : Pouilloux 1954, n° 150, avec les lectures de Salviat 1958, p. 203 n. 1.

<sup>10</sup> Pouilloux 1954, p. 389, reconnaît en eux des magistrats investis dans des circonstances particulières pour exercer « une mission de contrôle sur les magistrats infidèles aux devoirs de leur charge ». Salviat 1986 donne plutôt aux *démiourgoi* le sens de citoyens « actifs », ayant accès aux magistratures, dans le cadre d'un régime oligarchique situé entre 411 et 405.

<sup>11</sup> Les *apologoi* apparaissent pour la première fois dans le bail du verger d'Héraklès, *IG XII Suppl.*, 353, l. 10, dont O. Picard, *CRAI* (1982), p. 416-417, situe la date peu avant 390. Ils y étaient chargés d'introduire les poursuites contre l'agoranome et contre le prêtre d'Asklépios, responsables du maintien en état du terrain. En cas de défaillance (de l'un ou de l'autre), les deux responsables encouraient sans distinction de responsabilité une amende collective, journalière, de façon à éviter que chacun ne se reposât sur l'autre. La première dédicace connue d'un collège d'*apologoi* est approximativement datée du milieu du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : Pouilloux 1954, p. 232-233. Sur les *apologoi*, qui formaient un collège de six membres et un secrétaire aux époques classique et hellénistique, voir Pouilloux 1954, p. 397-398 et 401-402 ; Fröhlich 2004, p. 194-198, qui compare leur action à celle des euthynes à Magnésie du Méandre et à Milet, ou à celle des *exétastai* à Démétrias, Béroia ou Samos.

<sup>12</sup> Décret d'octroi de la citoyenneté à Polyarètos, fils d'Hestiaios, de Zônè (vers 290-280 a.c.) : *IG XII/8*, 267. Comparer *IG XII/8*, 268, l. 10-11 ; *IG XII Suppl.*, 348, l. 9-10 (avec la restitution de Salviat 1958, p. 205 n. 5) ; 355, l. 7-8 ; 358, l. 10-11 ; 362, l. 13-14.

λίους στατήρας ὀφειλέτω ἱεροῦς τῶι Ἀπόλλωνι τῶι Πυθίωι, χιλίους δὲ τῆι πόλει. δικασάσθων δὲ οἱ [ἰ ἀπό-] λογοι· ἄν δὲ μὴ δικάσωνται, αὐτοὶ ὀφειλόντων, δικασάσθων δὲ οἱ ἀπολόγοι οἱ μετὰ τούτους αἰρεθέντε[ς]. δικασάσθω δὲ καὶ τῶν ἄλλων ὁ ἐθέλων, καὶ ἄν ὁ ἰδιώτης νικήσῃ, μετεῖναι αὐτῶι τὸ ἥμισυ τῆς καταδί[κῃς].

*Quiconque émettra une proposition contraire, ou se présentera (pour faire une proposition) ou mettra aux voix (cette proposition), verra ces mesures invalidées et sera redevable de mille statères consacrés à Apollon Pythien, de mille autres à la cité. Les apologoi intenteront l'action. S'ils ne l'intendent pas, eux-mêmes seront redevables et les apologoi désignés après eux intenteront l'action. Intentera aussi l'action celui des autres citoyens qui le voudra. Et si le particulier l'emporte, la moitié de l'amende lui reviendra.*

Spécialisés dans l'inquisition judiciaire, les *apologoi* n'étaient jamais intéressés au paiement de l'amende ni chargés de la perception<sup>13</sup>, mais toujours responsables devant leurs successeurs dans la fonction (ἄν δὲ μὴ δικάσωνται, αὐτοὶ ὀφειλόντων, δικασάσθων δὲ οἱ ἀπολόγοι οἱ μετὰ τούτους αἰρεθέντε[ς]). Eux-mêmes, en effet, étaient redevables d'une amende s'ils n'exerçaient pas les poursuites nécessaires<sup>14</sup>. L'initiative individuelle constituait encore une seconde possibilité, mais elle n'intervenait que comme garantie supplémentaire : outre les *apologoi*, un particulier pouvait déclencher la procédure, ce qui, en cas de succès, lui rapportait la moitié de l'amende.

Le décret sur les Braves morts à la guerre est l'unique règlement du IV<sup>e</sup> siècle à faire reposer les poursuites contre des magistrats sur la seule initiative populaire<sup>15</sup>. Ce cas particulier nécessite quelques remarques. L'exécution des nombreuses mesures du décret en l'honneur des ayants droit des défunts impliquait différents magistrats, agissant individuellement (apodecte, secrétaire du Conseil) ou en collègue (agoranomes, polémarches, gynéconomes, archontes, *apologoi*). Plutôt que de détailler au fil du texte l'amende encourue par chaque magistrat ou chaque collègue de magistrats en cas de manquement aux devoirs de la charge, comme c'était le cas dans la stèle du Port<sup>16</sup>, les rédacteurs du décret avaient choisi d'introduire une clause pénale unique, finale, valable pour tout contrevenant, quelle que soit sa fonction. En

<sup>13</sup> Les épistates continuaient dans certains cas d'assurer l'exécution de la sentence, après que les *apologoi* leur avaient transmis le verdict : voir le règlement sur les activités commerciales du port (Pouilloux 1954, p. 390-395 n° 150, avec les compléments donnés dans *REA* 61 [1959], p. 288-290) et le règlement sur le halage des navires dans le port (*IG XII Suppl.*, 348).

<sup>14</sup> Cette clause figure déjà dans le bail du verger d'Héraclès, *IG XII Suppl.*, 353, l. 10 : δικάζεσθαι δὲ τοὺς ἀπολόγους ἢ αὐτοὺς ὀφείλεν.

<sup>15</sup> Fournier-Hamon 2007 (*SEG* 57, 820), complété par Hamon 2010.

<sup>16</sup> Duchêne 1992, l. 10-13 (*archoi*) ; 47-49 (épistates).

tant que telle, cette clause unique ne pouvait prévoir pour quelque infraction que ce soit une amende applicable à la collectivité des magistrats concernés, mais uniquement une sanction individuelle, à l'encontre du seul contrevenant (l. 42-46) :

[(...) ὅστις δ' ἄν τι]  
 μὴ ποιήσῃ τῶν γεγραμμ[ένων τῶν ἐν τῷ ψηφίσματι]  
 ὑπόδικος μὲν ἔστω [τῶν πολιτῶν τῷ ἐθέλοντι, χιλί-]  
 οὺς δὲ στατῆρ[ας ὀφειλέτω τὸ μὲν ἡμισυ τῆι πόλει, τὸ δὲ]  
 ἡμισυ τῷ[ι δικασαμένῳι. vac]

*Quiconque ne respectera pas l'une des clauses de ce décret sera passible de poursuites de la part de [celui des citoyens qui le voudra] et encourra une amende de 1000 statères, dont la moitié reviendra à la cité et l'autre moitié à l'auteur des poursuites.*

L'omission complète des *apologoi*, dans leur rôle ordinaire d'initiateurs de la procédure, s'explique ici aisément par le fait qu'eux-mêmes faisaient partie des magistrats passibles de poursuites en cas de manquement aux dispositions du décret<sup>17</sup>. Alors même que le ressort de l'amende collective ne pouvait fonctionner, le système de l'initiative individuelle, seul prévu, demeurait approprié. En effet, le non-respect des clauses du décret par les différents magistrats (octroi de privilèges aux parents des morts à la guerre, fourniture d'une panoplie militaire aux garçons et d'une dot aux filles, versement d'indemnités de subsistance aux indigents) était certes perçu comme une attente à la communauté dans son ensemble, mais il ne pouvait manquer de faire des victimes particulières, promptes à dénoncer elles-mêmes ces irrégularités ou à mander un représentant pour le faire en leur nom.

Après les soubresauts politiques de la fin du v<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>, les règlements du iv<sup>e</sup> et du iii<sup>e</sup> siècle présentent des clauses pénales dont le formulaire, désormais stable, apparaît comme le développement et l'aboutissement des évolutions procédurales entamées au v<sup>e</sup> siècle.

Les règlements thasiens se fondent d'abord sur une procédure inquisitoire : un collège de magistrats – épistates, *démiourgoi* puis *apologoi* – était presque toujours chargé en premier lieu d'intenter les poursuites contre des particuliers ou contre d'autres magistrats. Les membres du collège encourageaient collectivement une amende majorée en cas d'omission. Il s'agit d'un trait récurrent depuis le début du v<sup>e</sup> siècle.

<sup>17</sup> Les *apologoi* étaient chargés, avec les archontes, de vérifier l'état d'indigence des orphelins qui sollicitaient de la cité le versement d'une allocation de subsistance. L. 27-29 : καὶ δο[κιμάζωσιν] οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ ἀπόλογοι ὁμόσαντες ἐνδεεῖς εἶν[αι] τοὺς ἐπιόντας τροφῆς.

<sup>18</sup> Sur l'histoire de Thasos à l'époque de la Guerre du Péloponnèse, voir Grandjean-Salviat 2000, p. 28-29 : entre 411 et 390 environ, la cité connut une alternance de régimes oligarchiques et démocratiques, au gré de la domination athénienne ou spartiate.

Cette mesure préventive les incitait à se contrôler mutuellement, pour éviter toute défaillance individuelle et n'omettre aucune de leurs obligations. Ces magistrats chargés de surveiller et, le cas échéant, de dénoncer et sanctionner le comportement d'autres magistrats ou de particuliers, étaient eux-mêmes contrôlés par d'autres corps. Les décrets du IV<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle précisent qu'en cas de défaillance des *apologoi*, leurs successeurs dans la fonction intenteraient les poursuites. Cette précision nouvelle confirme l'existence d'une forme de contrôle en fin de mandat, sinon d'une procédure de reddition de comptes à proprement parler, jamais attestée dans l'épigraphie thasienne<sup>19</sup>.

La procédure inquisitoire était presque systématiquement doublée par une forme de procédure accusatoire. En cas de défaillance des magistrats responsables des poursuites, tout citoyen était fondé à se substituer à eux pour assurer la défense des intérêts publics<sup>20</sup>. Le particulier agissant de sa propre initiative est désigné dans les inscriptions thasiennes comme ὁ β(ο)λόμενος<sup>21</sup> ou, plus souvent, comme τῶν ἄλλων ὁ ἐθέλων<sup>22</sup>. Dans ce dernier cas, « les autres » désignent l'ensemble du corps civique, à l'exception des magistrats à qui il revenait en priorité d'introduire l'action. Depuis la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la procédure accusatoire faisait l'objet d'une réglementation précise, au moins pour les délits les plus graves : en dehors des jours de fête religieuse ou de règlement des causes mensuelles, la possibilité était donnée à tout particulier de dénoncer quelqu'un auprès d'un magistrat par délation simple (*endeixis*) ou par prise de corps (*apagôgê*)<sup>23</sup>. L'initiative individuelle représentait un rempart efficace contre toute forme d'arrangement entre un magistrat et un particulier qui aurait pu faire une victime tierce. Par ailleurs, l'intéressement incitait à la dénonciation tous ceux qui auraient eu connaissance d'un délit sans en être directement les victimes.

Les règlements thasiens laissent donc entrevoir une triple forme de contrôle sur les collègues de magistrats investis de compétences judiciaires : un contrôle interne au collègue, fondé sur la responsabilité collective ; pour les *apologoi* au moins, un contrôle exercé par les successeurs dans la magistrature, à l'issue d'une forme

<sup>19</sup> Cf. Fröhlich 2004, p. 198, pour qui rien n'indique que les *apologoi* « aient été soumis à une quelconque reddition de comptes ». L'auteur estime, en revanche, que si une procédure de reddition de comptes existait à Thasos, « elle se trouvait vraisemblablement entre les mains des *apologoi* ».

<sup>20</sup> Sur cette procédure, commune à de nombreuses cités grecques aux époques classique et hellénistique, voir l'étude de Rubinstein 2003, qui s'appuie notamment sur les exemples thasiens (p. 96-98).

<sup>21</sup> *IG XII Suppl.*, 347 II, l. 6 ; Pouilloux 1954, n° 150, l. 10, avec la lecture de Salviat 1958, p. 203 n. 1.

<sup>22</sup> *IG XII/8*, 267, l. 16 ; 268, l. 10-11 ; *IG XII Suppl.*, 348, l. 10 ; 355, l. 7-8 ; 358, l. 10 (restitué) ; 362, l. 13.

<sup>23</sup> Voir la loi judiciaire éditée et commentée par Salviat 1958 (*SEG* 17, 415).

d'inventaire de l'exercice précédent ; enfin, en dernier ressort<sup>24</sup>, un contrôle exercé par les citoyens eux-mêmes. En ayant la possibilité de déclencher les poursuites, ceux-ci incitaient indirectement les magistrats à se conformer à leurs obligations.

## BIBLIOGRAPHIE

- Brunet 1997: M. Brunet, *Thasos et son Épire à la fin du V<sup>e</sup> et au début du IV<sup>e</sup> s. avant Jésus-Christ*, in P. Brulé-J. Oulhen (éd.), *Esclavage, guerre, économie en Grèce ancienne. Hommages à Yvon Garlan*, Rennes, p. 229-242.
- Brunet 2007: M. Brunet, *L'économie d'une cité à l'époque classique : Thasos*, in M. Debidour (éd.), *Économies et sociétés dans la Grèce égéenne, 478-88 av. J.-C.*, Nantes, p. 311-331.
- Duchêne 1992: H. Duchêne, *La Stèle du Port. Fouilles du Port I. Recherches sur une nouvelle inscription thasienne*, Paris.
- Fournier-Hamon 2007: J. Fournier-P. Hamon, *Les orphelins de guerre de Thasos : un nouveau fragment de la Stèle des Braves (ca 360-350 av. J.-C.)*, *BCH* 131, p. 309-381.
- Fröhlich 2004: P. Fröhlich, *Les cités grecques et le contrôle des magistrats (IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.)*, Genève.
- Grandjean-Salviat 2000: Y. Grandjean-F. Salviat, *Guide de Thasos*<sup>2</sup>, Paris.
- Hamon 2010: P. Hamon, *Études d'épigraphie thasienne, III. Un troisième fragment de la stèle des Braves et le rôle des polémarques à Thasos*, *BCH* 134, p. 301-315.
- Pouilloux 1954: J. Pouilloux, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, I, Paris 1954.
- Rubinstein 2003 : L. Rubinstein, *Volunteer Prosecutors in the Greek World*, *Dike* 6, p. 87-113.
- Salviat 1958: F. Salviat, *Une nouvelle loi thasienne. Institutions judiciaires et fêtes religieuses à la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, *BCH* 82, p. 193-267.
- Salviat 1968-1970: F. Salviat, *Le règlement des carpologues de Thasos IG XII Suppl. 349, Études classiques* 3, p. 237-247.
- Salviat 1986: F. Salviat, *Le vin de Thasos. Amphores, vin et sources écrites*, in J.-Y. Empereur-Y. Garlan (éd.), *Recherches sur les amphores grecques*, Paris, p. 145-196.

---

<sup>24</sup> Salviat 1958, p. 203, évoque un effort constant, dans la législation thasienne, « pour remplacer cette procédure accusatoire, traditionnelle dans toutes les cités grecques, par l'activité répressive des magistrats ». La persistance de cette pratique jusque dans les décrets du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. me laisse penser qu'il ne fut jamais question de la supprimer, mais qu'elle fut toujours et volontairement conservée comme élément de contrôle indirect des magistrats.

URI YIFTACH-FIRANKO (JERUSALEM)

## THE DEATH OF THE SURETY<sup>1</sup>

One of the most charming narratives in the *Odyssey* is the story of the adultery of Arês and Aphroditê, their apprehension and detainment by Aphroditê's husband Hêphaistos, and the subsequent council of the gods, in which Poseidôn, the culprit's uncle, proposes to Hêphaistos to act as surety for the future payment of indemnity to him by Arês.<sup>2</sup> Narrating this episode in a public feast held by the Phaeacians in honor of Odysseus, the *aidos* Dêmodokos does not need to explain to the audience what a surety is. That, for example, the surety was usually a close family member of the debtor/culprit and could be seized by the creditor until the defrayment of the debt, are two characteristics treated as self-evident both by the epic audience, that is by Odysseus and the Phaeacians, and by the audience of the Homeric epos. The Homeric epos does not contain many accounts of legal institutions, certainly not private-legal ones,<sup>3</sup> and the fact that it does give an account of the surety stresses the Greekness and commonness of this institution. Surety is as Greek as the *symposion*, the *xenia*, the athletic competition and the singing of the *aidos* itself, all institutions reported *en detail* in the section of the epos narrating Odysseus' stay with the Phaeacians.

The same picture is conveyed by our second source, *BGU XIV 2367* (late III CE, Alexandria). According to the prevailing view, this document records a section of the famous *Justizdiagramma* of Ptolemy II (ca. 273 BCE) that regulated the contents and diplomatic features of the Greek double document.<sup>4</sup> The fourth paragraph of this section enjoins the sealing of the document by the contracting parties. Among the parties who are required to attach their seals to the document we find the creditors, the debtors, the witnesses, as well as "our" sureties.<sup>5</sup> The law does

---

<sup>1</sup> I would like to thank Professor Willy Clarysse and Professor Edward Harris for reading and commenting on this paper.

<sup>2</sup> Hom., *Od.* VIII, 343-358. Cf. Cantarella 1965, p. 52, 64; 1964; Herrmann 1990, p. 97-102; Partsch 1909, p. 9-23.

<sup>3</sup> Still useful, and exhaustive, is Bonner-Smith 1930, p. 1-56. Regular contracts are mentioned particularly in connection with the hiring of day-laborers. Cf., e.g., *Od.* XVIII, 357-360.

<sup>4</sup> J. Mélèze-Modrzejewski 1984, p. 1176-1178; Wolff 1982, p. 371.

<sup>5</sup> *BGU XIV 2367.13-16* (late III BCE, Alexandria?): σφραγιζέσθωσαν δὲ οἷ τε δανείζοντες καὶ οἱ <sup>14</sup> [δανειζό]μενοι καὶ οἱ ἔγγυοι καὶ οἱ μάρτυρες · [λαβῶν δὲ] <sup>15</sup> τὴν συγγραφὴν εἰς τῶν ἐπι[γεγραμμένων (vel ἐπιγραφέντων) ἐπ' αὐτῆς] <sup>16</sup> μαρτύρων κυρίαν φυλασσέτω [± 19]. Cf. Kaltsas 2001, p. 106 n. 42.



not introduce the sureties as a new element. It treats them as self-evident, regular contractual parties who are subject to the same rules as all the others.

A consideration of the loan documents themselves conveys at first sight a different picture: almost half of the third-century Greek contracts (18 of 38) do not report the appointment of a surety, yet when we weed out contracts recording loan in kind the picture changes. If the loan contract records the delivery of cash, especially if the loan is titled *daneion*, the appointment of a surety is a rule that would be departed from only if the creditor disposed of another, more effective type of security.<sup>6</sup>

The appointment of surety is documented, *expressis verbis*, in twenty-seven Greek third-century contracts. Twenty, already listed above (n. 6), record loans, but others also record leases, where the surety warrants the delivery of the rent by the lessee, and sales.<sup>7</sup> Usually the surety is documented twice in the contract. First he is

<sup>6</sup> Surety is recorded in *BGU X* 1961 (213/2 BCE, Thôlthis): cash, *daneion*; 1964 = *SB V* 7569 = *P.Hamb.* II 190 (221-214 BCE, Thôlthis): cash, category lost; 1966 (246-221 BCE?, Oxyrhynchitês?); *CPR XVIII* 14; 16; 24 (all from 231/206 BCE, Theogonis); *P.Cair.Zen.* I 59001 = *PSI IV* 321 (partial) = *SB III* 6707 (partial) = *Sel.Pap.* I 66 (274/3 BCE, Pitôs, Oxyrhynchitês); II 59173 = *P.Iand.Zen.* 2 = *SB III* 6742 and 6742a (255 BCE, Philadelphia); *P.Köln.* V 218 (215/4 BCE, unknown provenance); *P.Petr.* III 55a (235/4 BCE, Crocodilopolis?): all the above recording cash, *daneion*; *P.Sorb.* 17 (257 BCE, Mermertha): seeds, *daneion*; *P.Tebt.* III 815 frag. 2<sup>v</sup>.1.1-14: cash, *daneion*; frag. 2<sup>v</sup>.1.15-22: grain, *daneion*; frag. 2<sup>v</sup>.2.30-40; frag. 4<sup>f</sup>.1.23-29 (all from 223/2 BCE, Tebtynis); *PSI IV* 389 (243 BCE, Philadelphia); *SB XII* 11058 = *P.Ross.Georg.* II 1+2 (244 BCE, Oxyrhynchos); 11059 (244 BCE, Oxyrhynchos): all the above recording cash, *daneion*; XIV 11660 = *P.Iand.Zen.* 3 (ca. 255 BCE, Philadelphia): cash, category lost; XVI 12812 (255 BCE, Philadelphia): wheat, *daneion*. No surety is recorded in: *BGU VI* 1274 (218/7 BCE, Takona): cash, *daneion*; 1275: olyra, *daneion*; 1277: olyra, no term; 1278: olyra, *daneion*; X 1969: wheat, *daneion*; XIV 2393 (all from 215/4 BCE, Oxyrhynchitês): olyra, *daneion*; 2395 (221 BCE, Takona): cash, *daneion*, *antichrêsis*; 2396 (213/2 BCE, Thôlthis): cash, *daneion*; *CPR XVIII* 18 (231/206 BCE, Theogonis): cash, *paramonê*; *P.Corn.* 2 (250/49 BCE, Philadelphia): cash, no term; *P.Hamb.* II 183 (251 BCE, Takona): grain, no term; *P.Hib.* I 85 = *WChr* 103 (261 BCE, Oxyrhynchitês?): seeds, no term; 86 (before 20.8.248 BCE, Oxyrhynchitês?): olyra, no term; 124 *descriptum*: olyra, no term; 125 *descriptum* (both of ca. 250 BCE, Oxyrhynchitês): olyra, category not stated in the edition; *P.Köln* V 220 (208/191 BCE, Arsinoitês): *apomoira*, no term; *P.Lond.* VII 1986 = *SB X* 10251 (252 BCE, Alexandria): cash, *daneion*; *P.Zen.Pestman* 20 = *P.Cair.Zen.* II 59257 (252 BCE, Arsinoitês): a special arrangement regarding a *daneion*.

<sup>7</sup> For sureties in the context of lease c.f., e.g., *P.Col.* III 54.1.19-24 = *SB IV* 7450 = *Sel.Pap.* I 39 (250 BCE?, Arsinoitês?): τὸ δὲ βλάβος ὃ ἂν καταβλάψωσι τὴν <sup>120</sup> Ἀπολλωνίου πρόσδορον ἢ πρὸς τὸ ἐκφόριον καὶ τὰ δάνεια ὃ ἂν <sup>121</sup> προσοφειλήσωσι ἀποτεισάτωσαν Ζήνωνι παραχρήμα ἡμιόλιον. ἢ δὲ πρᾶξις ἔστω Ζήνωνι ἢ ἄλλωι ὑπὲρ αὐτοῦ <sup>122</sup> πράσσοντι ἕκ τε αὐτῶν καὶ τῶν ἐγγύων καὶ τῶν ὑπαρχόντων αὐτοῖς πάντων <sup>123</sup> καὶ ἐξ ἑνὸς καὶ ἐκ πάντων ὡς πρὸς βασιλικά. ἔγγυοι τῶν κατὰ τὴν συγγραφὴν <sup>124</sup> εἰς ἕκτεισιν οἱ συγγεγραμμένοι ἀλλήλων καὶ Ἀμμώνιος Θέωνος

recorded in the *praxis* clause, according to which in most cases the creditor is allowed to exact the debt from the person and properties of the debtor and the surety alike.<sup>8</sup> The following clause (henceforth “the surety clause”) establishes the identity of these sureties.<sup>9</sup> In five cases the name of the surety is lost, in four the debtors act as co-sureties.<sup>10</sup> If the surety is a third person, he is commonly a member of the debtor’s family – his father, wife, brother or son – or shares the debtor’s *patris*.<sup>11</sup>

---

Κυρηναῖος τῶν [ἐ]πέργων. Compare in general, Herrmann 1990, p. 111-112; Lipsius 1905-1915, p. 711.

<sup>8</sup> The earliest formula is attested, for example, in *P.Cair.Zen.* I 59001.39-42 = *Sel.Pap.* I 66 (274/3 BCE, Pithô): καὶ ἡ πρᾶσι<sup>40</sup>[ξις ἔστω Διονυσίωι ἐκ] τῶν ὑπαρχόντων τῶν I<sup>41</sup> [Ἰσιδώρου καὶ τῶν τοῦ] ἐγγύου, πράσσουντι I<sup>42</sup> [τρόπον ὃν ἂν βούληται]ι Διονύσιος πρὸς βασι<sup>43</sup>[λικά, with the variant ὡς πρὸς βασιλικά attested as well [e.g. *P.Cair.Zen.* II 59182.10, 23]. In the late third and early second century BCE the routine formula, attested for example in *BGU* X 1961.10-12 (213/2 BCE, Thôlthi), is τὸ δὲ δάνειον ἡμί[λιον καὶ ἡ πρᾶξις] I<sup>11</sup> [ἔστω] Θεοδώρωι παρὰ Μενωνίδους καὶ ἐκ τοῦ ἐγγύου πράσσουντι κατ[ὰ τὸ διὰ]I<sup>12</sup>[γραμμα.]. Commonest, in the second century BCE, is the clause as recorded in *PSI* XIII 1311.34-38 (136 BCE, Berenikis Thesmorphorou), ἡ τε πρᾶξις ἔστω τῷ Θεοδώρῳ τῶν κατὰ τή[ν συγγραφῆν] I<sup>35</sup> [γεγραμμένων ἕκ τε τοῦ αὐτοῦ Σωσάν]δρου τ[οῦ] δεδάνεισμέν[ου καὶ ἐκ τοῦ] I<sup>36</sup> [Πτολεμαίου τοῦ ἐγγύου πράσσουντι τε] ἐξ ἄμφοτέρων καὶ ἐξ [ένος καὶ] I<sup>37</sup> [ἐκάστου αὐτῶν καὶ ἐκ τῶν ὑπαρ]χόντων αὐτοῖς πάντων κατ<sup>38</sup>[θάπερ ἐκ δίκης. Cf., primarily, Wolff 1970, p. 532-534. Compare Cantarella 1965, p. 30-37; Méléze-Modrzejewski 1962, p. 79 n. 7; Rupprecht, 1965, p. 105.

<sup>9</sup> *P.Cair.Zen.* I 59001.43-46 = *Sel.Pap.* I 66: ἔγγυος τοῦ δα[ν]είου Ἰσιδώρου καὶ τῶν I<sup>44</sup> [κατὰ τὴν συγγραφῆ]ν πάντων εἰς ἔκτεισ[ι]ν I<sup>45</sup> [Διονυσίωι Δημήτ]ριος Δάμωνος Θρᾶξ τῶν Λυκόφρον[ος] σύγκλη<sup>46</sup>ρος [- - ἀρουρῶν τεσσ]αράκοντα. The surety clause in third-century BCE loan contracts: *BGU* X 1964.12-14; 1966.4-5; *CPR* XVIII 14.7-8; 16.7-10; 24.7-8; *P.Cair.Zen.* I 59001.16-19, 43-46; II 59173.16-20,40-44; *P.Köln.* V 218.13-14; *P.Petr.* III 55a.16-18; *P.Sorb.* 17.scr.int. 17-18, scr.ext. 18-20; *P.Tebt.* III 815 frag. 2<sup>v</sup>.1.1-14 ll. 11-14; 2<sup>v</sup>.1.15-22, l. 22; 2<sup>v</sup>.2.30-40 ll. 36-39; 4<sup>t</sup>.1.23-29 ll. 28-29; *PSI* IV 389.7-8; *SB* XII 11058.12; 11059.9-10; XIV 11660.3-4; XVI 12812.12 (sui generis: [ὁ δεῖνα ὑπὲρ] Ζήν[ωνος] πρᾶσι[σων -ca.?- ]). The clause is not preserved in *BGU* X 1961. Surety clause in third-century leases: *P.Cair.Zen.* III 59340.16-17 = *SB* III 6759 (247 BCE, Philadelphia); *P.Col.* III 54.1.23-24 = *SB* IV 7450 = *Sel.Pap.* I 39 (250 BCE?, Arsinoitês?); *P.Hamb.* I 24.18-19 = *Sel.Pap.* II 349 (223 BCE, Arsinoitês) (cultivation contract); *SB* VIII 9841.27-29 (247 BCE, Oxyrhynchos); XIV 11659.10-12 = *P.Iand.Zen.* I (ca. 256 BCE, Philadelphia). Also in sale contracts: *P.Hamb.* II 185.7-9 (ca. 245 BCE); 186.8-9 (mid III BCE, both from the Oxryhynchite nome).

<sup>10</sup> The name of the surety is lost in *BGU* X 1961; 1966; *P.Tebt.* III.1 815, frag. 3<sup>v</sup>.1.1-9; *SB* XII 11058; 11059. Co-sureties are recorded in *CPR* XVIII 24; *P.Col.* III 54 = *SB* IV 7450 = *Sel.Pap.* I 39, with one surety who is not a borrower; *P.Iand.Zen.* 1 = *P.Cair.Zen.* IV 59666 = *SB* XIV 11659, with one surety who is not a borrower; *P.Iand.Zen.* 3 = *SB* XIV 11660.

<sup>11</sup> Wife as surety: *CPR* XVIII 16; *P.Petr.* III 55a; *P.Tebt.* III.1 815, frag. 2<sup>v</sup>.1.1-14 and 15-22; *PSI* IV 389. Perhaps also in *BGU* VI 1280 and Herrmann 1990, p. 104; Partsch 1909, p. 140-142. Husband as surety: *P.Tebt.* III.1 815, frag. 4<sup>t</sup>.1.23-29. Brother as surety (?): *CPR* XVIII 14 [surety and debtor share the same father’s name]. Father or son as surety

In the second and first centuries BCE the surety clause appears in twenty-three documents.<sup>12</sup> Yet the identity of the surety now changes. While in seven documents we still observe the old pattern – a third person, frequently a family member, acting as a surety of the debtor<sup>13</sup> – in sixteen at least two debtors take the loan in common, are jointly obligated to return the loan on expiry and are jointly subject to *praxis* if they fail in this last obligation. In these contracts the debtors also act as each-other's sureties.<sup>14</sup> Diachronically, six of the seven contracts in which surety and debtor are different persons date to the period before 135 BCE,<sup>15</sup> while all the second-century documents in which the debtors appear as co-sureties are drafted after that date.<sup>16</sup> The earliest document of this group, *P.Dryton* 16 = *P.Lond.* III 613 descr.

(?): *BGU* X 1964; *P.Cair.Zen.* III 59340; *P.Col.* III 54; *P.Köln* V 218 [name of the surety is identical to that of the debtor's father, and may therefore be assumed to be that of his father or his son]. Same *patris* : *P.Sorb.* 17. Same domicile: *P.Cair.Zen.* II 59173.

<sup>12</sup> Cf. below, n. 13 and 16.

<sup>13</sup> Father or son: *BGU* XIV 2390 (160/59 BCE, Hêrakleopolitês); *SB* XXII 15240 (156 BCE, Ammonias, Arsinoitês). Wife: *P.Freib.* III 12b (172-162 BCE, unknown provenance); *P.Ryl.* IV 586 (99 BCE, Oxyrhynchos). No relation stated: *P.Grenf.* II 17 = *P.Lond.* III 668 = *MChr* 138 (136 BCE, Thebais); *PSI* XIII 1311 (136 BCE, Berenikis Thesmophorou). Lost: *P.Köln* VIII 350 (143 BCE?, Crocodilopolis, Arsinoitês).

<sup>14</sup> The joint action of the borrowers/sureties is now expressed (1) in the clause recording the loan, e.g., *P.Dion.* 23 = *P.Rein.* I 21 = *P.Ross.Georg.* II 7 (108 BCE, Hermopolis), ll. 2-9: ἐδάνεισεν <sup>13</sup> Ἄδυμος Πτολεμαίο[υ] Μακεδῶν τῶν <sup>14</sup> φερομένων ἐν Κλεοπάτραι κληρούχων <sup>15</sup> Διονυσίοι Κεφαλάτο[ς] Πέρση[ι] τῆς ἐπι<sup>16</sup>γ[ο]νῆ[ς] καὶ τῆ[ι] τ[ό]υ[τ]ο[υ] μητρὶ Σάραπιάδι <sup>17</sup> Ἥλιωδῶρου Π[ε]ρσίγ[ι], μετὰ κυρίο[υ] τοῦ <sup>18</sup> αὐτῆς υἱοῦ Διονυσίο[υ] τοῦ κα[ί] προγεγραμμέν[ο]υ, πυροῦ στε(ρεοῦ) [(ἀρτάβας)] ῥη κτλ.; in the clause stipulating the return of the loan, *ibid.*, ll. 11-14: τὸν δὲ π[υ]ρὸν καὶ τὸν <sup>12</sup> τόκ[ον] ..... ἀποδό[ν] <sup>13</sup> τωσ[αν] οἱ δεδανεισμένοι Ἀδύμοι <sup>14</sup> ἢ τῶν παρ' αὐτοῦ ἐν μηνὶ κτλ.]; in the clause dealing with the failure of the debtors to return the loan, *ibid.*, ll. 19-22: ἐὰν [δὲ μ]ὴ ἀποδώσ[ι] <sup>20</sup> καθ' [ἃ] γέγραπται, ἀποτει[σ]άτωσαν <sup>21</sup> οἱ δεδανεισμένοι Ἀδύμοι ἢ τοῖς παρ' <sup>22</sup> αὐτοῦ κτλ.; in the *praxis* clause, *ibid.*, ll. 22-28: καὶ ἢ <sup>23</sup> πρῶξις ἔστω Ἀδύμοι καὶ τοῖς παρ' αὐτοῦ <sup>24</sup> τῶν κατὰ τὴν συγγραφὴν ἕκ τε τῶν <sup>25</sup> δεδανεισμένων, καὶ παρ' ἑνὸς καὶ παρ' ἀμφοτέρων καὶ παρ' <sup>26</sup> ὀποτέρου οὐδ' ἐὰν <sup>27</sup> αὐτῶν αἰρήτῃ, καὶ ἐκ τῶν ὑπαρχόντων <sup>28</sup> αὐτοῖς πάντων καθ' ἅπερ ἐγ' δίκ[ης]; as well as the clause naming the sureties, *ibid.*, ll. 28-30: ἔγγυοι <sup>29</sup> ἀλλήλων τοῦ πυροῦ ἢ τῆς γεγραμμένης τιμῆς <sup>30</sup> εἰς ἕκτισιν αὐτοὶ οἱ καὶ δεδανεισμένοι.

<sup>15</sup> Cf. above, n. 13.

<sup>16</sup> *P.Amh.* II 50 = *Sel.Pap.* I 67 (106 BCE, Pathyris); *P.Dion.* 16 = *P.Rein.* I 16 (109 BCE); 23 = *P.Rein.* I 21 = *P.Ross.Georg.* II 7 (108 BCE, both of Akôris); 24 = *P.Rein.* I 32 + 33 (106 BCE); 25 = *P.Rein.* I 26 = *MChr* 164 (104 BCE); 27 = *P.Rein.* I 8 (113/2 BCE, all from Hermopolis); *P.Dryton.* 16 = *P.Lond.* III 613 descr. = *P.Grenf.* I 18 (131 BCE, Pathyris); 17 = *SB* XVI 12716 (129 BCE); 19 = *P.Grenf.* I 20 = *P.Lond.* III 616 descr. (127 BCE); 30 = *SB* XVI 12986 (131-113 BCE); *P.Grenf.* II 18 = *P.Lond.* III 655 descr. (127 BCE); 27 = *P.Lond.* III 661 descr. (103 BCE, all the above from the Pathyrite nome); *P.Ryl.* IV 587 (87 BCE, Tebtynis); *P.Tebt.* I 109 (93 BCE, Kerkeosiris); *SB* V 7532 (74 BCE, Nilopolis); VI 9612 (88/7 BCE?, Theogonis). The change was already noted by Segré 1924, p. 54-58.

= *P.Grenf.* I 18, was composed in Pathyris in 131 BCE, after which date just one Ptolemaic document does not follow the new pattern.<sup>17</sup> The same obtains for the following centuries. In the Roman period only rarely, and under special circumstances, is the person of the surety different from that of the debtor.<sup>18</sup> Co-surety among multiple borrowers is now the established rule.

The new state of affairs brings about a change in the structure of the document. The surety clause was introduced into the contract when the debtor and surety were still different persons, and was meant to report the latter's identity. But after 131 BCE, when the debtors became each other's sureties, the "surety clause" no longer conveyed any new information and was consequently, by the mid first century BCE, left out of the contract.<sup>19</sup> From now on the position of the parties as co-sureties was expressed in the clause recording the act of loan or in the *praxis* clause. The disappearance of the surety as an independent contractual person is also manifest in the related material. The period extending from the beginning of the third century to the 130s BCE yields as many as twenty-nine papyri – primarily petitions and letters – that shed light on the institution of the surety.<sup>20</sup> Then we

<sup>17</sup> *P.Ryl* IV 586 (99 BCE, Oxyrhynchos).

<sup>18</sup> This is the case, for example, with nursling contracts, with the wet-nurse's husband acting as her surety. Cf., e.g., *CPG* I 15.3 = *P.Rein.* II 104 (25/6 CE, Oxyrhynchos) and *CPG* I, p. 20. Compare also, in the related material, *P.Oxy.* I 38 = *MChr* 58 (49/50 CE, Oxyrhynchos).

<sup>19</sup> Surety clauses after the reform in *P.Amh.* II 50.21-23; *P.Dion.* 16.29-31; 23.28-30; 24.27-29; 25.33-35; 27.24-26; *P.Dryton* 19.14-16; 30.9-10; *P.Grenf.* II 18.18-22; 27.19-21; *P.Hamb.* I 58.5-6 (*hypographê*) (83 BCE, unknown provenance); *P.Ryl.* IV 586.19-22; IV 587.19-20; *P.Tebt.* I 109.25-26; *SB* V 7532.19-20; XVI 12716.20-21.

<sup>20</sup> Laws: *BGU* XIV 2367 (III BCE, Alexandria); *P.Hal.* 1.24-78; *P.Hal.* 1.124-165 = *Sel.Pap.* II 201 (after 259 BCE, Apollônopolitês); *SB* VI 9225 (III BCE, unknown provenance). Letters: *P.Cair.Zenon* III 59310 = *SB* III 6755 (250 BCE, Alexandria?); 59367 = *SB* III 6768 (241 BCE, Philadelphia); 59454<sup>f</sup> (after 246 BCE, Crocodilopolis or Philadelphia); IV 59640 (mid. III BCE, unknown provenance); *P.Hib.* I 41 (ca. 261 BCE, Oxyrhynchitês); *P.Sorb.* 10<sup>f</sup> (268 BCE, Hêrakteopolitês or Oxyrhynchitês). Petitions: *P.Bingen* 35 (144-141 BCE—Arsinoitês); *P.Col.* IV 83 = *C.Pap.Hengstl* 41 (245/4 BCE, Philadelphia); *P.Coll.Youtie* I 12 (177 BCE, Crocodilopolis); *P.Dion.* 9 = *P.Rein.* I 7 = *MChr* 16 = *C.Ptol.Sklav.* I 17 (ca. 139 BCE, Hermopolitês); *P.Dion.* 12 = *P.Rein.* I 19 = *MChr* 27 (108 BCE, Hermopolitês); *P.Hels.* I 1 (194-180 BCE, Arsinoitês); *P.Mich.* I 57 (248 BCE, Arsinoitês); *P.Tebt.* III.1 777 (early II BCE, Tebtynis); *PSI* IV 384 (ca. 248 BCE, Philadelphia). Other key texts: *P.Eleph.* 8 (224/3 BCE, Apollônopolis?): *Gestellungsbürgschaft*; *P.Heid.* VIII 417 (190/89 BCE, Hêrakteopolis): payment of the debt by a surety. *P.Hib.* I 30d = *MChr* 20 = *Sel.Pap.* II 247 (282-274 BCE, Hêrakteopolitês): summon of a debtor; *P.Hib.* I 92 = *MChr* 23 (264 BCE, Mouchinaryô, Oxyrhynchitês): *Gestellungsbürgschaft* for a debtor; *P.Mich.* I 85 (III BCE, Philadelphia): release from prison; *SB* III 6301 with *P.Grad.* 3 (226 BCE, Thmoineptis, Hêrakteopolitês): *Gestellungsbürgschaft*. Another key group consists of contracts in which sureties are appointed for farmers of state monopolies or services: *P.Cair.Zen.* I 59137 = *SB* III 6729 (256 BCE, Philadelphia); *SB* XX 14429 = *SB* III 6095 (237 BCE);

witness an abrupt decline: references dating to the late Ptolemaic and Roman periods are considerably fewer, and seem to primarily relate to those types of surety that remained common after the reform.<sup>21</sup>

All this does not mean, of course, that the institution of the surety vanished completely. The “guarantee of appearance” (*Gestellungsbürgschaft*) – the pledge made towards a state official and later also to a prominent individual to produce a third person for discharging assigned duties<sup>22</sup> – is well documented throughout, from the Ptolemaic to the Byzantine periods, and so is the institution of the mutual surety undertaken by the debtors in common.<sup>23</sup> What does seem to become rare is the person of the surety as a party different from that of the debtor in contracts among private persons. The present paper aims at providing a tentative explanation for this change.

We first ask what triggered the change. The interest of the state in the shape, contents and preservation methods of legal documents is manifested in a variety of decrees from the Ptolemaic and Roman periods such as the above-mentioned *BGU XIV 2367*.<sup>24</sup> Yet frequently the text of the decree did not come down to us and its existence can only be deduced from a sudden change in the contents or shape of the document, the very phenomenon discussed in this paper. I have already dealt with one such a change in the early Roman *cheirographon*, in *Symposion 2007*, and with another in the shape of the double document in an article published in *ArchPF* four years ago.<sup>25</sup>

Originally, double documents were drafted in two identical versions, a sealed one, *scriptura interior*, at the top, and an open one, *scriptura exterior*, beneath it. The document was also composed privately, i.e. without the direct involvement of a state organ in its drafting. Yet all this changed, almost overnight. The double

14430 = *SB III 6094* (230 BCE, both from Thôlthis); *WChr 110* = *P.Petr.* 3 57a et al. (204/3 BCE, Arsinoitês): declaration of surety for the collector of the *apomoira* tax.

<sup>21</sup> Cf., e.g., *P.Oxy.* I 38 = *MChr 58* (49 CE, Oxyrhynchos): nursing contract; *P.Oxy.* XIV 1683 (late IV CE, Oxyrhynchos): regular surety (?); *SB VI 9192* (314/5 CE, Arsinoitês): *Gestellungsbürgschaft*. Relating sources are discussed by H-A. Rupprecht in his comments on this paper.

<sup>22</sup> Cf., e.g., *PSI XIII 1329* = *SB V 8952* (212/3 CE, Oxyrhynchos) and Cantarella 1965, p. 49 n. 7, p. 65; Palme 2003, with list of documents in p. 531 n. 1. I thank Professor Palme for discussing with me this important group of documents. His monograph on the subject is forthcoming.

<sup>23</sup> Cantarella 1965, p. 108-114; Kaser 1971, p. 665.

<sup>24</sup> This is the case in particular with regard to Demotic legal documentation: cf. *P.Par.* 65 = *UPZI* p. 596 = *Sel.Pap.* II 415 (145 BCE, Memphis); *P.Ryl.* IV 572 (II BCE, Arsinoitês?); *P.Tor.Choiach.* 12.4.14 = *P.Tor.* 1 = *MChr 31* = *Jur.Pap.* 80 = *UPZ* II 162 (117 BCE, Thebes), but also with regard to the scheme to be submitted to the Greek *dikastêria* in the *chora*: *P.Hamb.* II 186 (mid III BCE, Oxyrhynchitês). Cf. Wolff 1978, p. 36-40.

<sup>25</sup> Yiftach-Firanko 2008a; 2008b. Cf. also Wolff 1970, p. 533.

document became subject to *anagraphê*, a registration in a state *grapheion*, and the full version of the text in the *scriptura interior* was replaced by a short abstract relating the terms of the contract as recorded in the *grapheion*'s files. What makes the reform in the double document especially pertinent to our present discussion is its date: roughly around 130 BCE, that is the very period in which we were able to pinpoint earlier a change in the person of the surety. We may thus reach the following conclusion: around 130 BCE, legal documents, double documents in particular, underwent at least two changes. One related to the shape of the document. The other, discussed here, to its contents. The same perpetrator, then, who brought about the "death of the surety" also "killed the double document".

The causes of this "murder" should be sought, of course, in the period preceding the change. As already shown, some evidence is provided by the documents that give evidence of the creation of the debt and the appointment of the surety. These contracts record the contractual obligations of the debtor, not of the surety. The surety appears in the clause recording his appointment and in the *praxis* clause, which exposes him alongside the debtor to execution in the case of non-payment. But the document does not elaborate on the exact nature of this *praxis*, nor how it differs from that to be directed against the debtor.<sup>26</sup> To study this difference we need to address the related material: petitions, letters, summons and other sources relating to the institution of the surety in the third and second centuries BCE.

Most sureties stem from the debtor's closest family circle or belong to the same ethnic group.<sup>27</sup> They are usually appointed informally, simply by attending the act of contracting and giving their probably tacit consent to their appointment.<sup>28</sup> We do not hear of the surety until the contract comes to an end and the debtor fails to return the debt. When this comes about, the creditor can apply the *praxis* against both debtor and surety.<sup>29</sup> But would both alternatives be always, and under all circumstances, equally viable? One source, the letter *P.Cair.Zenon* III 59454<sup>f</sup> (after 246 BCE, Crocodilopolis or Philadelphia), addresses precisely this question. Nikanôr, a subordinate of the chief *oikonomos*, acting in the present case as a *praktôr*, aims at exacting a debt owed to the Royal treasury by Hippokratês by virtue Hippokratês' position as a farmer of the *apomiora*.<sup>30</sup> Nikanôr does so, *inter alia*, by addressing the surety. Hippokratês' reaction as it appears in this letter is "Do not disturb the surety

<sup>26</sup> Cf. *supra* n. 8.

<sup>27</sup> Husband: *P.Col.* IV 83. Wife: *P.Hels.* I 1. Brother: *P.Hib.* I 92 [the debtor is Timoklês son of Simos and one of the sureties is Mnasôn son of Simos]; *P.Mich.* I 57; 85. Copatriot (Jew): *P.Heid.* VIII 417. Kinship can not be established with certainty in *P.Cair.Zenon* III 59310; 59367; 59454<sup>f</sup>; *P.Hib.* I 41; *SB* XX 14430. Non-relative: *P.Cair.Zenon* IV 59640.

<sup>28</sup> Compare Cantarella 1965, p. 49-50; Herrmann 1990, p. 100, 104-105; Kaltsas 2001, p. 211; Partsch 1909, p. 146-148.

<sup>29</sup> Cf., for the wording of the formula, *supra* n. 8.

<sup>30</sup> *P.Cair.Zen.* III p. 177. Cf. also Cantarella 1965, p. 55-67; Segré 1929, p. 9-10.



on my account. Try to assault *me*, to carry *me* off, if you can. For I will try to help myself”.<sup>31</sup> We should not build too much on this passage or any of Hippokratês’ assertions in this letter, all clearly meant to insult, irritate and provoke Nikanôr,<sup>32</sup> especially due to the fact that at stake is a debt to the state, not among private persons. Still, Hippokratês does seem to allude to a principle also documented in other related sources: the surety is turned to if the debtor has run away, or he is likely to abscond. Under any other circumstances addressing the debtor, and the debtor alone, is the conventional strategy.<sup>33</sup>

This principle is well illustrated by *P.Hib.* I 30d = *MChr* 20 = *Sel.Pap.* II 247 (282-274 BCE, Hêrakleopolis). In this document, an unnamed creditor summons the soldier Perdikkas to the court of the *dikastêrion*. The author of the summon gave Perdikkas a loan of 700 drachms, later extended by 50 % after Perdikkas’ failure to return the money on time.<sup>34</sup> As is common in third-century loans, the contract also documented the appointment of a surety, a certain Antigonos. Yet when Perdikkas failed to return the loan on time it was he and not Antigonos who was repeatedly turned to and was eventually summoned to court by the creditor.<sup>35</sup> *P.Hib.* I 30d also

<sup>31</sup> Ll. 8-9: ἔνεκεν δ ἔμοῦ, ὅπως τὸν ἔγγυον μηδ ἐν[οχλήις], <sup>19</sup> ἐμὲ δὲ, ἐάνπερ δύνηι, καὶ ὕβριζε καὶ ἀπάγε. πειράσομαι γὰρ ἐμαυτῶ[ι βοηθῆσαι]. Cf., however, the conflicting assertion in the same letter, ll. 2-4: εἰ [δὲ καὶ οἶει] <sup>13</sup> τὸ μὴ ὄν, ἐξ ἐμοῦ δεῖν εἶναι τὴν πρᾶξιν τῶν Ἀ (δραχμῶν) καὶ οὐχὶ ἐκ τοῦ ἔγγυου (?). <sup>14</sup> οὐπω δήπου σε ἔδει εἰς ἄλλοτριάν οἰκίαν κτλ.

<sup>32</sup> Note in particular the concluding paragraph (ll. 10-13): πλὴν γινώριζε ἄτοπος ὢν καὶ ὄσσοι ἄν τις σου ἐπιμέληται [± 10] <sup>11</sup> τοσοῦτοι μᾶλλον ἐπεμβαίνεις, καὶ τοῦτο οὐκ ἐγὼ μόνος λέγω, ἀλλ[ὰ πάντες] <sup>12</sup> οἱ ἐν τῇ πόλει· οὕτω πασίφιλος εἶ. <sup>13</sup> ἔρρ[ωσο]. (ἔτους) [- -].

<sup>33</sup> The surety is turned to in the absence of the debtor (*P.Cair.Zenon* III 59310.2; III 59367.3; *PSI* IV 384.4-5) or if the debtor is likely to abscond (*P.Hib.* I 41; *P.Mich.* I 57; 85). Compare, on Athens, Partsch 1909, p. 188. On the question of the so-called *beneficium excussionis* cf. Cantarella 1965, p. 62-63; Herrmann 1990, p. 106; Partsch 1909, p. 184. *Contra* Segré 1924, p. 51; 1929, p. 9-11.

<sup>34</sup> The addition of the ἡμιόλιον as a penalty in the case of non-payment is well-attested in Ptolemaic loan contracts. Cf., e.g., *P.Cair.Zen.* I 59001.11-16 = *Sel.Pap.* I 66 (274/3 BCE, Pithôs): ἐὰν δὲ μὴ <sup>12</sup> ἀποδῶι ἐν τῷ γεγραμμένῳ χρόνῳ, ἀποτεῖ<sup>13</sup>σάτω τὸ δάνειον ἡμιόλιον, καὶ ἡ πρᾶξις ἔστω <sup>14</sup> Διονυσίῳ ἐκ τῶν ὑπαρχόντων τῶν Ἰσιδώρου <sup>15</sup> καὶ τῶν τοῦ ἔγγυου, πράσσοντι τρόπον ὃν <sup>16</sup> ἂν βούληται Διονύσιος πρὸς βασιλικά. Cf. Rupprecht 1965, p. 94-96.

<sup>35</sup> *P.Hib.* I 30 ll. 13-27: [± 13 τῶν Ἀλεξάνδρου] δεκά<sup>14</sup>[νικὸς Πε]ρδίκκα Μακεδό[ν]ι τῶν Ἀλεξάνδρου[ο]ν. <sup>15</sup> [δηλῶ σοι] ὅτι ὀφείλων μοι κατὰ συγγραφὴν <sup>16</sup> [(δραχμὰς) . . . ὦ]ν ἔγγυός ἐστιν Ἀντίγονος Λιμναίου <sup>17</sup> [ταύτας] ἀπαιτούμενος ὑπό μου πολλακίς οὐκ ἂ<sup>18</sup>[ποδίδ]ωις οὔτε τῷ πράκτορι ἡβούλου ἐξομο<sup>19</sup>[λογήσ]ασθαι, διὸ δικάζομαί σοι τοῦ ἀρχαίου <sup>20</sup> [καὶ τόκο]ν (δραχμῶν) Ἄν. τίμημα τῆς δίκης (δραχμαὶ) Ἄν. <sup>21</sup> [κλήτορες] .]καφυσίος Κῶιος τῶν Ἀλεξάνδρου ἰδιώ<sup>22</sup>[της . . . .]λαος Μένωνος Θράξ τῆς ἐπιγονῆς. <sup>23</sup> [- -] <sup>24</sup> [ἔτους . . ἐφ’] ἐρέως Φιλίσκου τοῦ Σπουδαίου μηνός <sup>25</sup> [. . . .] .]ου ἰδ. ἡ δίκη σοι ἀναγραφῆσεται] ἐν <sup>26</sup> [τῷ ἐν Ἡ]ρακλέους πόλει δικαστηρίῳ [ἐ]νώπιον <sup>27</sup> [. . . . .] ἔ]κπλωι. (2nd hand) δι’ Ἐπιμένους. Cf. also Wolff 1970, p. 530.

casts light on the *praxis* as applied against the debtor. The creditor first repeatedly (πολλάκις) and probably informally asked Perdikkas to settle the debt. When Perdikkas failed to comply, the creditor took a second step, asking the debtor to acknowledge his debt before the *praktôr*.<sup>36</sup> As this did not work either, the creditor's last resort was to summon Perdikkas to court, where he, the creditor, would have to provide evidence of the existence of the debt. In the course of this procedure the debtor could make use of several remedies. He could claim that the terms of the contract were illegal,<sup>37</sup> ask that the procedure be halted on account of his special personal status, as for example, that of a *basilikos geôrgos*,<sup>38</sup> and naturally also deny the allegations of the creditor in court.

How did the *praxis* against the surety differ from the above procedure? Two documents, *P.Mich.* I 57 (248 BCE, Arsinoitês) and *P.Hib.* I 92 = *MChr* 23 (264 BCE, Hibeh), cast light on this question. In the former document, once the debt was not returned on time the creditors made the surety draw up a *symbolon* by which he committed himself to bring the debtor to trial within five days or else pay the claimed amount of money (τὸ αἰτούμενον) himself.<sup>39</sup> The text of such a *symbolon* is preserved in *P.Hib.* I 92 = *MChr* 23:<sup>40</sup> Timoklês son of Simos received from Apollônios an amount of 300 drachms. After Timoklês failed to return this capital as well as the interest to the amount of another one hundred drachms, he was summoned to a hearing before the *stratêgos*. On the occasion of the summon, the creditor Apollônios placed Timoklês on bail (ἐγγύησεν αὐτόν) for his attendance of the hearing, and Mnasôn son of Simos and a certain Hêgemôn, acting

<sup>36</sup> In later times before the ξενικῶν πράκτωρ. Cf. Kaltsas 2001, p. 203-207; Płodzień 1951, p. 222; Préaux 1955.

<sup>37</sup> Cf., e.g., *P.Col.* IV 83 (245/4 BCE, Philadelphia) l. 15-16.

<sup>38</sup> Cf., e.g., *P.Dion.* 12.16-19 = *P.Rein.* I 19 = *MChr* 27 (108 BCE, Hermopolitês): ἀξιῶ,<sup>17</sup> ἐάν φαίνηται, συντάξαι γράψαι Ἀγαθονίκωι κ[αί] Ἐπιμάχ[ω]ι τοῖς τ[ῶ]ν ξενικῶν πράκτορσι, ἐάν<sup>18</sup> ὁ ἐγκαλούμενος ἐπιχείρη κατεγγυᾶν με αὐτοῖς, μὴ παραλαμβάνειν με μέχρι τοῦ ἀπὸ τῆς<sup>19</sup> κατασπορᾶς γενόμενόν με συστήσασθαι πρ[ὸ]ς αὐτὸν τὸν περὶ ἀπάντων λόγον·

<sup>39</sup> *P.Mich.* I 57.3-5: Αλκέτου δὲ τοῦ ἀδελφοῦ σε ἐγγυησαμένου ἐἴνοχληθέντος αὐτοῦ τε καὶ τῶν φίλων κατὰ σύμβολον παρέξασθαι εἰς κρίσιν ἐν ἡμέραις πέντε ἢ ἀποτίσειν<sup>5</sup> τὸ ἐπικαλούμενον. This is a universal feature of the surety, as has been repeatedly emphasized. Cf., e.g., Herrmann 1990, p. 105, 112-117; Segré 1929, p. 6; Partsch 1909, e.g. p. 209-215.

<sup>40</sup> *P.Hib.* I 92.8-22: ἔγγυοι<sup>9</sup> Τιμοκλέους τοῦ Σίμου Θρακικὸς τῆς ἐπιγονῆς<sup>10</sup> Μνάσων Σίμου<sup>11</sup> Θρακίης τῆς ἐπιγονῆς Ηγέ<sup>11</sup>[μων . . .]μου Κρ[ῆ]ς τῆς ἐπιγονῆς ἐφ' ᾧ πα<sup>12</sup>[ραδ]ῶσ[ονται αὐ]τὸν ἐν [Ἡρακ]λέους πόλει ἐπὶ<sup>13</sup> Κρισι[ί]που - - ] τοῦ [σ]τ[ρ]α[τη]γ[ο]ῦ ἕως γνώσεως περὶ τῆς<sup>14</sup> δίκης ἧς {ἐγ} ἐνεγγύησεν αὐτὸν Ἀπολλώνιος<sup>15</sup> κατὰ συγγρα[φ]ήν πρὸς τὸ ἀρχαῖον δρα<sup>16</sup>χμὰς τριακοσίας καὶ τόκον δραχμὰς<sup>17</sup> ἑκατόν. ἐάν δὲ μὴ παραδῶνται κατὰ<sup>18</sup> τὰ γεγραμμένα ἀποτεισάτωσαν τὰς τε<sup>19</sup>τρακοσίας δραχμὰς καὶ τὰ ἐπιδέκατα κ[α]ί<sup>20</sup> τ[ὰ] γινόμενα, καὶ ἡ πρᾶξις ἔ[σ]τω [Ἀπο]λλων[ί]ου<sup>21</sup> ἢ ἄλλωι τῶν [Κρ]ισίπ[ου] [ἢ] τοῦ πράκτο<sup>22</sup>[ρος] ὑπηρετῶν κατὰ τὸ [διά]γράμ[μα].



as Timoklê's sureties, assumed the obligation to produce Timoklê to the hearing [Il. 11-12], or else to pay themselves the principal, the interests, the ἐπιδέκατα "and the other charges" [Il. 17-20]. The *praxis* would be applied both by Apollônios the creditor and by the employess at the offices of the *stratêgos* and the *praktôr*, by this period already termed *praktôr xenikôn*.<sup>41</sup> A variety of means could then be taken to exact the debt from the surety: in *P.Mich.* I 57 it is the seizure of the surety's crops,<sup>42</sup> but sometimes the surety is incarcerated until he pays off the fine or produces the debtor.<sup>43</sup>

One such case is that recorded in *P.Heid.* VIII 417 (190/89 BCE, Hêrkleopolis). Isidôros took from Arsakês a loan of twenty-four wheat artabs, later extended by an *hêmiolion*. When the debt was not returned on time Arsakês turned against Isidôros' surety Theodotos. Applying his *praxis* as recorded, presumably, in the loan contract itself as well as in a *symbolon* of the type incorporated in *P.Hib.* I 92 = *MChr* 23, Arsakês seized Theodotos and handed him over to the *praktoreion* where Theodotos remained since. Only after Theodotos acknowledged that he owed the money (ἐξωμολογήσατο ὀφείλειν, Il. 23-24), did Arsakês issue a new document – the text of the Heidelberg papyrus – authorizing the *praktôr*'s assistant to free Theodotos.<sup>44</sup>

The above discussion reveals an intrinsic shortcoming in the position of the surety and may account for his ultimate abrogation as an independent contractual person in routine loans. When the loan was not returned on time the creditor had two

<sup>41</sup> *Contra*, in general, Weiss 1923, p. 516.

<sup>42</sup> *P.Mich.* I 57.9-11: γίνωσκε οὖν ἐντυχόντος Δημέου Φανίαι κατὰ ἰ<sup>10</sup> Ἀλκέτου ὅτι ἐγδεξάμενος Θεόφιλον κατὰ σύμβολον παρέξεσθαι κρινόμενον οὐ παρέχεται καὶ Φανίου γεγραφότος Επηράτωι ἰ<sup>11</sup> κατασχεῖν τὰ γενήματα Ἀλκέτου ἕως ἂν παραγενόμενος ἐπὶ τοῦ ἀριθμοῦ διακούσῃ.

<sup>43</sup> Cf. Segré 1929, p. 10; Kaltsas 2001, p. 216-217.

<sup>44</sup> *P.Heid.* VIII 417.19-32: ὁμολογεῖ Ἀρσάκης Μακεδὼν τῶν Ἀντιμάχου ὀγδοηκοντ<sup>20</sup>[τ]άρου[υ]ρ[ος] Ἰσιδῶρωι Σωσίω Συρακοσίωι τῆς ἐπιγονῆς, ὑπηρέτηι Νικοστράτου πράκτορος ξενικῶν, ἀπέχειν ἰ<sup>21</sup> πα[ρὰ Θ]εοδότου τοῦ Ἰωνος Ἰουδαίου τῆς ἐπιγονῆς χαλκοῦ νομίσματος δραχμὰς μυρίας ὀκτακοσίας ἰ<sup>22</sup> [τ]ιμ[ῆ]ν πυρῶν ἄρταβῶν τριάκοντα ἕξ, τὴν ἐγγύην ἣν ἐνεγυήσατο Θεόδοτος Γλαύκωνα Ἀνδρονίκου ἰ<sup>23</sup> Ἰουδ[αί]ον τῆς ἐπιγονῆς κατὰ συγγραφὴν ἣς συγγραφοφύλαξ Ν.κταῖος - πρὸς ὃς καὶ παρ[α]δοθεῖς ὑπ' αὐτοῦ ἰ<sup>24</sup> Θεόδοτος ἐξωμολογήσατο ὀφείλειν - καὶ συντεταχένας αὐτῶι διέσθαι Θεόδοτον [ἐκ] τοῦ πρακτορείου ἰ<sup>25</sup> καὶ οὐθὲν ἐγκαλεῖ Ἀρσάκης Ἰσιδῶρωι οὐδὲ Θεοδότῳ περὶ τοῦ χαλκοῦ τούτου οὐδ' ἀπέχει [καὶ παρα]ἰ<sup>26</sup> δεξάσθω Ἀρσάκης Θεοδ[ό]τῳι διαγραφὴν διὰ τῆς ἐν Ἡρακλέους πόλει βασιλικῆς τραπέζης ἐν] ἰ<sup>27</sup> ἡμέραις πέντ[ε], ἂφ' ἧς ἂν [αὐ]τῶι προείπη[ν] Ἰσιδῶρος ἦ] αὐτὸς Θεόδοτος, ὁμολογῶν ἀ[πέχ]ε[ι]ν πα[ρ]ᾶ] ἰ<sup>28</sup> Θεοδότου τὸν προειρη[μένον] χ[αλκ]όν. ἐὰν δὲ μὴ [παραδέ]χηται ἢ ἐπέλθῃ Ἀρσάκης ἢ ἄλλ[ος] ὑ]πὲρ ἰ<sup>29</sup> αὐτοῦ ἐπ' Ἰσιδῶρον ἢ ἐπὶ Θεόδοτον ἢ τοὺς παρ' αὐτῶν ἐγ[καλ]ῶν ἢ εἰσπράσσων περὶ τινὸς τῶν προγ[ε]ἰ<sup>30</sup> γραμμένων παρευρ[έ]σει ἠτινοῦν ἢ τε ἐφοδ[ος] αὐτῶι ἄκυρος ἔσ]τω καὶ προσαποτ[ε]ισάτω Ἀρσάκη[ς] ἰ<sup>31</sup> Ἰσιδῶρωι ἡμιολίους τ[ά]ς τ]ε μυρίας ὀκτακο[σ]ί[ας] δρα[χμ]ᾶς ὃς ἀπέχει καὶ τὸ βλάβος.

options. He could either turn against the debtor, in which case the creditor would eventually, following the intricate procedure outlined in *P.Hib.* I 30d, have to come to court and prove the existence of the debt. But the creditor could also proceed against the surety. He would appeal to the office of the *praktôr*, or the office of the *stratêgos*, whose employees would exact from the surety a *symbolon* recording his pledge to produce the debtor to court on time. If the surety did not keep his pledge he would be compelled to pay a fine.

The fine would be at least equal to the amount of the debt, but technically it would be a different, completely unrelated legal entity.<sup>45</sup> Consequently, in charging the surety for the fine the creditor would not have to prove the existence of the debt. All that he would have to show is that the debtor did not show up in court on time. This was a gold mine for sagacious creditors: they would not sue the debtor, await the trial and prove the tenability of their claims. Instead, they would simply await the debtor's absence and then turn against the surety. If they happened to have ties at the local *praktoreion*, all the better. The surety, taken off guard, would be given very little time to find the debtor – in the case of *P.Mich.* I 57 just five days – and would then see his assets taken away or even be thrown into jail, as was presumably the case in *P.Heid.* VIII 417.

A further light on the problematic position of the surety is cast by *P.Mich.* I 57, already discussed above. The document reports the following events: Theophilos drew up a contract in favor of Dêmeas, recording a loan of 200 drachms that he took from Dêmeas and from the *synergion* ("association"). After Theophilos failed to return the loan on time and the amount of the debt was extended by an *hêmionion*, the creditor approached Alketas, Theophilos' surety,<sup>46</sup> compelling him to record in a *symbolon* his obligation to present Theophilos to court within five days or else to pay the debt himself, but then Theophilos got cold feet. He left the village, going down the river.

At this stage Dêmeas had two options: to proceed against the absconded Theophilos and his property on account of the loan contract or against the present Alketas on account of the *symbolon*. He decided on the latter option, which is not surprising. Dêmeas appealed to Phantias, the γραμματεὺς τῶν ἰππέων, who upon his request ordered the seizure of Alketas' crops. Dêmeas was now about to sue Alketas for the entire debt, and Alketas on his part could not do a thing: the evidence provided by the *symbolon* was undisputable – Theophilos did not show up in court! – and he could not raise any objections relating to the existence of the original debt. This matter was not examined in the present procedure at all.

<sup>45</sup> Compare also, for the Roman procedure of the *legis actiones*, the institution of the *vas*. Cf. Kaser-Hackl 1996, p. 68-69.

<sup>46</sup> The text (l. 3: καὶ Αλκέτου δὲ τοῦ ἀδελφοῦ σε ἐγγυησαμένου), does not indicate when the surety was appointed, with the act of contracting, or on the occasion of the suit, as assumed by the editors (*P.Mich.* I, p. 130).

The only person who could put forward arguments on substantive grounds was Theophilos, the absconded debtor. So as a last resort Lysanias, Alketas' brother, wrote to Theophilos a desperate letter, enumerating several means that Theophilos was, and still is capable of applying: had Theophilos not run away, he could have come to court with arguments "that would have made your adversaries wail" (l. 7), and he can still appeal to higher instances, asking to halt the execution on substantive grounds (ll. 7-9). Lysanias also stressed that such measures should be taken by Theophilos, and Theophilos alone. "It was not suitable", he says, "that we write [the appeals]" (οὐ γὰρ ἐπιτήδειον ἦν ἡμᾶς γράφειν).<sup>47</sup> If Theophilos does not undertake any of these actions, Alketas will not be able to avoid the execution on his own person and property.

But why should Theophilos rescue Alketas? As already mentioned, most sureties came from within the debtor's closest family, or community, a group that was assumed to be able to exert control over the debtor's activity and to secure his adherence to the terms of the contract.<sup>48</sup> By deciding to leave, the debtor would afflict economic loss, perhaps ruin, on a close family member, and we may assume that he would not be a welcome guest in the next family event, so the debtor would think twice before taking this extreme step. Yet in the case of *P.Mich. I 57* the debtor decided to leave notwithstanding all these considerations.

Each absconding debtor had his own individual reasons for leaving. In *P.Mich. I 57*, poor Theophilos was apparently so stressed by the upcoming trial that he ran away. But the cases discussed here may point to another, perhaps more profound change in the structure of Greek society in Egypt. In the Greek world, the act of contracting was public, involving not only the parties but also other community members.<sup>49</sup> This was also the case at first in Egypt,<sup>50</sup> but in the course of time these communal elements lost their earlier weight, and eventually disappeared completely,<sup>51</sup> perhaps because the old communal order was no longer as effective or

<sup>47</sup> *P.Mich. I 57.7-9*: ἐδώκαμεν γὰρ ἄν σοι ὑποθέσεις δι ὧν οἱ ἀντίδικοι ἂν οὔμωζον. ἔτι οὖν καὶ νῦν ἴ<sup>8</sup> εἰ μὲν δύνῃ αὐτὸς ἀπὸ σαυτοῦ ἀπομεριμνήσας ἐντυχεῖν· οὐ γὰρ ἐπιτήδειον ἦν ἡμᾶς γράφειν, ἀκηκόαμεν δὲ ἴ<sup>9</sup> καὶ δυνατόν σε πορίσαι προστάγματα εἰς τ[ὸ] τιμωρηθῆναι αὐτούς.

<sup>48</sup> Cf. *supra* n. 11, 13, 27.

<sup>49</sup> I refer in particular to the institutions of witnesses, the βεβαιωτής in title conveyances on land, the woman's *kyrios*, and the surety itself.

<sup>50</sup> Thus, for example, in the loan contract *P.Cair.Zenon II 59173 = P.Iand.Zen. 2* (255 BCE, Philadelphia), the contract involves one lender, eight borrowers, eight sureties and six witnesses, that is a total of no less than 23 persons.

<sup>51</sup> In second-century BCE sale certificates from Pathyris the vendor also functions as βεβαιωτής (cf., e.g., *BGU III 999*, col. I, ll. 9-11 [99 BCE, Pathyris]). In the same period, witnesses still attend the act of the composition of double documents, but they are no longer summoned to court if the transaction results in a dispute. The only witness who is summoned is the keeper of the document, the *syngrophophylax* (cf., e.g., *P.Heid. VIII 414* [after 2.10.184 BCE, Hêrakleopolis]). Eventually, by the beginning of the Roman

available as it was in earlier times. In the case of the surety, instances like that manifested in *P.Mich.* I 57 and the assumingly consequent eradication of the surety as an independent legal person may signal a new, individualized, society, in which the family ceased to exert coercive powers over its members as effectively as before.<sup>52</sup>

Let us now turn to the reform. The early Ptolemaic source material exhibits state interest in regulating *praxis*. Thus, among the forty-four documentary papyri of the Ptolemaic period that record the term *διάγραμμα* outside the *praxis* clause, as many as sixteen relate, directly or indirectly, to the issue of enforcement. While some of these documents mention, in general terms, “*praxis* according to the *diagramma*”,<sup>53</sup> others relate more specifically to provisions of the *diagramma* regulating sale, foreclosure and redemption of pledged property,<sup>54</sup> while a third group of documents focuses on the detainment of the person of the debtor.<sup>55</sup>

It is not likely that the state aimed at prohibiting detainment for private debts entirely. A handful of contemporary petitions and other related papyri recording long detainments, including the very sources discussed in this paper, may prove quite the opposite.<sup>56</sup> But the source material in our possession does seem to point to

period, witnesses survive as in institution in wills, but not in other types of Greek legal documents.

<sup>52</sup> All this does not mean that the family seized to function, in the later Ptolemaic period, as a *de facto* economic unit. The very high proportion of contracts in which family members act as co-vendors, or co-borrowers, in contracts of the early Roman period shows quite the opposite. Cf., e.g., *P.Corn.* 6 (17 CE, Oxyrhyncha). The same picture is conveyed by a variety of rules recorded in early Roman sources curbing a person’s liberty to alienate his assets to the detriment of his family members, or even without their explicit consent. Cf. Yiftach-Firanko 2009, p. 550-552. In the early Roman period family solidarity was based on legal precepts and not on socially established conventions.

<sup>53</sup> *P.Enteux.* 63.9 (224-217 BCE, Magdôla); *P.Hal.* 1.7.163 (after 259 BCE, Apollônopolitês); *P.Mil.* II 29.8-10 = *SB* VI 9520 (II BCE, Lykopolis).

<sup>54</sup> *BGU* XIV 2376 (35 BCE, Hérakleopolis); *P.Col.inv.* 480 in particular II. 15-29 = *Sel.Pap.* II 205 = *C.Ptol.Sklav.* I 5 (198/7 BCE, Arsinoitês); *P.Eleph.* 27a.18-23 (223 BCE, Apollônopolitês); *P.Enteux.* 14.3-4 (222 BCE, Magdôla); 15.12-13 = *P.Lille* II 31 (218 BCE, Magdôla); 16.6-9 (221 BCE, Karanis?); *P.Tebt.* III.1 817.19-20 = *SB* I 4232 = *CPJ* I 23 (182 BCE, Crocodilopolis); III.2 970.16-19 = *C.Ptol.Sklav.* I 26 (early II BCE, Crocodilopolis).

<sup>55</sup> *P.Hib.* I 34; 73; *P.Petr.* III 36<sup>v</sup> (a) = *MChr* 5 (218 BCE, Arsinoitês); *P.Petr.* III 25 = *MChr* 30 (218 CE, Arsinoitês). Cf. Mélèze-Modrzejewski 1962, p. 80 n. 4, 82 n. 4. Cf. also Préaux 1939, p. 541-542. Generally important is *P.Lille* I 29 = *MChr* 369 = *C.Ptol.Sklav.* I 1 = *Jur.Pap.* 71 (III BCE, Ghoran) containing Alexandrian (?) regulations on execution with some reference to the pertaining *diagramma*. Cf., in general, Mélèze-Modrzejewski 1962, p. 82-85; Wolff 2002, p. 51 n. 67.

<sup>56</sup> Cf., in particular, *P.Col.* IV 83 (245/4 BCE, Philadelphia) l. 16: τὸν ἐλεύθερον εἰρξας ἔχει δι’ αὐτοῦ. Compare also *P.Cair.Zenon* III 59310.7 = *SB* III 6755 (250 BCE, Alexandria); *P.Coll.Youtie* I 12 (177 BCE, Crocodilopolis); *P.Mich.* I 85 (mid III BCE,

some effort of regulating the terms of the detainment, a regulation that manifests itself also in the terms of the *praxis* against the person of the surety.

It is evident that the creditor was allowed, in case of non-payment, to apply the *praxis* against the surety, but he was not expected to simply detain him. The debtor was first summoned to court, and on that occasion the surety was supposed to submit a *symbolon* stating that he shall produce the debtor within due time or else pay the debt himself.<sup>57</sup> If the surety did not produce the debtor on time, he was made subject to *praxis* by the creditor and by state officials alike.

Yet as far as the creditor was concerned, the *praxis* did not imply that he could personally detain the surety. Such a detainment takes place, rather, in the *praktoreion*, the public prison.<sup>58</sup> This measure naturally checked the capacity of the creditor to abuse the *praxis*, yet the competences of the creditor were still quite extensive. In *P.Heid.* VIII 417 the surety is not released from jail until the creditor has authorized this release by acknowledging the recovery of the debt. Our sources do not indicate if there was any means of compelling the creditor to issue such an acknowledgement. In addition, as already stated above, in the case of the surety the creditor did not have to base his claims on substantive grounds, i.e. on the existence of this debt. All that he had to prove was that the surety did not meet his obligation to produce the debtor on time.

This procedural shortcoming, I argue, was confronted by the measures taken around 130 BCE. The best way to solve the problem was to eradicate the procedural oddity that caused it, i.e. the very existence of the surety as an independent contractual person and the special *praxis* applied against him. But the Ptolemaic legislator was a conservative reformist. He would not simply repeal existing institutions, especially not as old and established ones as the surety. Instead, the legislator would take measure to dispel the earlier shortcomings of these institutions.<sup>59</sup> The was, I argue, also the case with the surety: with some isolated exceptions, in the late Ptolemaic and Roman periods a loan contract was not concluded by one family member as debtor and the others as sureties, but by all

---

Philadelphia); *P.Tebt.* III.1 777 (early II CE, Tebtynis). Different view is expressed by Méléze-Modrzejewski 1962, p. 85.

<sup>57</sup> That the same measure could be taken by persons without the title of surety is shown by *P.Mich.* I 71= *SB* IV 7446 (246-222 BCE, Arsinoitês).

<sup>58</sup> For an interesting parallel, cf. Polyb., 38, 11, 10, regarding the Achaean league, and Weiss 1923, p. 514 n. 56.

<sup>59</sup> This is the case with the institution of witnesses, the *scriptura interior* of the double document, a person's identification by his *patris* and *genos*, and the very Greco-Egyptian dichotomy, all elements that go back to the legislation of Ptolemy II Philadelphos, but are only kept in the later second century as formal requirements, without serving the needs for which they were created. So far I have dealt with this phenomenon in four papers. Cf. Yiftach-Firanko 2008a; 2008b; forth. a; forth. b.

family members as joint debtors and co-sureties.<sup>60</sup> The procedural outcome of this reform was that all family members could, and should be sued on substantive grounds, i.e. on account of the loan contract, not of the *habeas corpus* stipulation.

That the new measure was successfully applied is shown by Ptolemaic loan documents postdating 135 BCE: all but one record mutual surety.<sup>61</sup> A stronger, and perhaps less circular argument for the success of the reform is the scarcity in later periods of material relating to measures taken against sureties by private creditors. Thus, for example, among the many dozens guarantees of appearance from later periods there is not a single parallel I know of to a *symbolon* of the type of *P.Hib. I 92 = MChr 23*, i.e. a document by which the surety assumes the obligation to produce the debtor to court and exposes himself to penalty and *praxis* by the creditor and the execution organs should the debtor fail to appear.<sup>62</sup>

I would like to end this paper with a historiographic note. The most extensive monograph on the Greek surety hitherto published was authored in 1909 by Joseph Partsch. According to Partsch, in the prehistory of Greek law the surety functioned as a kind living pawn, to be detained, enslaved or killed by the creditor in case of non-payment. In a second stage, which is depicted in the passage from the eighth book of the *Odyssey* mentioned at the beginning of this paper, the surety could escape his detention by the creditor by paying off the debt or compensation, which is exactly what Poseidôn proposes to do in the Homeric episode.<sup>63</sup> But then, in Athens, the nature of the surety was transformed. The surety became a second debtor, who was obligated to return to the creditor the debt increased by compensation for resulting damages. The key difference was that the remedies to be applied against the surety were those deriving from the δίκη ἐγγύης and not, e.g., from the δίκη χρέως.<sup>64</sup>

Partsch intended to compose a second part of the same monograph, dedicated to the papyrological evidence. Such a study was never published, but the first extant volume does contain some references to the institution of the surety, as it is manifest

---

<sup>60</sup> For example, almost one third of all the loans recorded in documents from first and second-century CE Arsinoitês are taken by several family members in common. Cf. Yiftach-Firanko 2010, p. 173 n. 9.

<sup>61</sup> Cf. *supra* n. 17.

<sup>62</sup> The practice of warranting another person's attendance of a court of law, *inter alia* in connection with private suits, is still attested in later documentation. Cf, in particular, *P.Harr. I 65* (342 CE, Oxyrhynchos) and *SB I 4658* (later VII CE, Arsinoitôn Polis). Cf. further, Palme 2003, p. 548-551.

<sup>63</sup> Partsch 1909, e.g. p. 16.

<sup>64</sup> Partsch 1909, p. 207: "Mit der δίκη ἐγγύης konnte man den Schadenersatz verfolgen, den man durch Ausbleiben der garantierten Vorlegung hatte". Cf. also Harris 2006, p. 151; Lipsius 1905-1915, p. 712-714. On actions against the debtor, cf. Lipsius 1905-1915, p. 725-729.

in Egypt.<sup>65</sup> In one passage, concluding his description of the institution of surety in Athens, Partsch states: “*Der alte Rechtszustand, nach welchem die Leistung des Bürgen Freikauf aus der Haftung ist, war vergessen. Aber die Bedeutung dieser Erscheinung ist doch nicht zu überschätzen. Sie ist in Attika das Ergebnis einer seltenen Höhe der Kulturentwicklung, welche die Person des Freien über die Rolle des Eviktionsobjekts hinaushebt. Und diese Höhe der Entwicklung ist nur im Privatrecht erreicht: im Strafrecht, im Staatsrecht, im Verwaltungsrecht gilt der alte Rechtszustand der Haftung der Person. Außerhalb Attikas ist das Haftungsrecht auch im Privatrecht vielfach lebendig geblieben. In Heraclea am Siris, Gortyn, im makedonischen Recht des Ptolemäerreichs leistet der Bürge noch, um nicht mit seiner Person zu verfallen. Er ist dort wirklich noch Hafter*”.<sup>66</sup>

The result reached here are in complete accordance with Partsch’s statement. The only substantial difference between *der alte Zustand*, as depicted in the Homeric epos, and that evident in Egypt, is that here the creditor is not expected to detain the surety in person, but to entrust this task to the *praktôr* (later with the *xenikôn praktôr*) and his employees. How did the old system, we ask, evident in the Homeric epos, come down to Egypt? Why did not the Ptolemies adopt the more advanced Athenian concept, if this concept was indeed as advanced as perceived by Partsch? These questions require further investigation.

## BIBLIOGRAPHY

- Bonner-Smith 1930: R.J. Bonner-G. Smith, *The Administration of Justice from Homer to Aristotle*, I, Chicago.
- Cantarella 1964: E. Cantarella, *La ἐγγύη nell’Odissea, Studi italiani di filologia classica* 36, p. 199-214.
- Cantarella 1965: E. Cantarella, *La fideiussione reciproca (« alleleggue » e « mutua fideiussio »)*. *Contributo allo studio delle obbligazioni solidali*, Milano.
- Harris 2006: E. M. Harris, *Law and Economy in Classical Athens: [Demosthenes] Against Dionysodorus*, in *Democracy and the Rule of Law in Classical Athens: Essays on Law, Society, and Politics*, Cambridge, p. 143-162.
- Herrmann 1990: J. Herrmann, *Die persönlichen Sicherungen im griechischen Recht*, in *Kleine Schriften zur Rechtsgeschichte*, München, p. 95-121 (first published in *RIDA*, 3 ser., 10 (1963), p. 149-161).
- Kaltsas 2001: D. Kaltsas, *Dokumentarische Papyri des 2. Jh. v. Chr. aus dem Herakleopolites (P.Heid. VIII)*, Heidelberg.

<sup>65</sup> In Sethe 1920, esp. p. 565-578, Partsch focuses on the Demotic material, but assumes, in this sphere too the corporal liability (“*Haftung mit dem Leibe*”, p. 572) of the surety. Compare also a short summary in Lippert 2008, p. 105-106.

<sup>66</sup> Partsch 1909, p. 200.



- Kaser 1971: M. Kaser, *Römisches Privatrecht, I. Das altrömische, das vorklassische und klassische Recht*, München.
- Kaser-Hackl 1996: M. Kaser-K. Hackl, *Das römische Zivilprozessrecht*, München.
- Lippert 2008: S. Lippert, *Einführung in die altägyptische Rechtsgeschichte*, Berlin.
- Lipsius 1905-1915: J. H. Lipsius, *Das attische Recht und Rechtsverfahren mit Benutzung des attischen Processes*, Leipzig.
- Mélèze-Modrzejewski 1962: J. Mélèze-Modrzejewski, *Servitude pour dettes ou legs de créance? (Note sur CPJud. 126), RecPap 2*, p. 75-98.
- Mélèze-Modrzejewski 1984: J. Mélèze-Modrzejewski, *Le document grec dans l'Égypte ptolémaïque*, in *Atti del XVII Congresso internazionale di Papirologia. Napoli, 19-26 maggio 1983*, III, Napoli, p. 1173-1187.
- Palme 2003: B. Palme, *Pflichten und Risiken des Bürgen in byzantinischen Gestellungsbürgschaften*, in *Symposion 1999*, Köln-Weimar-Vienna, p. 531-555.
- Partsch 1909: J. Partsch, *Griechisches Bürgschaftsrecht. Erster (einziger) Teil: Das Recht des altgriechischen Gemeindestaats*, Leipzig.
- Plódzień 1951: S. Plódzień, *The Origin and Competence of the praktor xenikon*, *JJP 5*, p. 217-227.
- Préaux 1939: Cl. Préaux, *L'économie royale des Lagides*, Brussels.
- Préaux 1955: Cl. Préaux, *Sur les fonctions du praktor xenikon*, *CdE 30*, p. 107-111.
- Rupprecht 1965: H.-A. Rupprecht, *Untersuchungen zum Darlehen im Recht der Graeco-Aegyptischen Papyri der Ptolemäerzeit*, Munich.
- Segré 1924: A. Segré, *L'ἀλληλεγγύη*, *Aegyptus 5*, p. 45-64.
- Segré 1929: A. Segré, *Note sulla ἐγγύη greco-egizia*, *Aegyptus 10*, p. 1-24.
- Sethe 1920: K. Sethe, *Demotische Urkunden zum aegyptischen Bürgschaftsrechte vorzüglich der Ptolemäerzeit, mit einer rechtsgeschichtlichen Untersuchung von J. Partsch*, Leipzig.
- Weiss 1923: E. Weiss, *Griechisches Privatrecht auf rechtsvergleichender Grundlage, 1. Allgemeine Lehren*, Leipzig.
- Wolff 1970: H.-J. Wolff, *Some Observations on Praxis*, in D. Samuel-Hobson (ed.), *Proceedings of the Twelfth International Congress of Papyrology*, Toronto, p. 527-535.
- Wolff 1978: H.-J. Wolff, *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemaer und des Prinzipats, 2. Organisation und Kontrolle des privaten Rechtsverkehrs*, Munich.
- Wolff 1982: H.-J. Wolff, Review of W. M. Brashear, *Ptolemäische Urkunden aus Mumienkartonage (BGU XIV)*, *ZSav 99*, p. 369-372.
- Wolff 2002: H.-J. Wolff, *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemaer und des Prinzipats, 1. Bedingungen und Triebkräfte der Rechtsentwicklung*, H.-A. Rupprecht (ed.), München.
- Yiftach-Firanko 2008a: U. Yiftach-Firanko, *The Cheirographon and the Privatization of Scribal Activity in Early Roman Oxyrhynchos*, in *Symposion 2007*, Vienna, p. 325-340.



- Yiftach-Firanko 2008b: U. Yiftach-Firanko, *Who Killed the Double Document in Ptolemaic Egypt?*, *ArchPF* 54, p. 203-218.
- Yiftach-Firanko 2009: U. Yiftach-Firanko, *Law in Graeco-Roman Egypt: Hellenisation, Fusion, Romanisation*, in R. S. Bagnall (ed.), *Oxford Handbook of Papyrology*, Oxford, p. 541-560.
- Yiftach-Firanko 2010: U. Yiftach-Firanko, *P.Col. inv. 131 recto: a Loan Contract with Paramonê Provision from mid first Century CE Theadelphia*, *JJP* 40, p. 267-282.
- Yiftach-Firanko forth. a: U. Yiftach-Firanko, *Witnesses in Ptolemaic Legal Documents: The Case of the Double Document*, forthcoming.
- Yiftach-Firanko forth. b: U. Yiftach-Firanko, *Did BGU XIV 2367 Work?*, forthcoming.

HANS-ALBERT RUPPRECHT (MARBURG)

## ZUR BÜRGSCHAFT IN DEN PAPYRI ANTWORT AUF URI YIFTACH-FIRANKO

Unter einem gegenüber früher nun mehr etwas gemäßigeren Titel untersucht Yiftach den „Tod der Bürgschaft“.

Er prüft zunächst das Vorkommen der Bürgschaft in den Papyri für das 3., das 2. und noch für das 1. Jh. a.C., als besondere Form berücksichtigt er die Gestellungsbürgschaft nicht weiter, sondern nur die Bürgschaft für private Verbindlichkeiten. Dabei stellt er fest, daß die Übernahme einer Bürgschaft sich ab dem 2. Jh. a.C. im wesentlichen auf den engeren Umkreis des Schuldners konzentriert und daß die ἀλληλεγγύη die gebräuchliche Form wird.

Den Grund hierfür sieht er, wenn ich recht verstanden habe, in einem Eingreifen des Gesetzgebers, der dem Mißbrauch der Bürgschaft durch Abschaffung des Bürgen als eines eigenständigen Vertragspartners begegnen wollte.

Damit wurde dann auch die ἀλληλεγγύη favorisiert, so daß bei Fälligkeit die Existenz der Forderung im üblichen Verfahren zu überprüfen war.

Infolge dessen sei die ältere Form der Übernahme der Bürgschaft durch einen außenstehenden Dritten verschwunden oder doch wenigstens stark zurückgegangen.

Das ist ein interessanter Ansatz. Ich bin aber doch recht skeptisch.

### I. Zunächst zum Vorkommen

Wenn man die Zahlen bei Habermann<sup>1</sup> zugrunde legt und überträgt auf die Fälle der Bürgschaft, so gleichen sich die Verhältnisse grundsätzlich: Eine hohe Zahl im 3. Jh. a.C., eine geringere im 1. Jh. a.C., dann wieder eine Steigerung im 1. Jh. p.C.

Für das 2. und das 1. Jh. a.C. will ich nur ein paar Belege angeben, die die weitere Übung deutlich machen, ohne auf Vollständigkeit abzielen.

2. Jh. a.C.: Erwähnungen in UPZ I 114 (150 a.), Bingen 35 (144-141 a.).

1. Jh. a.C.: Verträge in BGU IV 1057 I und II (13 a.)<sup>2</sup>, sowie BGU IV 1145 (5 a.C.) I: Eheleute als Darlehensnehmer; II: Als Bürgin ἐμφωνείας tritt nun auf

---

<sup>1</sup> Habermann 1998: 3. Jh. a.C.: 3662 = 38,8 %; 2. Jh. a.C.: 2201 = 23,3 %; 1. Jh. a.C.: 1085 = 11,5 %; 1. Jh. p.C.: 2478 = 26,2 % (jeweils bezogen auf die Summen für das 3. Jh. a.C. - 1. Jh. p.C.). Die hohe Zahl im 3. Jh. erklärt sich durch das große Zenonarchiv.

<sup>2</sup> BGU IV 1144 (13 a.) ist ein besonderer Fall: Drei Darlehensnehmer hatten ein Darlehen von 600 Silberdrachmen aufgenommen. Davon hatten A 520 Dr. und B 80 Dr. verbraucht. Hier wird nun vereinbart, daß A und B das Darlehen zurückzahlen sollen, der

Didyma, Mutter der Frau und Schwester des Mannes, also eine gesonderte Bürgschaftsbestellung; weiter die Aufhebung eines Ehevertrags mit Bürgschaft: BGU IV 1104 (9 a.C.).

Aus dem 1. Jh. p.C. nenne ich einmal Oxy. II 259 (23): X hatte einen wegen einer Schuld Inhaftierten aus dem Gefängnis geholt und verbürgt sich nun für die Schuld. Einen besonders instruktiven Fall bringt Mich. V 243 (I): Die Vereinsatzung einer Gilde, in der neben den üblichen Verpflichtungen und der Ahndung von Verletzungen dieser Verpflichtungen auch festgehalten wird, daß die Genossen, wenn einer von ihnen wegen einer Verbindlichkeit in Haft genommen wird, für ihn bis zu 100 Dr. Bürgschaft leisten müssen.

Ich gehe also zunächst von einer weiteren Übung der Bürgschaft in der herkömmlichen Form aus, wenn auch in geringerem Umfang als im 3. Jh. a.C.

Auf einige besondere Fälle komme ich am Ende zu sprechen.

II. Da Yiftach eine Neuregelung zur Ausübung der Bürgschaft in Erwägung zieht, zunächst kurze Bemerkungen zur Konstruktion der Bürgschaft. Sie ist nach griechischem Recht Bürgschaft εἰς ἔκτισιν. Das bedeutet, daß der Bürge neben den Schuldner tritt als ein zweiter Haftender, aber nicht selbst schuldet. Wenn der Schuldner nicht leistet, kann der Bürge aufgrund der übernommenen Haftung durch den Gläubiger in Anspruch genommen werden. Es gibt keine Einrede der Vorausklage, die Bürgschaft ist auch nicht akzessorisch.<sup>3</sup> Es ist daher nicht ersichtlich, daß bei der Inanspruchnahme des Bürgen der Bestand und die Fortdauer der Verbindlichkeit geprüft wird. Der Bürge tritt auch ein, wenn der Schuldner zwar vorhanden ist, aber seine Verbindlichkeit nicht oder nicht ganz erfüllt.

Wenn ich recht sehe, bieten die Papyri keinen Beleg für die Durchführung des Verfahrens der Inanspruchnahme des Bürgen.

III. Nun zu der prekären Lage des Bürgen. Im deutschen Recht gibt es mehrere Parömien; so: „Den Bürgen soll man würgen, aber nicht an den Leib sprechen“, oder: „Wer bürgt, der wird gewürgt.“

Cair.Zen. III 59454 (nach 246 a.C.): Brief des Schuldners an den Gläubiger, er solle den Schreiber belangen, nicht den Bürgen. Im übrigen sei es unerlaubt, fremde Sachen in einem fremden Haus zu pfänden. Der Schreiber unterstellt, daß der Gläubiger Sachen der Hauseigentümerin an sich genommen habe, nicht seine – er wohnt wohl in diesem Haus.

Daß der Schuldner aus Angst flieht und damit den Bürgen in Schwierigkeiten bringt, erscheint nicht außergewöhnlich. Mich. I 57 (248 a.C.) ist vielleicht typisch: Bürgschaft durch den Bruder (des Schreibers?) für den Adressaten. Da der Schuld-

---

dritte C soll freigestellt werden. In der Edition wird C als Bürge eingeordnet, aber das trifft den Sachverhalt nicht.

<sup>3</sup> Partsch 1909, 158 ff.; Wolff 1998, 125 f.

ner = Adressat nicht da ist, läuft der Bürge Gefahr, die 300 Dr. Schuld zahlen zu müssen. Der Schuldner solle schleunigst kommen und die Sache regeln.

Einen Fall der Realisierung der Bürgschaft mit Zahlung bzw. einem Schuldanerkenntnis des Bürgen haben wir in Heid. VIII 417 (190/189 a.C.): Der Schuldner hatte nicht gezahlt, der Gläubiger hielt sich an den Bürgen. Dieser wurde in Erzwingungshaft genommen, zahlte dann – bzw. erkannte die Schuld an –, darauf wird der Praktor angewiesen, den Bürgen freizulassen. Es wird jedoch nicht deutlich, welche Verfahrensschritte unternommen wurden, um den Bürgen in Haft zu nehmen.

IV. Yiftach nimmt Mißbräuche beim Vorgehen des Gläubigers gegen den Bürgen an.

Ein möglicher Fall ist Col. Zen. I 83 (254 a.C.): Hier geht es um die unzulässige Fortführung der Frau des Petenten, die ein Darlehen aufgenommen hatte, für das ihr Mann, der Petent, als Bürge fungierte. Die Frau konnte dann fliehen, der Gegner hat aber noch das Kind in Gewahrsam als Pfand. Das ist nun aber kein Beleg für ein Vorgehen gegen den Bürgen.

Was die angenommene gesetzliche Regelung angeht: Ich sehe keine besondere Beschränkung der Zwangsvollstreckung in der Form der Personalvollstreckung, die die Bürgschaft besonders betroffen hätte.

Köln VII 313 B 10 ff. / COP 34 (186 oder 163 a.C.): Es ist unzulässig, freie Personen weg zu führen oder in Haft zu halten wegen einer privaten Schuld (ἴδιον ὀφείλημα) oder eines Delikts (ἀδίκημα). In Zusammenhang mit anderen Regelungen bedeutet das wohl nur, daß es sich um den Mißbrauch der amtlichen Stellung handelt, nicht um die normale Zwangsvollstreckung. So auch in Tebt. I 5 Z. 253 ff. / COP 53 (120-118 a.C.). In Tebt. I 5 Z. 221 ff. finden sich Regelungen zur Beschränkung der regulären Zwangsvollstreckung in die Person: Es sollen königliche Bauern und andere entsprechende Personen nicht in Haft genommen werden. Daraus folgt für die ersten Regelung die Beschränkung auf Machtmißbrauch der Funktionäre.<sup>4</sup>

D.h. die angeführten Regelungen zu Mißbrauchsfällen beziehen sich auf die unrechtmäßige Inhaftnahme durch Funktionäre zum eigenen Vorteil. Ich sehe insofern keine direkte oder indirekte Maßnahmen hinsichtlich der Bürgen.

V. Zur nun geringeren Häufigkeit von Bürgschaft mögen beigetragen haben die Übung der ἀλληλεγγύη und angesichts der allgemeinen Beschränkung der Personalvollstreckung auf eine bloße Erzwingungshaft die für den Gläubiger günstigere Möglichkeit der Sicherung durch dingliche Sicherheiten wie Hypothek, Hypallagma und Faustpfand.

---

<sup>4</sup> Vgl. Rupprecht 2007, 286 ff.

VI. Wenn ich also von einem Fortbestand und einer fortdauernden Übung der Bürgschaft auch durch außenstehende Dritte ausgehe, dann wird das m.E. noch unterstützt durch einen vieldiskutierten Fall der Sicherstellung des Bürgen für den Fall seiner Inanspruchnahme:

Oxy. II 270 = MChr 236 (94 p.C.). Es handelt sich um ein relativ kompliziereres Geschäft.

Ein Darlehen wurde außer durch eine Hypothek auch durch Bürgschaft gesichert; in Nr. 270 wird nun der Bürge für den Fall der Inanspruchnahme vom Schuldner sichergestellt durch das hypothezierte Land: *κυριεύειν αὐτὸν τῶν προκειμένων ἀρουρῶν ... εἰς τὸν ἅπαντα χρόνον ὡς ἄν πράσεως γενομένης κτλ.* (Z. 28 ff.). Es folgen Bebaiosis, Straf- und Praxisklausel. Die Regelung gibt zunächst ein Indiz für das Wahlrecht des Gläubigers zwischen der Realisierung der Sach- oder der Personalhaftung.

In der Diskussion wird die Urkunde als Beweis für den griechischen Grundsatz des Erwerbs der vollen Rechtsstellung (romanistisch: Eigentum) durch die Preiszahlung gesehen,<sup>5</sup> aber auch als Beispiel des Fortwirkens ägyptischer Bräuche.<sup>6</sup> Die Kombination von Hypothek/bedingter Übereignung und Bürgschaft spricht mehr für die Auffassung Partsch's.<sup>7</sup>

Die hier gewählte Formulierung *ἀπαρενόχλητον καὶ ἀνεῖσπρακτον παρέξεσθαι τὸν δεῖνα...* entspricht einer in frührömischer Zeit öfter anzutreffenden Abrede zur Schadlosstellung Dritter.<sup>8</sup>

Einen weiteren Fall der Sicherstellung des Bürgen finden wir in der bereits oben genannten BGU IV 1057 (13 a.). In Col. I: Darlehen des Chairemon an Thermouthis und Philoxenos von 100 Dr. Silber; Bürge ist Heliodoros. Interessanterweise war Heliodoros zunächst als Mitempfänger eingetragen, dann aber gestrichen worden. In Col. II erklären Thermouthis und Philoxenos als *ἀλληλεγγύοι* die Freistellung des Heliodorus.

Es ist auch noch einmal auf die bereits oben erwähnte Urkunde BGU IV 1144 hinzuweisen.

Ich komme also zu dem Ergebnis: Die Bürgschaft durch Dritte besteht weiter und ist auch weiter in Übung, zwar nun seltener, aber immerhin. Daß häufig eine besondere Beziehung zwischen Schuldner und Bürgen besteht, erklärt sich aus der besonderen Gefährlichkeit des Geschäfts für den Bürgen.

<sup>5</sup> Pringsheim 1950, 183.

<sup>6</sup> Sethe-Partsch 1920, 593 ff.

<sup>7</sup> S. auch Wolff 2002, 92.

<sup>8</sup> So in BGU IV 1133 (19 a.C.): Aufnahme eines Eranosdarlehens durch einen Strohhmann; Mich. V 353 (48 p.C.), 354 (52 p.C.): Sicherstellung gegen Inanspruchnahme wegen Ausstellung von Urkunden ohne Anweisung oder Nachweise; Tebt. II 392 = MChr. 338 (134 p.C.): Sicherstellung der Schwester wegen Verbindlichkeiten des verstorbenen Vaters.

## LITERATUR

- Habermann 1998: W. Habermann, *Zur chronologischen Verteilung der papyrologischen Zeugnisse*, ZPE 122, 144-160.
- Partsch 1909: J. Partsch, *Griechisches Bürgerschaftsrecht*, 1. Teil, *Das Recht des altgriechischen Gemeindestaats*, Leipzig.
- Pringsheim 1950: F. Pringsheim, *Greek Law of Sale*, Weimar.
- Rupprecht 2007: H.-A. Rupprecht, *Urkundensformular und Wirklichkeit – Bemerkungen zur praktischen Bedeutung einer Urkundsklausel*, in St. Buchholz-H. Lück (Hrsgg.), *Worte des Rechts – Wörter zur Rechtsgeschichte, FSchr. für Dieter Werkmüller zum 70. Geburtstag*, Berlin, 283-296.
- Sethe-Partsch 1920: K. Sethe-J. Partsch, *Demotische Bürgerschaftsurkunden*, Leipzig.
- Wolff 1998: H. J. Wolff, *Vorlesungen über juristische Papyruskunde*, Berlin.
- Wolff 2002: H.-J. Wolff, *Das Recht der griechischen Papyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemaeer und des Prinzipats*, 1. *Bedingungen und Triebkräfte der Rechtsentwicklung*, H.-A. Rupprecht (Hrsg.), München.



ANDRÉAS HELMIS (ATHÈNES)

## LA PROBLÉMATIQUE DE LA FICTION DANS LE DROIT DE L'ÉGYPTE HELLÉNISTIQUE

L'application d'une règle juridique nécessite le recours à des procédés consistant à capter le fait et à traduire la réalité en termes propres au droit. C'est tout le travail de l'interprétation, qui se fait à l'aide d'abstractions, qualifications, analogies, métaphores. Ainsi, les juristes, à l'instar des peintres et des artistes en général, « essayent le propos utopiste de fermer et de posséder le réel, de le faire passer par leurs filtres<sup>1</sup> ». Dans cette quête de la maîtrise du monde réel, le droit, comme d'ailleurs la peinture ou les autres formes de l'art, peut transformer ou même déformer la réalité. En peinture, nous pouvons songer au fameux tableau de René Magritte représentant une pipe et intitulé *Ceci n'est pas une pipe*, titre qui évoque l'absence d'une « vraie » pipe<sup>2</sup>. En droit, nous n'avons qu'à songer aux présomptions et encore plus aux fictions, ces procédés qui servent à la création ou à l'interprétation du droit et qui reposent, selon une formule pertinente, l'un sur « l'incertitude du vrai », l'autre sur « la certitude du faux »<sup>3</sup>. C'est de la fiction en droit dont il sera ici question.

De tous les systèmes juridiques historiquement connus c'est assurément le droit romain qui a particulièrement utilisé et développé le procédé fictionnel. Il y a quelques années, Jean-Marie Bertrand a cru pouvoir déceler son application en droit grec ancien<sup>4</sup>. Dans la présente étude, il s'agira d'envisager la problématique de la fiction dans le droit grec de l'Égypte ptolémaïque; nous évoquerons ainsi quelques documents papyrologiques qui pourraient relever de la problématique de la fiction, avant de s'interroger, de manière plus théorique, sur leur interprétation et leur nature.

La grande majorité de nos exemples concernent des textes qui nous ont conservé des conventions, des contrats entre particuliers. Cela ne doit pas étonner, étant donné qu'un grand nombre des papyrus grecs de l'Égypte hellénistique consistent en des documents de la pratique juridique, type de documentation qui faisait pratiquement défaut auparavant. Parmi les différents types de ces contrats, il y en a qui concernent

---

<sup>1</sup> Ferreira da Cunha 2000, p. 60.

<sup>2</sup> Pour le rapprochement avec ce tableau de Magritte, voir Papachristou 2007, p. 13.

<sup>3</sup> Thomas 1995, p. 18.

<sup>4</sup> Bertrand 2003 ; cf. aussi Bertrand 2000, à propos d'une inscription de Locride.



le mariage. Plusieurs textes, d'époque aussi bien hellénistique que romaine, nous ont conservé des « conventions matrimoniales » (συγγραφὰὶ συνοικισίας ou συνοικισίου) régissant divers aspects de la vie conjugale.

Le plus ancien document de cette catégorie, qui est aussi le plus ancien papyrus grec d'Égypte daté, est le contrat de mariage d'Hérakleidès et de Démétria, trouvé sur l'île d'Éléphantine. Une clause intéressant la problématique qui nous préoccupe ici est contenue à la fin du texte, après l'énumération des devoirs incombant à chacun des époux : « ce contrat aura force probatoire à tous égards et partout, en tout lieu où il sera produit par Hérakleidès contre Démétria ou par Démétria et ses ayants droit procédant à l'exécution contre Hérakleidès, *comme si la convention avait été faite en ce lieu-là* (ὡς ἐκεῖ τοῦ συναλλάγματος γεγενημένου)<sup>5</sup> ». En d'autres termes, la force probatoire du document n'était pas, *a priori*, assurée dans l'ensemble du pays mais seulement à proximité du lieu de sa signature, en l'occurrence l'île d'Éléphantine ; c'est pourquoi les parties ont jugé nécessaire d'ajouter cette clause géographique, qui étend l'efficacité de l'acte « partout », moyennant une construction selon laquelle le contrat est considéré comme avoir été signé à n'importe quel endroit où il pourrait être produit. Ce document date de 310 av. J.-C., il est donc chronologiquement aussi bien qu'intellectuellement proche du monde grec des cités classiques, dont il porte les marques<sup>6</sup>. Or, dans le cadre civique, un document n'était valable qu'au sein de la cité dans laquelle il avait été signé. Bien entendu, dans une structure étatique comme celle du royaume des Ptolémées, où le droit est théoriquement applicable à l'ensemble du pays, une telle clause n'a d'autre raison d'être que comme « vestige » d'un passé importé en Égypte par les immigrants hellènes.

Deux siècles plus tard, dans l'acte de vente d'une maison à Pathyris (Haute-Égypte) il est stipulé, de manière, il est vrai, plus concise que dans le contrat de l'île d'Éléphantine, que « la convention aura force probatoire *partout où elle sera produite* (ἡ δὲ ὁμολογία ἦτε κυρία ἔστω πανταχῆι οὐ ἂν ἐπιφέρηται)<sup>7</sup> ». On s'aperçoit ainsi que la clause de la localité peut être utilisée, même à une époque tardive, pour assurer la validité d'une convention indépendamment des contraintes territoriales imposées par une mentalité selon laquelle cette validité est subordonnée à la proximité du lieu de la signature du document. C'est que les modèles qu'utilise le notariat grec restent inchangés, ayant du mal à se libérer de l'horizon mental de la cité et à s'adapter à un cadre spatial éclaté<sup>8</sup>.

Revenons-en au domaine matrimonial ; un autre papyrus nous renseigne sur un mariage au sujet duquel deux actes auraient dû être rédigés. Dans ce qui est qualifié de συγγραφὴ ὁμολογίας, Isidōros, le futur époux, avait d'abord reconnu avoir reçu

<sup>5</sup> *PEleph.* 1, l. 13-15 (traduction de Méléze Modrzejewski 2012, p. 143).

<sup>6</sup> Cf. Préaux 1958, p. 110-111.

<sup>7</sup> *BGU* III 998 (= *MChr.* 252 = *Sel.Pap.* I 29), col. II, l. 13 (101 av. J.-C. ; traduction de Méléze Modrzejewski 2012, p. 135).

<sup>8</sup> Sur un autre aspect de cette inertie du notariat grec, voir Préaux 1955.

une dot et s'engageait à signer, dans un délai d'un an, un contrat de mariage ; entretemps, il déclarait que les deux époux vivraient comme (s'ils étaient déjà) mariés, comme (s'ils étaient déjà) mari et femme (ὡς ἀνὴρ καὶ γυνή)<sup>9</sup>. Même si, à l'origine, une véritable convention matrimoniale n'avait pas été signée – et elle ne le fut jamais, les deux intéressés étant décédés peu après –, ses effets semblent ainsi être avancés et être attachés à cette συγγραφὴ ὁμολογίας, qui, soit dit en passant, n'était pas forcément une συγγραφὴ ὁμολογίας (γάμου) réglant exclusivement des questions relatives au mariage : c'est ce que suggère la tournure δι' ἧς [= συγγραφῆς] διομολογεῖται ἄλλα τε καὶ ἔχειν ... φερνήν (« la convention selon laquelle il reconnaît, *entre autres*, avoir reçu... la dot ») ; en d'autres termes, la convention en question comportait un certain nombre d'engagements de la part d'Isidôros, dont celui concernant la dot et le mariage qu'il devrait contracter.

Quittons maintenant le domaine des conventions matrimoniales pour envisager une autre catégorie de contrats, les engagements de nourrices ou le louage d'animaux. La nourrice ainsi que le loueur d'animaux s'engagent, bien entendu, à allaiter le bébé ou à faire paître les animaux, mais aussi à rendre, au terme du bail, le nourrisson en vie et le troupeau intègre. Que se passe-t-il en cas contraire ? Voici la réponse que nous donne un contrat de nourrice, dans lequel une dame nommée Philotéra s'est engagée à faire allaiter un bébé par une de ses esclaves : « S'il arrive un malheur [à l'enfant], dans l'espace des deux ans, Philôtéra devra accepter un autre enfant et le donner à l'esclave pour le nourrir jusqu'à l'expiration des deux ans, sans demander quoi que ce soit, étant donné qu'elle a accepté d'offrir ses services de nourrice sous clause d'immortalité (διὰ τὸ ἀθάνατον αὐτὴν ἐπιδέχασθαι τροφεῖν)<sup>10</sup>. » Précisons que les contrats de nourrice dans lesquels figure cette clause ont tous pour objet des enfants esclaves. Par ailleurs, nos documents ne nous permettent pas de nous prononcer si, en cas du décès du bébé, la nourrice devait se procurer elle-même un autre enfant ou si elle s'engageait à allaiter tout autre enfant que son « employeur » voudrait bien lui remettre<sup>11</sup>. La « clause d'immortalité » donc, dans un contrat de nourrice, signifie que celle-ci est tenue de continuer à allaiter un autre enfant esclave lorsque le premier vient à mourir.

C'est à une logique équivalente qu'obéit la même clause dans les contrats de pâturage, dans lesquels le loueur d'animaux s'engage, en cas de disparition d'un

<sup>9</sup> UPZ I 123 (= *MChr.* 280), l. 9-10 (vers 157 av. J.-C.) ; voir, sur ce document, Vélissaropoulos-Karakostas 2011, I, p. 267-268. On notera que le sens de la conjonction ὡς dans la phrase συνεῖναι αὐτοῖς ὡς ἀνὴρ καὶ γυνή n'est pas le même que dans la phrase συναραμενεῖν σὺν σοι συνοικ[ί]σουσά σοι ὡς γνησ[ί]α γαμετή, par laquelle Thais s'engage par serment à rester fidèle « en tant » qu'épouse légitime (*PSI* I 64, l. 3-4 ; I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. ; sur ce document, voir *ibid.*, p. 285-287 ; Méléze Modrzejewski 2012, p. 42-43, et traduction p. 119-120).

<sup>10</sup> *BGU* IV 1058 (= *MChr.* 170 ; 13 av. J.-C. ; traduction Vélissaropoulos-Karakostas 2011, II, p. 22.

<sup>11</sup> Chrétien-Vernicos 1997, p. 597-599.

animal du troupeau pendant la durée du contrat, à lui en substituer un autre : « Tes moutons qui me seront confiés je les rendrai immortels (ἀθάνατα παρέξω)<sup>12</sup>. » Ainsi, à l'expiration du bail, la nourrice doit être en mesure de rendre un bébé et le loueur d'animaux le nombre de bêtes qui lui avait été initialement confié. Nourrissons et animaux morts étant ainsi « remplacés » par des vivants, ils deviennent en quelque sorte « immortels ». Nous sommes en présence d'une logique analogue à celle qui régit l'actuel quasi-usufruit, où exceptionnellement l'usufruitier, lorsque son droit porte sur des biens consommables, n'est pas tenu de conserver la substance de la chose, mais a l'obligation d'en restituer l'équivalent (art. 587 C.C.)<sup>13</sup>.

Envisageons maintenant un tout autre domaine, celui de l'exécution des sentences judiciaires. Il est bien connu qu'en ce domaine le droit grec, depuis déjà l'époque classique, n'offrait pas beaucoup de moyens à la partie qui avait gagné un procès pour tirer les bénéfices de sa victoire ; le gagnant devait essayer d'exécuter la sentence, en principe par ses propres moyens et sans l'aide de la force publique, quasiment inexistante. Dans l'Égypte hellénistique, pour ce qui est des sentences prononcées dans le cadre des procès opposant entre eux de simples particuliers, leur exécution est assurée par le πράκτωρ ξενικῶν, agissant de concert avec le stratège du nome<sup>14</sup>. Pour ce qui est des affaires fiscales, en revanche, l'administration royale assure de manière particulièrement efficace toute exécution au profit du fisc. C'est justement cette protection renforcée qui est visée dans certains contrats entre particuliers, dans lesquels il est stipulé que leur exécution devrait se faire comme s'il s'agissait d'une dette envers le trésor royal (πρᾶξις ὡς πρὸς τὰ βασιλικά), comme s'il s'agissait donc d'une affaire mettant en jeu des intérêts du roi. En procédant ainsi à une assimilation de leurs affaires privées à des affaires fiscales, les particuliers cherchaient à bénéficier des procédures plus efficaces par lesquelles le fisc ptolémaïque protégeait ses propres intérêts<sup>15</sup>.

Un autre procédé par lequel les particuliers essayaient d'assurer l'accomplissement de leurs engagements consistait à ajouter dans leurs contrats la clause exécutoire πρᾶξις καθάπερ ἐκ δίκης (κατὰ νόμον τέλος ἐχούσης), que l'on trouve déjà dans la fameuse convention matrimoniale d'Héracléides et de Démétria précédemment citée<sup>16</sup>. L'interprétation de cette expression n'est pas univoque : on

<sup>12</sup> PSI IV 377. La principale étude en la matière reste celle de Bolla-Kotek 1940, p. 66 et suiv. ; cf. aussi Christophilopoulos 1950 ; Préaux 1966 ; plus récemment, Hengstl 1979.

<sup>13</sup> Cf. Carbonnier 1983, p. 146 ; Foriers 1974, p. 19-20.

<sup>14</sup> Taubenschlag 1955, p. 524-527 ; sur le titre de cet agent et notamment sur l'étrange emploi du mot ξενικῶν, voir les remarques suggestives de Préaux 1955.

<sup>15</sup> Voir, à titre d'exemple, PColZen. 54 (= Sel.Pap. I 39). Dans le cas de la clause πρᾶξις ὡς πρὸς τὰ βασιλικά, il est difficile de suivre Rafael Taubenschlag, affirmant que « *there was a tendency to submit the fisc to legal rules of private law* », alors qu'il s'agit du contraire ; bien entendu, la remarque reste valable dans le cas du privilège de la πρωτοπραξία de l'époque romaine (Taubenschlag 1955, p. 60).

<sup>16</sup> PEleph. 1 (= MChr. 283), l. 12.

peut comprendre qu'en cas d'inexécution du contrat, celui qui sera considéré comme le créancier devra poursuivre l'autre partie « comme le fait celui qui intente une action (*dikè*) », en déclenchant une procédure spéciale de sommation et d'exécution, ou bien que l'exécution aura lieu « comme à la suite d'un procès terminé de manière légale », ce qui pourrait éventuellement signifier la dispense même, pour le créancier, du recours à la voie judiciaire<sup>17</sup>. En tout état de cause, il s'agit d'une clause qui, en assimilant l'inexécution d'un contrat aux effets d'un procès, en facilite l'exécution au profit de la partie estimée comme lésée.

Toujours en matière d'exécution des contrats, il convient de faire état de la désignation Πέρσης τῆς ἐπιγονῆς, qui figure dans plusieurs papyrus datant surtout de la fin de l'époque ptolémaïque et de l'époque romaine. Le fait qu'on y trouve les mêmes hommes désignés tantôt comme Μακεδόνες tantôt, lorsqu'ils sont débiteurs, comme Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς (littéralement : « Perses de la descendance ») signifie que le mot « Perse » ne renvoie pas, à cette époque au moins, à une origine ethnique ; on admet plutôt que, dans un contrat, la qualification « Perse de l'épigone » confère au débiteur un statut particulier qui, en cas de défaut de paiement, le prive de la possibilité d'avoir recours au droit d'asile<sup>18</sup>. Cette désignation fictive du débiteur comme « Perse » munit donc le créancier d'une garantie supplémentaire qui lui permet, en cas de besoin, de s'assurer de l'acquittement de la dette.

Tous les exemples évoqués jusqu'à présent relèvent du droit des contrats, domaine sur lequel la documentation papyrologique, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, jette un éclairage qui nous manque pour la période antérieure. Un papyrus d'un intérêt tout à fait exceptionnel nous plonge, lui, dans le domaine de l'activité législative ptolémaïque, et plus particulièrement de la législation pénale : il s'agit du *diagramma* bien connu sur la police du Nil, émanant probablement de Ptolémée II Philadelphie. Parmi les sanctions prévues pour lutter contre le brigandage dont souffraient les transports fluviaux en Égypte, on trouve : l'amende à laquelle sont exposés les brigands, une amende assimilée à celle prévue contre les brigands, à laquelle sont exposés d'autres catégories de malfaiteurs, une peine de substitution (les phylacites qui n'arrêtent pas les déserteurs de la flotte royale doivent être envoyés à leur place), une peine à l'encontre des receleurs, de ceux qui « reçoivent » les déserteurs<sup>19</sup>. C'est cette dernière sanction qui doit attirer notre attention.

Il est vrai que son interprétation n'est pas évidente ; elle dépend de l'accentuation du mot φώραι à la ligne 92. Naphtali Lewis propose de lire φώραι (= « investigation ») et comprend que les receleurs des marins déserteurs « *are also*

<sup>17</sup> On trouvera une bibliographie sur la question dans Vélissaropoulos 1980, p. 307 n. 173 ; cf. Anagnostou-Canas 1991, p. 232. Sur la clause καθάπερ ἐκ δίκης dans les documents épigraphiques, voir dernièrement Rubinstein 2010, p. 206 et suiv.

<sup>18</sup> Voir, par exemple, *PRyl.* IV 588. Pour un aperçu succinct de la question, accompagné de la principale bibliographie, voir Legras 2004, p. 70-72.

<sup>19</sup> *PHib.* II 198, col. V, l. 85-100.

*to be liable to government search*<sup>20</sup> ». Il nous semble que la lecture φωρῶι, proposée par l'éditeur et suivie par Roger Bagnall (« *let those harboring the sailors be liable for theft from the crown* »), est préférable, non seulement parce que φώρα est pratiquement absent de la documentation papyrologique, mais aussi parce que l'adjectif ἔνοχος, auquel φωρῶι est attaché, s'accorde mieux avec un terme désignant un crime qu'avec un terme désignant une procédure préliminaire comme l'investigation<sup>21</sup>. En optant donc pour la lecture φωρῶι, les receleurs sont punis *comme s'ils* étaient responsables d'un « vol royal », ce qui nous rapproche de la problématique fictionnelle.

Dans tous les exemples que nous venons d'évoquer – la liste n'est certainement pas exhaustive – il est question d'un raisonnement par assimilation, par analogie, par métaphore. Dans un État qui n'assure pas dans l'ensemble de son territoire la force d'un contrat signé dans une localité donnée, les parties contractantes se sentent obligées à préciser que leurs stipulations ne seront pas valables seulement à l'endroit où la signature a eu lieu mais partout ailleurs, « comme si » le contrat avait été signé dans cet autre endroit. La signature d'une συγγραφή ὁμολογίας permet aux intéressés de se comporter comme époux légitimes, alors qu'un contrat de mariage n'est pas encore signé. Par ailleurs, la clause d'« immortalité » dans un contrat de nourrice ou de location d'animaux signifie qu'en cas de décès du nourrisson ou d'un animal il doit être remplacé par un autre étant en vie. Du point de vue de son exécution, un contrat est assimilé à une dette fiscale ou à une sentence judiciaire, alors que la désignation, dans un contrat, du débiteur comme « Perse de l'épigone » est un moyen de renforcer les intérêts du créancier. Enfin, en matière pénale, les receleurs des déserteurs de la marine royale sont exposés à la sanction d'un « vol royal », leur acte passif étant ainsi assimilé à une attitude active. Mais est-ce que tout cela relève de la fiction juridique ?

Il convient, avant tout, de s'entendre sur les mots. Tout écart de la réalité n'est pas obligatoirement une fiction, comme n'est pas une fiction la simple qualification juridique qui établit une distance entre *ce qui est* et *ce qui est nommé*<sup>22</sup>. Pour mieux cerner les contours de la fiction, il importe de se référer au droit romain, puisque c'est en son sein que la notion s'est élaborée. N'oublions pas d'ailleurs que le vocabulaire latin possède un terme spécifique, *fictio*, ce qui n'est pas le cas de la langue grecque. Dans un article plein de substance, Yan Thomas définit la fiction comme un procédé de la technique juridique qui « consiste à travestir les faits, à les déclarer autres qu'ils ne sont vraiment, et à tirer de cette adultération même et de

<sup>20</sup> Lewis 1968.

<sup>21</sup> Bagnall 1969.

<sup>22</sup> « Toute notion juridique est nécessairement fictive puisque nominale », affirme Cayla 1993, p. 17 n. 1. C'est dans ce cadre de réflexion que rentre, nous semble-t-il, la question de la personnalité juridique qu'a récemment étudiée P. Ismard à propos des associations en droit athénien (Ismard 2007, p. 78 ; 2010, p. 157-162).

cette fausse supposition les conséquences de droit qui s'attacheraient à la vérité que l'on feint<sup>23</sup> ». Le but de la fiction est d'étendre l'application d'une solution juridique prévue d'avance à une situation nouvelle n'en faisant pas partie ; en cela, elle est en violation avec la réalité matérielle et constitue, pour reprendre une formule de Jhering, « un mensonge technique consacré par la nécessité<sup>24</sup> ».

En droit romain, il s'agissait d'un outil de prédilection du prêteur et des jurisconsultes, qui réussissaient ainsi à faire évoluer et à transformer le droit tout en laissant intacte sa formulation. Si la fiction s'est principalement développée en terrain juridique romain, c'est parce qu'elle apportait de la souplesse et de la flexibilité à la rigidité de son formalisme. Il ne faut donc pas s'en prendre aux romanistes qui voient dans la fiction une spécificité du droit romain<sup>25</sup>.

Par ailleurs, il ne faut pas confondre fiction et assimilation, analogie ou métaphore. Assurément, le procédé fictionnel utilise ces méthodes d'interprétation, mais il ne s'identifie pas à elles. La fiction consiste certes à trouver une solution par référence à des catégories préexistantes ; elle est en cela conforme, ainsi que le fait à juste titre observer Jean Carbonnier, « à l'esprit juridique, car il est de l'essence du droit de relier l'avenir au passé<sup>26</sup> ». En procédant ainsi, la fiction, et cela est très important, va à l'encontre de la réalité matérielle. La fiction, pour reprendre encore une fois une formule de Yan Thomas, est « une négation du vrai manifeste. Elle transgresse, pour le fonder autrement, l'ordre même de la nature des choses<sup>27</sup> ». Pour que l'on puisse parler d'une fiction, il ne suffit donc pas qu'une solution juridique soit étendue pour s'appliquer à une situation nouvelle, à proximité de celle originellement prévue ; il faut qu'il y ait déformation complète de la réalité. L'exemple typique du droit français moderne est certainement celui des pigeons d'un colombier, considérés comme immeubles par destination.

Or, il nous semble que dans les exemples que nous avons évoqués plus haut, il est question d'extension, d'assimilation ou de métaphore plutôt que de fiction. Les clauses *καθάπερ ἐκ δίκης* et *ὡς πρὸς τὰ βασιλικά* permettent une exécution plus rapide et mieux assurée en assimilant la dette résultant d'un contrat à une sentence judiciaire ou à une dette fiscale ; un résultat analogue est obtenu par la désignation du débiteur comme *Πέρσης τῆς ἐπιγονῆς*. Par ailleurs, l'homme et la femme qui signent une *συγγραφή ὁμολογίας* se considèrent comme déjà mariés, en faisant

<sup>23</sup> Thomas 1995, p. 17.

<sup>24</sup> Jhering 1886-1888, IV, p. 296.

<sup>25</sup> Il en est ainsi de J.-M. Bertrand évoquant l'imprudence de Y. Thomas quand il écrit que la fiction juridique romaine n'avait pas connu de précédent (Bertrand 2003, p. 387). Or, Y. Thomas n'a pas tort, me semble-t-il, quand il souligne « le pouvoir de commander au réel en rompant ostensiblement avec lui » que le droit romain reconnaît aux jurisconsultes ainsi qu'à la loi (Thomas 1995, p. 19-20) ; c'est en cela que l'expérience juridique romaine diffère des autres expériences qui l'ont précédée.

<sup>26</sup> Carbonnier 2002, p. 69.

<sup>27</sup> Thomas 1995, p. 18 ; cf. Thomas 2005, p. 119.

ainsi anticiper les résultats d'une véritable convention matrimoniale. Dans tous ces cas, nous sommes en présence de situations juridiques proches de celles de référence, obtenues par application d'un raisonnement par analogie. En ce qui concerne la clause ἀθάνατος, si procédé fictionnel il y a, ce n'est que par l'usage d'une métaphore ; la fiction disparaîtrait si, au lieu de dire que le troupeau ou le nourrisson est « immortel », on précisait que l'un des deux contractants doit remplacer l'animal ou le bébé éventuellement mort pendant la durée du contrat. Dans le cas de l'application au receleur de la sanction du vol, seul exemple relevant du domaine législatif de notre dossier, le législateur assimile un délit à un autre ; c'est en principe le même procédé d'assimilation que l'on retrouve dans les cas relevés par Jean-Marie Bertrand dans son article précité ; or, l'assimilation, en l'occurrence l'« emprunt de criminalité », n'est pas forcément fiction<sup>28</sup>. Enfin, la clause ὡς ἐκεῖ τοῦ συναλλάγματος γεγενημένου de la convention matrimoniale d'Éléphantine est plus proche de la technique fictionnelle ; mais, en fait, il n'est pas impossible de voir dans cette clause une présomption plutôt qu'une fiction.

Avant de conclure, une dernière mise en garde s'impose : des historiens ou des papyrologues qualifient de « fictives » des opérations juridiques derrière lesquelles sont dissimulées d'autres opérations. Tel prêt, par exemple, peut en fait cacher une caution pour un prêt que les mêmes contractants avaient signé antérieurement<sup>29</sup>. De même, derrière un dépôt (παραθήκη ou παρακαταθήκη) peut se cacher un crédit sans charges, révocable à tout instant<sup>30</sup>. Dans des cas pareils, si fiction il y a, c'est en vertu du sens moderne de ce qui est créé par l'imagination, de ce qui n'existe qu'en apparence ; ces cas ne relèvent donc pas du procédé fictionnel dont nous avons essayé de dégager l'application en droit<sup>31</sup>.

Il faudrait donc, nous semble-t-il, renoncer à appliquer la catégorie de la fiction dans l'étude du droit hellénistique ; nous devons plutôt parler d'association, d'extension, de métaphore, d'analogie. Bien entendu, tous les phénomènes dont il a été question constituent des opérations intellectuelles d'abstraction de la réalité. Mais toutes les sociétés ne conçoivent pas le rapport entre le monde réel et le monde non réel de la même manière, ainsi que le précise avec raison Carlo Ginzburg dans son étude sur le

<sup>28</sup> Sur la nature fictionnelle ou pas d'un cas de « criminalité d'emprunt » en droit pénal moderne, celui des sanctions réservées aux complices, cf. Carbone 2008, part. p. 870-871.

<sup>29</sup> Cf. Thür 2010, p. 760-761 ; je remercie le professeur Gerhard Thür de m'avoir signalé cet article.

<sup>30</sup> Cf. Méléze Modrzejewski 2012, p. 59 et 138-139 (traduction de *PAthen.* 28, dans lequel il est question d'un dépôt « irrégulier »). Ainsi que le souligne à juste titre l'auteur (p. 59), de tels exemples témoignent de « la souplesse du système contractuel grec », qui est « loin du rigide schéma romain ».

<sup>31</sup> À plus forte raison, il n'y a rien de fictif dans l'affaire qui nous est connue par une *enteuxis*, par laquelle le plaignant nie avoir signé le prêt que lui réclame son adversaire (*PEnt.* 50, affaire concernant, d'après l'éditeur, un « billet fictif »).



« Mythe<sup>32</sup> ». Les Grecs, depuis déjà l'époque classique, semblent avoir pensé à leur manière le va-et-vient constant entre monde fictif et monde réel. C'est principalement sur le mode philosophique que ce questionnement a eu lieu ; il suffit de songer notamment à Platon et à sa réflexion critique sur le μῦθος en tant que véhicule d'affirmations fausses. Les Romains, quant à eux, ont ramené le jeu de manipulation du réel dans le terrain juridique, en élaborant la notion de *fictio*, qui devait connaître un essor particulier au Moyen Âge grâce à la théologie chrétienne et à sa réflexion sur la nature de Dieu.

## BIBLIOGRAPHIE

- Anagnostou-Canas 1991: V. Anagnostou-Canas, *Juge et sentence dans l'Égypte romaine*, Athènes.
- Bagnall 1969: R. Bagnall, *Some notes on P. Hib. 198*, *BASP* 6, p. 73-101.
- Bertrand 2000: J.-M. Bertrand, *La fiction en droit grec. La loi sur l'homicide dans une inscription de Locride*, *RHD* 78, p. 219-232.
- Bertrand 2003: J.-M. Bertrand, *De la fiction en droit grec. Quelques réflexions*, in *Symposium 1999*, Cologne, p. 387-411.
- Bolla-Kotek 1940: S. von Bolla-Kotek, *Untersuchungen zur Tiermiete und Viehpacht im Altertum*, München.
- Carbonnier 1983: J. Carbonnier, *Droit civil*, 3. *Les biens. Monnaie, immeubles, meubles*, 11<sup>e</sup> éd., Paris.
- Carbonnier 2002: J. Carbonnier, *Droit civil - Introduction*, 27<sup>e</sup> éd., Paris.
- Carbonnier 2008: J. Carbonnier, *Du sens de la répression applicable aux complices selon l'article 59 du Code pénal*, in *Écrits* (textes rassemblés par. R. Verdier), Paris, p. 866-879.
- Cayla 1993: O. Cayla, *Ouverture : la qualification ou la vérité du droit*, *Droits. Revue française de théorie juridique* 18, p. 3-18.
- Chrétien-Vernicos 1997: G. Chrétien-Vernicos, *Le contrat de nourrice en droit hellénistique : une misthōsis bien particulière*, *RHD* 75, p. 587-615.
- Christophilopoulos 1950: A. Christophilopoulos, Ἀνάνατος *en droit grec*, *RIDA* 4 [= *Mélanges Fernand de Visscher*, III], p. 297-301 (repris dans Id., *Δίκαιον καὶ Ἱστορία*, Athènes 1973, p. 86-89).
- Ferreira da Cunha 2000: P. Ferreira da Cunha, *Le droit et les sens*, Paris.
- Foiers 1974: P. Foiers, *Présomptions et fictions*, in Ch. Perelman-P. Foiers (dir.), *Les présomptions et fictions en droit*, Bruxelles, p. 7-26.
- Ginzburg 2001: C. Ginzburg, *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris.

---

<sup>32</sup> Ginzburg 2001, p. 37-72.



- Hengstl 1979: J. Hengstl, *Die ἀθήνατος-Klausel*, in *Actes du XV<sup>e</sup> Congrès international de papyrologie*, IV, Bruxelles, p. 231-239.
- Ismard 2007: P. Ismard, *La construction du fait associatif en droit athénien et les limites de la notion de personnalité juridique*, *Dikè* 10, p. 57-83.
- Ismard 2010: P. Ismard, *La cité des réseaux. Athènes et ses associations VI<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.*, Paris.
- Jhering 1886-1888: R. von Jhering, *L'esprit du droit romain*, 4 vol., Paris.
- Legras 2004: B. Legras, *L'Égypte grecque et romaine*, Paris.
- Lewis 1968: N. Lewis, P. Hibeh, *198 on Recapturing Fugitive Sailors*, *AJP* 89, p. 465-469.
- Mélèze Modrzejewski 2012: J. Mélèze Modrzejewski, *Le droit grec après Alexandre*, Paris.
- Papachristou 2007: A. Papachristou, *Observations introductives*, in A. Papachristou-A. Bredimas (éd.), *Art et droit*, Athènes-Komotini [en grec].
- Préaux 1955: Cl. Préaux, *Sur les fonctions du πράκτωρ ξενικῶν*, *Chronique d'Égypte* 30, p. 107-111.
- Préaux 1958: Cl. Préaux, *De la Grèce classique à l'Égypte hellénistique. Note sur les contrats à clause exécutoire*, *Chronique d'Égypte* 33, p. 102-112.
- Préaux 1966: Cl. Préaux, *De la Grèce classique à l'Égypte hellénistique. Les troupes "immortels" et les esclaves de Nicias*, *Chronique d'Égypte* 41, p. 161-164.
- Rubinstein 2010: L. Rubinstein, *Praxis: The Enforcement of Penalties in the Late Classical and Early Hellenistic Periods*, in *Symposion 2009*, Vienne, p. 193-215.
- Taubenschlag 1955: R. Taubenschlag, *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri*, 2<sup>e</sup> éd., Varsovie.
- Thomas 1995: Y. Thomas, *Fictio legis. L'empire de la fiction romaine et ses limites médiévales*, *Droits. Revue française de théorie juridique* 21, p. 17-63 (repris dans Id., *Les opérations du droit*, Paris 2011, p. 133-186).
- Thomas 2005: Y. Thomas, *Les artifices de la vérité en droit commun médiéval*, *L'Homme* 175-176, p. 113-130.
- Thür 2010: G. Thür, *Fictitious Loans and Novatio: IG VII 3172, UPZ II 190, and C.Pap.Jud. I 24 Reconsidered*, in *Proceedings of the XXVth International Congress of Papyrology (Ann Arbor 2007)*, Ann Arbor, p. 757-762.
- Véllissaropoulos 1980: J. Véllissaropoulos, *Les naoclères grecs*, Genève-Paris.
- Véllissaropoulos-Karakostas 2011: J. Véllissaropoulos-Karakostas, *Le droit grec, d'Alexandre à Auguste (323 av. J.-C.-14 ap. J.-C.)*, 2 vol., Athènes.

ANDREA JÖRDENS (HEIDELBERG)

## ZUR FIKTION IM RECHT DER POPYRI UND BEI FRITZ PRNGSHEIM. ANTWORT AUF ANDRÉAS HELMIS

In seinem Vortrag ist Andréas Helmis der Rolle der Fiktion im griechischen und näherhin ptolemäischen Recht nachgegangen. Mit ihrer Hilfe war es möglich, überkommenes Recht und eine sich stetig verändernde gesellschaftliche Wirklichkeit miteinander zu versöhnen – eine Art Kunstgriff also, mit dem bisherige Rechtsvorstellungen den gewandelten Bedürfnissen späterer Zeiten anzupassen waren, ohne daß es zu tiefgreifenden Einschnitten in Grundsatzfragen kam. Dies setzt letztlich ein existentes Rechtssystem voraus, das solche Grundsatzfragen kannte. Kein Wunder also, daß diese Technik vornehmlich am römischen Recht beobachtet und – zumal angesichts der ihm eigenen starken Formalisierung – vielleicht sogar aus diesem heraus entwickelt wurde.

Die Frage, ob es entsprechende Verfahren auch im griechischen Recht gab, ist gleichwohl nicht unangebracht. Hierum hatte sich auf einem früheren Symposium auch schon Jean-Marie Bertrand bemüht, der sich dabei allerdings im wesentlichen auf den strafrechtlichen Bereich beschränkte.<sup>1</sup> Demgegenüber stammen die von Helmis erörterten Beispiele durchweg aus dem Privatrecht – so, wenn etwa Prinzipien der Fiskalordnung oder der Rechtsprechung auch auf Verträge angewandt werden sollen, wie es für die Durchführung der Praxis vereinbart werden kann; wenn Schuldner scheinbar willkürlich den reduzierten Status eines Perserabkömmlings erhalten;<sup>2</sup> wenn ein Zusammenleben schon in der Mitgiftsquittung als ehelich qualifiziert wird, obwohl die eigentliche Heiratsurkunde noch aussteht; wenn eine Vertragsurkunde unabhängig vom Ort ihrer Aufsetzung als maßgeblich gelten soll;<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> J.-M. Bertrand, *De la fiction en droit grec. Quelques réflexions*, Symposium 1999. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte (Pazo de Mariñán – La Coruña, 6.-9. 9. 1999), hrsg. v. G. Thür – F. J. Fernández Nieto, Köln – Weimar – Wien 2003, 387-411.

<sup>2</sup> Zu den Hintergründen zuletzt K. Vandorpe, *A successful, but fragile biculturalism. The hellenization process in the Upper Egyptian town of Pathyris under Ptolemy VI and VIII, Ägypten zwischen innerem Zwist und äußerem Druck. Die Zeit Ptolemaios' VI. bis VIII.* (Intern. Symp. Heidelberg, 16.-19. 9. 2007), hrsg. v. A. Jördens – J. F. Quack (Philippika 45), Wiesbaden 2011, 292-308, bes. 305 ff.

<sup>3</sup> Hierzu bes. H. J. Wolff, *Das Recht der griechischen Popyri Ägyptens in der Zeit der Ptolemaer und des Prinzipats, II: Organisation und Kontrolle des privaten Rechtsverkehrs* (HAW X. 5. 2), München 1978, 146 Anm. 15.

wenn Tiere in Viehpachten oder Säuglinge in Ammenverträgen als ‘unsterblich’ bezeichnet werden, d.h. bei Vertragsende in gleicher Zahl zurückzuerstatten sind.<sup>4</sup>

Helmis zufolge vermag der Gedanke der Fiktion bei diesen Fällen jedoch nur sehr bedingt zu tragen. Denn in der Regel handele es sich um bloßen Analogien, wie nicht zuletzt schon die häufigen Einleitungen mit einem adverbialen ὡς oder καθάπερ anzeigen – am geläufigsten vielleicht bei den beiden erstgenannten Beispielen, der *πρᾶξις ὡς πρὸς τὰ βασιλικά* bzw. *καθάπερ ἐκ δίκης*, wobei wir es im Zusammenhang mit Sanktionen mit oft nicht mehr als einer bloßen Rechtsfolgenverweisung zu tun haben dürften.<sup>5</sup> Dies trifft ebenso auf die Mehrzahl der bereits von Bertrand behandelten Fälle zu, der hierin ebenfalls in erster Linie eine „pratique d’assimilation“ erkennt,<sup>6</sup> die Übertragbarkeit des Konzeptes auf das griechische Recht jedoch sehr viel zuversichtlicher beurteilt als Helmis.

Den unbefangenen Historiker und Papyrologen lassen diese Ausführungen zunächst perplex zurück, steht ihm doch unmittelbar eine ganze Reihe von Fällen aus dem Vertragswesen vor Augen, in denen die Fiktion eine nicht unwesentliche Rolle spielt. Zu denken ist hier namentlich an Sicherungskauf, Kreditkauf und Lieferungskauf, wobei bekanntlich bei den Sicherungskäufen ein Darlehen mit Hilfe eines Kaufes,<sup>7</sup> bei den Kreditkäufen ein Kaufpreis durch ein Darlehen gesichert werden sollte;<sup>8</sup> in den Lieferungskäufen wurde hingegen von vornherein eine spätere Liefere-

<sup>4</sup> Zuletzt eingehend hierzu J. Hengstl, Die Ἀθάνατος-Klausel, Actes du XV Congrès International de Papyrologie IV (Pap. Brux. 19), Bruxelles 1979, 231-239; vgl. auch A. Jördens, Σιδήρατος = ἀθάνατος?, ZPE 71, 1988, 99-104.

<sup>5</sup> So Gerhard Thür in der Diskussion.

<sup>6</sup> Vgl. nur Bertrand (wie Anm. 1), bes. 398: 1 x ὡς; 399: 3 x ὡς; 400: 1 x ὡς; 401: 1 x καθάπερ; 407: 1 x ὡς, 1 x καθάπερ; 408: 1 x καθάπερ, das Zitat 410.

<sup>7</sup> Hierzu jetzt eingehend nochmals S. L. Lippert – M. Schentuleit, Demotische Dokumente aus Dime III: Urkunden, Wiesbaden 2010, bes. 11 ff.; allgem. auch M. Depauw, A Companion to Demotic Studies (Pap. Brux. 28), Bruxelles 1997, bes. 141 f.; S. L. Lippert, Einführung in die altägyptische Rechtsgeschichte, Berlin 2008, 150 f. In mancherlei Hinsicht vergleichbar erscheint die gut ein Jahrhundert früher datierende, bislang lediglich aus Oberägypten geläufige Figur der sog. ὠνή ἐν πίστει; hierzu gleichzeitig, aber unabhängig voneinander J. Herrmann†, Zur ὠνή ἐν πίστει des hellenistischen Rechts, Symposium 1985. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte (Ringberg, 24.-26. 7. 1985), hrsg. v. G. Thür, Köln – Wien 1989, 317-324 = ders., Kleine Schriften zur Rechtsgeschichte, hrsg. v. G. Schieman (MBPR 83), München 1990, 305-312 (310 f. kurz auch zu den oben erwähnten Sicherungskäufen) sowie P. W. Pestman, Ventes provisoires de biens pour sûreté de dettes: ὠνάι ἐν πίστει à Pathyris et à Krokodilopolis, Textes et études de papyrologie grecque, démotique et copte, hrsg. v. P. W. Pestman (P. L. Bat. XXIII), Leiden 1985, 45-59; vgl. etwa auch ders., Appearance and Reality in Written Contracts: Evidence from Bilingual Family Contracts, Legal Documents of the Hellenistic World, hrsg. v. M. J. Geller – H. Maehler, London 1995, 79-87, bes. 82 f.

<sup>8</sup> Vgl. hierzu zuletzt die Kurzcharakteristik von H.-A. Rupprecht, Greek Law in Foreign Surroundings: Continuity and Development, The Cambridge Companion to Ancient Greek Law, hrsg. v. M. Gagarin – D. Cohen, Cambridge 2005, 328-342, bes. 331; grundlegend hierzu nach wie vor F. Pringsheim, The Greek Law of Sale, Weimar 1950, 244 ff.

zung der gekauften Produkte vereinbart, sei es, weil der Käufer bei den überwiegend betroffenen Naturalien sich schon früh Erzeugnisse aus der neuen Ernte sichern wollte, sei es, weil die als Verkäufer auftretenden Handwerker die zu liefernden Waren erst noch herzustellen hatten.<sup>9</sup> Vielleicht aufgrund ihres häufigeren Vorkommens bildete sich für diese letzteren relativ rasch ein eigener Typus heraus, während die beiden ersteren bis in die Kaiserzeit ein regelrechtes Darlehen mit einem regelrechten Kaufvertrag kombinierten. Der Charakter des Vertragsverhältnisses als Sicherungs- oder Kreditkauf ging dabei lediglich aus der Niederlegung dieser beiden offenkundig zusammengehörigen und sogar einander bedingenden, aber grundsätzlich eigenständigen Rechtsgeschäfte auf einem gemeinsamen Blatt hervor, wofür Sandra Lippert und Maren Schentuleit mit den von ihnen edierten Verträgen aus dem Grapheion von Soknopaiu Nesos jetzt nochmals eindrucksvolle Beispiele vorlegen konnten.<sup>10</sup> Hier ist die Fiktion sogar konstitutives Element, da von den jeweiligen Erklärungen *es hat geliehen* und *wir anerkennen, verkauft zu haben* bzw. den zugehörigen Überschriften *Darlehen* und *Verkaufs- und Abstandsschrift*<sup>11</sup> tatsächlich nur eine der Wirklichkeit entspricht.

Diese Form der Fiktion meint Andréas Helmig jedoch offensichtlich nicht, wie die ganz andere Art der von ihm behandelten Fälle zeigt. In seinen Augen ziele Fiktion, wie er in der Zusammenfassung noch einmal unterstreicht, stets darauf, die Anwendung rechtlicher Prinzipien auch auf Fälle auszuweiten, für die sie ursprünglich nicht gedacht waren, was ggf. – als ‘technische Notlüge’ – auch in Widerspruch

mit zahlreichen Beispielen aus der griechischen und hellenistischen Rechtspraxis; zu dem veränderten Format der nachdiokletianischen Zeit A. Jördens, Kaufpreisstundungen (Sales on Credit), ZPE 98, 1993, 263-282.

<sup>9</sup> Grundlegend auch hierfür weiterhin Pringsheim (wie vorige Anm.), bes. 268 ff.; zu den bes. seit den 1970er Jahren entwickelten Deutungsmodellen eingehend H.-A. Rupprecht, Vertragliche Mischtypen in den Papyri, *Μνήμη Γεωργίου Α. Πετροπούλου* (1897-1964), hrsg. v. P. D. Dimakis u.a., Bd. II, Athen 1984, 273-283, bes. 274 ff., dort auch 280 ff. zu dem in mancherlei Hinsicht verwandten sog. Kauf der Ernte auf dem Halm; vgl. zudem A. Jördens, Vertragliche Regelungen von Arbeiten im späten griechischsprachigen Ägypten (P. Heid. V), Heidelberg 1990, 296 ff. Kap. VIII, bes. 333 ff. zu den eher als Werklieferungskäufe anzusprechenden Verträgen über handwerkliche Produkte. Auf das für das griechische Rechtsverständnis besondere Problem, daß der Kaufgegenstand zum Zeitpunkt des Vertragsschlusses noch inexistent war (verkannt von R. Willvonseder in der Rez. hiervon, ZRG R.A. 112, 1995, 483-192, bes. 492), sei lediglich hingewiesen.

<sup>10</sup> Lippert – Schentuleit (wie Anm. 7).

<sup>11</sup> So bes. der in dieser Hinsicht vollständigste, da jeweils mit eigenen Überschriften versehene P. Dime III 27 (14. 9. 54 n. Chr.), vgl. – hier ohne Korrektur der orthographischen Eigenheiten – GD, 5 ff. ἐδάνισεν Ψεναμοῦνις Παιοῦτος ... Ἐριεῦτι νεοτέρῳ Σαταβοῦτος Πέρ[ση] τῆς ἐπικονῆς κτλ. mit Ü 2 Δάν(ειον) Ἐριέ(ως) νε(ωτέρου) Σαταβο(ῦτος) καὶ ἡ γυνὴ πρ(ὸς) Ψεναμο(ῦνιν) ἀργ(υρίου) (δραχμῶν) σξ sowie GH, 1 f. [Ἐριεὺς νεώτερος Σατα]βοῦδος ... καὶ ἡ γυνὴ μου ... ὁμολογοῦμεν πεπρακέναι Ψεναμοῦνις Παιοῦτος κτλ. mit DG, Ü 1 [Πράσις καὶ ἀποστασίου Ἐριέ(ως) νε(ωτέρου) Σαταβο(ῦτος) καὶ ... τῆς γυναικὸς] αὐτο(ῦ) πρ(ὸς) Ψεναμ(οῦνιν) υ[ί]δ(ν) Παιοῦτ(ος).

zur Wirklichkeit treten könne.<sup>12</sup> Gerade letzteres trifft ebenso gut, wenn nicht sogar besser auf die oben erwähnten kombinierten Darlehens- und Kaufverträge zu, weswegen um so mehr verwundert, wenn Helmis sie hier stillschweigend übergeht. So spricht freilich alles dafür, hier auf zwei unterschiedliche Konzeptionen von Fiktion zu erkennen, die in Helmis' Definition ganz unvermerkt zusammengefloßen sind.

Zurückzukommen ist daher auf den großen Aufsatz von Fritz Pringsheim zu *Symbol und Fiktion in antiken Rechten* und die dort entwickelte Unterscheidung von sog. 'verdeckender' und 'offener' Fiktion.<sup>13</sup> Fälle wie die von mir ins Gespräch gebrachten fielen demnach sämtlich unter die 'verdeckende' Fiktion, da hier „zu dem Mittel der Fiktion gegriffen wird, um etwas vorzutäuschen, was in Wirklichkeit nicht geschah“;<sup>14</sup> allein hierher seien freilich auch die 'technischen Notlügen' zu stellen.<sup>15</sup> Helmis' Interesse gilt hingegen vornehmlich den 'offenen' Fiktionen, wo „die Anwendung eines Rechtssatzes durch den Hinweis ermöglicht (wird), es solle so angesehen werden, als sei eine gewisse Voraussetzung gegeben, die in Wahrheit nicht vorliegt“.<sup>16</sup> So sind die von ihm behandelten Beispiele zu einem guten Teil auch unter der entsprechenden Rubrik bei Pringsheim anzutreffen, wobei die angeblichen Perserabkömmlinge dort allerdings den 'verdeckenden' Fiktionen zugerechnet sind.<sup>17</sup> Als drittes untersucht Pringsheim schließlich noch das in mancherlei Hinsicht verwandte Symbol, von ihm als „Sinnbild, wie es die imaginären Akte zeigen“,<sup>18</sup> verstanden, wovon uns sicher die Figur der *pars pro toto* am geläufigsten ist.

Pringsheim geht es freilich weniger um diese Phänomene als solche als vielmehr wesentlich um die Frage, wie die verschiedenen Rechtskulturen – so vornehmlich das griechische und römische, gelegentlich aber auch andere antike Rechte – verfahren, wenn komplexere Geschäfte nicht mehr durch die bekannten einfachen Konstruktionen abgedeckt wurden. Der systematische Durchgang durch die Reihe der Beispiele – stets erst aus dem griechischen, dann dem römischen Recht, jeweils

<sup>12</sup> So bes. in der Zusammenfassung oben S. 395: „Le but de la fiction est d'étendre l'application d'une solution juridique prévue d'avance à une situation nouvelle n'en faisant pas partie; en cela, elle est en violation avec la réalité matérielle et constitue, pour reprendre une formule de Jhering, «un mensonge technique consacré par la nécessité».“ letzteres im deutschen Original zitiert auch von Pringsheim (wie folgende Anm.), 383 mit Anm. 8.

<sup>13</sup> F. Pringsheim, *Symbol und Fiktion in antiken Rechten*, Studi in onore di P. Francisci Bd. 4, Milano 1956, 211-236 = *Gesammelte Abhandlungen* Bd. 2, Heidelberg 1961, 382-400 (hiernach zitiert).

<sup>14</sup> Ebda. 385.

<sup>15</sup> Ebda. 383.

<sup>16</sup> Ebda. 385.

<sup>17</sup> Vgl. ebda. 390 f. zum ortsunabhängigen Gültigkeitsanspruch (1) sowie zur *πρᾶξις ὡς πρὸς τὰ βασιλικά* (2) bzw. *καθάπερ ἐκ δίκης* (5), zu dem nach Pringsheim hiervon zu scheidenden Fall der 'Perser' bereits 387 ff.

<sup>18</sup> Ebda. 382.

einander gegenübergestellt – fördert hier unvermutete Differenzen zutage: Während Zeugnisse für die ‘verdeckende’ Fiktion im griechischen Recht reichlich fließen (was auch unsere obige Einschätzung bestätigt), fehlen sie im römischen ganz.<sup>19</sup> „Die offene Fiktion“, notiert Pringsheim kurz und knapp, „begegnet in beiden Rechten“.<sup>20</sup> Das Symbol hingegen sei zwar im römischen und noch mehr im germanischen, aber wiederum nicht im griechisch-hellenistischen Recht anzutreffen.<sup>21</sup>

Das bemerkenswerte Ergebnis, daß diese Phänomene in den verschiedenen Rechten in ganz unterschiedlicher Weise ausgeprägt sind, verleiht diesen Abgrenzungen fraglos einen eigenen Wert. Schon dies vermag Andréas Helmis’ Vortrag in wünschenswerter Weise zu ergänzen und zu kontrastieren. Pringsheim freilich geht noch einen Schritt weiter, indem er sich nicht mit der bloßen Feststellung der Differenzen begnügt, sondern dies – veranlaßt durch die Hoffnung, auf diese Weise weiteren Aufschluß über die Entstehung des römischen Konsensualvertrags zu erlangen – in eine allgemeine Charakteristik der unterschiedlichen Rechtskulturen münden läßt. Auffällig hierbei ist nicht zuletzt die heutzutage ungewohnte Emphase, mit der Pringsheim seine Beschreibungen versieht. Dies betrifft namentlich die untergründigen moralischen Wertungen, die die Herausarbeitung des „eigentümlich Römische(n)“<sup>22</sup> begleiten und die im Abstand von mehr als einem halben Jahrhundert mitunter fast befremdlich wirken.

Für Pringsheim sind dabei die Römer unstrittig das Ideal, an dem es sich zu messen gilt. Das anfangs noch zurückhaltend formulierte „Ich glaube, es ist mehr als technische Ausbildung und formalistische Folgerichtigkeit, was die Römer vor anderen Völkern auszeichnet“,<sup>23</sup> erweist sich hier geradezu als Schlüsselsatz. Denn wie schon die Wortwahl verrät, geht es Pringsheim eben nicht nur um ein ‘sich abheben’ oder gar bloßes ‘unterscheiden’, sondern tatsächlich um etwas Besonderes von hohem eigenen Wert. Dies sollte sich im Verlauf der Untersuchung zur Gewißheit verdichten, vor allem aber gelingt es schließlich auch das ‘mehr’ noch genauer zu fassen: „Was die Römer auszeichnet, ist nicht nur, und nicht in der Hauptsache, ihre besondere technische Ausbildung oder ihre formalistische Folgerichtigkeit, sondern vor allem ihre Aufrichtigkeit gegenüber dem Leben.“<sup>24</sup> Damit öffnen sich

<sup>19</sup> Ebda. 386 ff. Teil IV A.

<sup>20</sup> So ebda. 390 als Überschrift zu Teil IV B.

<sup>21</sup> Ebda. 392 ff. Teil IV C, wobei die eingangs festgehaltene *concessio* („Für das Symbol in unserem Sinne habe ich im griechisch-hellenistischen Recht kein Beispiel gefunden; aber das mag auf Unkunde beruhen“, 392) sich in der späteren Gegenüberstellung von Symbol und Fiktion zur Sicherheit verfestigt. Der Verzicht auf die Bildung einer eigenen Kategorie für die abschließend erörterten Fälle des Kredit- und Lieferungskaufs (396 ff.) mag hingegen der eingestandenermaßen raschen Niederschrift dieses Festschriftbeitrags anzulasten sein.

<sup>22</sup> Ebda. 400 und *passim*, vgl. bes. auch 383 zu der Absicht, hiermit „einen bescheidenen Beitrag zur Erhellung der römischen Art zu liefern“.

<sup>23</sup> Ebda. 384.

<sup>24</sup> Ebda. 400.

ganz neue Horizonte: „Das römische Bekenntnis“ zur wahrheitsgemäßen Beschreibung des Sachverhalts „macht den römischen Blick frei. Die größere Wirklichkeitsnähe des römischen Rechtsdenkens erlaubt es, die Karten aufzudecken, mit denen gespielt wird; und nur mit offenen Karten kann das Spiel einer echten Rechtswissenschaft gespielt werden.“<sup>25</sup>

Fragt man sich, wie es die anderen Völker hielten, fallen die Beschreibungen hingegen wenig schmeichelhaft aus. Denn „die Völker, die mit Fiktionen arbeiten, bedecken den wahren Vorgang mit einem Schleier“;<sup>26</sup> neue Ziele werden „mit Mitteln erreicht, die ... ihrem ursprünglichen Sinn entfremdet werden; und diese Entfremdung geschieht heimlich, weil Offenheit das Ziel nicht erreichen würde“.<sup>27</sup> Ist in den römischen Zeugnissen „von Schein keine Rede“;<sup>28</sup> „von Fiktion keine Rede“;<sup>29</sup> gibt es dort „keine Flucht in den Nebel der Fiktionen“;<sup>30</sup> sondern höchstens den Gebrauch „des bildhaften, aber ehrlichen Symbols“;<sup>31</sup> stellt sich die Sache bei den Griechen völlig anders dar. Wie überhaupt mit dem Mittel der Fiktion „der Richter hinters Licht geführt werden (soll)“;<sup>32</sup> wird hier „die wahre Absicht verschwiegen“;<sup>33</sup> „verhüllt die Quittung die wahre Sachlage“ und „verdeckt (die fiktive Fassung) den wahren Tatbestand“.<sup>34</sup> Das Résumé „Die Augen der anderen Völker blieben geschlossen, sie waren durch die Fiktionen, die sie anwandten, geblendet“;<sup>35</sup> zeigt sie – ob aus Unvermögen oder Unwillen – den Anforderungen des Lebens letztlich nicht gewachsen. All dies sind freilich Werturteile, wie sie wissenschaftlichem Schrifttum fremd sein sollten.

Woher aber kommt all das, dieses Hohelied ‘echter Rechtswissenschaft’, in der Aufrichtigkeit – wohlgermerkt „eine solche der Jurisprudenz, nicht eine solche der Menschen“<sup>36</sup> – eine zentrale Kategorie bildet, während die Gegenseite mehr oder weniger unverhüllt der Unlauterkeit geziehen wird? Zu berücksichtigen ist sicherlich der Zeitgeist, in dem die orientalischen Rechte noch nicht den gleichen Wert besaßen wie die europäischen und namentlich das römische Recht. Hinzu kommt der hohe literarische Anspruch, den der glänzend geschriebene Aufsatz auf jeder Seite atmet, wie auch das lebhaft Bemühen um Anschaulichkeit; mit der nüchternen

---

<sup>25</sup> Ebda.

<sup>26</sup> Ebda. 383.

<sup>27</sup> Ebda. 385.

<sup>28</sup> Ebda. 392.

<sup>29</sup> Ebda. 393.

<sup>30</sup> Ebda. 398, vgl. auch 400 „... braucht man nicht in die unwahre Fiktion zu flüchten“.

<sup>31</sup> Ebda. 400.

<sup>32</sup> Ebda. 385.

<sup>33</sup> Ebda. 386, vgl. auch 389 „... so ändert dies nichts daran, daß in den Urkunden selbst die Fiktion die Wahrheit verschwiegen“.

<sup>34</sup> Beide Zitate ebda. 393.

<sup>35</sup> Ebda. 398, vgl. auch 393 „Die in der verdeckenden Fiktion zutagetretende juristische Blindheit läßt den Weg zu rechtlicher Erfassung des Schuldnerlasses im Dunkel“.

<sup>36</sup> Ebda. 400.



Trockenheit üblicher juristischer Abhandlungen haben die Ausführungen des sicheren Stilisten jedenfalls wenig gemein. Doch vermeint man darüber hinaus stets auch eine starke persönliche Anteilnahme zu verspüren, die sich auch aus der erst vor einigen Jahren erschienenen, eindrucksvollen Würdigung Pringsheims durch seinen Schüler Tony Honoré nicht ohne weiteres erklärt.<sup>37</sup> Vor allem mag man sich fragen, warum gerade der Aspekt der Wahrhaftigkeit so in den Vordergrund rückt, ja mit fast religiöser Inbrunst gefeiert wird.

Die Antwort hierauf wird man ohne Zweifel in der Person und dem Schicksal Pringsheims vermuten dürfen. „Fritz Robert Pringsheim, patriot and legal scholar“, verstand sich, wie Honoré gleich mit seinen Eingangsworten unterstreicht,<sup>38</sup> in erster Linie als überzeugter Deutscher, und er war, wie auch oben ersichtlich, durch und durch Jurist. Diese beiden Grundfesten seiner Identität sollten durch die Ereignisse nach 1933 nachhaltig erschüttert werden. Ihm, der aus einer wohlhabenden und angesehenen protestantischen Familie jüdischer Herkunft stammte und in der Weimarer Zeit ebenso wie seine Brüder eine glänzende akademische Karriere absolviert hatte, stand keine Rechtsordnung bei, als er unter entwürdigenden Umständen aus Vaterland und Universität ausgestoßen wurde. Doch auch der Zufluchtsort England bot nicht wirklich eine neue Heimat. In den völlig anderen Strukturen des englischen Rechtssystems fand er keinen Platz, ja wurde sogar monatelang interniert, und nur mühsam gelang es, wenigstens das Auskommen zu sichern. War Pringsheim das klassische römische Recht schon zuvor als Maßstab aller Dinge erschienen, das weit über sämtlichen anderen Rechten und selbst dem sonst so hochgeschätzten deutschen und englischen Recht stand,<sup>39</sup> sollten die bitteren Erfahrungen der 1930er und 1940er Jahre ihn in dieser Auffassung zweifellos noch bestärken.

---

<sup>37</sup> T. Honoré, Fritz Pringsheim (1882-1967), *Jurists Uprooted. German-speaking Émigré Lawyers in Twentieth-century Britain*, hrsg. v. J. Beatson – R. Zimmermann, Oxford 2004, 205-232 (online unter <http://users.ox.ac.uk/~alls0079/fritz2.pdf>); danach auch die folgenden biographischen Details.

<sup>38</sup> Ebda. 206, mit der für das englische Rechtssystem typischen Betonung der Rechtswissenschaft gegenüber der ganz anders gearteten Praxis.

<sup>39</sup> Vgl. nur F. Pringsheim, *Höhe und Ende der römischen Jurisprudenz* (Freiburger Wissenschaftliche Gesellschaft Heft 22), Freiburg 1933, mit der Wiedergabe seines noch am 3. Dezember 1932 bei der Jahresversammlung gehaltenen Vortrages; allgem. auch Honoré (wie Anm. 37) 215 ff. Abschn. IV.2 *The superiority of classical Roman law*. Pringsheims programmatischer Aufsatz *The Unique Character of Classical Roman Law*, den Honoré wiederholt bereits auf 1934 datiert und dem auch das wörtliche Zitat auf Seite 215 entnommen ist – vgl. auch ebda. Anm. 38 sowie 218 mit Anm. 50 –, erschien allerdings erst in JRS 34, 1944, 60-64 und ist damit bereits als Frucht des zu dieser Zeit schon mehrjährigen Exils anzusehen. Eine deutsche Fassung folgte bereits wenige Jahre später: F. Pringsheim, *Das römische Recht der großen Zeit*, *Süddeutsche Juristenzeitung* 3, 1948, 281-286. Zur Problematik des namentlich in seinen nationalen Bezügen sehr zeitgebundenen Ansatzes auch schon Honoré, a.a.O. 218.



Die Welt der klassischen römischen Jurisprudenz, wie er sie rekonstruiert hatte, wurde unter diesen Bedingungen mehr und mehr zum einzigen sicheren Halt, waren doch alle früheren Überzeugungen ins Gleiten geraten und hatten sich zunehmend als Illusion erwiesen. Geradezu wie eine Ironie mußte es insofern anmuten, daß zumindest in Deutschland nach 1933 ein ganz anderer Aspekt seiner Persönlichkeit in den Mittelpunkt geriet, nämlich sein Judentum. Dies mag er mit geradezu trotzigem Stolz getragen haben; sein Selbstverständnis prägte es nicht – will man nicht annehmen, daß bei ihm wie bei vielen anderen seiner oft schon seit Generationen in der deutschen Mehrheitsgesellschaft aufgegangenen Schicksalsgenossen, die von der Existenz jüdischer Vorfahren nicht selten völlig überrascht wurden, sich eher ein starkes Abgrenzungsbedürfnis Raum verschaffte. Denn es ist kaum daran zu zweifeln, daß er mit seiner konservativen Einstellung als Kind seiner Zeit viele der damals verbreiteten antijüdischen Vorurteile teilte.<sup>40</sup>

Eben hierin sollte indes der Schlüssel zu der so leidenschaftlichen Ablehnung der Fiktion und überhaupt alles Scheinbaren und damit Unwahrhaftigen liegen. Läßt man nämlich die oben zusammengestellten, eindeutig negativ besetzten Werturteile noch einmal Revue passieren, wird man unschwer feststellen, daß es sich durchweg um Eigenschaften handelt, die gemeinhin als 'typisch jüdisch' angesehen wurden. Damit verrät dieser Aufsatz zu *Symbol und Fiktion in antiken Rechten* mindestens ebenso viel über den Menschen Pringsheim wie über den Rechtshistoriker – vor allem über seine tiefe Sehnsucht nach einer Heimat, die nicht vom Wankelmut der Menschen abhängig und daher unverletzlich und unverlierbar, ja ewig war, aber auch über sein Leiden am eigenen Judentum. Um so verständlicher wird freilich auch, warum ihm, dem jede Heimlichtuerei oder gar der Einsatz gezinkter Karten von Herzen zuwider war, so viel daran lag, in dem von ihm zum absoluten Ideal erhobenen klassischen römischen Recht die Verkörperung einer höheren, überzeitlich gültigen Wahrheit zu sehen und sich in eben diese Welt einzuordnen. Wenn er endlich als Essenz seiner Untersuchung formuliert, daß „zu den Eigentümlichkeiten der frühen römischen wie jeder großen Jurisprudenz ... eine schwer faßbare Verbindung von Nüchternheit, Tradition und Phantasie“ gehöre,<sup>41</sup> wird man kaum fehlgehen in der Annahme, daß dies in gewisser Weise auch ein Selbstbildnis war.

---

<sup>40</sup> Zu der durchaus zwiespältigen Haltung Pringsheims zum Judentum bes. Honoré, ebda. 212.

<sup>41</sup> Pringsheim (wie Anm. 13), 400.

# QUELLENREGISTER

Bearbeitet von Theresia Pantzer (Wien)

- 1.1 Griechische und lateinische Autoren
- 1.2 Lexika
- 2 Römisches Recht
- 3 Altorientalische Quellen
- 4 Inschriften
- 5 Papyri, Ostraka, Tabulae

## 1.1 Griechische und lateinische Autoren

<b>Aelian</b>		1.180	68 <sup>125</sup>
<i>Varia Historia</i>		1.180-181	70 <sup>136</sup> , 85 <sup>45</sup>
6.10	136 <sup>4</sup>	1.195	118 <sup>17</sup>
13.24	136 <sup>4</sup>	2.97	103 <sup>27</sup> , 105 <sup>35</sup> ,
fr. 68	136 <sup>4</sup>		106 <sup>42</sup>
		2.99	112
<b>Aischines</b>		3.2-4	68 <sup>119</sup>
1.2	64 <sup>95</sup>	3.3-4	68 <sup>120</sup> , 83 <sup>30</sup>
1.3	118	3.4	68 <sup>121</sup>
1.4-5	64 <sup>91</sup> , 82 <sup>21</sup>	3.5	70 <sup>137</sup> , 70 <sup>138</sup> ,
1.14	118 <sup>17</sup>		83 <sup>35</sup>
1.18	119	3.6	64 <sup>91</sup>
1.19-20	118 <sup>17</sup>	3.6-7	115
1.28-32	118 <sup>17</sup>	3.38-40	57 <sup>55</sup> , 80 <sup>13</sup>
1.39 (scholion)	122, 154 <sup>4</sup>	3.49	84 <sup>39</sup>
1.40	118 <sup>17</sup>	3.67	204
1.46	118 <sup>17</sup>	3.94	62 <sup>82</sup>
1.59	104 <sup>27</sup>	3.171-172	117 <sup>10</sup>
1.59-62	108 <sup>57</sup>	3.190-200	123
1.73	118 <sup>17</sup>	3.191	123
1.80	119	3.192 ff.	69 <sup>130</sup>
1.96-99	170	3.194	64 <sup>93</sup> , 64 <sup>94</sup> ,
1.99	170		82 <sup>19</sup> , 82 <sup>21</sup>
1.113	112	3.196	82 <sup>24</sup>
1.119	118 <sup>17</sup>	3.199	69 <sup>131</sup>
1.126	112	3.252	40 <sup>43</sup>
1.127	102 <sup>17</sup>	3.260	59 <sup>68</sup>
1.149	169		
1.154	118 <sup>17</sup>	<b>Andokides</b>	
1.178	68 <sup>122</sup>	1.17	40 <sup>43</sup> , 117

1.17.22	54 <sup>38</sup>	<b>Aristoteles</b>	
1.56	104 <sup>29</sup>	<i>Athenaion Politeia</i>	
1.85	130	4.4	53 <sup>28</sup>
1.87	35 <sup>10</sup> , 58 <sup>62</sup>	7.4	120
1.95-98	122	8.1	120
1.133-134	252 <sup>82</sup>	8.3	131 <sup>15</sup> , 170
4	123	8.4	53 <sup>29</sup> , 53 <sup>31</sup>
4.19	115	9.2	129 <sup>8</sup>
		23	53 <sup>25</sup>
<b>Anonymus Argentinensis</b>		25	53 <sup>27</sup>
Col. V Z. 19-25	90 <sup>75</sup>	26.1	53 <sup>27</sup>
		26.2	115 <sup>3</sup>
<b>Anonymus Iamblichi</b>		26.3	117
<i>Protepticus</i>		26.4	135
7.1-4 DK	255-256	28.1	54 <sup>34</sup>
		29	55 <sup>41</sup> , 79 <sup>7</sup>
<b>Antiphon</b>		29.4	117
5.14-15	122	31.2	55 <sup>42</sup>
5.69-70	333 <sup>9</sup>	34.1	116
6.2	122	35.2	55 <sup>43</sup> , 123
		41.2	61 <sup>73</sup> , 63 <sup>87</sup> , 115 <sup>3</sup>
<b>Aristophanes</b>			
<i>Aves</i>		43.4-6	212 <sup>2</sup>
1108a (scholion)	90 <sup>78</sup>	44.1-3	212 <sup>2</sup>
1646-1670	154 <sup>3</sup>	47.1	120
1649-1670	117	51.4	233 <sup>48</sup>
<i>Ecclesiazusae</i>		54.1	175-176
590-594	170	55.3	166
817-833	250	56.6	131 <sup>18</sup>
<i>Lysistrata</i>		56.7	131 <sup>18</sup>
1135	159 <sup>17</sup>	60.2	120
<i>Nubes</i>		61.2	120 <sup>28</sup>
530-531	175 <sup>10</sup>	69.1	41
<i>Pax</i>		<i>Ethica Nicomachea</i>	
677-678	175 <sup>10</sup>	1133a 29-31	248
<i>Plutus</i>		1167a 30ff.	25
555-556	168, 170	<i>Fragmenta</i>	
<i>Ranae</i>		611.10 (Rose)	9
190-191	160 <sup>20</sup>	<i>Politeia</i>	
693-694	160 <sup>20</sup>	1257a 6-19	175 <sup>36</sup>
718-733	249	1270b 21	26 <sup>4</sup>
725 (scholion)	251	1271a 10	26 <sup>4</sup> , 33 <sup>2</sup>
<i>Thesmophoriazusai</i>		1271b 25-26	122 <sup>29</sup>
120	159 <sup>17</sup>	1281a-1282a	25
339-340	157	1288b ff.	51 <sup>17</sup>
407-408	157	1290a ff.	62 <sup>84</sup>
502-511	157	1291b 37-38	23
564-565	157	1292a	63 <sup>86</sup> , 79 <sup>6</sup>
<i>Vespae</i>		1292a 1-11	63 <sup>85</sup>
1206-1207	40 <sup>43</sup>	1292a 4-37	115 <sup>3</sup>

1292a 5-7	23-24	19.243	104 <sup>27</sup>
1293a 9-10	115 <sup>3</sup>	19.284	119
1293a 30-34	115 <sup>3</sup>	20.3	67 <sup>114</sup>
1294a	79 <sup>6</sup>	20.4	69 <sup>132</sup>
1294b 1ff.	21	20.89	56 <sup>49</sup> , 56 <sup>51</sup>
1298a 3ff.	27	20.91	69 <sup>128</sup> , 132 <sup>20</sup>
1298a 28-33	115 <sup>3</sup>	20.91-92	67 <sup>116</sup>
1298b	82 <sup>26</sup> , 86 <sup>48</sup>	20.92	67 <sup>117</sup>
1298b 26-31	71 <sup>146</sup>	20.102	156 <sup>8</sup>
1310a 32-34	116 <sup>8</sup>	20.147	308 <sup>43</sup>
1317a 40-b 14	116 <sup>8</sup>	20.166	67 <sup>115</sup>
1321b 34-35	273 <sup>24</sup>	21.34	115
1321b 40-1322a 5	343 <sup>32</sup>	21.57	115
1322a 9-18	343 <sup>33</sup>	21.75	40 <sup>43</sup>
1322b 37	91 <sup>85</sup>	21.118	104 <sup>27</sup> , 108 <sup>56</sup>
1322b 37-39	72 <sup>147</sup>	21.177	115
1323a	86 <sup>48</sup>	21.219-225	121
1323a 8	72 <sup>148</sup>	21.224	115
<i>Rhetorica</i>		22	84 <sup>41</sup>
1354a 30	130 <sup>11</sup>	22.11	67 <sup>112</sup>
1361a 12-24	175 <sup>36</sup>	22.17	351
1375a 22	128 <sup>2</sup>	22.21-32	119
<i>Rhetorica ad Alexandrum</i>		22. 29-31	118 <sup>17</sup>
1443a 22	127	22.31	67 <sup>113</sup>
		22.32	67 <sup>114</sup>
<b>Ps.-Aristoteles</b>		22.38-39	333 <sup>9</sup>
<i>Oeconomica</i>		22.74 (scholion)	90 <sup>77</sup>
2.2.23b	251	23.3	67 <sup>111</sup>
		23.18	67 <sup>111</sup>
<b>Athenaios</b>		23.167	40 <sup>43</sup>
6.234d-e	132 <sup>23</sup>	23.190	65 <sup>96</sup>
13.555d-556a	117	23.205	40 <sup>43</sup>
13.577c	155 <sup>5</sup>	23.209	66 <sup>110</sup>
13.610f	89 <sup>68</sup>	24.5	64 <sup>88</sup>
		24.17-18	56 <sup>48</sup>
<b>Cicero</b>		24.20-23	56 <sup>47</sup>
<i>De oratore</i>		24.21	56 <sup>52</sup>
1.24.197	3	24.22	56 <sup>50</sup>
<i>De legibus</i>		24.23	57 <sup>54</sup>
2.25.62-26.66	165	24.24	67 <sup>118</sup> , 312 <sup>66</sup>
		24.33	56 <sup>49</sup> , 80 <sup>13</sup>
<b>Cornelius Nepos</b>		24.34-35	68 <sup>127</sup>
4.2	91 <sup>84</sup>	24.36-37	70 <sup>133</sup>
		24.46	35 <sup>10</sup>
<b>Demosthenes</b>		24.55	308 <sup>43</sup>
4.36-37	82 <sup>22</sup>	24.76	64 <sup>91</sup>
13.32	82 <sup>22</sup>	24.139-141	122 <sup>29</sup>
15.1	82 <sup>22</sup>	24.139-142	68 <sup>126</sup>
18.250	83 <sup>31</sup>	24.142	123
19.184-185	82 <sup>22</sup>	24.149-151	129 <sup>8</sup>

24.150	115	53.4.7	104 <sup>30</sup>
24.154	123	53.20	217 <sup>20</sup> , 228 <sup>19</sup>
24.170 (scholion)	90 <sup>77</sup>	55	218
24.211	122	55.12-14	170
25.24-25	64 <sup>89</sup>	55.31	218 <sup>29</sup>
25.25	65 <sup>100</sup>	56.2	233 <sup>45</sup>
25.25-27	64 <sup>90</sup>	56.14	121
25.54	167	57.28	166
25.60	103 <sup>27</sup> , 105 <sup>38</sup> ,	57.30	117 <sup>11</sup>
	108 <sup>55</sup>	57.32	117 <sup>11</sup>
25.61-62	107 <sup>52</sup>	57.34	216 <sup>16</sup>
25.85-91	118 <sup>15</sup>	57.66-69	166
25.88-89	101 <sup>104</sup>	57.70	166
27.53	119 <sup>22</sup>	58.34	70 <sup>138</sup> , 82 <sup>23</sup>
32.14-20	311 <sup>64</sup>	58.48-52	118
33.6	104 <sup>27</sup> , 105 <sup>38</sup>	59.43	62 <sup>83</sup>
36.12	216	59.89-90	35 <sup>10</sup> , 39 <sup>36</sup>
36.13	217 <sup>19</sup>	59.104	163 <sup>32</sup>
36.13-14	215, 215 <sup>12</sup> ,	60	140
	216	60.4	140, 143,
36.14	216		150 <sup>38</sup> , 155
36.37	215	60.11	153
37	217		
37.1	312 <sup>66</sup>	<b>Dinarchus</b>	
37.22	218 <sup>26</sup>	2.9-10	103 <sup>27</sup> , 104 <sup>31</sup> ,
37.25	218 <sup>26</sup>		107 <sup>52</sup> , 108 <sup>55</sup>
37.51	218 <sup>27</sup>	2.17	166
39	156 <sup>9</sup>	3.4	233 <sup>45</sup>
40	156 <sup>9</sup>		
40.52	169	<b>Diodorus Siculus</b>	
41.8-9	119	1.9.3	138
42.12	233 <sup>45</sup>	7.12.6	6
43.10	40 <sup>43</sup>	13.97.1	160 <sup>20</sup>
43.57-58	168, 176	13.97.1-103.2	116 <sup>4</sup>
43.58	168		
43.62-64	165	<b>Diogenes Laertius</b>	
43.63-65	167	2.26	117, 132 <sup>21</sup> ,
43.75	131 <sup>18</sup>		154 <sup>3</sup>
43.79-80	170	2.41-42	40 <sup>43</sup>
44.8	121	5.38	89 <sup>68</sup>
44.32-33	167	5.79	89 <sup>68</sup>
45.74	119 <sup>22</sup>		
45.79	169	<b>Eupolis</b>	
46.14	156 <sup>8</sup>	<i>Poleis</i>	
46.40	156	251 K-A	157
47.65	169		
47.70	104 <sup>27</sup>	<b>Euripides</b>	
48.3	303 <sup>25</sup>	<i>Alcestis</i>	
48.12	169	636-641	175 <sup>10</sup>
50.56	104 <sup>30</sup>		

<i>Hippolytus</i>		<b>Hellenica Oxyrhynchia</b>	
462-463	119	11.2-4	33 <sup>3</sup>
<i>Ion</i>		<b>Heraklit</b>	
10	144	B 41 DK	10 <sup>15</sup>
20-21	144	B 78 DK	10 <sup>15</sup>
29-30	144		
57-73	145	<b>Herodot</b>	
58-64	148 <sup>32</sup>	1.29	122
109-111	146	1.65	7
136	147	1.144-147	139 <sup>11</sup>
137-139	147	3.80ff.	22
182-183	147	3.80-82	51 <sup>15</sup>
289-293	147	3.80-83	11 <sup>15</sup>
298	148	3.82.3	22
309-311	147 <sup>30</sup>	6.130.2	135 <sup>2</sup>
472-491	146 <sup>29</sup>	7.161.3	139 <sup>12</sup>
542	148	9.4-5	106 <sup>46</sup> , 106 <sup>48</sup> ,
545	148		112
556	148	9.5	107 <sup>49</sup> , 107 <sup>51</sup> ,
559	149		112
585-592	149		
656	150	<b>Hesiod</b>	
660	150	Opera et dies	
1295-1303	150 <sup>38</sup>	216-226	13
1299	150 <sup>38</sup>		
1534-1536	157	<b>Homer</b>	
1539-1545	150	<i>Ilias</i>	
1541-1543	158 <sup>14</sup>	2.546-548	139
1570-1572	150	9.156	12 <sup>20</sup>
1595-1603	151	16.387-388	13
fr. 891	116 <sup>8</sup>	18.497-508	33
		18.508	13
<b>FrGrHist</b>		<i>Odyssee</i>	
77 (Eumelos)		8.343-358	365 <sup>2</sup>
F 2	117 <sup>10</sup> , 154 <sup>4</sup>	18.357-360	365 <sup>3</sup>
323a (Hellanikos)		24.463ff.	22
F 25	160 <sup>20</sup>		
328 (Philochoros)		<b>Hypereides</b>	
F 20	35 <sup>10</sup>	<i>In Athenogenem</i>	
F 64	86	2	214, 233 <sup>51</sup>
F 64a	86, 94	2.22-23.5	230 <sup>29</sup>
F 64bα	93	3.5	226, 227 <sup>10</sup>
F 64bβ	86, 93-94	3.13-15	226
F 141	250 <sup>70</sup>	3.15-25	231 <sup>32</sup>
<b>Aulus Gellius</b>		3.19-20	231 <sup>33</sup>
<i>Noctes Atticae</i>		3.20-21	228 <sup>18</sup>
15.20	117	3.22-24	234 <sup>52</sup>
		4.1-12	231 <sup>37</sup>

4.12-15	234 <sup>54</sup>	7.33-34	121, 128
4.12-18	234 <sup>59</sup>	7.41	68 <sup>123</sup>
4.20-26	232 <sup>38</sup>	8.3	65 <sup>101</sup>
5.1	226, 231 <sup>34</sup>	8.5	65 <sup>102</sup>
5.6	226	8.12	71 <sup>145</sup>
6	214 <sup>6</sup> , 216 <sup>16</sup>	8.13	65 <sup>103</sup>
6.5-6	232 <sup>44</sup>	8.15-18	71 <sup>140</sup>
7.6-7	227 <sup>10</sup> , 230 <sup>26</sup>	8.16	71 <sup>144</sup>
7.10	226	8.20	71 <sup>142</sup>
8.22	231 <sup>35</sup>	8.31-33	71 <sup>141</sup>
9	214	8.52	66 <sup>104</sup>
9.3	227 <sup>12</sup>	8.53	66 <sup>105</sup>
9.3-7	233 <sup>50</sup>	8.54	66 <sup>106</sup>
9.19-20	226	8.60-61	71 <sup>143</sup>
9.21-22	231 <sup>36</sup>	8.124	65 <sup>101</sup>
10	214 <sup>6</sup> , 227 <sup>10</sup>	17.1	104 <sup>27</sup> , 104 <sup>29</sup>
10.11-15	228 <sup>20</sup>	15.18	68 <sup>122</sup>
10.14	227	15.19	66 <sup>107</sup>
10.23	233 <sup>46</sup>	15.82	58 <sup>61</sup> , 69 <sup>129</sup>
13.6	231 <sup>30</sup>	15.133 ff.	65 <sup>102</sup>
19	215 <sup>10</sup>	18.9	104 <sup>27</sup> , 105 <sup>38</sup>
22	214 <sup>7</sup>	18.54	40 <sup>43</sup>
<i>Pro Euxenippo</i>		21.2	162 <sup>27</sup>
28	40 <sup>43</sup>		
29	68 <sup>120</sup>	<b>Karystios</b>	
<i>Oratio funebris</i>		<i>Hypomnemata</i>	
<i>passim</i>	140	3	155 <sup>5</sup>
<i>fr.</i>		<b>Kratinos</b>	
1.2.17	369 <sup>199</sup>	81 K-A	162 <sup>27</sup>
<b>Isaios</b>		<b>Livius</b>	
2.13-14	156 <sup>8</sup>	39.50	318 <sup>6</sup>
2.36	176	<b>Lykurg</b>	
2.36-37	167	1.4	64 <sup>92</sup>
2.45-46	167	1.13	121
3.37	40 <sup>43</sup>	1.77	115
3.60-61	156 <sup>7</sup>	1.122	103 <sup>27</sup> , 105 <sup>35</sup> ,
4.19	167		106 <sup>46</sup> , 106 <sup>47</sup> ,
5.18	303 <sup>25</sup>		107 <sup>50</sup> , 112
5.26	180	<b>Lysias</b>	
8.21-27	167	2	140
8.38-39	167	2.18-19	122
9.16-20	103 <sup>27</sup> , 104 <sup>32</sup> ,	6.45	104 <sup>27</sup> , 108 <sup>55</sup>
	106 <sup>43</sup> , 108 <sup>55</sup>	7.3	120
10.10	119	7.32	120
10.23	119 <sup>22</sup>	7.41	120
<b>Isokrates</b>		10.1	118 <sup>17</sup>
4.25	140 <sup>15</sup>		
7.20-27	83 <sup>27</sup> , 83 <sup>28</sup>		

10.15-20	131 <sup>17</sup>	701b	115 <sup>3</sup>
10.16	331 <sup>5</sup>	740b-741e	168
13.77-79	106 <sup>46</sup>	740e-741a	153
13.78-79	106 <sup>43</sup>	754d	72 <sup>152</sup>
13.79-80	103 <sup>27</sup> , 105 <sup>33</sup>	959d-e	168
19.22	104 <sup>30</sup>	<i>Menexenus</i>	
19.59	168	237a-238d	143 <sup>25</sup>
23	218	237b-237c	143, 153
26.5	116 <sup>8</sup>	<i>Parmenides</i>	
30.1	121	127b-c	180
30.2-5	122 <sup>30</sup>	<i>Phaedo</i>	
31.21	167, 168	59 (scholion)	89 <sup>73</sup>
32.1	162 <sup>27</sup>	<i>Politicus</i>	
32.21	169	301a ff.	51 <sup>16</sup>
34.3	160 <sup>20</sup>	<i>Respublica</i>	
fr. 1	103 <sup>27</sup>	361c-d	65 <sup>99</sup>
fr. 1.3	108 <sup>55</sup>	414b-415d	153
fr. 1.3-5	105 <sup>36</sup>	543b ff.	51 <sup>16</sup>
fr. 1.4	105 <sup>37</sup>	544c	79 <sup>6</sup>
fr. 10a	161 <sup>23</sup>	557b	116 <sup>8</sup>
fr. 10b	161 <sup>23</sup>	557d	65 <sup>99</sup>
fr. 21.1 (Gernet-Bizos)	311 <sup>61</sup>	557e	115 <sup>3</sup>
fr. 128	160	563d	115 <sup>3</sup>
<b>Pausanias</b>		<i>Sophista</i>	
1.29.2	180	247c	138 <sup>9</sup>
		248c	138 <sup>9</sup>
<b>Pherecrates</b>		<b>Plutarch</b>	
K-A 64	162 <sup>27</sup>	<i>Agessilaos</i>	
		30	117
<b>Philostrat</b>		<i>Aristides</i>	
Vitae Sophistarum		7	35 <sup>10</sup>
2.559	188 <sup>3</sup>	<i>Demosthenes</i>	
		28.4	87 <sup>51</sup>
<b>Platon</b>		<i>Lykurg</i>	
<i>Apologia</i>		5.2	7
32a-c	116 <sup>5</sup>	6.1	17
32b	116	6.2	5
36a3-b2	40 <sup>43</sup>	6.8	6, 17
<i>Epistulae</i>		6.10	6
13.361e	169	12.8	26
<i>Euthydemus</i>		29.2-3	122 <sup>29</sup>
301e-302a	175 <sup>36</sup>	<i>Lysander</i>	
<i>Gorgias</i>		203a	179
483b	217 <sup>20</sup>	<i>Moralia</i>	
<i>Hipparchus</i>		801b C	85 <sup>44</sup>
227b	230 <sup>27</sup>	834b	160
<i>Leges</i>		<i>Perikles</i>	
958d-960a	165	37.2-5	136 <sup>4</sup>
681a ff.	51 <sup>16</sup>		



<i>Philopoemen</i>		<b>Theognis</b>	
19-21	318 <sup>6</sup>	128	10 <sup>15</sup>
<i>Solon</i>		396	10 <sup>15</sup>
21.6	165	408	10 <sup>15</sup>
24	131 <sup>16</sup>	412	10 <sup>15</sup>
25	122	453	10 <sup>15</sup>
<i>Themistokles</i>		540	10 <sup>15</sup>
32	160	554	10 <sup>15</sup>
		635	10 <sup>15</sup>
<b>Ps.-Plutarch</b>		717	10 <sup>15</sup>
<i>Aischines</i>		832	10 <sup>15</sup>
840c	40 <sup>43</sup>	1038	10 <sup>15</sup>
<i>Antiphon</i>		<b>Theophrast</b>	
834a1-b8	40	<i>Characteres</i>	
		9.7	104 <sup>30</sup>
<b>Polybios</b>		10.11	104 <sup>30</sup>
4.26.8	325 <sup>30</sup>	15.5	104 <sup>30</sup>
5.24.4	312 <sup>66</sup>	17.9	104 <sup>30</sup>
9.33.11-12	324 <sup>29</sup>	<i>Peri symbolaion</i>	
12.5.3	325 <sup>30</sup>	fr. 97.44-46	278 <sup>41</sup>
18.42.5-7	326 <sup>36</sup>	<b>Thukydides</b>	
23.16.1-17.2	318 <sup>6</sup>	1.2.5	139 <sup>13</sup>
23.16.6-8	318 <sup>7</sup>	1.18.1	7
23.16.10-13	301 <sup>12</sup>	1.87	33 <sup>2</sup>
23.17.1	326 <sup>36</sup> , 326 <sup>38</sup>	2.34.5	180
24.2.2	326 <sup>37</sup>	2.35-46	140
24.2.3	298	2.37	23
24.5.7	325 <sup>30</sup>	2.37.2	101 <sup>13</sup> , 116 <sup>8</sup>
24.9	318 <sup>6</sup>	2.65.9 ff.	54 <sup>36</sup>
28.1.7	325 <sup>30</sup>	2.65.10	53 <sup>33</sup>
28.12.9	325 <sup>30</sup>	3.36-49	39 <sup>42</sup>
29.10.6	325 <sup>30</sup>	3.37	122
29.23.8	325 <sup>30</sup>	3.52.4	339 <sup>24</sup>
38.11.10	378 <sup>57</sup>	3.68.1	339 <sup>24</sup>
		3.70	34 <sup>5</sup>
<b>Sopohokles</b>		5.30	27
<i>Ajax</i>		5.47.9	27
1173-1088	116 <sup>8</sup>	6.39.1	23
		6.60	123
<b>Stobaios</b>		8.67.4	117
<i>Anthologium</i>		8.76.6	123
4.2.20.44-46	278 <sup>41</sup>	<b>TrGF</b>	
4.2.20.70-75	278 <sup>41</sup>	5.359	159
		5.491	159
<b>Strabon</b>		<b>Tyrtaeus</b>	
9.1.20	92 <sup>91</sup>	3-10	6
<b>Telekleides</b>			
44 K-A	175 <sup>10</sup>		

9	12 <sup>19</sup>	<i>Memorabilia</i>	
		1.1.18	116 <sup>5</sup>
<b>Xenophon</b>		1.2.43-45	25
<i>Hellenica</i>		2.2.13	166
1.6.24-7.35	116 <sup>4</sup>	4.4.2	116 <sup>5</sup>
1.7.6	116 <sup>5</sup>	4.4.16	25
1.7.12	66 <sup>108</sup> , 116	<i>Oeconomicus</i>	
1.7.15	66 <sup>109</sup>	9.14	72 <sup>149</sup> , 87 <sup>54</sup>
1.7.34	116	<i>Symposium</i>	
1.7.35	103 <sup>27</sup> , 105 <sup>34</sup> ,	4.30-33	105 <sup>40</sup>
	106 <sup>45</sup> , 116	<i>Vectigalia</i>	
1.8-9	123	2.6	142
2.4.28-30	175		
6.3.2-6	206 <sup>25</sup>	<b>Ps.-Xenophon</b>	
<i>Republica Lacedaemoniorum</i>		<i>Athenaion Politeia</i>	
14.3	119 <sup>20</sup>	2.17	7, 30

## 1.2 Lexika

<b><i>Lexicon Rhetoricum Cantabrigiense</i></b>		<b>Pollux</b>	
s.v. νομοφύλακες	73 <sup>154</sup> , 88 <sup>93</sup> ,	8.94	86, 93
	93	8.102	86, 89-91, 94
		9.42	89 <sup>68</sup>
<b>Harpokration</b>		<b>Suda</b>	
s.v. ἐξούλης	311 <sup>63</sup>	s.v. δημοποίητος	136 <sup>4</sup>
s.v. καρπού δίκη	311 <sup>61</sup>	s.v. οἱ νομοφύλακες	73 <sup>155</sup> , 93
s.v. κατὰ τὴν ἀγορὰν	233 <sup>48</sup>	τίνες	
ἄψευδεῖν		s.v. νομοφυλακίου	
s.v. νομοφύλακες	86, 88 <sup>63</sup> , 94	θύρα	89 <sup>74</sup>
<b>Hesychios</b>		<b>Zenobios</b>	
s.v. χαρωνεῖον	89 <sup>74</sup>	s.v. χαρωνίος θύρα	89 <sup>74</sup>
<b>Photios</b>			
s.v. οἱ νομοφύλακες	88 <sup>63</sup> , 93-94		
τίνες			

## 2 Römisches Recht

<b>Digesta</b>		49.1.24	219 <sup>37</sup>
3.5.30.pr	219 <sup>37</sup>	50.17.160.1	24
47.22.4	169		

### 3 Altorientalische Quellen

<b>Codex Eschnunna</b>		§20	264 <sup>20</sup>
§1	262 <sup>12</sup>		
§2	263 <sup>13</sup>	<b>Codex Hammurabi</b>	
§3	263 <sup>14</sup>	§t	263 <sup>17</sup>
§4	263 <sup>14</sup>	§u	263 <sup>17</sup>
§18A	263 <sup>15</sup>	§51	264 <sup>19</sup>

### 4 Inschriften

<b>Ager, Interstate Arbitrations</b>		11 Z. 23-26	337 <sup>21</sup>
38 II Z. 2-11	325 <sup>32</sup>	18 Z. 31-34	352 <sup>55</sup>
40 Z. 6-7	320 <sup>16</sup>	18 Z. 31-36	336 <sup>18</sup>
63 Z. 20-22	321 <sup>21</sup>	26 Z. 4-5	337 <sup>21</sup>
63 Z. 39-40	321 <sup>20</sup>	26 Z. 4-7	352 <sup>55</sup>
71 I Z. 5-10	325 <sup>30</sup>	28 Z. 30-33	337 <sup>21</sup> , 350 <sup>53</sup>
71 I Z. 16-20	325 <sup>30</sup>	28 Z. 38-47	337 <sup>21</sup>
74 I Z. 117	310 <sup>57</sup> , 323 <sup>26</sup>	28 Z. 71-74	337 <sup>21</sup>
108 Z. 86	321 <sup>20</sup>	50 Z. 16-21	336 <sup>17</sup>
129 col. I Z. 15-23	276 <sup>35</sup>	50 Z. 18-19	352 <sup>55</sup>
137	302 <sup>17</sup> , 306 <sup>35</sup>	61 Z. 25-30	338 <sup>21</sup> , 352 <sup>55</sup>
139 Z. 8	310 <sup>57</sup> , 323 <sup>26</sup>		
158 Z. 133-134	269 <sup>7</sup>	<b>Chankowski, Athènes et Délos</b>	
		29 C Z. 7-10	45
<b>Agora</b>		30 C Z. 7-10	45
<b>XVI</b>		54 B Z. 8	45
335 Z. 65-67	41		
<b>XIX</b>		<b>CID</b>	
H66	171	I.9 A Z. 28-30	338 <sup>21</sup>
H67	171	I.9 A Z. 35-38	352 <sup>55</sup>
P5 Z. 25-30	168	I.9 A Z. 35-44	336 <sup>18</sup> , 340 <sup>26</sup> ,
P5 Z. 28-29	168		349 <sup>51</sup>
P26 Z. 456-460	40 <sup>44</sup>	I.9 B Z. 21-30	337 <sup>21</sup>
		I.9 B Z. 25-31	352 <sup>55</sup>
<b>BCH</b>		I.9 B Z. 35-45	334 <sup>11</sup>
<b>1890</b>		I.9 C Z. 10-19	337 <sup>21</sup>
p. 95 n.3 Z. 4	44	I.9 C Z. 12-16	344 <sup>35</sup> , 350 <sup>53</sup> ,
<b>1992</b>			352 <sup>55</sup>
p. 279-291 Z. 40-42	43	I.10 Z. 35-40	335 <sup>17</sup>
		I.13 Z. 32-37	42
<b>Chaniotis, Verträge zwischen kretischen Poleis in hellenistischer Zeit</b>		IV.1 Z. 3-4	129 <sup>7</sup>
5	26	IV.1 Z. 35-40	335 <sup>17</sup>
7 Z. 96-114	336 <sup>18</sup>	IV.51 Z. 6-12	337 <sup>20</sup> , 349 <sup>51</sup>
7 Z. 108-114	352 <sup>55</sup>		
7 Z. 128-136	337 <sup>20</sup> , 344 <sup>35</sup>	<b>Duchêne, La Stèle du Port</b>	
11 Z. 14-16	337 <sup>21</sup> , 344 <sup>35</sup> ,	Z. 10-13	361 <sup>16</sup>
	352 <sup>55</sup>	Z. 27-29	362 <sup>17</sup>
		Z. 42-46	362

Z. 47-49	361 <sup>16</sup>
<b>FD</b>	
<i>III.1</i>	
294 Z. 2-3	42
295 Z. 1	42
362 A Z. 15-23	276 <sup>35</sup>
<i>III.4</i>	
38 Z. 1-3	46
280 col. B Z. 28-33	36 <sup>19</sup>
280 col. C Z. 1-7	36 <sup>19</sup>
354 B Z. 15-23	276 <sup>35</sup>
<b>Game, Actes de vente</b>	
1	289 <sup>25</sup>
2 Z. 10-11	287 <sup>14</sup>
3 Z. 14-15	287 <sup>14</sup>
14	284 <sup>4</sup>
24	289 <sup>25</sup>
30	289 <sup>25</sup>
32 Z. 8	286 <sup>11</sup>
34 Z. 13	287 <sup>16</sup>
38 Z. 1-21	271 <sup>13</sup>
39	271 <sup>13</sup>
39 col. 1 Z. 3	286 <sup>13</sup>
39 col. 1 Z. 23	286 <sup>13</sup>
39 col. 1 Z. 31-32	286 <sup>13</sup>
39 col. 2 . 3	286 <sup>13</sup>
39 col. 2 Z. 18	286 <sup>13</sup>
39 col. 2 Z. 32	286 <sup>13</sup>
39 col. 2 Z. 38-39	286 <sup>13</sup>
39 B Z. 10-19	274 <sup>29</sup>
40 Z. 1-25	274 <sup>30</sup>
40 Z. 5-7	275
40bis Z. 4	287 <sup>14</sup>
42	284 <sup>6</sup>
47 Z. 121-123	270 <sup>11</sup>
49 Z. 19	285 <sup>8</sup>
51 Z. 75	285 <sup>8</sup>
52 Z. 77	285 <sup>8</sup>
61 Z. 62	285 <sup>8</sup>
62 Z. 82	287 <sup>16</sup>
64 Z. 39	285 <sup>9</sup>
64 Z. 39-40	285 <sup>8</sup>
68	284 <sup>6</sup>
68 Z. 114	285
69	284 <sup>6</sup> , 285 <sup>8</sup>
79 Z. 1-2	274 <sup>27</sup>

<b>Hesperia</b>	
1936	
p. 404 n.10 Z. 111-115	40 <sup>44</sup>
1947	
p. 155-157 n.51	46
Z. 56-60	
1968	
p. 288-289 n. 4	162 <sup>30</sup>
p. 370 n. 50 Z. 12-21	40 <sup>45</sup>
<b>IAdramytteion</b>	
II.34 B Z. 32-58	334 <sup>13</sup>
<b>IArykanda</b>	
2	335 <sup>17</sup>
<b>IC</b>	
I viii 13 Z. 16-21	335 <sup>17</sup>
I viii 13 Z. 18-19	352 <sup>55</sup>
I ix 1 Z. 96-114	336 <sup>18</sup>
I ix 1 Z. 108-114	352 <sup>55</sup>
I ix 1 Z. 128-136	337 <sup>20</sup> , 344 <sup>35</sup>
I xvi 1 Z. 31-34	352 <sup>55</sup>
I xvi 1 Z. 31-36	336 <sup>18</sup>
I xvi 5 Z. 25-30	338 <sup>21</sup> , 352 <sup>55</sup>
I xix 1 Z. 14-16	337 <sup>21</sup> , 344 <sup>35</sup> , 352 <sup>55</sup>
I xix 1 Z. 23-26	337 <sup>21</sup>
II v 9 Z. 2-9	334 <sup>11</sup> , 347 <sup>42</sup>
III iii 3B Z. 4-5	337 <sup>21</sup>
III iii 3B Z. 4-7	352 <sup>55</sup>
III iii 4 Z. 30-33	337 <sup>21</sup> , 350 <sup>53</sup>
III iii 4 Z. 38-47	337 <sup>21</sup>
III iii 4 Z. 71-74	337 <sup>21</sup>
III iv 7	27 <sup>9</sup>
III iv 7 Z. 16-23	337 <sup>20</sup> , 352 <sup>55</sup>
III iv 7 Z. 21-25	337 <sup>21</sup> , 344 <sup>35</sup> , 344 <sup>36</sup>
III iv 9 Z. 27-28	320 <sup>18</sup>
III iv 9 Z. 111	320 <sup>17</sup>
III iv 9 Z. 133-134	269 <sup>7</sup>
IV 14	335 <sup>17</sup>
IV 78 Z. 4-7	337 <sup>20</sup> , 349 <sup>51</sup>
IV 78 Z. 4-8	352 <sup>55</sup>
IV 78 Z. 7-8	337 <sup>21</sup> , 344 <sup>35</sup>
IV 79 Z. 13-21	344 <sup>35</sup>
IV 79 Z. 16-19	337 <sup>20</sup>
IV 79 Z. 116-119	352 <sup>55</sup>
IV 80 Z. 10-12	344 <sup>35</sup>
IV 80 Z. 11-12	337 <sup>20</sup>

<b>ICos (Paton-Hicks)</b>		786 Z. 26-28	174
384 col. II Z. 18-20	43	835 Z. 26-27	174
		1035 fr. a+c Z. 3	41
<b>ICos (Segre)</b>		1053 fr. c-d Z. 11-13	41
ED 132 fr. b Z. 20-22	44	1283	162 <sup>28</sup>
		1288	190 <sup>9</sup>
<b>ID</b>		1343 fr. b Z. 44-46	41
II.104 (22)	45	1353 Z. 5-6	41
IV.502A Z. 17-20	337 <sup>20</sup> , 345 <sup>38</sup> ,	1362 Z. 7-14	229 <sup>21</sup>
	350 <sup>53</sup>	1475 B Z. 6-9	205 <sup>21</sup>
IV.503 Z. 45-46	337 <sup>21</sup>	1492 Z. 76	205 <sup>21</sup>
IV.503 Z. 46-48	350 <sup>53</sup>	1492 Z. 88	205 <sup>21</sup>
		1496 Z. 65-151	204 <sup>20</sup>
<b>IEphesos</b>		1629 Z. 233-242	332 <sup>7</sup>
2256 I	192 <sup>14</sup>	1631 Z. 385-398	332 <sup>7</sup>
2256 II	192-193	1646 Z. 6	45
2256 III	192 <sup>14</sup>	1646 Z. 7	45
3111 Z. 11-13	43	1646 Z. 12	45
		2492	178 <sup>51</sup>
<b>IErythrai u. Klazomenai</b>		2492 Z. 9-12	178
1	337 <sup>21</sup>	2512	177
1 Z. 13-15	344 <sup>35</sup>	2527-2592	171
2A Z. 27-32	336 <sup>18</sup> , 344 <sup>35</sup>	2529	177
		2534	177
<b>IG</b>		2535	177
<i>I</i> <sup>3</sup>		2566	177
4 Z. 13-14	228 <sup>21</sup>	2567	171-172
113	163 <sup>32</sup>	4961+4960	202 <sup>8</sup>
1132-1139	171	4961+4960 Z. 21-23	202
1154	175	4962	202 <sup>11</sup>
1197	176	4962 A Z. 1-10	203 <sup>13</sup>
1255	176	4969	204 <sup>18</sup>
<i>II.2</i>		5224	175
398B	70 <sup>134</sup>	6865	190 <sup>9</sup>
<i>II</i> <sup>2</sup>		9347	173
1	160 <sup>20</sup> , 163 <sup>32</sup>	10648	190 <sup>9</sup>
47	202 <sup>11</sup> , 204	11678	175
47 Z. 6	204	13188-13208	188 <sup>3</sup>
80	162 <sup>31</sup>	13200	188-189
162bc	162 <sup>31</sup>	13209	190 <sup>7</sup>
222 Z. 48-52	332 <sup>7</sup>	13210	190 <sup>7</sup>
237 Z. 24-26	173	13211	190 <sup>7</sup>
244 Z. 27-28	332 <sup>7</sup>	13212	190 <sup>7</sup>
287	162 <sup>31</sup>	13213	190 <sup>7</sup>
337	211 <sup>1</sup>	13214	190 <sup>7</sup>
360	162 <sup>31</sup>	13215	190 <sup>7</sup>
380 Z. 40-43	229 <sup>21</sup>	13216	190 <sup>7</sup>
412	229	13217	190
425	162 <sup>31</sup>	13219	190 <sup>7</sup>
488	90 <sup>82</sup>	13220	190 <sup>7</sup> , 190 <sup>9</sup>

13221	190 <sup>7</sup>	<i>XII.3. Suppl.</i>	
13224	190 <sup>7</sup>	87 Z. 7-9	352 <sup>55</sup>
13227	190 <sup>9</sup>	<i>XII.4.1</i>	
<i>IV</i>		72 Z. 12-14	336 <sup>18</sup>
554	337 <sup>21</sup> , 344 <sup>35</sup>	79 Z. 38-41	336 <sup>19</sup> , 350 <sup>51</sup>
<i>IV<sup>2</sup>.1</i>		91 Z. 2-17	333
71	302 <sup>20</sup>	103 Z. 110-114	334 <sup>12</sup> , 349 <sup>49</sup> ,
71 Z. 2-11	325 <sup>32</sup>		349 <sup>50</sup>
75 Z. 20-21	321 <sup>20</sup>	132B Z. 112-118	345 <sup>38</sup>
75 Z. 39-40	321 <sup>20</sup>	132 Z. 110-114	350 <sup>53</sup>
76	326 <sup>35</sup>	132 Z. 114-188	337 <sup>20</sup>
<i>IV<sup>2</sup>.2</i>		153	27 <sup>9</sup>
875	172 <sup>22</sup>	298 Z. 146-151	337 <sup>21</sup>
883	172 <sup>22</sup>	315 Z. 4-8	336 <sup>19</sup> , 349 <sup>51</sup>
<i>V.1</i>		318 Z. 5-9	338 <sup>21</sup> , 350 <sup>51</sup>
1379 Z. 8-11	340 <sup>26</sup>	325 Z. 12-16	338 <sup>21</sup> , 350 <sup>51</sup>
1429 Z. 7	323 <sup>27</sup>	<i>XII.5</i>	
1429 Z. 9	323 <sup>27</sup>	515 Z. 27-29	338 <sup>21</sup>
1429 Z 10	323 <sup>27</sup>	872 Z. 76-77	271 <sup>11</sup>
<i>V.2</i>		872 Z. 92-96	270 <sup>11</sup>
419 Z. 6-7	320 <sup>16</sup>	872 Z. 121-123	270 <sup>11</sup>
<i>VII</i>		1004	335 <sup>14</sup>
504	335 <sup>14</sup>	<i>XII.6</i>	
3172	335 <sup>14</sup>	172	340 <sup>25</sup>
<i>IX.I<sup>2</sup>.3</i>		172 Z. 71-74	334 <sup>10</sup>
706 Z. 3-7	341 <sup>27</sup>	172 Z. 71-85	348 <sup>46</sup>
706 Z. 6-8	337 <sup>21</sup>	172 Z. 74-79	334 <sup>10</sup>
706 Z. 7-11	344 <sup>35</sup>	172 Z. 88-90	334 <sup>13</sup>
<i>IX.I<sup>2</sup>.4</i>		<i>XII.7</i>	
798 Z. 65-72	340 <sup>26</sup>	3 B Z. 33-38	277 <sup>38</sup>
798 Z. 66-72	336 <sup>18</sup>	3 B Z. 40-46	338 <sup>21</sup> , 349 <sup>51</sup>
798 Z. 72-76	337 <sup>21</sup>	62 Z. 44-45	344 <sup>35</sup>
798 Z. 100-102	334 <sup>12</sup> , 349 <sup>50</sup>	62 Z. 50-53	337 <sup>21</sup>
<i>IX.2</i>		67 Z. 9-13	337 <sup>20</sup>
261 Z. 5-6	46	69 Z. 13-16	337 <sup>20</sup>
261 Z. 13-15	46	515 Z. 117-120	334 <sup>10</sup>
261 Z. 20-22	46	<i>XII.8</i>	
521 Z. 5-18	303 <sup>24</sup>	51	338
<i>XI.4</i>		51 Z. 6-8	352 <sup>55</sup>
621	335 <sup>14</sup>	265	336 <sup>18</sup>
1054 fr. b Z. 21-22	45	267	336 <sup>18</sup>
<i>XII.1</i>		267 Z. 13-16	360-361
155d Z. 90-95	334 <sup>12</sup> , 349 <sup>50</sup>	267 Z. 16	363 <sup>22</sup>
<i>XII.3</i>		268 Z. 10-11	360 <sup>12</sup> , 363 <sup>22</sup>
67 Z. 9-13	350 <sup>53</sup>	348 Z. 5-7	344 <sup>35</sup>
69 Z. 13-16	350 <sup>53</sup>	640	335 <sup>14</sup>
187 Z. 5-8	336 <sup>19</sup>	<i>XII.9</i>	
249 Z. 39	42	90	337 <sup>21</sup>
330 Z. 221-224	340 <sup>26</sup>	90 Z. 6-8	344 <sup>35</sup>

*XII Suppl.*

347	336 <sup>18</sup>
347 II Z. 1-8	359
347 II Z. 6	363 <sup>21</sup>
348	335 <sup>17</sup> , 336 <sup>18</sup> , 361 <sup>13</sup>
348 Z. 9-10	360 <sup>12</sup>
348 Z. 10	363 <sup>22</sup>
349	359 <sup>8</sup>
353 Z. 10	360 <sup>11</sup> , 361 <sup>14</sup>
355	336 <sup>18</sup>
355 Z. 7-8	360 <sup>12</sup> , 363 <sup>22</sup>
358 Z. 10	363 <sup>22</sup>
358 Z. 10-11	360 <sup>12</sup>
362	336 <sup>18</sup>
362 Z. 13	363 <sup>22</sup>
362 Z. 13-14	360 <sup>12</sup>
644 Z. 26-33	336 <sup>18</sup> , 350 <sup>52</sup>
644 Z. 33-37	336 <sup>18</sup>

*XIV*

645 I Z. 176-179	336 <sup>19</sup>
------------------	-------------------

**IGBulg***I<sup>2</sup>*

314B Z. 1-14	340 <sup>26</sup>
--------------	-------------------

**Iiasos**

1 Z. 6	270 <sup>9</sup>
1 Z. 30-31	270 <sup>9</sup>
1 Z. 30-33	273 <sup>25</sup>
1 Z. 38-47	273 <sup>25</sup>
1 Z. 52	273 <sup>25</sup>
28 Z. 5-6	44
81 Z. 7-8	43
93 Z. 23	44

**Illion**

25 Z. 115	12 <sup>18</sup>
25 Z. 131-153	336 <sup>18</sup> , 350 <sup>53</sup>

**IKeramos**

9 Z. 26-28	44
------------	----

**IKnidos**

74 Z. 22-23	44
74 Z. 24	44
221 fr. b Z. 31-33	46

**ILabraunda***I*

8	275 <sup>32</sup>
8 Z. 19	279 <sup>44</sup>

**ILampsakos**

33 Z. 39-41	43
-------------	----

**IMagnesia**

92a Z. 15-16	44
92b Z. 43	45
94 Z. 14-15	45

**IMylasa**

208 Z. 13-14	275 <sup>33</sup>
914 Z. 8-10	336 <sup>18</sup> , 349 <sup>51</sup>

**IOropos**

71	335 <sup>14</sup>
324 Z. 50-52	336 <sup>18</sup>

**IPark**

17 Z. 61-63	308 <sup>43</sup>
17 Z. 86-87	336 <sup>17</sup>
17 Z. 91-92	336 <sup>17</sup> , 350 <sup>51</sup>
28 Z. 6-7	320 <sup>16</sup>
28 Z. 14	300 <sup>11</sup>
31 IIA Z. 13	302 <sup>17</sup>
31 IIB Z. 10-11	299 <sup>6</sup>
32	313 <sup>68</sup>

**IPeraia**

251 Z. 9-12	348 <sup>48</sup>
251 Z. 40-45	348 <sup>47</sup>

**IPriene**

10 Z. 20-36	348 <sup>44</sup>
37 Z. 117	323 <sup>26</sup>
57 Z. 20-21	43

**IScythiae Minoris***II.1*

58	350 <sup>53</sup>
58 Z. 27-32	338 <sup>21</sup>

**IThespiae**

30	335 <sup>14</sup>
----	-------------------

**IvOlympia**

2 Z. 2-5	352 <sup>55</sup>
----------	-------------------

- |   |  |  |  |
|---|--|--|--|
| 2 Z. 2-6  | 343 <sup>35</sup>  |  |  |
| 2 Z. 4-5  | 337 <sup>20</sup>  |  |  |
| 2 Z. 4-7  | 344 <sup>35</sup>  |  |  |
| 2 Z. 6-7  | 336 <sup>19</sup>  |  |  |
| 3   | 14 <sup>22</sup>   |  |  |
| 7   | 14 <sup>22</sup>   |  |  |
| <b>IvPergamon</b>   |  |  |  |
| 590   | 194 <sup>18</sup>  |  |  |
| <b>Koerner, <i>Inscriptliche Gesetzestexte der frühen griechischen Poleis</i></b> |  |  |  |
| 27  | 337 <sup>21</sup> , 344 <sup>35</sup>                        |  |  |
| 31 Z. 3-4   | 344 <sup>35</sup>  |  |  |
| 31 Z. 3-5   | 337 <sup>21</sup>  |  |  |
| 31 fr. 7  | 337 <sup>21</sup>  |  |  |
| 37 Z. 2-6   | 343 <sup>35</sup>  |  |  |
| 81 Z. 5-7   | 337 <sup>21</sup> , 346 <sup>40</sup>                        |  |  |
| 81 Z. 7-9   | 337 <sup>21</sup>  |  |  |
| 81 Z. 10  | 337 <sup>21</sup>  |  |  |
| 81 Z. 11-12   | 344 <sup>35</sup>  |  |  |
| <b>Laum, <i>Stiftungen</i></b>  |  |  |  |
| 90 Z. 39-50   | 336 <sup>18</sup> , 345 <sup>37</sup>                        |  |  |
| 90 Z. 66-69   | 350 <sup>53</sup> , 352 <sup>55</sup>                        |  |  |
| 90 Z. 66-71   | 336 <sup>18</sup>  |  |  |
| 90 Z. 66-74   | 340-341 <sup>27</sup>  |  |  |
| <b>LSAM (Sokolowski, <i>Lois Sacrées de l'Asie Mineure</i>)</b>                   |  |  |  |
| 70 Z. 8-10  | 336 <sup>18</sup>  |  |  |
| <b>LSCG (Sokolowski, <i>Lois Sacrées des cités grecques</i>)</b>                  |  |  |  |
| 91 Z. 6-8   | 344 <sup>35</sup>  |  |  |
| 145 Z. 13-18  | 334 <sup>11</sup>  |  |  |
| <b>MAMA</b>   |  |  |  |
| <i>IV</i>   |  |  |  |
| 301 Z. 1-10   | 194 <sup>17</sup>  |  |  |
| <b>Meiggs – Lewis, <i>Greek Historical Inscriptions</i></b>                       |  |  |  |
| 94 Z. 7-17  | 118  |  |  |
| <b>Migeotte, <i>L'emprunt publique</i></b>  |  |  |  |
| 13  | 335 <sup>14</sup>  |  |  |
| 49  | 337 <sup>20</sup> , 350 <sup>53</sup>                        |  |  |
| 50  | 337 <sup>20</sup> , 350 <sup>53</sup>                        |  |  |
| <b>Milet</b>  |  |  |  |
| <i>I.3</i>  |  |  |  |
| 37 Z. 60-62   | 36 <sup>18</sup>   |  |  |
| 145 Z. 13-19  | 337 <sup>21</sup>  |  |  |
| 145 Z. 19-25  | 337 <sup>21</sup>  |  |  |
| 145 Z. 23-25  | 352 <sup>55</sup>  |  |  |
| 145 Z. 58-64  | 347 <sup>41</sup> , 348 <sup>45</sup>                        |  |  |
| 145 Z. 61-64  | 334 <sup>10</sup>  |  |  |
| 147 Z. 24-29  | 334 <sup>13</sup>  |  |  |
| 147 Z. 37-43  | 336 <sup>18</sup> , 337 <sup>20</sup>                        |  |  |
| 147A Z. 35-37   | 350 <sup>53</sup>  |  |  |
| 147A Z. 37-40   | 350 <sup>53</sup>  |  |  |
| 150 Z. 36-39  | 308 <sup>43</sup>  |  |  |
| <i>I.6</i>  |  |  |  |
| 187 Z. 5-7  | 337 <sup>21</sup> , 346 <sup>40</sup> ,<br>350 <sup>53</sup> |  |  |
| 187 Z. 7-9  | 337 <sup>21</sup>  |  |  |
| 187 Z. 8-9  | 352 <sup>55</sup>  |  |  |
| 187 Z. 10   | 337 <sup>21</sup>  |  |  |
| 187 Z. 11-12  | 344 <sup>35</sup>  |  |  |
| <b>Minon, <i>Inscriptions éléennes dialectales</i></b>                            |  |  |  |
| 20 Z. 2-5   | 352 <sup>55</sup>  |  |  |
| 20 Z. 2-6   | 343 <sup>35</sup>  |  |  |
| 20 Z. 4-5   | 337 <sup>20</sup>  |  |  |
| 20 Z. 4-7   | 344 <sup>35</sup>  |  |  |
| 20 Z. 6-7   | 336 <sup>19</sup>  |  |  |
| <b>Nomima (ed. H. van Effenterre – F. Ruzé)</b>                                   |  |  |  |
| <i>I</i>  |  |  |  |
| 24 Z. 4-5   | 11 <sup>16</sup>   |  |  |
| 44  | 10   |  |  |
| 51 Z. 5-6   | 11 <sup>16</sup>   |  |  |
| 61  | 6 <sup>4</sup> , 6 <sup>5</sup> , 9                          |  |  |
| 108   | 14 <sup>22</sup>   |  |  |
| 109   | 14 <sup>22</sup>   |  |  |
| <b>OGIS</b>   |  |  |  |
| 483 Z. 7-21   | 337 <sup>20</sup>  |  |  |
| 483 Z. 7-22   | 344 <sup>35</sup>  |  |  |
| 483 Z. 65-71  | 337 <sup>21</sup>  |  |  |
| 483 Z. 65-72  | 344 <sup>35</sup>  |  |  |
| 483 Z. 76-78  | 337 <sup>21</sup>  |  |  |
| 483 Z. 82-90  | 344 <sup>35</sup>  |  |  |
| 483 Z. 214-222  | 337 <sup>20</sup>  |  |  |
| <b>PEP Chios</b>  |  |  |  |
| 76C Z. 15-18  | 344 <sup>35</sup>  |  |  |
| 76C Z. 15-20  | 337 <sup>20</sup>  |  |  |



<b>PEP Kolophon</b>		3.674 B Z. 53-58	279 <sup>43</sup>
1	335 <sup>14</sup>	4.194 Z. 2-3	271 <sup>16</sup>
		9.354 Z. 26	45
<b>PEP Teos</b>		11.1259	336 <sup>18</sup>
41 Z. 39-50	336 <sup>18</sup> , 345 <sup>37</sup>	11.1259 Z. 10-12	337 <sup>21</sup>
41 Z. 66-69	350 <sup>53</sup> , 352 <sup>55</sup>	15.282	335 <sup>14</sup>
41 Z. 66-71	336 <sup>18</sup>	15.641 Z. 8-10	336 <sup>18</sup>
41 Z. 66-74	340-341 <sup>27</sup>	17.415	363 <sup>23</sup>
		21.300	162 <sup>31</sup>
<b>Rationes Centesimarum (Lambert)</b>		21.307 Z. 40-45	229 <sup>21</sup>
F9 B Z. 20-21	176	21.505	38 <sup>33</sup>
		21.506	38 <sup>33</sup>
<b>Revue de Philologie</b>		23.208 Z. 29	41
<i>1915</i>		23.566 Z. 13-18	334 <sup>11</sup>
p. 24-28 Z. 20-21	42	25.84	162 <sup>30</sup>
<i>1943</i>		25.226	202 <sup>8</sup>
p. 63 Z. 1-3	42	26.1817 Z. 80	45
		27.261	340 <sup>25</sup>
<b>Rhodes – Osborne, <i>Greek Historical Inscriptions</i></b>		27.261A Z. 46-49	340 <sup>26</sup>
1A Z. 21-23	42	27.261A Z. 47-50	336 <sup>18</sup> , 343 <sup>35</sup>
1A Z. 28-30	338 <sup>21</sup>	27.261B Z. 32-35	336 <sup>18</sup>
1A Z. 35-38	352 <sup>55</sup>	27.261B Z. 32-37	340 <sup>26</sup>
1A Z. 35-44	336 <sup>18</sup> , 340 <sup>26</sup> , 349 <sup>51</sup>	27.261B Z. 33-35	343 <sup>35</sup> , 344 <sup>36</sup>
		27.511 Z. 5-6	45
1B Z. 9-10	42 <sup>48</sup>	28.46	159
1B Z. 21-30	337 <sup>21</sup>	30.380 Z. 3-4	344 <sup>35</sup>
1B Z. 25-31	352 <sup>55</sup>	32.266	202 <sup>8</sup>
1B Z. 35-45	334 <sup>11</sup>	33.679	272
1C Z. 10-19	337 <sup>21</sup>	33.679 Z. 1	272
1C Z. 12-16	344 <sup>35</sup> , 350 <sup>53</sup> , 352 <sup>55</sup>	33.679 Z. 27-30	272
		33.679 Z. 57	272
24	253	33.679 Z. 61	272
25	39 <sup>37</sup> , 253 <sup>85</sup>	33.679 Z. 68	272
32	33 <sup>3</sup>	33.679 Z. 72	272
59 Z. 44-45	344 <sup>35</sup>	33.679 Z. 75-80	350 <sup>51</sup>
59 Z. 50-53	337 <sup>21</sup>	33.679 Z. 77-80	336 <sup>19</sup>
75	142 <sup>23</sup>	33.679 Z. 83	272
76b	33 <sup>3</sup>	33.679 Z. 84-85	272
77	142 <sup>23</sup>	33.679 Z. 87	272
77 Z. 24-26	173	35.275 Z. 3-4	344 <sup>35</sup>
83 Z. 9-17	129 <sup>8</sup>	35.275 Z. 3-5	337 <sup>21</sup>
83 β § 1 Z. 15-27	46 <sup>53</sup>	35.275 fr. 7	337 <sup>21</sup>
83 γ § 2 Z. 16	46 <sup>53</sup>	35.823 Z. 23-24	310 <sup>57</sup> , 323 <sup>26</sup>
83 γ § 2 Z. 30-32	46	38.671	289 <sup>26</sup>
94	142 <sup>23</sup>	39.606 Z. 21-22	273-274 <sup>26</sup>
95	142 <sup>23</sup>	39.996-1002	271 <sup>15</sup>
		39.1008-1013	271 <sup>15</sup>
		39.1244 col. III	43
<b>SEG</b>		Z. 48-51	
3.674 A Z. 1-15	279 <sup>43</sup>	41.680 Z. 53-55	43

41.687 Z. 5-6	42	<b>Syll.<sup>2</sup></b>	
41.929 Z. 34-35	44	833	271 <sup>12</sup>
41.932 Z. 10-14	44		
42.281	344 <sup>35</sup>	<b>Syll.<sup>3</sup></b>	
42.785 Z. 10-13	337 <sup>21</sup> , 344 <sup>35</sup>	13-17	308 <sup>43</sup>
42.785 Z. 45-49	337 <sup>21</sup> , 344 <sup>35</sup> ,	169 Z. 6	270 <sup>9</sup>
	357	169 Z. 30-31	270 <sup>9</sup>
43.381	340 <sup>25</sup>	169 Z. 30-33	273 <sup>25</sup>
43.381A Z. 46-49	340 <sup>26</sup>	169 Z. 38-47	273 <sup>25</sup>
43.381A Z. 47-50	336 <sup>18</sup> , 343 <sup>35</sup>	169 Z. 52	273 <sup>25</sup>
43.381B Z. 32-35	336 <sup>18</sup>	280	211 <sup>1</sup>
43.381B Z. 32-37	340 <sup>26</sup>	502 Z. 20	325 <sup>30</sup>
43.281B Z. 33-35	343 <sup>35</sup> , 344 <sup>36</sup>	548 Z. 3	325 <sup>30</sup>
47.999 Z. 1-25	274 <sup>30</sup>	578 Z. 54-55	277 <sup>37</sup>
47.999 Z. 5-7	275	668 Z. 8	323 <sup>26</sup>
48.152	176 <sup>42</sup>	671 Z. 11-13	348 <sup>44</sup>
48.1108 Z. 15-17	44	672	340 <sup>25</sup>
48.1112 Z. 47-48	42	672 Z. 14-20	334 <sup>13</sup>
50.1101	337 <sup>21</sup>	672 Z. 81-83	337 <sup>21</sup>
50.1195 Z. 38-39	336 <sup>19</sup> , 344 <sup>35</sup>	683 Z. 66-70	46
51.642 Z. 15-17	335 <sup>17</sup>	685 Z. 133-134	269 <sup>7</sup>
51.642 Z. 16-17	344 <sup>35</sup>		
51.1071	165, 177 <sup>44</sup>	<b>TAM</b>	
51.1499	338 <sup>21</sup>	<i>II</i>	
51.1499 Z. 30-33	350 <sup>53</sup>	41c Z. 2-11	192 <sup>12</sup>
52.1029	335 <sup>17</sup>	64 Z. 1-7	195-196
52.1197	340 <sup>26</sup>	124	192 <sup>12</sup>
52.1197 Z. 17-22	336 <sup>18</sup> , 343 <sup>35</sup>	250	194-195
53.1651 Z. 11-14	335 <sup>17</sup> , 350 <sup>53</sup>	250 Z. 1-5	195 <sup>19</sup>
54.602	274 <sup>26</sup>	624	192 <sup>12</sup>
54.794	283 <sup>1</sup>	752	191
54.794 Z. 1-16	267	856 Z. 6-8	194 <sup>17</sup>
54.794 Z. 5	289	<i>III</i>	
54.794 Z. 8	289	684	194 <sup>17</sup>
54.794 Z. 10	290		
54.794 Z. 10-11	271	<b>Themelis in Symposium in Honor of J. Roy</b>	
54.794 Z. 11-12	279	<i>passim</i>	293-296
54.794 Z. 15	271	Z. 1-2	318
57.820	361 <sup>15</sup>	Z. 2-11	298
		Z. 3-5	318, 324
<b>SEMA</b>		Z. 5-15	318
1149	173	Z. 5-43	318
2569-2605	171	Z. 7	323
2595	171	Z. 13	298, 323
2596	171	Z. 15-28	318
2600	171	Z. 28-29	318
2601	171	Z. 29-43	319
		Z. 35	323
<b>SGDI</b>		Z. 38	323
II.2032 Z. 11-14	269 <sup>6</sup>		

Z. 43-46	320 <sup>14</sup>	Z. 71-84	321
Z. 43-64	319	Z. 73	323
Z. 47-49	320 <sup>14</sup>	Z. 79-84	322 <sup>25</sup>
Z. 54-55	320	Z. 80-81	46 <sup>52</sup>
Z. 55-61	46	Z. 81-83	322
Z. 62	323	Z. 83	323
Z. 65-71	321	Z. 99-100	46 <sup>52</sup>
Z. 66-67	323		
Z. 68-71	321	<b>Tod</b>	
Z. 70-71	322	189	211 <sup>1</sup>
Z. 71	323		

### 5 Papyri, Ostraka, Tabulae

<b>BGU</b>		2395	366 <sup>6</sup>
<i>III</i>		2396	366 <sup>6</sup>
998 col. II Z. 13	390 <sup>7</sup>		
999 col. I Z. 9-11	376 <sup>51</sup>	<b>C.Ord.Ptol.</b>	
<i>IV</i>		34	385
1057 col. I	383, 386	53	385
1057 col. II	383, 386		
1058	391 <sup>10</sup>	<b>C.Pap. Hengstl</b>	
1104	384	41	369 <sup>20</sup>
1133	386 <sup>8</sup>		
1144	383 <sup>2</sup> , 386	<b>CPJ</b>	
1145 I	383	I.23	377 <sup>54</sup>
<i>VI</i>			
1213 Z. 9-10	268 <sup>3</sup>	<b>CPG</b>	
1274	366 <sup>6</sup>	I.15.3	369 <sup>18</sup>
1275	366 <sup>6</sup>		
1277	366 <sup>6</sup>	<b>CPR</b>	
1278	366 <sup>6</sup>	<i>XVIII</i>	
1280	367 <sup>11</sup>	14	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>11</sup>
<i>X</i>		14 Z. 7-8	367 <sup>9</sup>
1961	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>9</sup> , 367 <sup>10</sup>	16	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>11</sup>
1961 Z. 10-12	367 <sup>8</sup>	16 Z. 7-10	367 <sup>9</sup>
1964	366 <sup>6</sup> , 368 <sup>11</sup>	18	366 <sup>6</sup>
1964 Z. 12-14	367 <sup>9</sup>	24	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>10</sup>
1966	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>10</sup>	<b>C.Ptol.Sklav.</b>	
1966 Z. 4-5	367 <sup>9</sup>	I.5 Z. 15-29	377 <sup>54</sup>
1969	366 <sup>6</sup>	I.17	369 <sup>20</sup>
<i>XIV</i>		I.26	377 <sup>54</sup>
2367	365, 369 <sup>20</sup> , 370	<b>Jur.Pap.</b>	
2367 Z. 13-16	365 <sup>5</sup>	71	377 <sup>55</sup>
2376	377 <sup>54</sup>	80	370 <sup>22</sup>
2390	368 <sup>13</sup>		
2393	366 <sup>6</sup>		

**MChr.**

5 377<sup>55</sup>  
 16 369<sup>20</sup>  
 20 369<sup>20</sup>, 372<sup>34</sup>  
 23 369<sup>20</sup>, 373,  
 379  
 23 Z. 11-12 374  
 23 Z. 17-20 374  
 23 Z. 23-24 374  
 27 369<sup>20</sup>  
 27 Z. 16-19 373<sup>38</sup>  
 30 377<sup>55</sup>  
 31 370<sup>22</sup>  
 58 369<sup>18</sup>, 370<sup>21</sup>  
 138 368<sup>13</sup>  
 164 368<sup>16</sup>  
 170 391<sup>10</sup>  
 236 386  
 236 Z. 28ff. 386  
 252 col. II Z. 13 390<sup>7</sup>  
 280 391<sup>9</sup>  
 283 Z. 12 392<sup>16</sup>  
 338 386<sup>8</sup>  
 369 377<sup>55</sup>

**O.Bodl.**

277 Z. 1-8 308<sup>43</sup>

**P.Adler**

G1 Z. 7-9 272<sup>21</sup>

**P.Amh.**

II.50 368<sup>16</sup>  
 II.50 Z. 21-23 369<sup>19</sup>

**P.Athen**

28 393<sup>19</sup>

**P.Avrom**

1A 271<sup>19</sup>

**P.Bingen**

35 369<sup>20</sup>, 383

**P.Cair.Preis.**

37 271<sup>15</sup>

**P.Cair.Zen.**

I.59001 366<sup>6</sup>  
 I.59001 Z. 11-16 372<sup>34</sup>

I.59001 Z. 16-19 367<sup>9</sup>  
 I.59001 Z. 39-42 367<sup>8</sup>  
 I.59001 Z. 43-46 367<sup>9</sup>  
 I.59003 271<sup>15</sup>, 275<sup>34</sup>  
 I.59137 369<sup>20</sup>  
 II.59173 366<sup>10</sup>, 368<sup>11</sup>,  
 376<sup>50</sup>  
 II.59173 Z. 16-20 367<sup>9</sup>  
 II.59173 Z. 40-44 367<sup>9</sup>  
 II.59182 Z. 10 367<sup>8</sup>  
 II.59182 Z. 23 367<sup>8</sup>  
 II.59257 366<sup>6</sup>  
 III.59310 369<sup>20</sup>, 371<sup>27</sup>  
 III.59310 Z. 2 372<sup>33</sup>  
 III.59310 Z. 7 377<sup>56</sup>  
 III.59340 368<sup>11</sup>  
 III.59340 Z. 16-17 367<sup>9</sup>  
 III.59367 369<sup>20</sup>, 371<sup>27</sup>  
 III.59367 Z. 3 372<sup>33</sup>  
 III.59454r 384  
 III.59454r 369<sup>20</sup>, 371,  
 371<sup>27</sup>  
 III.59454r Z. 2-4 372<sup>31</sup>  
 III.59454r Z. 8-9 372<sup>31</sup>  
 III.59454r Z. 10-13 372<sup>32</sup>  
 IV.59640 369<sup>20</sup>, 371<sup>27</sup>  
 IV.59666 367<sup>10</sup>

**P.Col.**

III.54 367<sup>10</sup>, 368<sup>11</sup>,  
 392<sup>15</sup>  
 III.54 col. I Z. 19-24 366<sup>7</sup>  
 III.54 col. I Z. 23-24 367<sup>9</sup>  
 IV.83 369<sup>20</sup>, 371<sup>27</sup>  
 IV.83 Z. 16 377<sup>56</sup>  
 IV.83 Z. 15-16 373<sup>37</sup>

**P.Col.inv.**

480 Z. 15-29 377<sup>54</sup>

**P.Col.Zen.**

I.83 385

**P.Coll.Youtie**

I.12 369<sup>20</sup>, 377<sup>56</sup>

**P.Corn.**

2 366<sup>6</sup>  
 6 377<sup>52</sup>

<b>P.Dime</b>		<b>P.Grad.</b>	
III.27 Z. 5ff.	401 <sup>11</sup>	3	369 <sup>20</sup>
<b>P.Dion.</b>		<b>P.Grenf.</b>	
9	369 <sup>20</sup>	I.18	368 <sup>16</sup> , 369
12	369 <sup>20</sup>	I.20	368 <sup>16</sup>
12 Z. 16-19	373 <sup>38</sup>	II.17	368 <sup>13</sup>
16	368 <sup>16</sup>	II.18	368 <sup>16</sup>
16 Z. 29-31	369 <sup>19</sup>	II.18 Z. 18-22	369 <sup>19</sup>
23	368 <sup>16</sup>	II.27	368 <sup>16</sup>
23 Z. 2-9	368 <sup>14</sup>	II.27 Z. 19-21	369 <sup>19</sup>
23 Z. 11-14	368 <sup>14</sup>		
23 Z. 19-22	368 <sup>14</sup>	<b>P.Hal.</b>	
23 Z. 22-28	368 <sup>14</sup>	1 Z. 24-78	369 <sup>20</sup>
23 Z. 28-30	368 <sup>14</sup> , 369 <sup>19</sup>	1 Z. 124-165	369 <sup>20</sup>
24	368 <sup>16</sup>	1 Z. 163	377 <sup>53</sup>
24 Z. 27-29	369 <sup>19</sup>	1 Z. 242-259	276-277
25	368 <sup>16</sup>	1 Z. 244	287
25 Z. 33-35	369 <sup>19</sup>	1 Z. 253	279, 286
27	368 <sup>16</sup>		
27 Z. 24-26	369 <sup>19</sup>	<b>P.Hamb.</b>	
		I.24 Z. 18-19	367 <sup>9</sup>
<b>P.Dryton</b>		I.58 Z. 5-6	369 <sup>19</sup>
16	368, 368 <sup>16</sup>	II.183	366 <sup>6</sup>
17	368 <sup>16</sup>	II.185 Z. 7-9	367 <sup>9</sup>
19	368 <sup>16</sup>	II.186	370 <sup>22</sup>
19 Z. 14-16	369 <sup>19</sup>	II.186 Z. 8-9	367 <sup>9</sup>
30	368 <sup>16</sup>	II.190	366 <sup>6</sup>
30 Z. 9-10	369 <sup>19</sup>		
		<b>P.Harr.</b>	
<b>P.Dura</b>		I.65	379 <sup>62</sup>
26	271 <sup>14</sup>		
		<b>P.Hels.</b>	
<b>P.Eleph.</b>		I.1	369 <sup>20</sup> , 371 <sup>27</sup>
1 Z. 12	392 <sup>16</sup>		
1 Z. 13-15	390 <sup>5</sup>	<b>P.Heid.</b>	
8	369 <sup>20</sup>	VIII.414	376 <sup>51</sup>
27a Z. 18-23	377 <sup>54</sup>	VIII.417	369 <sup>20</sup> , 371 <sup>27</sup> , 374, 375, 378, 385
		VIII.417 Z. 19-32	374 <sup>44</sup>
<b>P.Enteux.</b>			
14 Z. 3-4	377 <sup>54</sup>	<b>P.Hib.</b>	
15 Z. 12-13	377 <sup>54</sup>	I.30 Z. 13-27	372 <sup>35</sup>
16 Z. 6-9	377 <sup>54</sup>	I.30d	369 <sup>20</sup> , 372, 375
50	396 <sup>31</sup>		
63 Z. 9	377 <sup>53</sup>	I.34	377 <sup>55</sup>
		I.41	369 <sup>20</sup> , 371 <sup>27</sup> , 372 <sup>33</sup>
<b>P.Freib.</b>		I.73	377 <sup>55</sup>
III.12b	368 <sup>13</sup>		

I.85	366 <sup>6</sup>	I.85	369 <sup>20</sup> , 371 <sup>27</sup> ,
I.86	366 <sup>6</sup>		372 <sup>33</sup> , 377 <sup>56</sup>
I.92	369 <sup>20</sup> , 371 <sup>27</sup> ,	V.243	378 <sup>57</sup>
	373, 379	V.353	386 <sup>8</sup>
I.92 Z. 8-22	373 <sup>40</sup>		
I.92 Z. 11-12	373-374	<b>P.Oxy.</b>	
I.92 Z. 17-20	374	<i>I</i>	
I.92 Z. 23-24	374	38	369 <sup>18</sup> , 370 <sup>21</sup>
I.124	366 <sup>6</sup>	<i>II</i>	
I.125	366 <sup>6</sup>	259	383
II.198 col. V Z. 85-100	393 <sup>19</sup>	270	386
		270 Z. 28ff.	386
<b>P.Iand.Zen</b>		<i>XIV</i>	
1	367 <sup>9</sup> , 367 <sup>10</sup>	1683	370 <sup>21</sup>
2	366 <sup>6</sup> , 376 <sup>50</sup>		
3	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>10</sup>	<b>P.Par.</b>	
		65	370 <sup>22</sup>
<b>P.Köln</b>		<b>P.Petrie</b>	
V.218	366 <sup>6</sup> , 368 <sup>11</sup>	III.25	377 <sup>55</sup>
V.218 Z. 13-14	367 <sup>9</sup>	III.36v a	377 <sup>55</sup>
V.220	366 <sup>6</sup>	III.55a	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>11</sup>
VII.313 B Z. 10ff.	385	III.55a Z. 16-18	367 <sup>9</sup>
VIII.350	368 <sup>13</sup>	III.57a	
<b>P.Lille</b>		<b>P.Rein.</b>	
I.29	377 <sup>55</sup>	I.7	369 <sup>20</sup>
II.31	377 <sup>54</sup>	I.8	368 <sup>16</sup>
<b>P.Lond.</b>		I.16	368 <sup>16</sup>
III.613 descr.	368, 368 <sup>16</sup>	I.19	369 <sup>20</sup>
III.616 descr.	368 <sup>16</sup>	I.19 Z. 16-19	373 <sup>38</sup>
III.655 descr.	368 <sup>16</sup>	I.21	368 <sup>16</sup>
III.661 descr.	368 <sup>16</sup>	I.21 Z. 2-9	368 <sup>14</sup>
III.668	368 <sup>13</sup>	I.21 Z. 11-14	368 <sup>14</sup>
VII.1986	366 <sup>6</sup>	I.21 Z. 19-22	368 <sup>14</sup>
<b>P.Mil.</b>		I.21 Z. 22-28	368 <sup>14</sup>
II.29 Z. 8-10	377 <sup>53</sup>	I.26	368 <sup>16</sup>
		I.32+33	368 <sup>16</sup>
		II.104	369 <sup>18</sup>
<b>P.Mich.</b>		<b>P.Ross.Georg</b>	
I.57	369 <sup>20</sup> , 371 <sup>27</sup> ,	II.1+2	366 <sup>6</sup>
	372 <sup>33</sup> , 373-	II.7	368 <sup>16</sup>
	377, 384	II.7 Z. 2-9	368 <sup>14</sup>
I.57 Z. 3	375 <sup>46</sup>	II.7 Z. 11-14	368 <sup>14</sup>
I.57 Z. 3-5	373 <sup>39</sup>	II.7 Z. 19-22	368 <sup>14</sup>
I.57 Z. 7	376	II.7 Z. 22-28	368 <sup>14</sup>
I.57 Z. 7-9	376 <sup>47</sup>		
I.57 Z. 9-11	374 <sup>42</sup>		
I.71	378 <sup>57</sup>		

<b>P.Ryl.</b>		815 fr. 2v col. I Z. 22	367 <sup>9</sup>
<i>II</i>		815 fr. 2v col. II	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>9</sup>
118	273 <sup>24</sup>	Z. 30-40	
<i>IV</i>		815 fr. 2v col. II	367 <sup>9</sup>
572	370 <sup>22</sup>	Z. 36-39	
586	368 <sup>13</sup> , 369 <sup>17</sup>	815 fr. 3v col. I Z. 1-9	367 <sup>10</sup>
586 Z. 19-22	369 <sup>19</sup>	815 fr. 4r col. I	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>9</sup> ,
587	368 <sup>16</sup>	Z. 23-29	367 <sup>11</sup>
587 Z. 19-20	369 <sup>19</sup>	815 fr. 4r col. II	367 <sup>9</sup>
588	393 <sup>18</sup>	Z. 28-29	
		817 Z. 19-20	377 <sup>54</sup>
<b>PSI</b>		<i>III.2</i>	
<i>I</i>		970 Z. 16-19	377 <sup>54</sup>
64 Z. 3-4	391 <sup>9</sup>	979	271 <sup>15</sup>
<i>IV</i>		<b>P.Tor</b>	
321	366 <sup>6</sup>	1	370 <sup>22</sup>
377	392 <sup>12</sup>	<b>P.Tor.Choiach</b>	
384	369 <sup>20</sup>	12 col. IV Z. 14	370 <sup>22</sup>
384 Z. 4-5	372 <sup>33</sup>	<b>P.Zen.Pestman</b>	
389	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>11</sup>	20	366 <sup>6</sup>
389 Z. 7-8	367 <sup>9</sup>	<b>SB</b>	
<i>XIII</i>		<i>I</i>	
1311	368 <sup>13</sup>	4232	377 <sup>54</sup>
1311 Z. 34-38	367 <sup>8</sup>	4658	378 <sup>57</sup>
1329	370 <sup>22</sup>	<i>III</i>	
<b>P.Sorb.</b>		6094	370 <sup>20</sup>
10r	369 <sup>20</sup>	6095	369 <sup>20</sup>
17	366 <sup>6</sup> , 368 <sup>11</sup>	6301	369 <sup>20</sup>
17 scr.int. Z. 17-18	367 <sup>9</sup>	6707	366 <sup>6</sup>
17 scr.ext. Z. 18-20	367 <sup>9</sup>	6729	369 <sup>20</sup>
<b>P.Tebt.</b>		6742	366 <sup>6</sup>
<i>I</i>		6742a	366 <sup>6</sup>
5 Z. 221ff.	385	6755	369 <sup>20</sup> , 377 <sup>56</sup>
5 Z. 253ff.	385	6759	367 <sup>9</sup>
109	368 <sup>16</sup>	6768	369 <sup>20</sup>
109 Z. 25-26	369 <sup>19</sup>	<i>IV</i>	
<i>II</i>		7379	273 <sup>24</sup>
392	386 <sup>8</sup>	7446	378 <sup>57</sup>
<i>III.1</i>		7450	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>9</sup> ,
701r col. IV 175	271 <sup>15</sup>		367 <sup>10</sup>
777	369 <sup>20</sup> , 377 <sup>56</sup>	<i>V</i>	
814	271 <sup>15</sup>	7532	368 <sup>16</sup>
815 fr. 2v col. I Z. 1-14	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>9</sup> ,	7532 Z. 19-20	369 <sup>19</sup>
	367 <sup>11</sup>	7569	366 <sup>6</sup>
815 fr. 2v col. I	367 <sup>9</sup>	8952	370 <sup>22</sup>
Z. 11-14			
815 fr. 2v col. I	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>9</sup> ,		
Z. 15-22	367 <sup>11</sup>		

<i>VI</i>			<i>XXII</i>	
9065 Z. 4	273 <sup>24</sup>		15240	368 <sup>13</sup>
9192	370 <sup>21</sup>			
9225	369 <sup>20</sup>		<b>Sel.Pap.</b>	
9520	377 <sup>53</sup>		I.29 col. II Z. 13	390 <sup>7</sup>
9612	368 <sup>16</sup>		I.39	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>9</sup> , 367 <sup>10</sup> , 392 <sup>15</sup>
<i>VIII</i>			I.66	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>8</sup> , 367 <sup>9</sup>
9841 Z. 27-29	367 <sup>9</sup>		I.66 Z. 11-16	372 <sup>34</sup>
<i>X</i>			I.67	368 <sup>16</sup>
10251	366 <sup>6</sup>		II.201	369 <sup>20</sup>
<i>XII</i>			II.205	377 <sup>54</sup>
11058	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>10</sup>		II.247	369 <sup>20</sup> , 372
11058 Z. 12	367 <sup>9</sup>		II.349	367 <sup>9</sup>
11059	366 <sup>6</sup> , 367 <sup>10</sup>		II.415	370 <sup>22</sup>
11059 Z. 9-10	367 <sup>9</sup>			
<i>XIV</i>				
11660	366 <sup>10</sup> , 367 <sup>10</sup>		<b>UPZ</b>	
11660 Z. 3-4	367 <sup>9</sup>		<i>I</i>	
11659	367 <sup>10</sup>		114	383
11659 Z. 10-12	367 <sup>9</sup>		123 Z. 9-10	391 <sup>9</sup>
<i>XVI</i>			p. 596	370 <sup>22</sup>
12716	368 <sup>16</sup>		<i>II</i>	
12716 Z. 20-21	369 <sup>19</sup>		162	370 <sup>22</sup>
12812	366 <sup>10</sup>			
12812 Z. 12	367 <sup>9</sup>		<b>WChr</b>	
12986	368 <sup>16</sup>		103	366 <sup>6</sup>
<i>XX</i>			110	370 <sup>20</sup>
14429	369 <sup>20</sup>			
14430	370 <sup>20</sup> , 371 <sup>27</sup>			





## PARTICIPANTS

Antonio Banfi, Ricercatore presso l'Università degli Studi di Milano  
<antonio.banfi@unimi.it>

Eva Cantarella, Professore ordinario di Diritto greco nell' Università degli Studi di Milano  
<eva.cantarella@unimi.it>

Edward E. Cohen, Professor of Classical Studies and Ancient History (Adjunct), University of Pennsylvania  
<ECohen@RESOURCEAMERICA.COM>

Jean-Christophe Couvenhes, Maître de conférences en Histoire grecque, Université Paris IV (Paris-Sorbonne), Laboratoire ANHIMA - UMR 8210 (Paris, INHA)  
<jean-christophe.couvenhes@paris-sorbonne.fr>

Athina Dimopoulou, PhD, Assitant Professor of History of Law, Law Faculty, University of Athens  
<adimopoul@law.uoa.gr>

Martin Dreher, Dr. phil., Professor für die Geschichte des Altertums, Otto-von-Guericke-Universität Magdeburg  
<martin.dreher@ovgu.de >

Michele Faraguna, Professore Associato di Storia Greca, Dipartimento di Studi Umanistici, Università di Trieste  
<faraguna@units.it>

Julien Fournier, Maître de conférences en Histoire grecque, Université de Lorraine, Laboratoire HISCANT-MA- EA 1132 (Nancy) / Directeur des études de l'Ecole française d'Athènes, époques antique et byzantine.  
<Julien.Fournier@univ-nancy2.fr> <julien.fournier@efa.gr>

Michael Gagarin, James R. Dougherty, Jr. Centennial Professor of Classics, University of Texas at Austin  
<gagarin@mail.utexas.edu>

Kaja Harter-Uibopuu, Dr. phil., Senior Researcher, Kommission für Antike Rechtsgeschichte der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien  
<kaja.harter@oeaw.ac.at>

Andreas Helmis, Dr. iur., Assistant Professor, Université d'Athènes, Faculté de droit  
<helmand@law.uoa.gr>

Paulin Ismard, Maître de conférences en Histoire grecque, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Laboratoire ANHIMA - UMR 8210 (Paris, INHA),  
<Paulin.Ismard@univ-paris1.fr>

Andrea Jördens, Dr. phil., Professor für Papyrologie, Zentrum für Altertumswissenschaften – Institut für Papyrologie –, Ruprecht-Karls-Universität Heidelberg  
<andrea.joerdens@urz.uni-heidelberg.de>

Adriaan Lanni, Professor of Law, Harvard Law School  
<adlanni@law.harvard.edu>

Delfim F. Leão, Professor of Classics at the University of Coimbra, Institute of Classical Studies  
<leo@fl.uc.pt>

Bernard Legras, Professeur en Histoire grecque, Vice-président de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Vice-président de l'Association internationale pour l'étude du Droit de l'Égypte ancienne (AIDEA), Président de la Société des professeurs d'histoire ancienne de l'Université (SOPHAU), Laboratoire ANHIMA - UMR 8210 (Paris, INHA)  
<Bernard.Legras@univ-paris1.fr>

Alberto Maffi, Professore ordinario di Istituzioni di Diritto Romano presso la la Scuola di Giurisprudenza dell'Università degli Studi di Milano-Bicocca, Dipartimento dei Sistemi Giuridici, Condirettore di „Dike“ Rivista di storia del diritto greco ed ellenistico  
<alberto.maffi@unimib.it>

Joseph Mélèze Modrzejewski, docteur en histoire (Varsovie), docteur d'Etat en droit et ès lettres (Paris), dr h.c. (Athènes), professeur émérite de l'Université Paris-I, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études (Sciences historiques et philologiques), directeur de la « Revue historique de droit français et étranger »  
<josephmeleze@noos.fr>

Léopold Migeotte, Professeur émérite de l'Université Laval (Québec), Directeur d'études associé de l'École Pratique des Hautes Études (Paris), membre de l'Académie des arts, des lettres et des sciences humaines du Canada  
<Leopold.Migeotte@hst.ulaval.ca>

Claude Mossé, Professeur émérite d'Histoire grecque, Université Paris VIII Saint-Denis-Vincennes, Laboratoire ANHIMA UMR 8210 (Paris, INHA)  
17 rue Mesnil, F-75116 Paris

Christophe Pébarthe, Maître de conférences en Histoire grecque, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, Laboratoire Ausonius UMR 5607 (Bordeaux)  
<Christophe.Pebarthe@u-bordeaux3.fr>

Guido Pfeifer, Dr. iur., Professor für Antike Rechtsgeschichte, Europäische Privatrechtsgeschichte und Zivilrecht an der Goethe-Universität Frankfurt am Main  
<pfeifer@jur.uni-frankfurt.de>

François de Polignac, Directeur d'études, École Pratique des Hautes Études, Section des Sciences religieuses, Directeur du Laboratoire ANHIMA - UMR 8210 (Paris, INHA)  
<polignac@ehess.fr>

Lene Rubinstein, Dr., Professor of Ancient History, Department of Classics, Royal Holloway, University of London  
<L.Rubinstein@rhul.ac.uk>

Hans-Albert Rupprecht, Dr. iur., em. o. Professor für Papyrologie an der Philipps-Universität Marburg, korr. Mitglied der Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz  
<hansalbertrupprecht@t-online.de>

Françoise Ruzé, Professeur émérite d'Histoire grecque, Université de Caen, Laboratoire CNRS/UCBN 3119, CRAHAM, Centre Michel de Boïard (Caen)  
<fp-ruze@orange.fr>

Adele C. Scafuro, Professor of Classics, Brown University  
<Adele\_Scafuro@brown.edu>

Gerhard Thür, Dr. iur. DDr. h.c., em. o. Professor für Römisches Recht an der Universität Graz, Obmann der Kommission für Antike Rechtsgeschichte der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien, k.M.  
<gerhard.thuer@oeaw.ac.at>

Stephen Todd, Professor of Ancient History, University of Manchester  
<s.c.todd@manchester.ac.uk>

Julie Vélissaropoulos-Karakostas, Dr. iur., Professeur à l'Université d'Athènes  
<velissar@law.uoa.gr>

Robert Wallace, PhD, Professor of Classics, Northwestern University  
<rwallace@northwestern.edu>

Uri Yiftach-Firanko, Dr. phil., Department of Classics, Hebrew University of  
Jerusalem  
<uiftach@mscc.huji.ac.il>

Maria Youni, Dr. iur., Professor of Legal History, University of Thrace, Komotini  
<mayouni@law.duth.gr>